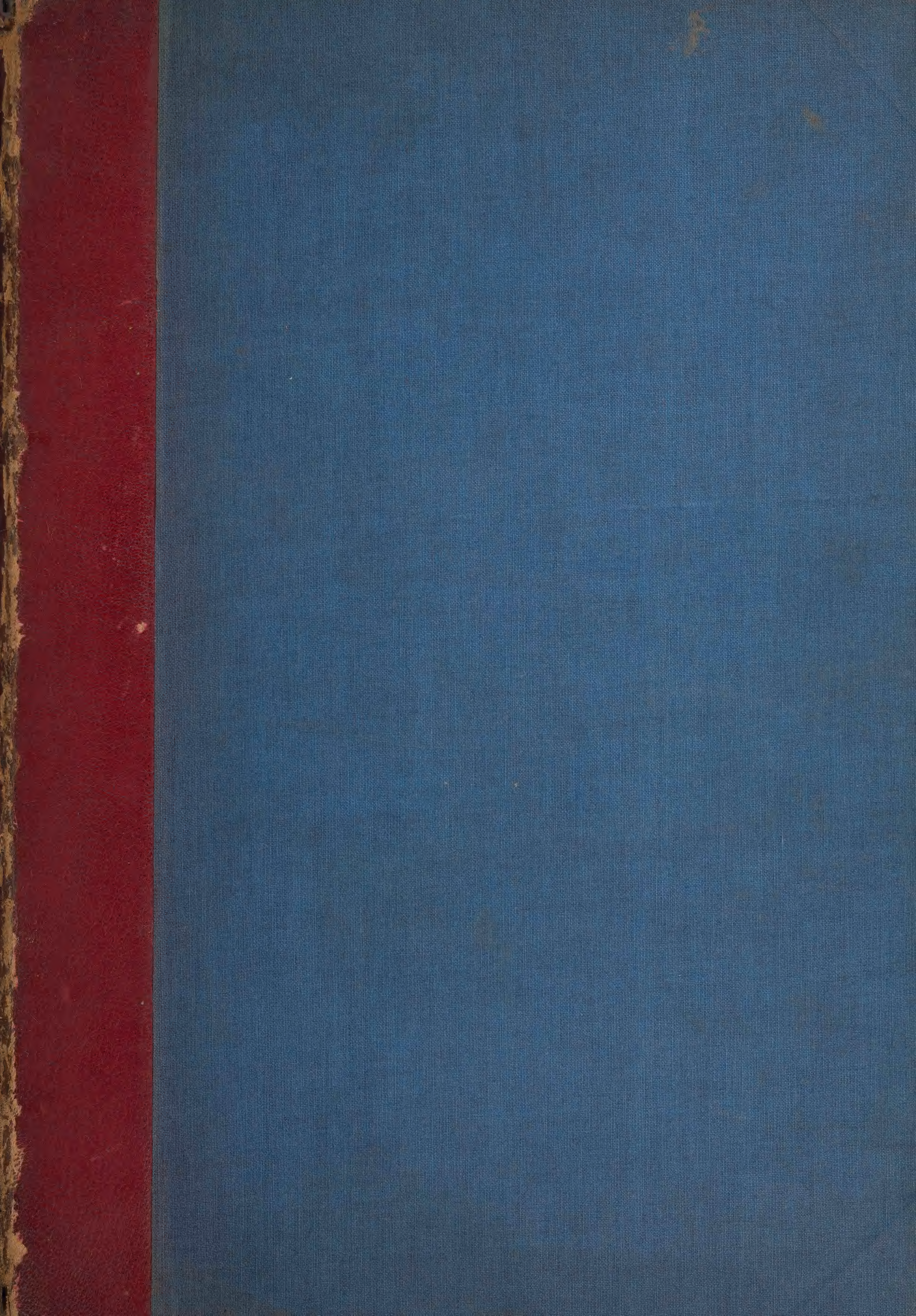
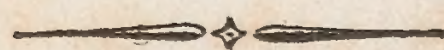


L'AMÉRIQUE

DÉCRITE

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.



II.e PARTIE

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

DESCRIPTION PHYSIQUE GÉNÉRALE

DE L'AMÉRIQUE MÈRIDIONALE.

L'AMÉRIQUE méridionale (1) est, de toutes les péninsules, la plus fertile, la plus riche, la plus pittoresque et la plus salubre, et ne le cède en grandeur qu'à l'Afrique. Son étendue, suivant les calculs approximatifs des géographes, est de 95,000 lieues car- *Etendue de l'Amérique méridionale.*

(1) Outre le grand ouvrage de Humboldt et Bonpland, que nous avons déjà cité plusieurs fois, on peut voir les descriptions suivantes, qui sont communes à plusieurs contrées de l'Amérique méridionale.

Vera historia admirandae navigationis quam Uldericus Schmidel, ab anno 1534 usque ad annum 1554 in Americam juxta Brasiliam et Rio-della-Plata confecit etc. *Nuremberg*, 1599, in 4.°

Voyages and discoveries in Sout-America, cum tabulis geograph. *London*, 1698, in 8.°

Recueil de Voyages dans l'Amérique méridionale, contenant diverses observations touchant le Pérou, la Guyane, le Brésil etc. traduits de l'Espagnol et de l'Anglais. *Amster.*, 1738, in 12.°

Alcedo y Herrera Aviso historico-politico-geographico, con las noticias mas particulares del Perù, Tierra-Firma, Chili y nuevo regno de Grenada. *Madrid*, 1740, in 4.°

New History of South-America, by Richard Rolt. *London*, 1756, in 8.°

Preliminar al tomo primero de las Memorias historico-physicas, critico-apologeticas de la America meridional, par D. Joseph Eusebio Lamo Zaputa. *Cadice*, 1759, in 8.°

C. F. Scheiblen Geschichte der von den Evangelischen in Frankreich unternommenen Seereisen und Colonie-Anstalten in Sud-America. *Dessau*, 1759, in 8.°

Die Spanischen Besitzungen vornehmlich im Südlichen Theil desselben und der merkwürdigsten Oerter in Nord-America, ingleichen einiger in dem Mexicanischen Meerbusen gelegenen Inseln. *Sorau*, 1762, in 4.°

Gily, Saggio di una Storia Americana ec. *Rome*, 1780-1784, 4 vol. in 8.°

Reise einiger Missionarien der Gesellschaft Jesu in Sud-Amerika aus ihren eigenen Handschriften, herausgegeben von Christ. Gott. von Murr. *Nuremberg*, 1785, in 8.°

rées de 25 au degré équatorial. Près des trois quarts de sa surface se trouvent sous la zône torride. Sa plus grande largeur, depuis le cap S.t Augustin au Brésil, jusqu'au cap Blanc au Pérou, est de 1,600 lieues; et sa longueur, depuis la pointe Gallianas près le cap Vella en Terre ferme, jusqu'au cap Froward en Patagonie de 1,650; mais comme les îles qui composent la Terre de Feu, sont pour ainsi dire adhérentes à l'Amérique, nous la prolongerons de 50 lieues plus au sud, c'est-à-dire jusqu'au cap Horn dans la terre de Feu.

Principaux caractères physiques.

Un plateau, de la hauteur généralement de deux mille toises, et couronné de chaînes et de pics isolés, forme toute la partie occidentale de l'Amérique méridionale. A l'est de ce sol élevé, une étendue deux ou trois fois plus large de plaines marécageuses ou arides, traversées par trois grands fleuves, et par un grand nombre de fleuves secondaires, et au sud une terre élevée, mais moins haute cependant et moins étendue que le plateau occidental, composent toute le péninsule.

Trois fleuves principaux.

Premièrement. L'Amazone ou fleuve des Amazones. L'Ucayal ou le haut Maranon.

Les fleuves majestueux de l'Amérique méridionale surpassent, par la longeur de leur cours et la largeur de leur lit, tous ceux de l'ancien continent. Le superbe fleuve des Amazones tient le premier rang (1). Il se forme dans les Andes de plusieurs confluens qui sont eux-mêmes des fleuves considérables. Le principal est l'Ucayal, qui est formé lui-même par deux autres fleuves, dont l'un est l'ancien Maranon ou Pari, qui sort du lac Chincay, et après un long tour dans les Andes se joint à l'Apurimac; et l'autre vient des environs du lac de Titicaca, et a sa source dans les Andes. L'Ucayal,

(1) Plusieurs écrivains, à l'exemple des Espagnols, substituent au nom d'Amazone celui de Maranon d'Orellana. François d'Orellana, est, dit-on, le premier Européen, qui ait reconnu ce grand fleuve. La rencontre qu'il fit, en descendant son cours, de quelques femmes armées, qu'un Cacique l'avait averti d'éviter, fut ce qui l'engagea à l'appeler *fleuve des Amazones*. Quelques-uns lui ont donné le nom du même Orellana; mais avant lui il s'appelait Maranon ou Maragnon, du nom d'un autre capitaine Espagnol; et en effet, Orellana ne le nomme pas autrement dans sa relation. Mais le nom d'Amazone est plus poétique, et moins sujet à discussion. En l'adoptant nous sommes cependant loin d'admettre les exagérations de certaines relations, d'après lesquelles la bravoure de ces femmes aurait servi d'argument pour renouveller les récits également exagérés des Grecs sur l'existence d'une nation d'Amazones.

tant sous ce dernier nom que sous celui d'Apurimac, passe par des gorges de montagnes d'un accès très-difficile, par des forêts solitaires et de vastes déserts, où son cours fait pompe de beautés pittoresques. L'autre principale branche du fleuve des Amazones est celle qui sort du lac Lauricocha, lequel est à très-peu de distance de la source de l'ancien Maranon ou lac Chincay. On donne au fleuve Lauricocha le nom de nouveau ou haut Maranon. Depuis S.t Joachim d'Omaquas, l'Ucayal et le haut Maranon roulent leur flots réunis à travers une plaine immense, où des fleuves tributaires viennent se joindre à eux de toutes parts. Le Napo, l'Yupura, le Parana, le Cuchivara, l'Yuoay et le Puruz, qui seraient ailleurs des fleuves considérables, ne sont ici que des fleuves de troisième où de quatrième classe. Le Rio-Negro qui vient de Terre ferme, et mérite le nom de grand fleuve, est englouti dans le vaste courant de l'Amazone. Jusqu'au confluent du Rio-Negro et de l'Amazone, les Portugais appellent ce dernier Rio du Solimoens, ou fleuve des poissons, et ce n'est que depuis ce point qu'il prend le nom de fleuve des Amazones. Le fleuve Madera ou des bois est le plus grand de tous les confluens de l'Amazone, et peut en être regardé comme une des branches principales. Le Topayos et le Xingu, autres grands fleuves, se jettent aussi dans ce dernier. Cependant l'embouchure du Tocantins ou de Para, quoique joint à l'Amazone par un canal de communication, doit en être considéré comme indépendant. La largeur du fleuve des Amazones varie depuis une demi-lieue jusqu'à une lieue entière dans la partie inférieure de son cours, et il a plus de cent brasses de profondeur; mais après le confluent du Xingu et près de son embouchure, il ressemble à une mer, et l'œil peut à peine apercevoir à la fois ses deux rives.

Divers affluens

Le Rio-de-la-Plata ou fleuve d'Argent tient le second rang. Il est formé du concours de plusieurs grands fleuves, dont le Parana passe pour être le plus considérable; les indigènes ne connaissent même que sous ce nom le Rio-de-la-Plata, qui tient ce dernier des Espagnols. Le Parana vient des environs de Villa-del-Carmen, au nord de Rio-Janeiro, et coule à travers un pays montueux, après avoir été grossi par une multitude de rivières. Ce qu'on appelle la grande cataracte du Parana, à peu de distance de la ville de Guayra, est une longue passe où le fleuve roule dans un espace de douze lieues, à travers des rocs perpendiculaires entrecoupés de profondes crevasses. Arrivé dans les plaines, le Parana reçoit du côté du nord

Secondement, Rio-de-la-Plata ou Parana.

Le Paraguay.

le Paraguay, autre fleuve considérable, qui prend sa source dans le plateau appelé Campos Paresis, et dont les débordemens forment dans la saison pluvieuse le grand lac de Xarayès, qui n'a par conséquent qu'une existence temporaire. Avant de se jeter dans le Parana, le Paraguay reçoit le Pilcomayo, autre fleuve qui vient des environs du Potosi, et sert à la navigation intérieure et au transport des minéraux. Le fleuve de-la-Plata reçoit encore le Vermeio et le Salado du côté des Andes, et l'Uraguay du côté du Brésil. Son cours majestueux égale en largeur celui des Amazones, et son immense embouchure, qui n'est guères moins large que la Manche, peut se prendre pour un golfe.

Troisièmement. L'Orenoque

L'Orenoque est le troisième grand fleuve de l'Amérique méridionale, mais il s'en faut bien qu'il soit à comparer aux deux autres. Selon La-Cruz d'Olmedilla, il prend sa source dans le petit lac d'Ypava, et entre ensuite dans celui de Parima; sorti de ce dernier il reçoit le Guaiavari et plusieurs autres rivières, puis se jette dans l'Océan à travers un large delta, après un cours seulement de 270, ou tout au plus de 300 lieues. L'Orenoque, entre le continent de l'Amérique méridionale et l'île de la Trinité, coule avec une telle rapidité, que les vaisseaux même poussés par un vent frais de l'ouest, ont peine à le remonter. Ce lieu solitaire et redouté s'appelle le golfe *Tristo*. La Bouche du Dragon en forme l'entrée. Là s'élèvent brusquement du milieu des flots impétueux d'énormes rochers isolés. Ce fleuve a plusieurs cataractes, parmi lesquelles Humboldt cite celles de Maypurès et d'Asturès; elles ont l'une et l'autre peu d'élévation, et sont formées par un archipel d'ilots et de rochers. Ces sites, ou *randals* comme les appellent les Espagnols, offrent des aspects très-pittoresques. Les communications que la nature a établies entre l'Orenoque et l'Amazone, sont un des phénomènes les plus étonnans de la géographie physique. Humboldt qui a navigué sur ces fleuves, a examiné cette singulière disposition du sol. L'Orenoque et le Rio-Negro, après avoir erré sur un plateau, qui n'a pas de pente déterminée, vont enfin s'engouffer dans une vallée où ils réunissent leurs eaux: ce qui forme le fameux courant de Casiquiara, sur lequel Humboldt et Bonpland passèrent du Rio-Negro dans l'Orenoque.

Golfe Tristo.

Bouche du Dragon.

Cataractes

Casiquiara.

On trouve en outre dans cette partie de l'Amérique plusieurs autres rivières, qui n'ont pas d'écoulement. Tel est le lac de Titiacaca, qui se dégorge bien, il est vrai, dans le lac d'Aullagas; mais aucun de ces deux lacs n'a de communication avec la mer. Dans le

Tucuman et au sud-ouest de Buenos-Ayres on rencontre une plaine immense parfaitement horizontale et entrecoupée de courans d'eau, ou d'embranchemens de petits lacs, qui se perdent dans les sables ou forment des marais. Tels sont les caractères principaux de l'hydrographie de l'Amérique méridionale. Nous passerons maintenant à la description des montagnes, qui sont un des objets les plus importans pour la connaissance de la géographie naturelle de ce pays; et qui, par leur élévation et leur étendue, sont les plus majestueuses du globe.

Montagnes Les Andes

Les Andes tirent leur nom du mot Péruvien *Anti*, qui signifie cuivre, dénomination qui fut donnée primitivement à une chaîne qui se trouve près de Cusco. Elles ressemblent en quelque sorte à un vaste rempart qui a sa direction du nord au sud, et composé d'autres chaînes (1) de montagnes ammoncelées, dont les unes suivent la direction de la grande chaîne, les autres la coupent transversalement, et forment ainsi de profondes vallées ou de vastes plateaux. Ce sol élevé s'étend parallèlement aux côtes de l'Océan Pacifique à travers le Chili et le Pérou, dont il s'éloigne rarement de plus de dix à douze lieues. Les plus hauts sommets de cette chaîne se trouvent près de Quito sous l'équateur, et sont les points les plus élevés qu'on ait encore mesurés sur la terre. Elle se termine à Papayan, et se divise en plusieurs autres chaînes, dont deux sont les plus remarquables. L'une, qui est extrêmement basse se dirige vers l'isthme, auquel elle sert comme de chaussée, et l'autre s'approche de la mer des Caraïbes, en suit les côtes, et semble même se prolonger jusqu'à l'île de la Trinité par un anneau sous marin. Nous prendrons pour guides dans la description que nous allons tracer de ce vaste système de montagnes, l'ouvrage de Malte-Brun, et les voyages de Humboldt, de la Condamine, de Bouguer et d'Helma.

Leur direction.

Chaîne de Caracas.

La chaîne qui borde les côtes septentrionales de la Terre ferme est, généralement parlant, de six à huit cents toises au dessus du niveau de la mer. Les plaines qui s'étendent à sa base ont de 100 à 260 toises de hauteur; mais il y a des pics isolés qui sont bien plus élevés. La Sierra-Nevada de Merida arrive jusqu'à 2,350 toises, et le Silla de Caracas à 2,316 (2). Ces cimes escarpées sont

(1) Le mot Espagnol *cordillière* signifie *chaîne*. C'est donc improprement qu'on emploie le mot de *cordillière* pour signifier exclusivement la chaîne des Andes.

(2) L'Atlas de Humboldt Pl. 38, pag. 298.

couvertes de neiges éternelles, d'où ils sort quelquefois des torrens de matière enflammée: les tremblemes de terre ne sont pas rares dans ces hautes régions. Le Silla de Caracas présente un précipice effrayant de plus de 1,300 toises de profondeur.

La chaîne granitique qui se dirige vers l'isthme du Panama et le traverse, mais qui mérite à peine le nom de chaîne, n'a que de 50 à 150 toises de hauteur, et semble encore être interrompue tout-à-fait par les sources de Rio-Atrato et de Rio-San-Juan.

Cordillières de la Nouvelle-Grenade.

Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, depuis le 2.e degré 30′ jusqu'au 5.e degré 15′ de latitude boréale, la Cordillière des Andes est divisée en trois chaînes parallèles. La *chaîne orientale* sépare la vallée de la rivière de la Madelaine des plaines de Rio-Meto. Ses cimes les plus élevées sont celles du Paramo della Summapax, de Cingasa et les Cerro's de San Fernando et de Tuquillo: il n'en est cependant aucune qui arrive à la région des neiges perpétuelles; leur hauteur moyenne est de 2,000 toises, et par conséquent de 280 toises au dessus de la plus haute montagne des Pyrenées. La *chaîne centrale* divise les eaux entre le bassin de la rivière de la Madelaine et celui de Rio-Cauca, et s'élève souvent à la région des neiges perpétuelles; mais les cimes colossales du Guanacas, du Buragan et du Quindiu, dépassent de beaucoup cette ligne, et sont à 2,500 et même à 2,800 toises au dessus du niveau de la mer. La *chaîne occidentale* des Andes sépare la vallée de Cauca de la province de Choco et des côtes de la mer du sud; elle a à peine 750 toises de hauteur (1) Ces trois chaînes de montagnes, séparées par de grandes et profondes vallées des bassins des grands fleuves, se confondent de nouveau vers le nord sous le parallèle de Menzo et d'Antioquia, entre le 6.e et le 7.e degrés de latitude boréale, et ne forment qu'un seul groupe et une seule masse au sud du Popayan, dans la province de Pasto.

Passages des Andes.

Les passages dans lesquels il faut s'engager pour traverser ces chaînes méritent toute notre attention. Bouguer et Humboldt nous en donnent une idée. La ville de Santa-Fé de Bogota, capitale du royaume de la Nouvelle-Grenade, est située au couchant du *Paramo di Chingaza*, sur un plateau de 1,357 toises de hauteur absolue, et qui se prolonge sur la Cordillière orientale. Pour venir de cette ville à Popayan et au bord du Cauca, il faut descendre la chaîne orientale, traver-

(1) *De-Humboldt*, Vues et Monumens.


P. Fumagalli fece.

ser la vallée de la Madelaine, et passer la chaîne centrale. Le passage le plus fréquenté est celui de Paramo de Guanacas, que Bouguer a décrit à son retour de Quito à Carthagène des Indes. Humboldt préféra le passage de la montagne de *Quindiu* ou *Quindio*, entre les villes d'Ibagna et de Carthago, qui est le plus difficile de toute la Cordillière des Andes. Il faut s'enfoncer dans une épaisse forêt, qu'on ne peut traverser dans la plus belle saison qu'en dix ou douze jours, et où l'on ne trouve pas une seule hutte, ni aucun moyen de subsistance. Le sentier qu'il faut suivre est souvent réduit à la largeur d'un pied ou deux, et ressemble en grande partie à une galerie creusée dans le roc à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme presque dans tout le reste, le roc est recouvert d'une espèce de croûte d'argile. Les filets d'eau qui descendent de la montagne s'y sont ouvert un canal. On marche d'un pas mal assuré dans ces crevasses remplies de boue, et dans une obscurité qu'augmente encore l'épaisse végétation qui en encombre l'ouverture.

La planche n.° 1 offre l'aspect d'un lieu extrêmement pittoresque, qui se trouve à l'entrée de la montagne du Quindu, aux environs d'Ibague, et dans un poste appelé le pied de la Cuesta. Le cône tronqué du Tolima, couvert de neiges éternelles, et dont la forme ne diffère guère de celle du Cotopaxi et du Cayambé, semble dominer une masse de rochers granitiques. La petite rivière de Combeima, qui mêle ses eaux à celles du Rio-Cuello, serpente dans une étroite vallée, et s'ouvre un passage à travers un bois de palmiers. On découvre sur le fond une partie de la ville d'Ibague, la grande vallée de la rivière de la Madelaine, et la chaîne orientale des Andes. Sur le devant on voit une troupe de *Gargueros* (1) qui entrent dans les montagnes : on y voit en

(1) Les personnes qui ne sont pas accoutumées à aller à pied dans des chemins difficiles, se font porter par des hommes sur une espèce de petite chaise qu'ils se lient sur le dos : car dans l'état actuel du passage du Quindiu, il serait impossible de se servir de mulets. On dit dans cette contrée, *andar en garguero*, comme on dit aller à cheval. Les hommes appelés Gargueros, qui font ce métier, ne sont pas des Indiens, mais des métis, et quelquefois même des Blancs. On est souvent étonné d'entendre ces hommes nus, réduits à un état aussi vil à nos yeux, se disputer entr'eux au milieu des forêts, parce que l'un ne donne point à un autre qui prétend avoir la peau plus blanche, les titres fastueux de *Don* ou de *Su Merced.* Les *Gargueros* portent communément un poids

outre la manière dont la chaise à porteur, qui est en bambou, est attachée sur leurs épaules, et tenue en équilibre au moyen d'un frontal semblable à celui qu'on met aux bœufs et aux chevaux. Le fardeau que porte le troisième *Garguero*, est le toit, ou la maison mobile, dont se servent les voyageurs pour traverser les forêts de Quindiu. Lorsqu'on arrive à Ibague, et qu'on y fait les préparatifs du voyage, on fait couper dans les montagnes voisines plusieurs centaines de feuilles de *vijao*, qui est un arbre de la famille des bananiers. Ces feuilles membraneuses, et lustrées comme celles de la *musa*, sont de forme ovale, de vingt pouces de longueur et quatorze de largeur; leur surface inférieure est d'un blanc argenté, et couverte d'une matière farineuse, qui se détache par écailles. Ce vernis particulier les rend propres à résister pendant long-tems à la pluie. Après les avoir cueillies on leur fait à la queue une petite entaille, qui sert comme de crochet pour les suspendre lorsqu'on veut en former le toit mobile; on les étend ensuite, puis on les roule de manière à en faire un paquet cylindrique. Il faut un poids de 50 à 60 kilogrammes de feuilles pour couvrir une cabane capable de contenir de cinq à huit personnes. Quand on a trouvé dans ces forêts un endroit sec, et qu'on veut y passer la nuit, les *Gargueros* coupent quelques branches d'arbre, qu'ils disposent en forme de tente. Cette charpente légère est au bout de quelques minutes divisée en carrés, disposés parallèlement à trois ou quatre décimètres les uns des autres. On déroule ensuite les feuilles de *vivajo*, que plusieurs personnes se mettent à étendre sur l'espèce de treillis où elles doivent s'appliquer; et de cette manière la cabane se trouve couverte aussi parfaitement que si elle l'était avec des tuiles. Nous passâmes dit Humboldt pulsieurs jours dans la vallée

de six à sept *arrobas* (65 à 68 kilogrammes); il en est même quelques-uns qui portent jusqu'à neuf *arrobas*. Lorsqu'on réfléchit à la fatigue dont sont accablés ces malheureux dans une marche de huit à neuf heures par jour à travers un pays montueux; quand on sait qu'ils ont quelquefois le dos meurtri comme les bêtes de somme, et que les voyageurs ont souvent la cruauté de les abandonner dans la forêt lorsqu'ils y tombent malades; quand on pense enfin qu'ils ne gagnent dans un voyage d'Ibague à Carthago, que 12 ou 14 piastres (60 à 70 francs) dans l'espace de 15, et quelquefois de 25 à 30 jours, on a peine à concevoir comment un métier aussi pénible peut être embrassé volontairement par toute la jeunesse robuste qui vit au pied de ces montagnes.

de Boquia sous une de ces cabanes sans y être mouillés, quoiqu'il plût à verse et presque continuellement.

Les Quebrada's sont sur une proportion beaucoup plus grande. Ce sont d'immenses ravins, qui divisent la masse des Andes, et produisent une solution de continuité dans la chaîne qu'elles traversent. Des montagnes de la hauteur du Pays-de-Dôme, seraient ensevelies dans la profondeur de ces précipices, qui isolent les diverses régions des Andes, et en font comme autant de péninsules dispersées au milieu d'un océan aérien. Dans ces Quebrada's, le voyageur étonné se forme une plus juste idée de la grandeur gigantesque des Cordillières. C'est à travers ces portes, ouvrage de la nature, que les grands fleuves se précipitent vers l'océan. *Les Quebrada's*

En s'avançant de Popayan vers le sud, on voit sur la plaine aride de la province de los Pastos, les trois anneaux des Andes se confondre en un seul groupe, qui se prolonge bien au delà de l'équateur. Ce groupe, dans le royaume de Quito, présente un aspect particulier, depuis la rivière de Chota qui serpente à travers des montagnes de roche basaltique, jusqu'au Parano de l'Ossuay, sur lequel on trouve des restes remarquables de l'architecture Péruvienne. Les sommets les plus élevés présentent deux lignes, qui forment comme une double crête sur le dos des Cordillières. Ces sommets gigantesques et couverts d'une glace perpétuelle, servirent de signaux aux Académiciens Français pour mesurer un degré sous l'équateur. Leur disposition symétrique sur deux lignes qui vont du nord au sud, les a fait prendre par Bouguer pour deux chaînes de montagnes séparées par une vallée longitudinale; mais l'espace que ce célèbre astronome indique comme le fond d'une vallée, n'est autre chose que la croupe des Andes, et un plateau dont la hauteur absolue est de 2,700 à 2,900 mètres. C'est sur ces plateaux qu'est concentrée la population de ce pays merveilleux, où l'on trouve des villes de trente à cinquante mille habitans. *Cordillières de Quito.*

En considérant le dos des Cordillières comme une vaste plaine entourée de montagnes lointaines, l'œil s'accoutume à regarder les inégalités de leur crête comme autant de sommets isolés. Le Pichincha, le Cayamba, le Cotupaxi, et tous ces pics volcaniques auxquels on donne des noms particuliers, quoiqu'à plus de la moitié de leur hauteur ils ne forment qu'une seule masse, paraissent aux habitans de Quito comme autant de montagnes distinctes, qui s'élèvent de la surface d'un plan dépouillé de forêts. Cette illusion *Aspect des sommets les plus élevés*

est d'autant plus grande, que les dentelures de la double crête des Cordillières arrivent jusqu'au niveau des hautes plaines habitées. C'est ce qui fait que les Andes n'offrent l'aspect d'une chaîne que vues de loin des rivages de la mer Pacifique, ou des savanes qui s'étendent jusqu'à leur pied du côté de l'est.

Elévation des Andes de Quito, et leur structure géologique.

Les Andes de Quito forment la partie la plus élevée de tout le système, surtout entre l'équateur et le 1.er degré 45′ de latitude australe. Ce n'est que dans ce petit espace du globe qu'on a mesuré avec exactitude des montagnes qui ont plus de 3,000 toises de hauteur: encore n'y en a-t-il que trois, le Chimboraço, le Cayamba et l'Antisana. La structure gigantesque de cette partie des Andes ne diffère pas essentiellement des grandes chaînes de l'Europe. Les volcans se sont ouvert des issues à travers ces masses énormes, et en ont couvert les flancs de pierres oxidiennes, et d'amygdaloïdes poreuses. Les volcans les moins élevés vomissent quelquefois de la lave; mais ceux des Cordillières proprement dites ne lancent que de l'eau, des pierres scorifiées, et particulièrement du gravier mêlé de soufre et de carbone.

Volcans.

Cordillières du Pérou.

En s'avançant dans le Pérou, on voit les chaînes des Andes se multiplier, s'étendre en largeur, et perdre en même tems de leur élévation. Le Chimboraço, comme le Mont-blanc, forme l'extrémité d'un groupe colossal. Depuis le Chimboraço jusqu'à cent-vingt lieues au sud, on ne trouve plus de cimes qui entrent dans la région des neiges perpétuelles. Les Andes n'ont plus dans cette partie que de 3,100 à 3,500 mètres, ou de 1,600 à 1,800 toises d'élévation. Depuis le huitième degré de latitude australe, ou depuis la province de Guamachuco, les sommets couverts de neige deviennent plus nombreux surtout vers Cuzco et la Paz, où l'on voit s'élever les pics d'Ilimani et de Cururana. Dans cette région les Andes proprement dites, sont partout flanquées au levant de plusieurs chaînes inférieures. Les Missionnaires qui en ont parcouru quelques-unes, nous les dépeignent comme couvertes de grands arbres et de prairies verdoyantes, et par conséquent comme bien inférieures aux Cordillières proprement dites.

Cordillières du Chili.

Les Andes du Chili semblent ne pas le céder en hauteur à celles du Pérou; mais on en connait moins la nature. Il parait que les volcans y sont encore plus fréquens. Les chaînes latérales disparaissent, et la Cordillière elle-meme semble ne plus avoir qu'une seule sommité. Plus au nord dans le Nouveau-Chili, la Cordillière

s'approche tellement de la mer, que les petites îles escarpées de l'Archipel des Huayatecas, peuvent être considérées comme un fragment détaché de la chaîne des Andes. Ce sont autant de Chimboraço et de Cotopaxi, mais ensevelis aux deux tiers dans les abîmes de l'Océan. Sur le continent, le cône couvert de neige du Cuptana s'élève à environ 2,900 mètres, ou 1,500 toises; mais plus au sud, le cap Pilar et les montagnes granitiques s'abaissent jusqu'à 400 mètres, ou 200 toises, et même encore au dessous.

Mines fossiles.

La chaîne des Andes l'emporte peut-être sur la Cordillière du Mexique en richesses métalliques; mais les mines découvertes jusqu'à présent se trouvent à une plus grande hauteur, dans la région des neiges, et loin des forêts et des pays cultivés: ce qui fait que le produit en est moins considérable. Ces montagnes abondent en roches calcaires, et offrent peu de pétrifications: les bélemnites et les ammonites si communes en Europe y sont même inconnues. Humboldt trouva dans la chaîne des côtes de Caracas une quantité de coquillages pétrifiés, semblables à ceux de la mer voisine. On en rencontre aussi à Micuipampa et à Huancavelica à deux mille deux cents toises d'élévation. Des monumens d'un ancien monde se montrent à un niveau encore plus bas. Près de Santa-Fé dans le Campo-de-Giguante, à 1,370 toises de hauteur, on trouve une immense quantité d'os fossiles d'éléphans, tant de l'espèce d'Afrique que de l'espèce carnivore qui a été découverte aux environs de l'Ohio. On en a également trouvé au sud de Quito et dans le Chili: ce qui prouve l'existence et la destruction de ces éléphans gigantesques, depuis l'Ohio jusqu'aux confins de la Patagonie.

Climats.

Trois zônes.

La température, qui est toujours déterminée par le niveau et la latitude, offre ici des contrastes semblables à ceux que nous avons remarqués au Mexique. Les trois zônes de température que produit en Amérique l'énorme différence du niveau entre diverses contrées, ne peuvent nullement se comparer aux zônes qui résultent d'une différence de latitude. L'agréable et salutaire variété des saisons manque aux régions qu'on distingue ici sous la dénomination de *froide*, *tempérée*, et *chaude*. L'été, le printems et l'hiver y sont assis sur trois trônes différens qu'ils ne quittent jamais, et qui sont constamment entourés des attributs de leur puissance.

Végétation.

La végétation présente des échelons plus nombreux, dont il convient d'indiquer les principaux. Depuis les bords de l'Océan jusqu'à la hauteur de mille mètres (513 toises), on trouve le palmier ma-

gnifique, le *musa*, l'*heliconia*, le *theophrasta*, les liliacées les plus odoriférans, le baume de Tolu, et le quinquina de Carony. Le jasmin à fleurs larges, et la *datura* en arbre, exhalent le soir leurs parfums aux environs de Lima. Les mangliers, le cactus et diverses plantes salines, entr'autres le *sesuvium portulacastrum* (1) croissent sur les rivages arides de l'Océan à l'ombre des cocotiers. Un seul palmier, le *ceroxylon andicola*, se sépare du reste de la famille, et habite les hauteurs des Cordillières, depuis 900 jusqu'à 1,460 toises d'élévation.

Région du quinquina.

Au dessous de la région des palmiers commence celle des fougères arborescentes, et du *chinchona* ou quinquina. La substance fébrifuge qui rend si précieuse l'écorce du quinquina, se rencontre encore dans plusieurs arbres d'une espèce différente, dont quelques-uns se trouvent même au bord de la mer. Mais le vrai quinquina qui ne parait pas au dessous de 353 toises, n'a pu passer l'isthme de Panama. Il croît dans la région tempérée des chinchona, quelques plantes liliacées, telles que les *melostama* à grandes fleurs violettes, les *passiflores* en arbre de la hauteur du chêne du nord, et une *alstraemeria* d'une rare beauté. Là s'élèvent majestueusement les *macrocnemum*, les *lysanthus* et les *cucullaires*. A la hauteur de 1,334, et plus encore de 1,539 toises, *l'acaena*, le *dichondra*, les *hydrocotyli*, le *nerteria* et *l'alchemilla* forment un lit d'herbes épaisses et verdoyantes. Les chênes ne se montrent dans les régions équatoriales qu'à une hauteur de plus de 1,700 mètres, ou 872 toises. Ce sont les seuls arbres qui, sous l'équateur, offrent quelquefois le spectacle intéressant de la nature à son reveil à l'approche du printems. A cette latitude, les grands arbres, ceux dont le tronc a plus de dix à quinze toises de hauteur, ne se rencontrent plus sur le niveau de 2,700 mètres, ou 1,385 toises. Depuis le niveau de la ville de Quito et au dessus, les arbres sont moins grands, et leur hauteur n'est point comparable à celle qu'atteignent les mêmes espèces dans les climats les plus tempérés. A 3,500 mètres, ou 1,796 toises d'élévation, on ne trouve plus aucune espèce d'arbre, mais celle des arbustes y est d'autant plus répandue. C'est la région des *berberis*, des *duranta* et des *barnadesie*. Ces arbustes caractérisent la végétation des plateaux de Pasto et de Quito, comme celle de Santa-Fé se fait remarquer par la *polymnie* et les *datures* en

Région des petites herbes et des chênes.

Région des arbustes.

(1) *A. De-Humboldt*, Tableau des régions équatoriales, pag. 59.

arbre. En s'avançant davantage vers la cime des Cordillières, depuis 1,440 jusqu'à 1,700 toises d'élévation, on entre dans la région des *winthères* et des *escallonies*. Le climat froid, mais toujours humide de ces hauteurs, auxquelles les indigènes donnent le nom de *Paramos*, produit des arbrisseaux dont le tronc rabougri et carbonisé se partage en une infinité de branches, revêtues de feuilles dures et d'un vert luisant. Une large zône, depuis 1,050 jusqu'à 2,100 toises, renferme la région des plantes alpines; c'est celle des *sthaehelina*, des gentianes, et de l'*espeletia frailexon*, dont les feuilles velues servent souvent d'abri aux malheureux Indiens, que la nuit surprend dans ces regions solitaires. A la hauteur de 2,100 toises, les plantes alpines font place aux gramens, dont la région s'étend jusqu'à trois et quatre cents toises plus haut. Les *jarava*, les *stipa*, une quantité de nouvelles espèces de *panicum*, d'*agrostis*, d'*avena* et de *dactylis* y couvrent le sol, qui présente de loin un tapis couleur d'or, que les habitans appellent *Paional*. Il tombe de tems à autre de la neige dans cette région. Mais à 4,700 mètres, ou 2,360 toises, les plantes fanerogrames disparaissent entièrement. Depuis cette ligne jusqu'à celle des neiges perpétuelles, les lichens sont les seules plantes qui recouvrent les rochers.

Végétation des Paramos.

Plantes alpines.

Gramens.

Les plantes cultivées ont des zônes moins étroites et moins rigoureusement limitées. Dans la région des palmiers les naturels cultivent la bananier, le jatrofa, le maïs et le cacaotier. Les Européens y ont introduit la culture du maïs et de l'indigo. Le café et le coton s'étendent à travers l'une et l'autre région. La culture du blé commence à 500 toises, mais elle n'est commune qu'à 200 toises plus haut. Le froment croît avec plus de vigueur depuis 800 jusqu'à 1,000 toises d'élévation. La région comprise entre les 820 et 960 toises est celle où abonde le *cocca* ou l'*erythroxzylium Peruvianum*, dont certaines feuilles mêlées avec de la chaux caustique servent de nourriture aux habitans du Pérou, durant leurs longs voyages dans les Cordillières. De 1,000 à 1,500 toises on voit particulièrement prospérer la culture des différens grains d'Europe et du *chenopodium quinoa* : culture favorite sur les grands plateaux de la Cordillière des Andes, dont le terrein égal et facile à labourer, ressemble au fond d'anciens lacs. A 1,600 ou 1,700 toises de hauteur, les brouillards et la grêle ruinent souvent les récoltes. Le maïs n'est presque plus cultivé au delà de 1,200 toises; et à 300 au dessus on trouve la pomme de terre, dont la culture cesse à 2,100 toises d'élé-

Plantes cultivées.

vation. Vers les 1,700 toises le froment disparait, et l'on ne sème plus que de l'orge. Au dessus des 1,840 toises toute trace de culture s'évanouit, et les habitans de ces hautes régions vivent au milieu de nombreux troupeaux de moutons, de lamas et de bœufs.

Règne animal.

Nous allons passer en revue les diverses espèces d'animaux qui peuplent les vastes contrées de l'Amérique, et nous suivrons dans notre examen le systéme de Humboldt, qui en a classé le règne animal suivant l'élévation du sol. Depuis le niveau de la mer jusqu'à la hauteur de mille mètres (513 toises) on trouve dans la région des palmiers le paresseux qui vit dans la *cecropia peltata*; et l'on voit le boa et les crocodiles se traîner au pied du *conocarpus* et de l'*anacardium caracoli*. Là, le *cavia capybara* se cache dans des marais couverts d'*heliconia* et de *bambusa*, pour se soustraire à la poursuite des animaux carnivores. Le *tanayra*, le *crax*, et les perroquets confondent sur le *caryocar* et le *lecythis* les couleurs de leur plumage avec celles des fleurs et des feuilles. Là, on voit briller l'*elater noctilucus* qui vit de cannes à sucre, et le *curculio palmarum*, qui se nourrit de la moelle du cocotier. Les forêts de ces régions brûlantes retentissent des hurlemens de l'aluate, et autres singes de l'espèce des sapajous.

Animaux de la plaine et des marais.

M.r Humboldt a réuni dans un mémoire (1) les observations qu'il a faites en 1800 sur les singes de la Guyanne Espagnole, durant le cours de la navigation qu'il entreprit depuis les steeps de la province de Caracas jusqu'aux frontières du Brésil, en s'avançant de l'Orenoque, de l'Atabapo et du Tuamini aux bords du Rio-Negro. Il rapporte dans ce mémoire une foule d'observations qui ont déjà été faites sur les espèces de singes déjà connues, et donne la description de nouvelles espèces qu'il a découvertes, en y joignant même les dessins d'un grand nombre. Nous ne ferons qu'indiquer quelques-unes des plus curieuses, en renvoyant à son mémoire les amateurs de cette partie d'histoire naturelle.

Singe dormigliona.

Le singe *dormigliona del Cassiquiare*, appelé par les Indiens *Duruculi* (2), est un des plus curieux de ceux qui ont été trouvés dans les forêts de la Guyanne; il est totalement inconnu en Europe. C'est le seul singe de l'Orenoque qui dort de jour, c'est pourquoi on lui a donné le nom de *Mono dormilon*. Humboldt qui en a eu un vivant

(1) Sur les singes qui habitent les rives de l'Orenoque etc. Voyage De-Humboldt et Bonpland, Seconde Partie, vol. I pag. 305.

(2) *Simia trivirgata cinerea, abdomine ex flavo rufescente, fronte zonis tribus longitudinalibus picta.*


1
2
4
3
Gallina f.

plus de cinq mois, dit qu'il s'endormait à neuf heures du matin, et s'éveillait à sept heures du soir. Lorsqu'on le reveillait de jour, il était triste, abattu, et dans un état de vraie létargie. Il en a donné l'image à la planche 28 de son ouvrage. Voyez ici le n.° 1 de la planche 2. Le *Capucin* de l'*Orenoque* (1) est un autre singe, qui d'après la division qu'a suivie S.t-Hilaire, appartient à la famille des *Nictypithèques*, appellés par d'autres naturalistes singes à queue de renard. Malgré les relations qui existent entre le gouvernement de Venezuela et les missions de la Guyanne, les animaux de l'Orenoque, tels que le singe capucin, le durucule, le saïmir etc., sont infiniment rares à Caracas, à Cumana, à la Nouvelle-Barcelonne, et à Portocabello. Le capucin que nous amenâmes avec nous, dit Humboldt, à notre retour de l'Angostura par la ville du Pao, fut un objet de curiosité pour tous les habitans de la côte. Son air grave et mélancolique, sa barbe longue et épaisse, le soin qu'il prend continuellement pour la tenir sèche et luisante, la ressemblance qu'il présente avec un religieux en froc, ont donné matière à une foule de fictions superstitieuses sur l'origine de cette espèce de singe. Le *Cuxio* ou *Satanasso* du grand Para (2), dont on voit la figure sous le n.° 2 de la planche ci-dessus, peut servir à donner quelqu'idée de la forme du capucin de l'Orenoque, en le supposant d'un poil d'un roux brun, avec les cuisses d'un brun plus foncé que le reste du corps, la chevelure de la tête partagée en deux grosses tresses, et la queue moins velue, mais dont les poils ont deux pouces et quatre lignes de longueur. Le *Cuxio* qu'on voit ici est représenté mangeant un *guineo*, qui est le fruit aromatique du bananier, *Musa sapientum*.

Singe capucin.

Le Cuxio ou Satanasso.

Tous les singes de l'Amérique connus jusqu'à présent, appartiennent aux familles des *Sagouins*, des *Sapajons*, des *Aluates*, des *Aots* et des *Atèles*, et ont la queue plus longue que le corps, ou plus courte d'un tiers. Cette circonstance rend plus importante la découverte d'un *quadrumane* du nouveau continent, dont la queue n'a que la sixième partie de la longueur de son corps. Tel est le singe qu'on voit ici au n.° 3 de la planche ci-dessus, et qu'on désigne sous les noms de *Cacajao*, *Caruiri*, *Mono Rabon*, *Chucuto*,

Le Cacajao.

(1) *Simia Chiropotes barbata, ex rubro fuscescens, capillitio verticis longitudinaliter, diviso, maris testibus coccineis.*

(2) *Simia Satanas, fusco-atra, barbata, cauda crasse-villosissima haud prehensili, pectore et abdomine subcalvis.*

Simia Melanocephala (1). Le cacajao est un petit animal vorace, mais flegmatique, peu agile, et d'une faiblesse extrême; il mange toutes sortes de fruits, étend les bras en avant pour prendre quelque chose, et est représenté le dos courbé dans l'attitude singulière qu'on lui a donnée à la même planche. Comme il a les doigts excessivement longs et maigres, il saisit mal ce qu'on lui présente, et c'est de tous les singes celui qui mange le plus salement; il craint les autres sapajous, dont la pétulance contraste avec son flegme, et tremble à la vue du crocodile et du serpent. Les cacajaos habitent en troupes les forêts que traversent le Cassiquiare et le Rio-Negro.

L'Araguato de Caracas. Nous connaissons, dit Humboldt, cinq espèces de singes du genre *Stentor*, que Geoffroy distingue sous les noms de *Seniculus*, *fulvus* ou *Arabata*, *Caraya fuscus* ou *Guariba* et *Ursinus*. La dernière espèce, le singe ursina (2), est l'Araguato de la province de Caracas, qu'Humboldt a décrit dans son Mémoire, et dont on voit l'image au n.° 4 de la même planche. Humboldt et Bonpland trouvèrent l'Araguato dans les montagnes du Cocollar, dans les forêts voisines du couvent de Caripé, dans les vallées d'Aragua, à l'ouest de la ville de Caracas, dans les Llanos de l'Apuré et du Bas-Orenoque, et partout où les eaux stagnantes sont ombragées du sagou Américain.

Singe Leonina. Mais de toutes les espèces de singes dont Humboldt nous donne la description, la plus remarquable est celle du *Simia Leonina* (3), qu'il a trouvé sur le côté oriental des Andes, et dont il a dessiné l'image durant son séjour à Popayan : la ressemblance de cet animal avec le lion d'Afrique lui a fait donner le nom qu'il porte. Voyez sa figure au n.° 3 de la planche suivante. Le Leoncito est très-rare, même dans son pays natal; il habite les plaines qui s'étendent au pied des Cordillières à l'est, et les rives fertiles du Putumayo et du Caqueta, et ne monte jamais jusqu'aux régions tempérées. Sa longueur est de sept à huit pouces, sans compter sa queue qui est aussi longue que son corps: c'est un des singes les plus petits et les plus élégans; il est gai et folâtre, mais irascible comme la plupart des petis animaux. Lorsqu'il s'irrite, le poil de son cou

(1) *Simia Melanocephala, imberbis, ex fusco flavescens, capite nigro, cauda corpore sexies breviori.*

(2) *Simia Ursina barbata, rufa, pilis longis undique tecta, facie ex atro coerulescente, cauda prehensili subtus calva.*

(3) *Simia Lèonina. Ex olivaceo fuscescens, facie atra, dorso striis albo-flavescentibus notato.*


Gallina f.

se hérisse: ce qui lui donne encore plus de ressemblance avec le lion d'Afrique: son siflement imite le chant des oiseaux.

L'*yaguar*, le *felis concolor* et le tigre noir de l'Orenoque, plus sanguinaire encore que l'yaguar, donnent la chasse au petit cerf (C. Mexicanus), au *cavia* et aux formiquiers dont la langue se trouve à l'extrémité du sternum. L'air de ces basses régions est rempli d'essaims de cette espèce d'insectes appelés maringouins (1), qui rendent presqu'inhabitable une grande et belle portion du globe. Aux maringouins se joignent *l'aestrus humanus*, qui dépose ses œufs dans la peau de l'homme, et y produit des inflammations douloureuses; les *acari* dont la peau est striée; les araiguées vénéneuses les fourmis et les termites. Plus haut, depuis 1,000 jusqu'à 2,000 mètres (513 à 1,126 toises), dans la région des fouguères arborescentes, on ne trouve presque plus d'yaguars, de boas, de crocodiles, ni de lamentins: on n'y voit même que peu de singes, mais le tapir, *sus tajassu* et *felis pardalis*, y est très-commun. L'homme, le singe et le chien y sont incommodés d'une infinité de cirons, *pulex penetrans*, qui sont moins nombreux dans la plaine. Au dessus de la hauteur de 2,000 à 3,000 mètres (1,026 à 1,539 toises) dans la dernière région du quinquina, on ne trouve plus de singes, ni le cerf Mexicain; et l'on voit paraître à leur place le chat tigre, les ours et le grand cerf des Andes. A trois ou quatre mille mètres (1.539 à 2,052 toises) on rencontre la petite espèce de lion, qui porte le nom de *puma* en langue Quichoa, le petit ours au front blanc, et quelques viverres. Humboldt a vu souvent avec étonnement le colibri à la hauteur du Pic de Ténériffe. La région des gramens à la hauteur de quatre à cinq mille mètres (2,052 à 2,565 toises) est habitée par des troupes de vigognes, de *guanachi* et d'*alpaca* au Perou, et de *chili-ueque* au Chili. Ces quadrupèdes, qui représentent ici l'espèce du chameau de l'ancien continent, n'ont pu se répandre dans le Brésil ni dans le Mexique, où ils n'auraient pu arriver qu'en descendant dans des régions trop chaudes. Le *lamas* ne s'y trouve qu'en état de domesticité, tandis que sur la pente occidentale du Chimboraço il n'est devenu sauvage que depuis la destruction du Lican par l'Incas Tupayupangi. Le vigogne préfère les lieux où il tombe quelquefois de la neige. Malgré les poursuites auxquels il est exposé, on le voit encore par troupes de trois ou quatre cent, surtout dans les provinces de Pasco, aux sources du

Animaux des collines et de montagne.

Animaux de la zône froide.

(1) Espèce de moucherons, *Mosquitos*.

fleuve des Amazones, du Guaila et du Cataxambo près Gorgor. Cet animal est également très-multiplié près d'Huancavelica, aux environs de Cusco, et dans la province de Cochabamba du côté de la vallée de Rio-Cocatages. On le rencontre dans tous les lieux dont la hauteur surpasse celle du Mont-Blanc. La limite inférieure des neiges perpétuelles est pour ainsi dire la limite supérieure des êtres organisés. Le condor, *vultur gryphus*, est le seul animal qui habite ces vastes solitudes. Humboldt l'a vu planer à plus de 6,500 mètres, 3,335 toises de hauteur. Mais la singularité de ce volatile mérite qu'on en fasse ici une mention particulière.

Il est étonnant, dit Humboldt (1), qu'un des plus grands oiseaux de la terre, qu'un animal qui habite des régions que les Européens parcourent depuis trois siècles, soit encore aussi peu connu. Les descriptions qu'on en trouve dans les relations des voyageurs, et dans les ouvrages des naturalistes les plus modernes, sont pleines de contradictions et de mensonges. Les uns exagèrent la grandeur et la férocité du Condor; d'autres le confondent avec des espèces qui lui ressemblent, ou prennent les différences que présente cet oiseau à diverses époques de sa vie, pour des différences diagnostiques des deux sexes. Voici ce que dit un des plus grands naturalistes du siècle, M.r Cuvier, en parlant de la forme du Condor, après avoir bien examiné tout ce qui a été écrit sur ce grand volatile. « Les uns lui donnent un plumage brun avec une tête couverte de duvet, les autres le représentent avec une crête charnue sur la tête, et un plumage noir et blanc. Il n'en a pas encore été fait une exacte description „ etc. « Ayant séjourné, dit Humboldt, pendant dix-sept mois dans les montagnes où se trouve ce bel oiseau, et ayant eu occasion de le voir fréquemment dans les voyages que nous avons faits, M.r Bonpland et moi, au delà de la limite des neiges perpétuelles, j'ai cru que ce serait un service à rendre à la science, que d'en donner une description circonstanciée, accompagnée des dessins que j'en ai tracés sur les lieux même „. Nous avons dû nous borner à donner ici, planche 3 (2), pour l'instruction des artistes, une copie fidelle de ce dessin, renvoyant à l'ouvrage de l'auteur les amateurs de l'ornithologie, qui désireraient lire la longue description qu'il y fait du Condor.

(1) Voyage De-Humboldt et Bonpland Seconde Partie. Observations de Zoologie etc. I. vol.

(2) *V. Opera suddetta.* Essai sur l'histoire naturelle du Condor, pag. 26 etc.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE

DE CARACAS, DE LA NOUVELLE-GRENADE ET DE QUITO (1).

Les premiers Espagnols qui visitèrent les côtes de l'Orenoque jusqu'à l'isthme, les désignèrent sous le nom de *Tierra Firma*, *Dénominations diverses.*

(1) Parmi les descriptions particulières de Caracas, de la Nouvelle-Grenade etc. on distingue particulièrement les suivantes, savoir;

Lyonel Waffer's New Voyage and description of the isthme of America in the years 1698. *London*, 1699, in 8.° ibid., 1704, in 8.° Trad. en Français avec fig. *Paris*, 1709, in 12.°

Simon Pedro Noticias historiales de las conquistas de Tierra-Firma in las Indias occidentales. *Cuença*, 1626, in f.°

Relation de la mission des P. P. de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique méridionale, avec une instruction à la langue des Calibis, sauvages de la Terre-Ferme d'Amérique, par le P. de Pelleprat. *Paris*, 1655, in 8.°

Sineros Noticias Historiales de Tierra-Firma. *Cuença*, 1681, in f.°

Historia general de las conquistas del nuevo reyno de Grenada, por D. Lucas Fernandez. *Anvers.*, in f.°

Piedro Hita. Historia de las conquistas del nuevo reyno de Grenada. *Anvers.*, in f.°

Historia de las conquistas y poblacion de la provincia de Venezuela, po. Dom Joseph de Driedo. *Madrid*, 1723, in f.°

Historia del nuevo reyno de Grenada, por P. Cassan. *Madrid*, 1751, in f.°

El Orenoco illustrado, y defendido Historia natural, civil y geografica de este gran rio, con govierno uso y costumbres de los Indios, escritto por el Padre Joseph Gumilla. *Madrid*, 1745, 2 vol. in 4.° Trad. en Français avec quelques figures. *Avignon*, 1758, 3 vol. in 12.°

Historia chorografica y evangelica della Nueva-Andelousia, provincia de Cumana, Guyana, y riberas del rio Orenico, por Fr. Ant. Caulin. *Madrid*, 1779, in 4.°

Saggio sopra l'Orenico e gli abitanti delle rive Oreniche, di F. L. Salvad. Gilius. *Rome*, 1780, in 8.°

— Saggio di storia Americana, o sia Istoria naturale, civile e sacra dei regni e delle provincie Spagnuole di Terra-Ferma nell'America meridionale. *Rome*, 1780-81-82, 3 vol. in 8.°

Voyage à la partie orientale de la Terre-Ferme dans l'Amérique méridio-

Terre-Ferme (1). Le Roi Ferdinand donna à la partie occidentale le nom de Castille d'Or (2). Cette dernière dénomination tomba en désuétude, et la première dut paraître tout-à-fait impropre, après qu'on eut découvert le reste du continent. Elle fut néanmoins conservée, mais on la restreignit à un petit gouvernement qui comprend les provinces de Veraguas, de Panama et de Darien : gouvernement qui ne parait pas correspondre parfaitement à l'étendue de la Castille d'Or. Toutefois les géographes sont encore dans l'usage défecteux de conserver à la Terre-Ferme son étendue primitive, et de comprendre dans cette division imaginaire le capitanat général de Caracas ou de Venezuela, dont dépend la Guyanne Espagnole, et le nouveau royaume de Grenade, qui renferme aujourd'hui le royaume de Quito.

Divisions. Le cap de la Vela, et la chaîne de montagnes qui, de ce promontoire va se réunir aux Andes, forment la ligne de démarcation entre la Nouvelle-Grenade et Caracas. Ce dernier gouvernement général comprend la province de Venezuela et de Caracas, celle de Maracaïbo qui est réunie aux districts de Merida et de

nale, fait pendant les années 1801-2-3-4 par P. Depons, agent du Gouvernement Français à Caracas etc. *Paris*, 1806, 3 vol. in 8.°

Nous n'avions sur la partie orientale de Terre-Ferme, comme on le voit par ces ouvrages, que l'Histoire de la conquête et de la population de la province de Venezuela de Joseph Driedo; l'histoire chronologique, naturelle et évangelique des provinces de Cumana et de l'Orenoque, qui était confondue avec celle de la province d'Andalousie, d'Antoine Caulin; et enfin les relations, peut-être un peu trop prolixes sur l'Orenoque, du P. Gumilla et de Giglio; mais les notions qu'ont données ces écrivains sur la partie orientale de Terre-Ferme, outre qu'elles sont un peu antiques, étaient encore très-incomplettes; et l'on y aurait vainement cherché ce qu'on trouve aujourd'hui dans l'ouvrage de Depons, c'est-à-dire un tableau parfait, non seulement de la découverte, de la conquête et de la topographie des provinces de cette contrée, mais encore leur économie rurale et politique, avec des remarques savantes et impartiales sur les usages et les mœurs des Espagnols qui s'y sont établis, ainsi que sur les Indiens civilisés ou restés dans l'état sauvage.

(1) C'est ainsi que s'exprime le savant Malte-Brun dans le 107.e livre de son *Précis de la Géographie Universelle etc.* : écrivain dont nous nous fesons un devoir de suivre les traces dans les descriptions géographiques que nous donnons des différentes parties du globe.

(2) *Oviedo*, Historia de las Indias, 1. p. 9-10 etc. in *Barcia*, Historiadores, tom. I.

Truxillo, ainsi que les provinces de Varinas, de la Guyanne Espagnole, et de Cumona ou de la Nouvelle-Andalousie, qui renferme le district de Barcellone. L'île de S.te-Marguerite est un petit gouvernement militaire qui dépend de Cumana. Les premiers conquérans qui trouvèrent quelques villages bâtis sur pilotis dans l'île du lac de Maracaïbo, donnèrent à tout le pays le nom de Venezuela ou petite Venise.

Description de Caracas.

La chaîne de montagnes de la mer des Caraïbes et du bassin de l'Orenoque étant peu élevée, est presque par tout docile aux soins de l'agriculture. L'hiver et l'été, c'est à dire les pluies et la sécheresse y divisent l'année entière : les premières commencent en novembre et finissent en avril : pendant les autres six mois, les pluies sont moins fréquentes, et quelquefois même assez rares. Les tremblemens de terre y ont fait de terribles ravages, et même détruit la ville de Caracas. On y avait découvert quelques mines d'or, mais les soulevemens fréquens des naturels en ont fait abandonner l'exploitation (1). On a trouvé, dans la juridiction de S.t-Philippe, une mine de cuivre, qui suffit aux besoins du pays et de l'exportation. La pêche des perles le long des côtes, qui était autrefois importante, est maintenant abandonnée. La côte septentrionale de la province de Venezuela fournit beaucoup de sel qui est très-blanc. Les eaux minérales et thermales sont plutôt communes, mais peu fréquentées. Les forêts dont sont couvertes les montagnes de Caracas pourraient alimenter pendant des siècles les chantiers les plus considérables, si la nature du terrein n'y rendait pas aussi difficile le transport des bois. On y recueille aussi des drogues pour la médecine, telles que du quinquina et de la salse pareille. On tire du lac de Maracaïbo de la poix minérale ou du pisaphalte qui mêlé avec du suif sert à goudroner les vaisseaux. Les vapeurs bitumineuses qui se promènent sur le lac s'allument souvent spontanément, et surtout dans les grandes chaleurs. Les bords de ce lac sont si stériles et si malsains, que les naturels préfèrent d'habiter sur le lac même. Les Espagnols y trouvèrent plusieurs villages, bâtis sans ordre, sans dessin, mais sur un ouvrage solide de pilotis. Ce lac a 50 lieues de longueur et 30 de largeur, et ses eaux sont habituellement douces quoiqu'il communique avec la mer. Le lac de Valence, appelé *Tacarigoa* par les indigènes, offre un

Climat. — *Productions.* — *Lac de Maracaïbo.* — *Lac de Valence.*

(1) *Depons*, Voyage à la Terre-Ferme, tom. I. pag. 116.

aspect bien différent; il a treize lieues et demie de long sur quatre de large, et reçoit une vingtaine de rivières sans avoir aucune voie apparente d'écoulement; il est à six lieues de la mer dont il est séparé par des montagnes escarpées. Ses rives déploient la plus riche végétation, et jouissent d'une douce température. Les provinces

Rivières. de Caracas abondent en eaux courantes : ce qui y donne des facilités pour les irrigations.

Culture. Les vallées septentrionales sont la partie la plus fertile de la province, à cause du mélange de chaleur et d'humidité qui y sont mieux combinées que par tout ailleurs. Les plaines méridionales, trop exposées aux ardeurs du soleil, ne sont que des pacages où l'on nourrit beaucoup de bœufs, de mulets et de chevaux. L'agriculture devrait être florissante dans ces provinces, mais le défaut de connaissances et l'indolence des habitans en retardent les progrès. Le cacao qu'elles fournissent est très-estimé dans le commerce. La plus grande partie en est exportée au Mexique. L'arbre qui le produit croît naturellement dans les pays situés entre les deux tropiques, et particulièrement dans les provinces Mexicaines de Chiapa, d'Yucatan, de Guatimala, d'Honduras et de Nicaragua. Nous donnerons ici la description de cette production intéressante, qui est comme le caractère distinctif de cette province.

Le cacaotier est un arbre (1), d'une hauteur et d'une grosseur moyenne, qui a l'écorce couleur de cannelle, (voy. la planche 3) et dont le bois est poreux et très-léger. Ses feuilles sont lanceolées, aigües, sans découpures à leur contour, lisses, pendantes, membraneuses et de neuf à dix pouces de longueur sur environ quatre de largeur. Ses fleurs sortent par touffes du tronc et des grosses branches, et sont composées de cinq pétales, ou petites feuilles longues et minces, de couleur jaunâtre, et tachetées de rouge à la base. Plusieurs de ces fleurs tombent sans avoir donné de fruit, et celles qui restent produisent une espèce de courge aigue aux extrémités, de plus de cinq pouces de long, et divisée comme les melons en côtes relevées, qui sont le plus souvent au nombre de dix, avec beaucoup d'aspérités à sa surface. Quand le fruit est mûr, sa peau devient, sur quelques arbres, d'un rouge foncé, parsemé de points jaunes, et sur d'autres simplement jaunes. En le coupant en long, on voit dans

(1) *Storia delle piante forastiere* etc. de M.r le Comte Castiglioni vol. I.er

l'intérieur des amandes, entre lesquelles on trouve une substance blanche et compacte, qui, à mesure que le fruit mûrit, se change en un mucilage d'un goût aigrelet assez agréable. Le cacaotier est plutôt délicat, et a peu de racines; il aime les lieux bas et abrités des vents, mais pourtant dont le sol est humide, gras, fertile et profond. Ce sont les qualités qu'on recherche à la côte de Caracas. On plante les amandes sur plusieurs files, de manière à ce qu'en croissant, les arbres se trouvent à onze et même à quatorze pieds les uns des autres. Cet arbre ne commence à porter du fruit passablement qu'au bout de quatre à cinq ans. Le cacao de la côte de Caracas est le plus estimé en Italie après celui de *Xoconochl*, appelé plus communément de Soconusco dans le royaume de Guatimala, qui passe pour être meilleur que le Caracas. Quelques-uns trouvent cependant que le Soconusco est trop huileux, et l'aiment mieux mélangé avec le Caracas; d'ailleurs le Soconusco se vend beaucoup plus cher.

Le chocolat, dont l'usage est maintenant si répandu en Europe et en Amérique, a pris son origine, comme nous l'avons déjà observé, d'une boisson que les Mexicains se fesaient avec le cacao, à laquelle ils donnaient le nom de *chocolatl*, mais qui différait beaucoup du nôtre. Les Espagnols imaginèrent de rendre cette boisson agréable aux Européens, en y mêlant du sucre et diverses espèces de drogues: ce qui donna lieu à plusieurs genres de recettes inconnues aujourd'hui en Italie, où, avec le tems, l'usage en a été reconnu peu salutaire. Les Italiens ont réduit peu-à-peu la composition du chocolat à la méthode la plus simple et la plus saine qu'il soit possible, qui est de mêler au cacao du sucre avec de la cannelle et de la vanille en petite quantité. Le chocolat de Milan a acquis de la réputation à l'étranger, soit parce que les ingrédiens qui entrent dans sa fabrication sont de meilleure qualité, ou parce qu'ils y sont employés dans de plus justes proportions. Ceux qui voudraient des notions plus détaillées sur cet article, doivent consulter l'ouvrage de M.r le Comte Castiglioni.

Ce n'est que depuis 1774 qu'on cultive dans cette contrée l'indigotier, dont le fruit y est d'excellente qualité. La culture du coton n'y date également que de la même époque. Depuis 1734 on y a aussi commencé celle du café, comme simple objet de commerce; mais les plantations en ont été peu soignées jusqu'à présent, et n'ont été par conséquent que d'un produit médiocre. Les fabri-

ques de sucre n'occupent encore qu'un rang secondaire, et toutes leurs productions se consomment dans le pays. Le tabac y est également parfait, mais les lois en entravent la culture.

Villes principales.

La capitale du gouvernement est Caracas, qui est la résidence du Gouverneur général, et le siège de l'audience, de l'intendance, du consulat et de l'Archevêque de Venezuela. Avant le dernier tremblement de terre, la population de cette ville était de 42,000 âmes. Elle est bâtie dans une vallée, et sur un sol inégal arrosé de quatre petites rivières: les rues en étaient bien alignées, et il y avait de belles maisons. La température ne répond pas à sa latitude. On y jouit d'un printems presque perpétuel, et elle est redevable de cet avantage à son élévation, qui est de 460 toises au dessus du niveau de la mer. Caracas a pour port la Guayre, qui est à cinq lieues de là. On remarque en outre Porto-Cavallo, ville marchande et maritime située au milieu de marais qui en rendent l'air très-malsain. Valence, ville florissante, à une demi-lieue du lac du même nom, se trouve dans une plaine fertile. Coro, ancienne capitale est dans une plaine aride et sablonneuse près de la mer. Cumana, ville de 28,000 âmes, et chef-lieu d'un gouvernement particulier, est sur une plage aride et sablonneuse, où l'air est sain quoique extrêmement chaud; mais la fréquence des tremblemens de terre ne permet pas d'y élever des édifices. Il y a dans le golfe de Cumana un gouffre, qui engloutit tout ce qu'on y jette sans que rien ne reparaisse jamais: on donne aussi à ce golfe le nom de Cariaco (1). La Nouvelle-Barcelonne est une ville mal propre, située dans un pays inculte, dont le sol est néanmoins d'excellente qualité. Maracaïbo, chef-lieu du gouvenement, est bâtie dans un sol sablonneux, sur la rive gauche du lac du même nom, à six lieues de la mer. L'air y est d'une chaleur extrême sans cependant être malsain: les habitans sont généralement bons marins et bons soldats: ceux qui embrassent la carrière maritime font leur occupation des soins du bétail qui y est très-multiplié; ils ont leurs maisons de campagne à Gibraltar, de l'autre côté du lac. Au dessus de ce même lac on trouve Merida, petite ville, dont les habitans actifs et industrieux, ont le territoire le mieux cultivé et le plus fertile de toute la province. Truxillo était une ville magnifique, avant d'avoir été ravagée par les Flibustiers. Cette ville, dit An-

(1) *Mentelle*. Geographie Universelle etc. Tom. XV. pag. 202.

tonio de Ulloa (1), fut bâtie par Pizarre en 1535 dans la vallée de Chimo; elle est bien située, quoique dans un terrein sablonneux: ses maisons sont d'une belle apparence, les principales sont en briques, et ont de jolis balcons et de belles portes qui font un charmant effet. Les habitans sont Espagnols mêlés avec toutes sortes de races; ils sont en général polis et assez instruits. Les femmes y sont habillées comme celles de Lima dont nous parlerons bientôt, et ont à-peu-près les mêmes usages. Les gens un peu aisés y ont tous leur cabriolet, sans lequel on ne peut marcher que très-difficilement dans les rues, à cause de la quantité de sable dont elles sont remplies. Voici encore ce qu'en dit Alcedo dans son Dictionnaire géographique au mot *Truxillo*. « Les bêtes venimeuses, les insectes, les chaleurs excessives dont on était incommodé dans cette ville, ont été cause que son emplacement a été changé cinq fois. L'humeur douce et pacifique de ses habitans fait qu'ils n'ont jamais de procès entr'eux : il suffit de se dire de Truxillo pour être cru honnête homme. Cette belle ville est redevable de ses richesses à son commerce, et surtout à celui du cacao; mais elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, depuis qu'elle a été brûlée en 1768 par Gramon flibustier français; son sol produit beaucoup de blé, d'orge, de maïs et de coton. Tous les fruits de l'Amérique et de l'Europe y prospèrent, et l'on y trouve tout ce qui est nécessaire aux agrémens de la vie. Les habitans ont tous à la gorge une grosseur appelée *coto*, qui est, dit-on, occasionnée par l'eau qu'on y boit ». La ville la plus remarquable après Truxillo est Varinas, chef-lieu d'un gouvernement qui a été détaché en 1787 de celui de Macaraïbo, et où l'on recueille le tabac le plus estimé. L'île Marguérite, située sur un sol aride mais sain, renferme la ville de l'Assomption et le port Pampatar. Ses eaux fournissent aujourd'hui, au lieu de perles, beaucoup de poisson.

Habitans de Truxillo.

Avant les dernières révolutions, la population du gouvernement de Caracas était évaluée à environ un million d'habitans, dont 220,000 Espagnols, 450,000 individus de couleur, et libres, 60,000 esclaves, et 280,000 indigènes. Il se formait dans la population Espagnole une noblesse extrêmement orgueilleuse, mais qui était divisée en deux partis. Presque tous les Espagnols sont créoles. La plupart de ceux qui sortent de la mère patrie, entraînés par leur passion

Population.

Espagnols.

(1) Voyage Historique de l'Amérique meridionale. Tom. I. pag. 414.

naturelle pour les mines, vont au Mexique et au Pérou. N'attachant de prix qu'à ce qui peut leur procurer immédiatement de l'or, ils ne regardent qu'avec dedain les provinces de Caracas, où ils savent ne trouver que les productions lentes et périodiques d'une terre, qui, toute variée qu'elle est dans ses dons, demande du travail et de la patience. Les Espagnols se rappellent à peine que l'Espagne est leur mère patrie, et croient qu'il n'y a pas de meilleur pays que le leur. Le promontoire Paria est devenu l'asile d'une petite colonie de Français et d'Irlandais, qui y menent une vie patriarchale à l'ombre de leurs plantations de cacaotiers. Les hommes de couleur soupiraient ardemment après l'indépendance, et ont exercé de terribles vangeances sur les Blancs. Les *Zambos* ou descendans d'Indiens et de Nègres, les plus immoraux et les plus barbares de tous les hommes de couleur, avaient déjà obtenu depuis un demi siècle la naturalisation dans la ville de Nirgua, d'où, à force de vexations, ils ont ensuite éloigné tous les blancs.

Colonie Française.

Les Zambos.

Milice.

La force armée de ce gouvernement consistait en 6,558 hommes de troupes, y compris l'artillerie et la milice. La totalité des impôts et des douanes se montait à-peu-près à 1,200,000 piastres; mais cette somme suffisait bien rarement au payement des dépenses.

Tel est en peu de mots le tableau que Malte-Brun nous fait du gouvernement général de Caracas dans sa Géographie Universelle. Ceux qui désireraient avoir une description plus détaillée de toutes les provinces qui le composent, pourront consulter le voyage de Depons agent du gouvernement Français à Caracas. Nous nous contenterons d'en extraire ce qui a rapport aux usages et aux mœurs des habitans.

Créoles Espagnols.

L'attachement des Créoles à leur sol fait que la population Espagnole s'y soutient toujours au même point. La répugnance qu'ils ont à passer en Europe diminue en quelque sorte les pertes qu'elle éprouve tous les ans, par l'effet du célibat auquel se consacre un grand nombre de personnes. Les créoles en général n'ont pas moins de goût pour les emplois de Magistrature, de finance et de milice, que pour l'état ecclésiastique ou monacal. La seule condition méprisée est celle du cultivateur.

Mariages.

Les Espagnols de cette contrée montrent beaucoup de dispositions pour les professions libérales et pour l'étude en général; mais l'effet en est en quelque manière paralysé par l'usage des mariages prématurés. Il est très-commun de voir des époux, dont

les âges réunis ne font pas trente ans : outre cet inconvénient, ces mariages précoces ont encore celui de ne pas laisser aux deux époux le tems de se connaître : ce qui est bientôt la cause de leur désunion, et d'une foule de désordres dans leur ménage. A cela se joint l'aveugle protection que les lois accordent aux femmes au préjudice de leurs maris. Il n'existe peut-être pas d'homme plus malheureux que le créole Espagnol, dont la femme est jalouse, fantasque ou libertine. A la moindre plainte qu'elle élève contre son mari pour cause de jalousie, pour mauvais traitemens, et même pour dissipation, elle est crue sur parole, sans qu'il lui soit besoin d'autre preuve. Le mari, selon le rang qu'il a dans la société, est cité devant le magistrat, qui lui fait une grave réprimande, ou même le fait mettre en prison, d'où il ne sort que lorsqu'il plait à la femme de demander son élargissement. Si c'est au contraire le mari qui se plaint des désordres de sa femme, il suffit qu'elle s'en montre offensée, pour qu'il lui soit imposé silence, et ordonné d'être plus réservé à l'avenir : heureux encore s'il n'est pas condamné lui-même au châtiment que mérite sa femme. Cette dépendance honteuse est portée au point, que le mari ne peut entreprendre aucun voyage sans le consentement de sa femme, et sans avoir pourvu à tous ses besoins, pour tout le tems de son absence. S'il n'est pas de retour au terme fixé, à la première instance de la femme, il lui est enjoint de rentrer, lors même qu'il serait très-loin de son pays, et que ses affaires ne seraient pas encore terminées.

Lois Espagnoles au préjudice des maris.

A ce tableau particulier de l'intérieur des familles, M.r Depons fait succéder quelques notions générales sur le caractère Espagnol à Terre-Ferme : caractère qui diffère en quelques points de celui des habitans de la métropole. Dans cette partie de l'Amérique chacun vit isolé, et n'a avec ses compatriotes que des relations, où il entre plus de politique que de cordialité. Ce défaut de sincérité dans les communications, ce manque d'amitié réelle entre les individus, commence dès leur première jeunesse. On ne voit jamais dans ce pays, comme en Europe, les jeunes filles se réunir pour des amusemens honnêtes, ni les jeunes gens pour quelque partie de plaisir. Là, il n'y a jamais de fêtes, de danses ni de festins ; et cette habitude de vivre toujours seul, engendre une jolousie sourde et simulée, qui s'irrite du bonheur d'autrui, mais que la politique déguise habilement sous les plus trompeuses apparences.

Caractère dissimulé de l'Espagnol à Terre-Ferme.

Nègres.

Ces créoles, comme tous ceux des autres parties de l'Amérique Espagnole, n'ont jamais entrepris directement la traite des Nègres, ce commerce leur semblant trop contraire aux principes de la religion chrétienne; mais pourtant, par une transaction subtile avec leur conscience, ils croient pouvoir acheter des Nègres qu'on amene chez eux, et le gouvernement leur permet même d'aller en acheter dans les colonies étrangères.

Condition des esclaves.

On croit généralement, dit Depons, que les créoles Espagnols traitent leurs esclaves avec plus d'humanité que ne le font les autres nations: cette opinion n'est vraie qu'à certains égards. Ils montrent en effet plus de familiarité avec eux, pour les engager à se faire Chrétiens; mais les exercices de piété qu'ils leur font pratiquer ne tournent pas à l'avantage des mœurs. La vigilance qu'on exerce sur les jeunes négresses pour les garantir du libertinage ne fait qu'irriter leurs desirs, et les mettre à la discrétion de leurs gardiens, qui souvent en abusent. Du reste, le zèle des maîtres pour la conversion de leurs esclaves se borne à leur enseigner les principes de leur religion, sans pourvoir aux besoins physiques de ces malheureux. D'un autre côté, leur condition est encore plus supportable dans les colonies Espagnoles, et particulièrement à Terre-Ferme, qu'elle ne l'est dans les autres colonies. L'esclave n'y est pas condamné comme ailleurs à souffrir sous un maître injuste, mais il peut se soustraire à sa domination lorsqu'il en est maltraité. Les lois exigent cependant qu'il en exprime les motifs, et la jurisprudance admet les plus légers. La moindre allégation vraie ou fausse suffit, pour que le maître soit obligé de vendre l'esclave qui ne veut plus le servir; il ne peut même dans ce cas en exiger au delà du prix qu'il lui a coûté. Tout esclave peut recouvrer sa liberté et même devenir citoyen, en remboursant au maître le prix de son achat.

Affranchis.

L'avantage de ces dispositions en faveur des esclaves a singulièrement multiplié, dans le capitanat général de Caracas, la classe des affranchis. Mais la crainte qu'elle pût devenir formidable, a engagé le gouvernement à établir une grande distinction entre les personnes de couleur et les blancs. Ça été de déclarer les premiers incapables d'occuper un emploi public, et de servir dans les troupes du Roi; et pour ce dernier cas, de ne les admettre que dans les corps particuliers de la milice, où le mérite peut porter l'homme de couleur jusqu'au grade de capitaine. Tous les emplois supérieurs sont exclusivement réservés aux blancs. Malgré la rigueur avec laquelle

s'observe cette mesure, on ne laisse pas néanmoins de voir certaines familles de cette classe de personnes, obtenir du Roi, à force de protections et d'argent, un ordre qui les habilite à l'exercice de toutes les charges. Durant le séjour de Depons à Caracas, il y eut un exemple de cette nature en faveur d'une famille de couleur, mais qui ne concernait que les femmes; c'était de pouvoir s'agenouiller à l'église sur des tapis: privilège qui n'appartient qu'aux blancs, et dans l'exercice duquel ils mettent beaucoup de luxe et d'ostentation.

Indigènes.

Les Indiens de Terre-Ferme, ainsi que la plupart des peuples de l'Amérique, étaient dans l'usage barbare d'empoisonner leurs flèches, lorsqu'ils allaient à la guerre, de massacrer leurs prisonniers, et souvent de les manger. Le système religieux de ces peuples est tellement enveloppé de superstitions, qu'il est imposible d'en rien dire de positif. M.r Depons a néanmoins pu pénétrer, qu'un point fondamental de leur religion était l'immortalité de l'âme; mais qu'à la différence des toutes les nations sauvages de l'Amérique, qui reconnaissent un bon et un mauvais principe, ceux-ci n'admettent généralement que ce dernier: singularité dont la cause est probablement dans la crainte qui leur est naturelle. Une seule nation, celle des Indiens de l'Orenoque, ne partageait pas cette croyance. Sans être plus instruits ni moins superstitieux, ces Indiens avaient imaginé un auteur de toutes choses, auquel ils adressaient leurs vœux et leurs hommages. Quelques-unes de ces populations prenaient le soleil pour l'Etre Suprême; d'autres rendaient au crapaud les honneurs de la divinité. Il règne une grande variété dans les opinions de tous ces peuples sur le sort de l'âme après la mort. Dans les pays qui composent à présent les provinces de Venezuela, de Maracaïbo et de Cumana, la religion était réunie à l'art de guérir, et l'on enseignait dès l'enfance la médecine et la magie à ceux qui étaient destinés à exercer cette double profession connue parmi eux sous le nom de *Pinches*.

Leur ancienne religion.

Sujétion des Indiens aux Espagnols.

En assujétissant les Indiens à leur domination, les Espagnols leur ont communiqué leurs inclinations et leurs vices. Pour s'assurer davantage de leur soumission, ils leur ont défendu de fabriquer et de porter des armes, et même de monter à cheval. Après les avoir obligés à se réunir en villages, ils leur ont encore interdit de passer d'un village à l'autre; et il a même été défendu aux Espagnols, aux mulâtres et aux métis d'habiter dans ces villages, dans la crainte qu'ils n'y répandissent des idées préjudiciables à la tranquillité publique.

Leurs privilèges civils.

Aucun conquérant n'aurait accordé aux Indiens des privilèges aussi importans et aussi étendus, que ceux qu'ils ont obtenus de la générosité du gouvernement Espagnol. Le premier de ces privilèges est de n'avoir pour magistrats que des hommes de leur classe, et choisis par eux. Non seulement les Caciques, mais les Cabildes même sont de race Indienne. Pour prévenir tout abus d'autorité de la part de ces magistrats, il a été établi dans chaque village considérable, ou dans chaque district, un *Corregidor* ou protecteur des Indiens, qui a la faculté de retenir le bras du magistrat Indien, toujours prêt à sévir avec excès pour cause d'ivrognerie et de libertinage: vices dont il est souvent plus coupable lui-même, que ceux qu'il punit. Lorsque ces *Corregidors* manquent à leurs devoirs, les lois veulent qu'ils soient punis sévèrement, et plus que si leurs prévarications pesaient sur des Espagnols.

Les Caciques et leurs descendans jouissent de tous les privilèges de la nation Espagnole. Pour tout ce qui a rapport au produit de leurs terres et de leur industrie, les Indiens sont tous exempts du droit d'*alcavala* (1), qui est l'impôt le plus onéreux de Terre-Ferme. Le tribut annuel d'environ deux piastres auquel il sont soumis, n'est perçu que sur les individus mâles, depuis 18 jusqu'à 50 ans: le plus petit revers, la moindre intempérie dans les saisons, le plus léger prétexte, suffisent pour obtenir du *Corregidor* une dispense de payement.

Un autre privilège extrêmement important qu'ont les Indiens, c'est d'être considérés comme mineurs dans toutes leurs transactions civiles. Il ne sont obligés à l'exécution de leurs engagemens avec les Espagnols, qu'autant qu'ils y sont autorisés par le juge; et l'acquisition de leurs biens ne peut être légitime, qu'à la suite d'un encan judiciaire.

Privilèges religieux.

L'église n'a pas montré pour les Indiens moins d'indulgence que l'autorité civile. L'inquisition n'a aucun droit sur eux: leurs délits pour cause d'hérésie et d'apostasie sont de la compétence des tribunaux épiscopaux; et s'ils sont prévenus de malefice, ils appartiennent aux tribunaux séculiers. Ces attributions ne sont cependant que pour la forme: car il n'y a pas d'exemple qu'un Indien ait jamais été puni pour ces sortes de délits.

(1) L'*alcavala* est un impôt qui affecte tout ce qui est susceptible d'être vendu tant en meubles, qu'en immeubles, et se perçoit à chaque nouvelle vente.

Toute l'instruction qu'on exige des Indiens pour être baptisés, se réduit à leur faire déclarer de vive voix ou par signes, que l'idolâtrie, le mensonge, la fornication, l'adultère, l'inceste, la sodomie et l'ivresse sont des péchés capitaux. Depons dit qu'on a pris l'avis des plus graves théologiens, pour leur faire le meilleur marché possible de l'absolution au confessionnal. L'obligation d'entendre la messe ne s'étend pour eux qu'à la moitié des jours de fêtes, tandis que les Espagnols ne peuvent y manquer sous peine de péché mortel. Les jours de jeûne se bornent pour les Indiens aux vendredis de carême, au samedi saint et à la veille de Noël. Enfin on s'est tellement persuadé que le seul moyen de leur faire aimer la religion était de *christianiser* leurs goûts et leurs penchans, qu'on en est venu au point de mettre en question s'il leur serait permis de manger de la chair humaine ; et ce qui rend encore plus piquante la singularité de cette question, c'est qu'elle a été résolue en faveur des anthropophages: car l'Evêque de Montenegro, s'appuyant de l'autorité de Lessio et de Diana, a décidé, qu'en cas de nécessité, on pouvait manger de la chair humaine sans faire de péché.

Tant d'efforts combinés par la politique et la religion, pour procurer aux Indiens les avantages de la civilisation, n'ont encore pu triompher de l'indifférence et de l'apathie naturelles à ce peuple. Parmi les Indiens civilisés il en est fort-peu qui ne conservent encore le goût de la vie sauvage, et qui n'y rentrent dès qu'ils le peuvent.

Gouvernement Espagnol.

Avant d'entrer dans des détails sur l'organisation civile et religieuse de la partie orientale de la Terre-Ferme, M.r Depons donne quelques notions générales sur le régime Espagnol en Amérique, sur le Conseil des Indes et ses attributions, sur le représentant du Roi, sur son autorité, ses obligations et son traitement, enfin sur ce qu'on appelle *Audience royale* dans l'Amérique Espagnole. Le développement de ces notions générales se trouve en grande partie dans le tableau particulier que fait l'auteur de l'organisation du capitanat général de Caracas, dont nous allons donner un abrégé succinct.

Audience royale de Caracas.

L'Audience royale de Caracas fut instituée en 1686, en vertu d'un décret du Roi d'Espagne. Sa juridiction s'étend sur les provinces de Venezuela, de Maracaïbo, de Cumana, de Varinas, de la Guyanne, et de l'île Marguérite. Elle est composée d'un président, qui est le capitaine général, d'un régent, de trois *oidors*, de deux fiscaux, l'un pour le civil et l'autre pour le criminel,

d'un seul rapporteur et d'un *alguazil*. Le costume de ces juges consiste en une robe noire, qui recouvre tous leurs autres vêtemens, dont la couleur est la même. Ils portaient autrefois suspendue à une boutonnière une espèce de baguette blanche, qui est chez les Espagnols une marque distinctive de juridiction : cet usage est maintenant tombé en désuétude (1).

Les Cabildos. Les *Cabildos*, établis dans les villes et les villages Indiens, forment le premier degré de juridiction dans la partie orientale de Terre-Ferme. On ne peut, dit Depons, s'en former une plus juste idée, qu'en les comparant aux municipalités créées par l'assemblée constituante ; la seule différence qu'il y a, c'est que les Cabildos n'ont point de préfets ; mais les Alcades, qui ne diffèrent point de nos officiers municipaux, les *regidor* qui composent le corps délibératif, comme nos notables, forment le conseil communal. Il y a de plus un syndic qui exerce les fonctions de nos procureurs de commune, et un greffier chargé de la rédation des actes.

L'impéritie du Gouverneur Villacinda, qui en 1556, ordonna, au préjudice de son lieutenant général, que pendant son absence, les Cabildos de Venezuela gouverneraient cette province, fut cause que chacun chercha dans son district à s'emparer de tous les pouvoirs. Ces usurpations engendrèrent la confusion et l'anarchie ; et ce qu'il y eut de pire encore, c'est que les Cabildos flattés d'une prérograt ive aussi inattendue, cherchèrent à la rendre permanente, à la convertir en droit, et y réussirent. L'abus qu'ils en firent durant un siècle et demi, arriva à un tel point, que le gouvernement fut obligé d'y mettre un frein. Vers le commencement du dix-huitième siècle, on tenta de diminuer le pouvoir des Cabildos, en les mettant sous la surveillance tacite des commandans militaires, et presque sous la dépendance des lieutenans, des Gouverneurs ou officiers civils, nommés par les Gouverneurs sous le titre de *Justicia mazor*. Ces précautions, observe Depons, furent peut-être poussées un peu trop loin : on dépouilla les Cabildos de plusieurs de leurs attributions ; et celui de Caracas qui avait le plus abusé de son pouvoir, éprouva aussi une réduction plus considérable.

L'administration de la justice, dans le capitanat général de Caracas, est partagée en outre entre plusieurs autres tribunaux, et cela parce que les Espagnols qui tiennent à des classes privilégiées, ne

(1) Baumarchais fait allusion à cet usage dans son *Mariage de Figaro*.

veulent point être soumis à une juridiction commune. Les ecclésiastiques, les militaires, les administrateurs ont chacun leur tribunal particulier; et comme la plupart de ceux qui exercent ces trois professions sont des blancs, il s'ensuit qu'il en est fort-peu de cette classe qui soient de la juridiction des tribunaux ordinaires. On donne le nom de *Fueros* à ces tribunaux privilégiés. Le *Fuero* militaire n'est pas non plus toujours le même pour tous les prévenus de sa compétence. Le soldat, le caporal et le sergent sont jugés en dernier ressort par le conseil de guerre devant lequel ils sont traduits, sauf pourtant la confirmation de la sentence par le capitaine général; tandis que la vie et l'honneur des militaires d'un grade supérieur, sont sous la sauve-garde directe et immédiate du Roi.

Depons termine le tableau de l'administration de la justice dans ces contrées, par une observation importante; c'est que la vie de l'homme y est singulièrement respectée, et qu'on n'y trouve que le mépris le plus absolu pour sa liberté. Il faut avoir commis les forfaits les plus atroces, pour encourir la peine de mort; tandis que le plus léger soupçon, la plus petite dette suffisent pour faire périr un homme dans l'horreur des prisons.

L'organisation des établissemens religieux dans la partie orientale de Terre-Ferme, occupe beaucoup de place dans la relation de M.r Depons. Cet écrivain s'est encore considérablement étendu sur les productions les plus précieuses de ce pays, ainsi que sur la culture du cacao, du café, du sucre et du tabac.

Description de la Guyanne Espagnole.

Nous avons cru traiter à part, comme nous venons de le faire, de la Guyanne appartenant aux Espagnols, et qui dépend du gouvernement de Caracas. Cette contrée a plus de 400 lieues de long, depuis l'embouchure de l'Orenoque jusqu'aux confins du Brésil; sa largeur est en quelques endroits de 150 lieues. On ne compte cependant sur cette immense étendue de terrein, qu'une population d'environ 58,000 individus connus et sujets, dont 20,000 sont indigènes sous la direction des Missionnaires; mais le nombre des individus qui vivent encore dans l'indépendance semble être plus considérable. Cette province est divisée en haut et bas Orenoque.

Villes.

Le Gouverneur et l'Evêque résident à San-Thomé de l'Angostura, ville fondée en 1586 sur la rive droite du fleuve, à cinquante lieues de son embouchure, et qui a été transférée depuis à quatre-vingt dix lieues de la mer. Ses rues sont tirées au cordeau et pavées, et l'air y est sain. Dans les grandes chaleurs on dort sur

les galeries des maisons, sans aucun inconvénient pour la santé. *Productions.* L'ancienne ville est au contraire très-malsaine. Le sol de la Guyanne, qui est excellent surtout pour la culture du tabac, n'offre qu'un petit nombre de possessions mal cultivées, où les habitans recueillent un peu de coton, de sucre, et de comestibles du pays. On en exporte une grande quantité de bétail. Cette province, que sa fertilité et sa position doivent rendre un jour très-importante, sera redevable de cet avantage à l'Orenoque dont nous avons décrit le cours. *Importance de l'Orenoque.* Les rivières qui se réunissent à ce fleuve, au nombre de plus de trois cent, sont autant de canaux, qui pourraient enrichir la Guyanne de toutes les productions de l'intérieur du pays. Sa communication avec le grand fleuve des Amazones, par diverses branches navigables qu'Humboldt a parcourues, ajoute à tous ces avantages celui de lui ouvrir des relations faciles avec le Brésil et les parties intérieures du nouveau continent. Les Anglais, toujours poussés par un esprit d'activité bien entendue, ont connu toute l'importance de ce fleuve; ils ont établi des postes militaires dans quelques îles situées à son embouchure, d'où il protègent la coupe des bois de teinture, et entretiennent des relations avec les Indiens *Guaranos*, tribu pacifique, qui a repoussé jusqu'à ce jour de ses forêts marécageuses la domination Espagnole. Une autre nation indépendante et belliqueuse, celle des *Aruakas*, qui habite la côte maritime au sud de l'Orenoque, recevait des armes et des liqueurs spiritueuses de la colonie Hollandaise d'Essequebo et de Demerary, qui est maintenant sujette à l'Angleterre.

Phénomène des eaux noires. Dans la partie supérieure de ce fleuve, entre le troisième et le quatrième parallèle septentrional, la nature reproduit plusieurs fois le phénomène de ce qu'on appelle les eaux noires. L'Alabapo, le Temi, le Tuamini et le Guainia ont leurs eaux de couleur de café, que l'ombre épaisse des palmiers rend d'un noir foncé, mais qui, versées dans un vase transparent, sont d'un jaune couleur d'or. L'absence de crocodiles et de poissons, plus de fraicheur, moins de moucherons, *mosquitos*, et un air plus sain, sont les caractères distinctifs de la région des rivières noires, dont la couleur provient probablement d'une dissolution de carbure d'hydrogène, produite par la multitude des végétaux qui couvrent les pays qu'elles traversent (1).

(1) *A. De-Humboldt*, Tableau de la Nature, II., 192.

La Guyanne Espagnole comprend une partie de ces déserts arides connus sous la dénomination de Llanos (1), dont le reste appartient à la province de San-Juan de Llanos, et qui font partie de la Nouvelle-Grenade. Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici la description qu'en fait Humboldt dans sa relation. *Les Llanos*

« Après avoir quitté les bords humides de l'Orenoque, et les vallées de Caracas, lieux où la nature a prodigué la vie organique, le voyageur frappé d'étonnement entre tout-à-coup dans un désert privé de toute végétation. Nulle colline, nulle roche ne se fait apercevoir sur ce vide immense. Ce sol ardent ne présente, sur une surface de plus de deux mille lieues carrées, que quelques pouces de différence dans son niveau. Les sables, semblables à une vaste mer, y offrent des phénomènes curieux de réfraction. Le voyageur n'a pour s'y guider, que le cours des astres, et quelques troncs épars de *palma-mauritia* et d'*embothrium*, qu'on y découvre de loin en loin. La terre ne montre çà et là que quelques plateaux crevassés, qui couvrent souvent des espaces de deux cent mille carrés, et sont sensiblement plus élevés que ce qui les environne. L'aspect de ces plaines change totalement deux fois par an: tantôt elles sont unies comme la mer de sable de la Lybie, tantôt couvertes d'un tapis de verdure comme les steeps élevés de l'Asie centrale. A l'arrivée des premiers colons elles étaient inhabitées. Pour faciliter les relations entre la côte et la Guyanne, on forma quelques établissemens sur le bord des fleuves, et l'on commença à élever du bétail dans les parties encore plus intérieures de ce vaste espace. Ce bétail s'y multiplia prodigieusement, malgré les dangers infinis auxquels il était exposé dans la saison de la sécheresse, et dans celle des pluies auxquelles succèdent les inondations. Au sud s'étend une solitude sauvage et affreuse. D'impénétrables forêts couvrent l'humide pays situé entre l'Orenoque et l'Amazone. D'immenses masses de granit resserent le lit des fleuves. Les montagnes et les forêts retentissent sans cesse du fracas des cataractes, des rugissemens des bêtes féroces, et des hurlemens sourds du singe barbu qui annoncent la pluie. Le crocodile étendu sur un banc de sable, et le boa dont les énormes replis sont à demi cachés dans la fange, attendent leur proie, ou se reposent gorgés de celle qu'ils ont devorée ».

On trouve dans ces forêts et dans ces plaines des peuplades *Tribus indigènes.*

(1) Prononcez *Lianos.*

d'origine et de mœurs toutes différentes. Il en est qui parlent des idomes étranges, qui vivent errantes, n'ont aucune notion d'agriculture, se nourrissent de fourmis, de gommes et de terre, et sont le rebut de l'espèce humaine : tels sont les Otomaques et les Yarurs.

Otomaques, Yarurs mangeurs de terre.

Ces peuples qui mangent de la terre, méritent par leurs singularité que nous en fassions une mention particulière, et nous prendrons dans les *Vues de la nature* de Humboldt ce que nous allons en rapperter (1).

La terre que mangent les Otomaques est une véritable argile plastique ou terre glaise, douce, mêlée d'une petite quantité d'oxide de fer, qui la rend d'un jaune gris. Ils la cherchent dans certains bancs sur les rives de l'Orenoque et de la Meta, et savent distinguer au goût une espèce de l'autre, car ils ne mangent pas de toutes sortes d'argile. Ils forment de celle qu'ils ont choisie de petites boules de 4 à 6 pouces de diamètre, qu'ils font sécher au feu jusqu'à ce qu'elles prennent une couleur rousse, et les humectent à chaque fois qu'ils en veulent manger.

Ces Indiens, généralement parlant, sont extrêmement sauvages, et abhorrent la culture des végétaux. Chez les peuplades les plus lointaines qui habitent le long de l'Orenoque il est passé en proverbe de dire, pour exprimer une chose dégoûtante : un Otomaque la mangerait. Quoique les eaux de l'Orenoque et de la Meta soient toujours basses, elles ne laissent pas de fournir aux Otomaques des tortues et du poisson qu'ils tuent à coups de flèches dès qu'il parait sur l'eau : espèce de chasse à laquelle tous les Indiens sont très-adroits. Lorsque les fleuves grossissent, ce qui arrive tous les deux où trois mois, la pêche cesse, et à defaut de la nourriture qu'ils tiraient des eaux, les Otomaques se mettent à manger de la terre dont nous venons de parler. Nous en vîmes, dit Humboldt, de grandes provisions dans leurs huttes, où elles étaient roulées en petites boules, et entassées en pyramides. Un moine de bon sens nommé *Fray Ramon Bueno*, qui avait vecu douze ans parmi ces Indiens, nous assura qu'un d'eux en avale chaque jour de trois quarts de livre jusqu'à une livre et quart ; ils nous dirent eux-mêmes que cette argile fesait leur principale nourriture durant la saison pluvieuse. Néanmoins ils y joignent de tems en tems un lezard, quelque petit poisson ou une racine de fougère, quand ils

(1) *Ansichten der Natur.*, vol. I. pag. 142.

peuvent s'en procurer. Cette nourriture est tellement de leur goût, que même dans la saison sèche, et lorsqu'ils ont du poisson en abondance, ils mangent comme une friandise quelques boules d'argile. Le teint de ces sauvages est d'un roux brunâtre: leurs traits sont difformes et semblables à ceux des Tartares, et ils ont le corps charnu sans avoir beaucoup de ventre.

Le même moine nous assura en outre, que leur santé n'est jamais altérée durant le tems qu'ils font usage de cette nourriture. Voici des faits. Ils mangent une grande quantité d'argile sans en être incommodés: cette nourriture est même d'un goût exquis à leur palais, et ils en font des provisions pour l'hiver et la saison pluvieuse. Mais ces faits ne suffisent pas pour décider si l'argile leur offre une substance nutritive; si les terres peuvent s'amalgamer avec les sucs de notre estomac, ou si elles ne lui servent que comme de lest, et par la simple dilatation des parois font cesser la sensation du besoin d'alimens. Humboldt n'ose point résoudre ces questions (1).

(1) Les questions que propose ici Humboldt, sans les résoudre, sont faites pour intéresser l'attention des médecins. On n'admettra pas sans doute dans l'argile, dans la chaux et autres terres semblables une qualité nutritive, qui serait trop en opposition avec les idées généralement reçues sur la nature des substances alimentaires, et les fonctions de la nutrition; et la dilatation que leur volume peut produire dans l'estomac, encore qu'elle eût l'avantage d'appaiser momentanément le sentiment du besoin, ne sera point regardée comme suffisante pour faire cesser un besoin réel, qui moins satisfait que trompé, deviendrait au contraire plus fort et plus impérieux. Mais, outre qu'elles ne sont nullement propres à la nutrition, ces terres ne peuvent être considérées comme inertes et indifférentes sur l'économie animale; elles doivent exercer sur la fibre une action, qui, si elle n'est pas nutritive, sera nécessairement médicinale, comme il a déjà été démontré de quelques-unes dans les livres de médecine, et surtout dans les cas indiqués par Humboldt, qui dit que ces terres contiennent des substances métalliques et en état d'oxide. La question se réduit donc à expliquer, comment un grand nombre d'habitans des pays chauds peuvent vivre pendant un certain tems, sans autre substance alimentaire; et comment, en avalant une quantité notable de substances médicinales, l'usage qu'ils en font, loin d'être nuisible à leur santé, est au contraire un moyen de la conserver. Si l'autorité du voyageur respectable qui rapporte ces faits ne nous imposait pas l'obligation de le croire, et si ces faits ne s'accordaient pas avec d'autres semblables rapportés par d'autres voyageurs, quelques personnes seraient peut-être tentées de les revoquer en doute. Ceux qui

Il est singulier pourtant que le père Gumilla, homme d'ailleurs assez crédule et manquant de critique, ait nié que les Otomaques mangent de la terre pure (1), et prétende que les boules d'argile dont ils font usage, sont pétries avec de la farine de maïs et de la graisse de crocodile. Mais le Missionnaire Bueno, ainsi que Fray Juan Gonzales, l'ami et le compagnon de voyage de Humboldt, soutiennent que les Otomaques ne mettent jamais de graisse de crocodile dans ces boules, et n'ont jamais oui dire à Uruana qu'ils y mêlassent de la farine de maïs. Humboldt ayant apporté de cette terre en France, on en a fait l'analyse chimique, et on l'a trouvée parfaitement pure et sans mélange. Peut-être que le Père Gumilla, confondant deux faits différens, a voulu parler des baies d'une espèce d'*inga*, que ces Indiens mêlent avec leur pain, et qu'ils ont soin d'enterrer auparavant pour qu'elles se décomposent plus promptement, et deviennent propres à l'usage qu'ils veulent en faire.

Mais comment se fait-il que la déglutition d'une aussi grande quantité de terre ne soit d'aucun inconvénient pour la santé de ces Indiens ? Se seraient-ils formés un tempérament particulier après une longue suite de générations ? Il est vrai que, dans tous les pays situés entre les tropiques, l'homme éprouve une espèce d'envie irrésistible de manger de la terre, non pas une terre alcaline ou calcaire qui pourrait servir à neutraliser les acides, mais grasse et d'une odeur forte; que dans ces pays, il faut souvent, après une pluie, tenir les enfans renfermés dans les maisons, pour qu'ils n'aillent pas dévorer de la terre; et que dans les village de Bauco sur les bords de la rivière de la Madelaine, les femmes qui travaillent à faire de la poterie, se mettent souvent un morceau d'argile dans la bouche, comme l'a vu Humboldt à son grand étonnement. Il faut avouer pourtant, qu'à l'exception des Otomaques, les individus des autres tribus sont incommodés toutes les fois qu'ils cèdent à l'envie de satisfaire ce goût bizarre.

Mais pourquoi dans les climats tempérés et froids cette envie de manger de la terre est-elle si rare, et ne se manifeste-t-elle que dans la classe des enfans et des femmes enceintes? Tandis qu'entre

désireraient lire quelques conjectures raisonnables à cet égard, pourront consulter le *Giornale della Società d'incoraggiamento delle scienze e delle arti stabilita in Milano*, N° 4 avril 1808, pag. 33 et suiv.

(1) Histoire de l'Orenoque, Tom. I. pag. 283.

les tropiques, on peut la regarder comme générale. Les Nègres de Guinée avalent habituellement une terre jaunâtre qu'ils appellent *cahouac*. Dans l'île de Java, entre Sourabaya et Samarang, Labillardière a vu vendre dans les villages des espèces de petits gâteaux carrés, de couleur rougeâtre, que les naturels nommaient *tanaampo*; et les ayant examinés, il trouva qu'ils étaient faits de pure argile (1). Les habitans de la Nouvelle-Calédonie mangent à leur repas un morceau d'une espèce de talc friable de la grosseur du poing, dans lequel Vanquelin reconnut qu'il entrait une assez grande quantité de cuivre. A Popayan et dans plusieurs autres parties du Pérou, la terre calcaire se vend sur les marchés comme un aliment usuel des Indiens, qui le mangent avec le *coca* ou feuille de l'*Erytroxilon Peruvianum*. C'est sous toute la zône torride, chez ces populations inertes, qui habitent les plus belles et les plus fertiles contrées de l'univers, qu'on trouve cet étrange usage de manger de la terre, usage auquel la nature semblerait devoir plutôt inviter les habitans des régions stériles du nord. Mais c'est assez nous être entretenus de ces mangeurs de terre; et nous esperons, qu'on nous pardonnera cette longue digression, en faveur de l'usage étrange qui nous y a entraînés presque sans nous en apercevoir. Passons maintenant aux autres tribus indigènes qui peuplent la Guyanne Espagnole.

Les Missionnaires, qui, parmi les tribus de l'ouest de l'Orenoque, convertirent les Betoys et les Maypures, reconnurent dans leur langue, ainsi que dans celle des Yarures, une syntaxe régulière et même ingénieuse. Les Achaguas parlent un dialecte du Maypure (2). A l'est la mission de l'Esmeralde est le poste le plus éloigné. Humboldt pénétra jusques dans l'intérieur de ce monde inconnu. « Les Indiens Guaïcas, dit-il, race d'hommes parfaitement blancs, très-petits et presque pygmées, mais très-belliqueux, habitent le pays au levant de Passimoni. Les Guaiaribes, d'une couleur de cuivre très-foncé, extrêmement féroces, et même, dit-on, anthropophages, empêchent les voyageurs de s'avancer jusqu'aux sources de l'Orenoque. Les mosquitos et mille autres insectes piquans et venimeux, peuplent ces forêts solitaires. Les rivières fourmillent de crocodiles et de petits poissons appelés *caribi*, qui ne sont pas moins

Le Betoys et les Maypures.

Les Guaïcas.

Les Guaiaribes

(1) Voyage à la recherche de La-Peyrouse, Tom. II. pag. 322.
(2) *Hervas*, Catalogue des langues, pag. 51-53.

féroces que les premiers „. D'autres tribus du côté de l'est, telles que les Maquiratans et les Makos, ont des demeures stables, vivent de fruits qu'elles cultivent, ont une certaine intelligence et des mœurs plus douces. La nation dominante le long des côtes, depuis Surinam jusqu'au cap de la Vela, était autrefois celle des Caraïbes, qui a été en partie exterminée par les Européens. On ne sait pas si cette race d'hommes était venue des Antilles au continent ou *vice versa*. Les Caraïbes se distinguent de toutes les peuplades Américaines par leur valeur et leur activité. Ils habitent des villages gouvernés par un chef de leur choix, auquel les Européens donnent le nom de *Capitaine*. Ils se rassemblent au son d'une conque pour aller au combat. Ce sont peut-être les peuples les plus robustes après les Patagons. Les anciens voyageurs les représentent comme antrhopophages; il parait vrai au moins qu'ils mangent leurs ennemis, et les dévorent avec l'avidité du vautour. La langue de ce peuple est une des plus douces et des plus sonores qu'il y ait au monde, et compte près de trente dialectes (1).

Les Maquiratans etc.

Caraïbes.

On trouve entre le Cassiquiari et l'Atabapo de vastes contrées, qui ne sont habitées que par des singes réunis en société, et des tapirs. Des figures gravées sur le roc attestent que ces solitudes étaient autrefois peuplées par une nation, qui était déjà parvenue à un certain degré de civilisation. Entre le second et le quatrième parallèle, dans une plaine bien boisée et entourée de quatre fleuves, l'Orenoque, l'Atabapo, le Rio-Negro et le Cassiquiari, on rencontre des roches de sélénites et de granit, couvertes de figures symboliques colossales, qui représentent des crocodiles, des tigres, des ustensiles domestiques, ainsi que le soleil et la lune. Aujourd'hui ce coin de terre est inabité sur une surface de plus de cinq cent milles carrés. Les peuplades voisines ne sont que des sauvages errans, bien éloignés de pouvoir graver sur le roc le moindre hiéroglyphe. On remarque des monumens semblables entre Caicara et Urnaua. Peut-être y reconnaîtra-t-on un jour l'ouvrage des Muysca, nation Américaine, dont nous parlerons incessamment dans la description du nouveau royaume de Grenade.

Figures gravées sur le roc.

Les subdivisions du royaume de la Nouvelle-Grenade ne sont qu'imparfaitement connues. Les provinces de Panama et de Darien,

Description de la Nouvelle-Grenade.

(1) Ceux qui désireraient avoir de plus amples notions sur les idiomes des tribus indigènes, pourront consulter le catalogue d'Hervas.

quoiqu'elles portent le titre de royaume de Terre Ferme, dépendent du Vice Roi de la Nouvelle-Grenade. Le royaume de Quito, qui comprend les provinces de Quito ou Tacames, de Macas, de Quixos, de Juan du Bracamoros et de Guayaquil, conserve aussi sa dénomination propre, quoique sujet au nouveau royaume de Grenade. Ce dernier proprement dit se compose des provinces suivantes, savoir; de Santa-Fé de Bogota et Antioquia au centre; de Santa-Marta et Carthagène au nord sur la mer des Caraïbes; de S.t Jean de Los Llanos au levant; de Popayan au sud, avec Barbacoa, Choco et ses démembremens; et de Beriqueta, Novita et Raposo au couchant vers l'Océan Pacifique.

La Nouvelle-Grenade présente une extrême variété de climats. L'air est tempéré, froid et même glacial, mais très-sain, sur les plateaux élevés; il est enflammé, étouffant et pestilentiel aux bords de la mer, et dans quelques profondes vallées de l'intérieur. A Carthagène et à Guayaquil la fièvre jaune est endémique. La ville de Honda, quoiqu'à 150 toises au dessus du niveau de la mer, est sujette à des chaleurs, que la réverbération des roches rend si excessives, qu'on n'oserait pas même poser la main sur une pierre, et que les eaux de la rivière de la Madelaine acquièrent la température d'un bain tiède. *Extrême variété de climat.*

Les deux rivières de la Madelaine et de Cauca, qui vont directement du sud au nord, ont leur source et leur embouchure dans la Nouvelle-Grenade. Elles coulent l'une et l'autre dans une profonde vallée des Andes, et se réunissent sous le 9.e degré de latitude septentrionale. Le cours de la Cauca est encombré de rochers, mais les naturels savent les éviter dans leurs canots. La Madelaine est navigable jusqu'à Honda, et de là on n'arrive à Santa-Fé que par des chemins affreux, et à travers des bois de chênes, de melastomes et de quinquina. *Rivières.*

A Quito et à Santa-Fé, la végétation est moins variée que dans les autres régions qui sont à la même élévation On trouve dans les Andes de Quindiu et dans les bois temperés de Loxa des cyprès, des genièvres et des sapins. Les cônes neigeux des montagnes s'élèvent au milieu des storax, des passiflores en arbre, des bambusas et des palmiers à cire. Le cacao de Guayaquil est très-estimé. On a aussi essayé aux environs de cette ville la culture du cafier, qui y a parfaitement réussi. Le tabac et le coton y sont d'excellente qualité. On y recueille beaucoup de sucre, et l'on y fait de l'en- *Végétation.*

cre avec le suc de l'uvilla, *cestrum tinctorium.* Les Vice-Rois ont l'ordre de ne se servir, dans la rédaction des actes officiels, que de cette espèce d'encre, à cause de son indélébilité qui la rend bien supérieure à toutes celles qui se font en Europe.

Productions minérales.

Le sol de la Nouvelle-Grenade est riche en productions minérales de diverses sortes, dont nous indiquerons les principales. On en tire annuellement 22 000 marcs d'or, et un peu d'argent. On frappe dans les monnaies de Santa-Fé et de Popayan, 2.100.000 piastres en or, c'est-à-dire 18.300 marcs de matière. L'exportation de ce métal en verges et en objets d'orfévrerie monte à 400.000 piastres. Tout l'or que fournit la Nouvelle-Grenade est le produit de travaux établis sur des terres d'alluvion. On connait des filons d'or dans les montagnes de Guamoer et d'Antioquia, mais ils sont presqu'entièrement négligés. Les plus grandes richesses en or de lavage sont au couchant de la Cordillière centrale. La province d'Antioquia, où l'on ne peut entrer qu'à pied, ou à dos d'homme, présente des filons d'or, qui ne sont pas exploités faute de bras. Les filons d'argent de Marquetones surpasseraient en richesse ceux du Potose, mais ils sont négligés. On fait encore moins de cas du plomb et du cuivre. La rivière des émeraudes passe des Andes au nord de Quito. C'est à Muzo, dans la vallée de Tunca, près de Santa-Fé de Bogota, que sont les principales mines modernes des émeraudes dites du Pérou, et auxquelles on donne la préférence sur toutes les autres, depuis qu'on a négligé celles d'Egypte. Les émeraudes qu'on trouve dans les tombeaux des indigènes sont façonnées en globes, en cylindres, en cônes et autres figures, et percées avec beaucoup de précision; mais on ignore les moyens dont ils se servaient pour cela. Les mines d'or d'Antioquia et de Guaïmoco renferment de petits diamans. Il existe du mercure sulfuré ou cinabre dans les provinces d'Antioquia et ailleurs.

Mines d'émeraudes.

Diamans etc.

Ville et plateau de Bogota.

Santa-Fe de Bogota est le lieu le plus remarquable de ce royaume. Voici ce qu'on rapporte sur la fondation de cette ville. En 1536, Ferdinand de Lugo, Amiral des Canaries, envoya de S.te Marthe Gonzale Ximenès de Quesada son lieutenant, pour découvrir le pays qui est le long du grand fleuve de la Madelaine. Ximenès suivit par terre les bords de ce fleuve, mais il eut à vaincre de grandes difficultés en traversans les épais taillis dont le pays est couvert, et surtout pour se soustraire aux fréquentes excursions des paysans. Il arriva à un endroit appelé Tora, auquel

Histoire de sa fondation

il donna le nom de *Puebla de los Bracos*, parce qu'il est le point de jonction de quatre rivières, et y passa l'hiver. Au printems suivant, il s'avança le long des bords d'une autre rivière, jusqu'au pied de hautes montagnes appelées Opon, au delà desquelles il se vit dans un pays plat et bien cultivé, et arriva enfin avec tout son monde à la province du puissant Cacique Bogota qu'il défit. Il ravagea les villages des Indiens, où il trouva une grande quantité d'or et d'émeraudes. De là il passa dans le pays des Pancos, qui est séparé de celui de Bogota par quelques petites collines, et entra dans la vallée à laquelle il donna le nom de *la Tromba*, à quinze lieues de distance d'une haute montagne dépouillée d'arbres, d'où les Indiens tiraient les émeraudes. Pendant le tems qu'il s'arrêta avec ses gens dans cette province, il y fit un immense butin, et en emporta une grande quantité d'or. A trois jours de chemin plus loin il subjugua d'autres Caciques; et étant retourné dans la province de Bogota, il passa par le pays des Pancos, et obligea la plupart des paysans, après une longue guerre, à faire la paix. Ximenès jugeant avoir assez fait pour la découverte de ce pays et pour s'assurer de son obéissance, lui donna le nom de nouveau royaume de Grenade, qui est celui de la province où il était né en Espagne, et y bâtit la ville de Santa-Fé, qui en est la capitale (1).

Cette ville est maintenant la résidence d'un vice-Roi, d'une *audiencia*, d'un Archevêque, et a une université; sa population est de plus de trente mille âmes, et l'on y voit des églises et des palais magnifiques avec cinq beaux ponts (2). L'air y est constamment tempéré, et l'on y fait toujours d'abondantes récoltes en froment et en jugéoline d'Asie. Le plateau de Bogota est entouré de hautes montagnes: le niveau parfait du sol, sa constitution généalogique, la forme des roches de Saba et de Facatativa qui s'élèvent comme des îles du milieu des savanes, tout semble indiquer l'existence d'un ancien lac.

Cataracte de Tequendama.

La rivière de Funzha, dit Humboldt (3), appelée communément Rio de Bogota, après avoir réuni toutes les eaux de la vallée, s'est ouvert un passage à travers les montagnes situées au sud-ouest de la ville de Santa-Fè. Elle sort de la vallée, dans le voisinage

(1) V. le Gazetier Américain à l'article *Nouvelle-Grenade*.
(2) Viajero universal, vol. XXII. pag. 277.
(3) *Atlas Pittoresque*, pl. 6 pag. 19-23.

de Tequendama, et se précipite par une étroite embouchure dans une fente qui descend vers le bassin du fleuve de la Madelaine. Les naturels attribuent à Bochica, fondateur le l'empire de Bogota ou de Condinamarca, l'ouverture de ces rochers, et la formation de la cataracte de Tequendama. Les voyageurs qui ont vu de près cette grande cascade, ne seront pas surpris que ces peuples grossiers aient supposé une origine miraculeuse à la forme de ces rocs, qui semblent avoir été taillés par la main de l'homme; au gouffre étroit où se précipite une rivière qui réunit toutes les eaux de la vallée de Bogota; à cette iris que brille des plus belles couleurs, et change de forme à chaque instant; et à cette colonne de vapeurs qui s'élève comme un nuage épais, et se voit des environs de Santa-Fé qui en est à cinq lieues.

Nous avons tâché de donner une idée de cet imposant spectacle à la planche 4, que nous avons copiée sur celle qu'on en trouve dans l'Atlas de Humboldt. S'il est difficile de retracer dans une description les beautés des cataractes, il l'est encore bien davantage de le faire à l'aide du dessin. L'impression qu'elles laissent dans l'âme du spectateur dépend du concours de plusieurs circonstances: il faut que le volume d'eau qui se précipite soit proportionné à la hauteur de la chute, et que le paysage des environs ait un caractère romantique et sauvage. La chute de Tequendama réunit au plus haut dégré tout ce qui peut rendre un pays pittoresque. Ce n'est point, comme on le croit sur les lieux, la plus haute cascade qu'il y ait sur le globe; et elle n'a pas, comme le dit Bouguer, cinq à six cent mètres de hauteur perpendiculaire; mais il s'en trouve à peine une autre qui, à une hauteur aussi considérable, réunisse un aussi gros volume d'eau. Après avoir traversé les marais qui se trouvent entre les villages de Facatativa et Fontibo, le Rio de Bogota a encore dans le voisinage de Canoas, un peu au dessus de la chute, une largeur de quarante-quatre mètres. Il se resserre ensuite considérablement près de la cascade, où la gueule du gouffre, qui parait avoir été formé par un tremblement de terre, n'a que dix ou douze mètres d'ouverture. Dans les grandes sécheresses, le volume d'eau qui se précipite en deux sauts à une profondeur de 175 mètres, présente encore un profil de 90 mètres carrés. On a accompagné le dessin de la cascade de la figure de deux hommes, pour servir d'échelle à la hauteur totale de la chute. Le point où se trouvent ces deux hommes, au lieu d'où elle



Fumagalli f.



se précipite, est à 2,467 mètres au dessus du niveau de l'Océan. De ce point jusqu'au fleuve de la Madelaine, la petite rivière de Bogota, qui porte au pied de la cascade le nom de Rio de la Mesa, de Tocayma ou du Collège, a encore plus de 2,010 mètres de chute, ce qui fait plus de 140 mètres par lieue commune.

Le chemin qui conduit de Santa-Fé au saut de Tequendama passe du village de Suacha, par le canton de Canoas, qui est renommé pour ses belles récoltes de froment. On croit que l'énorme masse de vapeurs qui s'élève de la cascade, et se précipite au contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de cette partie du plateau de Bogota. A peu de distance de Canoas, sur la hauteur de Scipa, on jouit d'une vue magnifique, qui étonne le voyageur par l'effet des contrastes. A peine a-t-on quitté les champs d'orge et de froment, qu'on trouve avec l'aralia, l'alstonia theaformis, le begonia et le quinquina jaune (*Cinchona cordifoglia*, M.), des chênes, des ormes et autres espèces d'arbres qui rappellent à l'esprit la végétation Européenne; et d'un coup-d'œil on embrasse, comme du haut d'une terrasse, un pays couvert de palmiers, de bananiers et de cannes à sucre. Quelques palmiers se sont même avancés jusqu'au pied de la cascade du Rio de Bogota, dont le précipice aboutit aux plaines de la région chaude, *tierra caliente*. Cette circonstance particulière fait dire aux habitans de Santa-Fè, que la chute de Tequendama est si haute, que l'eau tombe d'un saut du pays froid, *tierra fria*, dans le pays chaud. Mais personne ne croira qu'une différence de hauteur de 175 mètres, soit assez considérable pour influer sensiblement sur la température de l'air. Ce n'est donc pas de l'élévation du sol, que nait ce contraste singulier entre la végétation du plateau de Canoas et celle du précipice: car si la roche de Tequendama n'était point à pic, et si le plateau de Canoas était aussi bien abrité des injures de l'air que l'est le précipice, il n'est pas douteux que les palmiers qui croissent au pied de la cascade se seraient élevés au niveau supérieur de cette rivière. L'aspect de cette végétation est d'autant plus intéressant pour les habitans de la vallée de Bogota, qu'ils vivent dans un climat ou le thermomètre descend souvent au point de la congélation.

Quoique cette rivière perde dans sa chute une grande quantité d'eau, qui se réduit en vapeurs, la rapidité du courant inférieur oblige encore l'observateur à se tenir éloigné d'environ 140 mètres du bassin où l'eau se précipite. La lumière du jour ne pé-

nètre que faiblement dans la profondeur de cette ouverture. La solitude du lieu, le luxe de la végétation, et l'horrible fracas dont on est étourdi, font du pied de la cascade de Tequendama un des lieux les plus sauvages des Cordillières.

Ponts naturels d'Icononzo.

La vallée d'Icononzo ou de Pandi (1), dont on voit une partie à la planche 5, est également remarquable par la forme de ses roches, qui semblent avoir été taillées par la main de l'homme. Leurs cimes nues et arides forment un contraste des plus pittoresques avec les bouquets d'arbres et de plantes herbacées qui tapissent les bords du précipice dont nous venons de parler. Le petit torrent qui s'est ouvert un passage à travers la vallée d'Icononzo porte le nom de *Rio de la Summa Paz*. Il descend de la chaîne orientale des Andes dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, sépare le lit du fleuve de la Madelaine des vastes plaines de la Meta, du Guaviare et de l'Orenoque. Ce torrent encaissé dans un lit presqu'inaccessible, ne pourrait se traverser qu'avec les plus grandes difficultés, si la nature n'avait formé dessus deux ponts de roches, qui sont vraiment dignes de l'attention des voyageurs. Humboldt et Bonpland passèrent en 1801 sur ces ponts, pour aller de Santa-Fé de Bogota à Popayan et à Quito.

Vallée d'Icononzo.

Nom d'Icononzo.

Le nom d'Icononzo est celui d'un ancien village d'Indiens Muyscas, qui se trouvait sur le côté méridional de la vallée, et dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques cabanes éparses. A présent, le lieu habité le plus voisin de cet endroit remarquable, est le petit village de *Pandi* et *Mercadillo*, qui en est à un quart de lieue vers le nord-ouest. Le chemin de Santa-Fé à Fusagasuga, et de là à Pandi, est un des plus difficiles des Cordillières. Il faut, dit Humboldt, aimer passionnément les beautés de la nature, pour ne pas préférer la route ordinaire, qui conduit du plateau de Bogota par la Mesa de Juan Diaz aux rives de la Madelaine, à la descente périlleuse du Paramo de San-Fortunato et des montagnes de Fusagasuga, vers le pont naturel d'Icononzo.

La profonde ouverture à travers laquelle se précipite le torrent de la Summa Paz, est au centre de la vallée de Pandi; elle suit, près du pont, et dans une longueur de 4,000 mètres, la direction de l'est à l'ouest. Le torrent forme deux belles cascades à l'endroit où il s'engouffre dans l'ouverture à l'ouest de Doa, et à

(1) V. De-Humboldt. *Atlas Pittoresque*, Pl. 4 pag. 9-13;

5



G. Bramati dis. D. K. Bonatti l'A.T.

sa sortie en descendant vers Melgar. Il est très-probable que cette ouverture a été formée par quelque tremblement de terre.

Dans la vallée d'Icononzo, la pierre bise est composée de deux roches distinctes. Cette pierre extrêmement compacte et quartzeuse, avec peu de cailloux, qui ne présente aucune crevasse de stratification, repose sur une pierre bise schisteuse d'un grain très-fin, et est divisée en une infinité de petites couches très-minces et presque horizontales. On peut croire que la couche compacte et quartzeuse ait résisté à la force qui entrouvrit la montagne, et que sa continuation non interrompue sert de pont pour traverser la vallée. Cet arc naturel a quatorze mètres et demi de longueur sur 12, 7 de largeur; son épaisseur au centre est de 2.^{m}, 4: les mesures qui ont été prises donnent au pont une hauteur de 97.^{m}, 7 au dessus des eaux du torrent. Les Indiens de Pandi ont fait pour la sûreté des voyageurs, un petit garde-fou en cannes le long du chemin qui conduit au pont supérieur. *Pont supérieur.*

A dix toises au dessous de ce premier pont, on en trouve un autre, auquel on arrive par un sentier étroit qui aboutit au bord de l'ouverture. Trois masses énormes de roc qui se seront détachées des montagnes sont venues se rencontrer dans leur chute au dessus du torrent, où elles sont restées suspendues. Celle du milieu forme la clef de la voûte; et cet accident aurait pu seul fournir aux habitans l'idée de l'arc, qui était inconnu aux peuples du Nouveau-Monde. Au milieu de ce second pont il y a un trou d'environ huit mètres carrés, par où l'on voit le fond de l'abîme. En y regardant le torrent semble rouler dans une caverne obscure: on entend un bruit lugubre qui est occasionné par une infinité d'oiseaux nocturnes qui habitent ce précipice, et voltigent par milliers sur les eaux écumantes du torrent. *Pont inférieur.*

L'élévation du pont naturel d'Icononzo est de 893 mètres, 458 toises au dessus du niveau de l'Océan. La vue que nous en donnons ici d'après Humboldt est prise de la partie septentrionale de la vallée, et d'un point où l'arc se présente de profil. *Elévation.*

La ville de Popayan, capitale d'une province de la Nouvelle-Grenade, est située dans la belle vallée de Rio-Cauca au pied des grands volcans de Puracé et de Sotara. En montant de Popayan vers la cime du premier de ces volcans, une des plus hautes des Andes, on trouve, à 2,550 mètres d'élévation, une petite plaine, *Llano de Corazon*, habitée par des Indiens, et très-bien cultivée. *Cascade de Rio-Vinagro, près du volcan de Puracé.*

Cette plaine charmante est bornée par deux précipices, sur le bord desquels sont bâties les maisons du village de Puracé, renommé par les belles cascades qu'y fait le ruisseau de *Pusambio*, dont l'eau est acide, et qui, pour cette raison, est appelé *Rio-Vinagro* par les Espagnols. Cette eau est chaude vers sa source, qu'elle tire probablement de la fonte des neiges; et sa chaleur, ainsi que son acidité lui viennent sans doute du soufre qui brûle dans l'intérieur du volcan. Près de la plaine de *Corazon* le ruisseau forme trois cascades, dont les deux supérieures sont assez considérables. La vue de la seconde qui est représentée à la planche 6, est prise du jardin d'un Indien. L'eau qui s'est ouvert un passage à travers une caverne, se précipite d'une hauteur de 120 mètres. Le premier plan du dessin présente un groupe de *Pourretia pyramidata*, plante qui approche du *Pitcairnia*, et connue dans les Cordillières sous le nom d'*achupallas*.

Le royaume de Terre-Ferme n'est aujourd'hui qu'une triste solitude. Les villes de Panama sur la mer du nord, et de Porto-Bello sur l'Océan Pacifique, étaient autrefois florissantes par le commerce des métaux précieux, qui passaient du Pérou par l'isthme de Panama pour être expédiés en Europe. Ces expéditions se font aujourd'hui par Buenos-Ayres. L'isthme de Panama, ainsi que la province de Darien, produisent du cacao, du tabac et du coton; mais l'air humide et trop chaud à la fois de ces contrées les rend presqu'inhabitables. Le sol y est montueux: on y trouve pourtant des plaines fertiles, et la végétation y est presque partout d'une vigueur étonnante. Il y a beaucoup de rivières, dont quelques-unes charrient de l'or.

Ville de Panama.

La découverte de Panama a été faite par Tello de Gusman, qui y aborda en 1515; il n'y trouva que des cabanes de pêcheurs; et en effet l'opportunité de ce lieu pour la pêche, est ce qui lui a fait donner par les Indiens le nom de Panama, qui signifie abondant en poisson. En 1518 il y fut établi une colonie sous Pedrariés Davila, Gouverneur de Terre-Ferme; et en 1521 Panama reçut le titre de ville avec les privilèges accoutumés. En 1670 cette ville fut prise, pillée et brûlée par Morgan aventurier Anglais; et ce désastre ayant obligé de la rebâtir, on en transféra l'emplacement à l'endroit où elle est maintenant, à environ une lieue et demie de celui où était la première. Ses maisons étant toutes en bois, elle fut presque totalement brûlée dans un incendie arrivé en 1737.



Fumagalli f.

Elle a été rebâtie depuis, et la plupart de ses maisons sont en pierre. Il y a dans cette ville un tribunal ou audience royale, dont le président est le Gouverneur de Panama: emploi auquel est ordinairement réuni le capitanat de Terre-Ferme. Elle a aussi une cathédrale et un chapitre composé d'un Evêque et de plusieurs chanoines, avec un tribunal d'inquisition. La cherté des vivres dans cette ville et son arrondissement y est amplement compensée par la quantité et la valeur des perles qu'on trouve dans son golfe.

Porto-Bello.

Porto-Bello, ville avec un port de mer, est située sur le penchant d'une montagne qui fait tout le tour du port. La plupart de ses maisons sont en bois; il y en a cependant quelques-unes dont le premier étage est en pierre. La ville est sous les ordres d'un Gouverneur, qui a le titre de lieutenant-général, et est subordonné au Président de Panama. A l'extrémité orientale de la ville, sur la route qui va à Panama, on trouve un quartier appelé Ghinea où habitent les Nègres des deux sexes, tant libres qu'esclaves. Porto-Bello dont la population est peu-nombreuse, devient, lors qu'il y a les galions, un des lieux les plus peuplés du monde. Sa situation sur l'isthme, la bonté de son port, et son voisinage de Panama, lui ont fait donner la préférence sur tous les autres lieux de la côte, pour servir de foire ou d'entrepôt au commerce entre l'Espagne et le Pérou.

Ce port fut découvert le 2 novembre 1502 par Colomb lui-même, qui, frappé de sa grandeur, de sa profondeur et de sa sûreté, lui donna le nom de Porto-Bello. Sa population lui vint de Nombre de Dios, ville bâtie par Diego de Niquesa, qui fut ravagée à plusieurs reprises par les Indiens non subjugués du Darien, et dont les habitans furent transférés en 1584 par ordre de Philippe II. à Porto-Bello, comme dans un lieu plus sûr, et en même tems mieux situé pour le commerce du pays.

Carthagène des Indes.

Carthagène est une province du gouvernement du royaume de Terre-Ferme, mais sous la juridition du nouveau royaume de Grenade. Cette province a près de 90 lieues de longueur et 70 de largeur, du levant au couchant. Le climat en est extrêmement chaud et humide. Selon Ulloa, la saison des pluies dure à Carthagène depuis le mois de mai jusqu'en novembre, qui est l'hiver de ces contrées. Le tonnerre, la grêle, les pluies s'y succèdent presque sans interruption, et les rues y ressemblent à des rivières. Depuis décembre jusqu'en avril, on a l'été, qui est une continuité de cha-

leurs excessives et invariables. Les plus grands arbres de ce pays sont le caobo ou acajau, le cèdre, le maria et l'arbre à baume. On fabrique avec le bois du premier, les canots et les barques qui servent à la pêche, et au trafic qui se fait sur la côte et sur la rivière. Outre l'utilité de leur bois qui est compact, odoriférant et d'un beau grain, le maria et l'arbre à baume distillent ce baume admirable, appelé huile marie et baume de Tolu, du nom du village adjacent où on le recueille en plus grande quantité. On y trouve encore le tamarin, le papayo, le guabo, la cassia, ainsi que diverses espèces de palmiers, et de manzanille dont le fruit est vénéneux, et qui n'a d'autre antidote que l'huile commune. L'orge et le blé sont peu connus; mais il y a une abondance de maïs et de riz, dont on fait le pain, qui va peut-être jusqu'à l'excès. Le pays produit aussi du sucre et du coton en quantité, et de l'excellent cacao. Les animaux domestiques qui s'y trouvent sont la vache et le cochon: on prétend que la chair de ce dernier est d'une qualité supérieure à celle de toutes les espèces connues en Europe. La volaille, les pigeons, les perdrix et les oies y sont à foison et d'un goût exquis. On y a encore beaucoup de cerfs, de lapins et de sangliers. Les tigres y font de cruels ravages. On y rencontre des renards, des armadillos ou lezards écaillés, des écureuils, et une innombrable variété de singes.

Carthagène capitale.

Carthagène, capitale de cette province, est une des villes les plus importantes et les plus riches de l'Amérique méridionale. Elle a été considérablement agrandie et embellie dans ces derniers tems. Il y a un siège episcopal, une université, et un port sûr et profond, défendu par plusieurs forts. Mais sa meilleure défense contre l'ennemi est dans l'insalubrité de ses environs; sa population est de 25,000 âmes.

Volcan d'air à Turbaco.

Pour se soustraire aux chaleurs brûlantes, et aux maladies qui règnent l'été à Carthagène, et sur les côtes arides de Baru et de Tierra-Bomba, les Européens qui ne sont pas encore accoutumés à ce climat se retirent dans le petit village de Turbaco. Ce village, habité par des Indiens, est situé sur une colline, à l'entrée d'une forêt majestueuse, qui s'étend vers le sud et l'est jusqu'au canal de Mohatès et au fleuve de la Madelaine. La plupart de ses maisons sont faites de bambou, et couvertes de feuilles de palmier. On voit sortir ça et là des sources d'eau limpide d'une roche calcaire, qui contient beaucoup de fragmens de corail pétrifié: ces sources sont


Fumagalli f.

ombragées des feuilles de l'*anacordium caracoli*, arbre colossal auquel les indigènes attribuent la propriété d'attirer de loin les vapeurs répandues dans l'admosphère. Les indigènes de Turbaco qui accompagnaient Humboldt lui parlaient souvent d'un terrein marécageux, situé au milieu d'une forêt de palmiers, et que les créoles désignent sous le nom de petits volcans, *Volcancitos*. Ils racontaient, d'après une tradition qui s'est conservée parmi eux, que ce terrein était autrefois enflammé ; mais qu'un bon religieux, curé du village, et connu par sa grande piété, était parvenu, à force d'aspersions d'eau bénite, à éteindre ces feux souterrains ; et ils ajoutaient que, depuis lors, le volcan de feu s'était transformé en un volcan d'eau, *volcan de agua*. Sans prêter foi à de pareils contes, nous nous fîmes conduire, dit Humboldt, aux *Volcancitos de Turbaco*, et nous y découvrîmes des phénomènes bien plus importans que ceux auxquels nous nous attendions.

Les *Volcancitos* sont situés à 6,000 mètres au levant du village de Turbaco, dans une épaisse forêt, où croissent en abondance l'arbre qui produit le baume de *Tolu*, le *gustavia* à fleurs de nymphée, et la *cavanillesia mocundo*, dont les fruits membraneux et transparens ressemblent à des lanternes suspendues à l'extrémité des rameaux. Le sol s'élève insensiblement jusqu'à la hauteur de quarante ou cinquante mètres au dessus du village de Turbaco; mais la grande quantité de végétaux dont il est couvert, empêche de distinguer la nature du roc qui en fait la base, et qui repose sur une couche de terre calcaire conchyliacée. La planche 7 représente la partie la plus australe de la plaine où se trouvent les *Volcancitos*. Le dessin en a été exécuté sur une esquisse tracée par M.[r] de Rieux ami de Humboldt.

Au milieu d'une vaste plaine entourée de *bromelia karatas*, on voit s'élever dix-huit à vingt petits cônes, qui n'ont guères que sept à huit mètres de hauteur. Ces cônes sont formés d'une argile d'un gris noirâtre. On trouve au sommet une ouverture pleine d'eau : en approchant de ces petits cratères on entend par intervalles un bruit sourd et fort, qui précède de 15 à 18 secondes le dégagement d'une grande quantité d'air. La violence avec laquelle cet air s'élève à la surface de l'eau, peut faire supposer qu'il est soumis à une grande pression dans l'intérieur de la terre. Humboldt compta généralement cinq explosions dans l'espace de deux minutes. Ce phénomène est souvent accompagné d'une érup-

tion de fange. Les Indiens assurent que ces cônes ne changent pas sensiblement de forme durant un grand nombre d'années; mais il paraît que la force d'ascension du gaz, et la fréquence des explosions varient selon les saisons. M.r Humboldt a traité de la cause physique de ce phénomène dans la Relation historique de son voyage dans l'intérieur du nouveau continent.

Sainte-Marthe jouit d'un climat sain, et a un port sûr, spacieux et bien défendu. La province dont cette ville est le chef-lieu est très-fertile, et l'on y trouve des mines d'or et d'argent, des salines abondantes, et des fabriques de coton et de vaisselle de terre. Rio de la Hacha est aussi dans un terrein fertile, et a un port dont la pêche des perles fesait autrefois la richesse.

Villes de l'intérieur.

Popayan.

Au sud-est de Santa-Fé de Bogota et dans l'intérieur du pays, on trouve la province de San-Juan de los Llanos avec ses plaines brûlantes et stériles, dont nous avons parlé. Mais vers le midi on rencontre des contrées plus agréables, et quelques villes considérables. Popayan est dans une situation pittoresque sur la rivière Caucas, et au pied des volcans du Suroco et de Sotara toujours couverts de neige.

Comment ce pays a été découvert, conquis et peuplé.

Le pays compris dans le gouvernement de Popayan fut entièrement, ou au moins en grande partie conquis par le fameux Adelantado Sébastien de Belalcazar. Ce général, qui était alors Gouverneur de la province de Quito, ayant appris qu'il y avait dans la partie septentrionale des contrées non moins étendues et non moins riches que celles de son gouvernement, résolut d'en faire la conquête. Il partit à la tête de 300 soldats Espagnols, commença son expédition en 1536, força tous les défilés gardés par les Indiens, et livra bataille aux deux plus puissans *Curacas*, dont l'un s'appelait Calambas, et l'autre Popayan qui a laissé son nom au pays et à la capitale de ce gouvernement. Ces deux chefs Indiens étaient frères, et renommés l'un et l'autre par leur bravoure. Belalcazar les vainquit, s'empara de leur pays et effraya tellement les peuples voisins du bruit de son nom, qu'ils se soumirent volontairement au Roi d'Espagne, auquel ils jurèrent obéissance. Après une suite d'opérations mêlées de succès et de revers, il termina enfin cette guerre par une bataille décisive, et établit le siège de la domination Espagnole dans ces contrées au centre du pays conquis, et dans une situation non moins avantageuse par l'aménité et la fertilité du sol, que par la salubrité de l'air

qu'on y respire. En 1537 il jeta les fondemens de la première ville, qui conserve encore le nom de Popayan.

Tandis que Belalcazar était occupé à la construction de cette ville, il apprit de quelques-uns de ses officiers que le pays renfermait des richesses considérables : il part aussitôt pour s'en assurer lui-même, et dans l'intention d'augmenter par là l'importance de sa colonie. Arrivé à Cali chez les Indiens Gorroni, il fonda la ville qui porte encore aujourd'hui ce nom, et que Michel Munnos a transportée ailleurs, à cause de l'insalubrité de l'air. De Cali il passa dans un autre contrée, où il fonda une troisième ville sous le nom de Santa-Fé d'Antioquia, et peupla ainsi tout le pays.

Popayan reçut pour la première le titre de capitale en 1538. Cette ville est d'une grandeur médiocre, et bâtie dans une plaine; ses rues sont larges et droites; et ses maisons faites de briques non cuites, n'ont pour la plupart qu'un étage avec le rez-de-chaussée. Elle a une cathédrale et plusieurs couvens. Le Gouverneur, qui réunit en lui l'autorité civile, politique et militaire, y fait le plus souvent sa résidence; il est le chef du corps de ville, lequel est composé de deux Alcades ordinaires, et d'un nombre convenable de *Regidors*, comme dans les autres villes. Le commerce intermédiaire que fait cette ville entre Quito et Carthagène la rend florissante, et sa population est de 20.000 âmes.

A Popayan, comme à Carthagène et autres lieux où il y a beaucoup de Nègres, la classe du peuple en grande partie est un mélange de sang Espagnol avec la race des Noirs : ce qui provient du besoin qu'on y a de ces derniers pour la culture des terres et les travaux des mines, et du petit nombre d'Indiens qui existent dans cette contrée, comparativement aux autres provinces. Selon Ulloa, la population de Popayan est de vingt à vingt-cinq mille personnes, parmi lesquelles on compte plusieurs familles Espagnoles, dont soixante environ sont d'une ancienne noblesse. Il est à remarquer que le nombre des habitans de cette ville va toujours croissant, tandis qu'il diminue dans plusieurs autres villes de l'Amérique : ce qui ne peut s'attribuer qu'à l'abondance des mines d'or que possède ce district, et dont l'exploitation est un moyen de subsistance pour un grand nombre de personnes. *Habitans*

Pasto est une petite ville située au pied d'un volcan redoutable; elle est entourée d'épais taillis, et de marais où les mules s'enfoncent jusqu'à la moitié du corps. On n'y arrive que par *Ville de Pasto.*

d'étroits et profonds ravins, semblables aux galeries d'une mine. Toute cette province est un plateau glacé, qui est presqu'au dessus du niveau où arrive la végétation, et entouré de volcans et de mines de soufre, d'où il sort continuellement des tourbillons de fumée. Les malheureux habitans de ces déserts n'ont d'autre nourriture que la patate, et lorsqu'elle vient à leur manquer, ils s'en vont dans les montagnes à la recherche d'un petit arbre appelé *achupalla*, dont ils mangent le tronc; mais comme l'ours des Andes en fait aussi sa nourriture, il arrive souvent qu'ils sont obligés de disputer avec ce féroce animal le seul aliment que leur fournissent ces régions élevées. Ulloa rapporte qu'il se trouve dans le district ou *Partido* de Pasto certains arbres, d'où découle une gomme ou résine appelée *Mopamopa*, dont les habitans se servent pour vernisser leurs ouvrages en bois: ce vernis est d'une ténacité et d'une beauté telles, que l'eau bouillante même ne peut le détacher ni le ternir. La manière de l'appliquer consiste à se mettre dans la bouche un morceau de cette résine, et après l'avoir dissoute avec la salive, de l'étendre sur le bois avec un pinceau, et de lui donner ensuite la couleur qu'on veut: ce vernis est aussi solide et aussi beau que celui de la Chine, et les ouvrages sur lesquels il est appliqué sont d'un grand débit à Quito.

Vernis du Partido de Pasto.

Province de Choco.

La province de Choco serait moins riche par ses mines que par la fertilité de ses collines, et l'excellente qualité de son cacao, si son climat ardent et nébuleux n'en éloignait pas l'industrie humaine. L'île Gorgone dans la baie de Choco, où Pizarre se réfugia avec les douze compagnons qui lui restèrent fidèles, est plus habitable que la partie voisine du continent. Le ravin de Raspadura, qui est dans l'intérieur, réunit les sources du Rio-Noanama appelé aussi Rio-San-Juan, avec la petite rivière de Quito. Cette dernière, jointe aux deux autres, forme le Rio-Atratro, qui se jette dans la mer des Antilles, tandis que le Rio-San-Juan va se perdre dans le grand Océan. Un moine doué de la plus grande activité, curé du village de Novita, a fait creuser par ses paroissiens un petit canal dans le ravin de Raspadura. Au moyen de ce canal, qui devient navigable dans les grandes pluies, des canots chargés de cacao, sont passés d'une mer à l'autre. Ce moyen de communication, ouvert en 1788 sur les côtes des deux mers, joint ainsi deux points qui se trouvent à 75 lieues l'un de l'autre.

Ile Gorgone.

Canal de Raspadura.

Quito.

La province de Quito confine au nord avec Popayan, au midi avec le Pérou et Chachapoyas, au levant avec le fleuve des Amazones, et au couchant avec la mer du sud, qui lui sert de limite depuis le golfe de Piura jusqu'à la baie de Gorgone. Ulloa lui donne 600 lieues de l'est à l'ouest, et deux cent de largeur; mais les meilleurs géographes retranchent beaucoup de ces dimensions. La fameuse ville de Quito, ancienne capitale de la seconde monarchie Péruvienne, s'élève sur les Andes à 1,480 toises au dessus du niveau de l'Océan.

Histoire de la conquête du royaume de Quito.

Le royaume de Quito fut soumis au joug des Incas par Huayana Capac, fis de Tupac Yupanqui onzième Incas, lequel après avoit fait une guerre sanglante au Monarque de Quito pour humilier son orgueil, et l'amener à un traité équitable, mourut sans avoir pu remplir son but. Huayana Capac, qui succéda à son père, avait déjà été employé les deux dernières années dans cette guerre, où il avait donné, n'ayant encore que vingt ans, des preuves d'un grand courage. A peine monté sur le trône, il se mit en campagne avec une nombreuse armée, serra de toutes parts cet ennemi opiniâtre et belliqueux, lui enleva diverses provinces, et le réduisit à une telle extrémité, que ce fier Monarque en tomba malade et mourut de chagrin et de désespoir. Le chef étant mort, la division se mit parmi ses généraux qui prétendaient au commandement, et ils tombèrent tous les uns après les autres sous la domination des Péruviens. Ainsi finit la conquête du royaume de Quito, après une guerre qui dura trois ans sous Huayana Capac, et deux sous le gouvernement de son père.

Garcilas de la Vega rapporte qu'Huayana Capac engagea Huascar, son fils aîné, à céder le royaume de Quito à un autre de ses enfans nommé Halta-Hualpa, que ses excellentes qualités lui rendaient cher; qu'après la mort du père, Halta-Hualpa devenu Roi, se révolta contre son frère, s'empara de tout le royaume, et fit mourir Huascar; mais que Dieu envoya Pizarre pour faire subir la même peine à cet ingrat et cruel Prince; et que Pizarre chargea de la conquête de Quito Sébastien de Belalcazar, lequel ayant défait les Indiens s'empara du royaume, en rebâtit la capitale qui avait été ruinée, la peupla d'Espagnols en 1534, et lui donna le nom de S.t François de Quito.

Climat et végétation.

Selon Ulloa, cette province, quoiqu'au centre de la zône torride, n'éprouve que des chaleurs supportables: le froid y est même piquant en quelques endroits: dans d'autres on jouit d'un printems

perpétuel, et les champs, toujours couverts de verdure, sont émaillés de fleurs des plus vives couleurs, surtout aux environs de Quito, où les saisons ne varient jamais. La raison en est que le pays étant élevé, on y a des courans d'air plus vifs, une atmosphère plus rare, une congélation plus naturelle, et des chaleurs moins fortes; il y fait frais le matin, chaud à midi, et l'on y jouit la nuit d'une température agréable: les saisons y sont tellement égales, qu'on s'y aperçoit à peine de quelque différence de l'une à l'autre. On éprouve néanmoins dans cette province toutes les gradations de la température, suivant le degré d'élévation où l'on est. Ici ce sont des montagnes couvertes de neiges et de glaces, là des vallées brûlées par les rayons d'un soleil toujours perpendiculaire, et où des nuages ammoncelés occasionnent des inondations. Ailleurs ce sont des sables, des terres arides, des lieux dont l'air est pestilentiel. D'un autre côté on ne voit que des jardins, des campagnes fertiles, et de charmans paysages où l'on respire l'air le plus pur. Autour de la capitale, le voyageur curieux admire la succession non interrompue des fleurs naissantes, qui remplacent aussitôt celles qui tombent, et offrent ainsi dans les campagnes l'image riante d'un printems perpétuel. Quant à la fertilité du sol, on sème et l'on moissonne dans le même tems: le grain est à peine en terre qu'il commence à germer: dans un champ il entre en épis, et dans un autre il attend la faucille du moissonneur: la même montagne offre enfin à diverses hauteurs de sa pente, le spectacle des quatre saisons ensemble. Mais ce n'est qu'autour de la capitale et dans quelques autres endroits qu'on a ce tableau enchanteur: car tout le reste est malsain, désert ou à peine habitable.

Tremblement de terre, et changement de climat.

Telle est la peinture que nous fait Ulloa du climat de Quito; mais Malte-Brun nous apprend que cette ville ne jouit plus du printems perpétuel, que semblait devoir lui assurer sa position. Le ciel, dit-il, y est devenu triste et nébuleux, et le froid un peu rude, depuis le fameux tremblement de terre du 4 fevrier 1797, qui bouleversa toute cette province, et y fit périr en un moment 40,000 individus. Le changement de la température est tel, que le thermomètre n'y est ordinairement qu'à quatre degrés au dessus de zéro, et ne monte presque jamais au delà de 16 ou 17, tandis que Bouguer le voyait constamment à 15 ou 16 degrés. Depuis lors les tremblemens de terre y sont presque continuels. Et pourtant, malgré les dangers et les horreurs dont la nature a entouré les habitans de cette ville, ils

ne laissent pas d'être gais, aimables, et tellement passionnés pour le luxe et les amusemens, qu'il serait peut-être impossible de trouver nulle part ailleurs un goût plus décidé et plus général pour les plaisirs. Mais nous parlerons plus au long de leurs mœurs, après que nous aurons donné la description de cette ville.

Quito est une ville considérable, située sur le penchant du Pichinca qui est une haute montagne; elle est entourée de collines, et bâtie sur d'autres collines formées par des ravins appelés *Guayacos*, qui sont les vallées du Pichinca. Ces ravins la traversent d'un bout à l'autre; et il a fallu construire sur quelques-uns qui étaient trop profonds, des voûtes pour applanir un peu le terrein: ce qui fait que la ville semble reposer en partie sur des arcs, et que les rues en son inégales et irrégulières. On peut la comparer pour la grandeur à une ville d'Europe du second ordre; et elle paraitrait plus étendue, si le sol en était moins inégal. Il est étrange qu'on ait choisi pour son emplacement un lieu aussi incommode, tandis qu'il y a de chaque côté deux belles plaines qui lui sont contigues. Peut-être que les premiers conquérans sacrifièrent cet avantage au desir de consacrer le souvenir de leur conquête, en bâtissant cette ville sur les fondemens de l'ancienne métropole des Indiens. Ils n'imaginaient certainement pas qu'elle dût devenir un jour si considérable: tout leur soin se bornait à substituer des édifices solides aux constructions fragiles dont elle était composée, et le nombre des premiers s'accrut ainsi insensiblement. Elle a été plus renommée qu'elle ne l'est aujourd'hui: car le nombre de ses habitans diminue chaque jour, et l'on y voit des rues entières abandonnées par les Indiens, dont les cabanes tombent en ruine.

Description de la ville de Quito.

Sa principale place est grande, carrée, et ornée de beaux édifices publics, parmi lesquels on distingue la cathédrale, le palais de l'Audience, celui de l'évêché, et l'hôtel de ville: au milieu il y a une belle fontaine. Mais le palais de l'Audience, qui devrait en faire le principal embellissement, est au contraire ce qui la défigure, étant en partie ruiné sans qu'on songe à le réparer. L'inégalité des rues, ne permettant pas d'y faire usage de voitures: les personnes d'un rang distingué vont avec un domestique qui tient derrière elles le parasol, et les dames se font porter en chaise. Il y a encore deux autres places assez grandes et plusieurs petites, où habitent des gens fort-riches. C'est là aussi que se trouvent la plupart des couvens, qui ont des façades et des portes d'une construction assez élé-

gante et bien décorées : le plus remarquable de ces couvens est celui des Franciscains, qui est tout en pierre vive. Les matériaux dont on se sert généralement pour bâtir sont des espèces de briques crues appelées *adobes*, et de l'argile liés ensemble avec une substance qu'on nomme *sangogna*, laquelle est une sorte de chaux, qui acquiert une dureté extraordinaire, et dont les Indiens font usage.

Tribunaux.

Le premier tribunal de Quito est l'Audience royale, qui y fut institué dès l'an 1563; il est composé d'un président, qui est en même tems le Gouverneur civil de la province; de quatre auditeurs, qui sont aussi juges civils et militaires, et d'un fiscal royal, qui, outre ses attributions auprès de l'Audience, a encore l'intendance de tout ce qui a rapport aux revenus publics. Il y a un autre fiscal, appelé *Protector de los Indios*, qui est comme l'avocat des Indiens, et défend leurs intérêts lorsqu'ils sont lésés. La juridiction de cette cour s'étend sur toute la province, et il n'y a d'appel contre ces arrêts qu'au conseil suprême des Indes, et seulement en cas de déni de justice ou d'injustice notoire. C'est ce que dit Ulloa; mais nous croyons cependant qu'on peut en appeler auparavant au vice-Roi et à son conseil. Il existe aussi une chambre de finances: les revenus qu'elle perçoit se composent des tributs des Indiens, du produit des taxes et des douanes; et c'est sur ces revenus que sont payés chaque année de leur traitement tous les officiers de la province, ainsi que ceux de Carthagène et de S.te Marthe. Il y avait jadis une trésorerie pour la conservation des successions des personnes décédées, dont les héritiers étaient en Espagne: institution d'une date très-ancienne aux Indes, et qui était devenue dans les derniers tems un moyen de fraude et d'oppression.

Eglise et dignités ecclésiastiques.

Le chapitre de la cathédrale est composé d'un Evêque, d'un doyen, d'un archidiacre, d'un chantre, d'un trésorier, d'un instructeur ou *Doctoral*, d'un pénitencier et de trois chanoines. La procession de l'Eucharistie se fait avec beaucoup de pompe et de magnificence. Toutes les rues par où elle passe sont décorées de tapisseries et d'arcs de triomphe, avec des autels de distance en distance, qui s'élèvent au dessus des maisons, et sont ornés, ainsi que les arcs, d'une quantité de vaisselle en or et en argent, et de pierres précieuses. Cette pompe, dont la magnificence est relevée par l'éclat de la parure des pesonnes qui assistent à cette procession, donne à la cérémonie un ton imposant et solennel. Les Indiens exécutent à cette occasion une danse singulière, au son de la flûte et du tambou-

Procession de l'Eucharistie

Danses des Indiens à cette occasion

rin, dans le genre de celles qui étaient en usage parmi eux avant leur conversion au christianisme. Un mois avant la fête, le curé désigne parmi ses paroissiens ceux qui doivent y figurer comme danseurs. Ces danses, qui commencent aussitôt, consistent en sauts et en contorsions bizarres. Quelques jours avant la solennité ils se revêtent d'une chemise, d'un corset et d'une jupe de femme qu'ils arrangent avec beaucoup d'élégance, et prennent pour chaussure des espèces de brodequins, ornés de découpures, auxquels ils attachent une quantité de grélots qui resonnent à chaque pas qu'ils font. Ils se mettent sur le visage un masque composé d'espèces de rubans de diverses couleurs, pour avoir l'air d'anges, et courent ainsi les rues tout le jour par troupes de huit ou dix, contens du bruit que font leurs grélots, et des applaudissemens que leur donnent les spectateurs partout où ils s'arrêtent pour danser. Ils font ce métier deux semaines avant et un mois après la fête, sans aucune vue d'intérêt, et par une sorte de devoir, sans presque se reposer ni songer à leurs familles, quoique cependant le nombre de leurs admirateurs va diminuant de jour en jour. Ils assistent dans le même accoutrement à toutes le autres processions, et au courses de taureaux, qu'ils ne fêtent pas avec moins de ponctualité pour être dispensés du travail.

Funérailles. Les habitans de Quito mettent le plus grand faste dans leurs funérailles, et les gens riches semblent se disputer à qui en étalera d'avantage. On peut dire avec Ulloa qu'ils ne cherchent à amasser des trésors, que pour les dissiper dans ces sortes d'occasions.

Mœurs et usages des habitans. La population de Quito est assez considérable: on y compte des familles distinguées, mais le nombre n'en est pas proportionné à l'étendue de la ville, où la classe moyenne et celle des pauvres sont bien plus nombreuses. Ces familles tirent leur origine des premiers conquérans, des Présidens et autres personnes marquantes venues de l'Espagne à diverses époques. Elle se sont conservées dans tout leur lustre, sans jamais s'allier avec les classes inférieures. *Habitans divisés en quatre classes.* Les gens de basse condition peuvent se diviser en quatre classes, savoir; les Espagnols ou blancs, les Métis, les Indiens ou naturels, et les Nègres et leurs descendans; ces derniers n'y sont pas en grand nombre en comparaison de ce qu'il y en a dans les autres villes des Indes, attendu qu'il n'est pas facile de les conduire jusqu'au Quito, et que les Indiens cultivent eux-mêmes leurs terres. Toutes ces classes réunies, forment d'après les registres des paroisses, une population de cinquante à soixante mille âmes.

Leurs exercices.

Parmi ces quatre classes d'habitans, les Espagnols sont les premiers en dignité, mais aussi ce sont les plus pauvres: ce qui vient du mépris qu'ils ont pour tout travail des mains, et de l'opinion où ils sont, qu'en exerçant une profession quelconque ils dérogeraient à leur rang, dont ils font consister la supériorité à n'être pas noirs, bruns, ou de couleur de cuivre. Les Métis ont moins d'orgueil et s'appliquent aux arts, tels que la peinture et la sculpture: il en est aussi qui sont orfèvres; mais en général ils laissent aux Indiens l'exercice des métiers mécaniques ou peu lucratifs. Dans le nombre de ceux qui cultivent la peinture et la sculpture, on a vu un Métis appelé Miguel de Saniago, dont les tableaux se sont vendus fort-cher en Espagne et même à Rome. Les peintures et les sculptures qui se font à Quito sont d'autant plus admirables, que les artistes qui les font manquent de nos meilleurs instrumens. Il faut convenir cependant, qu'ils sont très-enclins à l'oisiveté, dont l'habitude leur est si naturelle, qu'on les voit quelquefois se promener plusieurs jours par les rues sans rien faire. Les Indiens sont sujets au même défaut.

Habillement.

L'habillement des habitans de Quito diffère un peu de celui des Espagnols, mais beaucoup moins chez les hommes, que chez les femmes. Les premiers portent sous la cape une casaque sans plis qui leur descend jusqu'aux genoux, avec des manches sans paremens et ouvertes par les côtés: cette casaque est garnie de deux files de boutons sur toutes les coutures. Tel est à-peu-près le costume des gens de distinction: quant aux matières qu'ils y emploient ce sont toujours les plus beaux draps, ou les plus riches étoffes en laine, en soie, en or et en argent. L'habillement des Métis est de drap bleu du pays; et malgré tout le soin que mettent les Espagnols à se distinguer d'eux par la couleur et la qualité du drap, on ne trouve en général que fort peu de différence entre les uns et les autres.

Habillement des hommes.

Habillement des Métis.

Habillement des Indiens.

Quant aux Indiens, leur habillement est de la plus grande simplicité; il consiste en une espèce de caleçon de toile blanche de coton qui leur arrive à mi-jambe, lequel est ouvert et bordé par le bas d'une dentelle analogue à la grossièreté de la toile. La plupart d'entr'eux ne portent pas de chemise, et mettent à la place un gilet de coton noir, d'un tissu fait exprès. Ce gilet a la forme d'un sac, percé au fond de trois trous, dont deux par les côtés pour passer les bras qui restent nus, et un au milieu par où sort la tête. Voyez la planche 8. On met par dessus un *Capisayo*, qui



Gallina f.

est une espèce de manteau de serge, ayant un trou au milieu pour passer la tête: la coiffure ordinaire est un chapeau des fabriques du pays. Les Indiens ne quittent jamais cet habillement, pas même pour dormir, et il ne change jamais de mode. Ils vont toujours les jambes nues et sans souliers, dans les régions froides comme dans les pays chauds. Les gens un peu aisés, surtout les barbiers, et ceux qui font le métier de saigner, se distinguent des premiers par des caleçons d'une toile plus fine, et par une chemise sans manches. Autour du col de leur gilet est attachée une dentelle d'environ quatre doigts de largeur, formant une espèce de fraise à l'Espagnole, qui leur retombe par devant et par derrière. Ils ont des souliers avec des boucles en or ou en argent, mais toujours sans bas et avec les jambes nues. Au lieu du *Capisayo*, il portent la cape à l'Espagnole qui est quelquefois de drap fin, et galonnée en or ou en argent.

L'habillement des femmes se compose d'un *Faldellin* ou jupe ouverte par devant, dont les deux bouts se croisent. Cette jupe est garnie de bandelettes d'une autre étoffe plus riche et d'une demi-aune de largeur; et ces bandellettes sont chargées de belles dentelles, de franges en or et en argent et de beaux rubans entremêlés avec un art et une symétrie, qui donnent à cet habillement autant déclat que d'élégance. Voyez les figures à la même planche. Elles portent sur le corps une chemise qui ne leur arrive qu'à la ceinture, et quelquefois une camisolle garnie de dentelles sans agraffe, avec un mantelet d'étamine d'environ une aune et demie, dans lequel elles s'enveloppent, et qui est tel qu'on l'a coupé à la pièce. Elles emploient à leur coiffure beaucoup de dentelles avec des guarnitures en étoffes précieuses. Leur chevelure est roulée en tresses, qu'elles croisent les unes dans les autres près de la nuque, et dont elles forment une espèce de bourlet. Elles mettent ensuite un ruban, quelles appellent *Balaca*, qui leur fait deux fois le tour de la tête, et dont elles nouent les deux bouts sur la tempe: ce ruban est souvent orné de diamans et de fleurs qui font le plus bel effet. Quelquefois elles prennent la mante pour aller à l'église, et la *Basquigne* ou camisole ronde; mais le plus souvent elles y vont en mantelet. *Habillement des femmes Espagnoles.*

L'habillement des Métisses ne se distingue que par la qualité de l'étoffe; et les femmes de cette classe, lorsqu'elles sont misérables, diffèrent encore à cet égard des premières, par l'usage où elles sont ainsi que les hommes d'aller nu-pieds. *Métisses.*

Indigènes.

Les femmes des indigènes ont deux sortes d'habillement, qui ne demandent pas beaucoup d'apprêt, non plus que celui des hommes de la même caste. Celles d'une condition un peu aisée, ainsi que les jeunes filles appelées *Chinas*, parce qu'elles servent dans de bonnes maisons ou dans des couvens de religieuses, ont pour vêtemens une espèce de camisole courte, avec un mantelet en étamine. Les Indiennes de la classe commune portent un sac, d'une étoffe et d'une forme pareilles aux camisoles des hommes; elles donnent à cette sorte de vêtement le nom d'*Anaco*, et se l'attachent sur les épaules avec deux grosses épingles appelées *Tupu* ou *Topo*. L'*Anaco* des femmes est plus long que la camisole des hommes, et leur descend jusqu'à la jambe. Voyez encore la planche ci-dessus. Toute leur parure consiste en une ceinture dont elles ceignent ce sac sur leurs reins, et en un morceau d'étoffe qu'elles se mettent sur le cou au lieu du mantelet de la même étoffe que celui-ci, et de couleur noire, auquel elles donnent le nom de *Lliclla*; elles ont les bras et les jambes nus.

Habillement des Indiennes de condition.

Les *Caciques* ou femmes des principaux Indiens, comme les Alcades, les Gouverneurs etc., ont une sorte d'habillement, qui est un composé des deux précédens. Cet habillement consiste en une espèce de camisole d'étamine garnie de rubans tout alentour, sur laquelle, au lieu de l'*Anaco*, elles mettent une robe noire appelée *Acso*, qui leur descend de la tête aux pieds. Cette robe est ouverte d'un côté, toute à plis du haut en bas, et assurée sur les cuisses par un petit cordon, pour empêcher qu'elle ne se croise comme le *Faldellin*. Leur *Lliclla* diffère de celui des Indiennes de basse condition en ce qu'il est beaucoup plus grand, et leur descend depuis le cou jusqu'à l'extrémité du *Faldellin*: elles se l'attachent sur la poitrine avec une grosse épingle d'argent appelée Tupu. Elles ont pour se couvrir la tête une espèce de voile blanc à plusieurs plis, dont le bout pend par derrière, et auquel elles donnent le nom de *Colla*: ce voile est pour elles un objet de parure, en même tems qu'il les distingue des autres femmes, et leur sert à se garantir des rayons du soleil; mais ce qui les fait plus particulièrement reconnaître parmi celles-ci, c'est qu'elles portent des souliers. Cet habillement, ainsi que celui des autres Indiens des deux sèxes, est encore le même que celui qui était en usage du tems de leurs Incas. Les Caciques aujourd'hui ne s'habillent pas autrement que les Métis; ils portent la cape, le chapeau et des souliers: c'est là tout ce qui les distingue des Indiens de basse condition.

Les Indiens ont beaucoup de cheveux, qu'ils ne coupent jamais et laissent flotter sur leurs épaules. Les femmes les ont liés avec un ruban, et tirent sur le front ceux du devant, qu'elles coupent d'une oreille à l'autre à la hauteur des sourcils. Elles regardent leur chevelure comme une partie d'elles-mêmes, et croient que le plus grand outrage qu'on puisse leur faire est de les en priver. Les Métis se coupent tous les cheveux pour se distinguer des autres Indiens, mais les femmes de la même caste n'imitent pas leur exemple. Les Indiens, dit Ulloa, n'ont pas de barbe: car je ne pense pas qu'on puisse donner ce nom à quelques poils courts et rares, qui leur croissent dans un âge avancé: on ne voit point aux individus de l'un ni de l'autre sexe ce duvet, qu'ils devraient avoir en général après avoir atteint l'âge de puberté. *Chevelure.* *Barbe.*

Les gens de distinction s'appliquent à l'étude de la philosophie et de la théologie: quelques-uns étudient la jurisprudence, sans vouloir cependant en faire leur profession. Ils réussissent assez dans les sciences, mais leur ignorance est extrême en matière politique, en histoire et en littérature: genre d'étude qui contribue si puissamment à former l'esprit, et à l'élever à un certain degré de perfection. Les femmes réunissent aux charmes de la figure un caractère de douceur, qui est général à ce sexe dans toutes les Indes. Les enfans sont pour ainsi dire élevés sous les ailes de leurs mères, et l'éducation qu'ils en reçoivent n'est propre qu'à leur inspirer des sentimens de vanité: l'amour extrême qu'elles leur portent va jusqu'à leur déguiser leurs défauts: ce qui les conduit à toutes sortes de déréglemens, et finit par causer leur perte. L'unique occupation des personnes de distinction, et qui n'exercent pas de fonctions ecclésiastiques, est d'aller visiter de tems à autre eurs campagnes, et d'y rester durant la récolte. Il est rare d'en voir quelques-unes s'appliquer au commerce. *Occupations.*

Ce desœuvrement général dans toutes les classes, et qui est une conséquence de l'indolence naturelle aux Indiens, joint au manque d'éducation dans les gens du peuple, ne fait qu'accroître leur goût pour la danse qu'ils appellent *Fandangos*. Cette danse est plus fréquente et plus licencieuse à Quito qu'en aucun autre lieu: les mouvemens des danseurs y sont portés au plus haut degré de lascivité; et le scandale en est d'autant plus grand, qu'il s'y boit une grande quantité d'eau de vie. Quels vices en effet ne doivent point régner dans un pays, dont les habitans n'ont, pour la plupart, rien qui *Danse.*

Jeu.

puisse les distraire des objets qui les séduisent ? L'ivresse et le jeu sont deux passions dominantes en cette ville. Les personnes les plus distinguées et les plus respectables par leurs emplois n'en sont point exemptes. A leur exemple, les gens du peuple jouent tout ce qu'ils possèdent : les uns perdent leurs propriétés, les autres les vêtemens qu'ils ont sur le corps, et quelquefois jusqu'à ceux de leur femme.

Vol.

Les naturels montrent beaucoup de penchant au vol, et sont ordinairement très-adroits à ce métier. Les Métis, malgré leur paresse naturelle, n'en sont pas moins de hardis filons. Ils croient, comme tous les Indiens, et avec toute la canaille de Quito, que ce n'est point un vol, que de prendre des comestibles qui ne sont point à soi.

Guayaquil.

Guayaquil est un port de mer et un chantier de construction, que le voisinage des bois rend très-commode. Il s'y fait un grand commerce d'échange entre les ports du Mexique, et ceux du Pérou et du Chili. On n'a aucune notion précise sur l'époque de la fondation de cette ville : on sait néanmoins qu'elle est la seconde qui a été bâtie par les Espagnols, non seulement dans cette province, mais encore dans tout le Pérou : car d'après d'anciens manuscrits qui existent dans ses archives, sa fondation a immédiatement suivi celle de Picera. Or, les fondemens de cette dernière ont été jetés en 1532, et ceux de Lima en 1534, ou selon d'autres en 1535, d'où il suit que la ville de Guayaquil, dont *Adelantado* Belalcazar fut le fondateur, a été bâtie dans l'intervalle de ces deux années; au bout de peu de tems, elle fut prise et ravagée par les Indiens. En 1537, le capitaine François d'Orellana la rébâtit, mais dans un autre lieu sur le golfe de Charopoto, à-peu-près où se trouve maintenant le village de Monte-Christo. Elle fut reconstruite une autre fois sur le bord occidental de la rivière de Guayaquil, où elle est à présent.

Ville de Guayaquil, quand elle a été fondée.

Climat.

Le climat de ce pays, quoique moins chaud que celui de Panama et de Carthagène, a cela de particulier, que les hommes y sont de couleurs différentes; et si un auteur, dit Ulloa, a appelé cette contrée les Pays-Bas Equinoxiaux, à cause de sa ressemblance avec les Pays-Bas d'Europe, le teint de ses habitans peut être considéré comme un nouveau motif pour lui donner cette dénomination. En effet, à l'exception des mulâtres, tous les autres sont blonds, et la régularité des traits de leur physionomie en fait les plus beaux hommes, non seulement de la province de Quito, mais même de tout le Pérou.

La végétation des environs, dit Humboldt, est d'une majesté supérieure à toute description : le palmier, les chitaminées, les plumeria et les taberna de montagne y sont en abondance. Don Alcedo assure qu'il y a dans la province de Guayaquil une espèce de bois fort, qu'on préfère pour la construction des petits bâtimens, et surtont pour la quille, parce qu'il est incorruptible, qu'il résiste aux vers plus que tout autre, et est plus facile à travailler : sa couleur est d'un brun foncé, et on l'appelle *guacapeli* et *guaranco*. *Végétation.*

Les habitans de l'ancienne Guayaquil amenés par Orellana, comme nous l'avons déjà dit, pour en former la population, la bâtirent sur le penchant d'une colline appelée *Cerrillo Verde*, qui est ce qu'on nomme maintenant la ville vieille, *Ciudad vieja*. Se trouvant dans la suite trop resserrés, d'un côté par la colline, et de l'autre par les *esteros*, ou inégalités occasionnées par les eaux qui ont creusé le sol, les habitans jugèrent à propos, non pas d'abandonner tout-à-fait l'emplacement de cette ville, mais d'en bâtir une autre à environ 600 toises de la première. Ils commencèrent l'exécution de ce projet en 1693, et établirent la communication de la nouvelle avec l'ancienne ville, au moyen d'un pont de bois d'environ 300 toises de longueur, sur lequel on traverse commodément les ravins qui se trouvent entre les deux villes. Guayaquil est d'une grandeur assez considérable, et s'étend l'espace d'une demi lieue le long de la rivière, depuis la partie basse de l'ancienne ville, jusqu'à la partie haute de la nouvelle; mais l'empressement avec lequel tout le monde cherche à se rapprocher de la rivière, pour l'agrément de la vue, de la pêche et du peu de fraicheur qu'y procure le courant de l'eau, fait que sa largeur n'est pas proportionnée. Toutes ses maisons sont en bois, la plupart couvertes en chaume, et les autres en tuiles; mais comme le premier genre de constructien l'exposait à des incendies fréquens et désastreux, le gouvernement a ordonné que tous les nouveaux édifices seraient couverts de cette dernière manière. Les maisons sont généralement grandes, belles, commodes, et ornées de portiques, sous lesquels on peut se promener durant la saison pluvieuse. La ville de Guyaquil est défendue par trois forts, dont deux sur la rivière près de la ville, et le troisième derrière, tous les trois de construction moderne; ils sont faits de grosses pièces de bois très-dur, et disposées en forme de palissade entrelacées les unes dans les autres. *Description de Guayaquil.*

Habitans.

Guayaquil a une population d'environ vingt mille individus; et il y vient un grand nombre d'étrangers. Les habitans plus marquans sont des Européens, mariés ou établis dans le pays. Il y a encore beaucoup de riches créoles: le reste de la population se compose de différentes castes, comme dans les autres villes dont nous avons parlé précédemment. Les individus capables de porter les armes sont distribués en compagnies selon leur rang, et toujours prêts à la défense de la ville ou de leurs propriétés. La plus nombreuse, la plus brillante et la plus estimée de ces compagnies est toute composée d'Européens. Le *Corregidor* commande en chef, et a sous ses ordres un colonel, un major, et autres officiers subalternes pour discipliner les autres compagnies.

Après avoir donné une idée de toutes les belles qualités dont la nature a doué les habitans de Guayaquil, De-Ulloa fait l'éloge de leur politesse et de leur affabilité: qualités qui déterminent plusieurs Européens, après y avoir séjourné quelque tems, à s'y marier et à y fixer leur domicile. Le même auteur donne ensuite la description de l'habillement des femmes, et dit que quand elles vont en visite, elles portent le *faldellin* à la manière des Espagnoles de Quito. Lorsqu'elles sortent de chez elles, et qu'elles ne veulent pas mettre le mantelet, elles portent une cape d'étamine, de couleur de mousse claire, garnie de velours noir, mais sans dentelle ni autre chose quelconque. Elles ont le cou et les bras ornés de chaînes, de perles, de bracelets, et de jolis ouvrages en corail. Elles portent des pendans d'oreille chargés de pierreriers, avec lesquelles elles entremêlent de petits boutons de soie noire garnis de perles: ces petits boutons s'appellent *Polizonés*, et l'on ne peut voir rien de plus joli.

Habillement des femmes.

Commerce.

Le commerce de Guayaquil peut être envisagé sous deux points de vue; l'un stable, qui consiste en productions et objets de manufactures du pays; et l'autre passager, qui se compose de marchandises étrangères, auxquelles Guayaquil sert comme d'échelle pour passer dans les provinces du Pérou, de Terre-Ferme, et de Guatimala. Le cacao doit être regardé comme la principale production du territoire de cette ville. Le bois et le sel, auxquels il faut ajouter encore le coton, le riz et le poisson salé, y sont des objets non moins importans. Enfin toute cette contrée fait avec les pays de montagne un commerce considérable de bœufs, de vaches et de mulets, qui paissent en grand nombre dans ses vastes campagnes. Il



9

Fumagalli f.

y a encore d'autres objets de commerce d'une moindre importance, tels que le tabac, la cire et la laine de Ceibo, ainsi appelée de l'arbre qui la produit. Cet arbre est très-grand, et a un épais feuillage. Il sort du milieu de ses feuilles rondes une petite fleur où se forme une espèce de cocon d'environ deux pouces de long et un de diamètre, lequel ressemble à un flocon de coton, et est un peu rouge. La laine qu'on en tire est beaucoup plus fine et plus moelleuse que le coton: ce qui fait croire aux indigènes qu'elle ne peut être filée. Ulloa est néanmoins d'un avis contraire; et il prétend que si l'on parvenait à la filer, on pourrait l'appeler soie de Ceibo. On ne l'emploie qu'à faire des matelas et des coussins: usage auquel elle est plus propre qu'aucune autre matière, tant à cause de sa flexibilité naturelle, que par la propriété qu'elle a de se gonfler prodigieusement étant exposée au soleil, au point de tendre la toile d'un matelas comme la peau d'un tambour, sans qu'il perde de son élasticité lorsqu'on le porte à l'ombre, à moins de contracter de l'humidité. *Laine de Ceibo.*

En échange des marchandises qu'elle envoie jusque dans les provinces les plus éloignées, la juridiction de Guayaquil reçoit du Pérou du vin, de l'eau de vie, de l'huile et des fruits secs; de la province de Quito des étamines (*Tucuyos*), des farines, du lard, des jambons et du fromage; de la juridiction de Panama toutes les marchandises qui s'expédient d'Europe au foires de l'Amérique; et de la Nouvelle-Espagne des fers et des cordages.

La rivière de Guayaquil, dont l'embouchure a deux milles de largeur, est navigable jusqu'à plus de quatre lieues au dessus de la ville: ce qui l'expose aux insultes des flottes ennemies. En 1687 elle fut prise et ravagée par les Français, qui y firent prisonniers le Gouverneur avec 700 hommes, pour la rançon desquels ils exigèrent 4,600,000 pièces de huit. En 1709 elle fut prise de nouveau par le capitaine Rogers, qui en retira une contribution de 30,000 pièces. On navigue sur cette rivière avec des canots ou espèces de *radeaux*, que les Indiens conduisent avec une adresse merveilleuse, et sur lesquels il se hazardent même à aller en mer jusqu'à Payta. Ces radeaux, dont on voit la figure à la planche 9, sont composés de 5, 7, ou 9 poutres d'un bois blanchâtre, mou et très-léger, appelé *Pucro* par les Indiens de Darien, et qui, selon toutes les apparences, est le même que le *Ferula* des Latins. Ces poutres sont recouvertes d'une espèce de plancher fait de cannes *Navigation de la rivière de Guayaquil.* *Radeaux.*

fendues en long, et surmonté d'un toit à deux ailes; et la voile est attachée à deux perches de manglier, qui se réjoignent par le haut. Ces espèces de canots sont de diverses grandeurs suivant l'usage auquel ils sont destinés; les uns servent à la pêche, les autres au transport des marchandises; et l'on en voit même de fort propres, appartenans à des gens aisés, qui les ont fait construire expressément pour aller à la campagne ou visiter leurs terres. Les Indiens, dit De-Ulloa, ont obtenu, dans l'usage de ces navires, un avantage que nous ne devons pas passer sous silence, c'est de pouvoir naviguer comme les bâtimens à quille, lorsque le vent est contraire, et cela sans se servir de timon. Ils ont pour cela des planches d'environ quatre aunes de longueur sur une et demie de largeur, appelées *Guare*, qu'ils disposent verticalement à la proue et à la poupe, entre les poutres du radeau; ils plongent ces planches dans l'eau, et les en retirent un peu tour-à-tour; et par ce moyen ils s'éloignent, se rapprochent, saisissent le vent, virent de bord, et font enfin toutes les manœuvres qu'il leur plait. Cette invention, dit encore le même écrivain, fut long-tems ignorée des nations les plus éclairées de l'Europe; et les Indiens qui en sont les auteurs n'en connaissent que le mécanisme, leur esprit grossier étant incapable d'en analyser les causes. Si cet expédient était adopté en Europe, on n'y verrait pas autant de naufrages. Ces évènemens funestes, ajoute-t-il, m'ont déterminé à examiner sur quoi est fondée, et en quoi consiste la manière de gouverner ces radeaux, pour que chacun puisse à l'occasion faire usage du même moyen. Pour mieux remplir son but, cet auteur s'est servi d'un petit mémoire composé par Don Georges Juan sur cette matière (1).

Provinces de Quixos et Macas dans l'intérieur.

Les provinces de Quixos et de Macas sont redevables de leur température à leur position sur le penchant oriental des Andes. Quoiqu'à deux degrés seulement de l'équateur au sud, l'hiver y commence en avril et dure jusqu'en septembre, mois où commence le printems sur le plateau. Le climat y est chaud et humide. La

Productions.

production principale est le tabac. Parmi le grand nombre d'arbres qui couvrent le sol on trouve le storax, dont la gomme exhale une odeur suave et supérieure à toute autre. Cette gomme ou résine est rare, attendu que l'espèce d'arbre qui la produit est éloignée des habitations, et que les Indiens Bravos qui se tiennent aux aguets

(1) V. Voyage Historique de l'Amérique méridionale par De-Ulloa etc. Tom. I. liv. IV. chap. IX.

derrière ces arbres comme les bêtes féroces, en rendent la recherche dangereuse.

Le gouvernement de Quixos et Macas doit étre considéré comme partagé en deux juridictions; celle de Quixos, qui comprend la partie septentrionale du gouvernement; et celle de Macas, qui embrasse la partie méridionale. Il y a néanmoins la contrée de Canelos entre ces deux juridictions. Le pays de Quixos fut découvert par Diaz de Pineda en 1536. Ce Diaz était un des capitaines que Belalcazar envoya raconnaître le cours du grand fleuve de la Madelaine et les pays voisins, tandis qu'il jetait les fondemens de Popayan. Diaz s'étant dirigé vers le midi parcourut le pays de Quixos, et y découvrit à sa grande satisfaction des mines d'or et d'argent avec l'arbre à cannelle. La relation qu'il en fit à son retour, engagea Pizarre, alors Gouverneur de Quito, à y pénétrer en 1539; mais son expédition n'ayant pas réussi, la conquête n'en fut faite qu'en 1559, d'après l'ordre qu'Hurtado de Mendoza vice-Roi du Pérou donna à Ramirèz Davalos d'aller soumettre les habitans de cette contrée, et d'y former des établissemens. Cet officier s'acquitta heureusement de sa mission, et fonda la même année le bourg de Baeza, qui dévint ensuite la capitale de ce gouvernement. Cependant, malgré l'avantage qu'il a eu d'avoir été peuplé le premier, et d'être toujours la résidence des Gouverneurs, ce bourg est constamment resté dans son état de médiocrité, les deux villes d'Avila et d'Archidona fondées depuis, ayant toujours fixé plus particulièrement l'attention des chefs, qui ont par conséquent laissé Baeza tel qu'ils l'avaient trouvé. Ces deux villes ne sont pourtant jamais parvenues à un degré d'importance digne du titre qui leur a été donné, et elles sont restées ce qu'elles étaient à leur naissance. Mais, loin de s'agrandir, Baeza n'a fait que déchoir progressivement, au point de n'être plus maintenant qu'un misérable hameau de huit ou neuf huttes faites en paille.

Quand à été découvert le pays de Quixos.

Le principal lieu de la juridiction de Macas porte le nom de ville, qu'on donne communément à tout le pays, qui est plus connu aujourd'hui sous cette dénomination, que sous celle de Séville d'or, qu'on lui donnait anciennement. Cette ville se réduit également à cent trente maisons en bois, et couvertes en jonc; et quand on dit que sa population se monte à 1,200 individus, c'est parce qu'on y comprend celle de toute cette juridiction, composée en général de Métis ou de mulâtres, et d'un très-petit nombre d'Espagnols.

Macas.

Province de Mayna.

Aux gouvernemens de Popayan et de Jean de Bracamoros, qui font la limite de la province de Quito au sud et au nord, il faut joindre celui de Mayna qui la borne au levant. De la vaste province de Mayana sortent plusieurs rivières, qui, après avoir parcouru une grande étendue de pays, se réunissent, et forment le grand fleuve des Amazones. Ce fleuve, ainsi que plusieurs autres qui lui portent le tribut de leurs eaux, entourent cette province ou la traversent. Ses limites au nord et au sud sont peu connues, et tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'elles se perdent dans des contrées qu'habitent les Indiens.

Habitans.

Les Espagnols n'ont que fort-peu d'établissemens dans le pays: le principal est S.t Joachim d'Omaguas. Les Maynas et les Omagnas tiennent le premier rang parmi les naturels, dont un petit nombre est allé se fixer près des missions. La plupart sont errans par les bois, et vivent de chasse et de pêche. Les productions du pays sont de la cire blanche et noire, et du cacao.

Volcans de Quito.

Mais nous n'aurions donné qu'une description imparfaite du royaume de Quito, si nous passions sous silence ces volcans redoutables qui en ont si souvent bouleversé la surface, et y ont englouti des villes entières. Le majestueux Chimboraço n'est probablement qu'un volcan éteint. La neige qui couvre depuis des siècles ses cimes colossales se fondra peut-être un jour tout-à-coup, et qui sait qu'alors les feux assoupis dans ses entrailles ne reprennent toute leur activité destructive.

Le Pichincha.

Le Pichincha est un des plus grands volcans de la terre: son cratère creusé dans un porphire basaltique a été comparé par La-Candamine au chaos des poètes. Cette bouche immense était alors encombrée de neiges, mais Humboldt la trouva enflammée. « De l'enceinte du cratère s'élèvent, comme du sein de l'abîme, trois pics, sur lesquels les vapeurs qui s'exhalent du volcan ne permettent point aux neiges de prendre pied. Nous nous couchâmes sur le ventre pour mieux distinguer le fond du cratère, et je ne crois pas que l'imagination puisse se rien figurer de plus triste, de plus lugubre et de plus effrayant que ce que nous vîmes alors. La bouche du volcan présente une ouverture d'environ une lieue de circonférence, dont les bords taillés à pic sont couverts de neige à leur partie supérieure: l'intérieur est d'un noir foncé, et le gouffre est si vaste, qu'on y aperçoit les sommets de plusieurs montagnes, qui sont comme perdues dans sa profondeur. Ces sommets sem-



1

Fumagalli f.

blaient être à deux ou trois cents toises au dessous de nous, et qui sait jusqu'où va leur base. Pour moi je ne doute nullement que le fond du cratère ne soit au niveau de la ville de Quito „. C'est de l'Atlas Pittoresque de ce voyageur que nous avons pris la figure qu'on en voit sous le n.° 1 de la planche 10 (1).

Le Cotopaxi est le plus haut des volcans, dont on ait vu des éruptions dans ces derniers tems. Sa hauteur absolue est de 2,052 toises, et elle surpasserait par conséquent de 400 toises celle du Vésuve, si ce mot était transporté sur le sommet du pic de Ténériffe. Ce volcan est en outre le plus terrible de tous ceux qui se trouvent dans le royaume de Quito, et dont les éruptions ont été les plus fréquentes et les plus désastreuses. Les scories et les masses de roc qu'il a vomies ont recouvert les vallées environnantes sur une surface de plusieurs lieues carrées. Selon De-Ulloa, il fit une violente éruption en 1533, lors de l'arrivée de Sebastien Belalcazar dans cette province pour en faire la conquête. Cet évènement ne contribua pas peu au succès de son entreprise, car les Indiens le regardèrent comme l'accomplissement d'une prédiction de leurs devins, portant que le volcan se serait ouvert, lorsque le pays serait passé sous la domination d'un Prince inconnu; et persuadés que le moment de leur ruine était arrivé, ils ne firent que peu ou point de résistance à Belalcazar, qui se vit en peu de tems maître de toute la province. En 1743 le volcan s'ouvrit encore, après avoir fait entendre pendant plusieurs jours un bruit affreux dans ses profondes cavernes. Une autre éruption eut lieu l'année suivante. En 1758 les flammes du Cotopaxi s'élevèrent à 450 toises au dessus de son cratère. Le 4 avril 1768, la quantité de cendres qu'il vomit fut si grande, que dans les villes d'Hambato et Tacunga, la nuit dura jusqu'à trois heures après midi. L'éruption du mois de janvier 1803 fut précédée d'un phénomène effrayant, qui fut la fonte subite des neiges dont la montagne était couverte. Il y avait vingt ans qu'il ne sortait plus de vapeurs ni de fumée de son cratère; et en une seule nuit les feux souterrains prirent une telle activité, qu'au lever du soleil, les parois extérieurs du cône parurent noirs, couleur qui est celle des scories vitrifiées. Du port de Guayaquil, qui est à 52 lieues en ligne droite des bords du cratère, M.r Humboldt entendit jour et nuit les mugissemens du volcan, semblables à des

Le Cotopaxi.

Histoire de ses éruptions.

(1) Pag. 291, planche 61.

décharges d'artillerie consécutives. Le n.° 2 de la planche 10 offre la vue de ce volcan, prise de l'Atlas pittoresque de ce voyageur (1).

Situation de ces volcans.

S'il était démontré que le voisinage de l'Orénoque contribue à l'entretien de ces feux souterrains, on aurait lieu d'être surpris que les volcans les plus fameux du royaume de Quito, tels que le Cotopaxi, le Tungurahua et le Sangay appartiennent à l'anneau oriental des Andes, et par conséquent à celui qui est le plus éloigné des côtes : car le Cotopaxi est à plus de cinquante lieues du point le plus rapproché du rivage de la mer.

Archipel des îles Gallapagos.

La description du royaume de Quito doit comprendre aussi celle des îles Gallapagos. Cet archipel, situé sous l'équateur à deux cent-vingt lieues à l'ouest du continent d'Amérique, renferme des pics volcaniques dans ses îles les plus orientales. Le cactus et l'aloès y couvrent les rochers. Une terre noire et profonde produit de gros arbres dans les îles occidentales. Les flamingos et les tourterelles y sont les oiseaux les plus communs, et d'énormes tortues abondent sur le rivage. On n'y voit aucune trace de pied humain; et il ne parait pas que les Malais du grand Océan, ni aucune tribu Américaine, aient jamais débarqué sur ces terres isolées. Dampier et Cowley ont vu des sources et même des courans d'eau dans quelques-unes de ces îles : les noms Espagnols qu'elle portaient ont été remplacés par des noms Anglais, au moins dans toutes les cartes géographiques modernes. Santa-Maria dell'Aguada semble être la même que l'île d'York. Les plus grandes, des vingt-deux qu'on connait, sont celles d'Albermale et de Narboroug. A la description que fait Cowley de l'île enchantée, on la prendrait pour une ville murée et un château en ruines. Elle a des ports et des plages qui invitent les Européens à y fonder quelques établissemens.

Tribus indigènes de la Nouvelle-Grenade.

On trouve encore dans le royaume de la Nouvelle-Grenade un bon nombre de tribus indigènes, la plupart indépendantes, et qui conservent encore leur langage et leur genre de vie originels. Les Guairas ou Guagniros, qui occupent une partie des provinces de Maracaïbo, du Rio de la Hacha et de Santa-Maria, donnent la main aux Motilons, qui habitent les terres depuis Muchuchies et S. Faustin, jusqu'à la vallée de Cucuta, et interceptent les passages qui conduisent aux montagnes. Les excursions qu'ils font dans les plaines sont toujours marquées par le pillage, l'incendie et l'assassinat. Les Chilimis avec une autre bande de Guairas in-

(1) V. Atlás Pittoresque, pl. 10, pag. 41.

festent les rives de la Madelaine (1). Les Urabas, les Zitaras et les Oromisas ont formé dans la province de Darien trois petits états indépendans, dont l'un est régi par un Prince appelé Playon, et les deux autres ont une forme de gouvernement républicaine (2). Les Cunacunas qui habitent les montagnes de Choco et de Novita, poussent leurs brigandages jusqu'à Panama, et attaquent même par mer les barques chargées de vivres (3). Les anciens peuples du royaume de Quito semblent avoir eu, comme les tribus sauvages de l'Afrique, un nombre infini d'idiomes: les Missionnaires en ont compté jusqu'à 117; mais il y a apparence que la langue de Quito dominait sur le plateau, et celle des Scires sur la côte. Les Scires, dont le nom se trouve être le même que celui d'une tribu d'Europe, fameuse par ses excursions guerrières, ces Scires, Scyris ou Skiris firent en l'an 1000 la conquête de la partie la plus élevée, et y introduisirent leur langage. Les Espagnols y trouvèrent la langue et la domination Péruvienne établie à leur arrivée. Les Cofans, une des 117 tribus de Quito, étaient encore au nombre de plus de 15,000 en 1600; ils parlaient une langue particulière, qui était aussi usitée dans le pays d'Anga-Marca, et dans laquelle un Jésuite a écrit un cathéchisme. Parmi les cinquante deux tribus du Popayan, celles de Guasinga, de Cocanuca et de Paos avaient trois langages distincts, que les Missionnaires nous ont conservés dans leurs écrits. Les Xibaros, les Macas et les Quixos, tribus puissantes, occupaient la pente orientale des Andes de Quito. Plus bas, le vaste gouvernement de Mayna comprend les restes d'innombrables tribus, dont les Missionnaires ont classifié les différens idiomes (4). La grande nation des Omaguas, qui est répandue tout le long du Maranon et de l'Amazone, parle un dialecte des Guarani du Brésil, mais plus

Tribus de Popayan et de Maya.

Les Omagnas.

(1) Viajero universal, XXII. pag. 298.

(2) Hervas, Catalogue des langues.

(3) Viajero universal, XXII. pag. 297.

(4) A ces tribus de la Nouvelle-Grenade il faut encore ajouter les Mazos, anciens ennemis des Muyscas, (ces Mazos croyaient qu'une *ombre d'homme* appelé *Are*, avait créé et instruit leur nation); les Sutaquas qui habitent vers Summa-Paz, et se distinguent par un idiôme doux et efféminé comme leur caractère; enfin les Indiens Mestizos à l'ouest du golfe Darien, qui comptent 30,000 individus, dont 8,000 guerriers parmi lesquels 3,000 sont armés de fusils, et qui ne sont qu'un amas de sauvages, de pirates et de contrebandiers.

simple dans ses formes grammaticales, et plus riche en mots: ce qui annonce une plus longue civilisation dans cette nation. Les transmigrations de ce peuple navigateur ne sont pas suffisamment connues; mais l'opinion la plus probable les fait venir du Brésil.

Un ancien centre de civilisation au milieu de ces nations errantes et sauvages, est un phénomène digne de toute notre attention. Le plateau de Santa-Fé de Bogota rivalise avec Cuzco, ville du soleil, comme centre des institutions et des idées politiques et religieuses (1). Nous nous arrêterons un peu sur cet important problême éthnographique.

Traditions des Indiens Muysca.

Dans les tems les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la mythologie des Indiens Muysca ou Mozca, les habitans de Condinamarca, ou du plateau de Bogota, vivaient comme des barbares, sans agriculture, sans lois et sans culte. Tout-à-coup parut au milieu d'eux un vieillard, qui venait des plaines situées au levant de la Cordillière de Chinzaga; sa barbe longue et épaisse annonçait qu'il était d'une autre race que les naturels. Il était connu sous trois noms différens, qui étaient *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhé*. Ce vieillard, ainsi que Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à se bâtir des cabanes, à travailler la terre, et à se réunir en société. Il avait avec lui une femme, à laquelle la tradition donne aussi trois noms, savoir; *Chia*, *Yubecayguaya* et *Huythaca*. Cette femme, qui était d'une rare beauté, mais extrêmement méchante, contrariait son époux dans tout ce qu'il voulait faire pour le bonheur des hommes. Par la puissance de ses charmes magiques elle fit goufler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. La plupart des habitans périrent dans cette inondation, et le reste se sauva en petit nombre sur le sommet des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle Huythaca loin de la terre; elle devint lune, et commença à éclairer la nuit notre planète. Touché du sort des malheureux qui erraient dans les montagnes, Bochica brisa ensuite d'une main puissante les rochers qui fermaient la vallée du côté de Canoas et de Tequendama. Il ouvrit de cette manière un débouché aux eaux du lac Funzha, réunit de nouveau les peuples épars dans la vallée de Bogota, bâtit des villes, y introduisit le culte du soleil, nomma deux chefs, entre lesquels il partagea le pouvoir ecclésiastique

Bochica prophète législateur.

(1) V. Hervas, Catalogue, pag. 68 etc.

et séculier, et se retira sur le mont *Idacanzas*, dans la sainte vallée d'Iraca près Tunja, où il vécut dans les exercices de la plus austère pénitence, l'espace de deux mille ans, ou de cent cycles Muysca, au bout desquels il disparut d'une manière mystérieuse.

Relations mémorables.

Cette fable Indienne renferme une foule d'idées, qu'on trouve éparses dans les traditions religieuses de divers peuples de l'ancien continent. On croit voir le bon et le mauvais principe personnifiés dans le vieillard Bochica, et dans son épouse Huythaca. Les rochers brisés et le débordement des eaux rappellent à l'esprit l'*Yao* fondateur de l'empire Chinois. L'époque reculée où la lune n'existait pas encore fait souvenir des prétentions des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est représenté comme un astre malfaisant qui augmente l'humidité de la terre, tandis que Bochica fils du soleil, la dessèche, protège l'agriculture, et se rend le bienfaiteur des Muysca, comme le premier Inca le fut des Péruviens.

Système politique de Bochica.

Ces mêmes traditions portent encore, que Bochica voyant les chefs des diverses tribus indigènes se disputer l'autorité suprême, leur conseilla de se donner pour *Zaque* ou Souverain un d'entr'eux nommé Huncahua, que sa justice et sa grande sagesse rendaient vénérable. Le conseil du grand prêtre fut généralement approuvé; et Huncahua, qui régna 250 ans, parvint à soumettre tout le pays qui s'étend depuis les savanes de S.t Juan de los Llanos, jusqu'aux montagnes d'Opon. La forme du gouvernement que Bochica donna aux habitans de Bogota ne mérite pas peu d'attention, à cause de l'analogie qu'elle présente avec les gouvernemens du Japon et du Tibet. Au Pérou, les Incas réunissaient dans leur personne le pouvoir ecclésiastique et séculier: les fils du soleil étaient pour ainsi dire prêtres et souverains. A Condanimarca, dans des tems probablement antérieurs à Manco-Capac, Bochica avait désigné comme électeurs les quatre chefs de tribus *Gameza*, *Busbanca*, *Pesca* et *Toca*. Il avait ordonné qu'après sa mort, ces electeurs et leurs descendans eussent le droit de choisir le grand prêtre d'Iraca. On était dans la croyance que les Pontifes ou Lamas, successeurs de Bochica, avaient hérité de ses vertus et de sa sainteté. Les pélerins allaient en foule à Iraca porter leurs offrandes au grand prêtre. Ils y visitaient les lieux que Bochica avait rendus célèbres par ses miracles; et au milieu des guerres les plus sanglantes, ils étaient protégés par les Princes sur le territoire desquels ils devaient passer, pour arriver au lieu de leur pélerinage (*chunsua*), et aux pieds du Lama qui y fesait sa résidence. Le chef séculier appelé *Zaque*

de Tunja, auquel les *Zippi* ou Princes de Bogota payaient un tribut annuel, et les Pontifes d'Iraca, étaient par conséquent deux pouvoirs distincts, comme le sont au Japon le Daïri et l'Empereur séculier.

Calendrier des Muysca.

Bochica n'était pas seulement regardé comme fondateur du nouveau culte, et législateur des Muysca, il passait encore pour être l'image parlante du soleil, et c'était lui qui réglait les tems: aussi lui attribuait-on l'invention du calendrier (1). Il avait en outre prescrit l'ordre des sacrifices qui devaient se célébrer à la fin des petits cycles, à l'occasion de la cinquième intercalation lunaire. Dans l'empire de Zaque, le jour (*sua*), et la nuit (*za*), étaient divisés en quatre parties, savoir; *sua-mena* depuis le lever du soleil jusqu'à midi; *sua-meca*, depuis midi jusqu'au soleil couché; *zasca*, depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit; et *cagni*, depuis minuit jusqu'au soleil levé. Le mot *sua* ou *zune* dans la langue Muysca désigne à la fois le jour et le soleil. De *sua*, qui est un des surnoms de Bochica, dérive *sue*, *Européen* ou *homme blanc*: dénomination bizarre qui tire son origine, de ce qu'à l'arrivée de Quesada, le peuple regardait les Espagnols comme les enfans du soleil. La plus petite division du tems chez les Muysca était une période de trois jours. Celle de sept, ou la semaine, était inconnue en Amérique, comme dans une partie de l'Asie orientale. Le premier jour de la petite période était consacré à un grand marché, qui se tenait à Turmeca. L'année (*zocam*) était partagée en lunes: vingt lunes composaient l'*année civile*, qui était celle dont on fesait usage dans la vie ordinaire. L'*année sacerdotale* était de 37 lunes, et vingt de ces grandes années formaient un *cycle Muysca*. On avait, pour distinguer les jours lunaires, les lunes et les années, des séries périodiques, dont les dix termes étaient des nombres.

Langue des Muysca.

La langue de Bogota, dont l'usage s'est presqu'entièrement perdu depuis la fin du dernier siècle, était devenue la dominante, par l'effet des victoires du zaque Huncahua et de celles des zippa, et par l'influence du grand Lama d'Iraca sur un vaste pays qui s'étendait, depuis les plaines de l'Ariari et du Rio-Meta, jusqu'au nord de Sogamozo. Comme la langue de l'Inca est appelée au Pérou *quichua*, celle des Mosca ou Muysca est connue dans le pays sous le nom de *chibcha*. Le mot *Muysca*, dont celui de *Mozca* semble être une corruption, signifie *homme* ou *personne*; mais en général les indigènes ne le donnent qu'à eux-mêmes.

(1) De-Humboldt, Vues et Monumens pag. 128, 244 etc.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE
DU PÉROU
DANS SES ANCIENNES LIMITES.

PRÉFACE.

Cortez croyait avoir encore fait peu de chose pour le service de Charles-Quint son souverain, en lui soumettant une étendue de pays nouveaux de plus de deux cents lieues de longueur sur cent-cinquante de largeur. La vue de la mer du sud, qu'on aperçoit en même tems que l'Atlantique du haut d'une montagne qui se trouve dans l'isthme de Panama, fit naître l'idée de chercher sur cette mer de nouveaux pays à conquérir. Vers l'an 1527, Diego d'Almagro et François Pizarre, simples aventuriers, qui ne savaient, dit-on, ni lire ni écrire, acquièrent à l'Espagne, leur patrie, de nouvelles contrées plus vastes et plus riches que le Mexique. Après avoir découvert trois cents lieues de côtes, ils apprennent que vers la ligne équinoziale, et sous l'autre tropique, il existe une région immense, où l'or, l'argent et les pierres précieuses sont plus communs que le bois, et que cette région est gouvernée par un souverain absolu. *Découverte du Pérou.*

La domination de ce monarque s'étendait depuis le pays de Cuzco et les environs du tropique du capricorne, jusqu'à la hauteur de l'île des perles, qui est sous le sixième degré de latitude septentrionale. Il descendait d'une race de conquérans appelés Incas, et son nom était Atabalipa. Son père qui s'était emparé de tout le pays de Quito, avait fait construire par ses soldats et par les peuples qu'il avait subjugués une route de cinq cents lieues, qui conduisait de Cuzco à Quito, et pour l'établissement de laquelle il avait fallu combler des précipices et applanir des montagnes. Des hommes de rechange distribués à une demi-lieue les uns des autres, transmettaient les ordres du Monarque dans toute l'étendue de son *Domination des Incas ou Souverains du Pérou.*

Leur magnificence.

empire. Tel était le degré de civilisation où ce peuple était déjà parvenu; et si l'on veut avoir une idée de sa magnificence, il suffira de savoir que quand l'Empereur sortait de son palais, il était assis sur un trône d'or du poids de vingt-cinq mille ducats; et que la litière composée de lames d'or, sur laquelle reposait ce trône, était portée par les principaux personnages de ses états.

Ambassade de Pizarre à Atabalipa.

Suivi seulement de deux cent cinquante fantassins, de soixante cavaliers, et d'une douzaine de petits canons traînés par des esclaves tirés des pays qu'il avait déjà soumis, Pizarre conçut le hardi projet de conquérir cet empire. Il arriva par la mer du sud à la hauteur de Quito. Atabalipa se trouvait alors dans les environs de cette ville avec un corps de troupe d'environ quarante mille hommes, armés de flèches et de piques d'or et d'argent. Pizarre commença, comme Cortez, par envoyer à l'Inca un ambassadeur pour lui offrir l'amitié de Charles-Quint. Atabalipa ne pu s'empêcher de manifester à l'ambassadeur sa surprise, de ce qu'avec toutes leurs démonstrations de paix et d'amitié, les Espagnols ensanglantaient par des massacres tous les lieux par où ils passaient, sans être encore informés des dispositions du souverain à leur égard; puis il finit par lui dire qu'il voulait aller rendre une visite à Pizarre à Caxamarca, et qu'il espérait que l'armée dont il serait accompagné ne lui causerait nulle inquiétude, cette suite étant d'usage lorsque l'Empereur était en voyage.

Soupçons de Pizarre.

Pizarre se fiant peu aux protestations pacifiques faites à son ambassadeur, se hâta de ranger sa troupe en bataille sur une grande place, et y attendit de pied ferme l'Inca qui s'y rendit, accompagné de son armée et d'une multitude d'Indiens vêtus d'habits magnifiques garnis de plaques d'or, d'argent et de pierreries. Pizare les observait de loin; et ce spectacle loin de lui inspirer de la crainte ne fesait qu'exciter sa cupidité. Voyant que l'Inca différait d'en venir à une entrevue, il plaça un piquet de fusiliers sur une hauteur de la place, pour qu'au premier ordre ils pussent tirer sur le gros de l'ennemi, tandis que sa cavalerie qui était en embuscade les assaillirait sur diverses points, et empêcherait qu'aucun des principaux Indiens ne pût échapper.

Il se dispose à attaquer Atabalipa.

Cependant l'Inca s'avançait en bon ordre et en grande pompe au son des instrumens de guerre: de tems en tems il envoyait reconnaître la position de l'ennemi par des coureurs, qui revenaient lui annoncer que le Général l'attendait seul avec quinze de ses



Gallina inc.

compagnons sur la grande place. Pizarre voulant voiler sa conduite du manteau de la religion, lui envoya faire de nouvelles propositions de paix par Valverde, moine, déjà nommé par lui Evêque d'un pays, dont il n'était pas encore le maître. Le moine fut admis à la présence de l'Inca, qui, sans avoir rien compris au long discours qu'il lui fit sur les mystères du Christianisme, ne laissa pas de se montrer extrêmement surpris, que les Espagnols voulussent lui faire payer un tribut à leur Roi, qui était selon eux, un personnage inférieur à Dieu et au Pape. Il déclara ne vouloir reconnaître d'autre suprématie au dessus de la sienne que celle des Dieux, ni le droit que s'arrogeait le Pape, auquel il ne devait rien, de disposer de son empire. Il refusa d'abjurer la religion de ses ancêtres, tant qu'on ne lui en aurait pas démontré la fausseté, et jeta, dit-on, à terre la Bible que lui présenta Valverde, qu'il prit pour un imposteur. Si les historiens ne s'accordent pas parfaitement sur la manière dont l'Inca répondit au sermon du Moine, tous conviennent qu'il fut immédiatement suivi des hostilités.

Pizarre voile sa conduite du manteau de la religion.

Les chevaux, les canons et les armes à feu firent sur les Péruviens le même effet qu'ils avaient déjà produits sur les Mexicains: le carnage fut horrible dans cette multitude d'hommes pressés confusément les uns contre les autres. Pizarre sachant que tout dépend du sort de l'Inca s'élance avec ses quinze soldats sur la troupe qui entoure la litière où était l'Empereur, mais il y trouve une résistence inattendue; il était sur le point d'abandonner l'entreprise, lorsqu'un soldat plus hardi que les autres se précipite à travers la garde, et fait jour à Pizzarre qui saisit la litière, en arrache l'Empereur et le fait charger de chaînes. Voy. la planche 11.

L'Inca défait et prisonnier.

Le malheureux Monarque voyant l'avidité avec laquelle les Espagnols s'emparaient de l'or, leur en offrit pour sa rançon, autant qu'il en tiendrait dans la prison où il avait été mis, jusqu'à la hauteur où il put atteindre sur le mur avec la main. Ses sujets partent aussitôt pour aller ramasser cette immense quantité d'or: il en arrivait tous les jours de toutes les provinces voisines; mais l'Inca ne pouvant remplir assez promptement sa promesse, les Espagnols ne manquèrent pas de l'attribuer à sa mauvaise volonté. Atabalipa s'en excusait sur la grande distance des lieux, et pria Pizarre d'envoyer quelques-uns des siens à Cuzco où ils puiseraient dans ses trésors, en l'assurant qu'ils ne courraient aucun risque et seraient bien traités. Pizarre ayant accepté la proposition, délégua Soto et Barco

Il offre une somme immense pour sa rançon.

pour aller dans cette capitale, et envoya son frère Hernando à Pacacamec pour y reconnaître les richesses de l'Inca. Hernando rencontra sur la route Quitlischaca un des frères de l'Empereur, avec quelques centaines d'Indiens chargés d'or, que ce Prince avait reçu des Caciques pour la délivrance de l'Inca qu'il aimait tendrement. Les Espagnols envoyés à Cuzco y étant arrivés, le grand prêtre Vilavina fit tirer aussitôt du principal temple du soleil tout l'or et l'argent nécessaires pour la rançon d'Atabalipa. Dans cette quantité de métaux, il y avait des vases, des urnes et autres ustensiles d'un travail extrêmement curieux, que les Espagnols firent transporter à Caxamarca par des Indiens. Emerveillé, mais non encore rassasié de tant de richesses, Pizarre obtint en outre de l'Inca toutes celles que renfermait le temple de Pacacamec.

Pizarre manque de parole à l'Inca.

L'Empereur ayant rempli sa promesse, demanda à être mis en liberté ainsi qu'il avait été convenu; mais les divisions qui s'étaient élevées entre les Espagnols pour le partage de ses trésors, la difficulté de trouver un lieu sûr pour la détention du Monarque, les tentatives que firent probablement les Indiens pour le délivrer; leur défiance excitée par le manque de parole de leurs ennemis, et l'embarras où l'on était d'établir la domination Espagnole sur une aussi vaste étendue de pays, firent juger à Pizarre qu'il était de necessité indispensable de faire mourir Atabalipa. Telle fut la politique cruelle qui le détermina à cette résolution perfide. Les griefs imputés à l'Inca étaient imaginaires et ridicules; il s'en défendit en appelant au ciel de la fidélité avec laquelle il avait rempli ses engagemens, contre la perfidie de ses accusateurs. Il demanda qu'on l'envoyât en Espagne pour y être jugé par l'Empereur; il supplia, jeta les hauts cris, mais envain, et fut enfin condamné à être brûlé vif. Valverde confirma la sentence, et chercha, dit-on, à convertir l'Inca, en lui promettant de lui épargner la peine du feu pour être simplement étranglé : ce qui fut exécuté. L'infortuné Atabalipa mourut en héros, et son cadavre fut jeté dans les flammes.

Rivalité contre Pizarre et Almagro.

On ne sait ce qu'on doit admirer ou détester le plus, du courage opiniâtre, ou de la férocité des aventuriers qui firent la découverte et la conquête de ces vastes contrées : c'est à l'avarice qu'il faut attribuer tous les biens et tous les maux, qui furent la suite de ce grand évènement. Diego d'Almagro marche sur Cuzco à travers une multitude d'Indiens qu'il soumet; il pénètre dans

le Chili, et s'empare du pays au nom de Charles-Quint. Mais la discorde qui avait divisé auparavant Velasquez et Cortez dans l'Amérique septentrionale, excita également la plus terrible rivalité entre les vainqueurs du Pérou. Almagro et Pizarre se déclarent la guerre : toutes les recrues qui arrivent de l'Europe se divisent et combattent pour le chef qu'elles se choisissent : il se livre entre les deux chefs un sanglant combat sous les murs de Cuzco, sans que les Péruviens osent profiter de la faiblesse de leur ennemi commun : on voit même dans chaque armée des Péruviens combattre pour leurs tyrans, tandis que la nation dispersée reste stupidement dans l'attente de l'évènement, qui doit décider auquel de ses destructeurs elle sera assujétie. Enfin Almagro est vaincu et tombe au pouvoir de son rival. Toutes les raisons qu'il put alléguer pour avoir la vie sauve furent inutiles. Pizarre qui voulait demeurer seul maître du Pérou, avait donné l'ordre formel de le faire mourir. Le brave Almagro, âgé de 75 ans, fut étranglé en secret, et publiquement décapité par la main du bourreau sur la grande place de Cuzco, où son cadavre resta exposé nu presque tout le jour, sans que personne prît soin de lui rendre les derniers devoirs : car ses amis étaient tous en prison, et la rage dont ses ennemis étaient animés, avait éteint en eux tout sentiment d'humanité.

Almagro est mis à mort.

Pizzarre loin de gagner par cet acte de cruauté le pouvoir absolu auquel il aspirait, ne fit qu'accroître le nombre des partisans de l'infortuné Almagro. Acharné à leur poursuite, il chassa les uns de Cuzco, fit emprisonner les autres, dans la crainte qu'ils ne vengeassent la mort de leur Général, et défendit sous les peines les plus sévères de leur porter aucun secours, en même tems qu'il les mit dans l'impossibilité de retourner en Europe, pour qu'ils ne pussent pas porter leurs plaintes au souverain. Réduits ainsi au désespoir, les Almagriens résolurent la perte de leur implacable ennemi. Se trouvant dans la suite à Lima au nombre de près de trois cent, ils se crurent assez forts pour exécuter leur projet. Treize des conjurés se rassemblent un jour à midi chez le fils d'Almagro ; ils en sortent l'épée à la main, traversent la place du marché, et vont droit au palais de Pizarre en criant : « vive le Roi, mort au tyran ». Ils entrent dans son appartement, l'entourent et l'accablent de leur nombre. Pizarre, quoique dans un âge avancé, se défendit vaillamment ; mais une blessure qu'il reçut à la gorge trancha le fil de ses jours. Ainsi finit cet homme entreprenant, par la main de ceux même qui avaient coopéré à ses

Pizarre est assassiné.

conquêtes, et dans la capitale qu'il avait fait bâtir; il était libéral et intrépide, avant que la prospérité l'eût rendu ambitieux, rapace, jaloux et cruel.

Etablissement du gouvernement Espagnol au Pérou.

Le Gouvernement Espagnol s'établissait déjà dans cette partie du Nouveau-Monde; déjà les grandes provinces avaient leurs Gouverneurs et leurs Audiences: les Archevêques, les Evêques et les tribunaux d'inquisition y exerçaient leurs fonctions comme en Espagne, lorsque les chefs qui en avaient fait la conquête au nom de Charles-Quint conçurent le projet de la garder pour eux. Un fils d'Almagro se fit proclamer Roi du Pérou; mais les autres Espagnols aimant mieux rester sous la dépendance de leur souverain qui était en Europe, que de devenir les sujets d'un de leurs compagnons d'armes, se saisirent de lui, et le firent périr par la main du bourreau. Un frère de Pizarre eut la même ambition et le même sort. Il n'y eut de rebellion contre l'autorité de Charles-Quint que de la part des Espagnols, et aucune de la part des peuples conquis.

Ce fut dans l'embrâsement de ces guerres sanglantes entre les vainqueurs que furent découvertes les riches mines d'argent de Potosi. Elles étaient ignorées des Péruviens, et devinrent par conséquent la propriété des Espagnols. On se servit d'abord des premiers pour leur exploitation, et leur nombre fut augmenté successivement au moyen de Nègres achetés en Afrique, comme des animaux destinés au service de quiconque en devenait le maître. Et en effet, les Espagnols ne regardaient point comme appartenans à l'espèce humaine les Indiens ni les Nègres. Las Casas, religieux Dominicain, et évêque de Chiapa, touché du sort pitoyable de tant de malheureux, et ne pouvant plus tenir à la vue des cruautés que ses compatriotes commettaient envers eux, eut le courage d'en porter les plaintes les plus amères à Charles-Quint et à Philippe II dans plusieurs mémoires qui existent encore à la honte de cette nation. Il y présente les Indiens comme des hommes doux, timides, et d'un tempéramment faible, qui les rend naturellement esclaves. Il y dit que cette faiblesse n'est considérée de leurs oppresseurs que comme un moyen de les détruire plus facilement; qu'à Cuba, à la Jamaique et dans les îles voisines, les Espagnols allaient à la poursuite des Indiens comme à la chasse d'animaux sauvages; qu'ils en avaient fait périr plus de douze cent mille; et qu'ils se servaient de ces malheureux comme de bêtes de somme, qu'ils laissaient mourir ou massacraient indifféremment lorsqu'ils ne pouvaient plus ré-

sister à la fatigue. Ce vertueux Prélat, témoin oculaire de toutes ces atrocités, assure que plus de douze millions d'Américains ont été victimes du fanatisme et de l'inhumanité d'une poignée d'Européens.

Peut-être que sa sensibilité lui aura fait exagérer ses plaintes contre ses compatriotes, de la même manière que les Espagnols auront renchéri en récriminations contre la prétendue dépravation des mœurs des Indiens; cependant les réclamations de ce zélé défenseur de l'humanité ne furent pas tout-à-fait vaines : des lois sages envoyées d'Europe ont adouci un peu le sort de ces malheureux ; ils ont cessé d'être esclaves, et ne sont plus aujourd'hui que des sujets soumis.

Nous avons embrassé d'un coup-d'œil l'histoire de la découverte de cette riche et misérable contrée, dont nous allons entreprendre la description, afin de donner à nos lecteurs une idée précise du costume primitif de ses habitans, et des changemens qui s'y sont opérés depuis son assujettissement, ainsi que des mœurs de ses insatiables et cruels conquérans. Parmi les nombreux écrivains qui ont traité de l'histoire du Pérou, et dont nous joignons ici le catalogue, nous avons pris pour guides ceux qui réunissant à une connaissance parfaite des lieux et des faits un amour inaltérable pour la vérité, ont su garder dans leurs écrits une judicieuse impartialité.

INDEX

DES

PRINCIPAUX VOYAGEURS ET AUTEURS

QUI ONT ÉCRIT SUR

L'HISTOIRE DU PÉROU.

in 12.° *Amsterdam*, 1737, 2 vol. in 4.° avec les fig. de Bernard Picard. Trad. en Anglais. *Londres*, 1688, in f.°

Relation des voyages dans la rivière de la Plata, et de-là aux terres du Pérou, par Arcaretta de Biscaie. *Paris*, 1632, in f.° Trad. en Anglais, *Londres*, 1698, in 8.°

Relacion del viage de Lima, del Ribadeneyra. *Madrid*, 1657, in 4.°

Relation du voyage de S.*** à la rivière de la Plata au Pérou. *Paris*, 1672, in 12.°

Seventeen years travels through the kingdom of Peru. *Londres*, 1700, in 4.°

Relation du voyage de la mer du sud aux côtes du Pérou et du Chili, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714 par M. Frezier etc. *Paris*, 1716; ibid. 1732, in 4.° fig.° Trad. en Anglais. *Londres*, 1717, in 4.° fig.°

Voyage de Marseille à Lima et dans d'autres parties des Indes Occidentales, par D.*** (Duret) avec fig. *Paris*, 1720, in 12.°

Alcedo de Herrera. Compendio historical de la provincia y puerto de Guayaquil. *Madrid*, 1741, in 8.°

La figure de la Terre déterminée par les observations des MM. Bouguer et de la Condamine, envoyés par ordre du Roi au Pérou etc. *Paris*, 1749, in 4.°

Journal du Voyage fait à l'équateur etc., suivi de l'histoire des pyramides de Quito, et enrichi de plusieurs planches; par M. de la Condamine. *Paris*, 1751, in 4.°

Relacion historica del viage hecho de orden de su Majestad etc. por D. George Juan, y Antonio de Ulloa etc. *Madrid*, 1748 et 1749, 2 vol. in 8.° Trad. en Français, *Amsterdam et Leipsic*, 1752, 2 vol. in 4.° fig.° *Paris*, 1752, 2 vol. in 4.° Trad. en Anglais, *Londres*, 1758; ibid. 1775, 2 vol. in 8.° en Hollandais, in 4.°

Nouveau Voyage fait au Pérou par M. l'Abbé Court de la Blanchardière etc. *Paris*, 1751, in 12.° fig.°

Histoire des tremblemens de terre arrivés à Lima et autres lieux, avec la description du Pérou etc. trad. de l'Anglais de Hales. *La-Haye*, 1752, in 12.° fig.°

Relacion Descripcive de la ciudad y provincia de Truxillo del Peru, por D. Miguel Feyjio. *Madrid*, 1763, in f.°

Reise nach Peru, von Wolfang Beyer. *Nurimberg*, 1776, in 8.°

General Idea of the Monuments of Peru. *Londres*, in 8.° Cette description est extraite du Mercure Péruvien qui s'imprime à Lima.

Tagebuch einer Reise etc. von Ant. Zach. Helm etc. *Dresde*, 1798, in 8.°

DESCRIPTION DU PÉROU.

LAISSANT à part les limites politiques du Pérou, qui ont varié et varient encore suivant le plus ou moins de force des gouvernemens, nous suivrons dans la description de cette vaste contrée les divisions que lui ont assignées la nature, l'histoire et la géographie.

Bas-Pérou. Les Andes qui traversent le Pérou du sud au nord, forment en général deux chaînes presque parallèles; l'une, qui est la grande Cordillière des Andes, constitue le noyau central du Pérou; et l'autre qui est beaucoup plus basse, s'appelle Cordillière de la côte. Entre cette dernière chaîne et la mer est le *Bas-Pérou*, qui forme un plan incliné de la largeur de dix à vingt lieues, et porte sur les lieux le nom de *Valles*. Cette bande de terre est en partie composée de déserts de sable, dépourvus de végétaux et d'habitans. Cette stérilité provient de l'aridité naturelle du sol, et du manque absolu de pluies : car il ne pleut ni ne tonne jamais dans cette partie du Pérou. Il n'y a de fertile que les rives des fleuves et les terreins que leur position rend susceptibles d'irrigations artificielles; ou bien les endroits humectés par les eaux souterraines, que produisent les brouillards et les fortes rosées particulières à ce pays (1). Dans ces lieux privilégiés, la terre offre constamment le tableau enchanteur des beautés du printems et de l'autonne. Le climat se fait encore remarquer par une douceur de température qui ne varie jamais. L'agréable fraicheur qui règne presque toute l'année le long des côtes du Pérou, n'est point l'effet des neiges dont sont couvertes les montagnes voisines, mais de l'espèce de brouillard appelé *garua*, qui voile le disque du soleil, et surtout du froid glacial d'un courant de la mer Pacifique, qui se porte avec rapidité du détroit de Magellan jusqu'au cap de Parinna. La température de cette mer sur la côte de Lima est de 12° 5′, tandis que hors du courant et sous le même parallèle elle est de 21 degrés (2).

Haut-Pérou. Le pays situé entre les deux Cordillières s'appelle *La Sierra*. Ce ne sont que des montagnes et des rochers arides, entrecoupés de

(1) Viajero universal, XIV., 106.

(2) *A. De-Humboldt*, Tableaux de la Nature, I., 126.

quelques vallées fertiles et cultivées. Mais ces montagnes renferment les plus riches mines d'argent qu'on connaisse ; et c'est dans les plus arides que se trouvent ordinairement les veines les plus abondantes. Le climat de cette contrée est extrêmement sain, si l'on doit en juger par la longévité de ses habitans. Quelques écrivains distinguent de la Sierra la chaîne la plus haute des Andes, ou la région des neiges perpétuelles. Malte-Brun est d'avis qu'il vaut mieux comprendre l'une et l'autre sous le nom de *Haut-Pérou.*

Pérou-Intérieur

Derrière la chaîne principale des Andes s'étend vers les rives de l'Ucayal et du Maranon, une plaine immense inclinée à l'est, laquelle est traversée par des chaînes de montagnes détachées, qu'on appelle au Pérou la *Montanna-Real.* Sous un ciel pluvieux, et souvent étincelant d'éclairs, la vue du voyageur est charmée par l'aspect de la verdure qui orne dans toutes les saisons des forêts aussi anciennes que le monde; mais sa marche y est interrompue à chaque pas par des inondations, des marais, d'énormes serpens, et des nuées d'insectes. Cette région peut s'appeler le *Pérou-Intérieur* (1). Ses communications avec la région intérieure sont plus difficiles qu'avec le Bas-Pérou.

Obstacles à la culture.

On voit par cet aperçu qu'une grande partie du Pérou n'est point propre à la culture, et que ce pays pourrait tirer difficilement quelques avantages de sa végétation. Sa population est peu nombreuse, et dispersée sur une grande étendue de terrein. Le manque de routes, de ponts et de canaux, y rend extrêmement difficile le transport des objets pesans à une certaine distance; et pourtant la nature a ouvert elle-même une route facile au commerce du Pérou. Le grand fleuve des Amazones pourrait recevoir les étoffes de Quito par la Pastara, le quinquina de Caxamarca par le Maranon, les huiles de Lima par l'Hualluga ou l'Ucayal, le sucre de Cuzco et l'or de Carabaya par l'Apurimac, et les toiles de Moxos par le Beni. Le port de S.t Joachim d'Omagnas deviendrait la Tyr et l'Alexandrie du Pérou. De ce port un vaisseau arriverait à Cadix en moins de deux mois et demi. Mais la politique ferme aux Espagnols cette route magnifique. Le cabinet de Lisbonne verrait avec inquiétude le pavillon Espagnol flotter sur l'Amazone. Ces deux puissances ne trouveraient-elles pas cependant un avantage réciproque à se rendre commune la navigation de ce fleuve, ainsi que celle du Parama ?

Voies ouvertes au commerce.

(1) Viajero universal, XX., pag. 193-194.

Végétaux et animaux.

Tant que cette heureuse révolution ne s'opérera pas dans le commerce, les colonies Espagnoles de l'Amérique méridionale ne trouveront aucun avantage à multiplier sur les marchés de l'Europe leurs gommes odoriférantes, leurs résines médicinales, les bois précieux qui croissent dans les forêts du Pérou, la muscade et la cannelle qui prospèrent, dit-on, dans la *Montanna-Real*, les fines huiles du Bas-Pérou, le café et le sucre cultivés avec succès dans les parties temperées de la Sierra, l'excellent cacao des plaines de l'intérieur, le coton de Chillaos, la soie longue et fine de Moiobamba, le lin et le chanvre de Moxos, ni une multitude d'autres productions non moins importantes, attendu que les frais de transport par terre et par mer en rendraient la vente plus onéreuse que lucrative ; cependant le quinquina y trouve un débouché avantageux. Mais c'est envain que la cour de Madrid a offert tous les encouragemens possibles pour l'exportation des laines du Pérou. Les dépenses dont elles sont grévées à leur arrivée à Cadix sont si considérables, qu'il n'est pas possible de les donner au prix des laines les plus fines de Ségovie. Celle de vigogne est la seule, qui, par sa rareté et son extrême finesse, puisse supporter ces frais; mais l'avidité des chasseurs a presque détruit la race des animaux qui la produisent. La laine de l'alpaco se vend de même avantageusement en Europe. Nous ne voulons pas finir cet article, sans donner quelques notions plus détaillées sur ces deux espèces d'animaux qui habitent les plus hautes montagnes du Pérou, et forment un des caractères principaux de cette région.

Laines.

Les pacos ou alpacos (1) et les vigognes (2) sont deux sortes d'animaux subordonnés aux lamas (3), comme l'est à-peu-prés l'âne

(1) Paco, pacos, alpaco ou *Camelus tophis nullis*, *corpore lanato*, *rostro oblongo . . . . camelus paco.* Lin.

(2) Vigogna ou vicunna. *Camelus corpore lanato*, *rostro simo obtuso*, *cauda erecta . . . . camelus vicugna.* Molina.

(3) Lama, lhama, glama, noms que les Espagnols ont donnés à cet animal du Nouveau-Monde. Béliardy dit que le nom de lama est un mot générique, que les Indiens du Pérou donnent indifféremment à tous les animaux qui portent de la laine. Avant l'arrivée des Espagnols en Amérique, il n'y avait point de moutons : ce furent eux qui les y apportèrent, et les naturels leur donnèrent le nom de *Lama*, qui signifie probablement dans leur langue bête à laine. Linn. définit cet animal *Camelus dorso levi*, *topho pectorali . . . . camelus lama.* Le lama a environ

12



Raineri f.

au cheval; ils ressemblent aux lamas, mais sont plus petits, et leur dépouille est d'une bien plus grande utilité: car ils sont couverts d'une laine longue et fine, qui se paye aussi cher que la soie. Le paco est tout-à-fait noir, et quelquefois d'un brun fauve. Les vigognes sont de la couleur d'une rose sèche, et cette coulenr naturelle est si solide, qu'elle ne s'altère nullement sous la main de l'ouvrier: on fait de cette laine de beaux gants, des bas, des coussins et des tapis d'un grand prix (1). Le castor du Canada, les moutons de la Calmoukie et la chèvre de Syrie ne fournissent pas un plus beau poil. Ces animaux ont tous diverses qualités qui leur sont communes avec les lamas; ils habitent la même région, et l'habitent seuls comme eux, car on ne les trouve que sur les Cordillères; ils ont par conséqnent le même naturel, et à-peu-près les mêmes habitudes et le même tempérament. Néanmoins, les alpacos et les vigognes ont une laine beaucoup plus longues et plus épaisse que le lama: aussi craignent-ils moins le froid, et restent-ils volontiers sur la neige et la glace. Les trois figures qu'on voit à la planche 12 représentent, savoir; celle de gauche un lama, celle de droite une vigogne, et celle qui est couchée un alpaco. Ces animanx dorment appuyés sur l'estomac, les pieds repliés sous le ventre, et ruminent dans cette posture. Ceux qui voudraient les con-

quatre pieds de haut, et cinq ou six de longueur y compris le cou et la tête; mais le cou seul a près de trois pieds de long. Sa tête est bien faite, mais petite en proportion du corps; il a de grands yeux, le museau nu et un peu alongé, de grosses lèvres, celle d'en haut fendue, et l'inférieure un peu pendante; il manque de dents incisives et canines à la mâchoire supérieure: ses oreilles, qu'il porte en avant, ont quatre pouces de largeur; sa queue qui en a huit est mince et droite; il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais surmontés d'une espèce d'éperon par derrière; il est couvert sur le dos, la croupe et la queue, d'une laine courte, qui est très-longue sur les flancs et sous le ventre. Ces animaux sont de diverses couleurs: il y en a de blancs, de noirs, et dont la laine est mélangée.

(1) Cette laine ayant considérablement perdu de son prix en 1774, un négociant intelligent fit fabriquer à Paris une espéce de drap de vigogne de couleur naturelle; et ce premier essai ayant surpassé ses espérances, il fit teindre plusieurs piéces de ce drap en bleu foncé, en bleu céleste, en cramoisi, en violet, et même en écarlate. Ces couleurs réussirent toutes à perfection; et si le gouvernement eût voulu favoriser l'établissement en grand d'une manufacture de draps de vigogne, le commerce de France aurait acquis une nouvelle source de richesses.

naître plus particuliérement pourront consulter l'Histoire naturelle de Buffon (1).

L'agricultute est tellement négligée au Pérou, que Lima et autres villes de la côte sont obligées de tirer leurs provisions du Chili. Le tremblement de terre de 1793 fut suivi d'une telle stérilité dans les vallées du Bas-Pérou, qu'on cessa en plusieurs endroits de les cultiver; et quoique la terre y ait depuis recouvré en grande partie son ancienne fertilité, la culture n'y a plus repris sa première faveur (2).

Minéraux. Le sol du Pérou est comme imprégné de métaux précieux, dont l'or n'est pourtant pas le plus recherché, parce qu'il ne se trouve guères que dans des lieux d'un accès difficile, ou dans une matrice trop dure, et d'une fonte trop dispendieuse. Une partie saillante de la montagne d'Illimani s'étant éboulée, on y trouva des morceaux d'or du poids de deux à cinquante livres; et au bout de cent ans, il y en avait encore du poids d'une once. Près Morios le lavage donne des morceaux de la grosseur d'un quart de sequin. Selon Helm (3), le schiste argileux est presque partout parsemé de veines de quartz, qui servent de matrice à l'or. La mine la plus abondante de ce metal est celle de S.t Jago de Catagoita, à environ trente milles au sud de Potosi. Mais ce sont particulièrement les mines d'argent qui ont fixé l'attention des colons, attendu qu'elles sont en bien plus grand nombre, et d'une exploitation bien plus facile que les premières. La célèbre montagne de Potosi a été pendant deux siècles et demi la source de trésors inépuisables en argent : cette montagne, qui est de forme conique, et a environ dix sept milles de circonférence, est percée de plus de trois cents puits à travers un schiste argileux, jaune et dur; elle *Argent.* renferme des veines de quartz ferrugineux, mêlées de ce qu'on appelle *mine de corne.* Dans la province de Carangas on trouve en fouillant le sable des masses d'argent détachées, que leur forme a fait appeler *papa* ou pommes de terre. Dans une autre mine près Puno, on coupait l'argent pur au ciseau, l'abondance de ce métal y rendant tout autre procédé superflu (4).

(1) Hist. Nat. rédigée par C. S. Sonnini. Des quadrupèdes, tom. 32 pag. 63 et suiv.

(2) Mercure Péruvien, I., 213, III., 4, VIII., 58, X., 239.

(3) *Helm*, Journal d'un Voyage de Buénos-Ayres à Potosi.

(4) Ulloa, Notices, liv. VII. chap. 13 et 14.

Selon Humbold et Helm, les mines les plus importantes sont celles de Gualgavos ou Hualgayos dans la province de Truxillo, au nord du Pérou, et de Lauricocha près de la petite ville de Pasco dans la province de Tarma. Dans le premier endroit l'argent se trouve en grandes masses à deux milles toises au dessus du niveau de la mer: on y voit quelques filons métallifères qui renferment des coquillages pétrifiés. La montagne de Lauricocha, au rapport de Helm, est presque totalement composée de veines et de filons argentifères. Il y a une galerie pratiquée dans une amatite fine et poreuse, où l'argent est semé en paillettes: cinquante quintaux de matière ne donnent cependant que neuf marcs d'argent; mais dans un filon d'argile blanche de la largeur d'un quart d'aune, cinquante quintaux de minerai donnent de deux cent à mille marcs d'argent.

Le mercure qu'on est obligé de faire venir d'Europe pour les mines du Mexique, se trouve naturellement au Pérou dans le district de Guanca-Velica, à peu de distance et au sud-ouest de Lima. Les Péruviens ont connu l'usage du cinabre dans la peinture. La découverte du vif-argent fut faite par les Espagnols en 1567. Le minerai semble être un schiste argileux d'un rouge pâle. L'étain, selon Helm, se trouve à Chayanza et à Paryas. On y a aussi découvert plusieurs mines de cuivre et de plomb. La principale mine de cuivre est à Aroa; mais les colonies le tirent généralement du Chili. Parmi les autres minéraux on peut citer la pierre de *galinazo*, qui a emprunté ce nom de sa couleur noire: c'est un verre volcanique, que l'on confond quelquefois avec la pierre appelée le *miroir des Incas*, parce que l'un et l'autre servent de miroir. *Mercure.*

Du tems des Incas les émeraudes étaient aussi très-communes, surtout à la côte de Manta et dans le gouvernement d'Atacames, où l'on dit qu'il en existe quelques mines que les naturels tiennent cachées, dans la crainte d'être sacrifiés à leur exploitation: car l'expérience a prouvé que les Européens ni les Nègres ne peuvent résister à l'air froid et humide des mines du Pérou, ni conserver leurs forces en ne mangeant que des racines et des pommes de terre, les seuls provisions qu'on trouve dans ces déserts, où la nature a vainement enseveli ces métaux que nous recherchons avec tant d'avidité. *Emeraudes.*

Lima, capitale du Pérou, est la plus belle et la plus riche de toutes les villes de l'Amérique méridionale; elle fut fondée en 1535 par Pizarre, qui l'appela *ville des Rois*. Elle se trouve dans la grande *Topographie.*

Lima, pourquoi ainsi appelée. et charmante vallée de *Rimac*, mot Indien qui signifie *celui qui parle*, d'où les Espagnols ont formé par corruption le nom de Lima, en laissant cependant celui de *Rimac* à la vallée et à la rivière qui l'arrose. On prétend que ce nom était celui d'une idole à laquelle les indigènes offrirent des sacrifices, après que les Incas eurent étendu jusque-là les limites de leur empire. Cette idole ayant répondu à quelques demandes qui lui furent faites, on l'appela *Rimac*, c'est-à-dire *celui qui parle*. La rivière de ce nom baigne les murs de Lima, mais on la passe facilement au gué lorsque son cours n'est point enflé par les torrens de la montagne; et comme il devient alors fort et rapide, on a construit dessus un pont magnifique qui a cinq arches. A l'un des bouts s'élève une belle porte qui sert d'entrée à la ville: la rue qui se présente aboutit à une grande place carrée, d'environ 180 aunes de longueur, qui est entourée de jolies maisons, et au milieu de laquelle on voit une fontaine en bronze, qui jette de l'eau par la trompette d'une renommée, et par huit gueules de lions. La cathédrale et l'évêché qui occupent le côté du levant sont de beaux édifices: au nord est le palais du vice-Roi; mais il perdit toute sa magnificence dans le tremblement de terre arrivé en 1687.

Figure et plan de la ville. La ville est de forme triangulaire, et le côté qui s'étend le long de la rivière a plus de deux milles de long. Ses murs sont en briques, et ont 34 bastions sans plate-forme ni embrasures, cette enceinte n'ayant été faite dans le commencement que pour mettre la place à l'abri d'un coup de main de la part des Indiens. Ses rues sont larges et presque toutes droites; et ses maisons, toutes basses qu'elles sont, à cause des tremblemens de terre qui y sont fréquens, ne laissent pas d'être d'un aspect agréable; elles sont en outre richement décorées à l'intérieur, et ont presque toutes un jardin. Les diamans, l'or et l'argent brillent de toutes parts dans les églises et dans les monastères qui y sont en grand nombre. Cette ville a une population de 53,000 âmes; elle est le siège d'un archevêché et d'une audience royale; elle a aussi une université, un théâtre et plusieurs fabriques. Ceux qui voudraient connaître le plan exact de cette capitale de l'Amérique méridionale, pourront consulter le premier volume du Voyage d'Ulloa (1). Le climat en est sain et agréable: la tonnerre, les éclairs, la pluie, la grêle et la neige y

(1) Voyage Hist. de l'Amérique méridionale, tom. I. liv. I. chap. 3. pag. 425 pl. 22.

sont inconnus: on y a seulement une espèce de rosée appelée *garua*: le sol produit en abondance toutes sortes de fruits, et ne laisse rien à désirer pour les commodités de la vie. Mais les charmes du paysage, la salubrité du climat, la fertilité du terrein ni toutes les richesses des habitans de Lima ne rachetent point les frayeurs que cause un désastre qui menace sans cesse cette ville, et dont elle a déjà considérablement souffert. En 1744, un affreux tremblement de terre en engloutit près des trois quarts, et détruisit entièrement Callao qui est son principal port. Jamais ruine ne fut plus complette que celle-là: car, de trois mille habitans, il n'en resta qu'un seul, qui dut son salut à un hazard des plus extraordinaires, et porta à Lima la nouvelle de cet horrible désastre. Cette homme était sur un bastion qui dominait tout le port, lorsqu'il vit, en moins d'une minute, tous les habitans sortir de leurs maisons dans le plus grand désordre et frappés d'épouvante. La mer qui s'était retirée à une distance considérable revint sur ses pas en montagnes écumantes, et ensevelit sous les flots cette ville et tout ce qu'elle renfermait (1).

Tremblement de terre.

La plus ancienne de toutes les villes du Pérou est Cuzco, Cusco ou Cozco, ainsi appelée par les Indiens, et qui fut fondée par Manco-Capac leur premier Inca pour être la capitale de son empire. Cette ville est à 184 lieues de Lima, et se trouve sous le 13.e degré 40′ de latitude méridionale. Les Espagnols qui en firent la conquête furent émervillés de la beauté de ses édifices, et surtout de la magnificence du palais des Incas et du temple du soleil. Elle est aujourd'hui à peu-près de la grandeur de Lima, et a 32,000 habitans de population; elle est le chef-lieu de l'intendance de ce nom, et le siège d'un évêché. Cuzco conserve encore aujourd'hui quelques monumens de son ancienne grandeur; elle a un couvent dont les murs sont encore les mêmes que ceux du temple du soleil, et le St Sacrement y tient la place de l'image en or qui représentait cet astre. On y voit aussi un couvent de religieuses, qui a été bâti sur le même lieu où étaient les vierges du soleil. Les maisons sont construites à l'Espagnole, c'est-à-dire en pierre et couvertes en tuiles, d'un rouge qui leur donne un bel aspect. Les appartemens

Cuzco.

(1) « Ensuite, dit Pinkerton, elle reprit un calme parfait, mais les mêmes vagues qui engloutissaient la ville poussèrent un petit bateau où était cet homme, qui y entra, et se sauva ainsi ».

en sont spacieux et bien décorés: ce qui est un effet du goût général des habitans pour tout ce qui tient à l'ornement et à l'architecture. Le principal commerce consiste en sucre, en draps, en grosses toiles, en laines, en galons, en or et en argent, en cuirs, en maroquins et en parchemins. Les habitans de Cuzco ne manquent pas de talens, et se distinguent particulièrement dans la broderie, la peinture et la sculpture.

Ville du Bas-Pérou. Saint Michel de Piura.

S.t Michel de Piura, sur la côte de la mer Pacifique, est la ville la plus ancienne que les Espagnols aient bâtie dans ces contrées; elle est au bord d'une petite rivière, à laquelle son sol est redevable de quelque fertilité, mais qui disparait entièrement dans la saison sèche. On y jouit d'un air sain et tempéré (1). Sa population est de 15,000 âmes, et ses habitans font un commerce de cire, de nitre, de fil d'aloès, de cascarille et autres objets; ils se chargent en outre du transport des marchandises à dos de mulet, de Quito à Lima.

Truxillo.

Truxillo, ville épiscopale bâtie en 1535 par Pizarre qui lui donna le nom de sa patrie, est à une demi-lieue de la mer et à 80 de Lima; elle est dans un terrein fertile et agréable, et a une population de plus de 9,000 âmes. On voit à quelque distance de là les ruines d'anciens monumens Péruviens, où Jean Gutierrez de Tolede trouva en 1576 d'immenses trésors cachés par les Indiens lors de la première arrivée des Espagnols dans le pays, et dont le cinquième valut au Roi une somme de 68,527 écus d'or.

Canete.

Le port de Canete dans l'Intendance de Lima, fait avec cette ville un grand commerce de grains, de légumes, de volaille, de poisson, de fruits, de nitre, et de sel qu'on tire des salines de Culca. Cette province est à six lieues au midi de Lima, et s'étend 35 lieues le long du rivage de la mer; elle en a 31 de long sur 9 environ de largeur. La province d'Ica confine au levant avec celle de Castro, Virreina et de Lucanas; au midi avec celle de Cumana; et au couchant avec la mer: on lui donne 50 lieues de long et 24 de large. L'air y est plus chaud qu'à Lima; son sol est surtout favorable à la vigne qui donne beaucoup de raisin, quoiqu'il n'y pleuve que peu et fort rarement; mais le commerce du vin se fait à Li-

(1) Guthrie dit que cet air convient particuliérement à ceux qui sont attaqués du mal vénérien : la facilité avec laquelle on en guérit dans l'hôpital de cette ville, fait que les personnes qui ont cette maladie s'y rendent de toutes les provinces du Pérou, pour s'y faire soigner.

ma, à Panama et à Guayaquil : ce territoire fournit en outre une quantité d'huile d'olive d'excellente qualité. Ica, qui en est le chef-lieu, est bâtie au bord d'une petite rivière près de la mer, et a plusieurs verreries. Arequipa est une ville avec un port, qui passe pour le meilleur après celui de Callao. Cette ville est une des plus belles et des plus agréables du Pérou; elle est située dans une plaine délicieuse, et ses maisons sont bâties en pierre et toutes voûtées. Pizarre en jeta les fondemens en 1539 dans un lieu appelé Arequipa (1); mais les désavantages de sa position ont déterminé ses habitans à la transporter dans la vallée de Quilca où elle se trouve présentement, à 20 lieues de la mer, avec laquelle elle communique par le moyen d'une belle rivière. Malte-Brun place dans la partie maritime de l'Intendance d'Arequipa le port d'Arica, dont l'air et chaud et malsain. Ses environs produisent, selon ce géographe, des olives excellentes et remarquables par leur grosseur. Cette province a un volcan, d'où s'élancent des jets d'eau chaude et fétide; elle est couverte de déserts de sable, entrecoupés cependant de quelques zônes de terre assez fertiles. On y cultive la vigne avec beaucoup d'intelligence et de soin, et l'on y exploite quelques mines d'or et de cuivre, ainsi que des mines d'argent qui sont très-riches. Les provinces de la Paz, d'Oruco, de Charcas et de Potosi, qui dépendent à présent de la vice-royauté de Buenos-Ayres, communiquent par le port d'Arica avec le grand Océan. Taena, située au pied des montagnes, a mérité par la salubrité de son climat de devenir le siège de l'administration et des établissemens publics, qui étaient auparavant à Arica.

Ica.

Arequipa.

Taena.

Le Haut-Pérou renferme un plus grand nombre de lieux remarquables. A Caxamarca, dans l'Intendance de Truxillo, on voit les restes du Palais de l'Inca Atahualpa, qu'habite à présent un de ses descendans. Cette ville, dont la population est de 12,000 âmes, est située dans un climat tempéré, et au milieu d'une plaine où le froment rend le soixante pour un. A une lieue de là on

Villes du Haut-Pérou. Caxamarca.

(1) Arequipa signifie, dit-on, *eh bien! restez-y*; et voici l'étymologie de ce mot. Les troupes qui avaient fait la conquête du pays, charmées de l'aménité du climat, demandèrent à l'Inca la permission de s'y établir : ce qu'il leur accorda en leur répondant *Arequipay*. Philippe II. remercia les habitans de cette ville de l'offre généreuse que firent leurs femmes de tous leurs bijoux pour les besoins de la couronne. W. Guthrie.

trouve des sources d'eau chaude, appelées le bain des Incas. Les habitans sont industrieux, et fabriquent toutes sortes d'étoffes ordinaires en laine, ainsi que des toiles de lin et de coton. La matière première de ces divers objets se trouve dans un district, dont le terrein, en partie montueux et inégal, réunit sur un petit espace les productions les plus variées. Caxamarca est à 1,464 toises au dessus du niveau de la mer. Nous devons encore faire une mention

Chacapoyas, Huanuco etc.

particulière de Chacapoyas, ville rustique située dans un pays isolé et délicieux; d'Huanuco, qui renferme de grandes habitations aujourd'hui abandonnées, et de Tarma, qui se trouve dans un climat des plus agréables. La province de Tarma comprend la ville de Pasco, qui est dans un pays agreste et sauvage, appelé les plaines de Bombon, où il ne croît aucune espèce de grains. Malgré ces désavantages, la ville est une des plus peuplées, des plus marchandes et des plus importantes du royaume, à cause de son voisinage des riches mines d'argent de Lauricocha. Atanjauja est le chef-lieu de la vallée de Jauja, qui est la plus florissante, et une des plus peuplées du Pérou, parce qu'elle a la facilité d'envoyer aux mines de Pasco le maïs et autre denrées qu'elle produit. Guanca-Velica, à trente lieues de Quamenga, située dans une crevasse des Andes, est fameuse par sa mine de vif-argent qui n'en est qu'à une lieue et demie, et se trouve à 2,150 toises au dessus du niveau de la mer. Les sources chaudes de Guanca-Velica sont chargées de tuf calcaire.

Guamanga.

Guamanga, ville principale de la province de ce nom, à 70 lieues de Lima, est située sur le penchant d'une colline; elle a d'excellens paturages et beaucoup de troupeaux, dont la laine est fine et recherchée dans tout le Pérou. Son territoire est fertile en blé, et il n'y a pas de ville au Pérou qui la surpasse par la beauté des édifices, qui sont tous en pierre; ses maisons ont de grands et jolis jardins où l'on recueille beaucoup de fruits; ses places sont vastes et carrées, et elle est entourée d'allées d'arbres magnifiques. Il s'y fait un grand commerce de grains, de fruits, de menu bétail, de cuirs et de maroquins. Guamanga est le siège d'une université et d'une intendance; ses habitans sont polis, intelligens, et s'appliquent aux sciences. Sa position centrale entre Lima et Cuzco la rend très-importante, et en ferait peut-être la capitale, si son climat n'était pas un peu froid.

Ville de l'Intendance de Cuzco.

Il y a dans l'Intendance de Cuzco plusieurs autres petites villes. Le district de Calca-y-Lares fournit le meilleur sucre de tout

le royaume : les cannes y durent plusieurs années sans qu'on en prenne le moindre soin ; elles sont d'un produit considérable, et murissent au bout de *quatorze mois* : ce qui serait une particularité bien remarquable, si l'on pouvait l'admettre sur l'assertion d'un auteur aussi peu judicieux que celui qui la rapporte (1) : le sucre s'en cristallise avec une extrême rapidité. Le district de Cames et Cauches a pris son nom de deux tribus, dont il existe encore des restes : les individus appartenans à la première sont robustes, taciturnes et orgueilleux, ils s'habillent en noir et vont à cheval ; les autres sont d'une taille moyenne, gais, légers, et ne se couvrent que de peaux. Leurs langages diffèrent comme leurs mœurs ; ils vivaient sous deux Princes ou *Curachs* indépendans, jusqu'à l'époque où ils furent subjugués par les Incas (2). « Quelques écrivains Espagnols rapportent que dans ce pays, aux environs de Condoroma, on ressent durant les orages et lorsqu'il tonne ou fait des éclairs, des picotemens aux mains, au visage et par tout le corps : on a donné le nom de mouches à ces sensations, qui ne sont que l'effet du fluide électrique dont l'air est rempli, car elles cessent aussitôt avec l'orage (3) ». Ce phénomène a besoin d'être mieux observé par quelque voyageur éclairé.

Description du lac de Titicaca.

Dans l'audience de Charcas, qui est un démembrement du Haut-Pérou, la géographie physique s'arrête avec satisfaction sur les bords du lac de Titicaca, si fameux dans l'histoire des Incas. Ce lac occupe le fond d'un bassin, qui a 130 lieues de long sur 50 à 60 de large ; il est entouré de montagnes, et n'a aucun débouché ; ses eaux sont un peu saumâtres et amères, et il a de 70 à 80 brasses de profondeur. C'est dans l'île de Titicaca, dont le lac a emprunté le nom, que Manco-Capac prétendit avoir reçu sa vocation divine pour donner des lois aux Péruviens. Il avait été élevé un temple couvert d'or dans ce lieu sacré ; et la tradition porte qu'à l'arrivée des Espagnols, les indigènes jetèrent dans ce lac la plupart de leurs trésors, et surtout la grande chaîne d'or de l'Inca Huaina-Capac, qui avait 700 pieds de longueur.

(1) *Alcedo*, Dictionario, au mot *Calcas y Lares.*
(2) *Viajero Universal*, XXI pag. 80-99.
(3) Alcedo, au mot *Caxes y Canches.* On trouve la même relation dans le *Viajero Universal*, XIV. pag. 185 ; mais T. XXI., pag. 89-99, il n'en est plus parlé.

Villes du Pérou méridional. La-Plata.

L'audience de Charcas réside dans la ville de La-Plata, appelée aussi Chuquisaca, et par les Indiens Chuquifuga. Cette ville emprunta son premier nom d'une mine d'argent qui existait dans la montagne de Porco, d'où les Incas tiraient d'immenses richesses; elle est située sur un bras du Pilcomayo, et entourée de hauteurs qui la mettent à l'abri des vents. Le climat y est très-doux en été, et varie peu le reste de l'année; mais pendant l'hiver, qui commence en septembre et finit en mars, les orages, les tonnerres et les éclairs y sont fréquens, et les pluies de longue durée. Les maisons y sont plutôt grandes et commodes qu'élégantes; mais elles ont des jardins qui en rendent le séjour fort gai. La population de cette ville est de 14,000 habitans, y compris les Indiens. On y voit plusieurs édifices magnifiques, et l'on admire surtout l'architecture et les ornemens de la cathédrale.

La Paz.

La Paz est le chef-lieu d'une petite juridiction de l'audience de Charcas, et a un évéché: c'est une ville grande, bien bâtie, avec des fontaines et des édifices publics; elle est dans un terrein uni quoiqu'entouré de collines, excepté du côté de la rivière. Lorsque les pluies ou la fonte des neiges font gonfler cette rivière, elle entraîne dans son cours des masses de roc, et charrie de la poudre d'or, que dépose son eau. En 1730, un Indien y trouva en se lavant les pieds un morceau d'or d'une telle grosseur, que le marquis de Castel-Fuerte l'acheta pour 12,000 pièces de huit, et l'envoya en Espagne comme un présent digne de la curiosité du Souverain (1). Le commerce principal de cette ville, dont la population est de 20,000 âmes (2), consiste en herbe du Paraguay, dont il s'y fait des expéditions considérables pour les autres villes du Pérou. La température est froide aux environs; mais le sol est fertile dans les vallées, et l'on y cultive la canne à sucre, dont les plantations à Tomina durent 30 ans.

Potosi, dans la province de Charcas, est sous la juridiction de l'archevêché de la Plata, dont elle est éloignée de 75 milles à l'est. Cette ville est bâtie sur le penchant méridional de la fameuse montagne du même nom, dans un pays stérile et froid, où il y a néanmoins des eaux thermales. Elle est redevable de sa célébrité à cette montagne ou *cerro de Potosi*, qui, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, a fourni une immense quantité d'argent. Cette heu-

(1) Gazetier Américain au mot *Pax*.
(2) *Helm*, Journal d'un voyage.

reuse découverte, qui eut lieu en 1445, fut l'effet d'un évènement purement accidentel. Un Indien appelé par les uns Gualca, et par les autres Hualpa, étant à la poursuite de quelques chèvres sauvages sur cette montagne, s'accrocha à un arbuste pour s'aider à gravir sur un endroit escarpé; mais n'ayant pu résister au poids de son corps, cet arbuste se détacha de la terre, et laissa voir à découvert une masse de bel argent, dont plusieurs morceaux s'étaient fixés dans les racines de l'arbuste. L'Indien, qui demeurait à Porco, se hâta de revenir chez lui avec ce premier fruit de sa découverte; il purifia l'argent, en fit usage, et retournait à son trésor dès que sa provision commençait à s'épuiser. Un de ses amis intimes appelé Guanca, étonné du changement inopiné de son état, désira en savoir la cause, et lui fit de si vives instances qu'il en obtint enfin l'aveu. Ayant été mis à part de son secret, les deux amis, continuèrent pendant quelque tems à aller ensemble à la montagne, pour y prendre leur fardeau d'argent, jusqu'à ce que Guanca, à qui l'autre ne voulait pas faire connaître le procédé dont il se servait pour purifier le métal, révéla la chose à Villaroel son maître, Espagnol qui vivait à Porco. Ce dernier, sans perdre de tems alla visiter l'endroit; et le 21 avril 1545, il fut ouvert une mine dont l'exploitation eut un succès prodigieux. Cette première mine fut appelée le Découvreur, parce qu'elle avait conduit à la découverte de plusieurs autres mines renfermées dans ces montagnes. Peu de jours après, il en fut ouvert une autre qu'on nomma la mine d'Etain; puis une troisième dite la Riche, comme étant plus abondante que les autres; et enfin celle à laquelle on a donné le nom de la Mendicta. Telles sont les principales mines de Potosi (1), dont le produit annuel s'élevait à 9,282,382 livres sterling.

Découverte des mines de Potosi.

(1) D'après le tableau du produit annuel des mines de l'Amérique Espagnole au commencement du dix-neuvième siécle (*a*), celui des mines du Pérou et autres provinces de l'Amérique méridionale est bien inférieur au produit des mines du Mexique. M.r Humboldt est d'avis que les mines du Pérou sont non seulement d'une exploitation plus difficile, parce qu'elles sont situées à une plus grande hauteur, mais encore qu'elles ne sont pas aussi riche qu'on l'avait cru. Il en donne pour preuve les deux comptes des mines de Guanaxuato au Mexique, et de Potosi dans le Pérou. Cependant M.r Helm, savant minéralogiste, qui n'a point vu

(*a*) *V. De-Humboldt. Essai sur le Mexique, IV.* 212, 218.

Ville de Potosi. Cette montagne célèbre, au pied de laquelle est bâtie la ville, domine toutes les autres d'alentour. La couche porphyritique qui en fait le couronnement lui donne la forme d'un cône ou d'une colline basaltique, dont la hauteur est de 697 toises au dessus du plateau voisin; sa couleur, à quelque distance de sa base, est d'un brun rougeâtre. La planche 13 offre la vue de cette montagne et de la ville. Outre l'avantage d'être le siège de l'administration des mines, et de divers établissemens qui y ont rapport, Potosi a encore celui de se trouver tout près d'un bras du Pilcomayo, rivière qui se jette dans le Paraguay: ce qui en fait le centre d'un grand commerce, et facilite ses communications avec Buenos-Ayres. Il est difficile de faire accorder entr'eux les écrivains sur la population de cette ville. Les uns la réduisent à 30,000 âmes: M.r Helm, naturaliste Allemand, qui y a séjourné plusieurs années, la porte à 100,000. Le Gazetier Américain lui donne deux lieues de circonférence, et une population de 70,000 habitans, dont 10,000 Espagnols, parmi lesquels on compte des personnes d'un rang distingué, et qui possèdent pour la plupart d'immenses richesses.

Oropesa, Torij.. etc. Le Pérou méridional présente encore plusieurs autres villes dignes de remarque, que voici. Oropesa, qui est dans la vallée de Cochabamba, sur une petite rivière dont les eaux se joignent à celles du Guapoy, a été fondée par Don François de Tolede, qui lui donna ce nom en l'honneur du Comte d'Oropesa de Castiglia-Nuova en Espagne, son parent. Les habitans font un grand commerce de grains et de fruits, dont cette vallée abonde. Tarija est la capitale

le Mexique, croit que la différence remarquée au désavantage du Pérou vient particuliérement de ce que le Mexique se trouve presque la moitié plus près de la métropole: ce qui a mis le gouvernement dans le cas d'y établir une police plus réguliére, et un meilleur systême d'administration. Ces avantages y ont eu pour résultat une population plus nombreuse, une industrie plus active, et un plus grand crédit: circonstances qui toutes sont favorables à l'exploitation des mines. Il manque au Pérou une banque royale ou particulière; et puis le transport des métaux en Europe est plus long par Vera-Cruz et la Havane, que par le fleuve de la Plata, qui est le seul grand débouché qu'ait l'Amérique méridionale. Si le Pérou se trouvait dans une position aussi convenable que le Mexique, ou si la navigation de l'Amazone était ouverte, il n'y a pas de doute « qu'on tirerait des mines de ce pays seul, quatre fois plus d'or et d'argent que n'en fournissent à présent toutes les mines ensemble ».



de la province de Chicas; son sol est également fertile en grains, en fruits et en vin. S.t François d'Atacama est chef-lieu de la province de ce nom, qui, confine au nord avec le territoire d'Arica, et au sud avec le Chili: la partie maritime de ce pays n'est qu'un affreux désert; mais l'intérieur a des terres fertiles, des métaux et des eaux chaudes. Santa-Cruz de la Sierra, ville considérable, mais peu connue, est au milieu d'une vaste contrée parsemée de collines, au de là desquelles on trouve les immenses plaines de sable de la province de Chiquitos, qui s'étend au nord jusqu'aux plaines boisées de celle de Moxos.

Après avoir donné la topographie du Bas et Haut-Pérou, nous allons examiner succinctement la forme du gouvernement, les usages, les mœurs et le commerce des colonies Espagnoles établies dans cette partie de l'Amérique méridionale.

Gouvernement du Pérou.

Les vice-Rois du Pérou font leur résidence à Lima. On trouve dans Ulloa une longue description de la réception qui leur est faite dans cette capitale, ainsi que de la pompe et de la magnificence qui accompagnent cette cérémonie (1). Les fonctions d'un vice-Roi durent trois ans, après lesquels le Roi peut le confirmer dans son emploi. Il déploie dans son gouvernement toute la pompe et les prérogatives de la royauté; son pouvoir est absolu dans toutes les affaires civiles, criminelles et de finance; et il a sous lui des officiers et des tribunaux, dont les attributions embrassent différentes branches de l'administration publique: c'est lui enfin qui nomme tous les officiers, ensorte que l'importance de sa charge est encore au dessus de la dignité de son titre. Il a pour la garde de sa personne deux corps de troupes, dont l'un est de 160 hommes à cheval commandé par un capitaine et un lieutenant, portant uniforme bleu-céleste avec revers en écarlate garnis de franges en argent, et avec des bandoulières semblables. Ce corps est composé d'Espagnols, tous gens d'élite. Ils montent la garde à la principale porte du palais; et toutes les fois que le vice-Roi sort, il est escorté d'un piquet de huit hommes, dont quatre le précèdent et les quatre autres le suivent. L'autre corps est composé de cinquante hallebardiers également Espagnols, ayant uniforme de même couleur, avec des camisoles et des paremens en velours cramoisi, ornés d'un double galon en or. Ceux-ci montent la garde aux portes des salles qui aboutissent à celle des audiences publiques, et conduisent aux appartemens du

Vice-Rois, leur pouvoir et pompe.

(1) Voyage au Perou, liv. I. ch. IV. pag. 437.

vice-Roi, qu'ils accompagnent de même toutes les fois qu'il sort, ou qu'il se rend aux séances des tribunaux. Outre ces deux corps, il y a encore dans l'intérieur du palais un détachement d'infanterie de la garnison de Callao, composé de cent hommes, sous les ordres d'un capitaine et d'un lieutenant, et dont l'emploi est d'assurer l'exécution des ordres du vice-Roi et des arrêts des tribunaux. Indépendamment de son intervention aux séances des cours de justice et à celle des conseils de guerre et de finance, le vice-Roi donne chaque jour une audience, où il est permis à tout le monde de se présenter. A cet effet il y a dans le palais trois salles où il reçoit, savoir; dans la première, qui est décorée des portraits de tous les vice-Rois ses prédécesseurs, les députations des Indiens et des mulâtres; dans la seconde, les Espagnols; et dans le troisième, où sont les portraits du Roi et de la Reine actuellement régnans, toutes les dames qui demandent une audience privée.

Milice.

Le traitement du vice-Roi est de 7,167 livres sterling par an, non compris les avantages licites de sa place, qui valent le triple. Il peut faire une levée de 120,000 hommes dans l'étendue de son gouvernement; mais on croit qu'il ne pourrait pas en armer le cinquième. La garnison de Lima se compose de 14 compagnies d'infanterie Espagnole, sept compagnies du commerce, huit d'Indiens, six de mulâtres, et dix escadrons de cavalerie Espagnole: ce qui fait en tout quatre mille hommes, tous robustes et bien disciplinés.

L'état est bien ordonné, surtout quant à l'administration de la justice. Les affaires qui regardent exclusivement le cabinet sont expédiées par un secrétaire d'Etat, et un adjoint qui a une qualité expresse pour l'exercice de cet emploi important. C'est de ce bureau qu'émanent les ordres pour l'expédition des passeports, que chaque *Corrégidor* a la faculté de délivrer dans son arrondissement. Le secrétaire a le droit d'exercer tous les emplois de magistrature pendant deux ans, sauf pourtant l'approbation du vice-Roi, sans laquelle il ne peut rien faire. Les causes majeures sont portées à la cour nommée *Audience*, des arrêts de laquelle il n'est permis d'appeler au conseil des Indes, que dans les cas d'injustice notoire, et d'un second procès. Ce tribunal, ou cour suprême, qui siège à Lima, est composé de huit auditeurs, et d'un procureur fiscal pour les affaires civiles; il tient ses séances dans le palais du vice-Roi où il occupe trois salles, dans les deux premières desquelles les causes sont traitées publiquement ou en particulier.

Administration de la justice.

Vient ensuite la chambre des comptes, qui est composée d'un commissaire et de deux directeurs, avec des officiers inférieurs pris dans toutes les classes. C'est là que les *Corregidors*, ou Gouverneurs, qui ont le maniement des deniers publics présentent leurs comptes; et c'est de cette chambre qu'émanent toutes les dispositions relatives aux finances. On a encore établi dans le palais la trésorerie, où se versent tous les fonds publics provenant de la juridiction de l'*Audiencia* de Lima. *Chambre des comptes.*

La magistrature se compose de *Regidors* ou sénateurs, *Alferez real* qui est une espèce de lieutenant-général de police, et de deux *Alcades* ou juges, tous de la première noblesse. Ces magistrats sont chargés du maintien de l'ordre public, et de l'administration de la justice ordinaire. Les *Alcades* président alternativement chaque mois: car, par un privilège particulier à la ville de Lima, la juridiction du *Corregidor* ne s'étend qu'aux Indiens. *Magistrature.*

Une des institutions les plus utiles qu'il y ait au Pérou, lorsqu'elle est confiée à des mains intègres, c'est celle de la cour qui a pour but la sûreté de la succession des personnes décédées. Cette cour se charge non seulement des biens de tous ceux qui meurent sans héritiers ou sans avoir fait de testament; mais elle veille encore à la conduite de quiconque est dépositaire d'effets appartenans à autrui.

Un autre tribunal est le *Consulado*, consulat (ou conseil) de commerce. Il est composé d'un président et de deux consuls, dont les attributions s'étendent sur tout ce qui concerne le commerce; ils jugent de toutes les contestations en ce genre, et suivent à cet égard la jurisprudence et les réglemens des consulats de Cadix et de Bilbao. *Tribunal pour les affaires de commerce.*

Le chapitre de la cathédrale, à la tête duquel est l'Archevêque, est composé de cinq dignitaires; qui sont, un doyen, un archidiacre, un chantre, un théologal et un trésorier; de neuf chanoines, de six prébendés et de six semi-prébendés. Le tribunal ecclésiastique se compose de l'Archevêque et de son official. Les suffragans de ce prélat sont les évêques de Panama, de Quito, de Truxillo, de Guamanga, d'Arequipa, de Cuzco, de Santiago et de la Conception: ces deux derniers sont dans le Chili. Le tribunal de l'inquisition est composé de deux inquisiteurs et d'un fiscal, qui sont, ainsi que les officiers subalternes, nommés par l'inquisiteur général, et en cas de vacance, par le conseil suprême de l'Inquisition. *Religion.*

Instruction publique. On enseigne dans les collèges et dans l'université de cette ville les sciences divines et humaines. Les Péruviens montrent beaucoup d'intelligence et des talens précoces, qui sont en eux plutôt l'effet de dispositions naturelles que de l'éducation ; et s'ils ne se distinguent pas également dans tous les genres d'étude, ce n'est point faute de goût ni de capacité, mais bien de professeurs instruits. Il y a à l'université de S.t Marc des chaires pour chaque science: les collèges de S.t Toribio, de S.t Martin et de S.t Philippe jouissent de privilèges particuliers, et l'on y enseigne les sciences et diver ses langues.

Usages et mœurs des habitans de Lima. La population de l'opulente ville de Lima est composée d'Espagnols, d'Indiens, de Nègres et de Métis. Les premiers y sont au nombre de 16 à 18,000, dont un tiers ou un quart forme la noblesse la plus distinguée du Pérou. *Espagnols.* Plusieurs ont des titres de dignité Castillane, et l'on ne compte pas moins de 45 comtes ou Marquis parmi eux. Il y a encore à Lima un nombre considérable de chevaliers de différens ordres, et d'anciennes familles sans titres qui vivent avec beaucoup de faste: on compte dans ces dernières vingt-quatre majorats, auxquels sont attachés de grands revenus. Une de ces familles est issue de la race des Incas, c'est celle d'*Ampuero*, ainsi appelée du nom d'un capitaine Espagnol qui était du nombre des conquérans du Pérou, et se maria avec une *Coya* (1). Les Rois d'Espagne ont accordé à cette famille beaucoup d'honneurs et de privilèges, comme en dédommagement des pertes et des malheurs de ses ancètres. L'institution des majorats a pour but de préserver ceux qui les possèdent d'une décadence, que le luxe de leur représentation rendrait enfin inévitable. Aux avatages d'une grande fortune ils réunissent en outre des emplois politiques et militaires, auxquels sont affectés des émolumens considérables. Quant aux nobles qui n'ont ni majorats, ni possessions, ils trouvent dans le commerce, qu'ils font en grand, des ressources qui les en dédommagent amplement, cette profession n'étant pas incompatible avec leur état, comme elle l'était alors en Espagne.

Nègres et Mulâtres. Les Nègres et les Mulâtres forment la plus grande partie de la population. Ce sont eux qui exercent les arts mécaniques, auxquels s'appliquent également les Européens, sans s'embarrasser, comme à Quito, s'il se trouve quelqu'un des premiers dans leur pro-

(1) C'était le nom que donnaient les Incas aux Princesses du sang royal.

fession : car à Lima tout le monde cherche à gagner, et les moyens d'y réussir y étant différens, on n'y regarde pas de si près.

Indiens, Métis.

La troisième et dernière espèce des habitans est celle des Indiens et des Métis, dont le nombre est peu considérable en proportion de celui des autres castes, et de la grandeur de la ville. C'est à ces deux classes qu'appartiennent la plupart des cultivateurs, des ouvriers en poterie, et de ceux qui vont vendre les denrées au marché. On n'est servi dans les maisons que par des Nègres ou des Mulâtres libres ou esclaves, mais particulièrement par des individus de cette dernière condition.

Habillement des hommes.

L'habillement des habitans de Lima ne diffère guères de celui qu'on porte en Espagne, et l'on n'y remarque pas non plus beaucoup de variété d'une classe à l'autre. Il n'y a de distinction pour personne dans le choix des étoffes, et il est libre à chacun de porter celle qu'il lui plait : en sorte qu'il n'est pas rare de voir un mulâtre qui exerce un métier, vêtu d'une étoffe riche, et habillé d'une manière à ne pouvoir être distingué d'un homme de qualité. Il règne dans cette ville un luxe extraordinaire ; et l'on peut dire sans exagération, que l'usage des étoffes qui se fabriquent dans le pays, n'est nulle part ailleurs aussi général qu'à Lima, malgré les nouveautés que l'industrie produit chaque jour en ce genre. Mais les femmes l'emportent de beaucoup sur les hommes à cet égard, et leur luxe est porté à un point qui mérite qu'on en fasse une mention particulière.

Des femmes.

Les femmes ornent leurs vêtemens d'une quantité de dentelles, dans le choix desquelles elles montrent infiniment de goût ; et leur passion pour ce genre de parure se fait remarquer jusque dans les classes inférieures, excepté dans celle des Négresses qui sont tout-à-fait de la dernière. Ces dentelles sont cousues sur de la toile, et si près les unes des autres, qu'on aperçoit à peine quelque petite partie de cette toile ; elles sont même si multipliées en certains endroits de leur habillement, qu'il semble n'être composé que de cela ; et ce sont toujours des plus fines de Flandre, les autres étant regardées comme de trop peu de valeur.

L'habillement des femmes de Lima diffère beaucoup de celui des Européennes, et il n'y a que l'usage du pays qui puisse le rendre supportable. Il se compose d'une chemise, d'une jupe de toile appelée *Fustan*, ou jupe de dessous blanche, d'une autre jupe ouverte, et d'un corset qui est blanc en été et d'étoffe en

hiver. Voyez la planche 14. Quelques-unes, mais en petit nombre, ajoutent à tout cela une espèce de manteau, qu'elles laissent ordinairement ouvert. La différence qu'il y a entre ce genre de vêtement et celui des femmes de Quito, quoique composé des mêmes parties, c'est que la jupe des femmes de Lima est beaucoup plus courte, car elle ne descend que jusqu'à la moitié du mollet; et de là jusqu'à la cheville du pied, ce n'est qu'une bande de dentelles attachées au *Fustan*. On voit pendre au travers de ces dentelles les bouts des jarretières, qui sont brodés en or ou en argent, et quelquefois ornés de perles. La jupe est de velours ou de quelqu'autre étoffe riche, chargée d'ornemens comme celle des femmes de Quito. Les manches de la chemise, qui ont une aune et demie de longueur et deux de largeur, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles attachées ensemble de diverses manières. Elles portent sur la chemise le corset, dont les manches sont grandes et ont une forme circulaire : ces manches sont en dentelle, et garnies en batiste ou en linon de la plus grande finesse. Celles de la chemise sont semblables, si même elles ne sont pas encore plus belles: cette chemise est fixée sur les épaules par des rubans attachés au corset. Les manches de ce corset se relèvent jusques sur les épaules, ainsi que celles de la chemise qui se retroussent par dessus; et ces quatre rangs de manches forment comme quatre ailes, qui descendent jusqu'à la ceinture. Les femmes qui portent le manteau le roulent autour d'elles, sans cesser cependant de mettre le corset. En été elles portent un voile ou espèce de tablier, assez semblable à la chemise qui est en batiste ou en linon très-fin garni de dentelle. L'hiver elles s'enveloppent d'un *rebos*, qui consiste en un morceau d'étamine ou de flanelle; mais quand elles sortent, ce *rebos* est orné et garni comme la jupe : quelques-unes l'ornent de franges, d'autres de passemens en velours noir. Elles portent par dessus la jupe un tablier semblable aux manches du corset. On peut juger d'après cela, de ce que peut coûter un habillement de ce genre, où il entre plus de garnitures que d'étoffe; et l'on ne sera point surpris, que la chemise seule d'une nouvelle mariée, coûte quelquefois plus de mille écus.

Elles se glorifient d'avoir le pied petit.

Un avantage dont les femmes de Lima sont particulièrement jalouses, c'est d'avoir le pied petit : ce à quoi elles n'attachent pas moins de prix que les Chinoises: aussi sont-elles habituées à porter dès l'enfance des souliers très-étroits : et il n'est pas rare de voir de ces femmes, dont le pied n'a pas plus de cinq à six pouces de long.



G. Gallina inc.

Leurs souliers sont plats et sans semelle ; ils sont faits d'un morceau de maroquin qui sert de semelle et d'empeigne ; ils ont la pointe large et ronde comme le talon, et ressemblent à un 8. L'usage est d'y adapter des boucles en diamant ou autres pierreries, selon les moyens de la personne qui les porte, mais c'est plutôt par luxe que par besoin, ces souliers étant faits de manière à rester fermes au pied sans attache. Les bas qui sont toujours en soie sont ordinairement blancs, quelquefois de couleur et brodés sur les côtés ; mais le blanc est la couleur la plus à la mode, comme étant la plus propre à cacher les défauts de la jambe, qui est presque toute entière exposée à la vue.

Les femmes ont généralement les cheveux noirs, épais, et qui leur arrivent jusqu'à la ceinture. Elles en forment six tresses qu'elles relèvent derrière leur tête, qui en est couverte dans toute sa largeur, et qu'elles attachent avec une épingle en or un peu recourbée, à laquelle elles donnent le nom de *polizon*, ainsi qu'à deux boutons de diamans qui la terminent aux deux bouts. La partie de ces tresses qui n'est point attachée à la tête leur retombe sur les épaules en forme d'un cercle applati. Elles portent en outre devant et derrière la tête des aigrettes de diamant. Leurs cheveux de devant sont frisés en petites boucles, qui leur descendent du haut des tempes jusque vers le milieu des oreilles ; et sur chaque tempe elles appliquent un petit morceau de velours noir. *Coiffure.*

Leurs pendans d'oreille sont en diamans, ornés de petits boutons ou glands de soie parsemés de perles. Au collier qu'elles portent, et qui est aussi en perles, elles joignent un rosaire en grosses perles, qui leur tombe sur la poitrine. Outre les bagues de diamans et les bracelets de perles des plus grosses et des plus belles, plusieurs dames portent encore des diamans montés en or, et au dessous de l'estomac un bijou grand et rond, attaché à un ruban passé autour de leur corps, et qui est également garni en diamans. Si l'on se représente une de ces femmes avec les riches étoffes dont elle est habillée, et avec les dentelles et les pierreries qui forment sa parure, on n'aura pas de peine à croire qu'elle n'a pas moins d'une valeur de 40 à 50,000 écus sur elle ; et ce qui rend ce luxe encore plus extraordinaire, c'est qu'il s'étend jusqu'aux femmes des particuliers. *Parure.*

Leur habillement pour sortir de chez elles est de deux sortes, qui consistent ; l'une en un voile de taffetas noir avec une longue

jupe; et l'autre en une cappe et une jupe ronde. Le premier de ces vêtemens se met pour aller à l'église, et l'autre pour aller à la promenade. Ils sont brodés l'un et l'autre en or, en argent ou en soie sur un fond de toile, qui ne répond point au reste.

Elles ont une passion particulière pour les fleurs et les parfums. Elles portent toujours de l'ambre sur elles, et en mettent derrière leurs oreilles, dans leurs vêtemens et jusque dans leurs bouquets. Leurs cheveux sont entrelacés des fleurs les plus belles et les plus odoriférantes, et elles en garnissent aussi leurs manches. La grande place de Lima est toujours comme un parterre, tant est considérable la quantité de fleurs qu'on y apporte tous les matins.

Les femmes de cette ville sont douées d'une imagination et d'une sensibilité extrêmement vives; elles sont naturellement gaies, mais sans jamais manquer à la décence. La musique est une de leurs principales occupations; et l'on entend sans cesse, même parmi les gens du peuple, des chansons agréables et spirituelles. La vivacité et la pénétration des habitans de cette ville leur assignent un rang distingué parmi les nations civilisées. Le bon goût, l'urbanité et beaucoup d'autres qualités sociales semblent être héréditaires chez les Péruviens qui sont restés fidèles à Ferdinand VII. Il est néanmoins à souhaiter que le système d'éducation s'y perfectionne.

GOUVERNEMENT, RELIGION, USAGES ET MOEURS DES ANCIENS PÉRUVIENS.

Anciens Péruviens.

NOTRE attention va se fixer maintenant sur les peuples indigènes du Pérou; mais leur histoire ne s'étant conservée qu'à l'aide de traditions verbales, ou de ces nœuds symboliques qu'ils appelaient *quipu*, elle est infiniment plus obscure que celle des Mexicains, et ne remonte pas à plus de deux ou trois siècles avant la découverte de l'Amérique par Colomb, en donnant au règne des douze Incas une durée commune de vingt ans chacun.

Garcilas de la Vega, l'historien le plus authentique du Pérou, issu lui-même de race royale du côté da sa mère, attribue aux Incas l'honneur et le mérite d'avoir civilisé une nation barbare, errante à la manière des brutes, et qui n'avait aucune idée de religion naturelle, de vertus ni de lois. Garcilas ayant interpellé un jour l'Incas son oncle sur l'origine de sa nation, et l'élévation des Incas, il en

reçut la réponse suivante. « Mon neveu, je veux bien vous satisfaire, car il importe essentiellement que ces choses là vous soient connues, et que vous les graviez dans votre cœur. Sachez donc que toute cette région n'était auparavant qu'une forêt et un désert, et la nation un troupeau de brutes sans lois et sans religion, n'ayant aucune connaissance des arts nécessaires à la société, tels que ceux d'ensemencer les terres, d'en recueillir les productions, de bâtir des maisons, de filer le lin et la soie, et d'en faire des étoffes. Nos ancêtres habitaient les cavernes des rochers et des montagnes, et se nourrissaient de racines, d'herbes et de chair humaine. Ils se fesaient des vêtemens avec des feuilles ou des écorces d'arbre et des peaux de bêtes. Enfin ils étaient tout-à-faient sauvages, tenaient les femmes en commun, et se servaient de la première qui se trouvait à leur portée ».

Leur barbarie primitive.

Les anciens Péruviens, ainsi que les Nègres de la côte d'Afrique avaient une multitude de Dieux, et ils s'en fesaient de tout ce qui se présentait à leur vue. Chaque nation, chaque province, chaque tribu, chaque famille, chaque individu avait ses Dieux particuliers: car ces peuples grossiers ne pouvaient pas comprendre qu'un même Dieu pût veiller aux actions de tous les hommes. Quelques-uns, par un simple instinct de reconnaissance, adoraient la nature bienfesante, les montagnes mères des fleuves, les fleuves même et les fontaines qui fertilisaient leurs terres, les arbres qui alimentaient le feu de leurs foyers, les animaux doux et timides dont ils mangeaient la chair, et la mer qu'ils appelaient leur nourrice à cause des poissons qu'elle leur fournissait. Mais la terreur présidait au culte de la plupart d'entr'eux. Ils s'étaient faits des Dieux des objets les plus horribles, et rendaient un hommage superstitieux au cuguar, au jaguar, au condor et aux plus grands serpens; ils adoraient les tempêtes, les vents, les éclairs, les cavernes, les précipices, et se prosternaient devant les torrens, les sombres forêts, et au pied de ces volcans redoutables qui déchirent les entrailles de la terre. Les honneurs qu'ils rendaient à ces terribles divinités n'étaient cependant qu'une ombre de culte, et ils ne semblaient pas avoir pour elles plus de respect que l'Africain n'en a pour ses idoles ou fétiches. Toutefois cela n'empêchait pas qu'on ne les vît quelquefois s'ouvrir le ventre, se déchirer les entrailles, et même arracher des enfans à la mamelle pour les immoler sur l'autel.

Culte et superstition.

Sacrifices.

Garcilas confirme la relation de Blas Valera, qui dit que les montagnards des Andes mangeaient de la chair humaine, et immolaient à des serpens des hommes et leurs propres enfans. Ils partageaient leurs prisonniers de guerre par quartiers pour les distribuer ou les vendre à la boucherie au profit du vainqueur. S'il y avait parmi ces prisonniers quelque personnage de distinction, on l'attachait nu à un pieu: on lui coupait avec des couteaux de pierre les parties les plus charnues, telles que le gras des jambes, des bras, des cuisses et des fesses; et après avoir arrosé les assistans du sang qui en coulait, on mangeait ces parties sous les yeux de la malheureuse victime, qui se voyait ainsi ensevelie toute vivante dans le ventre de ses ennemis. Les femmes s'humectaient le bout des mammelles de ce sang, pour le faire sucer aux enfans avec leur lait (voy. la planche 15), et tout cela dans l'intention de faire une chose agréable à leurs Dieux. Après que le patient était expiré, on dévorait le reste de son corps avec un respect plus réservé. « Telles étaient, dit Garcilas, les mœurs de ces barbares avant d'avoir été civilisés par les Incas ». Il peut se faire néanmoins qu'une grande partie de ce récit ne soit que des traditions fabuleuses, ou des exagérations inventées dans la vue de relever le prix des bienfaits dont ce peuple était redevable aux Incas, et de maintenir l'espèce de vénération qu'il avait conçue pour eux.

L'orgueuil national s'était associé à la superstition. Les Péruviens regardaient ces Dieux cruels comme s'ils avaient été les ancêtres de leurs tribus. Les uns, tels que les habitans de Cuba, de Quinvala et de Tacmar, fiers de se croire issus d'un lion adoré de leurs pères, portaient pour vêtement la peau de leur Dieu dont la crinière leur retombait sur le front, et affectaient un air féroce dans leurs regards. Les autres, comme dans le pays de Sulla, de Vilca, d'Hanco et d'Urimarca, se vantaient d'être nés d'une montagne, d'une caverne, d'un lac ou d'une rivière auxquels leurs ancêtres sacrifiaient leurs premiers nés (1).

Histoire de l'origine de l'empire du Pérou.

Tels étaient nos ancêtres, continue l'oncle de Garcilas, lorsque le soleil notre père, touché de leur misère, envoya sur la terre son fils et sa fille pour leur révéler sa divinité, leur apprendre à l'adorer, et leur donner des préceptes sur tout ce qui constitue la vie sociale, sur l'agriculture et sur la manière d'élever

(1) Garcilas, liv. I. chap. 2.

15



Gallina f.

Le soleil envoie du ciel son fils et sa fille pour instruire les peuples.

des troupeaux. C'est dans ces vues que le Soleil, notre premier père, plaça ses deux enfans dans le voisinage du lac de Titicaca, à 80 lieues de Cuzco, en leur donnant la liberté d'aller où bon leur semblerait. Il leur recommanda en même tems, toutes les fois qu'ils voudraient manger ou se reposer en quelqu'endroit, d'essayer de planter en terre une baguette d'or, de la longueur de la moitié du bras, et de deux doigts de grosseur, qu'il leur donna comme un signe infaillible de sa volonté, qui était que, là où elle entrerait d'un seul coup en terre, ils dussent fixer leur séjour, et former une cour, qui devint comme un point de ralliement pour les peuples. Il leur prescrivit en même tems de se conduire eux-mêmes avec équité, avec modération et douceur, et voulut qu'après avoir donné des lois à ces peuples, ils prissent d'eux tous les soins qu'un père a de ses enfans, à l'exemple du soleil qui fait du bien à tout le monde, qui éclaire et échauffe la terre, fait végéter les semences, féconde les plantes et les troupeaux, répand ses rosées bienfesantes, et visite chaque jour toutes les parties de notre globe pour connaître tous nos besoins et y pourvoir. Le Soleil notre père, continua l'Inca, après avoir ainsi expliqué sa volonté à ses deux enfans, les envoya remplir leur mission; ils partirent donc, et ayant commencé leur voyage par Titicaca vers le nord, ils essayèrent en plusieurs endroits de planter leur baguette en terre, mais sans qu'elle pût jamais y entrer. Enfin, après divers essais inutiles, ils arrivèrent dans un petit endroit, à environ huit lieues au midi de cette ville (Cuzco), appelé encore aujourd'hui *Pacavec Tempu* (1), ou *Dortoir de l'aube*, nom qui lui fut donné par l'Inca, parce qu'il en sortait chaque matin vers la pointe du jour. On y voit encore à présent la ville qu'il fit bâtir, et dont les habitans se vantaient du titre qu'ils avaient reçu de lui. De là il descendit avec sa sœur dans la vallée de Cuzco, qui était alors un lieu sauvage et solitaire, et s'arrêtèrent à Huanacauti, où ayant fait l'usage ordinaire de la baguette d'or, elle s'enfonça du premier coup en terre, et avec tant de facilité qu'elle disparut. Alors notre bon Inca se tournant vers la Reine, qui était sa sœur et sa femme, lui dit: le Soleil notre père, veut que nous établissions notre séjour dans cette vallée, il faut donc rassembler les peuples pour les instruire, et leur faire le bien qu'il nous ordonne. Ils s'en allèrent aussitôt dans le désert d'Huanecauti pour

(1) *Pacavec-Tempu*, ou, selon d'autres, *Pacavec-Tampu*, selon Herrera, veut dire *Maison de vénération*.

Manco-Capac et la Reine Caya-Mama-Oello-Huaco, sa sœur et sa femme, rassemblent les sauvages.

en réunir les habitans, voy. la planche 16; et ce désert ayant été le premier lieu sanctifié par leurs pas, et leur premier séjour, nous y avons élevé un temple pour y adorer le soleil notre père, et le remercier des bienfaits qu'il a départis au genre humain. Le Prince notre Inca s'en alla ensuite au nord, et sa sœur au midi, annonçant l'un et l'autre à tous ceux qu'ils rencontraient, que le Soleil leur père les envoyait pour les instruire, et changer leur vie sauvage en un état plus heureux. Ils disaient au peuple d'être venus pour rassembler ceux qui vivaient épars dans les montagnes et dans les déserts, et pour leur donner des habitations commodes, où ils vivraient en société, et auraient la nourriture que la nature a destinée à l'homme. Le peuple les regardait et les écoutait avec étonnement; il voyait ces enfans du Soleil, vêtus des habits que leur avait donné leur père; il admirait les brillantes pierreries suspendues à leurs oreilles, qui étaient percées en signe de la supériorité de leur naissance et de leur rang; il recevait avec avidité leur paroles, se réjouissait de leurs promesses, les croyait et les adorait comme des enfans d'un être supérieur, et se conformait à leur volonté. A force de se raconter ce prodige les uns aux autres, la réputation du Roi et de la Reine se répandit partout; les hommes et les femmes accouraient en foule, et se soumettaient à leur autorité.

Fondation de la ville de Cuzco.

Nos princes se voyant suivis d'un grand nombre de personnes, chargèrent quelques-unes d'entr'elles du soin de pourvoir à la nourriture des autres, et en employèrent une autre partie à construire des maisons sur les modèles qu'ils leur donnaient. Telle est l'origine de la ville impériale de Cuzco, qui était alors divisée en deux parties; l'une appelée *Hanan-Cuzco*, ou ville haute, et l'autre *Hurin-Cuzco*, ou ville basse. Les prosélites du Roi s'établirent dans la première, et ceux de la Reine dans la seconde : non que cette ségrégation indiquât aucune supériorité de la part du Roi, mais parce qu'il importait de distinguer leurs prosélytes les uns des autres, et de perpétuer à jamais le souvenir du commencement de la société.

Sauvages civilisés.

La ville ayant été peuplée ainsi, l'Inca enseigna à ses sujets les arts qui contribuent aux commodités de la vie; il leur apprit à labourer et à ensemencer la terre, à se fabriquer des instrumens pour les travaux de l'agriculture, et à se faire des vêtemens pour se garantir des intempéries des saisons. La reine de son côté enseignait aux femmes à former et à régler leur ménage, à filer le coton, à en faire des vêtemens pour leurs maris, pour leurs enfans



Gallina f.

et pour elles, et à se rendre, par mille autres petits soins, la vie douce et agréable.

Soumis enfin à une espèce de système d'administration civile, les Péruviens se félicitaient entr'eux de leur changement d'état, et s'en allaient par les montagnes et les bois, publiant leur bonheur et leur reconnaissance aux sauvages qui n'avaient pas encore ressenti les effets de la bienfesance des enfans du Soleil. Ils leur racontaient les faveurs qu'ils en avaient reçues, dont ils leur montraient la preuve dans leurs vêtemens, en y joignant la description de leur nouveau genre de vie, de leurs habitations et de leurs occupations. Les sauvages accouraient de toutes parts; et charmés de tout ce qu'ils voyaient, ils embrassaient de bon gré le nouvel état auquel on les invitait, de sorte qu'au bout de sept à huit ans, l'Inca se vit assez de monde pour mettre sur pied une armée capable, non seulement de le défendre, mais encore de soumettre ceux que la persuasion n'avait pu jusque là déterminer à renoncer à la vie sauvage. Le soin qu'il avait pris de leur enseigner à faire des arcs, des flèches, des lances et des massues, et de les exercer au maniement des armes, fit qu'ils se rendirent bientôt formidables, et obligèrent tous les peuples circonvoisins à recevoir les lois qui font le bonheur des hommes.

Conquêtes faites par Manco-Capac premier Inca.

Mais pour ne pas vous entretenir plus long-tems de ces détails, sachez que notre premier Inca subjugua tous les pays au levant jusqu'à la rivière Paucartampu, et qu'il conquit un pays de huit lieues au couchant jusqu'au grand fleuve Apurimac, et de neuf lieues au midi jusqu'à Quequisana. Il fonda dans cette étendue de pays plus de cent bourgades tant grandes que petites, selon que la situation des lieux pouvait le lui permettre. Voilà quels furent les commencemens de notre ville, et l'origine du grand, du riche et du fameux empire, que votre père et les troupes de sa nation nous ont enlevé. Je ne puis vous dire précisément combien de tems s'est écoulé depuis que le Soleil, notre père, envoya ses enfans ici-bas. Nous croyons cependant qu'il y a à-peu-près quatre cents ans. Cet Inca s'appelait Manco-Capac, et la Reine Coya-Mama-Oello-Huaco (1).

(1) Le mot Inca a deux significations; il signifie proprement *Seigneur*, *Roi* ou *Empereur*, et par extension *descendant du sang royal*. Le nombre des sujets qui jouissaient des bienfaits de la civilisation s'étant accru considérablement, on ajouta au nom de l'Inca le surnom de *Capac*, qui veut

Ils étaient l'un et l'autre enfans du Soleil et de la Lune (1) ".

Cette histoire fabuleuse avait trouvé crédit chez presque tous les peuples de l'empire du Pérou. Peut-être l'Inca ne l'avait-il inventée que pour les exciter plus efficacement à embrasser sa doctrine, dont les principes étaient du reste si convenables à son objet, et si propres à les rendre heureux, qu'ils reconnurent bientôt la vérité de tout ce qu'on leur avait annoncé. Après avoir bâti Cuzco, et donné des lois à ses peuples, il songea à former des colonies. Il bâtit au levant treize villages, qui furent occupés en grande partie par une tribu appelée Poques; et en établit au couchant trente qui prospérèrent tellement au bout de peu d'années, que le pays

dire *riche en vertus*, *en talens et en pouvoir.* Son épouse légitime portait le titre de Coya, nom qui signifie proprement *épouse légitime*, et qui est réservé à celle du Roi, et par participation aux Princesses nées de cette union légitime.

(1) Malgré tout le cas qu'il fesait des traditions que lui avait rapportées son oncle, Garcilas n'a pas laissé d'en citer d'autres qui se débitaient dans d'autres contrées du Pérou. De ce nombre est celle, bien plus ridicule encore, qu'on lit dans Herrera sur l'origine de la Monarchie Péruvienne, et qui est rapportée à peu prés en ces termes.

Il parut à *Pacavec-Tampu* trois hommes et trois femmes: les noms des premiers étaient Ayarache, Aranca et Airamanco; et ceux des secondes Mamacola, Mamacona, et Mamaragna. Ces noms ont, en langue Péruvienne, une signification bien analogue au caractére de chacune de ces personnes. Elles étaient vêtues les unes et les autres de courtes tuniques et de longs manteaux d'un beau travail, et avaient chacune une fronde en or d'une vertu singulière. La première chose qu'elles firent fut de bâtir Pacavec-Tampu, qui devint ensuite le point central de toutes leurs opérations: car les sauvages habitans des environs, émerveillés de la beauté de cette construction, n'hésitèrent pas à regarder comme doués d'une puissance surnaturelle ceux qui l'avaient élevée. Mais le sort des trois hommes ne tarda pas à changer. Ayarache s'empara de la fronde fatale, et tenta de se mettre au dessus de ses fréres: car avec elle il renversait les montagnes, fesait écouler les eaux stagnantes, formait des fleuves, et exécutait les plus grandes choses. Jaloux de tant de pouvoir, les deux autres conçurent le projet de se défaire d'Ayarache; et dans cette vue, ils le prièrent d'aller chercher dans une certaine grotte un vase précieux qu'ils y avaient laissé, et dont l'usage leur était, disaient-ils, nécessaire, pour l'accomplissement de certains devoirs qui leur étaient prescrits. Ils ajoutérent à cela, qu'ils avaient besoin de consulter le Soleil leur père sur plusieurs difficultés qui s'opposaient à l'effet de leur mission pour la civilisation des peuples; qu'étant

fut entièrement peuplé : c'est de ces premiers habitans que sortirent les trois grandes nations des Mascas, des Chillques et des Papres. Il donnait à chaque nouvelle colonie de nouvelles instructions selon les circonstances, enseignait à chacun la manière de se procurer les choses nécessaires à la vie, et assurait le maintien de l'ordre et de l'harmonie sociale par des lois fondées sur les sentimens de la nature et les lumières de la raison. Il fesait un devoir général de dompter les passions déréglées, d'oublier tout sentiment de haine, et de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qui fût fait à soi-même. Il recommanda surtout la chasteté, et le respect envers les femmes, et décerna la peine capitale contre l'adultère, l'homicide et le vol. Il institua le mariage, et ne permit à l'homme de pren- *Institutions et lois de Manco-Capac.*

lui le principal des trois, il obtiendrait plus facilement qu'eux du Soleil les éclaircissemens nécessaires, et que par conséquent il importait qu'ils se réunissent tous les trois dans cette grotte. Ayarache s'y rendit sans défiance ; mais à peine y fut-il, que ses deux frères en fermèrent l'entrée avec de grosses pierres et l'y laissèrent, persuadés qu'il n'en pourrait jamais sortir. Aussitôt un affreux tremblement de terre ébranla les montagnes et les collines, et engloutit les forêts avec un horrible fracas. Dans ce bouleversement de la nature, Aranca et Airamanco virent leur frère volant dans les airs avec des ailes brillantes des plus belles couleurs ; et ils entendirent une voix qui les avertissait de ne point s'effrayer, et les invitait au contraire à se rassurer, en leur disant que de cet événement devait dater la fondation d'un grand empire, et que lui, Ayarache, leur servirait de guide dans cette grande entreprise. Il leur prescrivit en conséquence de bâtir en l'honneur du Soleil un temple au lieu où est maintenant Cuzco, et leur prédit qu'en ce même endroit s'élevrait un jour une ville magnifique. Il leur recommanda en outre de se percer les oreilles en signe de la souveraineté dont ils étaient investis, et leur montra les siennes d'où pendaient les plus brillantes pierreries : exemple qu'ils ne manquèrent pas d'imiter. C'est ainsi qu'Ayarache correspondit à la perfidie de ses frères, qui en furent pénétrés de honte et de reconnaissance ; et c'est aussi d'après ce trait de générosité, que la race des Incas prit la bienfesance pour règle de toutes ses actions. Aranca et Airamanco se rendirent à l'endroit où se trouve Cuzco, et bâtirent le temple. Ayarache leur apparut une seconde fois, et leur ordonna de se ceindre le front d'un bandeau, que les Incas ont toujours porté depuis comme une marque de leur extraction royale. Enfin leur ayant apparu une troisième fois, il mit sur les épaules d'Airamanco le manteau royal, et le déclara Prince souverain. C'est celui qu'on connait généralement sous le nom de Manco Capac, qui veut dire *Seigneur riche* ou *Roi*. Herrera. Decad. III. l. 9. c. 1.

dre qu'une seule femme; et pour prévenir tout mélange de races, il voulut que chacun se mariât dans sa tribu, encore ne permit-il cet engagement qu'à l'homme âgé de vingt ans, pour qu'il fût en état de régir sa famille. Il donna enfin pour base à son système social l'agriculture; et en attendant l'époque où il pourrait faire le partage des terres, il ordonna que toutes les récoltes seraient déposées dans des lieux destinés à cet effet, d'où elles seraient distribuées à chacun selon ses besoins.

Curacas.

Il donna à chaque tribu établie dans des villages un *Curaca* ou chef pour la gouverner, et voulut qu'à l'avenir il fût choisi par ceux qui se seraient montrés les plus vertueux; il recommanda à ces chefs d'allier à la vigilance et à l'autorité la bienveillance et la douceur. Malgré la soumission et le respect avec lesquels les peuples recevaient ses préceptes, il ne laissa pas de chercher à leur inspirer la plus grande vénération pour la dignité royale, en la décorant de titres et d'ornemens particuliers. A cet effet, il ordonna que tous les individus mâles de sa famille porteraient les cheveux de la longueur d'un doigt au plus, et coupés en échelons: ce qui se fesait avec un rasoir de silex. Une autre distinction réservée aux membres de la famille royale était d'avoir les oreilles percées, opération qui se fesait avec une épine, et de porter des pendans, d'une forme et d'une grandeur extraordinaire. Ces pendans consistaient en deux gros anneaux d'un poids assez considérable, lesquels étaient suspendus à une espèce d'attache de deux palmes et plus de longueur; et qui, par l'action continuelle de leur pesanteur, allongeaient tellement le lobe de l'oreille, que les Espagnols donnèrent le nom d'*oreiones* aux hommes qui portaient cette sorte d'ornement. La troisième marque distinctive était une espèce de tresse ou de cordon, de la grosseur d'un doigt, et de diverses couleurs, appelée *Llautu*, qui leur fesait quatre à cinq tours autour de la tête en forme de guirlande. Pendant quelque tems Manco-Capac réserva pour lui seul et pour les membres de sa famille ces trois marques distinctives; mais après s'être assuré de l'affection, du respect et de l'obéissance de ses sujets, il permit aux principaux d'entr'eux de les porter, sauf pourtant quelques différences, dans la vue de se les attacher encore davantage. Le cordon ou bandelette dont il leur permit de faire usage était d'une seule couleur, ou noir: il en fut de même des cheveux dont il détermina la longueur: personne ne pouvait les avoir plus

Distinctions honorifiques de la famille royale etc.



courts que lui. Il mit aussi une distinction dans la largeur des trous aux oreilles, et dans la matière des ornemens qu'on pouvait y attacher. Dans toutes ces distinctions il eut soin de désigner la nation à laquelle appartenait l'individu qui en était décoré. Il voulut encore distinguer d'une manière particulière la personne du Monarque, au moyen d'une frange de couleur rouge qui lui ceignait la tête d'une tempe à l'autre, et se terminait par un gland. L'héritier de la couronne la portait jaune. De la frange du monarque sortaient, devant le front, à peu de distance l'une de l'autre deux plumes prises dans chacune des ailes d'un oiseau appelé *corequenque*, qui est fort-rare au Pérou: ces plumes étaient tachetées de blanc et de noir comme celles d'un faucon. Cette marque distinctive parait s'être étendue ensuite aux membres de la famille régnante, mais non avec les mêmes plumes, à cause de leur extrême rareté. Voy. la planche 17.

Marques distinctives de chaque tribu

On prétend en outre que pour distinguer les tribus les unes des autres, et les maintenir à la place qu'il leur avait assignée dans son organisation sociale, l'Inca leur affecta des signes particuliers qui servaient à les faire reconnaître. La nation des Mascas devait avoir une guirlande de paille de la grosseur d'un doigt. La tribu des Poques portait une touffe de laine blanche. D'autres tribus avaient des pendans faits de roseaux ordinaires, et quelques-unes les portaient d'une forme plus ou moins bizarre. De cette manière les individus étaient mieux connus, et il était plus facile aux magistrats de découvrir les malfaiteurs, et de provoquer de leur tribu la réparation du dommage qu'ils avait fait et leur châtiment.

Manco-Capac prescrit que ses fils se marieront avec leurs sœurs.

Manco-Capac maria son fils ainé avec l'ainée de ses filles, et voulut que ses autres enfans épousassent également leurs sœurs, pour maintenir dans toute sa pureté la race du soleil, et conserver doublement en eux le droit de succession, dont il déclara exclus ceux dans lesquels il y aurait un mélange de sang étranger.

Religion.

Persuadé de l'utilité de la religion pour le maintien des bonnes mœurs, il prit soin d'en établir les rites. Il fit élever au Soleil un temple magnifique, qu'il décora de la manière la plus convenable à son objet. Il représenta ce grand astre comme la source de tout bien, pour lequel il fallait avoir par conséquent des sentimens non seulement de dévotion et de respect, mais encore d'amour et de reconnaissance. Aussi ces hommes simples et bons se sentaient-ils pénétrés d'admiration et de gratitude, à mesure qu'ils s'éloignaient de l'état de barbarie d'où Manco-Capac les avait tirés; et

convaincus que tant de bienfaits ne pouvaient être l'ouvrage que du fils d'un Dieu, ils furent naturellement portés à l'honorer lui-même comme un Etre supérieur à la nature humaine: ses lois, qui avaient toutes pour but des objets sensibles d'utilité, ne trouvèrent en eux que des esprits soumis et respectueux, et ils transmirent ces sentimens à leurs enfans. Nous ne devons pas passer sous silence la maison qu'il fit bâtir à côté du temple, pour y tenir un certain nombre de jeunes filles de la famille royale, qui étaient consacrées au service du culte.

Mort de Manco-Capac.

On n'est pas d'accord sur la durée du règne de Manco-Capac, que les uns fixent à trente, et les autres à quarante ans. Il laissa en mourant beaucoup d'enfans qu'il avait eus, tant de la reine que d'autres femmes, ayant pour maxime qu'il importait essentiellement au soleil d'en avoir un grand nombre. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il les fit tous appeler devant lui en présence des principaux personnages de l'état, et recommanda aux premiers l'amour des peuples, et aux seconds l'obéissance au Roi, et l'observation des lois qu'il avait établies. Ses sujets pleurèrent la perte d'un homme qui avait moins été leur Roi que leur père; ils lui firent des funérailles qui durèrent plusieurs mois, et embaumèrent son corps, pour avoir toujours présent à leurs yeux un objet aussi cher et aussi précieux. D'après cela, on ne doit pas être étonné que les Péruviens aient adoré comme un Dieu ce grand législateur, auquel ils étaient redevables de leur bonheur.

Incas ses successeurs. Sinchi-Roca.

Il eut pour successeur le Prince Sinchi-Roca, qui veut dire selon quelques-uns *Prince prudent*, et selon d'autres *homme valeureux.* C'était l'aîné des enfans de Manco-Capac, et à l'exemple de son père il avait épousé sa sœur Mama-Oelo ou Mama-Cora. La persuasion de ses discours, sa douceur et ses bienfaits firent quitter l'état sauvage à des nations entières; il soumit les peuples de Puchinca, de Canchi et de Cuncaya, et s'étendit à vingt lieues au delà des limites du pays que Manco-Capac avait conquis. Lloque-Iupanqui lui succéda, et poursuivit l'ouvrage de la civilisation de ses peuples sur les principes de ses prédécesseurs; mais il fut aussi obligé de recourir à la force; ses conquêtes embrassèrent une étendue de pays d'environ quarante lieues du nord au sud, et du levant au couchant. Mayta-Capac son successeur voulut visiter les provinces de son empire, et s'affectionna par ses largesses les Curacas et tous ses autres sujets. Il s'appliqua ensuite à propager le culte du

Mayta-Capac.

18.



Soleil, et à étendre sa domination; et ayant rassemblé une armée de douze mille hommes, il s'avança dans la province de Callo vers le lac de Titicaca, dont les habitans émerveillés des prodiges opérés par les Incas, et du bonheur dont jouissaient leurs peuples, consentirent de bonne grâce à devenir aussi leurs sujets. Il se transporta de là dans d'autres provinces, qu'il réunit également à ses états; il fit la conquête de celles de Llaricassa et de Sancavan, et acquit une étendue de pays de plus de cinq cents lieues de longueur sur vingt de largeur: la seule vallée de Contisuyu lui valut un territoire de plus de quatre-vingt-dix lieues de longueur et de cent quinze de largeur. Il fut néanmoins contraint plusieurs fois d'employer la voie des armes contre certains peuples qui refusaient de se soumettre à son obéissance; et la conquête qu'il fit de Cacyaviri fut accompagnée de circonstances, qui méritent d'être rapportées. Le pays était gouverné par de petits seigneurs, qui, à l'approche de l'Inca se réunirent pour la défense commune, et se retranchèrent avec leurs familles sur une montagne ronde, qui s'élevait au milieu d'une vaste plaine, et que les habitans regardaient comme sacrée. L'Inca leur fit savoir qu'il n'en voulait point à leur vie ni à leur liberté, et que toutes ses vues se bornaient à leur faire connaître un nouvel état où ils seraient plus heureux; sur le refus qu'ils firent avec hauteur d'adhérer à ces propositions, il les cerna pour les réduire par la famine. Ces dispositions n'empêchèrent pas qu'ils ne persistassent encore pendant plusieurs jours dans leur résolution; les habitans de Callao entr'autres, s'apercevant que l'Inca évitait d'en venir aux mains, son intention n'étant pas d'user de violence à leur égard, prirent cette contenance pour une marque de frayeur de sa part, et se précipitèrent sur lui avec fureur. L'Inca se vit alors obligé de les repousser par la force. Après avoir perdu beaucoup de monde, et voyant qu'ils ne pouvaient pas résister davantage, ces rebelles se soumirent à Mayta-Capac et implorèrent sa clémence. Leurs Curacas se présentèrent à lui nu-pieds, les mains liées et la corde au cou; et s'étant prosternés à ses pieds (voy. la planche 18), ils le saluèrent comme fils du Soleil, et le supplièrent d'accepter leur vie en expiation de l'opiniâtreté de leur résistance. Touché de compassion, l'Inca les fit aussitôt délier, leur accorda la vie et la libérté, et les assura que son entreprise contr'eux n'avait eu pour objet que de leur apprendre la manière de devenir plus heureux. Cet acte de clémence, joint au bruit qui

Conquête de Cacyaviri.

s'était répandu que la défaite de cette nation était un châtiment du Soleil, fit accourir toutes les nations voisines pour offrir à l'Inca l'hommage de leur obéissance et de leur soumission.

De retour à Cuzco après toutes ces heureuses expéditions, Mayta-Capac licencia son armée, et ne s'occupa plus que des moyens d'améliorer l'état de ses peuples. On prétend qu'il régna trente ans, et mourut avec la réputation d'un Prince qui s'était illustré dans la paix et dans la guerre, et qui avait bien mérité de ses sujets.

Capac-Iupanqui.

Capac-Iupanqui, l'ainé des fils de Mayta-Capac, et son successeur, employa les deux premières années de son règne à visiter les provinces de son empire; puis ayant mis sur pied une armée de vingt mille hommes, il songea à entreprendre des conquêtes. Il recula les limites de son empire, au couchant jusqu'à la mer; au midi jusqu'à Tatira dans le pays des Charcas; à l'orient, jusqu'au pied de la montagne des Antes; et au nord, jusqu'à Racuna dans la province de Chiaca. Cet Inca arriva à la fin d'une longue carrière couvert de gloire, laissant après lui plus de quatre-vingts enfans, et pour successeur le Prince Roca, qu'il avait pris soin d'instruire dans tout ce qui a rapport au gouvernement. On ignore quelle fut la durée de son règne; mais à en juger par ses nombreuses expéditions, et les intervalles de tems pendant lesquels il s'occupa de l'administration intérieure de ses états, on est fondé à croire qu'il ne régna pas moins de trente ans.

Inca Roca.

Il n'est pas étonnant de voir les Incas, à mesure qu'ils se succèdent les uns aux autres, entreprendre toujours les mêmes choses, cette uniformité étant l'effet de celle qui régnait dans le système de leur éducation, et de l'idée à laquelle on les accoutumait dès l'enfance, de ne se croire destinés à régner sur les peuples que pour les rendre heureux, et de ne se rendre puissans que pour propager les maximes bienfesantes de l'immortel auteur de leur race. A peine assis sur le trône de son père, Roca fait une visite générale de ses états; il part ensuite pour aller subjuger les Charcas, revient à Cuzco, s'occupe des soins du gouvernement, étend les limites de son empire dans le pays des Antes par le moyen de son fils ainé, et meurt après un règne d'environ cinquante ans. Jahuarhuacac l'ainé de ses fils et son successeur, ennemi des conquêtes, fait pendant neuf ans son unique occupation des soins de l'administration publique, puis envoie son frère Mayta à la conquête du pays de Collasuyn, qu'il réunit en peu de tems à son empire. La mauvaise

conduite de son fils aîné, qu'il dut bannir de sa présence, fut pour lui une source amère d'inquiétudes et de chagrins. L'Inca Viracocha ayant apparu à ce jeune Prince dans le lieu de son exil, lui ordonna d'aller avertir son père, que presque tous les Péruviens de Chincafuya avaient rassemblé des forces considérables pour l'attaquer, et renverser l'empire des Incas. Jahuarhuacac, qui ne prêtait aucune foi aux paroles de son fils, le renvoya au lieu où il l'avait exilé. Mais environ trois mois après, le soulevement eut lieu comme l'avait annoncé le Prince, qui prit dans la suite le nom de Viracocha. L'Inca, frappé d'épouvante, abandonne Cuzco: Viracocha marche contre les ennemis, les défait, traite les vaincus avec magnanimité, et entre triomphant dans la capitale. Soit que son père eût abdiqué volontairement le trône, soit qu'il eût cédé lui-même à des vues d'ambition ou au vœu du peuple, Viracocha prit les rênes de l'empire, et destina à son père un palais dans une vallée délicieuse, où il passa le reste de ses jours. Viracocha fut tellement respecté de ses sujets, qu'ils l'adorèrent durant sa vie comme un nouveau Dieu envoyé par le Soleil pour rendre sa famille immortelle, et les défendre eux-mêmes contre leurs ennemis. Il commença par élever un temple en mémoire de la vision qu'il avait eue, et décerna de grandes récompenses à ceux qui l'avaient aidé à vaincre les rebelles. Il accorda entr'autres aux Quechuas et aux habitans de Cotanera et de Cotapamba l'honneur de porter leurs cheveux coupés en échelons et ceints d'un bandeau, et d'avoir les oreilles percées comme les Incas, sans s'écarter cependant des règles prescrites à cet égard par Manco-Capac. Après avoir employé quelques années à établir le système politique de l'empire, il fit la conquête des provinces de Caranca, d'Ullaca, de Llipi, de Chica et de Chincasuyu. Si l'on considère les nombreuses entreprises de ce Monarque, on ne trouvera point exagérées les traditions Péruviennes, qui lui donnent un règne d'environ cinq cents ans. Celui de Pachacutec son fils aîné qui lui succéda, fut illustré par tant de glorieuses entreprises, qu'il parut n'être que la continuation du précédent. Après avoir employé trois ans à visiter son empire, craignant de voir le courage de ses sujets s'amollir dans les loisirs de la paix, il leva une armée de trente mille hommes, marcha avec son frère Capac-Iupanqui contre les Huancas, les Antes et les Curcupu, et fit la conquête des provinces d'Ancara et de Huayllas. Ce dernier, accompagné du Prince héréditaire, soumit dans une seconde expédition tout le vaste pays de Chincasuyu;

Viracocha.

Pachacutec.

et dans une seconde visite de ses états, il fit bâtir des temples magnifiques au Soleil, et des maisons pour y recevoir des jeunes filles consacrées à son culte; il ordonna aussi la construction de forteresses sur les frontières, de palais royaux, et de grands magasins pour les approvisionnemens et les munitions. Mais ce fut encore moins pour avoir considérablement étendu les limites de son empire, que pour lui avoir donné des institutions et des lois, que cet Inca se rendit célèbre. Elevé au milieu des expéditions militaires, et selon les maximes de ses ancêtres, le prince Iupanqui, lorsqu'il fut monté sur le trône, ne pouvait, à leur exemple, que méditer de grandes entreprises. A son retour de la visite générale de ses provinces, il se disposa à faire une expédition importante vers les Andes, pour reconnaître les nations qui habitaient au delà de ces montagnes. On croit, d'après diverses circonstances, dont une était que l'Inca avait traversé un grand fleuve, que cette entreprise regardait le Paraguay, pays vaste qui s'étend le long de l'immense Rio de la Plata. Il fit construire des barques et des radeaux pour porter dix mille hommes, et employa deux ans à ces préparatifs. L'Inca commandait en personne, et les Généraux et autres officiers qui l'accompagnèrent dans cette expédition, étaient tous des Incas du sang royal. Les troupes eurent à soutenir de sanglans combats entre les Chuncus qui habitaient les deux rives du fleuve: ces peuples étaient armés de flèches, et avaient le visage, les bras, les cuisses et presque tout le corps teints de diverses couleurs; ils allaient nus, et portaient pour coiffure des bonnets faits de plumes de perroquet, et autres oiseaux. Après avoir soumis les Chuncus, et les Muzu ou Moxos qui étaient des guerriers intrépides, l'Inca entreprit la conquête de la grande province de Chirihuana, qui est dans le pays des Antes au levant des Charcas. Ces peuples n'avaient ni villes, ni maisons, ni religion. Ils vivaient de chair humaine, et attaquaient leurs voisins pour s'en procurer; ils buvaient le sang de leurs prisonniers de guerre, mangeaient jusqu'aux cadavres de leurs parens, et usaient indifféremment de leurs sœurs, de leurs filles et de leurs mères. Voyant que ce serait envain qu'il tenterait de réduire ces barbares dans les lieux inaccessibles où ils s'étaient réfugiés, Iupanqui rappela ses troupes, et songea à entreprendre une expédition beaucoup plus importante. Il tourna ses vues sur le Chili, et se transporta dans la province d'Atacama, la dernière de ses états du côté de cette vaste contrée. Il soumit le Copayasu au milieu du désert, et le Ca-

Iupanqui.

Mœurs des Chuncus.

Mœurs des habitans de Chirihuana.

Conquête du Chili.

quinpu sur la frontière du royaume, ensuite tout le Chili jusqu'à la rivière Mauly, où la résistance opiniâtre des Purumaucas mit un terme à ses conquêtes. Après avoir ainsi ajouté à son empire une étendue de plus de mille lieues en longueur, Iupanqui ne songea plus qu'à agrandir Cuzco, à l'embellir de temples et de palais, et à faire fleurir l'abondance dans ses états. Il mourut chargé d'années et de gloire, et laissa, dit-on, plus de deux cent cinquante enfans, tant bâtards que légitimes, ayant pris des femmess dans toutes les provinces de son empire.

Tupac-Iupanqui.

Tupac-Iupanqui onzième Inca, jouissait déjà de la réputation d'un Prince sage et vaillant lorsqu'il monta sur le trône de son père. Il employa, selon l'usage de ses ancêtres, les quatre premières années de son règne à visiter ses états; après quoi il rassembla une armée de quarante mille hommes, pour aller propager les institutions et les lois des enfans du Soleil. Il subjugua les Huacrachucu, les Chacapuyas avec le pays d'Huacapampu, et les peuples de Cassa, d'Ayahuaca, et de Collua; il civilisa les Huanucu, soumit les Palta et les Canari; et après avoir élevé des temples et des palais superbes à Tumebamba, il continua ses expéditions vers Cuzco, et laissa ensuite à son fils Huayna-Capac le soin d'achever la conquête de ce pays, qu'il avait commencée sous d'heureux auspices. Ce jeune Prince la termina en trois ans, et fit du royame de Quito un état riche et puissant; il bâtit dans la capitale un temple magnifique au Soleil, et un cloître pour les jeunes filles consacrées à son culte: édifices qui ne tardèrent point à rivaliser de splendeur avec ceux de Cuzco; et après avoir achevé toutes ces glorieuses entreprises, il rentra dans cette ville aux applaudissemens de son père et de toute la cour. L'Empereur voyant approcher sa fin appela ses enfans qui étaient au nombre de deux cent, leur recommanda ses peuples, et chargea son successeur de poursuivre la conquête des contrées encore barbares.

Conquête du royaume de Quito.

Huayna-Capac XII. Inca.

Huayna-Capac était déjà l'idole de l'empire lorsqu'il monta sur le trône des Incas. Il avait épousé Pileuhuaco l'ainée de ses sœurs, dont il n'eut point d'enfans. Son père lui donna ensuite pour seconde femme Rava-Oello, sœur cadette, qui fut aussi déclarée Reine, et mise au rang de la première; il en eut un fils nommé Huascar. Il épousa en outre Mama-Runtu fille du premier frère de Tupac-Iupanqui, de laquelle nacquit Manco-Capac, dernier Empereur du Pérou. Les traditions Péruviennes ont conserve le souvenir des fêtes

Naissance de Huascar.

qui se célébrèrent à Cuzco à l'occasion de la naissance de ce Prince, comme de choses qui surpassent toute idée de grandeur et de magnificence. Ce fut à cette occasion que l'Empereur fit fabriquer cette fameuse chaîne d'or, qui fut moins l'objet de la curiosité que du dépit des avides conquérans de ces contrées, dont la cupidité enflammée par ce qu'ils avaient entendu dire, dans tout le Pérou, de cette merveille la plus étonnante qu'il y eût au monde en ce genre, leur fit faire des recherches infinies sans pouvoir en découvrir la moindre trace. Quelques-uns ont prétendu qu'elle avait été jetée dans le lac de Titicaca. Garcilas nous apprend le motif qui donna lieu à la fabrication de cette chaîne. Chaque province avait un genre de danse qui lui était propre, et auquel les individus de chacune de ces provinces se reconnaissaient comme à la parure de leur tête. La danse des Incas était grave et posée, et n'admettait ni sauts ni mouvemens vifs: les danseurs s'y tenaient ordinairement par la main, et se réunissaient quelquefois au nombre de plus de trois cent, selon que la fête était plus ou moins solennelle. La manière dont se tenaient ces danseurs fut ce qui fit naître à Huayana-Capac l'idée de la grande chaîne dont nous parlons, s'imaginant que cette danse aurait été beaucoup plus majestueuse, si, en l'exécutant, les danseurs avaient tenu cette chaîne en main. Il en ordonna donc la fabrication, et voulut qu'elle fût aussi longue que la place de Cuzco, où se célébraient les fètes principales. D'après le calcul de Garcilas elle devait avoir 700 pieds de long: chaque anneau était, dit-on, de la grosseur du poing, et deux cents hommes des plus robustes avaient peine à la porter. La magnificence de cet ouvrage fit donner au fils aîné de l'Empereur le nom de Huascar, du mot *Huasca*, qui, en langue Péruvienne, signifie corde ou chaîne. Un an après la célébration des fêtes le Monarque se rendit à Quito: ce fut dans ce voyage qu'il tira du cloître des vierges du Soleil la fille aînée du dernier Roi du pays, de laquelle il eut Atabalipa avec quelques autres enfans. Etant ensuite descendu vers les côtes de la mer Pacifique, il conquit plusieurs provinces; puis ayant levé une armée de 50,000 hommes il alla pour s'emparer de l'île de Puna. Il régnait dans cette île un Prince appelé Tuampalla, lequel était indépendant, riche et d'un caractère orgueilleux, et qui se voyant dans l'impossibilité de résister, résolut de céder à la force et aux circonstances, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion favorable de secouer le joug. Et en effet,

Fameuse chaîne d'or.

Naissance d'Atabalipa.

tandis qu'Huayana-Capac s'occupait à établir le nouvel ordre de choses dans les pays voisins, les principaux habitans de l'île croyant le moment opportun arrivé, massacrèrent un grand nombre de ses gens, du nombre desquels étaient quelques Princes du sang, et jetèrent leurs cadavres à la mer. Indigné de cette perfidie, l'Inca marcha à la tête de son armée contre les rebelles, les subjugua, et après les avoir accablé de reproches, il fit mourir dans les supplices tous ceux qui avaient trempé dans le complot, en punition des cruels traitemens qu'ils avaient fait souffrir aux Péruviens. Dans le même tems les Chacapayas, à l'exemple des habitans de Puna, s'étaient aussi soulevés; mais ayant appris que l'Empereur s'avançait avec des forces considérables, et désespérant de pouvoir lui résister et d'en obtenir leur pardon, ils abandonnèrent leur ville, où il ne resta que les vieillards et les enfans, auxquels l'Inca fit grâce à la prière d'une de ses belles-mères. Il soumit ensuite les peuples de Manta, civilisa divers pays barbares, et punit sévèrement les habitans de Coranca qui s'étaient aussi révoltés. Cette rebellion étouffée, il investit de la souveraineté de Quito son fils Atabalipa du consentement d'Huascar son fils ainé et son successeur au trône, et finit ses jours dans cette ville.

Huascar et Atabalipa.

Huascar passa deux ans sans donner d'inquiétude à Atabalipa dans son royaume de Quito. Ensuite la discorde se mit entre les deux frères; les uns lui donnent pour cause le droit d'Huascar sur Quito, comme une province inséparable de l'empire des Incas; les autres le dessein ambitieux d'Atabalipa d'étendre les limites de sa domination. Mais tous s'accordent à dire qu'Huascar promit de confirmer la cession que son père avait faite, à condition qu'Atabalipa lui ferait hommage de ses états en qualité de feudataire, sans jamais chercher à les agrandir. Atabalipa y consentit, et promit de se rendre incessamment à Cuzco avec tous les Curacas et les seigneurs de son royaume pour y faire la cour à son frère; mais au lieu de cela il leva une armée, déclara la guerre à Huascar, le vainquit et le fit prisonnier en même tems qu'il tomba lui-même au pouvoir des Espagnols. Ainsi finit l'empire des Incas après avoir duré treize générations: empire le plus puissant, le plus civilisé et le plus florissant qu'il y eût dans toute l'Amérique méridionale. Si l'on a eu raison d'être surpris de ce que nous venons de dire des entreprises des Monarques du Pérou, on ne le sera pas moins de l'ordre admirable qui régnait dans cet empire, et des progrès qu'y avait fait l'industrie humaine pour le perfectionnement de la vie sociale.

Gouvernement. Nous avons vu comment Manco-Capac jeta les fondemens de son empire, et tout ce qu'il fit pour tirer ses peuples de l'état de barbarie où ils vivaient. Mais ce fut aux heureux effets de son gouvernement bien plus encore qu'à l'opinion qu'on avait de son origine, qu'ils durent lui et ses successeurs le pouvoir absolu dont ils jouissaient : pouvoir qui reposait néanmoins sur la loi qu'on disait avoir été imposée par le Soleil à ses enfans, de faire le bonheur des hommes. Mais si le gouvernement des Incas était absolu, on peut dire aussi qu'il était en quelque sorte patrimonial, non seulement parce que la couronne était le patrimoine de la dynastie de Manco-Capac, mais plus particulièrement encore parce que tous les grands emplois de l'état, tels que le sacerdoce, le commandement des armées et les gouvernemens de province, appartenaient exclusivement aux membres de cette famille. *Conseil de l'Empereur.* L'Empereur avait un conseil d'Etat composé de ses frères, de ses oncles, de ces cousins et autres parens les plus versés dans les affaires. L'empire était partagé en quatre grandes divisions, dans chacune desquelles il y avait un vice-Roi, *Lieutenans ou vice-Rois.* qui était également un Prince du sang, et avait de même un conseil dont les membres étaient des Incas : ce conseil se divisait en trois départemens, l'un pour la guerre, l'autre pour la justice, et le troisième pour l'administration des biens. Ces vice-Rois devaient se conformer aux lois dans l'exercice de leurs fonctions, et ils rendaient compte de tout à l'Empereur lorsqu'il venait faire la visite de leur province.

Curacas et leurs privilèges. Manco-Capac éleva à des emplois distingués ceux qui, parmi les peuples que ses soins avaient tirés de l'état sauvage, s'étaient réunis à lui les premiers, et l'avaient aidé à établir son pouvoir. Et en effet, en y réfléchissant, on voit bien qu'il ne pouvait se dispenser d'en agir ainsi : car, d'un côté il commença seul cette grande entreprise, et ne put avoir que fort tard des enfans propres à l'aider dans les soins du gouvernement; et de l'autre, il lui importait de conserver dans leurs places les principaux personnages des nations qu'il avait civilisées, pour les faire concourir à l'accomplissement de ses desseins. Ces grands dignitaires étaient comme les anneaux de la chaîne qui l'unissait avec le peuple. C'est à tort cependant que quelques-uns ont prétendu qu'il avait élevé ces chefs au rang d'Incas. Il est bien possible qu'il les ait décorés de quelques marques distinctives, semblables à celles que portaient ses enfans et ses neveux; et que dans le commencement

il leur ait conservé les premières charges de l'état, qui dans la suite ont été réservées aux Incas seuls; mais il parait, d'après l'histoire en général, qu'ils restèrent depuis dans la condition de Curacas, c'est-à-dire de seigneurs qui jouissaient sous la suprématie de l'Inca régnant de tous les honneurs et de tous les avantages susceptibles d'être attachés à la dignité de chef d'une plus ou moins grande population. Telle fut sa politique, et celle de ses successeurs. A mesure que les Incas soumettaient des peuples ils s'en attachaient les chefs, et les conservaient dans leurs places. Mais devenus membres de l'état, ces chefs, tout en continuant à régir leurs peuples, n'étaient plus que les exécuteurs des ordres de l'Empereur; et comme les Gouverneurs des provinces étaient des Incas, c'était de ces derniers qu'ils dépendaient dans l'exercice de leurs fonctions. Ainsi les Curacas formaient dans l'empire un second ordre de noblesse après celui des Incas; et les prérogatives de cet ordre étaient tellement assurées, que lorsqu'un Curaca s'était mis dans le cas d'être puni pour avoir manqué de fidélité au souverain, sa famille n'en gardait pas moins les titres et les emplois que possédaient ses ancêtres. Les membres de ces familles jouissaient également de distinctions proportionnées à leur état; c'étaient eux qui peut-être formaient un troisième ordre de noblesse, et qui occupaient dans l'administration publique toutes les places non réservées aux Incas.

Troisième ordre de noblesse.

Tels étaient les premiers ordres de l'état dans la constitution politique de l'empire du Pérou. Mais pour donner une connaissance plus distincte des autres, il convient de voir quel était le système administratif de cet empire. Les Incas qui avaient un état extrêmement peuplé, et composé de nations différentes par le caractère, les mœurs et le langage, ne laissèrent pas de trouver les moyens d'en connaître tous les individus. Ils commencèrent par former des divisions composées de dix familles, et donnèrent à chacune de ces divisions un chef, que nous appelerons décurion. Ils formèrent ensuite de celles-ci d'autres divisions composées de cinquante, de cent, de cinq cent et de mille des premières, et les mirent sous la direction d'autant de chefs. Au moyen de cette distribution, le gouvernement vint à acquérir la plus grande activité dans toutes ses opérations. Les chefs des divisions par dixaine de familles étaient chargés de rendre compte du nombre d'individus mâles et femelles dont elles étaient composées, des naissances et des décès qui y ar-

Division singulière de la population.

rivaient dans le courant de l'année, ainsi que de la conduite de chaque individu, des besoins de sa division, et du soin de reclamer les secours qui lui étaient nécessaires. De cette manière rien n'y était ignoré, et il était exactement pourvu à tout : car la négligence ou la prévarication d'un officier quelconque dans l'exercice de ses fonctions ne pouvait manquer d'être reconnue par son inférieur ou son supérieur immédiat, et la punition de l'une ou de l'autre était également inévitable.

Officiers employés dans l'administration publique.

Nous voyons par conséquent ici cinq classes de fonctionnaires publics subordonnés les uns aux autres. Ceux qui étaient à la tête de cent dixaines commençaient à avoir un grade qui ne s'accordait qu'à des personnes nobles, et l'importance de ce grade allait toujours croissant pour ceux qui avaient cinq cent et mille de ces premières divsions. C'est par le moyen de ces différens fonctionnaires publics que s'exécutaient toutes les dispositions du gouvernement, qui de l'Inca étaient transmises aux vice-Rois, de ceux-ci aux Gouverneurs, des Gouverneurs aux Curacas, et des Curacas au chefs des mille dixaines, qui les transmettaient enfin aux magistrats inférieurs. Outre cette nombreuse hiérarchie de magistrats, il y en avait d'autres chargés spécialement de veiller sur la conduite des premiers, et sur tout ce qui avait rapport à l'économie publique. Il y avait aussi des juges civils et criminels ; et l'administration de la justice était totalement séparée de l'administration civile.

Impôts.

Dans tout état quelconque le maintien de l'ordre public exige qu'il y ait des impôts ; mais ce serait s'abuser étrangement que de se former une idée de ceux des Péruviens d'après les nôtres : car pour en bien comprendre la nature, il faut d'abord connaître l'ordre que les Incas avaient établi relativement à la propriété territoriale, qui est le fondement de l'économie politique chez tous les peuples.

Les Péruviens n'avaient pas de terres en propre.

Les Incas avaient donc divisé les terres en trois parts, dont la première était assignée au Soleil, la seconde à l'Inca, et la troisième au public ; et cette dernière devait être calculée de manière à pouvoir suffire aux besoins des habitans de toute condition. Chaque année il se fesait un partage des terres entre le chefs de famille, selon les besoins de chacune d'elles. Il n'y avait donc point de propriété de terres individuelle dans l'empire du Pérou ; mais la singularité de cette partie de l'économie civile emportait un ordre particulier dans la culture des terres, qui se fesait en commun : il

Culture des terres en commun.

y avait dans chaque pays des hommes exprès, qui rassemblaient vers le soir au son de trompe les individus, et leur désignaient les champs à cultiver le lendemain. Les premiers étaient toujours ceux des malades, des veuves et des orphelins; les seconds ceux des soldats ou autres employés absens. Ensuite on travaillait aux champs des particuliers: les derniers étaient ceux des Curacas. La loi qui avait établi cet ordre voulait également que les terres de l'Inca et du Soleil fussent des dernières dont on eût à s'occuper; et cela par la raison que le Soleil ni l'Inca ne pouvaient espérer d'être bien servis, tant que les particuliers n'avaient pas entièrement pourvu à leurs besoins. Ainsi la culture de ces terres privilégiées fut la première contribution imposée sur les Péruviens. La main-d'œuvre qu'ils étaient obligés de prêter pour la construction et l'entretien des routes, des ponts et des édifices publics en formait une seconde. Ils en supportaient une troisième dans la fabrication des hâches, des massues, des lances, des flèches et des arcs, des toiles et des étoffes, des souliers et des habillemens de tout genre, et dans les ouvrages de toutes sortes auxquels ils étaient obligés toutes les fois qu'ils en étaient requis par les Incas, les Gouverneurs ou les Curacas. On attachait également l'idée de contribution, au service militaire, à certains emplois publics, à la garde des troupeaux, à la recherche de l'or et autres minéraux, à celle des oiseaux d'un beau plumage, ainsi que des matières propres à la peinture et à la teinture, et à la découverte de toute espèce de raretés.

Ordre qu'on suivait en cela.

Personnes exemptes de contribution

Les lois déclaraient exempts de contribution, les Princes du sang, les prêtres, les ministres et les vierges du Soleil, les Généraux, les capitaines et officiers avec leurs enfans et leurs descendans, les Curacas avec toute leur famille, tous les employés de l'Empereur tant qu'ils étaient en place, tous les militaires en activité de service, les jeunes gens au dessous de vingt-cinq ans, tous les hommes qui en avaient plus de cinquante, tous les infirmes de l'un et de l'autre sexe, excepté les sourds et muets, qui devaient être employés à des occupations, où l'usage de l'ouie et de la parole n'étaient pas nécessaires.

Usage que l'Empereur fesait des productions de ses terres et de celles du Soleil.

Le produit des terres du Soleil était consacré aux besoins des temples, et à l'entretien des vierges et des prêtres durant l'exercice de leurs fonctions: car hors de là, ils vivaient du produit de leur portion de terre comme tous les autres individus. L'Inca subvenait aux besoins de sa cour et de l'état avec le revenu des terres

qui lui étaient assignées. Le surplus de ces revenus était pour les particuliers : car il était d'obligation de pourvoir aux besoins de toute province, que l'intempérie des saisons ou quelqu'autre accident avait affligée de la disette. L'Inca fesait également suppléer aux besoins d'une province par les productions qu'une autre avait de trop ; et de cette façon, les productions des différens climats ainsi que toutes les choses nécessaires à la vie, se trouvaient distribuées d'une manière uniforme dans toutes les parties de l'empire.

Présens que le Monarque recevait des Curacas etc.

Après avoir parlé de ce que les Péruviens payaient à l'état à titre de contribution ou d'impôt, nous dirons un mot des présens que les Curacas envoyaient tous les ans à l'Empereur, de ceux qu'ils lui portaient eux-mêmes en personne tous les deux ans, et enfin de ceux que lui devait offrir quiconque qui voulait se présenter à lui, ces présens étant regardés comme un hommage dû à la majesté de son rang. C'était par ce moyen surtout que les Incas avaient ramassé cette immense quantité d'or et d'argent, qui n'avait aucune valeur représentative, et qui causa leur ruine et celle de leur peuple. Le même motif fesait qu'on leur portait aussi les pierres les plus fines, les plus belles plumes, les bois les plus rares, et beaucoup d'autres objets précieux, qui n'ayant aucune valeur dans le commerce de la vie chez un peuple où le luxe était absolument inconnu, n'étaient estimés que par l'usage que pouvait en faire le Monarque, pour la décoration des temples, des habitations des vierges et des palais impériaux.

Lois. Toute transgression devait être dénoncée par les décurions.

Le décurion était chargé de l'exécution des lois : c'était lui qui devait dénoncer à l'officier immédiatement au dessus de lui tout délit commis par quelqu'un des dix familles dont il avait la surveillance, et cet officier envoyait aussitôt le prévenu au juge à qui appartenait la connaissance de ce délit. Les peines usitées dans cet état étaient la mort, le fouet et l'exil ; et lorsqu'il s'agissait d'un tort fait à quelqu'un, on procédait contre le coupable sans qu'il y eût besoin de plainte de la part de l'offensé, le bon ordre voulant qu'on regardât avant tout comme tel l'Etat, à qui il importait essentiellement que chacun jouît en paix des biens de la vie. L'application de ces peines, toute sévère qu'elle était, ne laissait pas d'être sujette à quelques modifications suivant certains cas prévus par la loi même. Par exemple, la jeunesse d'un fils de famille n'était pas un titre d'excuse pour lui ; mais on avait égard à sa délicatesse dans l'application du châtiment, et son père était sévè-

rement puni, pour ne l'avoir pas corrigé de bonne heure de ses mauvaises habitudes. Le juge était obligé sous peine de mort d'appliquer la loi. Les procès étaient en général sans appel, et jugés sans délai par le juge de chaque ville, lequel fesait exécuter son arrêt cinq jours après l'avoir prononcé. Dans les causes graves l'affaire était déférée au juge de la province, qui prononçait en dernier ressort. En fait de punition, il n'y avait de distinction pour qui ce soit; et un Inca du sang royal qui aurait commis un délit, était condamné comme le dernier des sujets. Les amendes et les confiscations étaient inconnues dans la législation du Pérou. D'après la constitution dont nous venons de donner un aperçu, le Péruvien n'avait d'autre propriété que les meubles qu'il acquérait par son industrie; et malgré cela, les Incas avaient pour principe que ce n'était pas bannir les délits de l'état, que d'ôter aux coupables leurs biens en leur laissant la vie; mais qu'au contraire c'était le moyen de leur en faire commettre de plus grands: car, disaient-ils, la misère et le désespoir sont de funestes conseillers. Les causes civiles se traitaient comme les criminelles, si ce n'est qu'il y avait plusieurs juges selon leur importance et leur sujet. Chaque ville avait son tribunal; mais on n'aura pas de peine à croire qu'il devait y avoir bien rarement matière à procès, entre des hommes qui n'avaient pas de propriétés en terre. Les contestations les plus fréquentes étaient celles qui s'élevaient de province à province, pour démarcation de confins, droits de pacage et d'eau; et ces contestations étaient jugées par des tribunaux spéciaux.

En fait de punition il n'y avait personne d'exempt. Les amendes et les confiscations n'étaient point en usage.

Tribunaux civils.

Le premier dogme de la religion des Péruviens était l'existence d'un Etre supérieur, qu'ils regardaient comme l'âme du monde, et auquel ils donnaient le nom de *Pachacamac*, qui veut dire Dieu suprême. Ils ne prononçaient ce nom que fort rarement, et avec les marques de la plus profonde vénération. Ils courbaient les épaules, la tête et tout le corps, levaient les yeux au ciel et les baissaient tout-à-coup contre terre, puis se touchaient l'épaule droite avec les mains ouvertes, et fesaient des baisers en l'air. Il y avait dans le pays des Luncas un lieu de dévotion célèbre, consacré au Dieu, dont la grande et riche vallée où est ce lieu avait emprunté son nom. Là, le culte de *Pachacamac* remontait à une époque bien antérieure à la fondation de l'empire des Incas; mais ce culte était sans doute corrompu et barbare, car la tradition portait qu'on fesait à ce Dieu, dans des tems très-anciens, des sa-

Religion des Péruviens. Les Péruviens reconnaissaient un Dieu suprême qu'ils appellaient Pachacamac.

crifices de sang humain. On ne peut pas dire que les Incas ne lui rendirent des hommages qu'après la conquête qu'ils firent du pays des Iuncas, où il avait un temple fameux: car il parait au contraire que ce fut Manco-Capac lui-même qui leur en enseigna le culte lorsqu'il vint s'établir à Cuzco; et que ce législateur fit d'abord un secret de sa doctrine, comme d'une chose difficile à saisir par les peuples dont il avait à peine commencé l'instruction, et auxquels pouvait mieux convenir l'histoire qu'il leur fit de sa mission au nom du Soleil. Ce ne put donc être qu'au bout d'un certain tems, que les Incas commencèrent à propager, parmi leurs sujets, l'idée d'un Etre Suprême désigné sous le nom de *Pachacamac*, c'est-à-dire lorsqu'ils les crurent susceptibles de la recevoir. Et en effet cette idée devait être généralement répandue, à l'époque, où un des plus célèbres Incas raisonnant sur la nature du Soleil, lui refusait la vie, le sentiment et la liberté, ainsi que la puissance créatrice et conservatrice de toutes choses (1). Il y a par conséquent tout lieu de présumer que, dans la religion de ce peuple, le Soleil n'était

(1) Telle était l'opinion de Tupac-Iupanqui et de son fils Huayna-Capac au sujet du Soleil. Ce Monarque assistant à une des grandes solennités consacrées à cet astre, se mit à fixer son image: ce qu'il n'était permis à personne de faire. Surpris de cette conduite, le grand prêtre qui était à côté de lui, lui dit: Inca! *ne sais-tu pas que tu fais là une chose défendue?* L'Empereur baissa les yeux un moment, puis les reporta sur le Soleil comme auparavant. Le grand prêtre reprit ensuite avec plus de vivacité: *prends garde, seigneur, à ce que tu fais; je t'avertis pour ton bien, car tu donnes un mauvais exemple à ta cour.* Huayna-Capac, sans s'émouvoir d'avantage, lui répliqua: *je n'ai que deux choses à te demander pour répondre à ton observation. Dis-moi, étant Roi comme je suis, quelqu'un de mes sujets pourait-il porter la témérité au point de m'obliger à abandonner mon trône pour son plaisir? Pourrait-il me faire entreprendre un voyage à toujours courir? Sans doute,* reprit le Pontife, *que cet homme serait un fou. Mais*, poursuivit l'Inca, *y aurait-il parmi mes vassaux quelqu'un d'assez riche et d'assez puissant, pour oser ne point m'obéir si je lui ordonnais de courir jusqu'au Chili?* Il est certain, reprit le Pontife, que si tu l'ordonnais il t'obéirait jusqu'à la mort. *S'il en est ainsi*, répliqua le Monarque, *le Soleil, qui est notre père, doit donc dépendre d'un autre plus puissant que lui, qui lui ordonne de courir sans jamais s'arrêter: car si le Soleil notre père était ici-bas souverain maître, il se reposerait quelquefois; mais il est obligé de faire tout autrement.*

que l'emblême de la divinité. Il faut pourtant convenir que, si ce fut là l'idée de Manco-Capao, comme Garcilas semble le croire, il l'exprima avec beaucoup d'ambiguité : car il y a contradiction à dire, que *Pachacamac* avait fait du Soleil l'instrument de ses vues bienfesantes envers les hommes, et que le Soleil n'avait pas de père ou de créateur.

L'objet sensible du culte des Péruviens était le Soleil.

Quoiqu'il en soit, l'objet sensible et direct du culte des Péruviens était le Soleil, soit qu'ils le regardassent comme une puissance vivante, soit qu'il ne fût à leurs yeux que l'emblême du Dieu suprême et inconnu ; peut-être que cette dernière manière de le considérer était l'opinion des Incas, et la première celle du peuple en général. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Incas ni le peuple n'ont jamais étendu leur culte à d'autre objet. Les Espagnols s'en laissèrent étrangement imposer par les apparences, lorsqu'ils crurent que les Péruviens attribuaient l'idée de la divinité à la foudre, au tonnerre et aux éclairs, tandis qu'ils ne les considéraient que comme les exécuteurs de la justice du Soleil : motif pour lequel ils regardaient la chute de la foudre comme un témoignage manifeste de la colère du ciel, et comme frappés de sa malédiction les lieux qui en étaient atteints.

La Lune même, quoique qualifiée de sœur et de femme du Soleil, n'était point un objet de culte : aussi n'eut-elle jamais de temples ni d'autels au Pérou ; et si les Péruviens montrèrent quelque vénération pour elle, ce ne fut que par l'affinité qu'elle avait avec le Soleil en raison des deux titres ci-dessus. L'opinion où ils étaient, qu'une éclipse de soleil était une marque de son courroux contre eux pour l'avoir offensé en quelque manière, leur fesait craindre également, lorsque la Lune s'éclipsait, qu'elle ne fût malade, et que venant à mourir dans le cas où elle s'obscurcirait tout-à-fait, elle ne tombât alors du ciel, et n'occasionnât la ruine du monde entier. C'est pourquoi lorsqu'ils la voyaient commencer à s'éclipser, ils fesaient un bruit épouvantable avec des trompettes, des cornemuses et des timbales ; ils attachaient des chiens aux arbres, et les battaient impitoyablement pour les faire aboyer, dans l'espoir que la Lune, qui avait, selon eux, une affection particulière pour ces animaux, serait touchée de leurs cris, et sortirait de l'état de torpeur où la plongeait sa maladie. Ils exerçaient en outre les enfans et les jeunes filles à l'invoquer en pleurant, à pousser de grands cris, à l'appeler *Mama-Quilla*, c'est-à-dire *Mère-Lune*,

Désolation des Péruviens durant l'éclipse de la Lune.

et à la prier de ne pas se laisser mourir, dans la crainte que sa mort n'entraînât la ruine de l'univers. Les hommes et les femmes répondaient confusément à ces cris, et fesaient un vacarme dont il est difficile de se former une idée. Voy. la planche 19.

Les Péruviens, ainsi que nous l'avons déjà vu, révéraient aussi les Incas, en leur qualité d'enfans du Soleil. Les marques de respect qu'ils leur donnaient, étaient une espèce de vénération; ils la leur témoignaient même après leur mort; mais ils ne les confondirent jamais avec l'unique objet de leur culte.

Ils ne connaissaient pas le serment.

Le serment, qui a été considéré comme un acte de religion chez tous les peuples, était rejeté des Péruviens par un principe de religion tout-à-fait contraire. Mais aussi ils avaient le mensonge en horreur; et lorsqu'on les interrogeait, ils disaient la vérité toute entière, sans avoir besoin de faire intervenir la majesté divine dans leurs déclarations.

Quelle vie supposaient les Péruviens après la mort.

Les Péruviens regardaient l'âme comme immortelle. Ils disaient qu'il y avait trois mondes; un au ciel, un ici-bas, et un autre au centre de la terre qui devait être le séjour des méchans. Les bons allaient au ciel, où ils menaient une vie tranquille, et exempte des inquiétudes dont nous sommes tourmentés dans celle-ci, qu'ils considéraient comme une série non interrompue de chagrins et de peines. L'usage établi dans plusieurs contrées du Pérou, qui portait les femmes et les serviteurs les plus affectionnés des Incas et des seigneurs à s'ensevelir tout vivans avec le défunt, cet usage dont la force était telle, qu'on a vu de ces femmes se pendre elles-mêmes pour avoir été détournées par les Espagnols de cet affreux dévouement, est lui-même la preuve de leur croyance à une autre vie quelle qu'elle pût être, leur intention en se donnant cette mort volontaire, étant d'aller servir leur seigneur dans l'autre monde. C'était pour cette raison, qu'on ensevelissait aussi avec les morts leurs meubles les plus précieux, leurs habits, leurs ornemens, et tout ce qui avait été à leur usage pendant leur vie. Cependant, l'idée que se fesaient les Péruviens de l'autre vie, n'y admettait aucun des plaisirs qui nous charment le plus dans celle-ci. Du reste, toute particulière qu'ils la croyaient à l'âme, elle n'en était pas moins corporelle que celle d'ici-bas. Il parait même qu'ils croyaient à une résurrection universelle, quoique nous ignorions absolument ce qu'ils pensaient de l'époque de cet évènement, ni de la manière dont il pourrait arriver; et ce que nous en savons ne suffit pas, pour nous donner une

19.



G. Gallina inc.

idée claire et précise de leur opinion à cet égard. Nous pourrons parler plus pertinemment de la richesse de leurs temples, et de la magnificence de leurs fêtes.

Temples.

Jamais on ne vit chez aucun peuple des temples aussi richement décorés que l'étaient ceux du Pérou à l'époque de la conquête des Espagnols. Il n'y en avait pas un, dont les murailles ne fussent entièrement couvertes à l'intérieur en plaques d'or et d'argent; et toutes les pierreries que pouvaient se procurer les habitans, étaient également destinées à la décoration des palais des Incas et des temples du Soleil. La profusion de ces métaux qui régnait dans celui de Cuzco était telle, qu'au rapport de divers écrivains, le ciment qui servait à lier les pierres entr'elles était mélé d'or, soit pour lui donner plus de ténacité, soit pour ajouter encore à l'éclat et à la magnificence de la maison du Soleil. Un des premiers soins des Incas, après avoir conquis une province, était, comme nous l'avons observé plus haut, d'y faire aussitôt bâtir un temple. Nous avons vu également que, dans chaque province, un tiers des terres était consacré aux besoins du culte; que les particuliers apportaient en offrande tout ce qu'ils possédaient en or et en argent; et que le surplus de ces métaux, après que chacun en avait donné son contingent à titre de contribution, finissait par être offert spontanément à l'Inca et au Soleil. Cependant, le plus splendidement décoré de tous ces temples était celui de Cuzco. « Comme les richesses de ce temple, dit Garcilas, surpassent toute croyance humaine, je n'oserais pas en donner la relation, si elles n'étaient également attestées par les Espagnols qui ont écrit l'histoire du Pérou. Mais ce qu'ils en ont dit, ni ce que je voudrais y ajouter moi-même, ne peut encore rendre ce qui en est réelement. On fait honneur de la magnificence de cet édifice à l'Inca Iupanqui, non pour en avoir été le fondateur, sa construction étant l'ouvrage du premier Inca; mais pour y avoir accumulé les immenses richesses qu'y trouvèrent les Espagnols lors de leur invasion. Or pour en venir à la description de ce temple, qui était à la place où existe maintenant l'église de S.t Dominique, je ne parlerai que de ce qu'on y voyait de plus remarquable, laissant à part ses dimensions en longueur et largeur, sur lesquelles je n'ai pas de notions assez précises. Son maître-autel, que nous appelerons ainsi pour nous faire entendre, (car les Indiens ne savaient point ce que c'était qu'autel), était au levant; son toit était en bois et couvert en chaume, l'usage des tuiles étant inconnu dans ces

Temple de Cuzco.

Description de ce temple.

contrées. Les quatre murs étaient revêtus de plaques d'or. On voyait sur le maître-autel la figure du Soleil, qui était en or massif. Cette figure, qui était toute d'une pièce, avait un visage rond entouré de rayons et de flammes, et s'étendait presque d'un mur à l'autre (1). De chaque côté de l'image du Soleil étaient les corps des Rois décédés, tous disposés par rang d'ancienneté, et si habilement embaumés, qu'ils paraissaient encore vivans. Ils étaient placés sur des trônes d'or, élevés sur des plaques du même métal, et avaient la face tournée vers la partie inférieure du temple. Huayna-Capac, comme l'enfant le plus chéri du Soleil, avait l'avantage sur tous les autres, d'être placé vis-à-vis de cet astre, pour avoir mérité par ses vertus sublimes et ses qualités vraiment dignes d'un grand Roi, d'être adoré pendant sa vie. Ce temple avait plusieurs portes, qui toutes étaient couvertes de lames d'or; sa principale était au nord, comme on le voit encore maintenant: une autre plaque d'or, de plus d'une aune de largeur, régnait tout le long des murs en forme de couronne ou de guirlande. Les murs du cloître à quatre faces, qui se trouvait à côté du temple, étaient surmontés d'une plaque semblable en or fin. Il y avait autour de ce cloître cinq grands pavillons carrés et couverts, en forme de pyramide. Le premier était consacré à la Lune, épouse du Soleil, et c'était le plus près du grand temple; ses portes et toute son enceinte étaient revêtues de plaques d'argent, dont la blancheur annonçait que ce pavillon était consacré à la Lune: l'image de cet astre était la même que celle du Soleil, avec cette différence qu'elle était en argent, et avait le visage d'une femme. De chaque côté de cette figure étaient les corps des Reines décédées, rangés égalemeet par ordre d'ancienneté. Mama Oello, mère de Huayna-Capac était en face de cette image: distinction accordée à elle seule, pour avoir été mère d'un si digne fils. Les Péruviens venaient rendre leurs hommages à la Lune dans ce pavillon, et l'appelaient *Mama-Quilla*, Mère-Lune; mais ils ne lui fesaient point de sacrifices comme au Soleil.

Temple du Soleil.

Temple de la Lune.

(1) Lorsque les Espagnols entrèrent à Cuzco, cette image du Soleil échut à Manéco Serra de Léquicano, gentil-homme Castillan, qui était un des premiers de l'expédition; ce gentil-homme était passionné pour le jeu; et comme cette figure l'embarrassait à cause de son extrême grandeur, il la joua et la perdit en une nuit: ce qui donna lieu à ce proverbe rapporté par P. Acosta; *il joue le Soleil avant qu'il soit levé.*

A peu de distance du temple de la Lune il y en avait un autre dédié à l'étoile de Vénus, des Pléiades et de toutes les autres étoiles en général, les Péruviens étant dans la croyance que ces astres étaient destinés à servir la Lune et le Soleil, parce qu'on ne les voit que de nuit. Ce pavillon et sa grande porte étaient couverts de plaques d'argent; et son toit pyramidal, parsemé d'étoiles de diverses grandeurs offrait une image du ciel durant la nuit. Le troisième pavillon, qui était près de celui-ci, était consacré à la foudre, au tonnerre et aux éclairs, que les Péruviens désignaient sous le nom d'*Yllapa*, et qu'ils regardaient comme les ministres du Soleil: leur temple était resplendissant d'or. Le quatrième pavillon était consacré à l'Iris, comme procédant du Soleil: cet arc lumineux était connu sous le nom de *Cuychu*, et en grande vénération. Ce temple était également revêtu de plaques d'or, sur lesquelles l'Iris était représenté au naturel avec toutes ses couleurs, et son image s'étendait d'un mur à l'autre. Dès que les Péruviens l'apercevaient, ils se fermaient la bouche avec la main, s'imaginant que s'ils l'avaient ouverte tant soit peu, leurs dents se seraient gâtées aussitôt. Le cinquième et dernier pavillon était celui du Grand Sacrificateur et des autres prêtres employés au service du temple, et qui devaient être tous du sang des Incas. Ce pavillon était revêtu d'or du haut en bas; il n'était pas permis d'y manger ni d'y dormir, et il était uniquement destiné aux audiences publiques et aux délibérations sur les sacrifices à offrir, et surtout au service du temple.

Des Etoiles.

De la Foudre.

De l'Iris.

Temple des Prêtres.

Parmi les gravures qui accompagnent ordinairement l'histoire du Pérou, nous n'en avons pas trouvé une seule où le temple du Soleil fût représenté avec quelque précision. L'image qu'on en voit dans l'histoire des Incas de Garcilas, qui a été gravée par B. Picart (1), et reproduite dans plusieurs autres relations, ne répond pas à la description qu'en a faite le même auteur, et que nous avons prise pour guide dans celle que nous venons d'en donner. De-Ulloa ne nous en présente pas une idée plus exacte dans la 17.e planche de son voyage au Pérou (2), où sont retracés les restes d'un ancien temple de Cayambé, attendu que ces restes se réduisent à de simples murs en briques de forme circulaire, d'environ cinq pieds

(1) Histoire des Incas etc. *Amsterdam*, 1737, Tom. I. pag. 166.
(2) Voyage Historique etc. *Amsterdam*, 1752, Tom. I. pag. 386.

d'épaisseur, de cinq à six aunes de hauteur, et de soixante à-peu-près de circonférence, avec une petite porte, et sans aucune séparation intérieure. On ne trouve non plus, dans l'Atlas du grand ouvrage de-Humboldt, aucune gravure qui nous offre quelqu'image de l'architecture des temples Péruviens. Ce savant voyageur ne nous a donné que la vue de la Roche d'*Inti-Guaicu*, sur laquelle sont gravés quelques signes qui indiquent l'image du Soleil : voici la description qu'il nous en a laissée.

« Après être descendu de la colline, au sommet de laquelle est la forteresse de Cannar, on rencontre dans un vallon qu'a creusé la rivière de Gulare, de petits sentiers taillés dans le roc : ces sentiers conduisent à une grande crevasse, qui s'appelle en langue Quichua *Inti-Guaicu* ou le *ravin du Soleil.* Dans ce lieu solitaire ombragé d'arbres qui annoncent une végétation vigoureuse, s'élève un massif isolé de pierre bise, de la hauteur de quatre à cinq mètres: voy. la planche 20. Un des côtés de ce petit roc se fait remarquer par son extrême blancheur; il est taillé à pic, comme si c'était un ouvrage fait de main d'homme. Sur ce fond blanc et lisse sont tracés des cercles concentriques, qui représentent l'image du Soleil, telle qu'elle a été figurée chez tous les peuples de la terre dans les commencemens de leur civilisation. Ces cercles sont d'un brun noirâtre; et l'on aperçoit dans l'espace qu'elles renferment quelques lignes à demi effacées, qui indiquent une bouche et deux yeux. Le pied du roc est taillé à gradins par où l'on monte à un siège qui est pratiqué dans la pierre, et disposé de manière que, d'un trou, on peut contempler l'image du Soleil.

Les naturels racontent que, quand l'Inca Tupayupanqui s'avança avec son armée pour faire la conquête du royaume de Quito, qui était alors gouverné par le Conchocando de Lican, les prêtres découvrirent sur la pierre l'image de la Divinité, dont le culte devait être introduit chez les peuples conquis. Les habitans de Cuzco crurent apercevoir partout l'image du Soleil, de la même manière que certains Chrétiens se sont imaginés dans tous les pays avoir vu sur la pierre des traces de la croix, ou du pied de l'apôtre S. Thomas. Le Prince et les soldats Péruviens regardèrent la découverte de la pierre d'*Inti-Guaicu* comme d'un heureux augure; et elle contribua sans doute à déterminer les Incas à se construire une habitation à Canuar.


20.

La terre soumise à la domination des Incas ne pouvait être profanée par des sacrifices de sang humain ; mais on consacrait au Soleil des animaux domestiques, tels que des agneaux, des moutons, des brebis stériles, qui étaient réputées les victimes les plus agréables, ainsi que des lapins élevés à la maison, et toutes sortes d'oiseaux bons à manger. On fesait en outre au Soleil des offrandes de suif, de drogues, de légumes, de cuca, et d'habillemens les plus fins. Tous ces objets étaient brûlés, pour remercier le Soleil de les avoir destinés à l'usage de l'homme. On lui présentait également une boisson faite avec de l'eau et du maïs. C'était un rite que les Péruviens ne manquaient pas d'accomplir avant de se mettre à table. Ils trempaient le bout du doigt dans la liqueur qui était devant eux, et en fesaient une aspersion en l'air : après quoi ils fesaient aussi en l'air deux ou trois baisers. *Sacrifices et offrandes.*

Les sacrifices se célébraient dans des lieux qui répondaient à leur solennité ; les uns se fesaient sur certaines places, et les autres en certains endroits de la maison du Soleil, consacrés à des fêtes particulières selon l'obligation ou la dévotion des Incas. Les sacrifices généraux de la principale fête du Soleil, appelée *Raymi*, se fesaient sur la grande place de la ville, et les autres, moins solennels, dans le vestibule du temple, où des habitans de toutes les provinces se réunissaient pour y former des danses religieuses. C'était dans ce dernier endroit que commençait à s'exécuter la loi, qui ne permettait d'entrer que nu-pieds dans le temple.

Il y avait dans chaque temple du Soleil un certain nombre de ministres pour l'exercice du culte. Ceux du temple de Cuzco étaient tous de la race des Incas, et le grand prêtre était toujours un des frères, des oncles ou des plus proches parens de l'Empereur. Dans les temples des provinces, le principal prêtre était toujours un Inca : les autres étaient tous de la famille des Curacas qui dominaient autrefois dans les mêmes lieux : car en s'attribuant la suprématie sur tout, les Incas avaient eu la prudence de laisser les emplois subalternes aux Princes des peuples conquis, pour les attacher davantage à leur gouvernement. *Prêtres.*

Il y avait à côté des temples les plus considérables un cloître pour les vierges consacrées au Soleil. A Cuzco et autres villes principales, ces vierges étaient toutes des filles d'Incas ; ailleurs elles étaient des familles des Curacas et des nobles de la province. Les vierges du Soleil se divisaient en deux classes : quelques-unes d'en- *Vierges du Soleil.*

tr'elles étaient consacrées au service du temple pour toute leur vie; et cette condition les obligeait à un état de continence si austère, que la moindre tache était punie d'une mort dont rien ne pouvait les sauver. Leurs fautes à cet égard étaient réputées si graves, qu'outre le châtiment des deux coupables, qui était pour la femme d'être enterrée toute vive comme les Vestales à Rome, et pour l'homme de mourir dans les plus cruels tourmens, leurs pères, leurs mères, leurs sœurs étaient condamnés au feu, et toutes leurs familles, jusqu'aux enfans à la mamelle, exterminées. Le lieu même où habitaient ces familles infortunées était abandonné à une solitude perpétuelle, et il n'était plus permis d'y bâtir ni d'y établir aucune culture. Telle était la sévérité de cette loi, au rapport de tous les écrivains qui ont traité de l'histoire du Pérou. Mais aucun d'eux ne cite d'exemple de son application, et nous croyons même qu'il y a un peu d'éxagération quant à sa généralité : car elle aurait également menacé les enfans du Soleil, qui étaient d'une race céleste, et atteint l'Empereur lui-même et la branche régnante, dans le cas où une de ses filles se serait rendue coupable.

La réception de la jeune fille au service du Soleil était une cérémonie solennelle, qui se fesait à Cuzco par le grand prêtre, et ailleurs par l'Inca qui présidait au temple et au cloître. On ne sait pas si celles qui se consacraient à un célibat perpétuel y étaient destinées par leurs parens, ni à quel âge; où si elles choisissaient d'elles-mêmes cet état. Rien ne nous indique dans l'histoire du Pérou, que les hommes y fussent possédés du fanatisme religieux; mais il n'en était pas ainsi des femmes ni des domestiques particuliérement chéris de leurs maîtres, à la mort desquels ils se sacrifiaient volontairement pour aller les servir dans l'autre monde. N'y ayant donc nul motif d'attribuer à un mouvement de fanatisme aveugle, le sacrifice que des jeunes filles des premières familles de l'état fesaient de leur fécondité contre le vœu de la nature, il est à présumer qu'il n'y avait que les femmes déjà hors d'âge d'être recherchées par les hommes, qui prissent un semblable engagement. Rien d'étonnant d'après cela qu'elles fussent divisées en deux classes, et qu'il y en eût qui passassent au service de l'Inca pour lui donner des enfans. Or dans cette supposition, que pouvaient faire de mieux celles que l'Inca avait laissées dans le cloître, que d'y demeurer le reste de leur vie, pour servir d'institutrices aux jeunes filles qui y entraient successivement? Les peines rigoureuses décernées

contre elles, sans pourtant que le danger de leur application pût allarmer avec quelque probabilité l'humanité des bons Péruviens, pouvaient donner encore beaucoup plus de relief au caractère de ces vierges vénérables.

Toutes ces vierges, tant de l'une que de l'autre classe, employaient leur tems à filer, à broder et à former les plus beaux tissus. Les vêtemens de l'Inca, de la Coya, du grand prêtre et des Princes de la famille impériale étaient des ouvrages de leurs mains (1). Elles fesaient aussi le pain sacré appelé *Cancu*, et la boisson de maïs appelée *Aca* dont on fesait usage dans les grandes fêtes, et composaient également tous les autres mets qu'on y distribuait au nom du Soleil, qui appelait, disait-on, ses enfans à son banquet. C'étaient elles en outre qui chantaient les hymnes, qui dansaient en chœurs dans les temples, et qui, au rapport de quelques écrivains, gardaient le feu sacré comme les Vestales à Rome. *Occupation des vierges.*

Il y avait par an quatre grandes fêtes en l'honneur du Soleil. La plus solennelle était celle qui se célébrait au solstice boréal, lorsque le Soleil, après avoir atteint le point le plus éloigné du Pérou, revenait sur ses pas, et redonnait le mouvement et la vie à la nature. Les Curacas et les grands seigneurs des provinces se rendaient à Cuzco pour y faire leur cour à l'Empereur, qui, dans cette circonstance, déployait toute la pompe de sa magnificence et tout l'éclat de sa majesté. Ceux qui ne pouvaient y aller en personne *Fêtes annuelles.*

(1) C'étaient elles qui fesaient le *Llauta*, dont les Incas, comme nous l'avons vu plus haut, se ceignaient la tête : cette espèce de bandeau avait un pouce de largeur ; il était presque carré, et fesait quatre à cinq tours autour de leur tête. Elles fesaient en outre les camisoles appelées *Uncu*, qui arrivaient jusqu'au genou, ainsi qu'une sorte de casaque appelée *Yacolia* qui servait de manteau aux Incas, et une bourse carrée que les mêmes Incas portaient suspendue en écharpe à leur côté, laquelle était attachée à un cordon bien travaillé et de la largeur de deux doigts. Cette bourse, appelée *Chuspa*, leur servait à mettre la *cuca*, espèce d'herbe que mâchaient les Indiens, et qui n'était pas alors aussi commune qu'à présent : car il n'y avait qu'à l'Inca seul qu'il était permis d'en faire usage, et tout au plus encore à quelques-uns de ses parens, et à quelques Curacas, auxquels, par une faveur insigne, il en envoyait tous les ans un panier. Ces mêmes femmes enfin fabriquaient certaines franges appelées *Payca*, qui étaient entremêlées de jaune et de rouge et attachées à un cordon de la longueur d'une aune, que les plus proches parens des Incas portaient autour de leur tête, et dont les deux bouts se nouaient sur la tempe droite.

à cause de leur grand âge ou de maladie, y envoyaient leurs enfans et leurs frères avec les principaux de leurs parens. Cette fête s'appelait *Raymi*. Les Péruviens s'y préparaient par un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils ne prenaient d'autre nourriture que quelques grains de maïs cru, mâchaient quelques pincées de cuca, et ne buvaient que de l'eau : durant ces trois jours il leur était défendu d'approcher aucune femme, et d'allumer du feu dans leurs maisons.

La grande fête appelée Raymi.

La fête commençait un peu avant le lever du soleil, et l'Empereur y fesait lui-même les fonctions de grand prêtre, quoique cette charge fût toujours exercée par un Inca. Le Monarque sortait de son palais accompagné de toute sa famille et des Curacas disposés selon leur âge et leur rang. Ces derniers étaient magnifiquement vêtus; les uns étaient habillés d'étoffes de la plus grande finesse, enrichies de broderies, et parsemées de paillettes d'or et d'argent, et ils avaient la tête ornée de guirlandes faites de ces métaux précieux; les autres portaient de grandes peaux de bêtes sauvages dont la tête leur servait de coiffure, comme pour indiquer qu'ils avaient le courage de l'animal redoutable dont ils se croyaient issus; on en voyait enfin qui étaient parés des dépouilles du terrible *condor*. Chacun de ces personnages était suivi d'un certain nombre de ses vassaux, habillés à la manière de leur nation, et portant les armes de guerre qui leur étaient propres, les productions les plus rares de leur pays, et des tableaux où étaient représentées les belles actions que leurs Curacas avaient faites au service du Soleil et de l'empire. Les Incas se couvraient le visage de masques affreux; et au son d'instrumens discords, tenant en main des lambeaux de peaux de bêtes féroces, ils fesaient des gestes dont la signification s'est perdue. Cette espèce de procession se rendait sur la grande place de Cuzco appelée *Haucaypata*, où l'on attendait le lever du soleil les pieds nus, et les yeux fixés sur le lieu où il devait paraître. Au moment où il se montrait, tout le monde se mettait à genoux pour l'adorer; et chacun, les bras étendus au devant du visage, lui envoyait des baisers, et l'appelait son Dieu et son père. L'Empereur se levait ensuite seul; et prenant de la main droite un grand vase plein de la boisson ordinaire du pays, en sa qualité de fils aîné du Soleil, il invitait à boire ce bienfaiteur de la nature. L'offrande agréée, il versait dans une coupe d'or la liqueur, qui s'écoulait par un petit tube jusqu'au sanctuaire; après quoi, supposant une invitation semblable de la part du Soleil à l'Inca et à tous les assistans, il buvait quel-

Habillement magnifique des Curacas et leur suite.

Cérémonie au lever du Soleil.

ques gouttes de cette liqueur, et en distribuait le reste aux Princes du sang dans de petites tasses d'or et d'argent, qu'ils portaient avec eux à cet effet. Ils regardaient cette boisson comme sanctifiée par la main de l'Empereur et du Soleil. On en donnait une autre aux Curacas, et toutes les deux étaient également préparées par les vierges du Soleil.

Offrandes de l'Empereur et des Curacas au Soleil.

Après cette cérémonie la procession se rendait au temple, et à deux cents pas de la porte, tout le monde, excepté l'Empereur, se mettait nu-pieds. L'Empereur et les Incas y entraient seuls, et se prosternaient devant l'image du Soleil, dont les rayons en or et en argent, et incrustés de pierres brillantes, occupaient toute l'étendue du sanctuaire. Les Curacas restaient sur la place, n'étant pas jugés dignes d'entrer dans le temple. L'Empereur y fesait l'offrande du vase avec lequel il avait accompli la première cérémonie, et les autres Incas remettaient les leurs aux ministres du temple. Ces ministres allaient à la porte, et recevaient les vases des Curacas, qui se présentaient dans l'ordre que leurs provinces et leurs villes s'étaient soumises à l'Empereur: ces Curacas remettaient avec leurs vases de petits animaux en or et en argent, selon l'espèce de métaux qui abondait le plus dans leur pays, ensuite ils retournaient à leur poste sur la place.

Sacrifices.

Pendant ce tems on voyait les ministres du temple avec une grande quantité d'agneaux et de brebis de diverses couleurs, parmi lesquels il y avait toujours un agneau noir, qui était choisi dans les troupeaux du Soleil pour le sacrifice. C'est de cet agneau que se tiraient les présages sur la solennité de la fête; et l'on jugeait des sentimens du Soleil d'après l'état des poumons et du cœur de cet animal. Si l'aspect en était défavorable on sacrifiait un mouton; si cette seconde victime était également de sinistre présage, on sacrifiait une brebis stérile; et s'il en était encore de même de celle-ci, on passait à la célébration de la fête, mais avec des sentimens de douleur, dans l'opinion où l'on était que le Soleil était mécontent de son peuple, et voulait le punir de quelque faute. On immolait ensuite autant d'agneaux, de moutons et de brebis stériles, qu'il en fallait pour traiter les assistans au banquet du Soleil. Après que les victimes étaient égorgées, on les écorchait, et l'on brûlait leur cœur et leur sang en holocauste. Le feu du sacrifice était extrait des rayons même de cet astre par la main du grand prêtre, qui se servait pour cela d'un petit vase concave en métal,

Le feu du sacrifice se trait des rayons du Soleil.

de la grandeur d'une moitié d'orange, et qu'il portait suspendu à une chaîne sur sa poitrine. Il présentait au Soleil l'intérieur de ce vase qui était d'un poli parfait, et au fond duquel il y avait un peu de coton qui s'allumait aux rayons solaires, que le fond de ce vase concentrait comme dans le foyer d'une lentille; et avec ce feu on allumait celui dont on se servait pour brûler le cœur et le sang des victimes, et pour faire cuire les viandes qui devaient être mangées dans ce jour solennel. Ce feu se conservait toute l'année dans le temple et dans le cloître des vierges, et son extinction aurait été regardée comme un présage des plus funestes. L'obscurcissement du Soleil le jour de cette grande fête était également un sujet de deuil dans toute la nation; mais on suppléait au feu de ses rayons, par celui qu'on tirait du frottement de deux morceaux de bois bien sec l'un contre l'autre, ainsi que cela se pratiquait dans toute l'Amérique.

Il était conservé par les vierges du Soleil.

On fesait cuire sur les places publiques les viandes des victimes qui avaient été sacrifiées, et on les distribuait à chacun des assistans selon son rang et sa dignité. On leur donnait d'abord un ou deux petits morceaux du pain appelé *Cancu*, qui ne se mangeait que ce jour-là et le jour d'une autre fête: car les Péruviens ne vivaient la plupart du tems que de grains de maïs ou d'autres légumes grillés. C'était là le pain sacré, que fesaient les vierges du Soleil, comme nous venons de le dire; et elles passaient toute la nuit qui précédait la fête à préparer ce pain, qui était réservé pour l'Empereur, les Incas et tous les Seigneurs. Celui qui était destiné à la multitude était préparé par d'autres femmes, et les hommes n'y mettaient pas la main. Ce pain avait la forme de petites boules, et était légèrement cuit. C'étaient encore les mêmes vierges qui préparaient les mets qu'on distribuait avec ce pain, tandis que d'autres femmes en fesaient autant pour le peuple; et après qu'on avait mangé ceux-là et celui-ci, on mangeait la viande des victimes.

Pain sacré.

L'Empereur assis sur son siège d'or massif envoyait inviter les habitans de la haute et basse ville de Cuzco, comme ses bons parens, pour qu'ils donnassent à boire aux principaux personnages des différentes nations qui se trouvaient à la fête. Cette invitation commençait par les capitaines qui s'étaient distingués à la guerre; et les Curacas étaient les premiers considérés à ce titre. Le Curaca qui s'était illustré par des traits de bravoure, avait la préférence sur tous les autres chefs. L'Empereur envoyait ensuite

Invitation à boire.

la même invitation aux Curacas des environs de Cuzco, dont le rang avait été fixé par Manco-Capac immédiatement après les Princes du sang, et qui pour cette raison avaient le pas sur tous les autres.

Manière de boire dans cette occasion.

Le point essentiel de la fête et du banquet était de boire. Chacun des assistans avait deux tasses de la même grandeur, et l'invitation à boire était une espèce de défi. Celui qui en invitait un autre à boire, tenait une de ces tasses dans chaque main. Si l'invité était inférieur de condition à celui qui lui fesait l'invitation, celui-ci lui présentait la tasse qu'il tenait de la main gauche; s'il était son égal ou son supérieur, il lui donnait la tasse de l'autre main. Parmi les personnes que l'Empereur invitait, il préférait toujours celles qui avaient commandé. L'invité, soit Curacas ou capitaine, prenait respectueusement la tasse; et levant les yeux au Soleil, il le remercait de la faveur que son fils lui avait faite, en la déclarant au dessus de ses mérites: après avoir bu, il rendait la tasse à l'Inca sans aucun compliment, et envoyait des baisers en l'air en signe d'adoration. Le premier toast porté, les capitaines et les Curacas fesaient la même invitation à l'Empereur même et aux Princes du sang, dans le même ordre qu'elle avait été faite à chacun d'eux. Ils s'approchaient de l'Empereur sans dire un mot, et en jetant seulement des baisers en l'air. L'Empereur les recevait avec un air de bonté; et prenant la tasse qu'on lui présentait, il la portait à ses levres et en buvait plus ou moins, selon qu'il voulait honorer celui qui la lui offrait: puis il appelait ses gentils-hommes, qui étaient tous du rang immédiatement après celui des Incas, et leur ordonnait de boire pour lui avec les capitaines et les Curacas. Les tasses qui avaient passé par les mains et touché les lèvres de l'Empereur étaient réputées sacrées; et les Curacas, après les avoir retirées de ceux qui y avaient bu, les emportaient chez eux pour les garder avec un respect religieux.

Cette manière de boire était accompagnée de danses et de chants.

Ces provocations à boire fesaient, comme on le voit, une partie essentielle de la fête, et étaient accompagnées et suivies de danses, de chants et de mascarades. Ces réjouissances duraient neuf jours entiers; et passés les premiers, elles n'étaient plus troublées par les funestes présages qu'on avait conçus dans le commencement, soit pour n'avoir pu obtenir le feu du Soleil, soit pour avoir trouvé en mauvais état les entrailles des victimes.

Autres fêtes. La seconde grande fête des Péruviens ne différait des autres, que parce qu'on y fesait l'inauguration des jeunes Incas (1). Elle avait lieu à l'équinoxe qui suivait le solstice boréal. La troisième se célébrait au tems où le maïs commence à germer. On y fesait au Soleil des offrandes d'agneaux, de moutons et de brébis, et on le priait de commander à la gelée de ne point endommager le maïs, attendu que les terres de la vallée de Cuzco et de toutes celles qui se trouvaient sous la même ligne étaient sujettes à ce fléau. La quatrième fête appelée *Citu*, était un sujet de joie universelle, en ce que les cérémonies qui la constituaient avaient pour but de bannir de la ville et de ses environs les maladies de tout genre qui affligent les hommes, et dont les Péruviens ne doutaient nullement d'être préservés par ce moyen. Ils se préparaient donc à cette fête, qu'on pouvait appeler la fête des expiations, par un grand jeûne, dont les enfans même n'étaient pas exempts. La nuit qui la précédait était employée à faire le pain *cancu*, et une autre sorte de pain, où l'on mêlait du sang tiré du nez ou du front d'enfans de l'âge de cinq à dix ans. Tandis qu'on fesait ce pain, et un peu avant la pointe du jour, tous ceux qui avaient jeûné se lavaient tout le corps, et le frottaient long-tems avec un peu de cette pâte, humectée de sang, dans l'intention de le bien nettoyer, et d'en chasser les maladies et les mauvaises humeurs. Les chefs de famille prenaient de la même pâte, et allaient en frotter la porte de la rue en l'y laissant collée, pour que chacun vît que cette maison avait été sanctifiée. Le grand prêtre fesait dans le temple du Soleil et le palais de l'Empereur la même cérémonie, qui s'exécutait également par d'autres ministres de la religion dans le cloître des vierges.

A la première apparition du Soleil sur l'horison, les Péruviens l'adoraient et le priaient d'éloigner d'eux tous les maux internes et externes dont ils étaient menacés, et ils rompaient leur jeûne en mangeant un peu du pain où il n'y avait pas de sang. A

(1) Ceux qui voudraient connaître plus en détail toutes les cérémonies de cette grande fête, les diverses épreuves auxquelles étaient soumis les jeunes Incas, la rigueur qu'on y apportait, les instructions sublimes qu'on leur y donnait, le cérémonial avec lequel ils étaient reçus par l'Empereur, les marques distinctives dont ils étaient décorés, et les fêtes qu'on leur donnait, pourront consulter *La Storia Americana* que vient de publier la Société Typographique des Classiques Italiens, en continuation de l'Histoire Universelle de Ségur: tom. X. chap. 7. pag. 103.

une certaine heure ils fesaient l'adoration, et aussitôt on voyait sortir de la forteresse un Inca, qui représentait un courrier du Soleil. Il était richement habillé, et enveloppé d'un manteau; il portait une lance garnie de plumes de diverses couleurs depuis la pointe jusqu'à la poignée, et qui était enrichie d'une quantité d'anneaux d'or. Armé de cette lance, qui servait d'étendard à la guerre, il descendait en courant, et en l'agitant sans cesse jusqu'à la grande place de la ville, où il se réunissait à quatre autres Incas armés de lances semblables qu'il touchait de la sienne, en disant à ces Incas que le Soleil leur ordonnait comme à ses messagers de chasser tous les maux de la ville et de ses environs. A cet ordre ils partaient aussitôt, en prenant chacun une des grandes rues qui aboutissaient hors de Cuzco. Tous les habitans se mettaient sur leurs portes et poussaient des cris de joie au passage du messager, secouaient leurs habits comme s'il y eût eu de la poussière dessus, et se frottaient avec les mains le visage, les bras et les cuisses, pour chasser de leur corps et de leurs maisons tous les maux, que ces courriers étaient chargés de bannir de la ville. A un quart de mille, chacun de ces Incas en trouvait un autre qui prenait la lance et se mettait à courir plus loin, et ainsi de suite jusqu'à cinq à six lieues de Cuzco: là le dernier de ces coureurs plantait sa lance, qui marquait la limite jusqu'où les maux étaient relegués, et d'où ils ne pouvaient plus revenir en arrière. La nuit suivante, ils sortaient avec de grandes torches allumées et faites de cordons de paille entrelacés, et se mettaient à courir ainsi dans la ville et au dehors, dans l'idée de répéter avec ces torches ce qu'ils avaient fait avec les lances; puis ils en jetaient les bouts qui leur en restaient dans la rivière où ils s'étaient lavés la veille, s'imaginant qu'avec cela l'eau emportait jusqu'à la mer les maux qu'ils avaient bannis.

Inca messager du Soleil.

Etendard en tems de guerre.

Cérémonie des torches allumées.

A ces cérémonies succédaient des réjouissances qui duraient tout le quartier de lune courant, et pendant lequel on rendait au Soleil des actions de grâces, pour avoir délivré son peuple des maux dont il était menacé. On fesait ensuite des sacrifices, on donnait des banquets accompagnés de chants et de danses, et nuit et jour on était dans la joie, tant sur les places publiques que dans les maisons particulières. Cette fête avait lieu après l'équinoxe de septembre.

Fêtes privées.

Outre les fêtes dont nous venons de faire mention, et qui étaient générales pour tout le peuple, chaque famille était dans l'usage d'en célébrer tous les ans une particulière, un peu avant la récolte principale. Les offrandes qu'on fesait dans ces fêtes do-

mestiques consistaient en un peu de suif, qu'on brûlait en l'honneur du Soleil. Les Curacas et les gentils-hommes offraient des lapins privés qu'ils jetaient dans le feu, pour témoigner au Soleil leur reconnaissance des biens qu'il leur avait accordés dans le courant de l'année, en le priant de prendre leurs greniers sous sa garde.

On voit, d'après tout ce qui vient d'être dit, combien était simple la religion des Péruviens, et combien elle était propre à développer et à nourrir en eux les plus douces affections, par les sentimens de respect filial et de gratitude qu'elle leur inspirait pour l'être dont elle proclamait la bienfesance. Passons maintenant aux cérémonies qui accompagnaient les mariages des Princes de la famille impériale, et des gens du peuple.

Mariage.

Tous les ans, ou tout au plus tous les deux ans, l'Empereur se fesait présenter les jeunes personnes de sa race, et de l'un et de l'autre sexe, qui se trouvaient à Cuzco. Le tems du mariage était, pour les jeunes filles de l'âge de dix-huit à vingt ans, et pour les garçons à vingt-quatre. L'Empereur, comme chef suprême de la famille, fesait ranger ces jeunes gens autour de lui; puis les appelant l'un après l'autre, et prenant par la main chaque couple dont les inclinations réciproques lui étaient déjà connues, il recevait des deux amans la promesse de fidélité (Voy. la planche 21), et les remettait à leurs parens, qui les conduisaient à la maison du père de l'époux, où se fesaient les noces. Outre le titre marquant de *Palle* dont jouissaient les femmes mariées de cette manière, elles en portaient un autre qui signifiait *donnée par la main du grand Inca*. L'Empereur fesait une cérémonie semblable pour les jeunes gens de la descendance de Manco-Capac, dont les familles étaient établies dans les diverses provinces de l'empire, et cela lorsqu'il allait en faire la visite. Lorsqu'il ne pouvait s'acquitter lui-même de cette cérémonie, elle se fesait par les Incas Gouverneurs des provinces.

Manière dont les Incas marioient les Princes du sang.

Mariages du peuple.

Le lendemain du jour que l'Empereur avait célébré les mariages de sa famille, quelques-uns de ses ministres étaient chargés par lui d'accomplir la même cérémonie dans tous les quartiers de la ville, pour les jeunes gens qui n'étaient pas de la race des Incas. Les Curacas en fesaient autant dans tous les districts de l'empire; et cette fonction était un droit qu'aucun Empereur ne leur a jamais usurpé.

Loi fondamentale pour les mariages du peuple.

Le mariage chez les Péruviens était soumis à une maxime de politique, qui tenait aux constitutions fondamentales de leur em-

21



O. Gallina f.

pire, et mérite d'être remarquée. Cette maxime était, que tout Péruvien devait se marier dans sa commune, et prendre une femme de sa nation. On ne voulait pas que les races se confondissent les unes avec les autres; d'où il suivait, que tous les individus d'une même nation et qui parlaient une même langue, se regardaient comme parens entr'eux; et pour prévenir la même confusion dans les décuries, nul ne pouvait aller s'établir dans un autre quartier de la ville que le sien.

Privilège des Incas.

Il n'y avait que les Incas de la famille régnante qui épousassent leurs sœurs, et Manco-Capac en avait fait une loi fondamentale de l'état. Cette loi avait pour but de faire passer la succession de l'empire par voie ordinaire, aux ainés de l'un et de l'autre sexe ensemble. Dans le cas où la sœur ainée n'avait pas d'enfans, l'Empereur épousait la seconde, et ensuite la troisième, si la seconde était stérile comme la première. Mais les Incas, en général, épousaient autant de femmes qu'ils le voulaient, et pouvaient les prendre non seulement dans leur famille, mais encore à l'étranger. De toutes ces femmes, il n'y en avait qu'une cependant qui jouît du titre et des privilèges d'épouse: les autres étaient comme autant de favorites ou de concubines. Les enfans qui naissaient des femmes de seconde classe passaient pour légitimes comme les autres, mais non ceux des étrangères. Ces mariages entre frère et sœur étaient défendus dans toutes les autres classes. Il ne parait pas que les mariages à d'autres degrés fussent prohibés par aucune loi. Il est néanmoins à supposer qu'on suivait des règles différentes dans les provinces: car nous avons vu que les Empereurs n'abolissaient dans les provinces qu'ils avaient conquises, que les usages qui étaient contraires aux lois fondamentales de la religion et de l'empire.

Cérémonies au sevrage des enfans.

Le sevrage des enfans chez les Péruviens était un époque marquante, et se fesait avec beaucoup d'appareil. On attendait pour cela que l'enfant eût atteint l'âge de deux ans; et la cérémonie consistait à lui couper les cheveux avec lesquels il était né, et à lui donner un nom. On appelait à cette cérémonie tous les membres de la famille, parmi lesquels on en désignait un, qui servait comme de parrain, lequel était le premier à couper des cheveux de l'enfant avec une espèce de rasoir qui était de pierre. Après en avoir coupé une touffe, il passait le rasoir à un autre qui en fesait autant; celui-ci le remettait à un troisième, et ainsi de suite d'une personne à l'autre, selon l'âge ou la qualité relative de chacune

d'elles. L'opération finie, on convenait du nom qu'il fallait donner à l'enfant, et ce nom lui restait toute sa vie. Après cela le parrain lui fesait, selon ses facultés, et le rang de la famille, des présens qui consistaient en vêtemens, en bétail, en armes, en vaisselle d'or ou d'argent. On buvait ensuite, on dansait et l'on chantait; et la fête durait ainsi plusieurs jours.

Occupations des femmes mariées.

Lorsque les femmes étaient mariées, elles ne sortaient presque plus de chez elles, et y passaient tout leur tems à soigner leurs enfans, à carder et à filer la laine et le coton, et à en former divers tissus. Elles aimaient tellement à filer, que pour aller d'un village ou même d'une maison à l'autre faire une visite, elles portaient toujours avec elles leur ouvrage. Les nobles et les *Palle* se fesaient porter derrière elles leur quenouille par leurs femmes de service.

Femmes publiques.

Pour prevenir de plus grands inconvéniens les Incas s'étaient déterminés à tolérer des femmes publiques, qui s'appelaient en langue du pays *Pampurune*, qui veut dire *de poste public*; mais elles devaient habiter dans des lieux écartés et à la campagne, et ne pouvaient point entrer en ville. On les regardait avec mépris; et une femme honnête qui leur aurait adressé la parole, courait le risque d'être chassée par son mari, et tondue publiquement. Il ne parait pas, du moins nul écrivain n'en fait mention, que le commerce avec ces femmes ait jamais donné lieu à aucune maladie.

Cérémonies funèbres.

La mort de l'Inca était suivie de cérémonies funèbres, qui se célébraient avec la plus grande pompe. Les Incas regardaient leur mort comme le moment heureux de leur passage au repos dans le sein du Soleil leur père. C'est pourquoi la magnificence de leurs obsèques était digne de la majesté de si grands Princes et de l'affection de leurs sujets. On portait les entrailles de l'Inca décédé dans le temple de Tampu, à cinq milles de Cuzco, lequel était célèbre pour avoir été bâti par Manco-Capac au lieu même où sa verge d'or s'était enfoncée en terre, et lui avait ainsi indiqué le lieu où il devait jeter les fondemens de son empire. On embaumait ensuite le corps de l'Inca, comme nous l'avons dit précédemment: puis on le déposait dans le temple de Cuzco devant la grande image du Soleil, et cette cérémonie était accompagnée de sacrifices auxquels intervenaient le nouvel Empereur, les Princes du sang, et les Curacas qui s'empressaient de s'y rendre de toutes parts. Pendant le premier mois, les habitans originaires de Cuzco sortaient tous les jours

habillés en deuil, et fesaient éclater leur douleur par les démonstrations les plus pathétiques. Les autres habitans de la même ville, mais qui étaient nés en divers autres lieux de l'empire, se réunissaient en corps, habillés à l'usage de leur nation, et fesaient hors de la ville une longue procession précédée de l'étendard des Incas, dans laquelle on portait les armes, les vêtemens, la vaisselle, et tout ce qui devait être enseveli avec le défunt; et chacun des assistans mêlait ses pleurs au récit des belles actions, des victoires et des actes de bienfesance du Monarque décédé. Les femmes et les domestiques qui lui étaient les plus attachés, et dont il avait particulièrement agréé les services durant sa vie, se disputaient à qui s'ensevelirait avec lui, pour aller le servir dans sa nouvelle demeure. Cette cérémonie funèbre se renouvellait à toutes les pleines lunes de la même année. Mais la célébration ne s'en bornait pas à la capitale seulement: ce n'était qu'un cri de douleur dans tous les bourgs et les villes de l'empire, et les processions qui s'y fesaient également étaient particulièrement dirigées vers les lieux où l'Inca s'était arrêté dans ses visites ou ses expéditions, et qui étaient regardés comme ayant été sanctifiés par sa présence. On lit dans Garcilas que les funérailles des Curacas ne se célébraient pas avec moins de solennité dans les provinces.

Tombeau des Péruviens appelés Guaca.

Ulloa, en parlant des monumens des anciens Péruviens nous apprend qu'ils aimaient, ainsi que les Egyptiens, à être embaumés, et déposés dans des lieux marquans. Les Indiens, continue-t-il, après avoir porté le corps dans l'endroit où il devait reposer, sans l'y enterrer, élevaient à l'entour une enceinte de pierres et de briques avec une espèce de mausolée, sur lequel toutes les personnes qui tenaient au défunt jetaient une si grande quantité de terre, que ce mausolée se changeait bientôt en une colline artificielle, qu'ils appelaient *Guaca.* La forme de ces *Guacas* n'était pas parfaitement pyramidale: les Péruviens semblaient avoir pour but, dans leur construction, d'élever des monumens qui ressemblassent à des montagnes et à des collines: ces monumens avaient environ 23 aunes de hauteur, sur à-peu-près 58 de longueur, et un peu moins de largeur. Il y en avait encore de beaucoup plus grands: ce qui donne lieu de présumer que les dimensions en étaient proportionnées à la dignité, au rang et à l'opulence des personnes auxquelles ils étaient destinés; car il était naturel que les Curacas, qui avaient sous leurs ordres un grand nombre de vassaux, et dont les funérailles étaient

par conséquent suivies d'un plus grand nombre de personnes, eussent un *guaca* plus considérable que celui d'un simple particulier, qui n'était couvert de terre que par le petit nombre des gens de sa famille ou de ses amis.

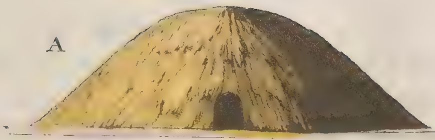
Ces *guacas* où étaient renfermés tous les ustensiles d'or, d'argent etc. appartenant aux Péruviens qui y étaient ensevelis, excitèrent toujours la cupidité des Espagnols, qui s'empressaient de les fouiller, dans l'espoir d'y trouver des richesses considérables; leur attente fut souvent suivie d'heureuses découvertes, qui les récompensèrent amplement de leurs travaux. Cependant, on ne trouve guères dans la plupart de ces monumens que le squelette du défunt, des vases de terre où il buvait la *chicha*, quelques hâches en cuivre, des miroirs de pierre d'inca, et autres objets semblables de peu de valeur, quoique dignes de notre attention par leur antiquité, et pour avoir été fabriqués par une nation aussi singuliere. Nous avons représenté à la planche 22 quelques-uns de ces ustensiles, qui y sont marqués sous les lettres A et B: on voit sous cette dernière lettre le plan d'un de ces *guacas* ouvert en croix. La lettre C représente un pendant d'oreille en or ou en argent; la lettre D offre le dessin de quelques hâches en cuivre de diverses formes; la lettre E celui d'un miroir concave fait en pierre de *gallinaccio* (1) que les Péruviens appellent *inca-rirpo*; la lettre F est un *inca-rirpo*, ou miroir de pierre d'inca (2) parfaitement uni; et la lettre G est un autre *inca-rirpo*, ou miroir convexe. On voit à la let-

Ustensiles des anciens Péruviens trouvés dans leurs tombeaux.

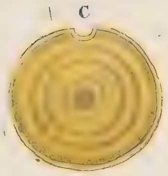
(1) La pierre de *gallinaccio* est extrêmement dure, transparente et luisante; son nom dérive de sa couleur qui est noire comme celle d'un coq d'Inde Les Péruviens la travaillaient des deux côtés, l'arrondissaient, la perçaient par le haut, et passaient dans ce trou un cordon pour la suspendre à quelque crochet. Ils savaient lui donner un lustre capable de réfléchir passablement les objets.

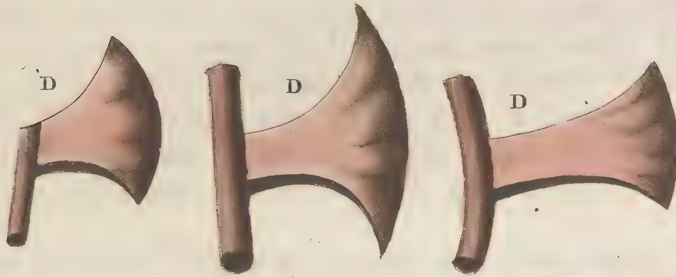
(2) La pierre d'*inca* est molle, non transparente, et a la couleur du plomb. Ces miroirs sont ordinairement ronds, et ont une surface plate et lisse comme celle d'un miroir de cristal: l'autre côté est oval ou un peu sphérique, et moins lisse: il y en a de diverses grandeurs; mais leur dimension la plus commune est de trois ou quatre pouces de diamètre. J'en ai vu un, dit Ulloa, de la grandeur d'environ un pied et demi, dont la surface était concave, et qui agrandissait considérablement les objets. Cette pierre a néanmoins le défaut d'avoir des veines et des pailles qui en gâtent la surface.

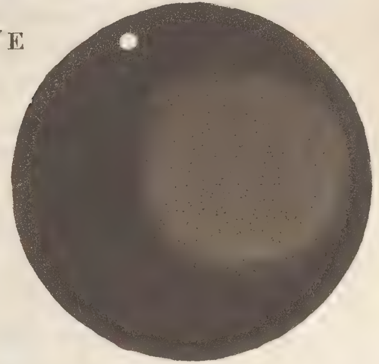
N.º 22.





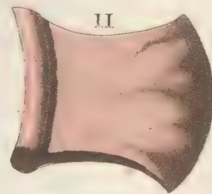






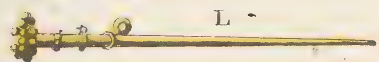


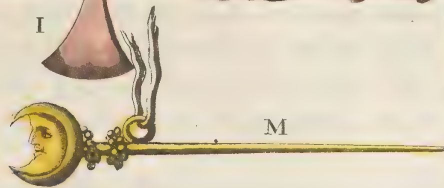










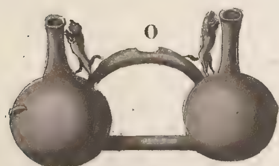














F. inc.

tre H une hâche en pierre à feu; à la lettre I, une hâche avec un manche de bois, dont les Péruviens se servaient à la guerre; à la lettre K, un instrument appelé *Sunga-tirana*, ou espèce de petites pinces pour arracher le peu de poil qui leur venait au menton; à la lettre L, le *Tupu* pour attacher l'*Anac* sur leurs épaules; à la lettre M, le *Tupus*, ou espèce d'épingle avec laquelle les Péruviens suspendaient à leur cou la *Pliella*, qu'ils mettaient par dessus l'*Anac*; à la lettre N, de grands verres où ils buvaient la *Chicha*; à la lettre O, le *Guainacaba* ou jattes de terre dans lesquelles ils conservaient leur boisson (1); à la lettre P, l'*Inga-mullus* ou pierre pour faire des colliers et des bracelets; et enfin à la lettre Q, l'idole d'or ou statue de quelque Péruvien d'un rang élevé (2).

Etat des arts.

La distinction des rangs qui était établie au Pérou devait être favorable aux progrès des arts de luxe comme de première nécessité, qui furent toujours plus avancés chez les Péruviens que chez les Mexicains (3). L'agriculture, qui est le premier de tous, avait également atteint chez ce peuple un plus haut degré de perfection qu'en aucun autre pays de l'Amérique. L'étendue des terres susceptibles d'être mises en culture, n'était point laissée à la discrétion des individus; c'était l'autorité publique qui la déterminait, suivant les besoins de chaque commune. On allait en troupe au travail sur l'avis qu'en donnait le *Lactacuamayu*: ce jour était une espèce de fête: chaque Péruvien se parait de ses plus beaux habits, de plaques d'or et d'argent et de bonnets ornés de plumes rares, et l'on chantait des chansons à la louange de l'Inca et du Soleil.

Agriculture.

La stérilité d'une année n'occasionnait pas de grands inconvéniens, à cause de là précaution qu'on avait de garder dans les *Tambo*, ou magasins publics, les productions des terres consacrées au Soleil, et de celles réservées à l'Empereur, pour y avoir recours dans les

(1) Ces jattes sont d'argile fine, et le plus souvent de couleur noire: on en trouve aussi d'argile rouge; mais on ignore d'où les Péruviens tiraient cette substance.

(2) Ces figures d'or sont d'une seule piéce, trés-minces, et vides jusques dans leurs plus petites parties; et comme on n'y aperçoit pas la moindre trace de soudure, on ne comprend pas comment ils parvenaient à les évider.

(3) V. Compendio storico della scoperta d' America di Pasquale Coppin. Padova, 1821, pag. 263.

tems de disette. La quantité des terres cultivées étant réglée sur les besoins de l'état, il s'ensuivait que les Péruviens dévaient tourner leur activité et leur industrie vers des travaux extraordinaires, que certaines particularités du sol et du climat rendaient indispensables.

Irrigation.

Les grands fleuves qui sortent de la chaîne des Andes, ont tous leur direction à l'est, et vont se jeter dans la mer Atlantique. Le Pérou n'a d'autres courans d'eau que ceux qui se précipitent de cette chaîne comme des torrens. Le bas Pérou est en grande partie sablonneux et stérile, et n'est jamais rafraichi par des pluies. Pour féconder une région qui promettait si peu, les Péruviens imaginèrent divers expédiens, entr'autres celui des irrigations par le moyen de canaux creusés à grands frais, qui portaient les eaux des torrens dans toutes les campagnes; ils firent aussi usage des engrais, qui n'étaient autre chose que la fiente des oiseaux marins, dont toutes les îles répandues sur la côte fournissaient une quantité plus que suffisante.

Engrais.

Charrue inconnue aux Péruviens.

L'usage de la charrue était inconnu aux Péruviens; ils remuaient la terre avec un instrument de bois durci au feu; et les deux sexes étaient également appelés à ce travail important. Les enfans du Soleil les y animaient eux-mêmes par leur exemple, en cultivant de leurs propres mains un champ dans les environs de Cuzco: fonction sublime, qu'ils ennoblissaient encore en l'appelant leur triomphe sur la terre. Tout le monde se portait en foule à cette grande cérémonie, les Incas et les *Palle* y paraissaient magnifiquement vêtus; et l'on y chantait des hymnes au Soleil, dans lesquels entrait comme refrain le mot de *haylli*, qui veut dire *triomphe*, voulant en quelque sorte signifier par là, qu'en travaillant la terre pour la rendre fertile, ils en triomphaient et s'en rendaient maîtres.

Principaux végétaux cultivés par les Péruviens.

Maïs et son usage.

Mais on ne peut parler des soins qu'apportaient le gouvernement et le peuple à la fertilité des terres, sans faire mention des principaux produits de l'agriculture Péruvienne. Le principal était le *maïs*, appelé *cara* en langue du pays. Cette production formait la principale nourriture de la nation, et on l'employait de diverses manières. Le maïs se mangeait tantôt cru et tantôt grillé, et quelquefois on en fesait du pain. C'étaient les femmes qui réduisaient le maïs en farine; et pour cela elles se servaient d'une machine composée d'une pierre fort-large, sur laquelle elles en appliquaient une autre qui avait la forme d'un demi-cercle. Mais cette machine

était très-incommode: motif pour lequel probablement les Péruviens ne mangeaient que rarement du pain. Le maïs leur fournissait aussi leur boisson ordinaire; et c'était encore aux femmes qu'appartenait ce soin; après avoir broyé le grain, elles le mettaient en infusion dans l'eau et l'y laissaient fermenter, jusqu'à ce qu'il eût pris un certain degré d'acidité, qui donnait à cette boisson un goût agréable.

Après le maïs, les Péruviens cultivaient la *quinea*, qui était une espèce de millet bon à manger en soupe, quoique pourtant fort échauffant. Cette plante est le *chenopodium* de nos botanistes; ses fleurs et ses feuilles ressemblent à celles du poirier; les Péruviens les mangeaient cuites; elles étaient tendres, de bon goût, et formaient un aliment sain. On fesait également avec ce millet la boisson ordinaire dans les pays où le maïs n'était pas commun. Quinea.

Les Péruviens avaient une espèce de pois plus gros et plus blancs que les nôtres, qu'ils appelaient *larves*. Mais le principal objet de leur culture étaient certaines plantes tubereuses, parmi lesquelles il y en avait une qu'ils nommaient *papa*, dont les racines rondes et bulbeuses, de la grosseur du pouce, se mangeaient bouillies ou rôties en guise de pain, et se conservaient long-tems, lorsqu'on avait eu la précaution de les exposer au Soleil ou à la gelée. Le *toca* était une autre plante, de la même grosseur que la précédente, qui, séchée au soleil, se mangeait cuite ou crue, et dont le goût a la douceur du miel ou du sucre. L'*anno*, mangé cru, était très-amer. Venaient ensuite les *patates*, qui étaient appelées *apichu*, et il y en avait de rouges, de blanches, de jaunes et de noires. Larves, papa etc.

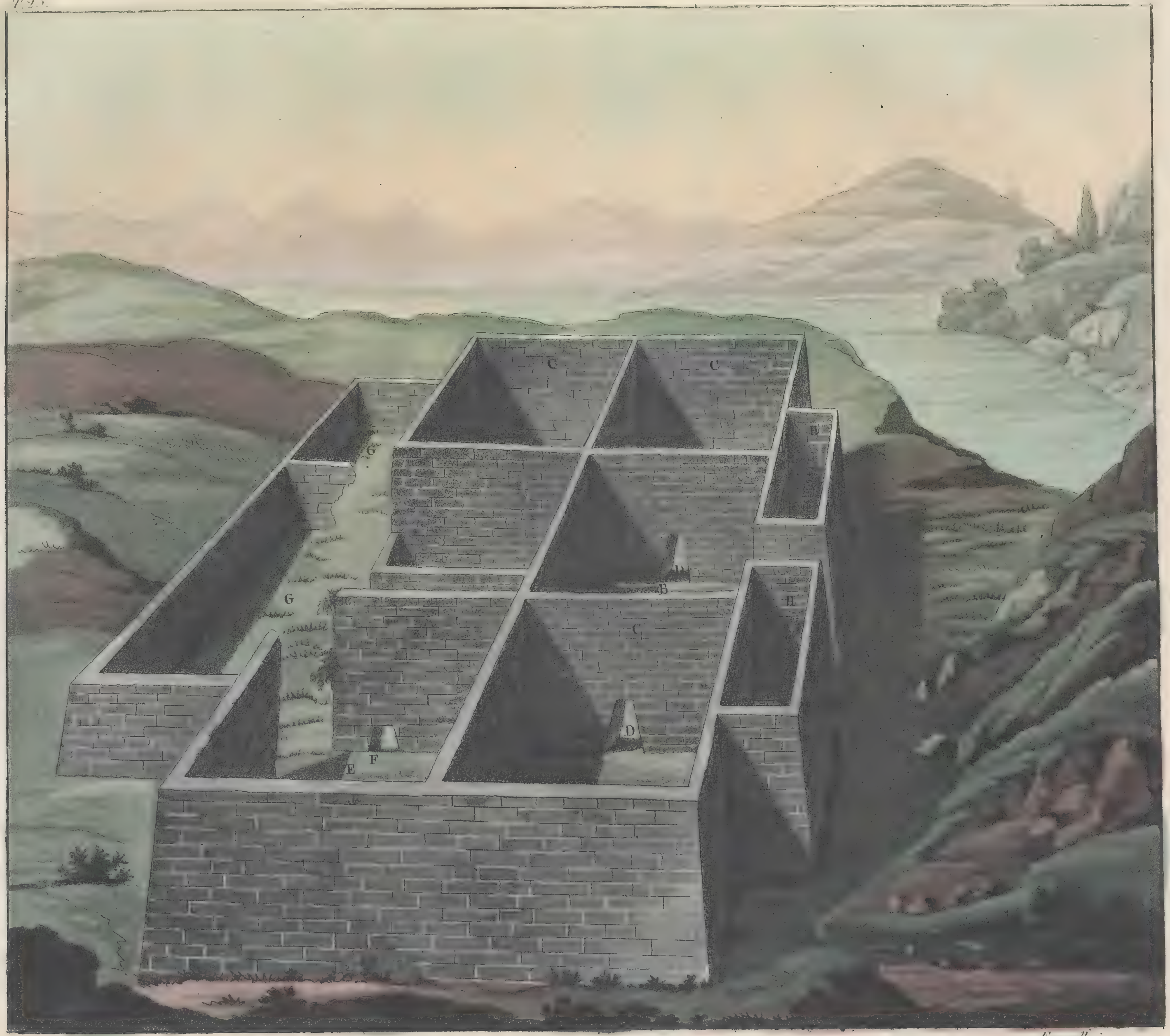
Un fruit qui mérite qu'on en fasse une mention particulière, et que les Péruviens aimaient beaucoup, c'est celui qu'ils appelaient *huchu*, et que nous assimilerons au poivre long. Ils le mangeaient avec toutes sortes de mets cuits et crus; et ils en fesaient tant de cas, qu'ils s'en abstenaient dans leurs jeûnes les plus rigoureux: ce qui était pour eux une grande mortification. Les arbres à fruit dont les Péruviens soignaient la culture étaient en grand nombre. Nous ne ferons mention que de l'arbuste appelé la *cuca*, qu'ils regardaient à juste titre comme la plus précieuse de leurs productions, à cause des effets merveilleux qu'elle opérait, et dont nous parlerons à l'article de la médecine. Cet arbuste a quelque ressemblance avec la vigne, et a besoin comme elle d'un appui, quoiqu'il ne s'élève qu'à la hauteur d'un homme; il a néan- Huchu, cuca *etc.*

moins peu de branches; ses feuilles sont très-minces, de la longueur d'un demi-pouce, et d'une largeur double. Ce sont elles qui lui donnent tout son prix, et il en produit une si grande quantité, qu'on en fait quatre récoltes par an: on fait sécher ces feuilles au soleil, seulement pour en faire évaporer l'humidité, sans qu'elles perdent rien de leur verdure.

Architecture des Péruviens.

Mais c'est particulièrement dans la construction de leurs maisons et de leurs édifices publics, qu'on reconnait la supériorité des Péruviens sur tous les autres peuples de l'Amérique. Dans les vastes plaines qui s'étendent le long de l'Océan Pacifique, où le ciel est toujours serein et le climat tempéré, les maisons étaient d'une frêle construction; mais dans les régions plus élevées, où il pleut, où l'on connait les vicissitudes des saisons, et où leur rigueur se fait sentir, ces édifices étaient bâtis avec beaucoup plus de solidité. La forme en était presque toujours carrée: les murs qui étaient faits de briques durcies au soleil n'avaient que huit pieds de hauteur; la porte en était basse et étroite, et il n'y avait point de fenêtres. Ces constructions, toutes grossières qu'elles étaient, et malgré la simplicité de leurs matériaux, étaient néanmoins très-solides; et on en voyait encore plusieurs long-tems après la conquête du Pérou, tandis que les autres monumens qui pouvaient donner quelqu'idée de l'état domestique des peuples de l'Amérique, disparurent tous de la surface de la terre presqu'aussitôt après cette sanglante expédition. Ce fut particulièrement dans les temples consacrés au Soleil, et dans les palais qu'habitaient leurs Empereurs, que les Péruviens déployèrent toutes leurs connaissances et tous leurs moyens en architecture.

Les descriptions que nous ont laissées de ces monumens quelques auteurs Espagnols, qui les ont vus dans leur intégrité, pourraient paraître exagérées, si les ruines qu'on en voit encore n'attestaient la vérité de ce qu'ils en ont raconté. On trouve de ces ruines dans toutes les provinces de l'empire, et leur multitude annonce que ces édifices furent l'ouvrage d'un peuple puissant, et civilisé depuis plusieurs siècles. Il parait que leurs dimensions n'étaient pas toujours les mêmes, et qu'il y en avait d'une grandeur moyenne, et d'autres qui étaient immenses; mais tous portaient l'empreinte de la solidité, et se ressemblaient par le goût de l'architecture. Le temple de Pachacamac avec le palais des Incas et une forteresse qui étaient contigus, formaient un bâtiment qui avait plus d'une demi-lieue


C
C
B
G'
G
H
B
C
D
E
F
Fumagalli inc.

de tour. Cet immense édifice présentait partout cette singularité de goût, qui dominait dans toutes les constructions des Péruviens, et dans tous leurs ouvrages. Cependant, comme ils ne connaissaient pas l'usage de la poulie et autres forces mécaniques, ils ne pouvaient élever à une grande hauteur les matériaux qu'ils y employaient: aussi les murs de l'édifice dont nous venons de parler, et dans lequel les Péruviens semblaient avoir voulu déployer la plus grande magnificence, n'avaient-ils pas plus de douze pieds de hauteur. Quoiqu'ils ignorassent également l'usage de la chaux et de tout autre ciment, ils assemblaient leurs pierres et leurs briques avec une exactitude, qui permettait à peine d'en distinguer les jointures. L'art de construire les voûtes leur était inconnu; mais ils y suppléaient par une espèce de charpente dont ils formaient le toit des grandes salles où ils se réunissaient pour la célébration de leurs fêtes; et cette construction était d'un travail ingénieux et imposant. Leurs appartemens, autant qu'on en peut juger par la disposition des ruines, étaient mal distribués et peu commodes. Il n'y avait qu'une seule fenêtre dans tout l'édifice, ensorte que les appartemens ne recevant de lumière que par la porte, les plus grands devaient-être tout-à-fait obscurs, ou éclairés d'une autre manière. Mais, malgré ces défectuosités et autres, il n'en est pas moins vrai que l'habileté des Péruviens en architecture, avait été portée au plus haut degré de perfection qu'elle puisse atteindre chez un peuple qui ne connaissait pas l'usage du fer: d'où l'on est fondé à conclure, que ses anciens Monarques jouissaient d'une puissance considérable.

Palais des Incas appe é Callo.

On trouve dans l'ouvrage d'Ulloa deux planches où sont représentés les restes de quelques palais des Incas de Quito, et d'après lesquelles on peut se former une idée du goût des Péruviens en architecture, et de la somptuosité de leurs édifices. Dans la plaine qui s'étend de Catacunga au nord on voit encore, dit cet écrivain, les murs d'un de ces palais (planche 23), qui a conservé jusqu'à présent son ancien nom de *Callo*, quoiqu'il serve maintenant de maison de campagne aux Pères Augustins de Quito. Cet édifice n'a certainement ni la masse imposante, ni la beauté de ceux des Egyptiens, des Romains et autres peuples; mais pourtant on y reconnait une sorte de pompe et de magnificence, qui attestent la grandeur du Monarque dont ce palais était le séjour. On y entre par le petit chemin A, qui n'a que cinq à six toises de longueur, et

aboutit à la cour B. La lettre C indique les appartemens, qui sont distribués en petites chambres. D marque les portes par où l'on entrait dans ces appartemens, et qui étaient assez hautes pour que l'Empereur pût y passer en palankin porté sur les épaules de ses gentils-hommes. On voit à l'E quelques petits appartemens pour la famille royale; à l'F d'autres pour les domestiques; au G des offices destinés au service du Prince, et autres lieux où l'on gardait les bêtes féroces et curieuses; et enfin à l'H quelques chambres qui étaient peut-être le logement des gardes de l'Inca.

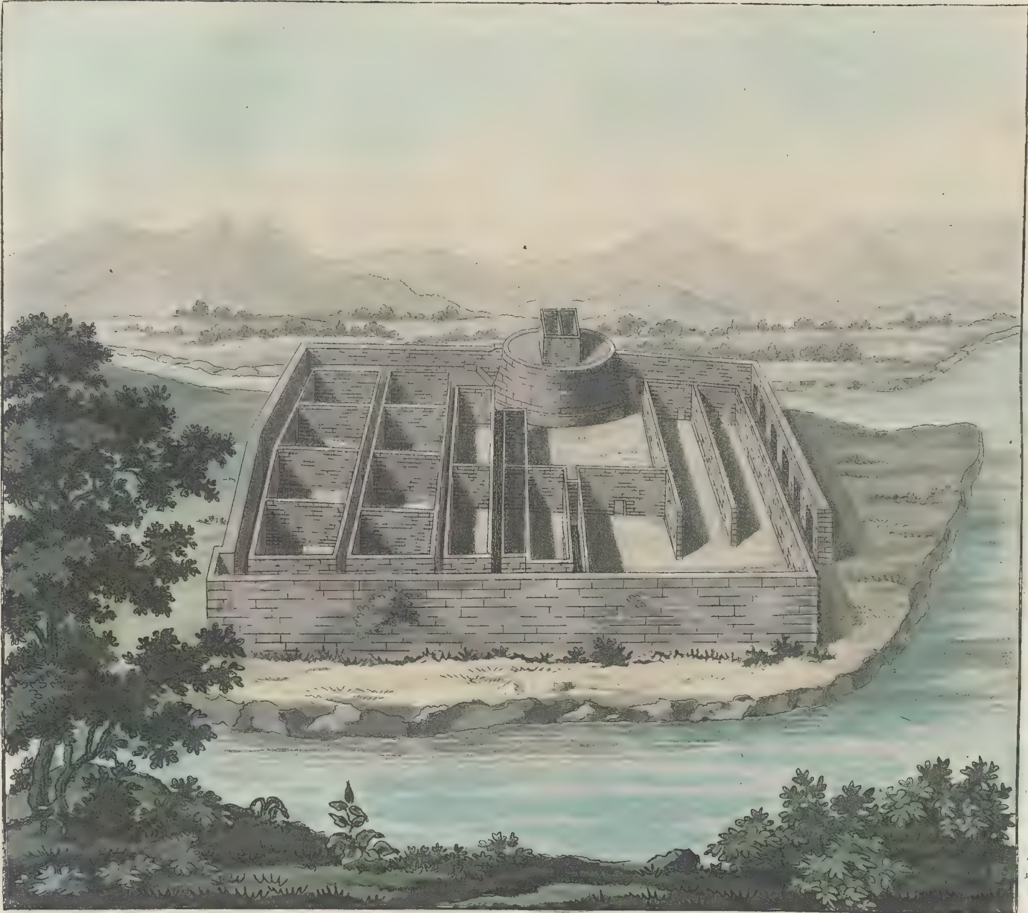
Comment il est bâti.

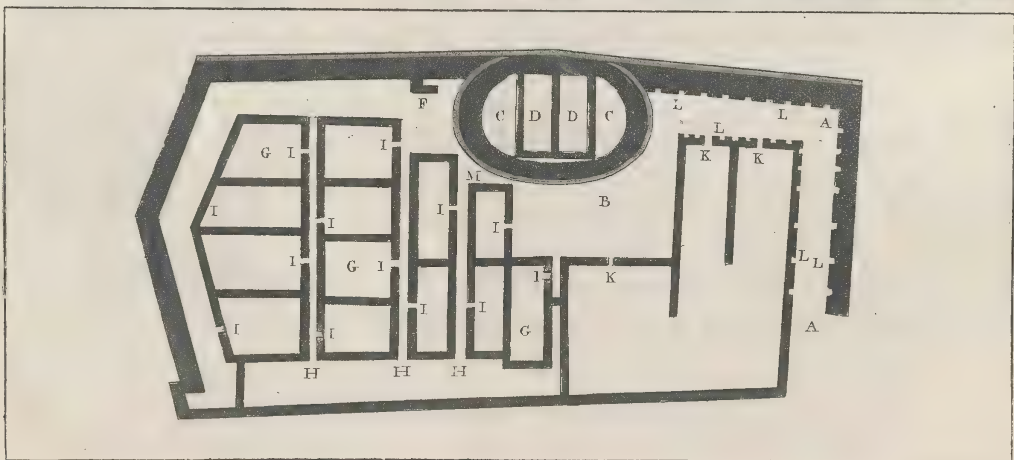
Cet édifice est bâti tout en pierres qui sont presque noires, et ont la dureté du silex. Ces pierres sont si bien jointes, qu'il serait impossible de faire entrer la pointe d'un couteau entre les unes et les autres. On n'y aperçoit aucune espèce de ciment; et au dehors elles sont toutes convexes, à l'exception de celles des portes qui sont plates. Cependant il règne beaucoup d'irrégularité dans leur coupe et dans leur disposition: car une petite pierre est souvent surmontée d'une grande qui n'est pas bien carrée; mais pourtant les inégalités de l'une s'adaptent parfaitement à celles de l'autre; et tout cela donne à l'édifice un aspect assez bizarre. Les murs ont deux toises et demie de hauteur, et de trois à quatre pieds d'épaisseur. Les portes ont deux toises ou environ cinq aunes de haut, et quatre de large par le bas, puis elles vont en se retrécissant jusqu'à deux pieds et demi seulement à la partie supérieure. Les Péruviens leur donnaient cette forme, parce qu'ils ne connaissaient pas la manière de faire les voûtes: ce qui les obligeait à faire les architraves de leurs portes d'une seule pierre. On ne sait pas si le palais dont il s'agit, et autres de la même espèce, avaient un étage supérieur, et l'on ignore également la manière dont ils étaient couverts. Les édifices qu'avait vus Ulloa étaient sans toit, ou avaient été couverts par les Espagnols: il parait néanmoins certain, que ces toits étaient faits en terrasse, et avec des poutres qui traversaient d'un mur à l'autre.

Palais ou forteresse des Incas près le village de Cannar.

On trouve un autre palais ou forteresse des Incas au nord-est du village d'*Atun-Cannar* ou grand *Cannar*, à environ deux lieues de là: c'est, au rapport d'Ulloa, le plus grand, le mieux bâti et le mieux conservé de tous ceux qu'il y a dans ces contrées. Du côté où l'on y entre, il passe une petite rivière qui lui sert de fossé; et du côté opposé il présente un mur élevé qui s'étend sur la colline, et en rend l'accès difficile. Il y a au milieu une tour de forme

T. 24.





Fumagalli incise

ovale (planche 24), qui s'élève du sol intérieur de l'édifice à la hauteur d'environ deux toises; mais cette hauteur est à peu-près de huit toises au dehors du côté de la colline. Du milieu de cette tour s'élève une espèce d'autre petite tour carrée en pierre, dont les angles touchent la circonférence de l'ovale : cette tour renferme deux petites chambres séparées, où l'on entre par une porte située vis-à-vis de l'espace qui les sépare. Il y avait dans ces chambres de petites fenêtres, par où les sentinelles observaient la campagne, et la tour servait elle-même de corps de garde.

La muraille de la forteresse, du côté de la surface extérieure de la tour, s'étend à environ 40 toises à gauche, et 25 à droite; ensuite elle se replie, forme plusieurs angles irréguliers, et embrasse un assez grand espace : cette muraille ne présente qu'une porte, qui est en face de la tour, et tout près du petit chemin qui forme le lit de la rivière. De cette porte on entre dans une espèce de sentier, où deux personnes peuvent à peine passer de front, et qui conduit droit à la muraille opposée, à l'endroit où elle se replie vers la tour, et y forme en s'élargissant une petite place. De trois pas en trois pas on trouve dans l'épaisseur de la muraille, le long du petit chemin, des niches qui paraissent avoir été faites pour les sentinelles; et du coté extérieur de cette muraille, qui forme le petit chemin, il y a deux portes par où l'on passe à deux quartiers, qui servaient peut-être de caserne à la garnison. Dans l'enceinte intérieure, à la gauche de la tour, il y avait divers appartemens, dont la hauteur, la distribution et les portes indiquent assez que c'était là le logement du Prince. On trouve dans tous ces appartemens des enfoncemens, qui semblent des armoires; et l'on voit également dans les deux chambres de la tour, et dans les niches du petit chemin, des pierres qui ont 6 à 8 pouces de saillie, sur lesquelles les soldats plaçaient probablement leurs armes.

La muraille principale, qui est sur le penchant de la colline, et descend d'un côté de la tour est très-épaisse, et faite en talus en dehors, avec une terrasse à l'intérieur, et un parapet de la hauteur ordinaire. Pour monter sur la terrasse de ce bastion, dont elle fait le tour, il n'y a qu'un seul escalier prés de la tour. Les murs tant intérieurs qu'extérieurs sont en pierres, dont la dureté, le poli et la connexion ne le cèdent point à celles du *Callo*; et rien n'indique non plus que ces appartemens fussent couverts.

Pour donner une idée plus exacte de ce fameux édifice, nous avons cru à propos d'en tracer le plan à la planche ci-dessus. La lettre A indique l'entrée du palais et de la forteresse; B la cour ou place d'armes; C la tour; D, les lieux qui servaient de corps de garde; E, le mur principal avec son toit extérieur comme à la tour; F, l'escalier pour monter sur la muraille, et f, un autre escalier pour monter sur la tour; G, les salles qui composent les appartemens, dont chacune n'a qu'une porte; H, de petites ruelles qui aboutissent aux portes des salles; I, d'autres portes plus étroites en haut qu'en bas; K, des portes basses par où l'on entre dans certains lieux, qui ont peut-être servi de logement aux soldats; L des niches pratiquées dans le mur, peut-être pour les sentinelles; M, une place au pied de la tour; N, une petite rivière qui coule le long d'un des côtés de l'édifice; O, une autre rivière qui passe de l'autre côté de la forteresse; et P, la montagne dont la pente termine près de la muraille, et forme une espèce de fossé.

M.r Humboldt nous a également fait connaître dans son grand Atlas quelques monumens de l'architecture Péruvienne. On voit à la planche 62 de son ouvrage les ruines d'une partie de l'ancienne ville de Chulucanas, ainsi que le plan d'une maison fortifiée de l'Inca située sur la croupe de la Cordilière de l'Assuay; et à la planche 17, pag. 107 du même ouvrage, un autre monument de l'architecture de ce peuple sous le nom d'*Ingapilca*, ou de forteresse de Cannar, que nous avons cru devoir rapporter à la planche 25, en nous servant des expressions de ce voyageur dans la description que nous allons en donner.

Forteresse du Cannar d'après l'Atlas de Humboldt.

Le *Llano* del Pullal (1), dit-il, est sur un sol extrêmement marécageux. Nous fûmes surpris (2) d'y trouver, à une hauteur bien supérieure à celle du Pic de Ténériffe, de magnifiques restes d'une route, que les Incas du Pérou y avaient fait construire, et qui peut être comparée aux plus belles routes des Romains. Nous en avons retrouvé la continuation dans le voisinage de Caxamarca, à cent-vingt lieues au sud de l'Assuay, et les habitans croient qu'elle allait jusqu'à Cuzco. Près de cette route de l'Assuay, à la hauteur de 2074 toises, on trouve les ruines du palais de l'Inca Tupayupau-

(1) C'est le nom qu'on donne aux plaines élevées de l'Assuay.

(2) C'est ainsi que s'exprime Humboldt, Monumens de l'Amérique, pag. 108.

25.



F.F.

gui; mais ces restes, qu'on nomme communément *los paradones*, sont peu élevés.

En descendant du Parama de l'Assuay vers le midi, on découvre entre Turche et Burgay un autre monument de l'architecture des Péruviens, connu aussi sous le nom d'*Ingapilca*, ou de forteresse du Cannar. Cette forteresse, si l'on peut appeler ainsi une colline terminée par une plate-forme, est bien moins remarquable par sa grandeur, que par sa parfaite conservation. Un mur construit en grosses pierres de taille s'élève à la hauteur de cinq à six mètres, et forme un ovale régulier, dont le grand axe a environ trente huit mètres de longueur: l'intérieur de cet ovale est une terrasse couverte d'une belle végétation, qui ajoute à l'effet pittoresque du paysage. Au centre de l'enceinte s'élève une maison qui n'a que deux appartemens, et environ huit mètres de hauteur: on voit cette maison et l'enceinte représentées à la planche 25. La forme des pierres, la disposition des portes et des niches, et la parfaite analogie qu'on remarque entre cet édifice et ceux de Cuzco, ne permettent pas de douter que ce *monument militaire* ne servît de logement aux Incas dans les voyages qu'ils fesaient de tems à autre du Pérou au royaume de Quito. Les fondemens de plusieurs édifices qu'on trouve autour de cette enceinte attestent qu'il y avait anciennement dans le Cannar des habitations suffisantes, pour loger les troupes qui accompagnaient ordinairement les Incas dans ces voyages. Humbold a trouvé dans ces fondemens une pierre taillée avec beaucoup d'art, qu'il a voulu représenter sur le devant de la planche à gauche; mais il n'a pu deviner l'usage auquel elle pouvait être destinée.

Quelques-uns sont d'avis (1) que le mur qui soutient le comble du toit n'est pas du tems des Incas; mais Humboldt est porté à croire, qu'à l'exception des quatre fenêtres, tout l'édifice est tel qu'il fut construit du tems de ces Empereurs.

Ces édifices n'étaient pas les ouvrages les plus utiles des Incas. *Routes.* Les deux grandes routes de Cuzco à Quito, qui avaient plus de quinze cent milles de longueur sont dignes de notre attention. L'une traversait les parties montueuses de l'empire, et l'autre les plaines qui bordent les rivages de la mer. Ces deux routes pouvaient se com-

(1) M. De-la-Condamine. Mémoires de l'Académie de Berlin, 1746, pag. 444.

parer, eu égard aux circonstances de l'un et de l'autre peuple, aux célèbres voies militaires, dont le tems nous a encore conservé quelques restes, comme des monumens de la puissance des Romains.

Les routes Péruviennes n'avaient que quinze pieds de largeur; et en plusieurs endroits la construction en était si légère, que le tems en eut bientôt effacé jusqu'au moindre vestige. Celle de la plaine était tracée par deux files de pieux, qui indiquaient le chemin aux voyageurs. Il était plus difficile d'ouvrir l'autre route à travers les montagnes, où il fallait applanir des hauteurs, combler des précipices, et soutenir les terres par des chaussées. On rencontrait de distance en distance sur ces routes des *tombo* ou arsenaux, qui avaient été construits pour la commodité des Incas et de leurs courtisans, des hospices pour les voyageurs, des forteresses, des temples, et des canaux qui distribuaient les eaux des rivières dans les campagnes. La route de la montagne était beaucoup plus solide que celle de la plaine.

Ces monumens sont un témoignage admirable des progrès que les Péruviens avaient faits dans la science du gouvernement. Les sauvages de l'Amérique n'ont jamais eu aucune idée de communication d'un lieu à un autre; et cette idée était encore bien imparfaite chez les Péruviens. La construction de ces routes au Pérou y fit imaginer une autre sorte d'ouvrage, qui était également inconnu dans tout le reste de l'Amérique. La route des Incas, dans sa direction du nord au midi, était coupée par des torrens qui se précipitent des Andes vers l'Océan occidental. La rapidité de leurs cours et leurs débordemens fréquens en empêchaient la navigation: il fallait donc recourir à quelqu'expédient pour les traverser. Ne sachant point construire des arcs, et privés de tout moyen pour travailler le bois, les Péruviens ne pouvaient établir des ponts sur ces torrens. Mais la nécessité, mère de l'industrie, leur suggéra un expédient qui remplit le même but. Ils fabriquaient des espèces de cables dans lesquelles étaient entrelacés des branchages extrêmement souples; et jetant six de ces cables sur le torrent, ils les disposaient parallèlement, les fixaient sur chaque bord, les liaient fortement entr'eux par d'autres cordages plus minces passés en travers, et si près les uns des autres qu'ils formaient comme un rets, sur lequel on étendait des branches d'arbres et de la terre, qui offraient un passage sûr et commode. Il y avait des gens chargés de veiller à l'entretien de ces ponts et d'assister les voyageurs.

Ponts.

Pour traverser les rivières larges et profondes, mais dont le courant n'était pas trop rapide, les Péruviens se servaient de radeaux, dans la construction et direction desquels ils paraissent avoir montré plus d'habileté que tous les autres peuples de l'Amérique. Les connaissances de ces derniers ne semblaient pas avoir outrepassé l'usage de la rame; tandis que les Péruviens savaient employer les mâts et les voiles, et pouvaient avec leurs radeaux courir des bordées comme nos navires. *Radeaux.*

L'industrie et la sagacité des Péruviens ne se bornèrent pas simplement aux objets d'une nécessité absolue, mais elles s'étendirent encore aux arts qu'on appelle de luxe. Les métaux précieux étaient plus abondans au Pérou qu'en aucun autre pays de l'Amérique. On s'y procurait l'or comme au Mexique, en le cherchant dans le lit des rivières, ou par le lavage des terres qui en étaient imprégnées. Mais l'argent exigeait plus de soins et de travail; il se tirait de cavernes que l'on construisait à ce dessein au bord des rivières, et dans les flancs des montagnes. *Comment ils se procuraient les métaux précieux.*

Les Péruviens avaient aussi découvert la manière de fondre les métaux et de les rafiner au feu; et quand ils les trouvaient trop durs et mêlés de substances hétérogènes, il les mettaient dans des fourneaux construits sur une éminence, pour que l'air y fît l'office de soufflets dont ils ignoraient l'usage. La facilité qu'ils avaient de fondre ainsi l'argent, avait tellement multiplié ce métal au Pérou, qu'on en fesait les ustensiles les plus communs. On assure que quelques-uns de ces ustensiles se fesaient remarquer, non seulement par le prix de la matière, mais encore par l'élégance du travail. On a admiré le talent des Péruviens dans d'autres ouvrages de simple curiosité ou d'ornement. Plusieurs de ces ouvrages ont été trouvés dans les *Guacas*, ou monticules de terre, dont ils recouvraient leurs sépultures. Parmi ces divers objets il y avait des miroirs de différentes grandeurs, des pierres dures d'un poli parfait et d'un beau luisant, de la vaisselle de terre de diverses formes, des hâches et autres instrumens dont les uns servaient à la guerre et les autres au travail: ces instrumens étaient faits en pierre de silex, ou en cuivre auquel ils donnaient, par un procédé que nous ignorons, une dureté qui rendait ce métal propre dans plusieurs cas à l'emploi du fer qu'ils ne connaissaient point. Si l'usage de ces outils en cuivre eût été général, les Péruviens auraient rivalisé dans les arts les peuples de l'ancien monde; mais ce métal était si rare, et si difficile à *Manière de fondre les métaux etc.*

durcir, et leurs outils étaient en si petit nombre et si petits, qu'ils ne s'en servaient que pour les ouvrages les plus délicats.

Orfévrerie.

« L'orfèvrerie, dit encore Humboldt, n'avait pas moins fait de progrès au Pérou. Les Espagnols y trouvèrent une quantité d'objets en or, en argent et en émail, dont les parties étaient si bien liées ensemble, qu'on n'en apercevait pas les jointures. Les Péruviens savaient également travailler les émeraudes, les turquoises, et la pierre de *gallinaccio* qu'ils appelaient l'argent des morts, et dont leur pays abondait; ils fesaient de cette dernière des ouvrages de marqueterie imités de la nature, tels que des feuilles, des fleurs, des poissons, des insectes ou autres animaux, ou bien des ouvrages de fantaisie au caprice de l'artiste. C'est à tort que quelques-uns ont avancé que les Péruviens ne connaissaient point la manière de travailler l'émeraude et la pierre de *gallinaccio*: car on a mille preuves du contraire ».

Ornemens en or etc. des palais, des temples et des jardins.

Mais ce qui atteste plus hautement encore l'habileté des Péruviens dans l'art de fondre et de travailler les métaux, ce sont les ornemens de leurs palais et de leurs temples, et le grand nombre de statues d'hommes et d'animaux dont étaient décorés ces édifices ainsi que leurs fameux jardins. A commencer par l'intérieur des appartemens des Incas, toutes les parties saillantes étaient incrustées d'ouvrages en or ou en argent d'un beau travail, et même en certains endroits, parsemées de pierreries. Les murs des salles les plus grandes, au lieu de tapisseries en laine où étaient figurés au naturel des animaux et des plantes de diverses sortes, présentaient quelquefois de grandes niches où il y avait des figures d'hommes, de femmes et de bêtes sauvages: entre ces niches on voyait comme sortir du mur des images d'arbres de la plus grande vérité, avec des oiseaux et des papillons sur leurs feuilles; des lézards et des serpens de toutes grandeurs semblaient monter et descendre le long de ces murs, ou sur les troncs et les branches de ces arbres; et toutes ces figures étaient émaillées si habilement, qu'elles fesaient la plus parfaite illusion. Le siège de l'Inca était en or massif, assez commode pour l'usage auquel il était destiné, mais sans bras et sans dossier. Ce siège avait ordinairement un piédestal du même métal. Les ustensiles et les vases pour le service de la personne de l'Empereur et de sa maison, quelle que fût leur destination, étaient tous en argent et en or. Chaque palais impérial avait de vastes jardins, mais dont la décoration était uniquement l'ouvrage

de l'art, qui s'était appliqué à y imiter divers objets de la nature. Les arbres les plus beaux, les plantes et les fleurs les plus agréables à la vue qui s'y trouvaient, étaient en or, en argent, ou d'une alliage de ces deux métaux, et d'un travail qui ne laissait rien à désirer pour l'imitation. On y voyait aussi des lapins, des rats, des serpens, des lézards, des papillons et des oiseaux faits des mêmes métaux, les uns immobiles sur une branche d'arbre comme s'ils voulaient chanter, et les autres ayant les ailes étendues comme s'il voulaient prendre leur vol (1).

Autres arts.

Les Péruviens savaient tous des arts ordinaires autant qu'il en fallait pour leurs propres besoins; et quelques-uns d'entr'eux portèrent même plusieurs de ces arts à la perfection. Il y avait des provinces et des villes qui se distinguaient par certains ouvrages, selon les circonstances particulières qui avaient contribué dans le commencement à leur donner cet avantage. On sait par exemple qu'on fesait partout des vêtemens ordinaires en coton ou en laine, comme le comportait la nature du climat qui fournissait de l'un et de l'autre; il y en avait où l'on fesait des étoffes de la plus grande finesse, dont se composaient les présens que les Curacas fesaient aux Incas, ou les Incas aux Princes et aux officiers de leur maison, et aux Curacas. Les draps de laine et les étoffes de coton, que les Espagnols virent chez ce peuple dès le commencement de leur invasion, excitèrent leur admiration par la finesse de leur tissu, et par l'art avec laquelle ils étaient ornés de figures en broderie, ou entralacés de pailletes d'or de diverses sortes. Les vierges du Soleil s'exerçaient particulièrement à des ouvrages de broderie en or, en argent, en pierres précieuses et en perles, dont elles embellissaient les draps de vigogne fabriqués par elles-mêmes; et quelquefois elles mêlaient dans leur tissu des plumes extrêmement fines, dont elles savaient même imiter les couleurs admirables dans les teintes qu'elles donnaient à la laine et au coton. Les Espagnols ne furent pas moins émerveillés à la vue des superbes tapisseries qui se fabriquaient en

Etoffes, draps, tapisseries.

(1) « Peut-être que quelqu'arbre ou arbuste en or pur, dit Malte-Brun, Géogr. Univ. liv. 108, a pu servir d'ornement dans les jardins impériaux de Cuzco; mais les historiens ont porté jusqu'à l'extravagance le nombre de ces richesses. Il y avait, dit Garcilas, des piles de barres d'or entassées comme des pièces de bois, et des greniers pleins de grains d'or. Nous conviendrons néanmoins que les fameux jardins d'or ne nous paraissent pas excéder les bornes de la vraisemblance historique ».

diverses provinces de l'empire, et qui étaient également admirables par la beauté du travail, et la vivacité des couleurs qui y étaient employées : on distiguait particulièrement celles qui se fesaient à Cassamasca, et à Pomatampo.

Médecine.

Après ces considérations générales sur les arts des Péruviens, il convient de dire ici quelque chose sur celui qu'ils employaient pour remédier aux dérangemens de leur santé, c'est-à-dire sur la médecine, qui est moins une science qu'un art chez les peuples où elle est exercée plutôt par pratique que par principes, comme elle l'était précisément chez les Péruviens. Elle y était arrivée aux deux termes où elle semble s'être arrêtée même chez les nations les plus civilisées, savoir ; la purgation et la saignée. Cette dernière opération se fesait le plus souvent aux bras et aux cuisses, et souvent à l'endroit même où était le siège de la douleur ; de sorte que pour les grands maux de tête, on se fesait saigner à la racine du nez.

Comme l'exercice de cet art s'apprenait par tradition, tout le monde y était initié, au moins autant qu'il le fallait pour ce qui concernait les incommodités de santé ordinaires. Il y avait néanmoins quelques vieilles femmes qui, mettant à profit leur longue expérience, exerçaient la médecine ; mais on recourait plus particulièrement encore à certains herboristes qui connaissaient les propriétés des plantes, des racines, des gommes ou des baumes, dont le Pérou abonde plus qu'aucun autre pays du monde.

Racine du maguey.

La salsepareille, le mulli, *la* chillca, *et le* meteellu.

Nous dirons d'abord que les Péruviens avaient pour nourriture des plantes et des fruits, qui leur servaient en même tems de remèdes dans leurs maladies. Ils avaient surtout un grand nombre de simples, d'une admirable efficacité. Ils broyaient la racine du *maguey*, et en fesaient une espèce de savon dont ils se lavaient la tête pour calmer la migraine, pour renforcer leurs cheveux, les teindre d'un beau noir, et pour faire disparaître les taches du visage. Nous mettrons encore au nombre des richesses végétales des Péruviens la salsepareille, le tabac, qu'ils appellaient *sayri*, et leur fameux arbre *mulli*, nommé par les Espagnols *molle*, d'où ils tiraient une gomme d'un effet presque surnaturel pour les plaies. Leur herbe *chillca* les guerrissait des douleurs aux jointures, et des plus graves contusions. Pour l'inflammation, ou tout autre maladie des yeux, l'arbre *meteellu* leur fournissait la matière d'un emplâtre, dont l'application pendant une seule nuit était un remède infaillible.

Les Péruviens fesaient en outre un grand usage des feuilles de la *cuca* ou *coca* comme l'ont appelée les Espagnols, qu'ils mâchaient continuellement pour en extraire le suc. Cette substance leur rendait leurs forces lorsqu'ils étaient épuisés de fatigue, et leur fesait supporter la faim sans que leur santé en fût incommodée ; elle avait en outre la propriété de conserver les dents, et d'en guérir les douleurs. La feuille du *cuca* broyée et réduite en poudre, était un spécifique pour les tumeurs et pour les plaies les plus invétérées et gangrenées, et même pour les fractures. *Herbe cuca.*

Mais il serait trop long de vouloir citer ici les noms de tous les végétaux que les Péruviens employent comme remèdes dans leurs maladies. Blaise Oulera, l'écrivain qui a fait le plus de recherches sur tout ce qui tient au Pérou, a eu raison de dire, que cette contrée abonde tellement en productions utiles à la médecine, qu'elle aurait pu en fournir elle seule le monde entier, si l'on eût tenu compte de toutes celles dont les habitans avaient éprouvé l'efficacité. Mais les Espagnols ne cherchaieot que de l'or, et ce ne fut que bien long-tems après la conquête, qu'ils connurent l'usage du *quina-quina*. Les Péruviens donnaient à cette écorce le nom de *cascariglia* ; et ses heureux effets ne leur étaient pas inconnus, dès les tems où leurs Incas firent la conquête du pays de Loxa, dans les montagnes duquel, dites de Casanuma, croît particulièrement l'arbre qui la produit. Les Péruviens disaient en avoir appris la propriété et l'usage, en voyant le lion en manger dans les accès de fièvre auquel il est sujet. Pendant long-tems, la plus estimée fut celle qui se détachait de la partie de l'arbre exposée à l'orient, et peut-être avait-on raison. Les Péruviens avaient trouvé un autre fébrifuge non moins précieux dans l'écorce d'un autre arbre qu'ils appelaient *quina*, lequel est connu sous ce nom dans le pays de Charca, et sous celui de *tatche* sur les rives du Maragnon dans le pays des Mayna : c'est le premier quinquina qui fut apporté en Europe. L'arbre d'où l'on tire cette écorce forme en outre autour de son fruit une gomme odorante ; et si l'on fait une incision à son tronc, il en découle un baume salutaire : ces deux substances sont d'une vertu inappréciable en bien des cas. Quina-quina.

Parmi le grand nombre de remèdes dont les Péruviens fesaient usage comme préservatifs, ou pour se guérir de leurs maladies, ils en avaient un bien singulier pour les accès de colère et de mélancolie, et qui par cette raison mérite d'être rapporté. C'était une *Remède pour les accès de mélancolie et de colère.*

espèce de racine blanche, à-peu-près semblable à notre rave; ils pilaient environ deux onces de cette racine, en formaient une pâte qu'ils délayaient dans de l'eau, et l'avalaient. Ensuite ils se mettaient au soleil pour faciliter l'effet du médicament, qui commençait au bout d'une heure à opérer avec une telle force, qu'on les aurait crus sur le point de mourir. Ils revenaient bientôt de cette crise; et le premier symptôme de leur guérison était de se sentir un extrême appétit.

Embaumemens.

Il suffit de tout ce qui vient d'être dit pour donner une idée de la médecine des Péruviens: cependant nous ne devons pas passer sous silence l'art avec lequel ils embaumaient les cadavres. Cet art était porté chez eux à une telle perfection, que les corps embaumés paraissaient vivans et se conservaient plusieurs siècles. Garcilas rapporte qu'en 1560 il fut conduit dans une salle, où Paul Ondegardo, natif de Salamanque, licencié en droit et juge de Cuzco, lui fit voir cinq cadavres, trois d'hommes et deux de femmes, auxquels il ne manquait pas un cheveu ni un poil au sourcils. On reconnaissait dans ceux des hommes des corps d'Empereurs, à cause de la frange rouge dont leur tête était ornée. Ils étaient assis selon l'usage du pays, les mains croisées sur la poitrine, et les yeux baissés. Acosta qui les vit quelque tems après, et les observa avec plus d'attention que Garcilas, ajoute qu'ils avaient des yeux d'or, et si bien imités, qu'on ne les distinguait pas des naturels: preuve certaine qu'il entrait plus d'émail que d'or dans leur composition. Il parait que les Péruviens ont refusé de faire connaître aux Espagnols le secret de leur art pour les embaumemens.

Sciences des Péruviens.

Après avoir discouru de l'état des arts chez les Péruviens, il importe que nous parlions maintenant de ce qu'étaient les sciences chez ce peuple. Nous observerons d'abord qu'ils manquaient malheureusement du moyen le plus nécessaire pour conserver les connaissances que pouvaient acquérir les hommes d'un esprit supérieur; et ce moyen est l'écriture alphabétique. Leurs fameux *quipu*, encore qu'il eussent été perfectionnés au point d'indiquer quelqu'idée abstraite, n'étaient point propres à présenter la série des idées qu'exige l'art de traiter et d'étendre une science.

Quipu *par le moyen desquels les Péruviens suppléaient au défaut de l'écriture.*

Les *quipu* Péruviens étaient une espèce de frange composée de fils pendans de haut en bas, lesquels étaient suspendus à une sorte de trame horizontale commune, et qui avaient environ trois pieds. La longueur de la trame et de toute la série des fils était déterminée par la quantité des choses qu'on voulait exprimer. Pour

lire ces *quipu* il fallait savoir le sens qu'on attachait au plus ou moins de torsion des fils, à la différence et à la succession de leurs couleurs, ainsi qu'à la diversité des nœuds, en observant, non pas tant la place qu'ils occupaient dans la série, que leur plus ou moins de grosseur, la variété des couleurs dont ils étaient entremélés, et tous les accidens que cette frange ingénieuse présentait. Les notions qu'on a pu acquérir sur son usage se sont presqu'entièrement perdues, et voici le peu qui nous en reste. La couleur jaune indiquait l'or, et la blanche l'argent: le rouge désignait les hommes de guerre; et les choses pour lesquelles il n'y avait pas de couleur marquée tiraient leur signification de la place où se trouvait le groupe qui en était l'emblême, d'après l'opinion qui la lui avait assignée, comme par exemple les grains et les armes de différentes sortes. On désignait aussi avec ces nœuds un village, un bourg, une ville, une province, une divison de l'empire et l'empire même; et lorsqu'on voulait donner l'idée des habitans d'une de ces parties, on mettait dans l'ordre que comportait la gradation convenue les nœuds analogues, dont la couleur simple ou mixte, ainsi que la forme et la grandeur, étaient également déterminées. Dans ce cas ils mettaient au premier rang les vieillards au dessus de soixante ans, au second ceux de cinquante, et ainsi de suite jusqu'aux enfans à la mamelle. Les fils, que nous avons dit pendans du haut en bas de la trame horizontale, qui, également composée de nœuds et de couleurs différentes, exprimait le titre du sujet dont traitait la série entière, ces fils étaient à leur tour garnis dans toute leur longueur d'autres fils plus fins, noués de même et de diverses couleurs, qui paraissaient destinés à exprimer les idées accessoires, qui peuvent entrer dans un raisonnement un peu long. Nous savons par exemple que ces fils secondaires attachés au nœud qui désignait la femme, indiquaient si elle était veuve, et depuis quel tems, si elle était mariée, mère et de combien d'enfans etc. Quant à la numération des Péruviens, il est à présumer qu'elle n'allait pas au delà de cent mille; mais il est également probable qu'à l'aide d'une autre titre semblable, et en y ajoutant seulement le nombre de seconde, de troisième etc., ils exprimaient quelque nombre que ce fût. Pour ce qui est des idées morales, il pouvait être plus simple de les exprimer par la série des nœuds analogues, une fois que ces nœuds étaient convenus, comme devant être les signes déterminatifs de la chose et de l'action. D'où il suit qu'on devait avoir dans ces nœuds plutôt des emblêmes des choses que des signes élémentaires des mots.

Gardiens des quipu.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait des personnes, que nous appelerons archivistes, lesquelles étaient préposées par l'autorité publique à la garde de ces *quipu.* Ces archivistes étaient par conséquent chargés de les présenter toutes les fois qu'il était besoin de les consulter pour des objets d'administration, de finance, de législation ou autrement; et il est même assez vraisemblable qu'il y avait des copistes pour en multiplier les exemplaires, comme les Mexicains fesaient de leurs peintures. Ces gardiens, appelés *Quipucamayu*, ne se trouvaient pas seulement à la cour de l'Inca; il y en avait encore dans toutes les villes de l'empire. Leur nombre dans chaque lieu ne devait pas être au dessous de quatre, et ce nombre pouvait s'élever jusqu'à vingt ou trente selon que la ville était plus ou mons considérable. On peut encore conclure delà que ces gardiens étaient au besoins comme les lecteurs et les interprètes des *quipu*; qu'on voulait s'assurer de la vérité de leur interprétation; et que le témoignage de plusieurs offrait à cet égard au gouvernement et aux sujets, plus de garantie contre les effets de l'erreur ou de la mauvaise foi.

Ainsi, c'était avec ces *quipu* qu'on représentait les tributs qui se payaient tous les ans à l'Inca par chaque famille, aucune exceptée, selon sa qualité et la nation à laquelle elle appartenait; qu'on dressait les rôles des gens de guerre, et les états de tous les individus qui mouraient à la guerre ou autrement; qu'on tenait une note exacte de toutes les naissances et de tous les décès dans chaque famille, avec l'indication de leur nombre mois par mois; qu'on donnait la relation des batailles, des victoires, des défaites, et des ambassades; qu'on publiait les édits des Incas; enfin qu'on rendait public tout ce qui intéressait l'administration de la justice, comme les délits, les noms des coupables, les peines prononcées contre eux, ainsi que le sujet de toutes les contestations civiles, et les décisions qui les réglaient. Au moyen de certains signes qui servaient comme de supplément à ces nœuds, les dépositaires des *quipu* devaient satisfaire à toutes les autres demandes qu'on pouvait leur faire. Cette partie de la science formait une branche des plus importantes, qui se conservait par tradition de père en fils, surtout dans les villes où étaient arrivées les choses mémorables exprimées par des *quipu* d'une espèce particulière, ou dans lesquelles il était plus à présumer qu'on aurait besoin d'en faire usage. Quand les Curacas ou autres nobles voulaient savoir l'histoire de leurs ancêtres,

ils consultaient ces *Quipùcamayu*, qui passaient toute leur vie à étudier les vieilles franges qu'ils avaient en dépot. Voilà comment, sans le secours de l'écriture alphabétique ni même symbolique, les Péruviens, au moyen de leurs *quipu*, s'étaient mis dans le cas de pourvoir admirablement à l'administration de l'état, et de transmettre à la postérité les faits les plus importans de leur histoire.

Amantas *ou philosophes du Pérou.*

On distinguait encore au Pérou un autre classe de savans ou de philosophes sous le nom d'*Amantas*, ou de personnes dédiées aux sciences. Et vraiment, si l'on réfléchit aux lois et aux mœurs générales de cet empire, on ne peut nier que la philosophie morale n'y eût fait beaucoup de progrès.

Astronomie.

Mais une science qui suppose des connaissances encore plus étendues c'est l'astronomie, qui devient nécessaire à tout peuple à peine sorti de la barbarie, pour les travaux de l'agriculture et l'ordre des institutions civiles et religieuses. Non seulement cette science ne fut pas étrangère aux Péruviens, mais les notions qu'ils y acquirent sont faites pour exciter l'étonnement, surtout quand on songe que le commencement de leur civilisation ne datait pas de plus de quatre siècles. Il est vrai qu'ils ne connaissaient pas d'autres astres que le Soleil, la lune et Vénus: car ils donnaient le même nom à tous les autres corps célestes, sans en excepter les pleïades, qu'ils semblaient néanmoins distinguer des autres étoiles. Mais comment supposer que les Péruviens n'eussent pas un calendrier, pour régler les époques des saisons et les points cardinaux du mouvement annuel du soleil, puisqu'ils avaient des fêtes régulières aux solstices, aux equinoxes, ainsi qu'au tems des semailles et des moissons? Il faut donc croire qu'ils connaissaient l'année luni-solaire. Point de doute que ce ne fût pour déterminer et rectifier le cours du soleil, qu'ils avaient élevé le fameux monument des sept tours, que Garcilas, Pierre de Cieça et Acosta disent avoir vu. Huit de ces tours se trouvaient à l'orient de Cuzco, et les huit autres à l'occident. Ces huit tours étaient divisées de chaque côté en deux groupes, de quatre tours chacun; et dans le nombre de ces quatre il y en avait deux petites, qui n'avaient guères que trois toises de hauteur, et n'étaient qu'à dix huit à vingt pieds les unes des autres. Ces petites tours étaient entre les deux grandes, dont elles étaient également éloignées d'environ vingt pieds. Des grandes tours on voyait, aux jours des deux solstices, le soleil se lever et se coucher entre les deux petites. Pour faire cette observation un Inca se mettait, au lever et au coucher du soleil, dans un lieu

Monument astronomique de Cuzco.

marqué, pour voir si le soleil se levait ou se couchait précisément au point de l'horizon qu'on découvrait entre les deux petites tours à l'orient et à l'occident de la ville. On peut regarder comme une singularité, que Galilée eût proposé une construction semblable, quoique d'un dessin plus simple, et d'un usage mieux raisonné.

Gnomons près des temples.

Les Péruviens mettaient en outre beaucoup d'importance à fixer le véritable jour des deux équinoxes. C'était au jour de l'équinoxe du printems qu'ils commençaient leurs moissons, et à l'équinoxe d'autonne qu'ils célébraient une de leurs fêtes principales. Pour déterminer le jour équinoxial, ils avaient élevé sur les places, qui étaient devant les temples du Soleil, quelques colonnes en pierre, placées au centre d'un grand cercle coupé au milieu par une ligne, qui le traversait d'orient en occident. Cette ligne était le résultat d'un grand nombre d'observations répétées avec beaucoup de soin pendant un long espace de tems. A l'approche de l'équinoxe, les Incas étaient attentifs à observer la projection et la direction de l'ombre que formaient ces colonnes; et ils prenaient note de cette observation, pour en tirer des conjectures analogues à leurs connaissances. Les Péruviens ornaient ces colonnes de bouquets de fleurs, et plaçaient sur leur sommet le trône du soleil, qu'ils disaient s'y arrêter ce jour là dans toute la plénitude de sa lumière: motif pour lequel ils lui fesaient encore dans le même jour les offrandes les plus précieuses. Ayant encore observé qu'à mesure qu'ils poussaient leurs conquêtes vers la ligne équinoxiale, l'ombre de ces colonnes décroissait toujours davantage au jour de l'équinoxe, ils fesaient un plus grand cas de celles qui s'approchaient le plus de Quito, et surtout des colonnes élevées dans cette ville même, où leur position perpendiculaire à la ligne au midi du jour équinoxial, ne donnait aucune ombre.

Géométrie et géographie.

Les Péruviens devaient aussi avoir quelque connaissance de géométrie, attendu que la mesure et le partage des terres formaient un point fondamental de leur politique et de leur administration. Leur géographie ne s'étendait pas au delà des limites de leur pays: car n'ayant point de commerce avec les peuples éloignés d'eux, ils n'apprenaient à les connaître qu'en étendant jusque chez eux leurs conquêtes. Mais ils savaient lever des plans, faire des modèles et représenter avec beaucoup d'exactitude les provinces composant leur empire. Leur musique se réduisait à peu de chose. Un de leurs principaux instrumens était composé de quatre ou cinq tuyaux iné-

Musique.

gaux, dont chacun avait un ton plus élevé que l'autre; et quand un de ces instrumens était joué sur un ton, un autre lui répondait sur un autre ton: ce qui permettait d'élever ou d'abaisser la voix de l'instrument sans aucune dissonance. Ils avaient aussi des espèces de musettes ou flûtes de quatre à cinq tons; ne sachant point se mettre d'accord pour jouer plusieurs ensemble, chacun accordait son instrument comme il lui plaisait. Les chansons avaient chacune leur air particulier, et tout chanteur improvisait sa musique et son chant. Les Péruviens empruntaient les charmes de la musique pour exprimer leur tendresse et chanter leurs amours, et l'instrument dont ils se servaient pour cela était la flûte; ils chantaient sur d'autres instrumens leurs guerres et leurs entreprises héroïques, et les Incas tenaient à leur cour des seigneurs qui étaient exercés dans l'art du chant. On ne peut parler de musique sans parler aussi de poèsie. Les savans du Pérou composaient des comédies et des tragédies, qui se représentaient à la cour par des enfans de grands seigneurs. Les tragédies avaient toujours pour sujet des actions militaires, des victoires, des triomphes, et les entreprises glorieuses des Rois ou des héros de la nation. Les comédies se jouaient dans les intermèdes, et avaient pour sujet des évènenemens domestiques. Les Empereurs fesaient des présens magnifiques à ceux qui se distinguaient dans ces compositions. Il y avait des poèsies héroïques, qui, à défaut d'écriture, se transmettaient oralement de génération en génération. Mais les posèies les plus communes roulaient sur l'amour. Valera nous a conservé une chanson extraite des *quipu*, qui, toute consacrée qu'elle est à l'amour, ne laisse pas de présenter une belle mythologie. Les Péruviens appelaient *Harravec*, ou inventeurs, leurs poètes.

Poèsie.

Costume des Péruviens indigènes modernes.

L'état du gouvernement, de la religion, des arts et des sciences des anciens Péruviens que nous venons d'exposer succinctement, est bien loin, selon le jugement de Malte-Brun, de ressembler à celui des Péruviens d'aujourd'hui. Ces derniers, dit-il, montrent, avec des facultés intellectuelles très-bornées, un caractère mélancolique, timide, abattu par l'oppression, pusillanime au moment du danger, féroce et cruel après la victoire, altier, dur et implacable dans l'exercice du pouvoir. Ils craignent extrêmement les Espagnols, et ont l'air d'être dociles et obéissans à leurs ordres; mais en secret ils les détestent, évitent leur société, et les haïssent seulement un peu moins que les nègres et les mulâtres. Ils sont défians par ca-

ractère, et croient que la moindre politesse qu'on leur fait cache l'intention de les tromper: quoique corpulens, robustes et propres à la fatigue, ils croupissent dans l'indolence et dans la malpropreté, et vivent sans prévoyance de l'avenir. Leurs habitations ne sont que de chétives cabanes mal construites, incommodes et d'une saleté rebutante. Leur habillement est pauvre et mesquin, et leur nourriture misérable; mais ils aiment passionnément les liqueurs fortes, et sacrifient tout pour s'en procurer. La religion catholique qu'ils professent est mêlée des superstitions de leurs ancêtres: néanmoins ils observent scrupuleusement les rites et les cérémonies de l'église, et dépensent beaucoup en messes et en processions (1).

Leur état politique et civil.

Le système d'administration actuellement existant, par rapport aux naturels, est favorable au développement de leurs facultés. Ils ne sont plus sujets à la juridiction des Corregidors Espagnols. Si l'indolence et la mollesse de leur caractère se sont accrues dans quelques provinces sous l'administration de leurs magistrats indigènes, dans d'autres l'industrie s'est élevée à un haut degré de splendeur. A Lambayeque surtout ils se sont adonnés à l'agriculture, aux manufactures et au commerce, et s'y sont rendus bien supérieurs aux Espagnols: les produits de leurs propriétés et de leur industrie ne sont point sujets à l'*alcala* ni autres charges, et cette franchise leur donne un grand avantage sur les autres castes. Les naturels ne payent qu'une taxe personnelle, et encore si modique, qu'on pourrait la regarder plutôt comme une marque de dépendance, que comme une charge réelle. Ceux qui appartiennent à des familles nobles, où se prennent les Caciques, sont exempts d'impositions, et admis comme les Espagnols aux emplois du gouvernement. Dans les lieux où il n'y a que des naturels, nul individu d'autre caste ne peut s'établir parmi eux sans leur consentement (2).

Conscription pour les mines.

Il est cependant une charge qui pèse uniquement sur la classe des indigènes, c'est le *mita* ou travail forcé des mines, pour lequel sont requis tous les individus mâles de 18 à 50 ans. Ils sont inscrits sur des listes dressées à cet effet, et répartis en sept divisions, dont chacune sert sept mois, de manière que son tour vient tous les trois ans et demi. Lorsque ce tour arrive, le *mitaier* ou réquisitionnaire est obligé de laisser femme, maison, travail, et de se rendre à la mine indiquée, qui est souvent à deux ou

(1) Mercure Péruvien, VIII., 48, IX., 56, X., 276.
(2) Idem, X., 275.

trois cents lieues de là; mais plusieurs de ces *mitaiers* emmènent avec eux leur famille. On ne leur donne qu'une faible indemnité pour les frais du voyage, et une demi-piastre au moins, et souvent de plus par jour (1), tant que durent leurs travaux. Outre les *mitaiers* il y a des naturels qui servent volontairement dans les mines, et y sont engagés pour un tems déterminé: c'est même la partie la plus nombreuse de ces ouvriers.

Diminution de la population.

Le nombre des indigènes est diminué depuis la conquête; et les autres espèces ne s'étant pas augmentées dans la même proportion, il en résulte que la population totale du pays est inférieure à ce qu'elle était à l'arrivée des Espagnols. Le Pérou renferme actuellement dans toute son étendue une population de 3,600.000 habitans. Ulloa met l'abus des liqueurs fortes au nombre des causes qui ont contribué à diminuer le nombre des naturels. La petite vérole et le rossolis leur ont fait aussi beaucoup de mal. L'augmentation des autres espèces d'hommes est une autre cause, qui influe considérablement sur la diminution des indigènes, et finira par en faire disparaître la race. On a remarqué que partout où s'établissent les Européens parmi les indigènes, le nombre de ceux-ci diminue; mais cette perte est remplacée par les Métis et les Zambos.

Causes de cette dépopulation.

Longévité.

Les indigènes, ainsi que les Créoles, parviennent généralement à un âge très-avancé, et conservent l'usage de leurs facultés morales jusqu'à leurs derniers momens. Dans la province de Caxamarca, qui renferme à peine sept mille habitans, on comptait en 1792 huit personnes de l'âge de 114 à 147 ans; et dans la même province il mourut en 1765 un Espagnol qui avait 144 ans 7 mois et 5 jours, et laissa une descendance directe de 800 personnes (2).

Les Métis.

Les Métis viennent immédiatement après les Espagnols, et forment la classe la plus nombreuse des indigènes. Il ne jouissent pas des privilèges accordés à ces derniers, mais aussi ils n'en ont pas les charges. Ils vivent dans une discorde perpétuelle avec les naturels, et sont cordialement attachés aux Espagnols. Les *Quarterons*, qui descendent du mariage d'un Espagnol avec une Métisse, se distinguent difficilement de leurs pères. Les *Cholos* au contraire, qui sont nés d'indigènes et de Métisses, entrent dans la classe des naturels, et sont sujets au tribut.

(1) Idem, ibid, VII., 37.
(2) Mercure Péruvien, V., 164.

Les Nègres. Les Nègres esclaves sont destinés au service des familles, et au travail dans les sucreries ou autres établissemens de leurs maîtres. Il en entre environ 500 tous les ans. Les Nègres libres, dont le nombre est assez considérable, passent en général pour être paresseux, débauchés, et sont regardés comme les auteurs de la plupart des vols et des assassinats qui se commettent dans le royaume. Les Mulâtres font ordinairement le petit commerce, et exercent presque seuls certaines professions mécaniques. Les femmes Mulâtres sont recherchées pour nourrices par les Créoles, et savent souvent se gagner toute la confiance de leurs maîtresses (1).

Mulâtres.

Langue du Pérou. La langue *quichua* est parlée dans tout l'ancien Pérou, non seulement par les naturels, mais même par les Espagnols et surtout par les femmes de cette nation. A Lima et à Quito c'est le langage de la galanterie et du bon ton. Les Jésuites ont propagé dans les missions au levant des Cordillières cette langue douce et polie. On assure qu'elle se prête beaucoup aux peintures gracieuses de l'Idille, et aux mouvemens affectueux de l'élégie. On trouve en outre dans plusieurs cantons du Pérou quelques autres langues mères bien différentes, telle que l'*aimara* qui se parle dans les environs de la Paz, et la *puquina* dans les îles de Titicaca.

Description du Pérou-Intérieur. Jusqu'à présent nous n'avons parlé que du Haut et du Bas Pérou. Le pays que nous avons désigné sous le nom de *Pérou-Intérieur* diffère des deux premiers sous plusieurs rapports physiques, et renferme des peuplades qui ne semblent pas avoir été entièrement soumises au joug des Incas, ni descendre de la même souche que les Péruviens. Il est plusieurs districts que les Espagnols distinguent sous des dénominations particulières, tels que la *Pampa del Sacramento*, entre l'Huallaga et l'Ucayal; le *Grand-Payonal*, pays montueux entre le Pachitea, l'Enné et l'Ucayal; la province de Moxos, entre le Béni et le Madera; et la province de Chiquitos, qui s'étend vers les bords du Paraguay. Mais comme ces régions et les tribus qui les habitent se ressemblent dans les choses principales, nous les comprendrons dans un seul et même tableau.

Tableau physique des indigènes de l'intérieur. Les indigènes de l'Ucayal, de Huallaga et de la *Pampa del Sacramento*, ont le teint plus blanc, la complexion plus forte et la physionomie plus expressive que les Péruviens. Certaines tribus, telles que les *Conibos*, ne le céderaient point en blancheur aux Espagnols, sans les huiles dont ils se frottent tout le corps, et sans les

(1) Idem, ibid., VIII., 50.

piqures des moustiques dont ces frictions ne parviennent point encore à les préserver (1). Les *Carapachos*, sur la rivière Pachitea, sont presqu'aussi blancs que les Flamands, et ont en outre une barbe épaisse. Le Père Girbal compare leurs femmes pour la beauté aux Circassiennes et aux Georgiennes (2). Les difformités physiques sont presqu'inconnues chez ce peuple : ce qui n'est pas étonnant, d'après les précautions cruelles qu'il prend contre les erreurs de la nature. Les enfans qui naissent infirmes ou mal conformés sont mis à mort par leurs parens même, comme des êtres nés sous de funestes auspices. On emploie un autre moyen moins barbare pour conserver la beauté de l'espèce, c'est de serrer avec des cordons de chanvre toutes les parties du corps des enfans lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de l'adolescence, pour leur donner une forme convenue. Les *Omaguas*, qui habitaient anciennement la Pampa, étaient dans l'usage de comprimer la tête de leurs enfans entre deux planches, pour leur applatir le front et l'occiput : ce qui leur rendait le visage plus large, et pour se servir de leurs expressions, leur donnait une sorte de ressemblance avec la pleine lune. Cet usage ne parait pas encore tout-à-fait aboli chez les habitans actuels de ces contrées. Les Missionnaires attribuent à cette opération violente le peu d'intelligence et de jugement qu'ont ces peuples. Les *Panos* circoncisent leurs filles, ce qui n'a point lieu dans les autres tribus. Ces peuplades étaient autrefois nombreuses; mais la petite vérole et autres causes leur ont fait éprouver de grandes pertes. Il y en a qui ne comptent pas plus de 500 âmes. Leurs idiomes semblent varier d'un village à l'autre, tant chaque tribu est jalouse de conserver certaines inflexions de voix, certains sifflemens et hurlemens, qui probablement leur servent de signaux en tems de guerre.

Beauté des Carapachos.

Usage des Omaguas, des Panos etc.

Idiomes.

Toutes ces peuplades vivent sous des Caciques ou des Princes, et il y en a qui ont deux Caciques en même tems. S'il faut prêter foi aux Missionnaires, la polygamie est en horreur chez ces Indiens, et il n'y a que les Caciques qui puissent avoir deux épouses. Dans la plupart de ces tribus les mariages se font entre les chefs des deux familles, et les jeunes gens élevés ensemble dès l'enfance. Il n'est pas rare de voir de ces couples heureux s'aimer jusqu'à la

Gouvernement.

Mariages.

(1) Viajero universal, XXI., pag. 152.
(2) Idem, ibid., XX., 187.

mort, et plus d'une Arthémise sauvage a fait de ses entrailles le tombeau des cendres de son mari. Mais d'un autre côté, les mariages ne sont pas indissolubles devant la loi: les deux époux peuvent se séparer, du moment où il conviennent de se rendre la liberté l'un à l'autre.

Croyance religieuse. La croyance religieuse de ces peuples est conforme à l'imperfection de leur civilisation. Ils se représentent l'Etre suprême sous la figure d'un vieillard, qui, après avoir fait les montagnes et les plaines de notre terre, choisit le ciel pour sa demeure. Ils l'appellent leur père et leur ayeul, mais il ne lui consacrent ni temples ni autels. Les tremblemens de terre sont, selon eux, l'effet de sa présence sur notre globe; il ébranle les montagnes dans sa colère; à la moindre secousse qu'ils éprouvent, ils sortent tous de leurs huttes; et pour lui marquer leur respect, il se mettent à danser, à sauter et à frapper des pieds en criant: *Nous sommes ici*: *nous sommes ici.* Plusieurs tribus adorent la Lune. Tous ces Indiens croient à un mauvais principe, à une espèce de diable, qui, selon eux, habite sous terre, et cherche à faire du mal à tout ce qui a vie. *Mohané et magiciens.* Ils prétendent que certains individus, qu'ils appellent Mohané, ont des relations avec le diable, et savent préserver de son influence pernicieuse. Ces Mohané sont les seuls prêtres de ces peuples, qui les consultent dans leurs guerres, pour la paix, sur les moissons, sur leurs intérêts publics, et en affaires d'amour. Le métier de ces prêtres est assez dangereux: si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils ont promis, le dépit de celui qu'ils ont abusé ne peut s'éteindre que dans leur sang. Ils ont des espèces de ta- *Talismans.* lismans, auxquels ils donnent le nom de *piripiri*, qui se composent de diverses plantes; il y en a qui se portent sur les bras, aux pieds et sur les armes; d'autres qui se mâchent et qu'ensuite on jette en l'air, et quelques-uns qu'on prend par infusion. Ces *piripiri* ont différentes propriétés, comme d'inspirer de l'amour, de procurer une bonne chasse, d'assurer une bonne récolte, de faire pleuvoir, et de dissiper l'ennemi.

Médecine. Mais, de tous les prodiges qu'opèrent les Mohané avec leurs talismans, le plus remarquable, et en meme tems le plus périlleux pour eux, est la guérison des maladies. Toutes les maladies étant regardées comme un effet de leurs artifices, ou de l'influence du diable leur maître, le premier soin qu'une famille se croit en devoir de prendre envers un malade, est de chercher à découvrir le *Mohané* qui l'a

ensorcelé. Pour cela, le plus proche parent du malade boit un extrait de *datura arborea*. Lin. Ivre de cette espèce de poison végétal, il tombe à terre, et y reste souvent deux ou trois jours dans un état qui ressemble assez à la mort. Revenu à lui, il assure avoir vu en songe tel ou tel magicien, dont il donne le signalement : on va aussitôt à la recherche du Mohané en qui se rencontre ce signalement, lequel est obligé de se charger de la guérison du malade. Si par hazard ce dernier était mort durant l'opération préliminaire, sa famille fait ensorte de tuer le Mohané indiqué. Souvent la vision ne donne aucun indice positif, et alors on oblige le premier Mohané qu'on rencontre à faire l'office de médecin. Il est assez probable que ces sortes de gens possedent par tradition, ou par l'effet d'une longue expérience, certains secrets propres à guérir tel malade, et à faire mourir tel autre. Les poisons que produit en grand nombre le règne végétal dans ces climats, peuvent, à l'aide de certaines modifications, servir de remèdes. Mais lorsque ces derniers sont inutiles, et que la mort du malade est inévitable et imminente, le Mohané cherche à se sauver par une fuite précipitée, sans pouvoir néanmoins éviter d'être atteint de quelques coups de bâton, ou de pierre.

Idées sur la vie future.

Les tribus établies sur le fleuve des Amazones du côté de Maynas, croient que l'âme continue d'exister dans un autre monde sous une forme humaine. Ces Indiens disaient aux Missionnaires : « Nous ne craignons pas la mort : nos pères et nos amis nous attendent dans l'autre monde, et tiennent toujours prêts des pisangs cuits et du pain de cassave pour nous recevoir. Aussi avons-nous soin de faire mettre dans nos tombeaux une hâche de cuivre, un arc et une armure entière, afin de pouvoir faire aussitôt notre entrée victorieuse au ciel, en passant par la voie lactée, ce jardin lumineux, où nos ancêtres se réjouissent dans les danses et les festins. Nos neveux nous verrons néanmoins combattre quelquefois contre les morts des tribus ennemies : de sombres nuages, présages d'une violente tempête, s'amonceleront alors de toutes parts : la foudre étincelera dans nos mains, et le bruit de la chute de nos ennemis précipités du haut des cieux, et changés en bêtes féroces, retentira dans les airs, comme un tonnerre épouvantable ».

Transmigration des âmes.

Quoique plusieurs de ces idées soient communes à tous les Indiens, les habitans des bords de l'Ucayal semblent y joindre encore la croyance à la métempsicose. « Pourquoi, disait un d'eux à un

Jésuite, me tant parler de mes péchés? Tout ce que tu dis des peines de l'enfer n'est qu'un tissu de mensonges. En voyant autour de moi ce que sont devenus mes ancêtres après leur mort, je suis certain que mes péchés ne me feront pas brûler. Les Caciques justes et sages, les guerriers courageux, les épouses fidèles vivent après la mort dans les corps des animaux, qui se distinguent des autres par leur force, leur grâce ou leur agilité. Nous révérons particulièrement les grands singes, nous les saluons, nous leur rendons toutes sortes d'honneurs, parce que les âmes de nos pères habitent en eux. Quant aux âmes des méchans et des traitres, elles vont errant dans les nuages ou sur la terre, ou languissent enchaînées au fond des fleuves. Mais aucun de nous ne va brûler dans l'autre monde (1) ".

Lamentations funèbres.

Ces peuples ont une manière d'exprimer leurs plaintes et de pleurer à leurs funérailles, qui se distingue à l'extrême variété qu'ils tâchent de mettre dans le son de leur voix. Les uns imitent le hurlement des tigres, les autres le cri nasal des singes: il en est qui coassent comme les grenouilles. Leur but en cela est sans doute de donner à entendre, que tous les élémens pleurent la perte qu'ils ont faite. Le tems de ces marques de douleur expiré, on détruit tout ce qui appartenait au défunt, et on brûle sa hutte. On dépose son corps dans un grand vase de terre qui lui sert de cercueil, et on l'enterre dans un lieu écarté, en ayant soin d'applanir le dessus de la fosse pour empêcher de la reconnaître, à l'opposé de ce qui se pratique chez tous les autres peuples de l'univers, où l'homme fait tout ce qu'il peut pour perpétuer sa dernière demeure. Ces tribus ont une aversion extrême pour les sépultures; et il est défendu chez la plupart d'entr'elles de faire mention des défunts, et même d'en rappeler indirectement le souvenir.

Funérailles des Roa-Maina

Les Roa-Maina ont néanmoins un usage un peu différent, et qui mérite d'être remarqué. Ils déterrent les cadavres après un certain espace de tems; et lorsque les chairs leur en semblent devoir être consumées, ils nettoyent le squelette, le mettent dans une caisse d'argile chargée d'hiéroglyphes, l'exposent dans leurs huttes à la vénération de ses compatriotes, et lui font de nouvelles funérailles. Les Campanaguas, sur les bords de la rivière Magui, font rôtir leurs morts et les mangent, dans l'intention de les honorer (2).

(1) V. Malte-Brun. Géographie Univers. Tom. V. liv. 108, pag. 605 etc.
(2) Viajero universal, X., 187.

On assure que plusieurs tribus sont dans l'usage de manger leurs prisonniers de guerre. Les Guagas, qu'on cite dans ce nombre, ont toute la férocité des Jagas de l'Afrique. Ils se serrent par le milieu du corps, pour se donner une taille plus svelte. *Anthropophages.*

Si les indigènes de l'Ucayal et de l'Huallaga cultivent la terre, ce n'est pas pour lui demander leur nourriture : car la nature leur offre une abondante subsistance dans les quadrupèdes et les poissons qui peuplent leurs forêts et leurs fleuves. Ce qui les rend agriculteurs, c'est le besoin d'une boisson plus saine que les eaux souvent fangeuses et stagnantes de leur pays. Aussi en boivent-ils rarement ; et lorsqu'ils se hazardent d'en faire usage, ce n'est jamais sans quelque grave inconvénient pour leur santé. La boisson qu'ils y substituent s'appelle *masato*, et se tire de la racine de l'*yucca* au moyen d'un procédé rebutant. Ils réduisent cette racine en bouillie en y mêlant de la salive, et laissent fermenter le tout pendant trois jours ; ensuite ils délayent cette composition dans de l'eau, et en font ainsi une boisson qui est amère et enivrante. *Agriculture.* *Boissons.*

Ces Indiens reçoivent des tribus qui habitent les Cordillières de petites hâches de cuivre, qu'ils appellent *chambo*. A l'aide d'un outil aussi faible, et des pierres les plus dures qu'ils peuvent se procurer, ils donnent la forme de hâches à certaines pierres plates, qu'ils trouvent dans le lit de leurs rivières. L'anecdote suivante prouve le cas qu'ils font d'une hâche de fer. Un d'eux vint un jour proposer au Père Richter Jésuite son fils ainé en échange d'une hâche. Le Jésuite lui ayant fait quelque remontrance sur son peu d'amour paternel, l'Indien lui répondit : « j'aime mes enfans, mais je puis en engendrer autant qu'il me plait, tandis qu'il m'est impossible de me procurer une hâche. D'ailleurs mon fils ne m'appartiendra qu'un certain tems, au lieu que cette hâche me rendra heureux toute ma vie ». *Hâches.*

Les occupations tumultueuses de la guerre, de la chasse et de la pêche ont un attrait irrésistible pour ces peuples. Pleins de confiance dans leurs lances et leurs flèches empoisonnées, ils affrontent le féroce yaguar, qui est le tigre de l'Amérique : pour peu que l'arme teinte du suc des herbes vénéneuses effleure la peau de l'animal, il tombe et meurt. Les poissons peuvent échapper à leurs filets grossiers, et à leurs hameçons qui sont faits d'os ; mais à peine élèvent-ils la tête au dessus de l'eau, qu'elle est traversée d'un trait rapide. Les villages qu'habitent ces Indiens ont l'air de petits forts semi-circu- *Guerre, chasse, pêche.* *Habitans.*

laires, dont la partie convexe est appuyée à un bois, et qui ont deux sorties, l'une vers les montagnes, et l'autre vers la plaine. Ils s'échappent par la première lorsqu'ils ne peuvent plus résister à l'ennemi; et après s'être ralliés dans leurs montagnes, ils reviennent souvent, et écrasent quelquefois leurs vainqueurs. Ces Indiens se distinguent néanmoins par quelques traits d'humanité. Ils ne font jamais usage de flèches empoisonnées contre l'homme, et ne tuent point leurs prisonniers de guerre, qu'ils traitent au contraire en concitoyens et en frères.

Leur humanité.

Missions.

Les Missionnaires qui ont soumis à la couronne d'Espagne la vaste province de Maynas, qui est limitrophe de la *Pampa del Sacramento*, trouvèrent toujours plus d'obstacles à mesure qu'ils s'avancèrent vers l'Ucayal, et surtout lorsqu'ils voulurent s'avancer au delà de ce fleuve. Ils y étaient dès le dix-septième siècle, et au commencement du dix-huitième ils avaient des missions florissantes sur les bords de la rivière Manoa. Maintenant ces missions n'existent plus; et la perte de cette position qui domine le cours de l'Ucayal, n'a pas peu contribué au succès du soulevement des tribus du Grand-Payonal, qui, depuis trente à quarante ans, semblent s'être maintenues dans l'indépendance; mais les voyages modernes des Missionaires du séminaire d'*Ocapa*, particulièrement ceux des Pères Girbal et Sobreviela, ont rétabli des communications pacifiques avec plusieurs de ces tribus, et entr'autres avec les Panos. Il est probable, dans l'état actuel du Pérou, que des négocians ou des cultivateurs éclairés et entreprenans suivent l'exemple de Don Jean Bezarés, qui a reconquis, repeuplé et fait cultiver plusieurs lieux abandonnés entre les Andes et l'Huallaga.

Tableau physique du Pérou intérieur

Les pays au levant des Andes ont deux saisons, l'une sèche qui dure de juin en décembre, et l'autre pluvieuse. Durant la saison des pluies, toutes les plaines se transforment en un lac immense, sur lequel semblent flotter les forêts, les arbustes et les lianes. Les quadrupèdes se réfugient sur les hauteurs, et les crabes ainsi que les huîtres s'attachent aux branches des arbres. Dès que le vent frais du levant vient éclaircir l'atmosphère, les eaux commencent à diminuer. L'extrême humidité du climat, et la chaleur, quoique tempérée, qui y règne, exigeraient de la part des Européens quelques précautions pour la conservation de leur santé.

Minéraux.

Les collines au levant des Andes renferment des mines d'or : on y trouve aussi des filons de sel gemme. La plaine, qui est inondée tous les

ans par le débordement des fleuves, promet une grande fertilité. Tous les pays au levant de la Cordillière des Andes sont dans un état sauvage, et couverts de forêts. On trouve sur les montagnes plusieurs qualités de bois incorruptible ; dans la plaine on passe à travers des forêts de cacaotiers et de palmiers. Les espèces les plus recherchées de *quinquina* se rencontrent dans les vallées d'Huallaga, du côté de Chicoplaya, et probablement encore dans plusieurs autres endroits. L'arbre qui produit la cire croît le long de la partie inférieure de l'Huallaga. On tire de plusieurs autres arbres des gommes et des baumes; et il y en a une quantité d'autres, qui, par les couleurs brillantes et l'odeur suave de leurs fleurs, charment également la vue et l'odorat. *Végétaux.*

Parmi les productions les plus singulières de ces contrées presqu'encore inconnues, nous distinguerons l'insecte qui fabrique une espèce de papier. Voici ce qu'en disent les Missionnaires. « Non loin de la ville d'Huanaco et des rives pittoresques de l'Huallaga supérieur, on trouve dans la vallée de Pampantico, et vraisemblablement dans plusieurs autres vallées de la Cordillière, un insecte que les Espagnols appellent *sustilo*, et qui ressemble beaucoup à notre ver à soie. Cet insecte vit exclusivement sur l'arbre appelé *pacaé*, décrit sous le nom de *mimosa inga* dans la Flore Péruvienne. Les naturels qui l'ont trouvé bon à manger en détruisent une grande quantité tous les ans, sans qu'il en résulte pour cela une diminution sensible dans l'espèce: les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les *sustillos*, dans leur état de ver, ont pris tout leur accroissement, ils se réunissent sur la partie inférieure du tronc de l'arbre, et y choisissent un lieu propre pour y attacher le tissu merveilleux, que leur instinct les porte à fabriquer. Le plus bel ordre règne dans leur travail, ils y observent la symétrie la plus parfaite; et quoique leur tissu diffère en étendue, en finesse et en flexibilité, selon le nombre des insectes qui y travaillent et la qualité des feuilles dont ils se sont nourris, ce n'en est pas moins toujours une espèce de papier, qui, par sa consistance, sa solidité et son luisant, ressemble au papier Chinois, mais dont l'usage est beaucoup plus durable. Le dessous de ce voile aérien sert d'asile à ces insectes durant leur métamorphose ; ils s'attachent à la partie inférieure en lignes horizontales et verticales de manière à former un cube parfait. Dans cette position, chacun d'eux s'enveloppe dans son cocon de soie grossière, et attend le moment de sa *Insecte qui fait le papier.*

transformation en nymphe ou crhysalide, et ensuite en papillon. Au sortir de leur prison, ils détachent eux-mêmes en grande partie les fils par lesquels était suspendu le tissu qui les couvrait: ce tissu, qui se blanchit à l'air, reste néanmoins suspendu aux branches de l'arbre, et y flotte au gré des vents, comme une bannière déchirée. Le naturaliste d'Antonio Pineda envoya à Madrid un morceau de ce papier naturel, de la longueur d'une aune et demie. On garde aussi dans la même ville un nid entier de *sustillos*. Ces nids, qui ressemblent à des niches aériennes, ont tous la forme d'une ellipse ". Le Père Calancha Jésuite avait parlé de cet insecte curieux, et possédait un morceau de ce papier, sur lequel était écrite une lettre (1).

Plaine du Soleil.

La relation encore inédite du Père Thadée Hœnke nous fera bientôt connaître d'autres curiosités du Pérou intérieur. Ce voyageur a trouvé dans la province de Chiquitos une plaine immense couverte d'étangs salés, dont la surface immobile et cristallisée offrait l'image de l'hiver. Les arbres même, à une grande distance, étaient parsemés de petits cristaux, qui produisaient à l'œil l'effet d'une gelée.

LE CHILI LE PARAGUAY

ET LES TERRES MAGELLANIQUES.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DU CHILI.

Des montagnes stériles, d'affreux précipices et des neiges éternelles, séparent le Pérou du Chili. La nature avait isolé du monde entier cette région fertile et pittoresque ; et pourtant les Incas, comme nous l'avons observé précédemment, y avaient étendu leur puissance avant les Espagnols ; mais ni les uns ni les autres ne purent soumettre entièrement cette terre de liberté.

Abrégé historique du Chili.

A peine les Chiliens s'aperçurent que les aventuriers Espagnols avaient en vue de renverser l'empire des enfans du Soleil, auxquels ils avaient été dévoués jusqu'alors depuis Iupanqui, qu'ils se révoltèrent contre leurs nouveaux maîtres. Pizarre, qui connaissait l'importance de cette conquête, après l'assassinat d'Almagro, avait en-

Valdivia au Chili.

voyé Valdivia dans cette contrée, pour y relever l'honneur du nom

(1) Histoire du Pérou, I., pag. 66.

Espagnol, et s'emparer de ses richesses. Les Curacas s'étant ligués entr'eux lui disputèrent le terrein pas à pas ; mais ils ne purent résister au choc de la cavalerie, à la fureur des dogues, et aux attaques foudroyantes de l'artillerie de leurs ennemis. Valdivia ne tarda donc pas à pénétrer dans la belle vallée de Mapocho, où il fonda la ville de Santiago, et la défendit par un château, qui devait servir en même tems à protéger la nouvelle colonie et les mines voisines, auxquelles il obligea aussitôt les naturels à travailler pour leurs nouveaux maîtres. Mais les Chiliens, peuple doué par la nature d'une ame forte, et d'une complexion robuste, n'étaient pas disposés à supporter patiemmement l'oppression de ces avides étrangers. Il résolurent donc d'attaquer le château qu'avaient construit les Espagnols; leur trame ayant été malheureusement découverte, les chefs en furent mis à mort. Ce funeste évènement ne fit que les aigrir davantage; et tandis que Valdivia se croyait en sûreté après avoir donné cet exemple de sévérité, et jeté dans les prisons du château les Curacas qui lui étaient suspects, il se vit tout à coup attaqué par une nouvelle troupe de conjurés, qui l'obligea à abandonner le château, et à prendre position dans la plaine voisine. Mais ayant reçu des renforts du Pérou, Valdivia recommença ses attaques avec tant de vigueur, qu'il battit en plusieurs rencontres, et soumit enfin les habitans de la vallée de Mapocho.

Les Chiliens s'arment contre Valdivia.

Son premier soin fut de tirer tout le parti possible des riches mines d'or de Quilotta ; et il fit construire près de là un fort pour contenir les malheureux Chiliens qu'il employait à leur exploitation. Mais des troubles sérieux ayant obligé Valdivia à rentrer dans le Pérou, il fut remplacé par François de Villagra dans le commandement de l'expédition du Chili. Ce dernier ne fut pas très-heureux dans son commandement : les Chiliens lui tinrent tête dans toutes les rencontres qu'il eut avec eux; ils attaquèrent les garnisons de Copiapo et de Coquimbo, en massacrèrent tous les Espagnols, démolirent ces deux villes, et assiégèrent Villagra même dans Santiago.

Mines de Quilotta.

Villagra succède à Valdivia dans le commandement

Mais Valdivia revenait alors au Chili par ordre de Gasca, avec un renfort composé de vétérans et de gens robustes, animés du desir de trouver dans les richesses du Chili un dédommagement à celles qu'ils n'avaient pu se procurer au Pérou. La première chose qu'il fit fut d'obliger les Chiliens à lever le siège de Santiago; ensuite il les chassa des vallées de Copiapo et de Coquimbo, rebâtit

Retour de Valdivia.

ces deux villes, poursuivit sans relache les insurgés, les défit, et remit toute cette contrée sous le joug. Les Incas avaient dû s'arrêter au bord septentrional de la rivière Mauly: Valdivia la passa, et s'étant rendu maître d'une grande étendue de pays, il jeta les fondemens de la Conception, ville que la mer engloutit à la suite d'un violent tremblement de terre, et qui fut rebâtie depuis à quelque distance du rivage. Valdivia en construisit ensuite plusieurs autres sur les confins maritimes des provinces qu'il avait soumises. A quarante lieues de la Conception il fonda la ville dite Impériale, et à seize lieues plus loin celle de Villa-Rica, qui a emprunté ce nom des mines d'or qu'on trouve dans ses environs.

Il fonde la ville de la Conception etc.

Les Araucans prennent les armes sous la conduite de Capolican.

De toutes les tribus qui habitent le vaste pays situé entre le Biobio et le Calla, appelé depuis Valdivia, la plus puissante était celle des Araucans, nation vaillante et intrépide, qui ne pouvait supporter l'esclavage où Valdivia l'avait réduite. Cet Espagnol étant parti pour aller chercher plus loin d'autres mines, les Araucans profitèrent de son absence pour concerter un soulevement général, et se donnèrent un chef nommné Capolican, jeune homme plein de courage et d'intelligence, et digne de les commander. Ce brave Indien ayant rassemblé quinze mille de ses compatriotes, résolus de délivrer leur pays ou de périr, attaqua les Espagnols et les harcela tellement qu'ils ne virent de salut pour eux que dans une fuite précipitée. Mais ils ne purent éviter d'être massacrés jusqu'au dernier; et Valdivia, qui avait trouvé d'abord le moyen de s'échapper, tomba bientôt entre les mains de Capolican, qui le fit tuer d'un coup de massue. On dit que les Araucans firent de ses os et de ceux de quelques autres Espagnols des flûtes dont ils jouaient pour s'animer au combat, et qu'ils conservèrent leurs cranes comme des trophées de leur victoire, dont ils célébraient l'anniversaire par des fêtes, pour entretenir la même valeur dans leur nation.

Capolican fait tuer Valdivia.

Villagra va pour venger Valdivia, et est défait.

La nouvelle de la défaite des Espagnols et de la mort de Valdivia ne tarda point à se savoir à la Conception; et si Capolican eût été plus habile dans l'art de la guerre, il n'est pas douteux, qu'en marchant avec son armée victorieuse sur cette ville, il aurait pu détruire entièrement les Espagnols. Mais Villagra, Lieutenant de Valdivia eut le tems de rassembler tout ce qu'il y avait d'Espagnols dans le Chili; et s'étant mis à la téte de cette petite armée renforcée de plusieurs Chiliens qui lui étaient dévoués, il marcha sur le pays des Araucans pour y tirer vengeance du massacre

qu'ils avaient fait de ses compatriotes. Capolican ayant eu le bon esprit d'attaquer les Espagnols à la fois de front, en flanc et sur les derrières, parvint à détruire le nerf de leurs forces. Loteru, autre guerrier de cette nation, entra dans la ville de la Conception, et la détruisit de fond en comble; de là il marcha contre la ville Impériale; mais au lieu d'exercer sans fruit contre cette place le courage de ses troupes et ses talens militaires, il revint brusquement sur la Conception, que les Espagnols commençaient à rebâtir, et fit un monceau de cendres de tous leurs ouvrages; ensuite il alla mettre le siège devant Santiago, dont il était sur le point de se rendre maître, lorsqu'il fut atteint d'une flèche, qui trancha le fil de ses jours.

Les Araucans détruisent la Conception.

Cet évènement n'empêcha pas les hostilités de continuer, et elles duraient déjà depuis dix ans, le plus souvent au désavantage des Espagnols, lorsque Garzia de Mendosa fut envoyé au Chili avec une puissante armée. Ce nouveau général, après avoir été battu en plusieurs rencontres, eut enfin le bonheur de faire prisonnier le brave Capolican. Son triomphe fut de le faire périr, dans l'espoir peut-être que sa mort pourrait décourager les Araucans. Mais ceux-ci firent au contraire de nouvelles levées, et montèrent même une cavalerie avec les chevaux qu'ils avaient pris aux Espagnols; ils combattirent pendant plus de cinquante ans consécutifs pour leur liberté, ruinèrent presque toutes les colonies, et ne se rendirent jamais, malgré le nombre et les efforts des troupes réglées qu'on envoya contre eux.

Garzia de Mendoza est envoyé au Chili.

Capolican prisonnier et mis à mort.

La haine des Chiliens contre les Espagnols était encore allumée en 1642, lorsque dans la vue d'en profiter, les Hollandais envoyèrent sur les côtes du Chili une armée commandée par l'Amiral Brewer. Mais la contenance intrépide des Araucans en imposa aux Hollandais, et fit évanouir également les belles espérances dont s'était flatté Cavendish, Anglais. Les Araucans, ainsi que les Cauches et les Gillis ont conservé jusqu'à nos jours cette fierté, que soutient en eux l'amour de l'indépendance. Les plus sages d'entre les Gouverneurs du Chili ont été ceux qui ont fait avec eux quelques traités, et renoncé à chercher des mines dans leurs montagnes. Mais loin de se concilier l'esprit des habitans de la partie la plus australe du Chili pour les civiliser, l'administration Espagnole n'a fait qu'exaspérer les tribus même qui sont au nord du Biobio, et qui lui étaient déjà soumises. Elle était même parvenue à exciter parmi les Créoles

Tentatives des Hollandais, et vaines espérances de Cavendish, Anglais etc.

un tel mécontentement, qu'à la première nouvelle des évènemens arrivés dans d'autres colonies, ils résolurent de se gouverner comme un peuple qui n'a plus besoin de la protection d'une nation lointaine, dont l'intérêt semblait être de les tenir dans un état de nullité éternelle.

Principaux historiens du Chili.

Parmi les auteurs et les voyageurs qui ont traité de l'histoire naturelle et civile du Chili, nous ferons particulièrement mention des suivans (1).

Tableau physique du Chili.

Situation, étendue.

Nous donerons ici la description de tous les pays compris sous le nom de royaume de Chili, savoir; le Chili proprement dit, qui est à l'occident des Andes; le Nouveau-Chili et les provinces de Cuyo à l'est de cette chaîne. Le Chili proprement dit s'étend le

(1) Histoire du royaume de Chili, par Jean Yanez (en Hollandais) *Amsterdam*, 1619, in 4.°

Journal van de Reyse gedaen by Oosten de straest Lemaire naer de hust van Chili, onder het beleyd van Hendrik Brower. *Amsterdam*, 1643 et 1646, in 4.°

Historica Relacion del origen de Chili, de Alonzo d'Ovaglie. *Rome*, 1646, in 4.° Trad. en Italien. *Rome*, 1646, in 4.° fig.°

Storia naturale e civile del Chili dell'Ab. Filippo Vidaure, in 4.°

Description historique du pays de Gondea dans le Chili etc. par Alphonse de Ercilla (en Hollandais). *Amsterdam*, 1649, in 12.°

Compendio della Istoria geografica, naturale e civile del regno di Chile. *Bologne*, 1776, in 8.° Trad. en Allemand. *Hambourg*, 1782, in 8.°

Chilidugu, sive res Chilenses, vel Descriptio status tam naturalis, quam moralis regni populique Chilensis etc. opera Bernardi Havestad *Munster*, 1777 ad 1779, in 8.°

D. Pedro Gonzales de Ogeros, Description historica de las provincias y archipelago de Chiloë en el regno de Chili etc. *Madrid*, 1780, in 4.°

Istoria naturale del Chili dell'Ab. Molina. *Bologna*, 1782 in 8.° et 1810, in 4.° Trad. en Français *Paris*, 1789, in 8.°

Neueste Politische und Physikalische Nachrichten aus Chili (inséré dans le Porte-feuille historique, 1786, I.er Cah.).

Saggio della Istoria civile del Chili del signor Abate Molina. *Bologna*, 1787, in 8.° On trouve dans le VIII.e vol. des Lettres Edifiantes (première édition) des notions importantes sur plusieurs nations du Chili, telles que les Moxos, les Purchas et les Poyas.

long des rivages de la mer Pacifique, entre les 23 et 45.e dégrés de latitude Australe, et entre les 304 et 308.e degrés de longitude à l'est du premier méridien de l'île de Fer. Sa longueur, du nord au midi, est de 500 à 550 lieues, et sa largeur du levant au couchant d'environ 80 lieues, en y comprenant la chaîne des Andes. Cette contrée a pour limites, à l'ouest la mer Pacifique, au nord le Pérou, à l'est le Tucuman, et au midi les terres Magellaniques. Les Andes la séparent de toutes ces régions. La province de Cuyo se trouve entre le Chili et le Tucuman, du 30 ou 35.e parallèle de latitude. Le Nouveau-Chili s'étend indéfiniment au sud de la province de Cuyo, vers les Pampas de Buenos-Ayres et les déserts de la Patagonie.

Climat. La fraicheur de la température et la régularité des saisons au Chili entretiennent la santé et la vigueur dans la nature animale. Le printems y règne depuis septembre jusqu'en décembre, où commence l'été dans l'hémisphère austral. Les vents y soufflent du nord, depuis la moitié de mai jusqu'à la fin de septembre, qui est la saison des pluies. Le reste de l'année les vents viennent du sud; ils sont secs, et on les sent à la distance de soixante et même de quatre-vingts lieues des côtes. *Sol.* Quant au sol, il semble ne présenter du côté de la mer qu'une plage étroite, derrière laquelle s'élèvent sans aucune gradation plusieurs chaînes de montagnes. On trouve sur le flanc de ces montagnes des plaines fertiles, arrosées de petits ruisseaux; et les endroits cultivés sont couverts de jardins, de vignes et de paturages. La chaîne des Andes, sur laquelle brûlent quatorze volcans à travers les neiges, couronne cette belle perspective. L'or et l'argent abondent dans ces montagnes, et il en est qui sont entièrement composées de calamite. Les bords des rivières sont couverts d'un sable ferrugineux; et pourtant, malgré les qualités métalliques que ces indices annoncent dans le sol, la végétation y fait pompe de la plus grande vigueur. On voit dans les forêts des arbres énormes et précieux, soit par la propriété qu'a leur bois d'être incorruptible, soit par les gommes et les résines qu'on en tire. Les plaines sont parsemées d'arbustes aromatiques et salins, et paraissent favorables à tous les genres de cultures Européennes. C'est le seul pays du nouvau continent, où l'on ait pu faire du vin. Les lamas, les vigognes et les viscachi s'y multiplient en toute liberté. Les cignes du Chili ont la tête noire; particularité qui les rapproche de ceux de la Nouvelle-Hollande.

Végétaux. Le règne végétal et animal de ce pays n'est connu que par la description peu exacte qu'en a donnée Molina, et dans laquelle on voit qu'il se trouve dans cette contrée plusieurs objets nouveaux pour la science, et d'une grande utilité pour l'industrie. Nous ne saurions faire ici l'énumération de toutes les espèces de bois odoriférans, résineux, et autres indiqués par Molina, ni décider si le pin du Chili doit être classifié parmi nos arbres conifières auxquels il ressemble, ou si les cèdres des Andes ne diffèrent pas de ceux du Liban. Tout ce que nous savons, c'est qu'il y a sur les Andes d'immenses forêts, et des arbres d'une grandeur prodigieuse. Deux arbustes semblables au myrte, *myrtus luma* et *maxima*, s'y élèvent jusqu'à la hauteur de quarante pieds. On y voit des oliviers dont le tronc a trois pieds de diamètre; l'herbe couvre le bétail dans les prés. On trouve des pommes grosses comme la tête, et des pêches du poids de seize onces. Il y a aussi une quantité d'arbustes et de plantes, qui abondent d'une matière colorante d'un noir très-foncé. La *puya*, qui est un arbre peu élevé mais fort gros, se couvre d'une espèce d'écaille. Cette contrée a plusieurs quadrupèdes, qui, quoique classés dans les systêmes des naturalistes, ne sont encore connus qu'imparfaitement; tel est le castor du Chili, *castor huidrobius*, qui habite les bords des lacs et des rivières, dont les ouvrages ne ressemblent point à ceux du castor ordinaire, et qui fournit une peau très-estimée. Tels sont encore la loutre ou rat d'eau, qui a la queue mince à sa racine; le mulot azuré, le rat laineux, dont le poil long et fin comme la toile d'araignée servait de laine aux Péruviens; *le mus maulinus*, et enfin l'écureuil du Chili, qui ressemble au loir.

Animaux.

Topographie. Copiapo. En venant du côté du nord, on rencontre d'abord le district de Copiapo, dont la ville principale est *San Francesco de la Selva*. Il y pleut rarement: le climat y est toujours tempéré, et les fruits y sont excellens. Ce pays a plusieurs mines de cuivre, de soufre extrêmement pur, de calamite, de lapislazolli, d'or et d'argent. Le district de Coquimbo a 80 lieues de long, et 40 de large du levant au couchant; il produit du vin, des grains et de l'huile très-fine: on y trouve beaucoup de mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de mercure; et il fournit d'excellens chevaux, et des peaux de vache dont il se fait un grand commerce avec Lima. La capitale qui porte le même nom, et s'appelle aussi *Serana*, n'est qu'à un quart de lieue de la mer; il y règne un printems perpétuel, et l'on y

voit de jolies habitations, avec des jardins décorés de belles allées de myrte. Près de Coquimbo et Guasco la terre semble être imprégnée de substances métalliques. Le cuivre est d'excellente qualité, on en exporte annuellement dix mille quintaux pour l'Espagne, et trente mille pour Lima. Le district de Quillota a pour capitale *S. Martino de la Coucha*, et possède des mines d'or et de cuivre: il produit du vin, du blé, du bétail, et donne son nom à des pommes d'une grosseur prodigieuse. Mais le port principal du Chili est Valparayso, à trente lieues de Santiago qui en est la capitale. On en exporte pour Lima du froment, de la farine, une quantité considérable de petit cordage, du poisson sec et salé, des poires, du miel, des pêches et autres fruits. Valparayso en reçoit en échange du sucre, du tabac, de l'indigo, et des liqueurs fortes. Ce port a paru à Vancouver très-exposé aux coups de vent du nord (1).

Quillota.

Valparayso.

Santiago, proprement San-Yago, capitale de tout le royaume du Chili, est situé à 33° 40′ 11″ de latitude sud, et à trente lieues du port de Valparayso. « Cette ville, dit Vancouver, tom. V. pag. 379 etc., a plus d'une lieue de France de circonférence: les rues s'y coupent à angles droits, et il y en a d'un quart de lieue de longueur, qui sont larges, mais très-sales ». Sa population est évaluée à 30.500 âmes. La grande place est ornée d'une belle fontaine: le Mapucho, rivière qui passe au milieu de la ville, et l'inondait souvent autrefois, est retenu à présent dans son lit par une grande digue. Santiago a aussi quelques édifices qui méritent d'être rémarqués par leur magnificence, quoique leur construction ne soit pas toujours conforme aux règles de l'architecture. On y distingue entr'autres le palais de la monnaie, la nouvelle cathédrale et quelques autres églises; on y voit aussi de belles maisons particulières, qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais vaste et très-élevé. Santiago est la résidence d'un capitaine général, lequel est en même tems président civil du royaume du Chili, d'un Evêque, et d'un tribunal suprême. Il y a aussi une université, un collège de nobles, douze couvents d'hommes, et sept de femmes.

Santiago capitale.

L'habillement des habitans de Santiago n'est pas d'aussi mauvais goût qu'à la Conception dont nous allons parler, ni aussi riche qu'à Lima; mais semblable en tout à celui des habitans de Quito.

Habillement des habitans de Santiago.

(1) Vancouver, Voyage, tom. V. pag. 410 etc.

Les hommes portent ordinairement les *ponco*, excepté les jours de cérémonies. Voy. la planche 26.

Mines d'or. Les principales mines d'or sont à Petorca, au levant de Santiago, mais reléguées comme celles du Pérou dans la région des neiges. La montagne d'Upsallata est si riche en minéral, qu'elle rend jusqu'à soixante marcs par quintal.

Maule. Le district de Maule, dont Talca est le chef-lieu, abonde en vin, en tabac, en grain et en chèvres. Il a aussi plusieurs mines d'or, parmi lesquelles on distingue celle du mont Chivato, qui est renommée par la quantité d'or pur qu'elle fournit.

Conception. La province de la Conception s'étend des confins du district de Maule à ceux du Biobio, qui est la limite des parties régulièrement habitées du Chili. Le climat en est tempéré, et l'on y a les quatre saisons comme en Europe, mais à des époques opposées. Le sol en est très-fertile: le blé y donne le soixante pour un: la vigne y produit avec la même abondance, et les campagnes sont couvertes de bétail. Après que la ville de la Conception eut été engloutie dans la mer à la suite d'un tremblement de terre, comme nous l'avons dit plus haut, on en bâtit, à quelque distance du rivage, une nouvelle à laquelle on donne indistinctement le nom de la Mocha ou de la Nouvelle Conception, et qui renferme environ dix mille habitans. Elle est la résidence d'un intendant et d'un commandant militaire, l'autorité desquels s'étend sur la province de la Conception, qui embrasse le midi du Chili; mais il nous est impossible d'en indiquer les confins avec précision. Talcaguana, petite ville sur la baie de la Conception, est un des lieux de relâche les plus commodes qu'on rencontre sur la côte du Chili.

Les forteresses d'Araucos, de Tucapel et autres, étaient destinées à former une barrière contre les incursions des indigènes, qui, aujourd'hui, sont soumis et tranquilles.

La Pérouse (1) nous a donné quelques notions sur les usages et les mœurs des habitans de la Conception. Le peuple, dit-il, y est extrêmement voleur, et les femmes sont très-complaisantes; mais on trouve beaucoup d'urbanité et de politesse dans les vrais Espagnols, qui forment la première classe de la population. Ce voyageur, en parlant de l'accueil qu'il reçut à Talcaguana du commandant Sabatero, fait la description du repas et du bal donnés en son honneur, et auxquels furent invitées les premières dames de la ville,

(1) Voyage, Tom. II. chap. 3 pag. 58 et suiv.



Gallina f.



G. Bramati dis. e incise

Fumagalli inc. A.T.

L'habillement des femmes, dit-il, consite en une jupe à plis, faite de ces étoffes d'or ou d'argent, qu'on fabriquait anciennement à Lyon. Ces jupes, qui ne se mettent que pour les grandes cérémonies, peuvent se transmettre, comme les pierreries, des mères aux filles: au reste ce luxe ne se rencontre que dans les femmes d'un haut rang, car les autres ont à peine de quoi se couvrir. Cette forme d'habillement se trouve représentée à la planche 5 de l'Atlas du Voyage de La-Pérouse, dont le dessin est de M.r Duché de Vancis, et la gravure de M.r Thomas: nous en avons donné une copie exacte à la planche 27 de ce volume. Une jupe plissée qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée au dessous de la ceinture; des bas avec des raies rouges, bleues et blanches; des souliers si courts que le pied, dont les doigts n'y peuvent rester que repliés, parait presque rond, voilà le costume des dames au Chili. Elles portent leurs cheveux sans poudre, et ceux de derrière sont partagés en petites tresses qui leur tombent sur les épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe en or ou en argent il est recouvert de deux mantilles, dont l'une est de mousseline, et l'autre qui est par dessus, en laine teinte en jaune, en bleu et en rouge. Elles s'enveloppent la tête de ces mantilles lorsqu'elles sortent de chez elles, et qu'il fait froid; mais quand elles sont dans les appartemens, elles les mettent sur leurs genoux, et ont une manière de les ôter et de les reprendre qui a beaucoup de grâce. Ces femmes, continue La-Pérouse, sont généralement belles, gracieuses et fort aimables; et il n'est pas de ville maritime en Europe, où les navigateurs soient reçus avec autant d'affabilité et d'affection.

Habillement des habitans de la Conception.

La principale ville de la province de Valdivia porte le même nom. Elle est située sur une éminence bien fortifiée, et c'est une des meilleures places de l'Amérique; elle a un bon port, qui est bien défendu: ses campagnes sont très-fertiles: le pays abonde en mines d'or, et fournit d'excellens bois de construction.

Valdivia.

La grande île de Chiloé est la principale de l'archipel de Chonos, qui est composé de 47 îles, dont 25 sont peuplées et cultivées. Elle a 38 lieues de long sur neuf de large, et produit du blé, de l'orge, du lin, et nourrit des sangliers dont on fait d'excellens jambons: on y trouve aussi de beaux bois de construction. Sa population est de vingt-cinq mille individus, tant Espagnols qu'indigènes; elle a un beau port qui porte le nom de

Ile de Chiloé.

S.t Carlos de Charcao, et une ville nommée S.t Juan de Castro. Les indigènes parlent un langage particulier appelé *veliché*. Le climat est sain, mais froid et pluvieux. Un énorme globe de feu éclata en l'an 1737 sur les îles Guaytecos, et y réduisit en cendre tous les végétaux (1). A une distance de 160 lieues en mer s'élèvent les deux îles de Juan Fernandez, devenues célèbres par le refuge que la plus grande de ces îles offre aux navigateurs. Elle est occupée depuis un demi siècle par une petite colonie d'Espagnols, qui y ont construit un fort et une bourgade. Les habitans vivent en paix à l'ombre de leurs figuiers et de leurs vignes (2). Les navigateurs donnent à la grande île le nom de *Mas-a-tierra*, c'est-à-dire la plus voisine du continent, et à la plus petite celui de *Mas-a-fuero* ou la plus éloignée. Ces îles produisent du cèdre, du bois de sandal, et du poivre semblable à celui de Chiapa au Mexique. Les bois pittoresques de cette dernière ne sont peuplés que de chèvres sauvages (3).

Le Chili oriental ou Cuyo.

Revenons sur le continent. Si de la capitale du Chili on veut aller au Paraguay, il faut traverser les Andes, où le voyageur est souvent assailli par de violens orages. On passe par Mendoza, capi-

(1) Viajero Universal. XV. pag. 366.

(2) Relation de M. Moss, Annales des Voyages, XVI., pag. 169.

(3) Les aventures de Robinson-Crosué ont rendu cette île fameuse. Il parait qu'un certain Alexandre Selkirk, Ecossais, y fut abandonné par son capitaine, et y resta jusqu'à l'an 1709, qu'il en fut tiré par le capitaine Wood Rogers. Il avait presqu'entiérement oublié sa langue naturelle, prononçait les mots à demi, et pouvait à peine se faire entendre. Il était habillé de peaux de chèvre, ne voulait boire que de l'eau, et eut beaucoup de peine à s'accoutumer à la subsistance de l'équipage. Durant son séjour dans l'île, il avait tué cinq cents chèvres qu'il avait prises à la course, et en avait relâché presqu'autant aprés leur avoir fait une marque à l'oreille. Quelques-unes de ces dernières furent prises plusieurs années après par des marins de l'amiral Anson. Lorsque Selkirk fut arrivé en Angleterre, on lui conseilla de publier la relation de sa vie et de ses aventures dans son petit empire. Il remit, dit-on, ses notes à Daniel Defoé, pour en former un ouvrage et le faire imprimer. Mais cet écrivain, doué d'une imagination vive, se prévalut de cette relation pour transformer Selkirk en Robinson-Crosué, et rendit au premier ses papiers, qui ne lui furent par conséquent d'aucun avantage. Ils n'étaient probablement pas de nature à pouvoir être publiés; et Defoé n'y puisa que quelques idées, dont il a su néanmoins tirer parti pour la composition de son fameux ouvrage.

tale de la grande province de Cuyo, qu'on appelle aussi *Trasmontano*, à cause de sa position par rapport au Chili; cette province produit des fruits et des grains. Ses vins, qui ont la couleur, et en partie le goût d'une potion de rhubarbe et de séné, se transportent à Buenos-Ayres, et à Monte-Video. Ce goût leur vient peut-être des outres de peau de buoc goudronnés, dans lesquels ils sont renfermés: on ne boit presque pas d'autres vins dans tout le Paraguay (1). On trouve encore dans la même province une quantité de bétail, de vigognes, de guanacas, de *vicachas*, de perdrix, et de *rhea americana* ou autruches Magellaniques. La viande du sanglier y est excellente, et en général les vivres y sont à bon marché. Les habitans sont adroits à la chasse, et particulièrement à celle de l'autruche, dont l'exercice les rend si légers, qu'au dire d'Alcedo, ils suivent un cheval à la course (2).

Mœurs et usages des Chiliens indigènes.

Les naturels du Chili ont généralement les épaules larges et la poitrine relevée; ils sont bien faits, agiles, robustes, courageux, entreprenans, résistent à la fatigue, supportent la faim, le froid et le chaud, méprisent les commodités de la vie et la vie même, lorsque l'honneur et leur liberté l'exigent, et persistent dans leurs entreprises avec une constance incroyable.

Caractère des Chiliens.

« Les Indiens du Chili, dit Alonzo d'Ovaglie (3), au rapport de tous ceux qui les connaissent, passent pour être les guerriers les plus valeureux de ces immenses contrées. Plût à Dieu que nous n'en eussions pas fait l'expérience! Ce royaume serait aujourd'hui un des plus florissans et des plus riches des Indes; et l'on n'en a qu'une faible preuve dans l'état où il se trouve maintenant, malgré les guerres continuelles dont il est le théâtre depuis plus de cent ans, sans qu'on ait jamais déposé les armes: chose étonnante et vraiment digne d'être remarquée, si l'on réfléchit que ces mêmes Espagnols, qui subjuguèrent en peu de tems des empires aussi puissans que ceux de Montezuma dans le Mexique et des Incas au Pérou, n'ont jamais pu dompter entièrement les valeureux guerriers du Chili, enfans de cette Cordillière formidable, qui semble leur avoir communiqué la rudesse de ses monts escarpés et inexpugnables „.

Antoine de Herrera (4) explique la raison de leur aversion

(1) Don Pernetty, tom. I. pag. 291.
(2) Alcedo, au mot *Cuyo*.
(3) Historica Relatione del regno del Cile ec. chap. II.
(4) Tom. III. Dec. 5 pag. 76.

pour la domination des Espagnols; c'est que le mépris avec lequel ils en étaient traités, leur rendait insupportable le joug de cette nation, auquel ne pouvait se soumettre leur âme généreuse : motif pour lequel ces conquérans, qui avaient envahi une grande partie de l'Amérique, trouvèrent toujours la résistance la plus opiniâtre dans les habitans du Chili, quoique les plus voisins du Pérou. La même raison les porta, non seulement à repousser la domination des Incas, mais même à refuser un Roi de leur nation et de celle des Espagnols, et fit prévaloir en eux l'amour de la liberté, contre toutes les considérations politiques qui pouvaient leur persuader le contraire. Ils ne voulurent pas même du gouvernement républicain, leur caractère impatient et belliqueux ne pouvant s'accommoder aux retards qu'entraîne la nécessité de recueillir et de concilier les opinions; c'est pourquoi chaque famille élut un chef pour la gouverner, et auquel étaient soumis tous les individus qui la composaient; et c'est de là qu'ont pris leur origine les Caciques, qui sont des Princes ou des Seigneurs, auxquels cette dignité est passée de père en fils.

Leur gouvernement.

Origine des Caciques.

Leurs assemblées.

Chacun de ces Caciques est indépendant des autres dans l'étendue de sa juridiction; néanmoins, en cas d'évènement qui intéresse la conservation de tous ou leurs possessions, ils se convoquent par des députés, et se réunissent avec les principaux individus en assemblées, où ils prennent les délibérations qui leur paraissent les plus convenables. S'il s'agit de guerre offensive ou défensive, ils nomment pour capitan-général, non un Cacique, ni le plus noble ou le plus puissant, mais le plus vaillant d'entr'eux, auquel tous les autres sont obligés d'obéir; c'est à la faveur de ce régime sagement établi, qu'ils se sont maintenus pendant tant d'années, sans qu'aucune force ait pu triompher d'eux. Ces assemblées se tiennent dans une belle campagne, où ils portent une quantité de *cicia*, boisson dont la qualité spiritueuse enflamme encore davantage leur fureur militaire. Celui, qui par droit d'ancienneté ou autrement, doit porter la parole, expose le motif pour lequel l'assemblée est convoquée, et appuie son discours des raisons les plus propres à persuader. De la pluralité des suffrages se forme la loi, qu'on publie aussitôt au son des tambours et des trompettes; et si au bout de trois jours d'examen il ne survient aucun empêchement, cette loi est censée ratifiée, et l'on pense aux moyens les plus propres à remplir son objet.

Antoine de Herrera, en parlant des Chiliens à l'endroit cité ci-dessus, dit qu'il y a néanmoins parmi eux des individus d'une condition au dessus de celle du vulgaire, qui ont acquis leurs titres de distinction, comme cela se fait en Europe, par des actions de bravoure contre leurs ennemis. *Noblesse.*

Les armes dont se servent les Chiliens sont des piques, des lances, des hâches, des massues ferrées, des dards, des arcs, des bâtons, des cordes de boyau et de jonc avec lesquels ils lancent les pierres. Ils combattent à cheval avec la lance et la targe, dont ils ont appris l'usage des Espagnols, de qui ils tiennent également cet animal belliqueux ainsi que le fer, auquel ils suppléaient anciennement par une espèce de bois dur, qui a la propriété de s'endurcir dans la cendre chaude, et leur tenait lieu d'acier. Ils ont des espèces de cuirasses, des brassards, diverses sortes de casques et autres armures de tête faites de cuir de taureau non préparé, et extrêmement fort, qui est aussi impénétrable que l'acier: ces armures ont en outre l'avantage d'être plus souples, et de laisser le corps plus libre pour le combat. Celui qui porte la pique ne peut porter la flèche, ni celui qui fait usage de la massue se servir d'une autre arme: chacun a pour armes l'instrument auquel il s'est accoutumé dans sa jeunesse, et dans le maniement duquel il a acquis de la force et de l'adresse. *Armes.*

Ils se forment en escadrons, dont chaque file est composée d'environ cent hommes. Entre une pique et l'autre se trouvent les archers, qui sont défendus par les piques des soldats placés dos à dos. Le premier escadron rompu, le second le remplace avec tant de promptitude, qu'on ne s'aperçoit pas de sa défection; il en est de même du troisième, du quatrième et de tous les suivans: ce qui offre l'image d'une fluctuation semblable aux vagues de la mer. Les troupes Chiliennes savent se ménager une retraite sûre dans quelques marais ou lagunes à peu de distance delà, où elles se maintiennent comme dans un château fort. Leurs éclaireurs s'avancent au devant de l'ennemi, et le défient corps-à-corps: ce qu'ils font encore aujourd'hui avec les Espagnols. Ces troupes marchent fièrement au son de leurs trompettes et de leurs tambours, et font pompe de leurs armes peintes de couleurs tranchantes, et ornées de panaches de plumes rares, et disposées avec beaucoup d'élégance. *Manière de faire la guerre.*

Lorsque les circonstances l'exigent, ces Indiens se font des retranchemens avec de grands arbres, et s'entourent d'une palissade au mi-

lieu de laquelle il y a une place d'armes, où ils construisaient anciennement un fort. Ils creusent autour de cette palissade un fossé qu'ils recouvrent de terre, sur laquelle ils étendent du gazon et sement des fleurs, qui cachent des pieux aigus où viennent s'estropier les chevaux de l'ennemi; il y a en outre d'autres fosses plus profondes, d'où ces animaux ne peuvent plus se relever lorsqu'ils y sont tombés.

Esprit belliqueux. L'esprit belliqueux des Chiliens est l'effet de leur caractère emporté, violent et furieux; ils sont cruels dans leurs vengeances, arrachent le cœur à leurs prisonniers, et les mettent en morceaux qu'ils portent au bout de leurs piques.

Equitation. Ils sont bons cavaliers, et sont plus fermes sur un simple fût, que d'autres ne le seraient sur une bonne selle. Ils courent à toute bride sur les lieux les plus escarpés, le corps droit et comme cloué sur leur cheval, sans être embarrassés de leur habillement, qui est fort simple. Chacun porte avec soi ses vivres.

Habitations et meubles. Leurs habitations n'ont jamais présenté l'image d'une ville. Les Caciques vivent au milieu de leurs vassaux rassemblés dans une vallée, au pied d'une montagne, au bord d'un fleuve, à l'entrée d'une forêt, dans une gorge ou sur le rivage de la mer; et cette tribu ne connait d'autres lois que la volonté du Cacique qui la gouverne, et à laquelle tous les individus qui la composent sont aveuglement soumis. Les maisons de ces Indiens sont pour la plupart faites en paille, petites et sans fenêtres; ils ne les construisent pas les unes à côté des autres, mais isolément, de sorte que quand il leur vient la fantaisie de les changer d'emplacement, ils se mettent douze ou vingt hommes, selon la grandeur de ces habitations, et les transportent où bon leur semble. Leur mépris pour toute espèce de superfluité fait qu'ils n'ont que des meubles de très-peu de valeur. Ils n'ont pour lit que la terre nue, sur laquelle ils étendent quelques misérables peaux, et pour oreiller qu'une brique ou un morceau de bois, sur lequel ils plient en double la converture qui leur sert de manteau pendant le jour; puis ils tirent sur eux une ou deux couvertures, qui sont faites d'un fil aussi gros que le doigt. Leurs ustensiles consistent en trois ou quatre écuelles, et une cueillère de bois, ou une coquille qui leur en tient lieu, en une courge où ils boivent, et en un petit banc qui leur sert de table lorsqu'ils ne mangent pas à terre.

Alimens et boisson.

La même simplicité règne dans leur nourriture; ils mangent peu de viande, et font leur subsistance ordinaire de maïs, de fruits et d'herbages. Le blé leur fut inconnu jusqu'à l'arrivée des Espagnols dans leur pays; ils ne vivaient alors que de maïs cuit simplement dans l'eau, espèce d'aliment appelé la *mote*, qui a toujours été et est encore la nourriture la plus commune des Indiens. Ils font en outre leur boisson avec de la farine de maïs, qu'ils font griller, ou détrempent seulement dans l'eau: cette boisson est, comme nous l'avons déjà dit, la *cicia*, qui est leur vin ordinaire. Pour se procurer cette farine, ils font durcir le maïs dans leurs *leupez*, qui sont de grands pots d'argile où il y a du sable qu'ils font chauffer; et quant ce sable est bien chaud, ils y mettent le maïs en grain, et l'y mêlent avec un morceau de bois, ce qui le fait devenir dur en très-peu de tems: puis l'ayant tiré, ils le broyent sur une pierre concave, au moyen d'une autre pierre presque de la grandeur d'un pain, et de figure ovale. Ce soin appartient exclusivement aux femmes; et ce serait une honte extrême pour un homme que de s'en mêler, comme de faire la cuisine ou autres choses semblables.

Manière de se vêtir.

« Leur habillement, dit encore Alonzo d'Ovaglie dans le IV.e chap. de sa Relation, est simple et léger quoique fait d'étoffe de laine teinte des plus vives couleurs, attendu qu'ils n'y mettent pas de doublure, ni ne placent jamais deux choses l'une sur l'autre.

Habillement des hommes.

Leurs caleçons leur arrivent jusqu'au genou ou un peu plus bas; ils sont ouverts et flottans comme des pantalons de toile, et s'appliquent immédiatement sur la chair, ces Indiens n'étant pas dans l'usage de porter des chemises. Ils se couvrent le corps avec ce que nous appelons une camisole, qui n'est autre chose qu'un morceau d'étoffe de laine de la grandeur de six palmes, avec une ouverture suffisante pour y passer la tête. Cette camisole se serre avec un cordon, et la façon en est aussi simple que celle de la converture qui leur sert de manteau: ce dernier vêtement, qu'ils appellent *Ciogni*, et dont ils ne font usage que quand ils sortent de leurs habitations, est comme un tapis de table ou une couverture de lit. Ils ont les jambes et les bras nus, et portent pour chaussure des espèces de souliers de corde, qu'ils nomment *oxosa*. Ils vont également la tête nue, et ceinte seulement d'un bandeau de laine à franges et de diverses couleurs, en forme de ruban, qu'ils levent et ôtent tout-à-fait de leur tête en signe d'honnêteté, comme nous le fesons avec nos chapeaux ».

Parure. Leur manière de s'habiller est la même les jours de fête et pour leurs danses, si ce n'est que les vêtemens qu'ils se mettent dans ces sortes d'occasions sont d'une laine plus fine, et rayés de plus belles couleurs. Ils portent au cou des chaînes de *gliancas*, substance qu'ils tirent de certains poissons de mer, et dont ils font le plus grand cas. Il en est qui se font des colliers de coquilles de limaçon et autres objets d'une couleur éclatante: les habitans du détroit s'en font de pierres précieuses, tavaillées avec beaucoup d'art, et d'une forme bizarre. Ils se parent encore la tête, dans les mêmes circonstances, d'espèces de guirlandes faites en laine très-fine, de diverses couleurs, et y mettent quelquefois de jolis oiseaux et autres curiosités de prix parmi eux; et de chaque côté ils y adaptent de beaux panaches, qui ont plus de deux palmes de hauteur, et sont composés de plumes blanches, rouges, bleues, jaunes et autres couleurs.

Habillement des femmes. Les femmes n'ont que les bras nus ainsi que les hommes; elles sont sans chaussure, mais leur manteau est si long qu'il leur couvre les pieds. Ce manteau, qu'on porte néanmoins plus court en d'autres endroits, est de la plus grande simplicité, et se met sans chemise sur la peau. Elles se l'attachent sur les épaules avec des pointes en argent ou autre matière appellées *topos*, et le laissent tomber jusqu'aux pieds pour le relever et se l'appliquer sur le corps. Elles se serrent depuis la ceinture jusqu'à la poitrine avec une bande de laine aussi forte qu'elle est élégante, de la largeur de quatre doigts, et assez longue pour leur envelopper le corps de plusieurs tours: cette espèce de ceinture leur tient plus chaud qu'un corset quel qu'il soit, et elles ne portent pas d'autre vêtement dans leurs maisons.

Les femmes élevées dans les villes habitées par les Espagnols, et qui mettent le plus de bizarrerie dans leur habillement, ont pris l'habitude de porter une chaussure, la chemise et le panier sous le manteau. On ne pourrait faire cependant une plus grande injure à une Indienne, que de l'obliger à porter le voile sur la tête, le manteau, le collier, les gants et autres objets de parure comme le font les Espagnoles: ce serait pire encore si elle devait se mettre du fard, tant les Indiennes, même celles qui sont nées parmi les premières, sont attachées en cela à l'usage de leur nation, qui est d'avoir ses cheveux naturels tressée sur les épaules, et coupés par devant au niveau des sourcils, avec des tresses qui couvrent les joues en partie, et forment ainsi une parure mo-

26.



Bramati incise. Fumagalli F.A.T.

deste qui leur sied parfaitement. Lorsque les Chiliennes sortent de chez elles, elles portent par dessus le manteau la *gliquiglia*, qui est un autre demi-camisole carrée, qu'elles se mettent sur les épaules et s'attachent sur la poitrine avec un troisième *topo*, ou pointe semblable à celles du manteau : c'est ainsi qu'elles sortent de leurs maisons avec un air modeste, et les yeux baissés en terre, par un sentiment de pudeur et d'honnêteté qui leur est naturel „.

Nous avons vu plus haut quelle est la parure des Chiliens dans leurs fêtes et leurs danses; nous allons voir maintenant, toujours d'après la relation d'Alonzo d'Ovaglie, en quoi consistent ces danses. « Leur manière de danser, dit-il, consiste en petits sauts qu'ils font pour ainsi dire terre à terre, sans brisés, sans entrechats et sans gambades comme le font les Espagnols; ils dansent tous en rond autour d'un étendard, que tient au milieu d'eux un enseigne choisi à cet effet, voy. la planche 28. A côté de cet enseigne sont les brocs de vin et de cicia, où les danseurs viennent se désaltérer, en se portant des toast, les uns aux autres, l'usage étant parmi ces Indiens de ne boire jamais seul ce qui est offert par un autre, mais d'en boire soi-même un peu le premier en fesant le toast, puis de donner le vase à l'invité, lequel le passe aussitôt à un autre sans le finir, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous ces danseurs aient bu et tombent successivement sur le pavé, après avoir bien dansé et chanté au son des flûtes et des tambours. Les femmes, comme plus timides ne se mêlent point dans ces danses, à l'exception d'une ou deux, et encore lorsqu'elles sont échauffées par le vin; elles n'entrent pas pour cela néanmoins dans le rond des hommes, ni ne se mettent point comme eux dans le cas de perdre la raison, afin de pouvoir veiller à leur ménage, et à ce que leurs maris ne se fassent pas de mal. *Danses.*

Les flûtes dont on se sert dans ces sortes de danses sont faites d'os d'animaux. Les guerriers Indiens les font en signe de trophée, avec des os d'Espagnols ou autres ennemis qu'ils ont tués dans leurs batailles. Ils chantent tous ensemble à l'unisson, et ne connaissent ni basses-tailles, ni dessus : la strophe est suivie du son des flûtes et des tambours, après lesquels ils recommencent successivement à chanter et ensuite à jouer. Ils crient tellement en chantant, et sont en si grand nombre, qu'on les entend de très-loin „.

Tandis que les uns dansent et chantent, les autres s'amusent à divers jeux, parmi lesquels on distingue celui de la *Ciueca* : jeu qui *Jeux. Le jeu de la* Ciueca.

« quoique connu, dit encore d'Ovaglie, dans certaines parties de l'Espagne, comme on me l'assure, n'en a pourtant pas moins été enseigné par les Espagnols aux Indiens, ainsi que le jeu de cartes et autres, attendu qu'ils jouaient le premier bien avant eux ». La planche 29 où on le voit représenté suffit pour en donner une juste idée. « Les femmes, continue le même historien, jouent aussi à la *Ciueca*, qui est le jeu où les Indiens montrent le plus de légèreté et d'agilité, par l'ardeur que met chaque bande de joueurs, qui est ordinairement de trente à cinquante personnes, à porter la boule au but convenu. A cet effet, les joueurs se placent à certaine distance les uns des autres, pour avoir plus de facilité à frapper la boule, et à la pousser au but: lorsque deux concurrens se rencontrent ensemble, ils courent comme des daims après la boule, l'un pour la faire avancer, et l'autre pour l'en empêcher, et la ramener de son côté. Ce jeu mérite d'être vu, et attire beaucoup de monde: on met quelquefois une demi-journée à gagner une partie, encore ce tems ne suffit-il pas souvent, ce qui oblige alors d'en remettre la continuation à un autre jour.

Jeu de los Porotos.

Le jeu *de los Porotos* est aussi appelé du nom des objets qu'on y emploie, qui sont des espèces de fèves blanches teintes en noir d'un côté. Les Indiens en prennent une certaine quantité entre deux doigts, et les laissent tomber à terre, en les fesant passer dans un grand anneau un peu élevé au dessus du sol: celui dont les fèves tombent à terre sur le côté peint fait le plus de points et gagne. Pour jouer à ce jeu ils se mettent toute la partie supérieure du corps à nu jusqu'à la ceinture, et s'asseyent à terre: en même tems qu'ils jettent les fèves dans l'anneau, ils se donnent avec la paume de la main un coup si fort à la poitrine, qu'après avoir joué un certain tems ils l'ont enflée et de couleur sanguine, comme s'ils y avaient appliqué les ventouses. Voy. la planche 30. L'autre jeu appelé *Queciucagué* consiste à laisser tomber à terre, comme on le fait au jeu de la *tava*, qui est un os du jarret de l'animal nommé *gobba*, un petit morceau de bois façonné en pyramide, qui, s'il tombe debout, fait gagner cinq points, qu'on note successivement dans un demi-cercle tracé à terre, et qui renferme un certain nombre de cases, où l'on met une petite pierre: ces cases sont également divisées de cinq en cinq, et ces divisions s'appellent en langue Indienne *Queciu*. Voy. la même planche.

Jeu de Queciucagué.



G. Bramati incise

Fumagalli F.A.T.

39.





G. Bramati fece *Fumagalli P.A.T.*



Ceux qui voudraient avoir des notions plus étendues sur les usages et les mœurs des Chiliens pourront consulter le troisième livre de la Relation d'Alonzo d'Ovaglie, qui, à part ce qui concerne la religion et les miracles, dans lesquels ce bon Jésuite montre trop de crédulité, mérite assez de foi.

TUCUMAN.

Situation, étendue etc.

Le Tucuman, ainsi appelé d'une tribu d'Indiens (1), confine au nord, partie avec les Chicas dans le Pérou, et partie avec Chaco; au midi avec Cuyo et Pampas; au levant avec le Paraguay et Rio de la Plata; et au couchant avec Santiago du Chili, et avec l'extrémité méridionale de Chicas. Cette contrée s'étend de Rio Vermeio à Rio Quarto, presque du 24 au 34.e degré de latitude méridionale, et du levant au couchant, dans sa plus grande largeur, depuis la rivière Salado jusqu'à la chaîne de la Cordillière, qui la sépare du Chili.

Cette province, peu fréquentée et peu connue, parait avoir quelque ressemblance avec la petite Bucharie. Les Andes étendent leurs ramifications à travers sa partie septentrionale, et en rendent le climat un peu froid : le reste n'est qu'une vaste plaine, et il parait même que tout le Tucuman est hérissé de plateaux : car les rivières, faute d'embouchure, y forment des lacs qui n'ont point d'écoulement. Les deux principales rivières du Tucuman sont le Rio-Salado, qui se jette dans le fleuve de la Plata, et le Rio-Dolce qui se perd dans la lagune de Porongas. La vallée de Palcipas, qui s'étend entre deux branches des Andes, renferme une rivière considérable qui a son embouchure dans un lac. Les rivières de la province de Cordova, à l'exception d'une seule, se perdent toutes dans les sables.

Tableau physique.

Le Tucuman, avec un hiver sec et des chaleurs violentes et subites en été, passe pour être un pays très-sain. Il y a d'excellens paturages dans les lieux arrosés par les rivières; et les bœufs, les brebis, les cerfs, les pigeons, les perdrix s'y multiplient prodigieusement. Le maïz, la vigne, le cotonnier et l'indigotier y sont cul-

(1) Gazetier Américain au mot *Tucuman*.

tivés avec succès. Les bois, entre Rio-Dolce et Rio-Saludo, sont peuplés d'une immense quantité d'abeilles. Une espèce d'insecte qui se tient sur les arbres appelés *aromos*, y étend des réseaux composés de fils soyeux très-fins et de couleur d'argent. La cochenille sauvage y est plutôt de bonne qualité (1). Selon Helm, on exploite dans le Tucuman deux mines d'or, une d'argent, deux de cuivre et deux de plomb. On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton, et l'on y a découvert une belle mine de sel cristallin.

Villes principales. La ville principale de cette province est San-Filippo, ou Salta de Tucuman, qui est la résidence du Gouverneur: cette ville est située dans une vallée fertile, dont les habitans sont sujets à une espèce de lèpre: les femmes, fort-belles d'ailleurs, ont ordinairement le goître vers l'âge de 25 ans. Les autres villes sont, Jujui *Volcan.* dans le voisinage d'un volcan, qui vomit des torrens d'air et de poussière (2); Rioja, San-Jacopo de l'Esterro, San Miguel, et enfin Cordova qui est la résidence d'un Evêque, et la plus belle ville de cette contrée. Les Jésuites avaient à Cordova une célèbre université. On trouve encore dispersées çà et là dans les immenses plaines du Tucuman d'autres colonies Espagnoles peu nombreuses, qui portent le nom de villes. On peut se former une idée de ces villes d'après une lettre du Jésuite Cattaneo, dont voici l'extrait. « Le Père provincial fesait la visite des maisons de l'Ordre dans la province du Tucuman avec un compagnon, et ils étaient partis pour Rioja, ville qui est à environ deux cents lieues au nord-est de Cordova. La route pour y aller est aussi déserte que celle qui va de Buenos-Ayres à Cordova; mais les inégalités et la qualité pierreuse du terrein la rendent beaucoup plus difficile: motif pour lequel on ne la fait guères qu'à dos de mulet, et encore fort doucement. Après vingt jours de marche, le compagnon du Provincial se trouvant très-ennuyé, voulut un jour prendre le devant. Excédé de fatigue et de sommeil, il descendit de son mulet, s'étendit à l'ombre de quelques arbres pour se reposer; et sans savoir où il était, ni quand il arriverait au but de son voyage qui semblait toujours fuir devant lui, il ne tarda pas à s'endormir. Arrive ensuite le Père provincial avec le muletier qui lui servait de guide, lequel voyant le premier Père endormi sur l'herbe, l'éveille, et lui demande tout étonné s'il n'avait pas honte de dormir sur la place

(1) Viajero Universal, XX., 126-129.
(2) Idem, ibid., 139.

publique. De quelle place me parlez-vous, dit le Père? Il y a trois semaines que je marche dans ce désert éternel, et Dieu sait quand nous arriverons a Rioja. Y a-t-il au monde un lieu plus solitaire que celui-ci? Vous êtes à Rioja même, lui répondit le muletier: ceci est la grande place de la ville, et le collège des Jésuites est derrière ces arbres.

Les habitans du Tucuman, contens de leur troupeaux, sans ambition et sans soucis, passent leurs jours aux champs, où, à l'ombre de grands arbres, et sous la direction d'un patriarche respectable des cabanes, les jeunes bergers et les bergères dansent aux sons d'une guitarre agreste, et chantent alternativement des vers pleins de grâce et d'harmonie.

LE PARAGUAY OU BUENOS-AYRES.

Mœurs des habitans.

Le fameux empire des Jésuites dans le Paraguay, où l'esprit de parti fait revivre l'âge d'or, ou bien présente une scène perpétuelle d'iniquités, a donné beaucoup d'importance aux nations Américaine qui habitent la vaste étendue de pays, qu'arrosent le grand Rio-de-la-Plata, le Parana et le Paraguay. Nous allons exposer maintenant et avec impartialité les faits concernant ces peuples, ainsi que ceux relatifs aux Espagnols qui ont fait la conquête de ces contrées, et aux Jésuites qui y ont établi le siège principal de leurs missions.

Abrégé historique des découvertes faites dans le Paraguay. Dias De-Solis, envoyé à la découverte de la Plata et du Paraguay, est massacré par les indigènes.

Les établissemens des Portugais au Brésil excitèrent dès les commencemens la jalousie des Espagnols, qui cherchèrent à s'emparer des pays voisins, pour cerner de tous côtés un rival aussi entreprenant et aussi dangereux. Jean Diaz de Solis, chargé par la cour de cette expédition, partit d'Espagne l'an 1513 avec trois bâtimens, arriva à l'embouchure du grand fleuve que nous appelons *la Plata*, et y entra, en le marquant sur les cartes sous son propre nom. Mais ayant débarqué sur la côte septentrionale du fleuve, dans le dessein de parler à quelques Indiens Charrua qu'il aperçut, il y fut massacré par eux avec toute sa suite. Effrayés de cette catastrophe, son frère et François Torrès son beau-frère, ainsi que leurs

(1) V. Azara, Voyages, Trad. Barbieri, tom. II. cap. 18.

autres compagnons de l'expédition, remirent aussitôt à la voile pour l'Espagne, et l'on ne pensa plus à ce grand fleuve jusqu'en 1525, où la cour expédia Diego Garzia, qui, parti de la Corogne au commencement de l'an 1526, jeta l'ancre dans le port de Patos sous le 27.e degré de latitude. Il y avait été précédé peu de tems auparavant par le célèbre Cabot, Vénitien, qui avait reçu en Espagne l'ordre de se rendre aux Indes Orientales par le détroit de Magellan, et qui y ayant appris de quelques déserteurs Espagnols, que le pays arrosé par le grand fleuve abondait en or et en argent, conçut le projet de s'en assurer. Il mit donc à la voile, entra dans le fleuve et jeta l'ancre en face de Buenos-Ayres; ensuite il continua son voyage, et s'avança jusqu'à l'endroit appelé le *Saut des eaux*, où le Parana est très-bas; là il fit avec les Guarans, nation indigène, l'échange de quelques bagatelles contre de petites lames d'or et d'argent, que ces Indiens portaient aux oreilles. Le 28 mars 1528 il changea de direction pour entrer dans le Paraguay, et y découvrir certains Indiens qui avaient vendu aux Espagnols des lame d'or et d'argent: car ces métaux précieux étaient alors le but de toutes les expéditions. Arrivé à l'embouchure de la rivière Vermeio, Cabot fit avancer un brigantin avec trente hommes, qui furent invités par quelques Indiens Agaces à venir dans leurs habitations, pour y faire quelques échanges contre l'or et l'argent dont ils se disaient possesseurs. Attirés par cet appât, les Espagnols y allèrent au nombre de quinze, et furent tous massacrés. Cette catastrophe et la nouvelle de l'arrivée de quelques bâtimens Espagnols dans le Rio-de-la-Plata, déterminèrent Cabot à rebrousser chemin. Il n'était pas à plus de trente lieues de l'embouchure du Paraguay, lorsqu'il rencontra Garzia, avec lequel il eut du premier abord quelques contestations; mais s'étant raccommodés, ils se rendirent ensemble au Saint-Esprit pour continuer la découverte. Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée; et Garzia, qui n'était pas en forces pour résister à Cabot, prit le parti de s'en retourner en Espagne. Cabot s'empressa d'y envoyer aussi de son côté Ferdinand Calderon et Roial-Barto, pour informer le Roi de ses découvertes, et lui présenter les lames d'or et d'argent qu'il avait eues des indigènes. C'est de là que ce pays prit dès lors le nom de *Plata* (1), qu'il conserve encore, quoiqu'on n'y ait jamais

Garzia est prévenu dans l'entreprise par Cabot.

Ils s'entendent ensemble.

(1) Le mot *Plata*, en Espagnol, signifie argent.

trouvé aucune trace d'or, d'argent ni autre métal quelconque. Le Roi d'Espagne se montra satisfait de la conduite de Cabot, et lui envoya l'ordre de continuer ses découvertes, en lui promettant les secours qu'il demandait. Mais le trésor se trouvant sans fonds, la cour accepta l'offre que lui fit Pierre de Mendoza, riche gentilhomme, de continuer l'entreprise à ses frais. Pendant que Mendoza fesait ses préparatifs de voyage, Cabot ayant laissé Nugno de Lara avec cent-dix hommes au fort du Saint-Esprit, s'embarqua pour l'Espagne où il arriva en 1530.

On abandonne l'entreprise à Mendoza.

Les dissensions qui s'élevèrent avec les indigènes Timbu (1), obligèrent les Espagnols à abandonner ces contrées en 1532. Mendoza y arriva néanmoins en 1534 avec des forces considérables, et y fonda la colonie du Sacrement ainsi que la ville de Buenos-Ayres, qui fut presqu'aussitôt détruite par les Guarans et les Pampas; il nomma ensuite Ayolas pour son lieutenant, et mourut en retournant en Espagne.

Guerre entre les Espagnols et les indigènes.

(1) L'événement déplorable qui troubla la paix entre les indigènes et les Espagnols pouvant servir d'argument à quelque représentation théâtrale, nous avons cru à propos de le rapporter ici succinctement. Mangaré, chef des Indiens Timbu, devint amoureux d'une belle Espagnole, qui était Lucie Miranda femme de Sebastien Urtado. N'ayant pu parvenir par les moyens ordinaires à satisfaire sa passion, il résolut d'employer la violence. Un jour que Garzia Mosquera, commandant du fort, s'était embarqué sur un brigantin avec quarante hommes et le mari de Lucie, pour aller acheter des vivres chez les Indiens, il se cacha avec un certain nombre des siens entre des saules qui entouraient l'habitation, et vint frapper à la porte vers le commencement de la nuit. Habitué à y être reçu comme ami, il demanda qu'on lui ouvrît la porte, en disant qu'il apportait des vivres. Au moment où on lui ouvrit il fit un signal, auquel accoururent ses compagnons qui étaient en embuscade; ils entrèrent avec lui dans le fort, assaillirent à l'improviste les Espagnols, et les massacrèrent tous, non sans perdre plusieurs d'entr'eux, du nombre desquels fut Mangaré lui-même. Il est inutile de dire quels furent l'étonnement et la douleur des Espagnols à leur retour de leur expédition. Mais le plus désespéré de tous fut le malheureux Urtado, qui ne trouvant pas le cadavre de sa chère Lucie, crut qu'elle était au pouvoir des Indiens. Il courut comme un forcené pour la chercher parmi eux, et ne dut pour quelque tems son salut qu'aux instances de Miranda, dont s'était aussi rendu amoureux Syripo frère de Mangaré. Mais fatigué de sa résistance opiniâtre, cet Indien la fit brûler vive, et ayant lié son mari à un arbre il l'y tua à coups de flèches.

Expédition d'Ayolas.

Ayolas, suivant les traces de Cabot, remonta le Parana, et traita amicalement tous les indigènes qu'il rencontra sur sa route. Il entra dans le fleuve Paraguay, s'avança jusqu'au lieu appelé la Villette, et chercha à se procurer des vivres qui commençaient à lui manquer; mais les Cario auxquels il s'adressa, non seulement refusèrent de traiter avec les Espagnols, mais encore ils leur déclarèrent la guerre. Cette circonstance détermina Ayolas à faire un débarquement, à la suite duquel ayant rejoint ces Indiens dans la vallée de Guarnipitan, et leur ayant livré bataille, il les força à demander la paix, quoiqu'il eût perdu seize hommes dans l'action. Cette paix leur fut accordée à deux conditions; l'une qu'ils lui fourniraient des vivres, et l'autre qu'ils lui donneraient sept jolies jeunes filles pour lui, et deux de leurs femmes par chaque homme de son équipage. Il fut bâti dans la suite sur ce champ de bataille une maison fortifiée, qui fut la première de la ville de *l'Assomption*, laquelle prit ce nom du jour où fut donnée cette bataille, qui fut le 15 août 1536. Après y avoir laissé une petite garnison, il cingla vers le 21° 5′ de latitude, et aborda dans un lieu qu'il appela *Puerto-de-Candelaria*, où il laissa ses bâtimens sous la garde de Domingo-Martinez-de-Yrala, avec ordre de l'attendre six moix; puis à la tête de deux cents Espagnols, il s'avança dans l'intérieur du pays vers le nord-ouest. L'ayant attendu inutilement, et n'en ayant plus de nouvelles, Yrala crut à propos de s'en retourner à Buenos-Ayres. De retour à *Puerto-de-Candelaria*, et n'y ayant pas trouvé *Yrala*, Ayolas fut obligé de s'établir sur le territoire des Payagua-Serigué, qui s'étant ligués avec les Mbayà, le surprirent et le massacrèrent avec ses compagnons. Peu s'en fallut qu'Yrala n'eût le même sort, mais il fut assez heureux pour s'y soustraire; et la place de Gouverneur étant à donner, il y fut nommé à l'unanimité des suffrages.

Il est tué dans son retour au Paraguay.

Yrala succède à Ayolas.

Le premier soin d'Yrala fut d'appeler à l'Assomption tous les Espagnols qui étaient à Buenos-Ayres et aux environs; et après en avoir fait le recensement, il trouva que, de trois mille et plus, leur nombre se réduisait à six cent. Le danger qu'il y aurait eu à les tenir dispersés trop loin les uns des autres, lui fit sentir la nécessité d'en former un établissement central, et pour cela il choisit l'amplacement où est maintenant l'Assomption, comme le plus convenable. La nation des Guarans conspira envain contre les Espagnols, la conspiration fut découverte et étouffée.

Il fonde l'Assomption.

La cour d'Espagne ne voyant aucun résulat avantageux de ses expéditions à la Plata et au Paraguay, leur donna un nouveau chef dans la personne de Nugnez-Cabeza-de-Vaca, lequel proposa de poursuivre les découvertes à ses frais. Parti d'Espagne au commencement de novembre de l'an 1540, Nugnez aborda à Sainte Catherine, où ayant perdu deux bâtimens, il entreprit courageusement la continuation de son voyage par terre, depuis les côtes de la Plata jusqu'à l'Assomption, où il fit son entrée solennelle le 11 mars 1542. Chargé par la cour de trouver une route de communication entre le Paraguay et le Pérou, il envoya Yrala à cette découverte; et ayant reçu de lui des nouvelles satisfesantes sur la probabilité de cette communication, il résolut de se mettre lui-même à la tête d'un gros détachement, et d'achever l'entreprise. Divers accidens l'ayant contrarié, il dut retourner à l'Assomption, où, devenu odieux par sa dureté et son avarice, il fut mis en prison, et envoyé en Espagne pour y être jugé. Durant cet intervalle, le commandement fut donné de nouveau à Yrala, qui, jusqu'en 1548, ne cessa de s'occuper des affaires intérieures du pays, et établit parmi les indigènes soumis le meilleur ordre possible, pour assurer les avantages de cette colonie. Convaincu aussi de l'importance et de l'utilité d'ouvrir des communications avec le Pérou, il partit au mois d'août de la même année avec 350 Espagnols et un grand nombre de Guarans, et s'avança dans le pays entre le nord et l'ouest, en traversant le Chaco et les terres des Chiquitis jusqu'à la rivière Guapai. Arrivé sur les frontières du Pérou, il ne crut pas convenable de mettre le pied sur un gouvernement appartenant à d'autres; mais il envoya demander à Gasca, alors Gouverneur de ces contrées, d'être confirmé dans sa place de Gouverneur de la Plata. Gasca avait précisément donné alors le gouvernement de la Plata à Centeno; mais tandis que celui-ci se disposait à partir, il mourut à Cuquizacha, et délivra ainsi Yrala d'un contraste qu'il aurait dû naturellement essuyer.

Nugnez-Cabeza-de-Vaca.

Il est envoyé en Espagne pour y être jugé

Yrala nommé de nouveau au commandant.

Il pénètre jusqu'aux frontières du Pérou.

Pendant l'absence d'Yrala, la guerre civile éclata à l'Assomption; et déjà le parti de ses adversaires triomphait, lorsqu'arrivé lui-même aux environs de cette ville, et ayant demandé d'être réintégré dans son commandement, ses ennemis prirent la fuite, et lui laissèrent le champ libre. Yrala ne négligea rien pour raffermir et étendre la colonie du Paraguay. Il conçut l'idée de fonder une ville sur la rivière S.t Jean, qui se jette dans le Rio-de-la-Plata en face de

Son retour à l'Assomption et ses opérations importantes.

Buenos-Ayres; et cette ville commençait déjà à prendre une certaine forme, lorsque les Charruas vinrent harceler l'établissement avec tant d'opiniatreté, qu'il fallut l'abandonner. La fondation de la ville d'Ontiveros sur la rive orientale du Parana fut plus heureuse. Yrala mérita, par ses qualiés et ses talens d'être nommé Gouverneur de tout le pays, avec des pouvoirs extraordinaires. Au moment où il songeait aux moyens d'assurer les communications entre le Paraguay et le Pérou, il tomba malade, et mourut à l'Assomption âgé de soixante-dix ans, et regretté de tout le monde.

Il meurt.

Gonzalo-de-Mendoza lui succède dans le gouvernement.

Ensuite Ortiz-de-Vergara.

Il nomma pour son successeur dans le gouvernement Gonzalo-de-Mendoza son gendre, dont on ne sait autre chose si ce n'est qu'il punit l'arrogance des Agaces, qui inquiétaient les colonies Espagnoles, et mourut le 1.er juillet 1558. Il eut pour successeur François Ortiz-de-Vergara autre gendre d'Yrala, qui vit éclater sous son gouvernement une révolte générale parmi les Guarans, contre lesquels il dut soutenir plusieurs combats. Le même soulèvement eut lieu chez les Indiens du Guayra, mais tout fut appaisé. Le Vice-Roi de Lima devant lequel il fut accusé d'avoir abandonné la province sans nécessité, le destitua de sa charge de Gouverneur, et nomma à sa place Juan Ortiz-de-Zarate, sauf l'approbation du Roi. Zarate se donna pour lieutenant Cacerès, et partit pour l'Espagne, afin de faire approuver sa nomination. Durant cette absence, Cacerés fut inquiété par l'Evêque : ce qui fit que le pays fut mal gouververné. Martino Suarez, principal confident de l'Evêque, s'empara du commandement, et donna l'ordre à Juan-de-Guaray de faire des recrues pour former un nouvel établissement, qui fut la fondation de la ville de Santa-Fè-de-la-Vera-Cruz, en 1573, sur le bras du Parana appelé de los Quiloazas. Zarate était parti de l'Espagne avec un gros convoi ; mais il perdit dans sa longue navigation plus de 300 hommes, et en vit massacrer quatre-vingt autres sous ses yeux par les Charruas dans la colonie du Sacrement, où il avait relâché en s'approchant du Rio-de-la-Plata. Il écrivit donc à Guaray pour lui demander des troupes et des vivres, en le cofirmant dans le commandement de la nouvelle colonie qu'il avait fondée à Santa-Fè. Guaray ne tarda point à lui faire passer des vivres, et vint lui-même à son secours avec trente hommes d'infanterie, et vingt de Cavalerie. Zarate était allé à l'île de Martin-Garzia, et avait envoyé une partie de ses gens sur l'Uraguay pour y fonder une ville. Ensuite il continua sa route jusqu'à l'endroit où les Espagnols

Ortiz-de-Zarate nouveau gouverneur.

Ses entreprises.

avaient jeté l'ancre dans le fleuve de San-Salvador, sur le bord duquel fut fondée la ville du même nom, et celui de Nouvelle-Biscaye fut donné à tout le pays. Guaray fut déclaré lieutenant-général de Zarate. Telles furent les premières opérations de ce dernier; il n'eut pas le tems d'en entreprendre d'autres: car ayant désapprouvé hautement, à son arrivée à l'Assomption, la conduite des ennemis de Cacerès, il fut arrêté par eux, et mis en prison, où il mourut vers la fin de 1575. *Il meurt en prison.*

Guaray qui lui succéda dans le gouvernement, donna, par son activité, une forme satisfesante à tout le Paraguay. Il fonda plusieurs colonies, rebâtit et fortifia la ville de Buenos-Ayres, qui était ensevelie sous ses ruines. On pourrait regarder avec raison Guaray comme le vrai fondateur de cette ville, qui devait devenir un jour une des plus florissantes de l'Amérique méridionale. Ensuite il partagea en commendes les Guarany de Montegrande; et après avoir donné plusieurs autres dispositions, il se rendit à San-Salvador, en fit sortir les habitans, et remontait déjà le fleuve avec son convoi pour s'en revenir à l'Assomption, lorsqu'ayant débarqué sous le 32.e degré 41′ pour prendre quelque repos, il fut surpris par les Indiens Minuans, et massacré avec quarante des siens. *Guaray en prend le commandement* *Il est massacré par les indigènes.*

En attendant le retour du Gouverneur, Alphonse-de-Vera-y-Aragon, que sa laideur avait fait surnommer *Cara de Pero*, ou visage de chien, avait pris l'exercice de ses fonctions. Ce dernier, à la tête de 135 Espagnols, pénétra dans l'intérieur du Chaco jusqu'aux rives du fleuve Vermeio ou Ypita, où il fonda le 15 avril 1585 une ville sous le nom de Conception-de-Buena-Esperanza. *Vera-y-Aragon succède au précédent.*

Le pays de la Plata continua à être gouverné par des lieutenans du premier chef Juan-de-Torrès-de-Vera-y-Aragon, que le vice-Roi du Pérou retenait toujours sous procés, et qui, pour cette raison, ne put revenir à l'Assomption avant 1587. L'année suivante, il fit partir quatre-vingts Espagnols sous la conduite d'Alphonse-de-Vera, surnommé el-Tupy, pour le distinguer de *Cara-de-Pero*. Ce détachement fonda la ville de Corrientes, et les indigènes y furent également partagés en commendes, d'où prirent leur origine les quatre colonies des Guacara, Utaty, Ohoma et Santa-Lucia. Après cette expédition, ce Gouverneur se démit de sa charge, et se retira en Espagne. Depuis lors il ne se fit plus de découvertes ni de conquêtes dans la Plata ni au Paraguay; et l'histoire de ces contrées n'offre plus à citer que Montevidéo, et Maldonado qui a *Juan-de-Torres de-Vera-y Aragon.* *Son départ met fin aux conquêtes dans le Paraguay.*

été fondée en 1624. Ceux qui voudraient avoir des notions plus étendues relativement à leur decouverte, pourront consulter les écrivains ci-après (1).

(1) Journal d'un voyage à la rivière de la Plata (dans le Paraguay) par Laurent Bikker et Corneille Hamskerk (en Hollandais). *Amsterdam*, 1617, in 4.°

Relation des insignes progrès de la Religion Chrétienne faits au Paraguay etc. par le R. P. Duran etc. *Paris*, 1638, in 8.°

Mémorial de Don Bernard de Cardenas, évêque du Paraguay (en Portugais), 1662, in 12.°

Historia provinciae Paraguae, auctore P. Nicolao Techa. *Leide*, 1763, in f.° La même traduite en Anglais (V. le Recueil de Churchil, vol. VI.).

Les insignes Missiones de la Compania di Jesu en la provincia de Paraguay, escrita por Francisco Xarques. *Pamplune*, 1687, in f.°

Sepp's und Boehm's, Ant. Reisbeschreibung aus Hispanien nach Paraquariam. *Nurimberg*, 1696, in 8.° Trad. en Anglais, et inséré dans le 7.e vol. du Recueil de Churchil. Trad. en Français, *Ingolstad*, 1712, in 24.°

Relacion historial de las Missiones de los Indios, que se laman Chiquitos, en la provincia de Paraguay. *Madrid*, 1726, in 8.° Trad. en latin, *Augsbourg*, 1773, in 4.°

Descripcion corografica del terreno, rios, arboles y animales de las provincias de Gran-Chaco, Galambar etc. por el Padre Pedro Losano. *Cordoue*, 1732, in 4.°

Concise History of the Spanish America, with a Description of Paraguay etc. by Camphel. *Londres*, 1741, in 8.°

Relazioni delle Missioni del Paraguay di Muratori. *Venise*, 1743, in 4.° Trad. en Français. *Paris*, 1754, in 12.°

Histoire du Paraguay par le P. Charlevoix. *Paris*, 1756, 3 vol. in 4.° ibid., 6 vol. in 12.° Trad. en Anglais, *Londres*, 1760, 2 vol. in 8.°

Relaçao abbreviada da Republica que los Jesuitas das provincias de Portugal e Hespanha, estableceraõ nos dominios ultra marinos das duas monarchias, in 8.° La même en Portugais et en Français, in 12.°

Juan de Escandon's und Nusdorfer's Geschichte von Paraguay etc. *Francfort*, 1769, in 8.°

Descrizione geografica, politica e storica del regno del Paraguay fondato dai Gesuiti. *Venise*. Trad. en Français, *Paris*, 1769, in 8.°

Histoire du Paraguay sous les Jesuites etc. par Bernard Ibannes de Gcheveri. *Amsterdam*, 1780, 2 vol. in 8.°

Histoire de Abiponibus, equestri bellicosaque Paraqueriae natione, auctore Dobritzhoffer. *Vienne en Autriche*, 1784, in 8.°

Tableau physique du Paraguay.

Les contrées qui bordent le grand fleuve de la Plata sont encore généralement comprises sous le nom de Paraguay, quoiqu'à proprement parler, ce nom n'appartienne qu'à une seule province. La province de Chaco, et en général tout le pays situé entre le grand fleuve et les Andes, n'est qu'une plaine immense imprégnée de sel et de nitre, souvent inondée par des sables mobiles, ou infectée de marais, qui reçoivent des rivières dont le cours ne trouve aucune pente pour se rendre à la mer. Tout change sur la rive orientale de la Plata. Le sol est parsemé de collines entre ce fleuve et l'Uragay, que des montagnes escarpées séparent de l'Océan. D'épais taillis ombragent les bords du rapide Uraguay, fleuve qui surpasse le Rhin en étendue: à son embouchure l'œil peut à peine embrasser à la fois ses deux rives, et il est navigable jusqu'à *Salto-Chico* à soixante-dix lieues au dessus de l'endroit où il se jette dans l'océan. Aux environs de Buenos-Ayres il n'y a point de bois, mais en revanche le terrein y est très-propre à l'agriculture. Au sud de cette ville s'étendent à perte de vue les immenses plaines appelées *Pampas*, où règnent des vents violens, et où l'œil ne fait qu'errer tristement d'un arbuste rabougri à une touffe de plantes salines.

Abondance de bœufs et de chevaux.

L'étonnante multiplication des chevaux et des bœufs Européens restés domestiques ou devenus sauvages, est un caractére particulier à l'histoire naturelle de ces contrées. Azara nous a donné, dans toutes ses parties, l'histoire de ces animaux, qui y furent introduits d'Europe depuis 1530 jusqu'en 1532. Les chevaux sauvages errent par troupes de dix mille; ils diffèrent peu des chevaux domestiques, et sont faciles à dompter, ainsi que les bœufs sauvages, qui pourraient devenir une source de richesses entre les mains d'un peuple industrieux.

Description de Buenos-Ayres (insérée dans le Monthly Magasin, 1802).
Azara Felix d', Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay etc. *Paris*, 1801, vol. 2 in 8.°
— Viaggio nell'America meridionale fatti da lui tra il 1781 e il 1801, trad. dal Prof. Gaetano Barbieri. *Milan*, 1817, vol. 2 in 12.° fig.°
Les lettres édifiantes contiennent des notions curieuses sur ces régions.

Le Chaco. Tribus indigènes.

Le Chaco est presqu'entièrement occupé par des tribus indigènes plus ou moins sauvages. Il en est qui s'éteignent tout-à-fait, ou qui changent de nom, ensorte qu'on ne sait plus où les retrouver. Telle est la tribu des Lules. Azara nous apprend que les Guaicurus, les plus féroces de tous les indigènes, se sont éteints à l'exception d'un petit nombre d'individus, par l'effet de l'usage barbare où sont les femmes de se faire avorter, et de ne jamais élever qu'un seul enfant. « C'est, dit-il, une des nations les plus fameuses dans l'histoire de ces contrées. C'était aussi une des plus nombreuses, et qui, ce me semble, surpassait les autres en grandeur, en fierté, en force et en bravoure. Il ne reste plus aujourd'hui de cette nation orgueilleuse et puissante, qu'un seul individu qui a six pieds sept pouces de hauteur, et les plus belles proportions; il a trois femmes, et pour se soustraire à l'ennui de la solitude, il s'est réuni aux Tabuas, dont il a adopté l'habillement et le tatouage. La destruction de cette nation belliqueuse est moins l'effet des guerres continuelles qu'elle a eues avec les Espagnols et les autres Indiens, que de l'horrible usage où y étaient aussi les femmes de se faire avorter comme chez la nation Mbaya.

Les Guaicurus.

Les Lenguas.

La nation qui se donne le nom de *Juiadgé* a reçu des Espagnols celui de Lengua, à cause de la forme particulière de son *barbot* (1). Les historiens la confondent ordinairement avec les Guaicuru, mais elle diffère de toutes les autres. Cette nation vivait errante dans le Chaco, et dans le voisinage des Guaicurus. Ce fut une des nations les plus respectées et les plus formidables; elle était fière, présomptueuse, féroce, vindicative, implacable, et ennemie de toute autre occupation, que la chasse et la guerre. Ses

Forme particulière de leur barbot.

(1) La marque distinctive du sexe masculin chez cette nation est le *barbot*, dont voici l'explication. Peu de tems après la naissance d'un enfant, la mère lui perce la lèvre inférieure, et introduit dans l'ouverture un morceau de bois de quatre à cinq pouces de long, et de deux lignes de diamètre, qui s'appelle *barbot*. Les hommes ne quittent plus ce bizarre ornement de toute leur vie, pas même pour dormir, et ne l'ôtent que pour en mettre un autre lorsque le premier est cassé. Il est formé de deux morceaux, dont l'un s'introduit par la partie intérieure de la lèvre, et qui est large et applati à son extrémité du côté de la gencive, pour qu'il ne puisse pas entrer tout entier dans l'ouverture; l'autre extrémité, qui sort à peine de la lèvre, a un trou dans lequel on fait entrer de vive force, à la partie extérieure, le second morceau du *barbot*, pour empêcher qu'il ne tombe.

31.



G. Gallina inc.

armes, ainsi que sa manière de monter à cheval, de combattre et de traiter les vaincus, sont les mêmes que celles des Mbayas dont nous parlerons ensuite. Cette nation est sur le point de s'éteindre. En 1794, elle n'était plus composée que de quatorze hommes et huit femmes de tout âge. La stature moyenne de ces Indiens est de cinq pieds neuf pouces, et leur taille est des plus élégantes. Ils se coupent les cheveux de devant à la moitié du front, et ceux de derrière à la hauteur des épaules sans jamais les nouer. A peine leurs enfans sont-ils nés qu'ils leur percent les oreilles, et introduisent dans l'ouverture des morceaux de bois qu'ils remplacent successivement par de plus gros, à mesure que ces enfans grandissent : d'où il résulte qu'on voit des vieillards avec de ces trous qui ont jusqu'à deux pouces et plus de diamètre, et des oreilles presque pendantes sur leurs épaules, au point qu'il ne parait pas croyable que les unes et les autres puissent arriver à des dimensions aussi extraordinaires. On pourra se former une idée de cet usage bizarre à l'inspection de la planche 31, où sont représentés des Indiens Botocudos au Rio-Grande de Belmonte, d'après les figures qu'on en trouve dans le voyage récent du Prince Maximilien de Wied-Neuwied. Le *barbot*, qui est la marque distinctive du sexe masculin chez ces peuples, est d'une forme toute particulière chez les Lenguas. C'est une plaque de bois mince, ayant la figure d'un demi-cercle de seize lignes de diamètre, qui s'introduit dans une ouverture faite à la lèvre inférieure, et pénètre jusqu'à la racine des dents. En voyant ces Indiens on dirait qu'ils ont deux bouches, et que de la lèvre inférieure leur sort la langue, dont ce genre de *barbot* a vraiment la forme: voilà le motif de la dénomination qui a été donnée à ce peuple. Cette lame de bois ne pouvant jamais bien s'adapter à l'ouverture, il en sort continuellement de la salive, ce qui rend l'aspect de ces Indiens rebutant. Cette ouverture est petite dans les enfans, mais elle s'agrandit avec le tems comme les trous des oreilles, par l'introduction de lames de bois toujours plus grandes. Quant à leurs autres usages, les Lenguas ressemblent aux Mbayas, même pour l'habillement: seulement ils n'ont point de Caciques.

Autres usages.

Ils ne connaissent ni divinité, ni culte, ni chefs, ni subordination quelconque. Lorsque deux de ces Indiens se rencontrent, ils se donnent entr'eux un témoignage singulier de politesse, qui est de verser quelques larmes avant de se parler : l'omission de ce procédé

serait un outrage, ou tout au moins la preuve que l'un n'est pas bien vu de l'autre. Ils ne se peignent pas le corps autant que les Payaguas, dont nous parlerons bientôt : du reste ils ont les mêmes fêtes, et le même penchant à l'ivrognerie. Ils ne cultivent point la terre, et ne connaissent d'autres occupations que la guerre, la chasse, et la rapine qu'ils exercent sur les troupeaux des Espagnols. La destruction de cette nation vient aussi de l'horrible usage des avortemens adopté par leurs femmes, à l'instar de celles des Guaicurus.

Leur aversion pour les morts.

Les Lenguas ne donnent à leurs malades que de l'eau chaude, des fruits et quelqu'autre bagatelle; et s'ils ne voient pas quelqu'espoir de guérison, ils les abandonnent et les laissent périr. Leur aversion pour les morts est telle, qu'ils ne laissent mourir personne chez soi; et quand un malade leur semble près de sa fin, ils le prennent par les jambes, le traînent à une distance de cinquante pas de son habitation; et l'ayant étendu sur le dos, le derrière sur un trou pour ses besoins corporels, ils allument d'un côté du feu, et laissent de l'autre un vase d'eau en cas qu'il ait soif; c'est là le seul soulagement qu'ils lui procurent, et ils ne s'approchent plus de lui que pour épier le moment où il aura cessé de vivre. A peine expiré, quelques individus payés par ses parens, ou bien quelque vieille femme, l'enveloppent dans une couverture, d'étoffe ou dans une peau avec ses ustensiles; puis le prenant par les pieds il le transportent ailleurs, le mettent dans une fosse, et le recouvrent de terre. Ses parens le pleurent pendant trois jours; mais son nom n'est jamais prononcé par eux ni par qui que ce soit, lors même qu'il s'agit de raconter quelque trait marquant de sa vie. Un autre usage encore plus extravagant et particulier à ce peuple, c'est que quand il meurt un d'entr'eux, tous les autres changent de nom, pour que la mort ne se rappelle pas d'eux.

Machicuy.

Les Espagnols donnent le nom de Machicuy à une nation qui habite l'intérieur du Chaco sur les bords d'un ruiseau qu'ils appellent *Lacta*. Cette nation se nomme elle-même *Cabanataith*; elle est divisée en dix-neuf hordes ou colonies, dont quatre composées d'environ deux cents combattans, sans chevaux; les autres, qui forment à-peu-près mille guerriers, en ont un grand nombre, que ces Indiens montent à rebours comme les Lenguas. Une de ces hordes habite dans des cavernes étroites et malpropres, qui ne reçoivent de lumière que par un petit trou. Les autres se font des tentes ou huttes portatives avec des nattes, comme le font aussi les Lenguas,

auxquels ils ne le cèdent point en stature, en force et en belles proportions. Ils ont comme ceux-ci de grandes oreilles, le barbot, les mêmes fêtes, le même penchant à l'ivrognerie, sont également sans Caciques, et leurs femmes dans l'usage abominable de se faire avorter. Ils ne font la guerre que pour leur propre défense, ou pour assouvir le sentiment de la vengeance, dont ils ne sont pas moins dominés que les autres Indiens. La chasse et quelques brebis qu'ils élèvent sont leurs principaux moyens de subsistance, et l'agriculture leur fournit aussi quelques productions, telles que le maïs, le manioc, des haricots et quelques fruits.

On connait sous le nom d'Enimaga au Paraguay une nation d'Indiens, qui se nomme elle-même Cocaboth, et habite la rive méridionale de la rivière Pilcomayo, dans la partie la plus reculée du Chaco. Cette nation ressemble aux Lenguas pour l'habillement, la parure, et dans la plupart de ses usages; mais elle en diffère par le *barbot*, et les femmes ne s'y font point avorter. Les Enimagas vivent maintenant des produits de leur chasse, et de l'agriculture à laquelle ils emploient quelques esclaves. Le divorce est plus commun parmi eux que chez aucune autre nation Indienne, et Azara dit en avoir connu un, qui, à l'âge de trente ans, avait déjà répudié six femmes, et avait épousé la septième. *Enimagas.*

La nation des Guentusé, habitait autrefois le Chaco en face des Enimagas, dont ils furent et sont encore les amis fidèles. Elle est partagée en deux hordes, qui formeront environ trois cents combattans; mais ils sont tranquilles, et ne font la guerre que pour se défendre. Leurs formes physiques et leurs usages sont les mêmes que ceux des Lenguas, à l'exception de l'avortement que leurs femmes ne connaissent point. Leur *barbot* ne diffère pas de celui des autres Indiens. Ils ne connaissent non plus ni chefs, ni lois, ni religion. Ils vivent de chasse, et du produit de leurs champs. *Guentusés.*

Qu'on ne croie pas cependant que ces Indiens ou autres se servent d'animaux ni de charrue pour leurs travaux champêtres; ils n'y emploient qu'un bâton pointu, avec lequel ils font des trous où ils déposent les semences: on peut se former d'après cela une idée de l'agriculture de ces peuples. Les Guaras, qui sont les plus civilisés de ces indigènes, et surpassent tous les autres dans l'agriculture, ont une espèce de bêche faite avec une *omoplate* de cheval ou de bœuf, fixée à un bâton qui lui sert de manche. Ces peuples, quoique cultivateurs, ne cessent pas d'être errans; ils sèment quelque chose *Leur agriculture.*

partout où ils passent, puis y reviennent pour en faire la récolte.

Moyas. Les Moyas sont en guerre avec tout le monde; ils s'arrachent les poils des sourcils et des paupières, et vivent du produit des travaux de leurs esclaves, qu'ils emploient à l'agriculture. Leurs femmes sont extrêmement libres, et se font avorter.

Mocobys. Les Mocobys, nation fière, superbe, belliqueuse et indomptable, se divisent en quatre hordes principales, qui forment ensemble environ deux mille combattans répandus sur les bords du Vermeio ou Ipita, dans les parties intérieures du Chaco. Ces Indiens ne connaissent point l'agriculture, et vivent de chasse, de la chair de leurs troupeaux composés de cochons, de vaches et de brebis, et des animaux domestiques qu'ils enlèvent aux Espagnols du Paraguay. Leur taille moyenne est de cinq pieds six pouces; ils sont bien faits et paraissent robustes; ils sont habiles à monter à cheval et toujours à rebours comme les Lenguas; ils ont en outre les mêmes armes, c'est-à-dire la lance et la massue; et vont armés de flèches lorsqu'ils combattent à pied. Ils tuent dans leurs combats les adultes, et conservent les femmes ainsi que les enfans. Ils ressemblent aux autres Indiens pour la couleur et les formes physiques, et ne connaissent non plus ni religion, ni lois, ni chefs. Leurs médecins, leurs mariages, leur penchant à l'ivrognerie, leur barbot, leur habillement et leur manière de se peindre sont absolument les mêmes que chez les autres Indiens; mais leurs femmes portent différens signes sur le sein. Les Espagnols ont essayé à diverses fois de civiliser cette nation, pour mettre fin aux brigandages qu'elle exerce sur leurs troupeaux. On a dépensé des sommes immenses pour cet objet, et l'on était parvenu à en former des colonies; mais leur existence a été de peu de durée, et il n'en reste plus que trois du côté de Santa-Fé, qui n'ont point embrassé la religion Chrétienne, et ne sont pas même civilisées.

Abipons. La plus fameuse de toutes ces nations est la tribu belliqueuse des Abipons, à laquelle les anciens Espagnols ont donné le nom de Mepones. Elle habitait dans le Chaco vers le 28.e degré. Au commencement du dernier siècle, elle s'engagea dans une guerre cruelle avec les Mocobys, auxquels les individus de cette tribu ne le cédaient pas en orgueil, en force et en stature; mais moins nombreux qu'eux, les Abipons se virent contraints d'implorer la médiation des Espagnols, qui les formèrent en colonies, dont ils confièrent le soin aux Jésuites: il ne reste plus qu'une seule de ces tribus, qui

est celle de San Geronimo, dont l'établissement date de 1748. Mais le sentiment de la vengeance n'étant pas facile à s'éteindre chez les Indiens, la guerre continua avec plus ou moins d'ardeur: une division d'Abipons s'expatria, et alla former en 1770, au delà de la rivière Parana, la colonie de Las-Garzas. Ces Abipons ne diffèrent pas de ceux de San-Geronimo, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni civilisés, ni Chrétiens, et qu'ils tiennent avec opiniatreté à leurs anciens usages. Ils s'arrachent pour la plupart les sourcils, les cils et tous les poils, et se rasent une bande de cheveux, depuis le front jusqu'à la sommité de la tête. Les femmes portent au milieu du front l'empreinte indélébile d'une petite croix à bras égaux, et sur le nez quatre lignes horizontales et parallèles immédiatement au dessous des sourcils, avec deux lignes de chaque côté, qui partent de l'angle extérieur de l'œil. Les Abipons ressemblent du reste à tous les autres Indiens pour les particularités que nous avons remarquées, telles que le penchant à l'ivrognerie, le traitement des malades, la cruauté dans les fêtes, l'ignorance de toute religion et de tous devoirs, l'usage du *barbot*, la construction des cabanes, la nullité des Caciques, les objets de parure, le tatouage, les mariages, la conduite envers les esclaves, et l'aversion pour les morts. Cependant, les relations continuelles qu'ils ont avec les Espagnols les ont fait renoncer à l'usage du *barbot*, quoiqu'ils en aient encore tous la fente à la lèvre inférieure. Plusieurs d'entr'eux ont aussi substitué à leur manteau de coton le *poncos* ou manteau de laine, et portent des chapeaux que leur fournissent les Espagnols. On voit également quelques-unes de leurs femmes vêtues à la manière des femmes Espagnoles de la dernière classe, qui ont cessé de se raser les cheveux et de s'arracher les poils des sourcils.

Le Paraguay proprement dit.

Avant de passer à la description du Paraguay proprement dit, nous dirons un mot de la courageuse et puissante nation *Payagua*, qui a donné son nom au fleuve du Paraguay ou des Payaguas, nom qu'on a altéré dans la suite par l'application qu'on en a faite à toutes ces contrées. A la première arrivée des Espagnols, cette nation était divisée en deux hordes, qui se partageaient la domination du fleuve, sans en permettre la navigation à aucune autre. La nation entière portait le nom de Payagua; et les hordes, pour se distinguer entr'elles, s'appelaient *cadigné* et *magach*; mais les Espagnols donnèrent exclusivement le nom de Payagua à la division la plus septentrionale, et défigurèrent celui de l'autre en l'appelant Agace. Après la mort

Les Payaguas.

du Cacique Magach, dont la horde avait pris son nom, les Espagnols ayant reconnu, que les Indiens qui la composaient ne différaient pas, quant au caractère national, de ceux dont nous venons de parler, ils supprimèrent la derinère dénomination, et les appelèrent tous Payaguas. A l'époque de la conquête, les Payaguas furent les ennemis les plus rusés, les plus acharnés, et les plus cruels des Espagnols et des Portugais; ils l'étaient même de tous les Indiens; et s'ils firent quelquefois la paix avec les uns, ce ne fut que pour se liguer avec les autres, ou pour tramer quelque trahison, car ils n'ont jamais su ce que c'était que loyauté. On assure qu'ils ont fait périr plusieurs milliers d'Espagnols, et que peu s'en est fallu qu'ils ne consonnassent la destruction totale de toutes les colonies du Paraguay. Mais voyant que la population des Espagnols allait toujours croissant dans ce pays, où elle pouvait encore recevoir des renforts de Buenos-Ayres, et réfléchissant qu'elle n'avait pas assez de forces pour exterminer tant d'ennemis, cette nation comprit qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que de faire la paix, et même de s'allier étroitement avec les Espagnols. Elle leur proposa donc de former avec eux une alliance offensive et défensive contre toutes les autres peuplades. Parmi les autres articles de la convention il était dit, que la horde des Tacumbu, qui sont les anciens Agaces, se serait établie à l'Assomption, pourvu qu'elle pût y vivre paisiblement selon ses usages, et qu'il ne lui fût pas défendu de faire en son particulier la guerre aux Indiens, qui n'avaient pas de relations ou de traités avec les Espagnols. En effet, les Tacumbu s'établirent en 1740 à l'Assomption, et furent non seulement des alliés fidèles, mais encore des hôtes utiles aux Espagnols, car ils leur fournirent du poisson, de l'osier, des joncs, du fourrage, des canots, des rames, des couvertures et autres petits objets, en conservant néanmoins dans toute la rigueur du terme leurs anciens usages.

Ennemis cruels des Espagnols.

Ils font la paix, et s'allient avec eux.

La horde Tacumbu s'établit à l'Assomption.

La stature moyenne des Payaguas est de cinq pieds quatre pouces. Ils sont bien faits, plus lestes et plus agiles que tous les autres Indiens et les Espagnols. Leur teint est moins brun, et leur physionomie moins sombre et plus ouverte que celle des autres indigènes. Ils s'arrachent, ainsi que les Guanas, les cils, les sourcils et tous les poils, et ne connaissent comme eux ni lois, ni devoirs, ni châtimens. La dignité de leurs Caciques se réduit à rien. « J'ai connu personnellement, dit Azara, le Cacique de Sarigué, qui était âgé

Figure et couleur de Payaguas.

La dignité de Cacique se réduit à rien.

d'environ cent-vingt ans. Il avait encore toutes ses dents, qui étaient blanches et bien rangées; et il ne manquait pas un cheveu à sa chevelure, dont un tiers seulement était blanc. Il n'y avait que sa vue qui s'était un peu affaiblie. Malgré cela, il ramait, pêchait s'enivrait, et fesait tout le reste comme un autre. La première fois que je le vis, il était nu et assis à terre; et durant la conversation, il laissa, sans se gêner, aller son urine sous lui. Ce Cacique n'a, ainsi que les autres, aucune autorité, ni rien qui le distingue; il ne perçoit aucun tribut, et on ne lui rend aucun hommage. La nation est gouvernée par l'assemblée ordinaire du coucher du soleil, qui ne peut imposer elle-même aucune obligation à personne. Le Payagua est parfaitement libre; il ne connait aucune espèce d'inégalité, et celle qui résulte de la qualité de Cacique se réduit absolument à rien „.

Mœurs et usages.

Les hommes vont tout-à-fait nus; mais lorsqu'il fait froid, ou qu'ils ont à entrer dans quelques maisons de la ville, ils se jettent quelquefois sur les épaules un manteau de coton, dont ils se servent seulement pour se cacher la partie antérieure du corps Quelques-uns se revêtent d'une espèce de chemise sans col et sans manches, qui leur couvre à peine les parties naturelles. D'autres se peignent sur le corps, et à diverses couleurs, la forme d'un habit, d'un gilet et de pentalons, et vont ainsi partout, quoiqu'entièrement nus. Le *barbot* est le signe distinctif des hommes, qui portent en outre aux bras et au coude-pied des anneaux, de matière et de formes différentes. Il en est qui se suspendent aux poignets des ongles de cerf, qui en s'entrechoquant font un bruit sourd. Ils ont encore des pendans composés de fils d'argent et de fragmens de coquilles, auxquels ils attachent une petite bourse, où il pourrait à peine tenir une pièce de vingt sous. Il est vrai que cette bourse ne leur est d'aucun usage, attendu qu'ils tiennent dans leur bouche l'argent qu'ils ont gagné. Leur tête est ornée de panaches de plumes; et ceux qui ont tué quelques ennemis dans les batailles, ont le privilège de porter ces panaches perpendiculairement à la nuque. Ils se font sur le corps des dessins de fantaisie de diverses couleurs, et dont on ne saurait donner la description: ils ne se peignent cependant pas ainsi tous les jours, mais seulement quand leur en vient l'envie. Ils se rasent les cheveux par devant et à la hauteur des oreilles, et laissent flotter le reste de leur chevelure, dont ils lient seulement sur l'épaule l'extrémité avec une petite courroie de peau de singe garnie de son poil.

Habillement des hommes.

Ornemens.

Les femmes Payaguas ont un usage qui leur est propre.

Les femmes des Payaguas ont un usage qui leur est particulier. Dans leur jeunesse, lorsque leur sein est prêt d'arriver au point de son accroissement naturel, elles commencent à le comprimer en le serrant ou avec leur manteau, ou avec une bandelette, de manière à le faire baisser vers la ceinture ; et en effet, elles n'arrivent pas quelquefois à l'âge de vingt-quatre ans, qu'il leur pend comme une bourse. Il faut observer qu'indépendamment de ce procédé, les Indiennes n'ont pas le sein aussi ferme que les Européennes, et qu'il tend naturellement à la direction qu'elles lui donnent. Aussi n'est-on pas étonné de les voir quelquefois allaiter leurs enfans en les tenant sous le bras : chose qu'elles font sans peine, vu l'abaissement de leurs mamelles et la grosseur du mamelon.

Leur habillement.

L'habillement des femmes consiste en un manteau dont elles s'enveloppent depuis l'estomac, et quelquefois à partir des épaules, jusqu'à la cheville du pied. Elles portent en outre un chiffon d'un pied carré, qui leur pend devant les parties sexuelles.

Peintures caractéristiques de l'adolescence.

Lorsque les filles arrivent au tems de leurs menstrues, elles le disent à toutes les personnes qu'elles rencontrent, et on leur applique certaines peintures, qui sont les signes caractéristiques de l'adolescence. Ces peintures consistent en une raie qui commence à l'origine des cheveux, et se prolonge en ligne droite jusqu'à l'extrémité du menton, en ne laissant à la lèvre supérieure qu'un petit espace qui n'est pas teint. On leur trace de chaque côté de la bouche deux chaînes paralelles à la mâchoire inférieure, qui se terminent aux deux tiers de la distance de l'oreille. On ajoute à tous ces signes deux anneaux qui sortent des angles extérieurs des yeux, et finissent à la hauteur de la joue. La couleur qu'on emploie pour cela est violette; et dans les femmes elle n'est pas superficielle comme dans les hommes, mais durable et permanente, attendu qu'elle s'imprime dans la peau, par le moyen de piqures. Les plus élégantes se teignent en rouge le visage, le sein et les cuisses; elles tracent en outre une espèce de chaîne brune avec de grands anneaux sur le bras, depuis le poignet jusqu'à l'épaule; mais ces dernières teintes ne pénètrent point dans la peau, et les rouges n'offrent aucun dessin.

Arrangement des cheveux etc.

Les femmes, ainsi que les hommes, se rasent les cheveux par devant, mais non sur les oreilles, et elles laissent flotter librement le reste de leur chevelure. Elles ont à tous les doigts des anneaux de toutes sortes, mais elles ne portent ni colliers, ni bracelets ou autres ornemens quelconque.

Ouvrages des femmes.

C'est aux femmes qu'appartient le soin de faire et de défaire les huttes, et de fabriquer les nattes, les manteaux, les vases et autres ustensiles de terre, qu'elles savent orner en outre de dessins et de peintures. Lorsqu'elles veulent filer, elles se mettent le coton sur le bras, comme un long boyau, de la grosseur d'un doigt, et sans le tordre. Ensuite s'asseyant à terre, les jambes étendues, elles prennent leur fuseau qui a environ deux pieds de long, et commencent à filer en le fesant tourner sur la cuisse nue; elles ne tordent que faiblement leur fil, et ne le roulent que sur une moitié de ce fuseau. Après qu'elles ont filé leur tâche, elles roulent le fil du fuseau autour de leur bras pour le tordre une seconde fois, puis elles le ramassent de nouveau sur la partie inférieure de cet instrument. Elles l'emploient dans cet état, et sans le mettre en double, à faire des manteaux et des couvertures, mais jamais pour coudre, ce genre de travail leur étant inconnu. Ces manteaux consistent en une pièce de toile plus ou moins grande, suivant l'usage auquel ils sont destinés. Ceux dont se servent les femmes âgées n'ont tout au plus que la longueur nécessaire, pour les couvrir depuis les épaules jusqu'au mollet, et n'ont de largeur que ce qu'il faut pour faire un tour et demi autour de leur corps. Elles fabriquent leur étoffe sans métier; et pour cela, elles disposent simplement leur fil sur deux bâtons éloignés l'un de l'autre en proportion de la longueur qu'elles veulent donner à leur ouvrage. Elles passent ensuite le fil en travers sans navette, et seulement avec leurs doigts, en ayant soin de presser à chaque passe leur tissu avec une espèce de règle ou couteau de bois. Telle est la manière dont filent et font leur toile les Indiens qui portent des vêtemens tissus, à l'exception des femmes de la Cordillière du Chili, dont quelques-unes se servent de métiers pour faire leurs *poncos*.

Nourriture, manière de manger etc.

Ce sont encore les femmes qui font cuire les légumes, et quelquefois le poisson, mais rarement: car l'apprêt de cet aliment ainsi que de la viande, et l'approvisionnement du bois, regardent le mari. Ces Indiens s'accomodent de toute espèce de nourriture; mais les femmes ne mangent jamais de viande dans la crainte qu'elle ne leur fasse du mal. Chacun d'eux mange en son particulier lorsqu'il a faim, et choisit ce qu'il aime le mieux parmi les mets qui sont préparés. Ils ne parlent ni ne boivent point jusqu'à ce qu'ils aient fini leur repas. S'ils se trouvent plusieurs ensemble à manger, ils se tiennent à une certaine distance

les uns des autres, sans en excepter le mari et la femme avec leurs enfans. Ils ne se servent point de fourchette ni de cuïllère, et prennent leurs sauces avec l'index et le doigt du milieu, et aussi adroitement qu'on pourrait le faire avec une cuïllère. Quelle que soit la quantité d'arêtes que puisse avoir un poisson, ils les séparent de la viande, par un simple mouvement de langue, et les conservent dans les coins de la mâchoire jusqu'à ce qu'ils aient fini de manger, après quoi ils les rejettent. Ils ont le lait en horreur, ne se lavent point, et ne nettoyent presque jamais leurs habitations.

Manière de faire du feu.

Ils savent, comme tous les autres Indiens, se procurer du feu sans le secours de la pierre. Pour cela ils introduisent un morceau de bois aigu de la grosseur d'un doigt dans un autre percé exprès, et font rouler le premier entre les deux mains: le frottement continu de ces deux morceaux de bois engendre une poussière enflammée, qui produit l'effet de l'amadou.

Huttes.

Les huttes des Payaguas sont couvertes en joncs non entrelacés, mais simplement joints ensemble par des fils dans toute leur longueur.

Divorce.

Le divorce est en usage chez ces Indiens, mais les exemples en sont rares; et lorsque ce cas arrive, la femme s'en retourne dans sa famille, emmène avec elle ses enfans, et emporte en même tems les matériaux de la hutte, le canot et les ustensiles. Il ne reste au mari que ses armes et ses vêtemens. S'il n'y a pas d'enfans, chacun des époux conserve ce qui lui appartient.

Etrange usage dans les douleurs de l'enfantement.

Les Indiennes accouchent sans avoir besoin d'aucun secours: lorsque leurs douleurs durent longtems, leurs voisines accourent portant à la main de petites sonnettes enfilées les unes à la suite des autres, et les secouent un instant avec force sur la tête de la malade, puis s'en retournent chez elles, où elles se tiennent toujours prêtes à revenir pour renouveller cette opération en cas de besoin.

Ivresse.

Les Payaguas ne connaissent d'autre passe-tems que celui de s'enivrer, ce qui est pour eux une fête. L'homme ivre est toujours accompagné de sa femme ou d'un ami, pour le reconduire à sa cabane lorsqu'il se trouve hors d'état de se tenir sur ses jambes. L'évènement le plus ordinaire, et même un simple caprice, leur sert de prétexte pour se procurer ce bonheur suprême.

Fête cruelle.

Outre ces fêtes, ils en ont une particulière qu'ils célèbrent au mois de juin, et dont la barbarie mérite qu'on en fasse mention. Toute la nation y prend part, et elle est également en usage chez les Guanas, les Mbayas et autres peuples dont nous parlerons bien-

tôt. Ceux qui ne sont pas chefs de famille, non plus que les femmes, n'y assistent que comme spectateurs. La veille, les personnages de la fête se peignent le corps du mieux qu'il leur est possible, et se parent la tête de plumes, dont les couleurs et l'arrangement produisent un effet qu'il est impossible de décrire, et qui excite l'admiration. Ensuite ils recouvrent de peaux trois ou quatre vases de terre, et les frappent lentement avec de petites baguettes plus minces que la plus petite plume à écrire. Le lendemain matin, ils boivent autant d'eau de vie qu'ils peuvent s'en procurer; et quand ils sont bien ivres, ils se compriment fortement, et en aussi grande quantité qu'ils peuvent en saisir avec la main, les chairs des bras, des cuisses et des jambes, puis les percent de part en part avec un morceau de bois aigu, ou une arête de raie. Ils continuent tout le jour cette affreuse opération, et finissent par avoir les cuisses, les jambes et les bras percés de trous à la distance d'un pouce les uns des autres. Cette fête se célèbre dans la ville de l'Assomption, et tout le monde accourt pour la voir. Les individus qui la composent ne s'en tiennent pas là, ils se percent encore de la même manière la langue et le membre viril, et alors les femmes Européennes s'enfuient en jetant les hauts cris, tandis que les Indiennes contemplent de sang froid ce cruel spectacle. Ils reçoivent sur la main le sang qui leur coule de la langue et s'en frottent le visage: quant à celui qui leur coule du membre viril, ils le font entrer dans un petit trou, qu'ils ont creusé auparavant avec le doigt dans la terre, et laissent perdre au hazard le sang qui leur sort des autres parties du corps. Ils ne savent donner aucune raison d'un semblable usage, et n'en allèguent d'autre que le désir de donner des preuves de leur courage.

Religion.

Les Payaguas ne connaissent point de créateur, ne rendent à quoique ce soit d'hommage où de culte, enfin n'ont aucune religion. Lorsque l'ouragan ou quelque coup de vent renverse leurs huttes, ils prennent un tison dans leur foyer, courent à quelque distance de là, et menacent avec ce tison l'ouragan. Dautres croient l'épouvanter en donnant des coups de poing en l'air: cérémonie qu'ils font à chaque nouvelle lune, et qu'ils disent n'être qu'une simple marque de leur allegresse. Quelques voyageurs ont pensé d'après cela qu'ils adoraient cet astre.

Funérailles.

Dès qu'un Payaguas est mort, quelques vieilles femmes l'enveloppent dans son manteau ou chemisette avec ses ustensiles, et elles

le remettent à un homme payé pour cela, qui le porte au cimetière. Il n'y a pas long-tems que ces Indiens enterraient leurs morts assis, la tête hors de la fosse, et couverte d'une grande cloche ou vase de terre; mais ils ont appris des Espagnols à les enterrer entièrement et tout étendus. Ils ont grand soin d'empêcher qu'il ne croisse de l'herbe sur les tombeaux, ni qu'ils soient souillés d'aucune ordure; ils ont également attention de les recouvrir d'une hutte, et placent sur ceux des personnes qu'ils ont aimées les plus un grand nombre de cloches ou de vases de terre peints et posés les uns sur les autres, l'ouverture en bas. Les hommes ne portent jamais le deuil: celui des femmes se réduit à pleurer deux ou trois jours leur père ou leur mari; mais elles prolongent davantage ces marques de leur douleur, si ces derniers sont morts à la guerre ou se sont distingués d'une autre manière, et elles courent nuit et jour autour du pays en poussant des gémissemens.

Médecins.

Les Payaguas, généralement parlant, croient ou sont portés à croire, ainsi que tous les autres Indiens, que les médecins connaissent et peuvent guérir toutes sortes d'infirmités, et qu'il ne mourrait personne s'ils le voulaient. Ceux-ci ne négligent rien de leur côté pour accréditer cette opinion, pour se faire bien payer et maintenir leur réputation; et les stratagêmes dont ils usent pour cela leur réussissent au point, que, selon quelques-uns, les jeunes filles s'empressent de leur offrir leurs prémices. Leurs ordonnances consistent à prescrire la diète à leurs malades, et à ne leur laisser manger que peu de fruits et de légumes: d'où il suit que la plupart de ces malades guérissent comme les nôtres qui suivent le même régime. Mais si le malade jouit d'une réputation distinguée, ou s'il passe pour bien payer les médecins, l'art se montre alors sous un appareil plus imposant. Le médecin, le corps tout-à-fait nu et peint, et portant une grande cravatte d'étoupe ou de *Caraguatà* qui lui descend jusqu'à la ceinture, allume une espèce de pipe, faite d'un morceau de bois d'un pied de long, et aussi gros que le poing, lequel est percé dans toute sa longueur, et garni à un de ses bouts d'un bec pour aspirer la fumée. Il prend ensuite de l'autre main une courge vide, de deux pieds de hauteur, et formée de deux autres réunies dans leur longueur. Cette courge est percée à son extrémité de deux trous, dont le plus grand a deux pouces de diamètre. Le médecin souffle par le trou le plus petit la fumée du tabac aspiré, puis il mouille soigneusement la courge, et répète plusieurs fois

Grand appareil des médecins pour les malades qui sont riches etc.

cette opération. Après cela il applique le bord du grand trou à sa lèvre supérieure, et pousse des cris dans la gourde, qui rend des sons variés et extraordinaires. Personne ne comprend rien à ces cris; mais l'opérateur assure qu'il dit des choses qui effraient la maladie. Ces cérémonies durent quelquefois plus de deux heures, pendant lesquelles le médecin frappe la terre du pied gauche et en cadence, fait des contorsions à droite et à gauche, et s'incline vers le malade qui est étendu le dos à terre, et tout découvert. Cela fini, il s'assied à côté de lui pendant quelque tems, lui frotte l'estomac avec la main, et enfin le dresse avec force sur ses pieds. Quelquefois il se crache dans la main, et fait voir dans sa salive des petites paillettes, du gravier et des gouttes de sang: choses qu'il a préparées d'avance dans sa bouche, pour faire croire qu'il a extirpé la maladie du corps du malade.

Mal vénérien.

Les Payaguas, comme tous les peuples sauvages, vivent long-tems, et jouissent de la santé la plus robuste. « Je n'ai jamais vu personne d'entr'eux, dit Azara, atteint de mal vénérien, ni n'ai oui dire qu'aucun Espagnol en ait contracté avec leurs femmes. Ce mal est également rare parmi les Guarans soumis aux Chrétiens; mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que si les Espagnols ont commerce avec les femmes de ces derniers, ils gagnent la maladie, qui est même d'une nature difficile à guérir: cette maladie attaque principalement le nez, et jamais les glandes du cou comme en Europe. Toutes ces observations me portent à croire, que le mal vénérien procède de l'union des sexes entre individus de races extrêmement différentes, et qu'il n'était peut-être pas connu en Amérique avant l'arrivée des Espagnols ».

Agriculture, navigation etc.

Les Payaguas négligent l'agriculture, et ne s'occupent guères que de marine. Les canots qu'ils construisent ont de dix à vingt pieds de long, sur une largeur des deux tiers. La proue en est très-aigüe, et la pouppe l'est presqu'autant. Leurs rames, qui ont la même forme, ont neuf pieds de long, et la pointe forme le tiers de cette longueur. Ils rament debout sur l'extrémité de la pouppe, et s'asseyent au milieu du canot pour pêcher à la ligne, ce qu'ils font en suivant le courant de l'eau. Lorsqu'ils vont à la guerre ils se mettent huit à dix dans un canot et debout, et lui impriment avec leur rame une vîtesse incroyable. Cette rame peut aussi leur servir de lance, tant elle est longue et aigüe; mais ils ont en outre des arcs de sept pieds de hauteur, et des flèches de quatre pieds et demi de long, qu'ils portent en faisceau, l'usage du carquois

leur étant inconnu. Ils se servent de ces armes avec une adresse surprenante : car lorsqu'ils veulent avoir vivant un oiseau ou un animal quelconque, ils adaptent à la pointe de la flèche quelque matière qui en émousse le coup, et ne lui laisse que la force nécessaire pour étourdir l'animal. Ils ne font point de grâce aux adultes dans leurs guerres, et traitent les femmes et les enfans comme tous les autres Indiens. Ils ne tentent guères que des coups de main, et ne s'éloignent pas de leur rivière, autrement ils seraient bientôt accablés par les peuplades voisines, dont les guerriers combattent à cheval. Après avoir ainsi exposé les mœurs et les usages de la nation, de qui le Paraguay proprement dit a pris son nom, nous allons en tracer succinctement le tableau physique et la topographie.

Tableau physique du Paraguay.

Quoiqu'on trouve des collines en remontant vers les sources du Paraguay, on n'a aucun indice que les mines du Brésil s'étendent jusqu'à la contrée qui porte ce nom. Une relation en manuscrit, adressée au Roi d'Espagne, ne fait mention que d'une pauvre mine d'or sur l'Uraguay, et n'en cite aucune dans le Paraguay : ce qui s'accorde parfaitement avec les relations des Jésuites.

Minéraux.

Végétaux.

C'est dans le Paraguay, selon les Missionnaires, que se trouve le fameux arbre du Brésil, quoiqu'il soit pourtant beaucoup plus commun dans la contrée connue sous ce dernier nom ; on y voit en outre presque partout un grand nombre de cotonniers en arbustes. La canne à sucre y croît d'elle-même dans les lieux humides. L'arbre d'où l'on extrait le *sang de dragon* abonde au Paraguay. Ce pays fournit beaucoup d'autres résines précieuses ; et il n'est pas rare de trouver dans les bois de la cannelle sauvage, qui se vend en Europe pour de la cannelle de Ceylan. La rhubarbe, la vanille et la cochenille y sont des productions naturelles. Le thé ou herbe du Paraguay, si renommé dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'une espèce d'*ilex* de la nature d'un pommier de grandeur moyenne. Elle est connue encore sous les noms de thé de la mer du sud, d'herbe de S.t Barthlemy etc. ; son goût approche de celui de la mauve, et sa figure de celle de la feuille de l'oranger. La grande récolte de cette herbe se fait dans les environs de Villarica nuova, qui est près des montagnes de Maracayu au levant du Paraguay, vers le 25.e degré 25′ de latitude australe. On vante les vertus innombrables de cette espèce de thé ; ses qualités principales sont d'être opératif et diurétique ; quant aux autres elles sont au moins douteuses. Les Capetons n'en font pas grand cas, mais les Créoles

Thé ou herbe du Paraguay.

l'aiment à l'excès. Ces derniers ne se mettent jamais en voyage sans avoir leur provision d'herbe du Paraguay, et en prennent chaque jour de préférence à tout autre aliment, et avant de manger autre chose. Au lieu d'en boire la teinture à part, comme nous buvons celle du thé, ils mettent l'herbe dans une coupe faite avec une calebasse garnie en argent, qu'ils appellent *maté*, puis ils y mêlent du sucre, et versent dessus de l'eau chaude qu'ils boivent aussitôt: car en la laissant reposer elle deviendrait noire comme de l'encre. Pour ne pas boire en même tems l'herbe qui surnage, ils aspirent cette teinture avec un chalumeau d'argent ou de cristal, qui a à son extrémité une petite boule percée de plusieurs trous, pour ne point tirer avec l'herbe la liqueur qui s'aspire par l'autre bout (1).

Herbe de la vipère.

Les habitans du Paraguay ont, dit-on, un excellent remède contre la morsure des serpens, dans une herbe qu'ils appellent pour cette raison, *herbe de la vipère*. Sa vertu est si puissante, qu'appliquée sur la blessure aprés être macérée, et tandis qu'elle est encore verte, elle opère une prompte guérison. L'eau dans laquelle on a laissé en infusion cette herbe, verte ou séchée, n'est pas moins salutaire. Il est à regretter que les Missionnaires ne nous aient donné que ces notions vagues sur une plante aussi intéressante (2).

Animaux.

Azara compte au Paraguay trois espèces de singes, le miriquina, le cay et le caraya. Ce dernier, qui est le plus commun, remplit au commencement et à la fin du jour les sombres forêts de ses cris lugubres et rauques, semblables aux cris de plusieurs roues qui ont besoin d'être graissées. Le grand tatou creuse sa tanière dans les bois, et plusieurs autres espèces vivent dans les campagnes et à l'entrée des forêts. Le tapir est appelé *mborebi*, par les Guarans: le même peuple comprend sous le nom de *guazu*, qui approche de celui de gazelle, quatre espèces de cerfs, différentes de celles de l'ancien continent. Outre l'yaguar et le cuguar, on rencontre dans cette contrée le *scibiguazu* ou *felis pardalis*, l'*yaguarundi* et l'*evra*, espèces de chats-tigres inconnus en Europe.

Villes.

La province du Paraguay ne renferme que de petites villes. La capitale est l'Assomption sur la rive droite du Paraguay; les rues en sont tortueuses, d'une largeur inégale, et sablonneuses, et l'air y est sain et tempéré. Cette ville a un évêché et un collège,

(1) V. Pernetty, Voyage aux îles Malouines, tom. I. pag. 325 et suiv. Frézier, Voyage de la mer du Sud, pag. 228.

(2) Muratori, Relazioni delle Missioni.

et sa population monte à sept mille âmes. On trouve encore d'autres colonies dans cette province; mais, à l'exception des belles villes de Neembucu et de Curuguati, tout ce qu'on pourrait en dire se réduirait à l'année de leur fondation, au nombre de leurs habitans, ou à leur situation géographique. Les villes des Espagnols et des gens de couleur sont disposées comme en Espagne, c'est-à-dire que les habitations y sont rapprochées les unes des autres, et que ce rapprochement est ce qui forme les rues et les places. Mais dans les bourgs et les villages, les habitations son éparses parmi les champs, à l'exception d'un petit nombre qui avoisine l'église ou la chapelle. Les habitations des tribus Indiennes fondées par les Jésuites sont couvertes en tuiles, et les murs bâtis en brique. Celles des autres indigènes et des gens de couleur, ne sont que des baraques semblables à celles de nos bergers. La population du Paraguay, d'après une relation officielle, montait en 1804 à plus de 80,000 âmes.

Habitations.

Pays sur l'Uraguay.

Les pays au levant du grand fleuve Parana forment trois petits gouvernemens: 1.° celui de Corrientès et des Missions, entre le Parana et l'Uraguay; 2.° celui de l'Uraguay, entre le fleuve de ce nom et le Rio-Negro; 3.° celui de Monte-Video, entre Rio-Negro et la mer. L'usage général a fait comprendre ces gouvernemens sous le nom de Paraguay. Le règne végétal y est d'une grande importance pour l'économie politique, en raison des objets précieux qu'il fournit, tels que les bois de teinture et de construction, son excellent coton, la canne à sucre, et généralement toutes les productions qu'on trouve au Brésil. La population du pays sur l'Uraguay monte à 40,000 Espagnols, 60,000 indigènes soumis, et quelques milliers de sauvages.

Villes.

La ville principale est Monte-Video sur les bords de la Plata, à vingt lieues de l'embouchure de ce fleuve. Cette ville, qui est entourée d'eau, excepté du côte du fort, a un port peu profond, et exposé à des vents dangereux. Les rues de Monte-Video sont larges et droites, et ne sont pas pavées: sa population est de 15 à 20,000 âmes, dont la moitié habite à quelque distance hors de son enceinte. Le sol de cette ville est de granit, et il y en a probablement dans toutes les montagnes voisines. *Maldonado* est bâtie sur un terrein uni et sablonneux; son port, qui est à une lieue de distance, est spacieux et peut recevoir les plus grands vaisseaux. *Colonia del Sacramento* appartenait autrefois aux Portugais; son port est petit et mal défendu.

Tribus indigènes. Les Charruas.

Les Charruas, les Guarans et les Guayanas étendent dans cette province plusieurs de leurs nombreuses ramifications. Les Charruas, à l'époque de la conquête, vivaient errans; ils habitaient la rive septentrionale du fleuve de la Plata depuis Maldonado jusqu'à l'Uraguay, et s'étendaient tout au plus à trente lieues vers le nord, parallèlement à cette rive. C'est par ces Indiens que fut massacré Juan-Diaz-de-Solis, qui découvrit le premier le fleuve de la Plata. Sa mort fut l'époque d'une guerre sanglante, qui dure encore aujourd'hui. Cette nation n'a jamais permis à personne de s'établir sur son territoire, jusqu'à ce que les Espagnols, par la foudation de Monte-Video qui eut lieu en 1724, ne l'eurent repoussée insensiblement vers le nord, et éloignée des côtes. Une partie des Charruas a été enfin obligée de s'incorporer dans les colonies les plus méridionales des missions des Jésuites sur la rive de l'Uraguay; d'autres ont été contraints d'établir leur résidence à Buenos-Ayres; et quelques-uns se sont réduits à vivre tranquilles et soumis à Cayasta près la ville de *Santa-Fé* de la *Vera-Cruz*. Il reste néanmoins une portion de cette même tribu, qui, quoiqu'errante, fait son séjour ordinaire à l'est de l'Uraguay, entre le 31 et le 32.e degrés de latitude. Cette peuplade continue à faire une guerre sanglante aux Espagnols, se refuse à toute proposition de paix, et attaque fréquemment aussi les Portugais.

Nation belliqueuse.

Leur constitution physique.

La stature des Charruas surpasse ordinairement d'un pouce celle des Espagnols; ils sont agiles, droits et bien proportionnés, et il n'est aucun d'eux de contrefait, ni qui soit trop gras ou trop maigre. Ils portent la tête haute, et ont le front et la physionomie ouverts, signes caractéristiques de leur orgueil et de leur férocité naturelle. Leur teint, qui approche plus du noir que du blanc, est sans mélange de roux. Ils ont les traits du visage réguliers, mais leur nez paraît généralement petit, et un peu applati entre les yeux, qui, sans être grands, sont vifs et noirs, et toujours à demi fermés; ils ont néanmoins la vue beaucoup plus perçante, et l'ouie plus fine que nous. Leurs dents sont blanches, bien rangées, et ne leur tombent pas même dans l'âge le plus avancé. Ils ont les sourcils peu garnis, peu de barbe au visage, peu de poil sous les aisselles et au bas-ventre. Leurs cheveux sont épais, fort longs, luisans, toujours noirs, et ne leur tombent pas plus que les dents; ils ne les ont gris à moins que vers les quatre-vingts ans. Leurs femmes semblent avoir le corps moins arrondi que toutes les autres Indiennes.

Cette nation a une langue particulière, différente de toutes les autres, et qui se prononce tellement du gosier, qu'il serait impossibe d'en exprimer les syllabes avec les lettres de notre alphabet.

Leurs usages. Les Charruas ne coupent jamais leurs cheveux. Les femmes les portent pendans; mais les hommes les lient, et les adultes plantent verticalement quelques plumes blanches à l'endroit où ils sont liés. Ils se servent de peigne lorsqu'ils peuvent s'en procurer; autrement ils y suppléent avec leurs doigts. Ils sont couverts de poux, que les femmes se plaisent à prendre pour les mettre sur leur langue, et ensuite les manger. Cet usage rebutant est généra chez presque toutes les Indiennes, et même chez les femmes muâtres et le baspeuple du Paraguay.

Signes distinctifs des sexes. Les femmes ne portent aucune espèce d'ornemnt, et les hommes se peignent le corps. Lorsque les filles ont leurmenstrues pour la première fois, on leur trace sur la figure trois ies bleues, qui leur tombent verticalement sur le front; l'une parde l'origine des cheveux, et suit le profil du nez jusqu'à la pointeles deux autres leur traversent les tempes. Ces raies s'impriment os la peau, et sont indélébiles: c'est le signe caractéristique du xe féminin. La marque distinctive de l'autre sexe est le *barbot*, ont nous avons donné la description.

Habitations. Les habitations que se font maintenant les iarruas ne leur coutent pas beaucoup de frais ni de fatigue. Ilcoupent au premier arbre qu'ils trouvent trois ou quatre branc, les plient, et les enfoncent en terre par les deux bouts; ils ndent ensuite sur les trois ou quatre arceaux qu'elles forment uneau de bœuf, et ont ainsi une maisonnette assez grande pour se lr avec leur femme et leurs enfans: si elle est trop petite ils en ctruisent une autre à côté de la première. Ils ont pour lit une peae bœuf, et se couchent toujours sur le dos, comme tous les Indi. Voy. la planche 32. Il est inutile d'observer qu'ils n'ont ni cses, ni bancs, ni tables, et sont à peu prés sans meubles.

Leur habillement etc. Les hommes vont entièrement nus; cepent, s'ils peuvent se procurer un *poncho* (1) ou un chapeau lorsqfait froid, ils s'en servent volontiers. D'autres pour se garantir roid, se font avec des peaux une chemise étroite sans col et manches, et qui

(1) Le *poncho*, comme nous l'avons déjà rvé, est un morceau d'étoffe de laine grossière, de douze palmes degueur sur sept de largeur, qui a un trou au milieu pour passer la



leur cache à peine les parties naturelles. Les femmes se couvrent également d'un *poncho* ou d'une chemise de coton sans manches, lorsque leurs pères ou leurs maris peuvent parvenir à s'en procurer, ou à en voler quelqu'une. Voy. la même planche. Ces Indiens ne lavent jamais leurs vêtemens, ni ne se baignent que quand l'extrême chaleur les y oblige. Ils ne cultivent point la terre, et leurs femmes ne savent ce que c'est que coudre ni filer.

Alimens.

Les Charruas font leur unique nourriture de la viande des vaches sauvages, qui abondent dans leur district. Les femmes sont chargées du soin de faire à manger; mais tout leur savoir se borne à faire rôtir leurs viandes sans sel. Elles se servent pour cela d'une espèce de broche en bois, qu'elles enfoncent en terre; ensuite elles allument du feu tout autour, et la tournent quelquefois, pour que leur rôti soit cuit également de tous côtés. Elles plantent plusieurs de ces broches à la fois autour du feu; et à mesure qu'elles en retirent une, elles la remplacent par une autre. Qui que ce soit de la famille qui veut manger, prend une de ces broches, la met à terre, et mange accroupi sur ses talons ce qui lui plait, sans prévenir personne, ni proférer un seul mot.

Boissons.

Les chefs de famille, mais jamais les femmes ni les enfans, s'enivrent le plus souvent qu'ils peuvent. L'indolence, qui engendre l'ennui, étant le caractère primitif des sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils aient adopté avec transport l'usage des boissons et des mets, qui, en imprimant un mouvement rapide aux esprits vitaux, échauffent l'imagination. Les liqueurs dont s'enivrent les Charruas sont l'eau de vie, lorsqu'ils peuvent en avoir, et la *chichia*, qu'ils font avec du miel sauvage fermenté dans l'eau.

Autres usages qui leur sont propres.

Le maintien des Charruas est grave; il ne connaissent ni jeux, ni danses, ni chant, ni instrumens de musique. Leur rire se borne à entrouvrir à peine les coins de la bouche. Ils n'ont aucun acte ni aucun mot, qui ait le moindre rapport avec ce que nous appelons égard, respect ou politesse. Ils n'adorent aucune divinité, et n'ont ni religion, ni lois, ni usages d'obligation; ils ne connaissent point de châtimens ni de récompenses, et sont sans chefs. Ils avaient pourtant autrefois des Caciques, mais dont l'autorité était absolument nulle. Ils sont tous égaux entr'eux : nul n'est astreint au service d'un autre, excepté quelques vieilles femmes, qui ne sachant comment vivre se réunissent à quelque famille, ou se chargent d'ensevelir les morts.

Attaque et défense. Les chefs de famille se rassemblent à l'approche de la nuit, pour désigner les individus qui doivent faire sentinelle, ou occuper les postes à garder. Si quelqu'un a formé quelque plan d'attaque ou de défense, il le communique à l'assemblée, de l'approbation de laquelle dépend l'exécution: les membres admis à la délibération sont accroupis en rond sur leurs talons. Nul n'est tenu de concourir à l'exécution d'un projet, lors même qu'il est approuvé. Ceux qui ont entr'eux des contestations ou des difficultés quelconque les règlent comme il leur plait, autrement ils s'attaquent à coups de poing, et s'en donnent jusqu'à ce que l'un tourne le dos à l'autre.

Manière de monter à cheval. Les Charruas ont des chevaux et des haras; ils ont aussi pour la plupart des brides garnies en fer, qu'ils reçoivent des Portugais, en échange des chevaux qu'ils leur fournissent en tems de paix. Les hommes montent ordinairement à cheval à rebours; les femmes font usage d'une espèce de couverture fort simple. *Armes.* Ils n'ont guère d'autre arme qu'une lance d'onze pieds de longueur, garnie d'un long fer qu'ils achetent des Portugais. Ceux qui n'ont pas de lance, font usage de flèches courtes, qu'ils portent dans un carquois suspendu à leurs épaules. *Guerre.* Dès qu'ils sont à portée pour attaquer, ils poussent de grands cris, se frappent la bouche à coups redoublés, puis s'élancent comme la foudre sur l'ennemi, et tuent tout ce qu'ils rencontrent, excepté les femmes et les enfans au dessous de douze ans. Ils emmènent avec eux leurs prisonniers, qu'ils laissent jouir d'une pleine liberté: la plupart même de ces prisonniers se marient chez eux, et s'accoutument tellement à leur nouvel état, qu'il est bien rare d'en voir qui veuillent retourner parmi leurs compatriotes.

Mariages. Les Charruas n'aiment point le célibat, et se marient au premier besoin qu'ils en sentent. Ils ne se marient point, du moins autant qu'on peut le savoir, entre frères et sœurs. Toutes leurs cérémonies se réduisent en cela à demander la fille à ses parens, et à l'emmener s'ils l'obtiennent. Il n'y a jamais de refus de la part de la femme; elle accepte le premier qui se présente, encore qu'il soit vieux et difforme. Du moment que l'homme est marié, il forme une famille à part, et travaille pour l'entretenir: jusque là il vit à la charge de ses parens sans rien faire, et sans être tenu d'aller à la guerre, ni d'intervenir aux assemblées. *Polygamie.* La polygamie est permise chez cette nation, mais une femme ne peut jamais avoir deux maris. Si un homme a plusieurs femmes, elles peuvent l'abandonner pour s'unir à quiconque n'en veut avoir qu'une seule. Le divorce est éga-

lement permis à l'un et l'autre sexe; mais les exemples en sont rares lorsqu'il y a des enfans. Les suites de l'adultère se bornent à quelques coups de poing, que l'offensé donne aux coupables, encore faut-il qu'il les trouve sur le fait. *Adultère.*

Ces Indiens ont leurs médecins, qui ne connaissent qu'un seul remède pour toutes les maladies, lequel est de sucer avec force l'estomac du malade, pour en extirper la maladie. Ils ont su accréditer ce traitement, et exigent une rétribution pour son exécution. *Médecins.*

Après que les Charruas sont morts, on les transporte dans un lieu où on les enterre avec leurs armes, leurs vêtemens et leurs ustensiles. Quelques-uns demandent avant de mourir qu'on tue sur leur tombeau le cheval qu'ils ont aimé davantage, et chargent un parent ou un ami de l'exécution de leur volonté. Le défunt est pleuré de sa famille, et les cérémonies qui accompagnent ce deuil sont aussi cruelles que bizarres. Si l'individu décédé est père, mari, ou un frère adulte, les filles, la femme, et les sœurs adultes se coupent une des articulations des doigts à chaque personne qui leur meurt, à commencer par le petit doigt. Elles s'enfoncent en outre dans les bras, dans le sein et dans les flancs, le poignard ou la lance du défunt; après cela elles passent deux mois retirées dans leurs cabanes, sans faire autre chose que pleurer, et ne prenant que très-peu de nourriture. Azara n'a pas connu une seule femme adulte qui eût ses doigts entiers, ou qui ne portât sur son corps des cicatrices de coups de lance. Le mari ne prend pas le deuil pour la mort de sa femme, ni le père pour celle de son fils; mais à la mort de leur père, les mâles adultes se tiennent pendant deux jours entiers dans leurs cabanes absolument nus, sans presque prendre de nourriture. Vers le soir du second jour, ils s'adressent à un autre Indien pour faire exécuter sur eux l'opération suivante. Cet Indien prend l'un après l'autre les bras du patient, et pinçant les chairs dans toute la longueur du bras, depuis le poignet jusqu'à l'épaule, il passe à travers, et à la distance d'un pouce l'un de l'autre, des morceaux de jonc fendus, de la longueur d'un palme, de manière que les deux bouts sortent de chaque côté. Ces morceaux de jonc ont de deux à quatre lignes de largeur, et sont d'une épaisseur partout égale. Le Charrua sort dans cet affreux appareil, et va seul et nu dans un bois, ou sur quelqu'éminence, tenant en main un bâton armé d'une pointe de fer, duquel il se sert pour creuser un trou où il se cache jusqu'à la poitrine, et y reste debout toute *Cérémonies funèbres.* *Deuil extravagant et cruel.*

la nuit. Il en sort le matin, et se rend à une petite cabane destinée pour les personnes en deuil. Là il arrache les morceaux de jonc de ses bras, et se couche pour prendre quelque repos, et sans avoir rien bu ni mangé pendant deux jours. Les jours suivans, les jeunes gens de sa nation lui portent de l'eau et des perdrix, ou des œufs de perdrix, mais en très-petite quantité ; ils posent le tout à portée de sa main, et s'enfuient aussitôt sans lui dire un mot. Cela continue pendant dix à douze jours, après lesquels le patient revient parmi les siens. Quoique cette cruelle cérémonie ne soit d'obligation pour personne, il est rare néanmoins de trouver quelqu'un qui veuille s'y soustraire, dans la crainte d'être taxé de faiblesse.

Les Guarans.

La nation des Guarans est une des plus nombreuses et des plus répandues. A l'époque de la découverte de l'Amérique, elle occupait toutes les possessions actuelles des Portugais dans le Brésil, et même, à ce que croit Azara, la Guyanne, sans former cependant de corps politique, et sans reconnaître l'autorité d'aucun chef commun. Cette nation, partout où elle se trouvait, était divisée en trois hordes indépendantes l'une de l'autre, dont chacune avait son nom particulier, qu'elle empruntait de son Cacique, ou du lieu qu'elle habitait. C'est là l'origine de la grande variété de noms que les conquérans ont donnés à cette nation, tels que ceux de *Mbyua*, *Caracara*, *Timbu*, *Tapé*, *Chiriguani*, *Bomboi*, *Corrupaiti*, *Curumai*, et beaucoup d'autres. Les Guarans n'ont pas eu partout la même destinée. Les hordes qui habitaient l'immense pays possédé par les Portugais ont été toutes prises et vendues en esclavage, et leur race s'est presque totalement perdue par l'effet de leur mélange avec les Nègres exportés d'Afrique. Les Espagnols ont tenu une conduite bien différente ; ils n'ont pas vendu un seul Guaran ; et ils en conservent encore plusieurs milliers, non seulement dans les colonies des Jésuites, mais même plusieurs hordes qu'ils laissent vivre dans leur état de liberté primitive.

Appelés de divers noms.

Les Guarans libres fesaient leur séjour aux environs ou sur la lisière des bois, ou bien dans les petites places qu'on rencontre quelquefois au milieu des forêts. S'il leur arrivait quelquefois de s'établir dans des campagnes ouvertes et d'une grande étendue, ce n'était jamais que lorsqu'ils étaient sûrs de n'y être en contact avec aucune autre nation. Leur taille moyenne est de deux pouces au dessous de la taille moyenne des Espagnols, et par conséquent bien inférieure à celle des autres Indiens dont il a été parlé aupara-

Leurs qualités physiques.

vant. Ils sont proportionnellement plus carrés et plus charnus; leurs formes ne sont pas élégantes; et leur teint, qui tire un peu sur le roux, est moins foncé que celui des autres Indiens. Leurs femmes ont le sein volumineux, les mains et les pieds petits, les fesses extrêmement grosses, et peu de menstrues. Les hommes ont quelquefois un peu de barbe et de poil sur le corps, ce qui les distingue des autres Indiens; mais ils sont encore bien loin sous ce rapport d'approcher des Européens. Semblables aux autres Indiens pour les yeux, les dents, les cheveux, et la finesse de l'ouie et de la vue, ils ont encore de commun avec eux une singularité qui est propre à tous les Indiens du nouveau monde, c'est que les parties naturelles de l'homme sont d'une grandeur très-médiocre. Il semblerait que la nature n'a gardé à cet égard aucune proportion dans la conformation des deux sèxes de cette partie du genre humain: ce qui rendrait raison peut-être de l'espèce de fureur avec laquelle les femmes se livrèrent aux Espagnols, qui trouvèrent en cela une facilité de plus pour s'emparer de leur pays. Ces Indiens ont un air mélancolique, triste et avili; ils parlent peu, et toujours à voix basse; les cris, les pleurs, et les ris bruyans leur sont inconnus, et l'on ne voit sur leur visage la trace d'aucune passion.

Religion, lois, chasse, mariages etc.

Ils n'ont aucune idée de divinité, de lois, d'obligations, de récompenses ni de châtimens. Chaque division ou horde a son chef ou Cacique: cette dignité est héréditaire, et les autres Indiens ont ordinairement quelque considération pour celui qui en est revêtu, sans savoir pourquoi. Mais ce personnage n'a rien dans son vêtement ni dans sa personne qui le distingue; il travaille comme les autres, et ne reçoit de personne ni tribut, ni service ou obéissance quelconque. Il règne encore dans les amours et les mariages des Guarans plus de froideur que dans ceux des autres Indiens; leurs noces ne sont précédées ni suivies d'aucun appareil; ils ignorent ce que c'est que jalousie, et en ont donné une preuve marquante dans la facilité avec laquelle ils abandonnèrent leurs femmes et leurs filles aux conquérans, ce que font encore aujourd'hui ceux même qui sont convertis au Christianisme. Les femmes se marient de très-bonne heure, les hommes plus tard; et ces derniers, dès qu'ils sont mariés, forment une famille à part.

Nourriture, habillement

Ils se nourrissent de miel et de fruits sauvages, et mangent aussi les singes; mais ils font leur principale subsistance de maïs, de haricots, de courges, de patates, de manioc et de caminioc;

ils se procurent encore un autre aliment dans le poisson, qu'ils tuent à coups de flèches, ou qu'ils pêchent à la ligne avec des hameçons de bois. L'habillement des hommes consiste en une petite bourse, dans laquelle ils s'enveloppent les parties naturelles. Les femmes emploient au même usage un morceau d'étoffe ou de peau : du reste elles ne s'habillent pas plus que les hommes, et ne coupent jamais leurs cheveux. Lorsque leurs menstrues leur viennent pour la première fois, elles se font sur la peau des raies indélébiles, qui partent du commencement de la chevelure, et aboutissent directement à la ligne horisontale où se termine la partie inférieure du nez. Chez certaines tribus connues généralement sous le nom de Caygua, les hommes portent un *barbot* de la nature de celui dont nous avons donné plus haut la description, mais pourtant avec cette différence qu'il est de gomme transparente, qu'il a cinq pouces de long et quatre lignes d'épaisseur, et qu'il est retenu par une petite traverse en forme de béquille, qui s'y applique dans la partie intérieure de la bouche. Ils se font en outre sur la tête une grande tonsure semblable à celle de nos prêtres.

Barbot.

Diversité de mœurs entre les tribus.

L'éloignement de leurs habitations les unes des autres dut nécessairement occasionner des interruptions dans leurs communications entr'eux, et par conséquent des mœurs différentes. Et en effet, quelques-unes de ces tribus ignorent l'art de filer et de fabriquer des étoffes; d'autres ne savent faire que des mantes de coton pour s'en envelopper le corps. Plusieurs de ces Indiens n'avaient point de cimetière déterminé, et ensevelissaient leurs morts dans des vases de terre cuite : ce qui est peut-être l'usage général de cette nation. Le silence des anciennes relations à l'egard du *barbot* donne à présumer que ces hordes se dispensaient de le porter. La tribu appelée *Timbu* s'incrustait le nez de petites étoiles de pierres blanches et bleues : d'autres, appelées *Coronda* et *Chulchachi*, se fesaient ces incrustations dans les contours de cette partie du visage.

Elles sont peu guerrières.

La nation des Guarans a une terreur panique de toutes les autres; elle ne leur fait jamais la guerre, ni ne traite même avec elles pour avoir la paix. Malgré les éloges que font les Jésuites du caractère belliqueux de ces peuples, on ne voit pas qu'ils aient soutenu plus de deux ou trois combats, encore bien faibles, contre les Espagnols, qui les ont subjugués avec beaucoup de facilité. Les hordes qui vivent encore dans l'état sauvage ne veulent avoir ni commerce ni paix avec les Espagnols; et si ces derniers s'avancent dans l'in-

térieur des pays qu'elles habitent, ces Indiens cherchent à les tuer à coups de flèches: pour cela ils se cachent derrière les arbres, de manière à ne point être aperçus, et n'attendent point d'être attaqués pour lancer leurs traits. Leur arc a six pieds de long, et leurs flèches, qui n'en ont pas moins de quatre et demi, sont armées d'une pointe dure en bois; ils portent en outre un *macana*, ou bâton de la longueur de trois pieds, et qui est plus gros à un bout qu'à l'autre. Ils vont toujours à pied, et n'ont point de chevaux ni autre animal domestique. Leurs flèches et la manière de les lancer ne diffèrent point de celles que nous présentent nos monumens de peinture et de sculpture. Il n'en est pas de même de leur arc, qui consiste en un morceau de bois très-dur, peu flexible et lisse, de la grosseur du poing vers le milieu, et lequel va en diminuant vers les extrémités qui sont assez aigües pour servir de lance. La courbure en est si peu sensible, qu'une règle appliquée aux deux bouts, ne laisse guères que deux doigts d'intervalle entre la ligne qu'elle trace, et le point le plus éloigné de cette courbure. Cet arc est renforcé dans toute sa longueur par des bandes d'écorce de *guembo*: on ne le tend qu'au moment de s'en servir; de sorte que la corde, qui n'est fixée qu'à une des extrémités, reste le plus souvent entortillée autour du bois. Lorsque ces Indiens veulent en faire usage, ils attachent la corde à l'autre bout, qu'ils enfoncent légèrement en terre avec le pied, et alors ils tendent l'arc de toutes leurs forces: on sait combien ils sont adroits à frapper le but qu'ils ont visé. La longueur de leurs flèches fait qu'ils ne portent point de carquois; les Charruas et les Minuanes seuls en font usage à cause de la petitesse de leurs flèches et de leur arc, dont ils se servent à cheval. Les enfans qui vont à la chasse des oiseaux et des petits animaux emploient une autre espèce d'arc bien différent, en ce qu'il est plus faible, d'un bois plus flexible et plus élastique, beaucoup plus courbé, et seulement de la longueur d'environ trois pieds. Ils y adaptent deux cordes disposées dans une direction parallèle, au moyen de deux baguettes fourchues appliquées aux extrémités, et sur lesquelles s'appuient ces cordes. Vers le milieu de leur longueur est attaché un petit réseau fait en ficelle, où ils mettent le *bodoco*, qui est une petite boule d'argile cuite au feu, de la grosseur d'une noix. Ils portent avec eux une bourse pleine de ces boules, et en prennent trois ou quatre de la main gauche, en même tems qu'ils tiennent l'arc de la main droite; ils les mettent l'une

Leurs armes.

Arcs, flèches.

Autre espèce d'arc pour la chasse des oiseaux.

après l'autre dans le réseau, bandent l'arc et les lancent toutes ensemble; ils tirent ainsi au vol les oiseaux à une distance d'environ quarante pas, et en tuent un grand nombre. Ils ne se servent point de cet arc pour tirer des flèches, ni pour combattre, quoiqu'ils puissent les lancer avec assez de force pour casser une jambe à trente pas. Il faut savoir donner à l'arc l'inclinaison nécessaire, pour que le *bodoco* ne frappe point, en partant, la main droite; et c'est pour cela que le réseau est toujours placé un peu au delà du milieu de la corde. Si les enfans parmi nous connaissaient cette manière de tuer les oiseaux, nos campagnes ne tarderaient pas à être dépeuplées de moineaux.

Guayanas.

Il ne faut pas confondre la nation des Guayanas avec les diverses hordes des Guarans sauvages, auxquelles les habitans du Paraguay donnent le même nom. Les premiers habitent l'intérieur des forêts qui se trouvent à l'est de l'Uraguay, et sont également répandus dans les bois situés à l'est du Parana, bien au dessus de la colonie du *Corpus*. Ces Indiens ont aussi un langage particulier, et leur voix est haute, aigüe et discordante.

Qualités physiques.

Ils sont de la taille des Espagnols, et un peu plus maigres qu'eux. Ils diffèrent de tous les autres par leur teint, qui est visiblement plus clair: quelques-uns ont en outre les yeux bleus, et montrent plus de fierté et de satisfaction dans leur physionomie. Ils se laissent croître les sourcils, les cils et le poil qu'ils ont du reste en petite quantité, et sont sans barbe.

Mœurs et usages.

Ils sont doux et même affables avec les étrangers. Les hommes se ceignent le front d'un tissu de fil garni de plumes: les rouges sont celles qu'ils préfèrent. Du reste ils vont absolument nus, et les femmes ne portent qu'un morceau d'étoffe autour de leur ceinture. Ils couvrent leurs huttes avec des feuilles de palmier, et font leur nourriture de maïs, de manioc, de miel et de fruits; ils n'ont point d'animaux domestiques, vivent en hordes indépendantes les unes des autres, et n'ont aucune religion. Leurs arcs ont quelquefois jusqu'à sept pieds et demi de long, et leurs flèches plus de cinq. Voy. la planche 33. Les cicatrices qu'ils ont aux jambes comme les Charruas et autres peuplades, ne permettent guères de douter qu'elles ne viennent de blessures qu'ils se font lorsqu'ils sont en deuil.

Gouvernement des Jésuites.

C'est dans les contrées que nous venons de parcourir qu'était le siège principal des fameuses missions des Jésuites. Ces missionnaires ne se bornèrent pas seulement à la prédication apostolique et



à la persuasion, ils surent encore employer des moyens temporels pour en soumettre les habitans. La formation des tribus Jésuitiques le long du Parana et du Paraguay fut encore due en grande partie à la terreur, que la férocité et la tyrannie des Portugais inspiraient aux Indiens. « Les Jésuites assurent, dit Azara chap. 13, que les moyens employés par eux pour soumettre ces Indiens, se bornèrent à la persuasion et à la prédication évangelique : qu'il me soit cependant permis de faire à cet égard deux observations; la première, c'est qu'ils formèrent leurs dix-neuf colonies dans le court espace de vingt-cinq ans, et que le fruit de ce zèle et de ces prédications vint à cesser tout-à-coup, puisqu'ils n'obtinrent plus aucun autre succès durant les 112 années qui suivirent, c'est-à-dire depuis l'an 1634, époque de la fondation de la colonie de *Saint-Cosme*, jusqu'en 1746 qu'ils soumirent celle de *Saint Joachim*. La seule colonie de *Jésus* qu'ils formèrent dans ce long intervalle, fut moins due à leurs travaux spirituels, qu'au secours de l'ancienne colonie des Indiens d'Ytapua. La seconde observation, c'est que ces vingt-cinq ans si féconds en fondations de colonies, tombèrent précisément à l'époque où les Portugais poursuivaient avec fureur les Indiens pour les vendre comme esclaves; de sorte que ces derniers s'enfuirent épouvantés, et allèrent se réfugier entre le Parana et l'Uraguay, et dans les forêts des environs, où il était difficile à leurs persécuteurs de pénétrer, comme en effet ils n'y pénétrèrent pas. Or la coïncidence de ces observations donne lieu de présumer, que la fondation de ces colonies tant vantées, doit moins s'attribuer aux talens de leurs instituteurs, qu'à la crainte que leur inspirèrent les Portugais etc. „. Voilà donc en quoi consistait le gouvernement établi par les Jésuites dans leurs colonies Indiennes. Ils placèrent dans chacune de ces colonies deux Jésuites: celui qui portait le titre de *curé* devait avoir été provincial ou recteur dans leurs collèges, ou devait être pour le moins un des sujets les plus considérés de la société; il n'avait point de charge d'âmes, souvent même il ignorait la langue des colons, et ne s'occupait que de l'administration temporelle de tous les biens de l'établissement, dont il était le directeur. La partie spirituelle était confiée à l'autre Jésuite, qui s'appelait *compagnon* ou *vice-curé*, et dépendait du premier. Les Jésuites de toutes les colonies étaient sous la surveillance du *supérieur des missions*, que le Pape avait autorisé à donner la confirmation.

Ils soumirent les indigènes, non pas seulement par la prédication, mais encore à l'aide de moyens temporels.

Chaque colonie était gouvernée par un curé et par un vice-curé.

La volonté des Jésuites était la seule règle pour le gouvernement des colonies

Ces colonies n'avaient point de lois civiles ni criminelles, et tout s'y réglait d'après la volonté des Jésuites. En effet, quoiqu'il y eût dans chacune d'elles un Indien pour *corregidor*, ainsi que des *alcades et des regidors* ou officiers municipaux, qui formaient un corps civique comme dans les colonies Espagnoles, aucun d'eux n'avait d'autorité, et ils n'étaient que les instrumens passifs dont se servait le curé pour faire exécuter ses volontés, même en affaires criminelles : car les Indiens soumis à la domination des Jésuites, n'ont jamais été cités devant les tribunaux royaux, ni devant aucun juge ordinaire.

Ils obligeaient les Indiens à travailler pour la communauté etc.

Ces religieux obligeaient les Indiens des deux sexes et de tout âge à travailler pour la communauté, sans permettre à aucun d'eux de rien faire pour soi-même. Le curé, dont le pouvoir était absolu, fesait verser dans les magasins le produit des travaux communs, et demeurait chargé de pourvoir à la nourriture et à l'habillement de toute la population. D'où l'on voit que les Jésuites étaient les maîtres de tout, et pouvaient disposer du surplus des biens de la communauté : car les Indiens étant tous égaux et n'ayant rien en propre, aucun motif d'émulation ne les portait à perfectionner leur raison et leurs connaissances, le plus habile et le plus éclairé d'entr'eux ne pouvant espérer d'être mieux nourri ni mieux vêtu que les autres, et tous les agrémens de la vie leur étant d'ailleurs inconnus. Et pourtant les Jésuites parvinrent à faire croire que ce gouvernement était le seul propre à rendre heureux les Indiens, qui étaient, disaient-ils, semblables à des enfans, et incapables de se conduire eux-mêmes.

Si cette sorte de gouvernement est digne d'éloges.

Ce système de gouvernement fut même trouvé si admirable en Europe, qu'il s'en fallut peu qu'on n'y enviât le sort de ces Indiens. On eût dû au moins réfléchir que, dans l'état sauvage, ils nourrissaient leurs familles ; que ceux-là même qui furent soumis dans le Paraguay, vivaient un siècle auparavant dans l'état de liberté, sans connaître cette heureuse communauté de biens, sans avoir besoin de la direction de personne, sans être obligés au travail, et sans agens pour garder et leur distribuer leurs récoltes ; et que cet état de choses ne changea pas, lors même qu'ils durent supporter le poids des commendes, qui absorbaient le sixième de leurs productions. On peut donc conclure de là, qu'ils n'étaient pas aussi enfans qu'on veut le supposer. Mais quand cela même serait vrai, si l'expérience d'un siècle et demi n'avait pu les gé-

rir de cette prétendue imbécillité, n'en devait-on pas tirer une de ces deux conséquences ? ou que le gouvernement des Jésuites n'était pas propre à opérer leur civilisation, ou qu'il n'y avait pas de raison de les tenir dans l'esclavage, pour les sortir d'un état d'enfance inhérent à leur nature.

Motifs qui engagèrent les Jésuites à faire mettre sur le même pied les anciennes colonies.

Ce qu'on sait de positif, c'est que l'exemple des colonies de Loreto, de Sant-Iguazio-Miri, de Santa-Maria di Fé, de Santiago etc., qui étaient encore régies en commendes, dans lesquelles les Indiens jouissaient d'une certaine liberté et du droit de propriété, et surtout de la faculté de porter leurs réclamations aux Gouverneurs qui les visitaient tous les ans, cet exemple, disons-nous, fesant craindre aux Jésuites que la comparaison ne donnât lieu à quelqu'autre entreprise, qui ruinerait tôt ou tard les vues de leur ambition ou de leur avarice, ils résolurent de se débarrasser de ces colonies, dont le régime fesait la censure de celui qu'ils avaient établi dans les leurs. Ils se mirent donc à exagérer les vices des commandeurs, et les dépeignirent partout comme intéressés et cruels. Ils firent croire qu'ils obligeaient les Indiens à des travaux au dessus de leurs forces, et surtout qu'ils en avaient fait périr des centaines de mille à la récolte de l'herbe du Paraguay. Ces calomnies furent accueillies à la cour avec d'autant plus de facilité, que ces commandeurs, qui étaient de modestes et obscurs habitans du Paraguay, et les Indiens encore plus qu'eux, étaient dans l'impossibilité d'y faire entendre leur justification (1); ensorte que les Jésuites, qui y jouissaient au contraire d'un crédit considérable, obtinrent sans peine la suppression de ces commendes. Ce fut un de leurs plus grands triomphes. Dès lors ils passèrent avec le gouvernement une transaction qui les mit hors de sa dépendance, comme ils s'étaient déjà mis eux-mêmes hors de celle des Evêques : par cette transaction ils furent exemptés des tributs et de la dixme qu'ils auraient dû payer pour leurs colons, à condition qu'ils se chargeraient de toutes les dépenses, dont le trésor était précédemment grévé. Ils avaient déjà intercepté toute communication entre leurs colons et les Espagnols, en ne leur laissant rien à échanger avec ces derniers. La cire, le tabac, les cuirs, des cotons écrus et filés que

Comment il se rendirent indépendans de toute autorité.

(1) Les motifs allégués par les Jesuites étaient de pures calomnies. Il régnait, à la vérité, beaucoup de licence au Paraguay en fait de femmes; mais il n'y eut, ni ne put jamais y avoir aucun des autres vices qu'ils imputèrent aux commandeurs. V. Azara, Voyages, chap. 13.

leur fournissaient leurs colonies, formaient l'objet d'un commerce en gros qu'ils fesaient seuls avec Buenos-Ayres sur des bâtimens qui leur appartenaient, et qu'ils expédiaient à des époques périodiques; et ils en tiraient en retour des vases et des ornemens pour leurs églises, qui étaient en effet les plus riches et les plus magnifiques du Paraguay, ainsi que du fer, des armes et de l'artillerie. Le surplus du prix de leurs denrées était mis à la disposition de la société sur les places de l'Europe. On n'évalue pas à moins de cent mille le nombre de personnes qui travaillaient toute l'année pour les Jésuites dans ces colonies; et d'un autre côté, l'entretien de cette multitude d'individus ne venait pas à leur coûter le produit du travail de cinq mille: or il ne faut pas s'étonner, si, avec ces immenses avantages, ils sont parvenus à amasser un fond suffisant pour les grandes entreprises qui les ont rendus si puissans, et leur ont attiré tant de partisans.

Précautions pour soustraire leurs colons à la vue de tout le monde.

Mais, non contens de toutes ces précautions pour isoler leurs colonies du reste du monde, les Jésuites voulurent en prendre encore de plus efficaces. Ce fut d'en interdire l'accès, en fesant creuser aux confins des fossés profonds, bordés de palissades, et en fermant les lieux de passage par des portes garnies de barres et de verroux; outre cela ils y placèrent des gardes, avec la consigne de ne laisser entrer ni sortir personne, sans être muni d'un ordre par écrit. Chaque colonie fut également séparée des autres par des fossés avec des palissades, des portes et des gardes, pour empêcher que les Indiens de l'une ne pussent passer dans une autre. Ce fut dans la même vue qu'ils leur défendirent d'aller à cheval, excepté ceux qui étaient chargés de porter leurs ordres. Ils poussèrent la défiance jusqu'à faire renfermer les troupeaux dans de vastes enclos. L'exécution de tous ces ouvrages n'a rien de surprenant, quand on songe au grand nombre d'Indiens dont les bras étaient entièrement à leur service.

Soupçons qu'elles font naître.

Des dispositions aussi signifiantes de la part des Jésuites, l'artillerie qu'ils s'étaient procurée, les armemens qu'ils avaient faits pour se défendre, disaient-ils, des sauvages, firent soupçonner à quelques personnes qu'il y avait des mines riches dans ces contrées; d'autres pensèrent qu'ils voulaient se former un empire indépendant. Ces soupçons augmentèrent, lorsque non contens de refuser l'entrée de leurs colonies aux Espagnols, pour préserver, selon eux, leurs néophites des dangers de la corruption, ils tinrent la même con-

duite envers quelques Gouverneurs qui s'étaient présentés comme chargés par la cour de rectifier les cadastres; les prétextes qu'ils alléguaient pour la justifier étaient autant d'insultes à la dignité de ces magistrats; mais un outrage encore plus inexcusable fut le refus qu'ils firent d'ouvrir leurs portes à l'Evêque, qui voulait visiter leurs églises. Cependant, pour que la généralité de cette mesure ne devint pas trop scandaleuse, ils en exceptèrent un petit nombre de Gouverneurs et d'Evêques, dont ils connaissaient l'attachement pour eux, et sur le témoignage desquels il pouvaient compter.

Ce qu'on doit en penser.

A dire la vérité, il n'y avait pas de mines dans ces colonies; et telle était la faiblesse de leurs habitans, qu'ils étaient incapables de défendre leur indépendance, même contre le petit nombre d'Espagnols qui se trouvaient au Paraguay. Mais on ne sait pas si les Jésuites, et particulièrement ceux d'Europe, avaient le sentiment de cette faiblesse: car dans ces sortes de choses, le courage et l'amour-propre font souvent illusion. C'est par conséquent encore un problême, de savoir s'ils voulaient se rendre indépendans ou non. Et en effet, si d'un côté, toutes leurs opérations tendaient tellement à cette indépendance, qu'il était impossible de leur prêter un autre objet, de l'autre la faiblesse organique des Indiens était en contradiction avec un pareil projet. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Jésuites ne négligèrent rien pour les aguerrir et leur inspirer du courage: toutes leurs fêtes se passaient en leçons d'armes, et cela se fesait avec tant de réserve, qu'on avait grand soin de se cacher même des femmes.

Les Jésuites d'Europe n'étaient pas tous informés de ce que fesaient leurs confrères d'Amérique, et tous n'approuvèrent pas non plus la conduite de ces derniers envers les Indiens. Parmi les papiers qui ont été trouvés après l'expulsion des Jésuites, on a saisi une lettre du Père Rabago, qui disait à ses confrères: « que les plaintes portées contr'eux à la cour se multipliaient tellement, et devenaient si graves, qu'il lui était impossible d'en retarder l'effet, quoiqu'il fût entièrement l'arbitre de la conscience du Roi, dont il était le confesseur ». Il terminait cette lettre par les exhorter à un accommodement quelqu'il fût avec le pouvoir séculier du Paraguay, et par leur déclarer qu'il était fatigué et dans l'impossibilité de les protéger à l'avenir.

Soupçons et perplexité de la cour d'Espagne.

Quoiqu'il en soit, la cour d'Espagne conçut de violens soupçons contre les Jésuites, surtout en observant que la plupart d'en-

tr'eux étaient Anglais, Italiens et Allemands, et que le petit nombre de ceux qui étaient d'origine Espagnole n'avait aucun pouvoir. La cour craignit néanmoins de compromettre l'autorité royale en prenant un parti vigoureux et décisif, probablement par trop de défiance dans ses troupes, ou plutôt dans leurs commandans, que l'or ou l'esprit de prosélytisme pouvaient séduire. Ayant donc jugé à propos de recourir d'abord à la voie des négociations, elle représenta aux Jésuites, qu'après un siècle et demi, il était tems enfin de donner la liberté aux Indiens, en les laissant agir d'eux-mêmes, et communiquer librement avec les Espagnols; et qu'il ne convenait plus de les tenir renfermés comme des lapins. Les Jésuites qui voyaient où en voulait venir la cour, se plaignirent de leur côté de l'injustice des Espagnols, et ne manquèrent pas de reproduire leurs anciens argumens sur la prétendue incapacité des Indiens à se gouverner eux-mêmes. Malgré cela, pénétrés de l'absurdité d'un semblable prétexte, et craignant qu'il ne leur arrivât pis, ils proposèrent, comme par accommodement, d'accoutumer peu à peu leurs colons au droit de propriété, en leur donnant à cultiver pendant deux jours de la semaine quelques petites portions de terrein, dont le produit leur serait laissé. La Cour qui ne connaissait pas à fond le véritable état des choses, et qui par conséquent ne pouvait apercevoir l'inutilité de cette mesure, crut avoir au moins remédié aux inconvéniens qui l'avaient frappée, et préparé avec sûreté la dissolution du gouvernement des Jésuites. Peut-être fut-elle encore plus disposée à s'appaiser, lorsqu'elle sut que, dans un moment de mésintelligence entr'elle et celle de Portugal, les colons des Jésuites Espagnols les plus près des frontières du Brésil, avaient fait une guerre sourde à leurs voisins Portugais: en quoi elle aima mieux croire à l'attachement de ces Indiens pour elle, qu'à la probabilité de les voir tourner un jour leurs forces contre la métropole. Mais pour en revenir à l'état des Indiens soumis aux Jésuites, après le parti qui fut pris à leur égard, nous devons dire qu'il ne leur servit à rien d'avoir en propre quelques productions à vendre, n'ayant personne pour les acheter. Ils ne changèrent donc point de conditon, si même elle ne devint pas pire: car les Jésuites renfermaient dans leurs magasins les denrées qui appartenaient à ces malheureux, sans leur en tenir aucun compte: ce qui était un avantage de plus pour eux. Telle fut la situation des Indiens jusqu'à la sortie des Jésuites du Paraguay, qui arriva en 1768.

Elle prend un parti purement illusoire.

La cour d'Espagne n'en vit pourtant pas moins ses espérances déçues, même après l'expulsion de ces religieux. Deux moines Dominicains ou Franciscains furent placés dans chaque colonie pour les objets de religion ; on y mit aussi un administrateur pour régler les affaires de la communauté : car il n'y eut rien de changé au fond dans le gouvernement de ces colonies, qui, à proprement parler, ne fit que passer d'une main à l'autre, avec cette différence pourtant, que les Jésuites accoutumés à les regarder comme leur propriété, les aimaient, et loin de les détruire cherchaient au contraire à en améliorer l'état, tandis que les chefs et les administrateurs qui avaient succédé à ces religieux, ne virent dans les mêmes établissemens que des possessions temporaires, et ne pensèrent qu'à profiter du moment. Aussi les malheureux Indiens (1) sont-ils à présent plus mal nourris, plus mal habillés et plus surchargés de travail que par le passé. Le trésor royal ne retire rien, et n'a jamais rien retiré de ces colonies, non plus que de celles formées par les Gouverneurs. Ce qu'on ne peut pas se dissimuler, c'est que depuis le départ des Jésuites, quelques-uns de ces Indiens ont fait un peu de progrès dans la civilisation, et jouissent d'un peu plus d'aisance, dont ils sont redevables au commerce qu'ils font, aux troupeaux et aux petites possessions qu'ils ont en propre. Ils s'habillent généralement à l'Espagnole ; mais la totalité de ces colonies étant plus négligée que sous les Jésuites, il en résulte que la moitié du pays qu'elles occupent est déserte, et que les Indiens libres s'étendent de toutes parts, et vivent pêle-mêle avec les Espagnols.

Elle est encore trompée dans le gouvernement de ces colonies par ceux qui y succédèrent aux Jésuites.

Effets du régime des Jésuites et de celui de leurs successeurs.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire quelque chose des usages des Indiens sous l'administration des Jésuites : ce que nous allons faire en rapportant succinctement ce que nous en apprend Azara dans sa relation. On ne peut douter, dit-il, que le gouvernement des Jésuites ne fût arbitraire dans leurs colonies, et qu'ils pouvaient disposer des biens de toutes les communautés ainsi que de la main d'œuvre des Indiens, aussi librement que le font maintenant leurs successeurs ; mais il faut pourtant convenir que les premiers joignaient à cette conduite arbitraire une certaine modération que n'ont pas les seconds. Le travail qu'ils exigeaient d'eux ne durait pas plus de la moitié de la journée, encore avait-il l'apparence d'une fête : car la troupe des ouvriers y était toujours conduite en procession au son des instrumens, et ayant à sa tête la statue de la

Usages des Indiens sous les Jésuites.

Travaux.

(1) V. Azara, chap. 13.

Vierge ou de quelque Saint qu'on portait sur un brancard, et qu'on déposait dans une espèce de chapelle faite de branchages, où elle restait pendant tout le tems du travail. Voy. la planche 34.

Manufactures. Tous les ouvrages à l'aiguille se fesaient par les musiciens, les sacristains et les choristes, et les femmes ne s'occupaient que de la filature du coton. Les toiles que fabriquaient les Indiennes, à l'exception de ce qui se consommait pour l'habillement de la colonie, se vendaient dans les villes Espagnoles, où elles étaient transportées ainsi que le coton, le tabac, les légumes secs et l'herbe du Paraguay. Ce transport se fesait par eau sur des barques qui appartenaient aux Jésuites, et les Indiens recevaient en retour de ces objets les marchandises dont ils avaient besoin.

Fêtes etc. Les Jésuites ne laissaient pourtant pas de donner à leurs colons des fêtes, des danses et des combats de taureaux. Dans toutes ces occasions et autres rassemblemens publics, ils paraient les acteurs de la cérémonie, ainsi que les officiers municipaux, des habillemens les plus somptueux qu'on pût trouver en Europe, d'où ils les fesaient venir à cet effet. L'art de parler aux sens leur était parfaitement connu. Le curé ou directeur de la colonie ne se laissait voir que d'un petit nombre d'Indiens, avec lesquels il était obligé d'être en relation pour les soins de l'administration. Le vice-curé même n'entrait jamais dans les habitations; et quand il devait administrer les sacremens à quelque malade, on transportait celui-ci dans un lieu près du collège, et le Jésuite s'y fesait porter en litière. Mais à l'église, le curé et le vice-curé se montraient dans un appareil imposant, vêtus d'habillemens magnifiques, et suivis d'un cortège nombreux de sacristains, de choristes et de musiciens non moins richement vêtus. L'église de la colonie était non seulement un des plus beaux édifices du Paraguay, mais elle était encore décorée à l'intérieur d'autels superbes, de sculptures, de dorures et autres ornemens précieux.

Etait-ce donc pour se donner plus d'importance à eux-mêmes que les Jésuites tenaient leurs colons dans un état aussi pitoyable de misère et d'ignorance? On serait tenté de le croire. Les premières connaissances qu'on a pu se procurer sur leurs missions ont donné des motifs plausibles de penser qu'ils avaient abusé de la confiance publique. Les progrès des Indiens dans la civilisation, dit Azara, se réduisaient à bien peu de chose, d'après ce que j'ai pu remarquer dans leurs colonies. Aucun d'eux n'entendait la langue Es-

Si les Indiens ont fait des progrès dans les sciences et dans les arts.



Gallo Gallina inc.

pagnole, ni n'avait la moindre notion d'aucune science. Il n'y avait que ceux destinés à tenir les comptes de l'administration qui sussent lire et érire. Quant aux arts, le coton, dont il se fesait d'abondantes récoltes dans toutes les colonies, n'était employé par ces Indiens qu'à la fabrication d'une étoffe grossière à l'usage des esclaves, dont ils se fesaient des vêtemens: le surplus était envoyé au dehors. Il semble que les Jésuites craignaient de les trop instruire: car, malgré le soin qu'ils avaient de faire venir de leurs confrères d'Europe pour leur apprendre la peinture et la musique, ainsi que les métiers de forgeron et d'orfêvre, ils les tenaient tellement en arrière dans chaque chose, que ces élèves n'en avaient jamais qu'une routine bien imparfaite.

Voici en peu de mots la manière dont les Jésuites habillaient et logeaient les Indiens. L'habillemant des hommes se composait d'une chemise, de pantalons, d'un *poncho* de l'étoffe grossière dont nous venons de parler, et d'un bonnet de coton: aucun d'eux n'avait de chaussure. Toutes les femmes, sans exception, n'avaient pour vêtement qu'une chemise sans manches, serrée sur les flancs avec une ceinture qui n'empêchait guères de voir comment elles étaient faites. Les hommes avaient les cheveux coupés: les femmes les portaient longs mais en queue comme les soldats; elles ne les déliaient que pour entrer dans l'église où elles se tenaient toujours la tête nue. Voy. la planche ci-dessus. Ces Indiens logeaient tous ensemble dans une grande chambre fort longue, où l'on ne pensa que très-tard à faire des séparations de trois toises en trois toises, dont chacune était occupée par une famille, mais sans lit ni meubles quelconque. *Habillement et habitations.*

Les moines qui ont remplacé les Jésuites ont prétendu que les Indiens, dont ces derniers avaient eu la direction pendant près de deux siècles, n'avaient que très-peu de connaissances en religion. Plusieurs personnes se sont indignées de cette relation, qu'elles ont crue être l'effet d'anciennes rivalités et de jalousie de métier. Ce que l'on sait de positif et indépendamment des relations de ces moines, c'est que tous ces colons étaient baptisés, et savaient l'oraison dominicale ainsi que les préceptes du décalogue; et que les enfans des deux sexes allaient ensemble chaque jour les réciter devant la porte de l'église. Quant aux adultes, on jugera de leurs connaissances en religion par le récit suivant. « On m'a même assuré, dit Azara, qu'à l'approche de Pâques, un Indien appelé *Mayor*, allait la veille chez le vice-curé pour lui demander combien d'Indiens il *Quelles connaissances ils avaient de la religion.*

était dans l'intention de confesser le lendemain. Lorsque le vice-curé le lui avait dit, ce Mayor, qui était une espèce d'officier, rassemblait les premiers Indiens qu'il trouvait, et les conduisait à l'église. Tandis qu'un d'eux était à se confesser, les autres l'attendaient à la porte, pour lui demander de quels péchés il s'était confessé, et de quelle humeur était le confesseur. S'il disait de s'être confessé d'avoir transgressé le sixième précepte, et que le Père s'était mis en colère, ils convenaient entr'eux de s'accuser plutôt d'avoir volé une vache ou un dinde, dans l'opinion que le confesseur ayant épuisé toute sa mauvaise humeur sur le premier péché, écouterait les autres avec plus d'indulgence. Malgré cet excès d'ignorance, ces colons montrent à l'église une gravité et une décence vraiment admirables : ce qui ne peut s'attribuer, selon moi, qu'à leur caractère naturellement paisible, sérieux et taciturne „. Nous n'examinerons pas si les nouveaux pasteurs se sont mieux conduits que leurs prédécesseurs envers ces Indiens ; nous observerons seulement qu'ils n'ont pas été taxés comme ces derniers d'avoir fait de la religion un instrument de politique. Nous ne pouvons nous empêcher, en finissant cet article, d'exprimer notre surprise de la bonne opinion que manifeste Malte-Brun dans le 109.e livre de sa Géographie Universelle à l'égard des établissemens des Jésuites en disant, que la religion, l'histoire et la géographie en déploreront la perte ; et que si depuis l'expulsion de ces religieux les Indiens continuent à faire des progrès dans la civilisation, s'ils jouissent de quelqu'aisance, s'ils s'habillent à l'Espagnole, et s'ils ont en propre quelques fonds de terre, ces avantages ne sont que des fruits de cet arbre magnifique, qu'une politique aveugle a renversé, sans avoir pu néanmoins le déraciner entièrement.

Buenos-Ayres. Villes.

Le gouvernement de Buenos-Ayres proprement dit comprend, outre la petite ville de Santa-Fè, la capitale de tout le pays. La ville de Buenos-Ayres, fondée en 1535, est la résidence d'un vice-Roi, d'un Evêque, et le siège d'une audience et de plusieurs établissemens publics ; elle est située dans une plaine au bord du fleuve de la Plata, à 70 lieues de son embouchure. Ses rues sont larges et droites, mais toutes ne sont pas pavées. Son port est très-exposé aux vents : ce qui fait que les vaisseaux sont obligés de s'arrêter à trois lieues de là, pour ne pas échouer sur des bancs de sable. Ceux de moyenne grandeur entrent dans une petite rivière appelée *Ruscello di Buenos-Ayres*, où ils trouvent toute la sûreté et les

33.



Fumagalli F. A.T.

commodités nécessaires pour leur déchargement et leur carénage; mais il faut que le vent fasse remonter la marée au dessus du niveau ordinaire, pour qu'il puisse franchir la barre qui se trouve à son embouchure. La cathédrale est bâtie depuis peu, et l'on compte dans la ville cinq paroisses, deux couvents de religieuses, quatre de religieux, un hôpital pour les hommes, un autre pour les femmes, un hospice pour les enfans trouvés, et un autre pour les orphélines. Il y a un commissaire de l'inquisition, et un collège où l'on enseigne les sciences. Le vice-Roi fait sa résidence dans un fort, qui donne sur le fleuve et sur la ville. Voy. la planche 35. Buenos-Ayres est le centre de tout le commerce des provinces du Pérou avec l'Espagne. Les marchandises y arrivent de l'ancien continent, et celles destinées pour l'intérieur sont transportées sur des charrettes attelées de bœufs. Les conducteurs marchent en caravanes pour se défendre contre les indigènes indépendans. La population de cette ville s'élève aujourd'hui à 40,000 âmes selon Azara, et à 60,000 selon Malte-Brun. On y jouit de plus de liberté que dans la plupart des villes Espagnoles. Les Créoles ont une aversion décidée pour les Européens et le gouvernement Espagnol, aversion qui est cependant moins forte chez les habitans de la campagne. Les hommes sont élevés en général avec beaucoup de négligence, mais on vante l'amabilité des femmes.

Créoles de Buenos-Ayres.

On trouve des notions plus récentes sur les habitans de Buenos-Ayres dans un voyage de cette ville à Santiago en Chili, fait en 1817 par M.r Provost juge aux Etats-Unis, et commissaire de cette république dans l'Amérique méridionale (1). A peine, dit ce voyageur, je fus arrivé à Buenos-Ayres, que tous les Créoles de distinction vinrent me faire visite, m'invitèrent à venir chez eux et me comblèrent de politesses. Ils me parurent d'un caractère doux, aimable, gai et porté aux amusemens. Ils se réunissent souvent les uns chez les autres dans la soirée, qu'ils passent à jouer aux cartes, ou à entendre jouer de quelqu'instrument et à danser. Quoique doués d'un esprit vif et d'une imagination ardente, sans avoir pourtant aucun objet qui les anime ou les intéresse particulièrement, ils ne laissent pas de consumer une partie de leur tems au jeu de cartes ou de dez. Les femmes sont également vives et bien faites; elles ai-

Leurs usages modernes.

Réunions.

(1) V. Nouvelles Annales des Voyages etc. *Paris*, 1820, tom. IV. part. II. pag. 335.

ment la conversation, et la soutiennent avec beaucoup d'agrément. J'en ai vu peu d'une beauté régulière, mais elles se font remarquer par leurs yeux noirs et brillans, et par l'expression de leur physionomie; elles sont en outre spirituelles et désirent de s'instruire; elles ont un goût particulier pour la musique, jouent de plusieurs instrumens, chantent à merveille et dansent avec beaucoup de grâce.

Amusemens. Il règne dans leurs sociétés appelées *tertulias* un air de gaieté qui les rend extrêmement agréables; elles se parent avec élégance, et suivent les modes de France. Leur danse est avantageuse au développement de leurs formes; c'est une espèce de contredanse Anglaise, dans laquelle les danseurs se tiennent deux à deux les bras entrelacés, et forment un groupe avec un autre couple, à peu près comme dans l'Allemande; la mesure de cette sorte de danse est lente, ses figures sont très-compliquées, et les danseurs y présentent des groupes mobiles, dont les diverses attitudes produisent un effet très-piquant. Le menuet est aussi en usage, et dansé par les personnes de tout âge. Les principaux rafraîchissemens qu'on offre dans ces réunions sont des sucreries, du *maté*, et une infusion d'herbe du Paraguay.

Carnaval. Le carnaval était commencé, et les amusemens y étaient les mêmes qu'en Espagne. Je fus arrosé d'eau de senteur au théâtre, qui est petit et mal construit: je le fus également en allant à la place où se donnait le combat des taureaux. On ne voyait dans les rues, aux portes, aux fenêtres, et sur les toits des maisons appelées *azotcas*, que des femmes avec des bassins pleins d'eau, et des gobelets de cire qui contenaient de l'eau de senteur. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de les éviter, je me munis de gobelets semblables, et tout en me défendant de mon mieux, je passai à travers ces lignes périlleuses, et arrivai tout trempé à l'amphitéâtre des taureaux. Je fus conduit dans la loge du *cabildo*, ou magistrat, et fus surpris de la magnificence du coup-d'œil. Le lieu de la scène était une vaste enceinte circulaire avec des siéges tout alentour, disposés en files les unes au dessus des autres, et garnis de spectateurs élégamment vêtus. Au dessus de ces siéges, il y avait une rangée de loges pour les personnes de condition. Le cabildo était entouré d'un détachement de troupes, et avait devant lui une musique militaire. Les fréquentes représentations de ce spectacle familiarisent le peuple avec le sang, et contribuent à le rendre plus féroce.

Gouvernement.

L'administration de la justice était singulièrement relâchée à Buenos-Ayres. Les assassinats y étaient fréquens, et les délits les plus atroces y restaient impunis. On voyait exposés tous les matins devant le palais du cabildo les cadavres des personnes qui avaient été tuées dans la nuit, pour les faire reconnaître de leurs amis, ou pour obtenir des gens charitables de quoi faire les frais de leurs funérailles.

Défiance et astuce des Créoles.

Pendant le tems que j'ai passé parmi ces Créoles, j'ai eu lieu de m'apercevoir qu'il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir d'eux des notions satisfesantes sur leur pays: car la crainte de se compromettre fesait qu'ils ne répondaient jamais directement à mes demandes; et dans le doute où ils étaient qu'elles ne cachassent quelque motif insidieux, ils cherchaient à les éluder ou ne me donnaient que de faux renseignemens. Ce caractère, qui est particulier aux Créoles, est l'effet d'une longue oppression, et qualifié avec raison du nom de *malicia* en Espagnol. Cette disposition s'allie à beaucoup de pénétration dans les Créoles. Ils voient toujours un dessein prémédité dans les actions les plus simples: la crainte d'être trompés par autrui les rend souvent dupes eux-mêmes; ils sont tellement habitués à la ruse, qu'ils trahissent sans cesse la vérité. Ce penchant a néanmoins cédé à l'esprit de parti. Je n'ai jamais pu parvenir une seule fois à le vaincre dans aucun Créole, avant d'avoir été particulièrement connu de Don * * *, homme qui ne tenait à aucune faction. Il me procura avec tout l'empressement possible des notions exactes sur son pays, sur la marche de la révolution et sur les divers partis. Avant la révolution, la galanterie et le jeu fesaient l'unique occupation des Créoles; ils servaient d'aliment à leurs passions et en attisaient l'activité; mais maintenant les choses ont bien changé.

Peuple etc.

La condition du peuple est généralement heureuse: le prix de la main-d'œuvre est très-élevé dans la capitale, et les propriétés sont extrêmement divisées dans les campagnes. La classe des agriculteurs est composée de petits propriétaires, et de fermiers, qui ont des terres à bail à des prix modérés.

Usages des agriculteurs.

Presque tous les indigènes convertis, plus de la moitié des habitans du Paraguay, ceux des rives du fleuve de la Plata et des villes font leur occupation de l'agriculture; mais comme ce métier est pénible, il n'est embrassé que par ceux qui n'ont pas les moyens de se livrer au commerce, ou d'acheter des terres ou du bétail

pour faire les pâtres, ou bien par les journaliers qui ne peuvent trouver de troupeaux à garder. Les habitations des cultivateurs Espagnols, situées dans l'intérieur des terres, et à de grandes distances les unes des autres, ne sont généralement que des baraques basses et couvertes en paille. Elles sont faites avec des pieux enfoncés en terre les uns à côté des autres, et dont les intervalles sont remplis de chaux et de terre.

Pâtres Espagnols.

Les cultivateurs ont beaucoup plus de mœurs, et sont plus civilisés et mieux habillés que les pâtres. Les Espagnols qui ont embrassé la vie pastorale sont presque réduits à l'état sauvage, et le nombre en est considérable: car il ne s'agit pas moins que de la garde de douze millions de vaches, de trois millions de chevaux et d'une immense quantité de brebis répandus dans ces vastes contrées: de ce nombre il n'y a pourtant que le sixième qui appartienne au Paraguay, le reste est dans le pays de la Plata. Il est à observer encore qu'on n'entend parler ici que du bétail domestique, car on évalue en outre à plus de deux millions les vaches, et à plusieurs milliers les chevaux qui vivent dans l'état sauvage. Cette multitude d'animaux domestiques est divisée en un grand nombre de troupeaux particuliers, dont chaque propriétaire a ses paturages. Il en est un près de Buenos-Ayres de cinq lieues carrées, qui passe pour être peu considérable, et ne serait qu'une chose ordinaire au Paraguay. Les pâtres ont dans cet espace leur habitation, qui n'a ni portes ni fermetures quelconque, et dont ils bouchent les ouvertures avec des peaux de vache pendant la nuit. Le chef est ordinairement marié, mais ses garçons ne le sont jamais, à moins que ce ne soient des nègres, des mulâtres ou des Indiens Catholiques échappés de leurs bourgades, qui sont pour la plupart mariés, et dont les femmes et les filles servent souvent de passe-tems aux célibataires, cette sorte de gens n'ayant aucune idée de continence ni de mœurs.

Animaux domestiques et sauvages.

Usages et mœurs des pasteurs. Leurs habitations.

Occupations.

Ces pâtres ne conduisent point comme en Europe leurs troupeaux aux paturages. Une seule fois la semaine ils sortent à cheval suivis de leurs chiens, et parcourent au grand galop tout leur domaine en poussant de grands cris. A ce signal les vaches accourent de toutes parts, et se rendent dans un grand enclos où on les tient quelque tems, puis on les renvoie aux paturages. Cette précaution a pour but de les empêcher de s'accoutumer à s'éloigner des domaines du maître. On en fait de même avec les chevaux. Les pâtres emploient le reste de la semaine à châtrer et à dompter quelques-uns de ces bestiaux, ou bien ils restent en repos.

L'éloignement des habitations, qui se trouvent à quatre, à dix, et quelquefois à trente et à quarante lieues les unes des autres, et le peu d'églises répandues dans ces immenses solitudes, font que ces colons vont rarement à la messe. A la naissance de leurs enfans ils les baptisent eux-mêmes, s'ils savent le faire, ou diffèrent cette cérémonie jusqu'à leur mariage, pour la célébration duquel elle est indispensable. Lorsqu'ils peuvent aller à la messe, ils l'entendent à la porte de l'église et à cheval. Un point essentiel de religion pour eux c'est d'être inhumés en terre sainte, et ils ne négligent pas de remplir ce devoir envers leurs parens et leurs amis. Mais pour cela, et vu l'éloignement des églises, ils laissent auparavant putréfier dans leurs champs les cadavres sous un tas de pierres et de feuilles, et lorsqu'il n'en reste plus que les ossemens, ils les prennent et les portent au prêtre pour qu'il leur donne la sépulture. Leurs obsèques les plus pompeuses, lorsqu'ils ne sont pas à plus de vingt milles de l'église, sont de revêtir le défunt de ses plus beaux habits, de le mettre à cheval, en le soutenant avec deux bâtons en croix, ensorte qu'à le voir on le croirait vivant, et de le transporter ainsi à l'église. *Religion.*

Il font leur unique nourriture de la viande de vache, et ne mangent de l'animal que les côtes, le milieu de la cuisse, les entrailles, et jettent le reste : ce qui fait que les alentours de leurs habitations sont encombrés d'ossemens et exhalent une odeur infecte, qui y attire une infinité d'insectes et d'oiseaux de proie. C'est particulièrement dans le pays de la Plata, où il y a plus de bétail que partout ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, qu'il se fait une consommation de viande aussi considérable : car au Paraguay on coupe celle qui ne se mange pas de suite en tranches de l'épaisseur d'un doigt, qu'on fait sécher pour les tenir en réserve. Ces Indiens ne connaissent d'autre manière de la manger que rôtie et sans sel. Ils se nettoyent la bouche avec le dos de leur couteau, et s'essuyent les doigts à leurs bottes ou à leurs jambes. Ils ne boivent qu'après leur repas, se moquent des Européens qui mangent des légumes et de la salade, et ont l'huile en aversion. *Nourriture.*

L'habillement des chefs-pasteurs, qui sont les propriétaires des troupeaux, consiste en une veste, une camisole, une paire de pantalons et de caleçons blancs, une paire de bottines, un chapeau et un *poncho* ou pièce d'étoffe de laine ou de coton fabriquée dans la province du Tucuman, de sept palmes de largeur sur douze de longueur, et qui a une ouverture au milieu pour y passer la tête. *Habillement.*

Les garçons ne portent qu'un morceau d'étoffe grossière, qu'ils s'attachent autour des reins avec une corde : plusieurs d'entr'eux sont sans chemise, mais tous ont le chapeau, le *poncho* et des espèces de demi-bottes qu'ils se font avec la peau des jambes de poulain. Ils laissent ordinairement croître leur barbe fort-long, et se la coupent eux-mêmes quand il le veulent avec leur couteau. Les femmes vont nu-pieds, et n'ont qu'une chemise sans manches, qu'elles se lient autour des reins avec une courroie. Celles qui n'en ont point d'autres pour se changer vont la laver à la rivière, et après l'avoir fait sécher au soleil elles la remettent, et s'en reviennent chez elles. Elles ne savent en général ni filer ni coudre, et toutes leurs occupations se bornent à balayer la maison, à allumer le feu pour faire rôtir la viande, et à préparer l'eau pour mettre en infusion l'herbe du Paraguay. Les femmes des chefs-pasteurs sont un peu mieux vêtues, et les garçons ont de quoi se changer.

Ameublement. L'ameublement de ces pâtres est parfaitement en harmonie avec le reste, et se réduit à un seau pour puiser de l'eau, une corne vide qui sert de verre, quelques broches en bois pour faire rôtir la viande, et une espèce de broc en cuivre pour y faire infuser l'herbe du Paraguay. Lorsqu'ils veulent se faire du bouillon, ils coupent la viande en tranches bien minces, et à defaut de ce vase ils la mettent dans leur corne, et l'entourent de braise jusqu'à ce que l'eau bouille, et que la viande soit cuite. Quelques-uns ont une marmitte, une assiette, deux sièges, avec un lit porté sur quatre bâtons et recouvert d'une peau de vache. D'autres n'ont pour se coucher qu'une peau du même animal étendue par terre. Ceux qui n'ont ni bancs ni chaises s'asseyent sur les talons, ou sur un crâne de cheval.

Autres usages particuliers à leur condition A peine un enfant à-t-il quelques mois que son père ou son frère le prend dans ses bras, et le promène à cheval par la campagne ; lorsqu'il se met à pleurer il le rapporte à sa mère pour qu'elle lui donne à téter. On continue à lui faire faire cet exercice, jusqu'à ce que devenu un peu plus grand, il puisse se tenir seul à cheval, et alors on lui en donne dans les commencemens un qui soit *Education etc.* âgé et tranquille. Voilà en quoi consiste toute l'éducation des enfans chez ce peuple pasteur. Accoutumés à ne voir que des lacs, des rivières, des déserts, des hommes nus et errans qui donnent la chasse à des taureaux et à des bêtes féroces, et privés de toute autre connaissance, ces enfans contractent l'habitude d'une sauvage



G. Gallina inc.

indépendance. Ils n'ont aucune idée d'ordre ni de calcul, et ne savent ce que c'est que décence, que pudeur, ni même qu'obéissance, n'ayant jamais sous les yeux que l'exemple de personnes qui ne font que leur propre volonté. L'habitude où ils sont de voir tuer des animaux chaque jour, fait que l'aspect du sang ne leur cause aucune émotion ; et la pitié dont rien ne peut leur donner l'idée dans leurs déserts, est un sentiment qui leur est presqu'inconnu. Ces Indiens sont très-robustes et peu sujets aux maladies, surtout les métis, et ils font peu de cas de la vie. Ils ont en aversion l'état de domesticité ; et la vanité, qui a tant d'empire sur les Espagnols des villes, en a si peu sur eux, qu'ils n'ont aucune répugnance pour les fonctions les plus serviles, lorsqu'il s'agit de la garde des troupeaux, quand même ils devraient se trouver en compagnie de Nègres, de Mulatres, d'Indiens, et sous un chef-pasteur de ces mêmes classes, malgré tout le mépris que les Espagnols ont pour elles. Leur vie tout-à-fait indépendante fait qu'ils ne s'affectionnent ni au sol, ni à leur maître, quelque bon traitement qu'ils en reçoivent ; souvent même ils l'abandonnent brusquement sans le saluer.

Leur hospitalité.

Privés des douceurs de la conversation, ils ne connaissent point l'amitié ; ils sont néanmoins très-hospitaliers, et donnent aux voyageurs qui se présentent des vivres et le logement, sans leur demander qui ils sont, où ils vont, ni combien de tems ils doivent s'arrêter chez eux. Il sont pourtant assez enclins à la défiance et à la tromperie, comme on le voit au jeu de cartes pour lequel ils sont passionnés.

Jeu.

Ils jouent assis sur leurs talons, en tenant sous leurs pieds la bride de leur cheval, dans la crainte qu'on ne le leur vole, et ont souvent le couteau ou le poignard planté à coté d'eux en terre, toujours prêts à s'en servir contre leur joueur dans le cas où il voudrait les tromper. Voyez la planche 36. Ils jouent d'un seul coup tout ce qu'ils ont, et avec le plus grand sang-froid. L'argent qu'ils ne perdent point de cette manière est également consumé en débauche, qui consiste à payer de l'eau de vie à la compagnie qui se trouve souvent réunie dans les habitations des chefs-pasteurs, lesquels tiennent une espèce de petite boutique où il vendent de cette liqueur et autres bagatelles. L'usage est donc de faire remplir une grande bouteille d'eau de vie, de la transmettre à la ronde, et de la faire remplir de nouveau lorsqu'elle est vide, tant que celui qui fait cette générosité a un sou dans sa poche. La politesse veut qu'on accepte son invitation, et ce serait lui faire un affront que

Musique. de la refuser. Comme il y a toujours une guitare dans ces sortes de lieux, le traitement devient encore plus splendide s'il se trouve dans la compagnie quelqu'un qui sache jouer de cet instrument: car alors l'intervalle de tems qui s'écoule depuis que la bouteille est vide jusqu'à ce qu'elle soit remplie, se passe gaiement à entendre les accords et les chants du virtuose, auxquels le reste de la troupe mêle aussi quelquefois ses accens.

Manière de monter à cheval. L'habitude où sont ces Indiens d'être à cheval dès leur enfance, comme nous venons de le dire, fait que ce sont les cavaliers les plus lestes et les plus infatigables qu'on connaisse. On dirait qu'ils ne savent point aller à pied: car non seulement ils ne passeraient pas d'un côté de la rue à l'autre sans être à cheval, mais encore ils pêchent, tirent de l'eau, et font la conversation dans cette position. Quant à leur agilité, il faudrait, pour s'en former une juste idée, les voir manier un cheval, même indompté et sauvage: ce qui devient encore plus surprenant lorsqu'on voit les mauvais harnais dont ils se servent, et la manière défectueuse dont ils tiennent leurs genoux, leurs jambes et la pointe du pied. A l'habileté particulière qu'ils ont pour l'équitation, ils joignent une vue perçante, qui leur fait distinguer à la distance d'une demi-lieue, et dans un haras nombreux répandu dans la campagne, les chevaux qu'ils veulent y reconnaître. Une autre qualité qui leur est également propre, c'est de voir au premier coup-d'œil le meilleur gué que puisse avoir une rivière. De même, dans les solitudes immenses et parfaitement planes qu'ils habitent, où il n'y a ni arbres, ni montagnes, ni fleuves, ni routes qui puissent leur servir de point de reconnaissance, et sans le secours de la boussole, ils savent parcourir en ligne droite de grandes distances, sans jamais s'écarter de cette ligne, ni faire le moindre détour. Tels sont les pasteurs de la Plata et du Paraguay.

Qualités particulières.

Autre race d'Espagnols errans dans les déserts. Il existe encore dans ces vastes plaines une autre race d'hommes dont il importe que nous fassions mention, moins à cause de sa manière encore plus singulière de vivre, que pour se trouver aujourd'hui, par l'effet des évènemens de ces derniers tems, dans une situation à pouvoir influer considérablement sur le sort de ces contrées. Ces Américains sont, ainsi que les pâtres dont nous venons de parler, issus de sang Espagnol. Jetés par un concours inexplicable de vices, et peut-être de calamités, hors de toute société humaine, ils n'ont aucun goût pour le travail, se refusent à toute e-

pèce de service domestique, quelqu'avantage qu'on leur propose, et préfèrent à toute autre la vie misérable qu'ils mènent : la plupart d'entr'eux vont presque nus (1). Ils font également leur nourriture de la viande de vaches sauvages, auxquelles ils donnent la chasse dans ces déserts ; ils enlèvent aussi les femmes qu'ils peuvent attraper, les emmènent dans leurs petites cabanes à l'entrée des forêts, et vivent avec elles dans la plus tendre union (2). Lorsque leur famille est dépourvue de tout et dans le plus grand besoin, l'homme part seul et va dérober dans les paturages des Espagnols quelques chevaux pour les aller vendre au Brésil, et en rapporter ce qui lui est nécessaire.

Ce sont là les soldats que le général Artigas à rassemblés sous ses drapeaux, et ce sont les seuls d'entre les Espagnols Américains qui semblent capables de soutenir avec quelque succès le parti de l'indépendance ; mais ce sera l'indépendance d'une horde de Tartares. Ces peuples errans ont des intérêts bien différens de ceux des négocians de Buenos-Ayres, et déjà la discorde s'est mise parmi ces deux classes d'insurgés ; mais pourtant la nature assure le triomphe aux premiers.

Les végétaux et les animaux des plaines immenses qui s'étendent aux environs de Buenos-Ayres, diffèrent considérablement de *Productions de Buenos-Ayres.*

(1) « J'en ai rencontré plusieurs, (Azara, ouvr cité chap. 15), et quand j'ai demandé à quelqu'un d'eux s'il voulait venir à mon service pour avoir soin de mes chevaux, ou pour quelqu'autre objet, il m'a répondu avec le plus grand sang-froid : *Je cherche aussi quelqu'un qui veuille me servir ; voulez-vous le faire ? As-tu de quoi me payer ?* lui répondais-je : *je n'ai pas un liard*, répliquait l'autre, *mais je voulais voir si vous ne seriez pas disposé à me servir pour rien* ».

(2) « Il m'est arrivé (idem, ibid.) de découvrir et d'arrêter plusieurs de ces Indiens, et de trouver même avec eux les femmes qu'ils avaient enlevées. Une d'elles, qui était Espagnole, jeune et belle, et qui depuis dix ans vivait avec cette espèce de gens, ne voulait pas retourner dans sa famille, et s'affligeait de ce que je voulais l'y contraindre. Elle me raconta que son ravisseur, qui s'appelait *Cuenca*, avait été tué par un autre ; le second par un troisième, et le troisième par un quatrième qui était son dernier mari. Cette femme ne prononçait jamais le nom du premier *Cuenca* sans verser des larmes, en me disant que c'était le premier homme de la terre, et que sa mère devait être morte en lui donnant le jour, pour qu'il n'en naquît pas d'autres semblables à lui.

ceux du Paraguay. Le *durasno*, qui est un fruit semblable à la pêche, et semble n'en être qu'une variété transplantée de l'Europe, y vient en abondance ; et notre blé y réussit parfaitement. L'yaguar y est d'une grosseur considérable; mais le singe, le tapir et le caïman disparaissent, ou deviennent extrêmement rares au delà des 32.e et 33.e degrés de latitude. Le chat des Pampas, le *quouya*, nouvelle espèce de *cavia* qui se trouve aussi dans le Tucuman; le lièvre *vizcacha* qui habite sous terre en troupes innombrables; le lièvre des Pampas, dont le poil sert à faire des tapis moelleux; l'autruche Magellanique, qui aime les plantes salines et les plaines battues par les vents, sont les principaux animaux de la région de Buenos-Ayres. On y rencontre, outre les bœufs et les chevaux, de nombreuses troupes de chiens d'Europe qui sont devenus sauvages, et se font redouter des habitans de la campagne.

Régions non occupées.

Au sud de Valdivia et de Buenos-Ayres on trouve de vastes pays habités par de petites tribus d'indigènes, la plupart indépendantes par le fait, mais dont l'Espagne possède la souveraineté selon le droit politique de l'Europe et tous les traités. Après avoir fait la conquête de ces contrées, les Espagnols en comprirent les côtes occidentales, jusqu'au détroit de Magellan, dans le royaume du Chili; mais les côtes orientales sont considérées comme appartenant à la vice-royauté de la Plata. Les géographes Anglais protestent contre ces divisions, en disant que ces pays sont absolument indépendans, et qu'il est permis à toutes les nations d'y former des établissemens.

Araucanie.

Nous avons déjà parlé des îles de Chiloé et de l'archipel volcanisé de celles de Chonos. Plus au sud vient la grande péninsule des trois montagues, et ensuite le golfe de Pennas. Les peuples indigènes de cette côte semblent appartenir tous à la race des Moluches, auxquels les Espagnols ont donné le nom d'*Araucanos*, que la poésie a consacré. Les Moluches propres habitent le fertile et riant pays, qui se trouve entre les rivières de Bobbio et de Valdivia. La richesse de son sol, l'abondance et la salubrité des eaux qui l'arrosent, et la température de son climat, font qu'il ne le cède en rien aux plus belles contrées du Chili proprement dit. Les Cunches s'étendent depuis Valdivia jusqu'au golfe de Guayateca. On trouve les Huiliches depuis l'archipel de Chonos jusque vers le golfe de Pennas: selon quelques relations ils poussent leurs excursions jusqu'aux environs de l'entrée du détroit de Magellan. Ces deux tribus sont alliées des Moluches proprement dits. Les hommes qui les compo-

Tribus diverses. Moluches.

Cunches, Huiliches.

sent sont grands dans la partie montueuse, et d'une taille moyenne vers les côtes : leurs traits sont plutôt réguliers, et leur teint n'est pas très-brun ; ils ont beaucoup de liaisons avec les Espagnols, qui ne dédaignent pas d'acheter quelques-unes de leurs femmes. Ils s'occupent un peu d'agriculture, recueillent quelques fruits et font une espèce de cidre ; mais leurs richesses consistent particulièrement en bétail ; ils ont aussi une quantité de chevaux, de bœufs, de guanacas et de vigognes. Les bœufs et les guanacas leur fournissent une nourriture abondante ; et avec la laine de vigogne ils se font des *ponchos* et des manteaux : ce sont de vrais Tartares (1) depuis qu'ils ont des chevaux qui leur viennent de ceux des Espagnols. Ils se rassemblent en un moment, font des voyages de deux ou trois cents lieues, dévastent le pays ennemi, et se retirent avec le butin qu'ils ont fait. Mais grâces à la prudence de Don Higgins de Vallenar, Président du Chili, cette nation belliqueuse, qui a dix mille hommes en état de porter les armes, a reconnu il y a trente ans la protection de l'Espagne, et commence à goûter la tranquillité (2). Le commerce des Espagnols avec les Araucans se fait sous l'inspection de deux Indiens pour le maintien de l'ordre. Plusieurs de ces derniers vont travailler comme journaliers dans les possessions des premiers. On voit aussi quelques Espagnols aller s'établir parmi les Araucans, et les mariages même ne sont pas rares entre individus de ces deux nations. Les missions qui y étaient autrefois sous la direction des Jésuites ont été reprises par les Franciscains.

Constitution physique des Araucans.

Mais le *Viagero Universal* (3), ouvrage que nous avons déjà cité plusieurs fois, nous offre des notions bien plus étendues sur ce peuple, et nous allons en extraire quelques-unes qui donneront au lecteur une juste idée de l'état civil et moral de cette nation. Les Araucans sont généralement robustes et bien proportionnés ; ils ont un air martial, sans être cependant d'une taille au dessus de l'ordinaire de l'espèce humaine. Leur teint est d'un brun-roux, et plus clair que celui des autres Américains. Ceux des tribus des *Boroans* sont blancs et blonds ; ils ont les formes arrondies, les yeux un peu petits, mais vifs et pleins d'expression, le nez un peu

(1) La-Pérouse, tom. II. pag. 67, et tom. IV. pag 96 et suiv.

(2) Vancouver, tom. V. pag. 402.

(3) V. Tableau civil et moral des Araucans, traduit de l'Espagnol du *Viagero universal.* Annales des Voyages etc. tom. XVI. pag. 67 et suiv.

camus, la bouche bien faite, les dents égales et blanches, la jambe forte et bien faite, et le pied petit et plat. Ils ont généralement peu de barbe comme les Tartares, et s'arrachent soigneusement tous les poils de dessus le corps. Il n'en est pas de même de leur chevelure qui est touffue; et l'on ne pourrait leur faire un plus grand outrage que de la leur couper. Leurs femmes ont les traits plus délicats, et sont pour la plupart d'un bel aspect. Exemptes des occupations pénibles des peuples civilisés, elles n'ont les infirmités de la vieillesse que dans un âge avancé: leurs cheveux ne deviennent gris qu'à soixante-dix ans; et l'on n'en voit de chauves et de ridées qu'à quatre-vingt. Leur vue, leurs dents et leur mémoire se conservent dans le meilleur état jusqu'à l'âge le plus avancé.

Qualités morales.

Les qualités morales répondent chez ces Indiens aux avantages de leur constitution physique. Ils sont courageux, intrépides, entreprenans, et prodigues de leur vie lorsqu'il s'agit du bien de leur patrie; ils aiment passionnément la liberté et la préfèrent à tout; ils sont jaloux de leur honneur, prévoyans, hospitaliers, reconnaissans, fidèles aux traités, humains et généreux envers les vaincus. Mais toutes ces belles qualités sont ternies par des vices inséparables de l'état presque sauvage où ils vivent, tels que l'ivrognerie, la paresse, la présomption et le profond mépris qu'ils marquent pour tous les autres peuples.

Habillement et parure des hommes.

Les Araucans portent un habillement court, comme plus propre à l'état militaire qu'ils professent. Cet habillement est en laine et consiste en une chemise, en une veste, et en caleçons étroits et courts, avec un manteau en forme de scapulaire appelé *poncho*, lequel a au milieu une ouverture pour y passer la tête, et qui est assez long et assez large pour couvrir les mains sans cependant gêner le mouvement des bras. La chemise, la veste et les caleçons sont toujours de couleur bleu céleste, qui est la couleur favorite de cette nation, comme le rouge l'est des Tartares. Néanmoins les riches en ont de rouges, de blancs et de bleus avec des raies larges d'un fort beau tissu, où sont représentés en broderie d'un joli travail des animaux et des fleurs de toutes couleurs; et tous ces vêtemens sont ornés d'une belle frange à leurs extrémités. Ces Indiens ne portent ni turban ni chapeau, mais seulement un bandeau de laine brodée qui leur ceint la tête comme les diadêmes des anciens Souverains, et qu'ils lèvent un peu pour saluer. Ils ont en outre une ceinture de laine plus large, et ornée avec le même goût. Les per-


G. Gallina f.

sonnes d'un rang distingué portent des bottes en laine, et des pantoufles de cuir appelées *chellé*; mais les gens du peuple vont toujours nu-pieds.

Des femmes.

Les femmes s'habillent avec beaucoup de grâce et de décence. Leur vêtement, qui est tout en laine et de couleur bleu céleste selon le goût de la nation, consiste en une tunique, un bandeau et un mantelet court appelé *ichella*, qu'elles tiennent fermé par devant avec une boucle d'argent. Ce vêtement, consacré par l'usage, ne varie jamais: néanmoins pour satisfaire autant qu'il est possible leur amour pour la parure, elles l'ornent de toutes les bagatelles que le caprice ou la vanité peut leur suggérer. Elles partagent leurs cheveux en tresses, qu'elles laissent tomber avec grâces sur leurs épaules; et de fausses émeraudes, dont elles font beaucoup de cas, brillent sur leur tête. Elles portent des colliers et des bracelets en grains de verre, ainsi que des pendans d'oreille en argent qui sont carrés, et tous leurs doigts sont garnis d'anneaux qui sont pour la plupart du même métal. Voy. la planche 37.

Les Araucans ont plusieurs femmes, et construisent une maison pour chacune d'elles. Dans le choix qu'ils font de leurs meubles ils n'ont égard qu'aux besoins de première nécessité, et ne savent ce que c'est que commodité ni magnificence. Leurs huttes ne forment point de villages réguliers, et sont diéssminées sur le bord des rivières ou dans les champs. Chaque famille fait sa demeure dans la portion de terrein qu'elle tient de ses ancêtres, et dont la culture fournit aux besoins de sa subsistance. Ce peuple naturellement ennemi da la servitude, ne pourrait pas vivre dans des villes murées, qu'il regarde comme autant de prisons.

Divisions politiques, gouvernement, et lois.

L'intelligence des Araucans se manifeste particulièrement dans la régularité des divisions politiques de leur territoire, qui est partagé du nord au sud en quatre *Butal-mapu* ou principautés d'une étendue à peu près égale, qu'ils appellent; *Languen-mapu*, ou pays maritime; *Telbun-mapu*, pays de la plaine; *Inapire-mapu*, pays sous les Andes; et *Pire-mapu*, pays dans les Andes. Chaque *Butal-mapu* est subdivisé en cinq *aillaregue* ou provinces, et chaque *aillaregue* en neuf *regue* ou comtés. Cette division, qui suppose dejà un certain degré de connaissances dans l'administration politique, est antérieure à l'époque de l'arrivée des Espagnols, et sert de base au gouvernement civil des Araucans, qui forme une espèce de république aristocratique. Il y a trois ordres de représentans ou magistrats subordonnés les

uns aux autres, savoir; les *Toqui*, les *Apo-Ulmeni*, et les *Ulmeni*. Les *Toqui* ont le gouvernement des principautés ou *Butal-mapu*; ils sont indépendans les uns des autres, mais confédérés pour le bien public. Les *Apo-Ulmeni* commandent dans les provinces sous leurs *Toqui* respectifs; et les *Ulmeni*, qui sont les chefs des comtés, dépendent des *Apo-Ulmeni*: néanmoins cette dépendance ne s'étend pas au delà des affaires militaires.

Marques distinctives des magistrats.

La marque distinctive des *Toqui* est une hâche de porphyre ou de marbre. Les *Apo-Ulmeni* et les *Ulmeni* portent un bâton surmonté d'une pomme d'argent, avec un anneau du même métal fixé à la moitié de sa longueur. Toutes ces dignités sont héréditaires dans la ligne masculine. Ce gouvernement, qui a l'apparence du système féodal, en a tous les défauts. Les *Toqui* n'ont que l'ombre de la souveraineté: car le pouvoir suprême réside dans le corps entier des chefs, qui décident des affaires importantes dans une diète générale appelée *butacoyag* ou *auca-coyag*, c'est-à-dire grand conseil ou conseil des Araucans. Ce conseil se tient ordinairement dans une vaste prairie, et l'on y délibère sur les affaires publiques dans la joie d'un festin.

Leur code.

Le code des Araucans s'appelle *admapu*, c'est-à-dire coutumes du pays. Et en effet leurs lois ne sont autre chose que d'anciennes coutumes, ou des conventions tacites établies entr'eux, comme il en a été d'abord de la législation chez presque tous les peuples. Les plus claires parmi leurs lois politiques et fondamentales sont celles qui règlent les limites de chaque principauté, la succession dans les familles des *Toqui* et des *Ulmeni*, la confédération, l'élection et l'autorité des Généraux en tems de guerre, le droit de convoquer les diètes, qui appartient aux *Toqui*, et en général tout ce qui concerne le maintien de la liberté.

Les vassaux ne sont sujets à aucune espèce de service personnel, excepté en tems de guerre, et ne payent aucune redevance à leurs seigneurs, qui doivent vivre uniquement du produit de leurs propriétés; il les respectent comme les premiers entre leurs égaux, se soumettent à leurs décisions, et les accompagnent lorsqu'ils sortent de leurs états.

Lois.

Une société dont les mœurs sont aussi simples, et les intérêts si peu compliqués, ne peut avoir beaucoup de lois: les Araucans auraient assez des leurs si elles étaient meilleures et moins arbitraires. Mais le système de leur jurisprudence est très-imparfait: les délits qui emportent la peine capitale sont ceux de haute trahison,

l'assassinat, l'adultère, le vol et la magie. L'homicide peut néanmoins se soustraire à la peine capitale, au moyen d'un accommodement avec la famille de celui qui a été tué. Les pères de famille ne sont sujets à aucune peine s'ils tuent leurs femmes ou leurs enfans. Les prétendus sorciers sont tourmentés par le feu, jusqu'à ce qu'ils aient découvert leurs complices, ensuite on les tue à coups de poignard. Les autres délits sont punis de la peine du talion appelée *thaulonco.*

Les *Ulmeni* sont les juges légitimes de leurs sujets, mais leur autorité n'est que précaire. La sage gravité de la vindicte publique ne se concilie pas avec les idées vagues et grossières des Araucans sur les principes de l'association politique: motif pour lequel la justice distributive est mal administrée chez eux, et souvent abandonnée au caprice des particuliers: les familles qui ont reçu quelqu'offense usurpent fréquemment le droit de poursuivre les aggresseurs ou leurs parens.

Le gouvernement militaire des Araucans est non seulement plus raisonnable et plus régulier que leur gouvernement civil, mais encore il est, à ce qu'il semble, bien supérieur à l'intelligence d'une nation barbare. Dès que le grand conseil a décidé de faire la guerre, on passe aussitôt à l'élection du généralissime, qui doit être pris parmi les quatre *Toqui.* S'il n'est aucun d'eux qui soit jugé digne de cette charge éminente, elle est conférée au plus habile d'entre les *Ulmeni*: celui qui en est revêtu prend le titre de *Toqui*, reçoit la hâche de pierre; et tous les autres *Toqui* doivent déposer la leur, et ne peuvent la reprendre durant cette espèce de gouvernement dictatorial. Avant de commencer les hostilités, le conseil de guerre envoie des ambassadeurs, appelés *Guerqueni*, aux tribus de la confédération, pour les informer de la guerre prochaine, et aux Indiens établis chez les Espagnols, pour les engager à se réunir à leurs compatriotes. Les lettres de créance de ces ambassadeurs sont de petites flèches liées avec un fil rouge, qui est l'emblême du sang. Si les hostilités sont déjà commencées, on joint à ces flèches un doigt de quelqu'ennemi tué. Ce message, appelé *pulquitim*, se fait dans les pays Espagnols avec une telle précaution, qu'il est bien rare qu'on parvienne à le découvrir. Le *Toqui* mande aux chefs des provinces le nombre de soldats que chacun d'eux doit envoyer de son district. Tout Araucan nait soldat, et court se présenter pour aller à la guerre. La nation rassemble ainsi en

Gouvernement militaire.

peu de tems cinq ou six mille hommes, sans le corps de réserve qui est toujours prêt à marcher en cas de besoin.

Troupes. L'armée des Araucans se compose de cavalerie et d'infanterie; ils n'ont commencé à faire usage de la cavalerie, que depuis qu'ils en ont reconnu les avantages dans leurs premières guerres avec les Espagnols. Dès l'an 1568, c'est-à-dire 17 ans après s'être opposés à l'invasion de ces conquérans, ils avaient dans leurs troupes plusieurs escadrons de cavalerie. Leur infanterie est divisée en régimens et en compagnies, les premiers composés de mille, et les secondes de cent hommes. Chaque corps a son drapeau marqué d'une étoile, qui est l'écusson de la nation. Les soldats n'ont point d'uniforme, ils portent seulement sous leur habillement ordinaire des cui-*Leurs armes.* rasses d'un cuir très-dur, et leur casque est de la même matière. La cavalerie est armée de lances et d'épées, et l'infanterie de piques ou de massues garnies de pointes de fer. Voy. la planche ci-dessus. Leurs armes étaient anciennement la fronde, et les flèches qu'ils lançaient avec beaucoup de dextérité; mais presque tous ont maintenant abandonné l'usage de ces armes. L'armée se met en marche au bruit des tambours: l'infanterie va encore à cheval; et lorsqu'elle doit en venir aux mains, elle met pied à terre, et se forme en bataillons. Chaque soldat est obligé d'emporter de chez soi ses vivres comme le fesaient les anciens Romains. Cette provision consiste en un sac de farine de seigle grillée, qu'il détrempe dans l'eau, et dont il se nourrit jusqu'à ce qu'il puisse vivre aux dépens de l'ennemi.

Partage du butin, prisonniers etc. Les dépouilles appartiennent à celui qui s'en empare, sans aucune préférence pour les officiers ni même les *Toqui*, et les prisonniers de guerre sont esclaves jusqu'à ce qu'ils soient rachetés. L'*admapu* ou code prescrit qu'un de ces malheureux soit immolé aux âmes des soldats morts sur le champ de bataille; mais cette loi barbare n'a reçu son exécution qu'une ou deux fois dans l'espace de deux cents *Sacrifice de l'un d'eux.* ans. Le sacrifice se fait de cette manière. Les officiers et les soldats forment un cercle, au centre duquel on plante la hâche, qui est la décoration d'honneur des *Toqui*, au milieu de quatre poignards représentant les quatre *Butal-mapu*. Le prisonnier monté par dérision sur un cheval sans queue et sans oreilles, est placé près de la hâche, le visage tourné du côté de son pays. On lui met ensuite dans les mains un paquet de baguettes et un bâton aigu, avec lequel on lui fait creuser une fosse, où il doit planter ces

baguettes l'une après l'autre en prononçant les noms des plus braves guerriers de sa nation. Les Araucans répondent à chaque nom par d'horribles imprécations, puis on lui fait combler la fosse, comme pour ensevelir la valeur et la gloire des ennemis qu'il a nommés. Aussitôt après, le *Toqui*, ou quelqu'un de ses valeureux champions chargé de cette honorable fonction, l'assomme d'un coup de massue; deux autres lui arrachent le cœur et le présentent encore palpitant au Général qui en suce le sang, et le passe ensuite aux officiers pour qu'ils en fassent de même. Les soldats, après avoir dépouillé le cadavre de ses chairs, font des flûtes avec les os de ses jambes, et portent sa tête au bout d'une pique au milieu des acclamations du peuple, qui, frappant des pieds la terre, entonne un chant martial accompagné du son de ces affreux instrumens. On termine la fète en mettant à la place de la tête du cadavre celle d'un mouton, et l'assemblée s'enivre à la vue de cet horrible spectacle. Si les coups de massue n'ont pas entièrement brisé le crâne, on en fait une coupe dont on se sert pour boire dans les festins comme le fesaient les Scytes.

Congrès pour la paix.

La guerre finie, on tient dans une belle plaine un congrès appelé *huyna-coyag* dans la langue des Araucans. Le président des Espagnols et le *Toqui* s'y rendent chacun avec une escorte qui est réglée par les articles préliminaires. Les quatre *Butal-mapu* y envoient quatre députés, dont le consentement unanime est nécessaire pour la conclusion de la paix. Il y eut cent trente *Ulmeni* avec leur suite composée de deux mille hommes, qui assistèrent au congrès tenu après la guerre de 1723. Les deux parties contractantes prennent leurs logemens à deux milles de distance l'une de l'autre, et les conférences commencent par des cérémonies de chaque côté. En signe de l'amitié future qui doit les unir, on lie ensemble les deux bâtons des *Ulmeni* avec celui du Président Espagnol, et on les pose au milieu de l'assemblée. Un orateur Araucan tenant en main une branche de l'arbre à cannelle, qui est chez cette nation le symbole de la paix, et la main gauche étendue sur les deux bâtons prononce un discours sur les moyens les plus propres à rétablir l'harmonie entre les deux peuples. Le Président Espagnol lui répond par un autre discours analogue aux circonstances, puis l'on établit les articles de la paix, dont la ratification est ensuite accompagnée du sacrifice de plusieurs *chilihuequi* ou chameaux du

Chili (1). Après cela le Président se met à table avec les *Toqui* et les *Ulmeni*, et leur fait des présens au nom de son Souverain. Cette cérémonie se répète chaque fois qu'on envoie à Chilé un nouveau Président Espagnol.

Religion. Le système religieux des Araucans est simple et conforme à leur genre de vie indépendant. Ils reconnaissent un Etre Suprême auteur de toutes choses, qu'ils appellent *Pillan*. L'univers est régi, selon eux, sur le plan de leur organisation politique. Ils disent que l'Etre Suprême est le *Grand Toqui* du monde invisible, et qu'en cette qualité il a ses *Apo-Ulmeni* et ses *Ulmeni*, auxquels il confie l'administration de ce monde. A la première classe des Divinités subalternes appartiennent l'*Epunanum*, qui est le Mars de leur nation; le *Meoulen* ou le Dieu de la bienfesance et l'ami du genre humain; et le *Guecubu* ou l'être malfesant, qui est l'auteur des maladies et de tous les autres maux. Les *Ulmeni* de la hiérarchie céleste des Araucans sont les génies qui président particulièrement aux choses créées, et qui, d'accord avec le Dieu bon *Meoulen*, font ensorte de balancer l'énorme puissance de *Guecubu*. Ils ont des Divinités mâles et femelles: ces dernières sont toujours vierges, n'y ayant pas de génération dans le monde intellectuel. Les Dieux mâles se nomment *Geru* ou seigneurs; les Déesses s'appellent *Amey-malghen*, ou nymphes spirituelles, et exercent près des hommes les fonctions d'esprits familiers: il n'y a pas un Araucan qui ne se glorifie d'en avoir une à son service, et quant ils réussissent dans quelqu'affaire ils ne manquent pas de dire: *j'ai ma nymphe*.

Ils n'ont ni temples ni prêtres. Les Araucans n'ont ni temples ni prêtres, et ne font de sacrifices que dans le cas de maladie grave, ou à l'occasion d'un traité de paix. Alors ils immolent des animaux, et brûlent du tabac qu'ils croient être l'enceus le plus agréable à leurs Dieux; ils ne laissent pas cependant de les invoquer dans d'autres cas pressans, et dirigent ordinairement leurs prières à *Pillan* et à *Meoulen*.

Ils sont superstitieux à l'excès. Si d'un côté les Araucans se soucient assez peu de leurs divinités, de l'autre ils sont superstitieux à l'excès sur des choses de moins d'importance. Intimément persuadés de la vérité de leurs pronostics, ils font la plus grande attention aux signes heureux ou sinistres dont leur imagination s'est frappée. Leurs observations ont pour objet les songes, le chant et le vol des oiseaux. L'Araucan,

(1) Variété du *lama*, ou, selon d'autres, de la *vigogne*.

intrépide dans les combats, tremble à la vue d'un hibou. Dans leurs affaires importantes ils consultent leurs sorciers et leurs charlatans, qui se vantent de faire pleuvoir, de détourner les maladies, et de détruire les insectes qui rongent les grains. Ils craignent beaucoup les *Culcu*, qui sont de prétendus enchanteurs, lesquels habitent, selon eux, de jour les cavernes avec leurs disciples appelés *Ivunques*, ou hommes-animaux, se transforment de nuit en passereaux répandus dans l'air, et décochent des flèches invisibles contre leurs ennemis. Leur crédulité se manifeste particulièrement dans les récits qu'ils se font sérieusement sur les apparitions de ces fantômes et des esprits follets, dont ils débitent une infinité de fables.

Immortalité de l'âme

Les Araucans sont tous d'un même sentiment sur l'immortalité de l'âme. Ils croient que l'homme est composé de deux substances essentiellement différentes, savoir; du corps qui est sujet à la corruption, et de l'âme à laquelle ils donnent le nom d'*auc* ou *pulli*, et qui est immortelle. Ils ne s'accordent pas néanmoins sur le sort des âmes dans l'autre monde. Ils conviennent avec les autres Américains, que les âmes après la mort s'en vont de l'autre côté de la mer vers l'occident, dans un certain lieu appelé *Gulcheman*, ou séjour des hommes ultramontains. Mais il en est qui croient que cette région est divisée en deux parties, l'une qui est pleine de délices pour les bons, et l'autre dépourvue de tout pour les méchans. D'autres prétendent au contraire que tous les hommes jouissent après la mort de plaisirs éternels, et que les actions de ce monde n'ont aucune influence sur l'état des âmes dans l'autre.

Cérémonies funèbres.

Leurs idées sur la spiritualité de l'âme ne semblent pas très-pures, comme on le voit par les cérémonies qu'ils font à leurs funérailles. Dès qu'un homme est mort, ses parens et ses amis assis à terre autour du cadavre pleurent pendant quelque tems; puis l'ayant revêtu de ses plus beaux habits, ils l'exposent sur un catafalque, et passent toute la nuit, tantôt à pleurer et tantôt à boire avec les amis qui vont les consoler. Cette réunion s'appelle *curicahuin*, ou *invitation noire*, parce que le noir est aussi chez eux une marque de deuil. Le lendemain, et quelquefois le second ou le troisième jour, ils portent le cadavre en procession au cimetière de la famille, qui est ordinairement dans un bois ou sur une colline. Deux jeunes gens à cheval courant à toute bride précèdent le convoi; et les plus proches parens portent le cercueil, qui est entouré de plusieurs femmes en pleurs. Une autre femme répand

derrière des cendres chaudes, pour que l'âme du mort ne puisse pas revenir à la maison. Le convoi étant arrivé au lieu de la sepulture, on pose le corps à terre, et on l'entoure, selon l'état du défunt, de ses armes ou des instrumens de sa profession, d'une grande quantité de vivres, et de vases pleins de vin ou d'une boisson de maïs: choses qu'ils croient lui être toutes nécessaires pour faire son voyage de l'autre monde. Quelques-uns sont en outre dans l'usage de tuer un cheval, et de le renfemer dans le même tombeau. Cela fini, ils prennent congé du mort en pleurant, lui souhaitent un heureux voyage, le couvrent de terre et de pierres entassées les unes sur les autres en pyramide, et versent dessus de la boisson de maïs.

A peine la famille du mort s'est-elle retirée qu'il est transporté à l'autre monde par une vieille femme transformée en baleine; mais avant d'y arriver, il doit payer le passage à une autre vieille, méchante, postée dans une espèce de gorge, et qui arrache un œil à tous les passans qui ne la paient pas ponctuellement. Les âmes séparées des corps ne cessent pas d'exercer les mêmes fonctions, et les hommes mariés conservent, comme dans ce monde, leurs femmes, mais sans cohabiter avec elles. Ces âmes conservent leurs passions terrestres; et lorsqu'elles viennent visiter la terre, elles combattent les âmes de leurs ennemis toutes les fois qu'elles les rencontrent dans l'air. Ce sont ces combats qui produisent la foudre et les tempêtes. Ces Indiens conservent le souvenir d'un grand déluge, dont il se sauva peu de personnes qui se rassemblèrent ensuite sur une montagne à trois pointes appelée *Thegtheg*, qui veut dire tonnant ou fulminant; et cette montagne avait la propriété de flotter sur les eaux. On présume que ce déluge a été la suite d'une éruption volcanique accompagnée d'un grand tremblement de terre.

Divisions du tems, et notions astronomiques.

Les Araucans partagent le tems comme nous en années, en mois, en jours et en heures, mais selon une méthode différente. Leur année solaire commence le 22 décembre, c'est-à-dire immédiatement après le solstice d'été, auquel ils donnent le nom d'*Haumathi-pantu*, qui veut dire commencement et fin de l'année. Ils appellent le solstice de juin *Udanti-pantu*, ou diviseur de l'année, parce qu'il la divise en deux parties égales, et savent déterminer ces deux points importans avec beaucoup d'intelligence, au moyen des ombres solsticiales. L'année est partagée en douze mois de trente jours chacun; de manière que pour compléter l'année tropique, ils ont besoin de cinq jours de plus, qu'ils ajoutent probablement

au dernier mois. Ils partagent le jour en douze parties, six de jour et six de nuit : chacune de leurs heures correspond à deux des nôtres.

Ils donnent en général aux étoiles le nom de *Huageln*, et les divisent en constellations qui prennent leurs noms du nombre des étoiles principales dont elles sont composées. Les pléiades s'appellent *Cosublas*, ou constellation de six étoiles ; la croix antarctique *Meliritho*, constellation de quatre étoiles ; et la voie lactée *Rupuepeca*, chemin de la table, nom qui lui a été donné d'après une tradition populaire, qu'à notre grand regret l'auteur de ce voyage n'a pas rapportée. Ils savent en outre distinguer les planètes ; et il y en a même quelques-uns d'entr'eux qui croient que ces planètes sont autant de terres habitées comme la nôtre.

Langue, rhétorique.

La langue Moluche ou Araucane est douce, riche et élégante. Ils cultivent la rhétorique, la poésie et la médecine, et ils ont fait dans chacun de ces arts les progrès qu'il est possible de faire sans livres : car jusqu'à présent ils ne savent ni lire ni écrire, et ne cherchent point à s'instruire, soit par un effet de la paresse naturelle qui leur est commune avec tous les sauvages, soit par la grande aversion qu'ils ont pour tous les usages Européens. Ils font grand cas de la rhétorique, parce qu'elle ouvre la voie aux honneurs politiques. Si l'aîné des fils d'un *Ulmeni* ne sait pas bien haranguer, il est exclus de la succession de son père ; et son frère ou celui de ses parens qui sait le mieux parler lui est substitué. Les discours de leurs orateurs sont les mêmes que ceux de tous les peuples barbares. Leur style est extrêmement figuré, allégorique et orné de phrases particulières ; et dans ce genre de composition ils font un grand usage de l'apologue et de la parabole, qui sont le fondement de tout le discours. Leurs poètes sont appelés *gempir*, ou maîtres de langue. Ce nom expressif leur convient parfaitement : car l'enthousiasme qu'excitent en eux leurs passions, dont les institutions sociales n'ont point amorti l'énergie, fait qu'ils ne suivent dans leurs discours d'autres règles que l'impulsion de leur imagination ; et par conséquent leur poésie n'est qu'un composé d'images vives et fortes, de figures hardies, de fréquentes allusions et d'exclamations pathétiques : tout y est métaphorique et animé. Les exploits de leurs héros font ordinairement le sujet de leurs chansons.

Poésie.

Médecine.

Ils ont trois classes de médecins ; les *Amphibes*, les *Vilches* et les *Maches*. Les premiers, qui ressemblent assez à nos empiriques,

sont les meilleurs; ils connaissent bien le pouls, et ne font usage que de simples dans leurs traitemens. Les *Vilches* sont comme nos médecins méthodiques: leur principal système est que toutes les maladies contagieuses proviennent des insèctes: motif pour lequel ils appellent les épidémies *maladies vermiculaires*. Les *Maches* sont des médecins superstitieux, qui disent que toutes les maladies sont l'effet de maléfices: c'est pourquoi on les consulte dans les cas extrêmes, pour lesquels ils emploient des moyens surnaturels, qu'ils ne mettent en pratique que de nuit, et voici comment.

Moyens qu'emploient les Maches *pour guérir leurs malades.*

On illumine la chambre du malade, et l'on place à l'un des coins, parmi des branches de laurier, une grosse branche de cannellier, à laquelle on suspend un tambour magique; et l'on joint à cet appareil un mouton pour le sacrifice. Le *Mache* ordonne aux femmes qui se trouvent là d'entonner une chanson lugubre au son du tambour qu'elles battent en même tems. Pendant cela, il parfume trois fois la branche de cannellier, le mouton et le malade avec de la fumée de tabac; puis s'approchant de ce dernier, il feint de lui ouvrir le ventre, pour voir où se trouve le poison que les sorciers lui ont donné. Après cela il prend le tambour, et se promène en chantant avec les femmes; ensuite, comme s'il était saisi tout à coup d'une espèce de convulsion, il se jette à terre en fesant des contorsions et des grimaces épouvantables, ouvre et ferme les yeux, et imite tous les transports d'un énergumène. Durant cette scène ridicule, les parens du malade lui font mille questions sur la cause et les suites de la maladie: l'imposteur y répond comme il lui plait, et impute souvent la cause de la maladie aux personnes dont il veut se venger, ou ne fait que des réponses ambigües. Dans le premier cas, les malheureux qu'il accuse sont infailliblement sacrifiés par les proches du malade, qui ajoutent une foi aveugle à ses imputations.

Mœurs et usages. Polygamie.

L'*admapu*, ou le code national, permet la polygamie aux Araucans, qui prennent par conséquent autant de femmes qu'ils peuvent en doter ou en acheter: car ils sont obligés de donner une certaine quantité de biens au père de l'épouse. Ils ne se marient point entre parens de degré immédiat: le célibat est un titre de mépris à leurs yeux, et ils donnent par dérision aux vieux célibataires le nom de *cuchiapra*, c'est-à-dire de vieillards inutiles etc.

Cérémonies nuptiales.

Leurs mariages ne sont pas accompagnés de beaucoup de cérémonies, ou, pour mieux dire, elles se réduisent à l'enlèvement de

l'épouse, qui est une condition nécessaire comme chez les Nègres de l'Afrique. Pour cela, l'époux, de concert avec son beau-père, se cache avec plusieurs de ses amis dans le voisinage du lieu où doit passer l'épouse. Dès qu'elle parait, elle est enlevée et mise sur le cheval de son mari où on l'attache fortement malgré ses cris, qui ne sont que de pure cérémonie. On la conduit ainsi à grand bruit à l'habitation de l'époux, où se trouvent déjà rassemblés les parens de ce dernier; et après les festins d'usage, les obligations prises envers le père de l'épouse reçoivent leur accomplissement. Ces obligations doivent exiger de grands moyens: car il n'y a que les riches qui puissent avoir un grand nombre de femmes; les pauvres n'en ont qu'une ou deux tout au plus. Dans cette contrée, comme dans toutes celles où règne la polygamie, il y a plus de femmes que d'hommes. La première femme appelée *unemdomo* jouit du titre de véritable et légitime épouse, et est respectée de toutes les autres, qui portent le nom d'*inandomo* ou secondes femmes. La première préside aux travaux domestiques, et règle l'intérieur de la maison. L'époux désigne à l'heure du diner celle avec laquelle il veut passer la nuit, et lui ordonne de préparer le lit: les autres dorment néanmoins dans la même chambre, mais il ne leur est pas permis d'approcher de la couche nuptiale. Outre les travaux ordinaires de leur sexe, les Araucanes sont encore astreintes à plusieurs autres qui, dans les pays civilisés de l'Europe, sont réservés aux hommes, et cela d'après la maxime établie chez tous les peuples barbares, que le sexe faible est né pour le travail, et le fort pour la guerre et le commandement. Chaque épouse doit présenter tous les jours à son mari un mets apprêté par elle dans sa cuisine, ou dans son foyer particulier; et c'est pour cela que dans chaque maison il y a autant de foyers que de femmes qui y demeurent: aussi, pour demander d'une manière polie à un Araucan combien il a de femmes, on lui demande combien il a de foyers. Chacune de ces femmes est en outre obligée de donner chaque année à l'époux un habillement complet, avec une de ces couvertures appelées *poncho*, qui forment une des principales branches du commerce de ce peuple.

Occupations des femmes.

Les Araucans vivent très-frugalement. Ils font leur nourriture habituelle de froment et de légumes qu'ils savent apprêter de diverses manières: le maïs et les pommes de terre leur sont aussi d'un grand usage; et quoiqu'ils aient beaucoup de volaille et d'animaux gros et petits, ils ne mangent pourtant que peu de viande, cuite

Alimens et boissons

sans assaisonnement, ou simplement rôtie. Ils ont pour boisson ordinaire de la bierre de diverses sortes, ou du cidre qu'ils font avec du maïs, du miel et des fruits du pays. Ils aiment néanmoins beaucoup le vin, et en achètent des Espagnols. Le maître de la maison mange avec toute sa famille et à la même table, mais sans nappe ni serviette: la vaisselle est de terre, et les cuillères de corne ou de bois. Les *Ulmeni* en ont d'argent, mais il ne s'en servent que pour faire honneur aux étrangers d'un rang distingué. En été ils font leur repas à l'ombre des arbres, qu'ils plantent à cet effet autour de leur maison. Ils ne se servent point de briquet pour avoir du feu, mais seulement de deux morceaux de bois sec qu'ils frottent l'un contre l'autre, comme font toutes les autres nations sauvages de l'Amérique. Cette frugalité domestique disparait néanmoins dans leurs repas de noces et de funérailles, ou à l'occasion de quelqu'autre cérémonie marquante: car il s'y consume plus de froment, de viande et de boisson, qu'il n'en faudrait à une famille entière pour sa subsistance pendant deux ans, et les convives y sont ordinairement au nombre de trois cent. Les boissons fermentées sont l'objet principal de ces festins.

Musique, danse, jeu.

La musique, la danse et le jeu sont les amusemens ordinaires des Araucans. Leur musique cependant mérite à peine ce nom, tant à cause de l'imperfection de leurs instrumens, qui sont des flûtes et des tambours, que pour la qualité de leur chant qui est très-maussade. Leurs danses, qui sont de diverses sortes, sont gaies, régulières et variées. Les femmes sont rarement admises aux danses des hommes, et forment les leurs à part. S'il est vrai, comme le dit le célèbre Leibnitz, que les hommes n'ont montré en aucune autre chose autant d'esprit que dans l'invention de leurs amusemens, les Araucans peuvent se flatter de ne le point céder en cela aux autres nations. Leurs jeux se divisent en sédentaires et en gymnastiques: ces derniers sont en grand nombre, et pour la plupart ingénieux. Parmi les premiers le plus curieux est celui de la corde, qu'ils appellent *comican*. Les jeunes gens s'exercent à la lutte et à la course, et sont passionnés pour le jeu de la balle, qu'ils lancent avec une espèce de jonc. Leurs jeux favoris parmi les gymnastiques sont ceux du *pacco* et du *pulican*, parce qu'ils servent comme de prélude à la guerre: le premier représente le siège d'une forteresse, et s'exécute de la manière suivante. Douze personnes au moins se tenant par la main forment un cercle, au milieu duquel il y a un enfant

Jeu appelé pacco.

debout. Les adversaires, le plus souvent en nombre égal, tentent par surprise ou par force de rompre le cercle, et de s'emparer de l'enfant: ce qui fait l'objet de la victoire. Les premiers font tous leurs efforts pour ne point se laisser rompre, et parviennent quelquefois à fatiguer tellement les assaillans, qu'ils les obligent à renoncer à l'entreprise. Le jeu du *pulican* ou du bâton recourbé ressemble à la *sphéromachie* des Grecs, et a toute l'apparence d'une bataille rangée. Ce jeu s'exécute avec une boule de bois, dans une plaine d'environ un demi mille de long, où les buts sont marqués par des branchages. Les joueurs, au nombre de trente, armés de bâtons recourbés vers un des bouts, se rangent sur deux lignes, de manière à ce que chacun d'eux ait devant soi son adversaire. Au signal que donnent les arbitres du jeu, les deux adversaires qui se trouvent au huitième poste, tirent avec leur bâton la balle d'un petit trou creusé en terre, et chacun d'eux cherche à la lancer jusqu'à la moitié de la file dont il fait partie: les autres la repoussent selon la direction favorable ou contraire qu'elle prend, et la victoire est pour celui des deux partis qui est parvenu à la conduire au bout de sa file.

Jeu du pulican.

Tout ce que nous venons de dire des Araucans, s'applique également, sauf pourtant quelque modification, aux Puelches ou habitans du quatrième *Uthan-mapu* dans la Cordillière, qui, malgré leur attention à se conformer aux usages des Araucans, ont cependant des manières encore plus rudes et plus sauvages.

Le pays Tuyu.

Passons les Andes, et portons nos regards sur les régions au sud de Buenos-Ayres. Le pays appelé Tuyu, situé entre les rivières *Saladillo* et *Hucuque*, est entrecoupé d'étangs et de petits lacs. Le mont Casuhati, quoique éloigné de la mer, se voit encore à vingt lieues de la terre, mais les promontoires sont peu élevés. Il y a beaucoup de bœufs dans le pays. Les Espagnols ont des postes sur le Saladillo.

Les Pampas ou plaines.

Les Pampas ou plaines de sable, qui sont les steeps de l'Amérique, s'étendent probablement depuis le Tucuman jusqu'au 40.e degré de latitude. Les deux fleuves appelés le Colorado et le Negro, qui prennent leur source au pied des Andes, parcourent ces solitudes immenses et presqu'inconnues. La région de leur source offre une suite de lacs et de petits canaux, qui s'étend parallèlement aux Andes, et fait communiquer entre eux ces deux fleuves.

Indiens appelés Pampas ou Puelches etc.

Les Espagnols ont donné le nom de Pampas à une nation d'Indiens qui vit errante dans ces vastes plaines. Les premiers conqué-

rans l'ont connue sous le nom de Querandi; et aujourd'hui ces sauvages se donnent, tantôt le nom de Puelches, tantôt d'autres dénominations, selon les nouvelles divisions qu'ils adoptent. A la première arrivée des Espagnols, ils menaient une vie errante vers la rive méridionale du fleuve La Plata en face des Charruas, avec lesquels pourtant ils n'avaient point de communications, n'ayant les uns et les autres ni barques ni canots. A l'ouest ils confinaient avec les Guarany de Monte-Grande, et du côté de Santiago avec les pays appelés aujourd'hui S.' Isidore et las Conghas: des autres côtés ils n'avaient pas de voisins.

Histoire de cette nation.

Cette nation, comme nous l'avons vu plus haut, disputa le terrein aux fondateurs de Buenos-Ayres avec une valeur et une constance dignes d'admiration; mais ne pouvant pas résister à leur cavalerie, elle se retira au sud dans le territoire qu'elle occupe maintenant. Les Pampas vivaient uniquement par le passé de la chasse du tatou, du lièvre et de l'autruche qui abondent dans leurs plaines; mais l'extrême multiplication des chevaux *marrans* leur a offert depuis une nouvelle ressource pour leur subsistance. Les bœufs sauvages se sont ensuite multipliés de même; et les Pampas se trouvant suffisamment pourvus; ces animaux, à la multiplication desquels ils n'opposaient aucun obstacle, se sont avancés jusqu'à rivière la *Noire* vers le 41.ᵉ degré, et répandus dans la même proportion à l'occident jusqu'aux frontières de Mendoza et à la crête de la Cordillière du Chili. Les habitans de ces cantons voyant des bœufs dans leur pays, commencèrent à en faire leur nourriture, et vendirent leur superflu aux Araucans et autres Indiens. De cette manière, le nombre de ces animaux diminua considérablement dans la partie occidentale, et ceux qui restèrent allèrent se refugier dans le pays des Pampas. Il arriva de là, que diverses nations Indiennes de la partie orientale de cette grande Cordillière, et autres peuplades du côté des Patagons, allèrent s'établir dans les contrées où il y avait du bétail. Ces nations s'allièrent avec les Pampas, qui avaient déjà un grand nombre de chevaux de selle, et tirèrent de leur pays une quantité de ces deux espèces d'animaux qu'ils allèrent vendre aux autres nations de la Cordillière et aux Espagnols du Chili. C'est ainsi que finit de se détruire la race des bœufs sauvages. Les Pampas et autres nations alliées, réduites par toutes ces raisons à manquer de ce bétail, qui était devenu nécessaire à leur subsistance, se mirent, un peu avant la moitié du dernier siècle, à dérober le bétail do-

mestique, que les habitans du district de Buenos-Ayres élevaient dans leurs pâturages. Ces entreprises furent la cause d'une guerre sanglante: car les Indiens ne se contentaient pas d'enlever les animaux, mais ils en massacraient encore les propriétaires et les gardiens lorsqu'ils étaient adultes, emmenaient avec eux les femmes et les enfans, et se servaient de ces derniers comme d'esclaves, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'âge de se marier, après quoi ils les admettaient à la participation de tous les avantages de leur état civil.

Dans le cours de cette guerre, les Pampas ont brûlé un grand nombre de maisons de campagne, et tué des milliers d'Espagnols. Il est vrai que ces Indiens y étaient soutenus par d'autres peuplades, mais leur extrême bravoure leur y a toujours fait jouer le principal rôle. Les efforts qu'ont faits les Jésuites pour former des Pampas deux colonies ont toujours été infructueux. Il y a environ treize ans, dit Azara, que les Pampas firent la paix avec les Espagnols: cependant ils sont encore si ombrageux, que quand je parcourus leur territoire, ils ne cessèrent point d'épier tous mes pas, sans pourtant se montrer jamais en face, grâce à la bonne escorte que j'avais avec moi. C'est pourquoi ce que j'ai dit d'eux n'est que le résultat des observations que j'ai pu faire sur les individus de cette nation que j'ai vus à Buenos-Ayres.

Ces Indiens ont d'excellens chevaux, qu'ils montent à la manière des Charruas. Ils achètent des autres Indiens, qui sont au sud de leur pays, et de ceux de la côte des Patagons leurs vêtemens de peau et des plumes d'autruche, et tirent des Indiens de la Cordillière du Chili leurs couvertures et leurs *ponchos*. A ces divers objets ils en joignent plusieurs autres, tels que des crochets, des lacets, des brides et du sel etc., qu'ils vont vendre à Buenos-Ayres contre de l'eau de vie, de l'herbe du Paraguay, du sucre, des confitures, des raisins, des figues sèches, des éperons, des mors, des couteaux etc. Ils sont souvent accompagnés d'Indiens de la côte des Patagons et de la Cordillière du Chili; et de tems à autre leurs Caciques vont faire une visite au vice-Roi pour en avoir des présens.

Leurs qualités physiques.

On croit que cette nation n'a pas plus de quatre cents combattans. Son langage diffère de celui de toutes les autres, et n'a aucun son nasal ni guttural. La taille de ces Indiens n'est pas plus haute que celle des Espagnols; mais ils ont en général les membres plus gros, la tête plus ronde et plus grosse, les bras plus courts, le visage plus large, l'air plus sérieux, et le teint moins foncé que

Arrangement de leur chevelure.

les autres Indiens. Ils ne se peignent point le corps, et ne coupent jamais leurs cheveux; les hommes les relèvent et les nouent sur le front avec un cordon dont ils se ceignent la tête; mais les femmes les partagent en deux tresses, et en font deux longues et grosses queues, qui leur pendent comme des cornes le long des oreilles et des bras. Ce sont les plus propres de toutes les Indiennes, mais peut-être aussi les plus vaines, les plus orgueilleuses et les plus fières.

Barbot, habillement et parure.

Les hommes n'ont point le *barbot*, ni ne portent aucun vêtement, soit pour aller à la guerre ou à la chasse, soit dans leurs maisons, à moins que le froid ne les y oblige: cependant ils prennent un *poncho* pour aller à Buenos-Ayres. Les plus riches portent un chapeau, une espèce de surtout, et quelque morceau d'étoffe qui leur enveloppe les reins. Les capitaines ou Caciques ont un habit et un surtout, dont le vice-Roi leur a fait présent, avec une ceinture d'étamine. Aucun d'eux n'a de chemise ni de caleçons, et ils ont même soin d'avertir qu'on ne leur en donne pas, parce qu'ils en trouvent l'usage incommode. Les femmes ne se peignent point le corps; mais elles portent des pendans d'oreille, des colliers et des bracelets de peu de valeur. Elles s'enveloppent d'un *poncho* qui leur couvre entièrement le sein et tout le corps, excepté le visage et les mains: peut-être seront-elles moins couvertes dans leurs habitations. Les femmes et les filles des gens aisés mettent plus de recherche dans leur habillement, en insérant dans leur *poncho* une douzaine de plaques de cuivre minces et rondes, qui ont de trois à six pouces de diamètre, et à une distance égale les unes des autres. Elles ont en outre pour chaussure des bottines de peau ou de cuir mince garnies par le haut et par le bas d'une bande de clous de cuivre de six lignes de largeur. Les brides de leurs chevaux et leurs éperons sont, comme ceux de leurs maris, chargés de plaques d'argent. On ne trouve chez aucune autre nation Indienne autant d'inégalité de richesses dans l'habillement.

Leurs chefs ou Caciques.

Les Pampas ont des chefs ou Caciques, envers lesquels ils ne sont tenus à aucune obéissance ni obligation quelconque; ils ont néanmoins beaucoup de considération pour eux, et suivent ordinairement leurs conseils, dans la persuasion où ils sont qu'ils les surpassent en connaissances et en talens. Chacun de ces chefs a sa horde à part où il fait sa résidence, et ils se réunissent tous lorsqu'il s'agit de faire la guerre, ou que l'intérêt commun l'exige. Du reste ces Indiens n'ont aucune idée d'agriculture, et ignorent

également l'art de coudre et de fabriquer des étoffes. Ils ne savent non plus ce que c'est que religion, que soumission, que lois, qu'obligations, que récompenses ou châtimens, que musique ni danse; seulement ils s'enivrent fréquemment. Quelques-uns d'entr'eux ont un peu de barbe; mais cette variété provient du mélange de leur race avec les femmes et les enfans qu'ils ont enlevés aux Espagnols dans la dernière guerre. Azara croit que l'amour conjugal est plus fort chez ce peuple que chez aucune autre nation indigène de l'Amérique; que la polygamie et le divorce y sont plus rares, et que de tous les autres sauvages ce sont ceux qui ont le plus de tendresse pour leurs enfans, auxquels pourtant ils n'enseignent absolument rien. La construction de leurs tentes ou maisons portatives leur coûte peu de soins. Ils plantent en terre trois piquets de la grosseur du poing, et à quatre pieds environ de distance l'un de l'autre: celui du milieu est plus long que les deux autres, et tous les trois font la fourche à leur extrémité supérieure. A environ deux toises de là, ils en plantent trois autres semblables aux premiers et dans le même ordre, et posent sur la fourche de ces piquets qui se correspondent trois perches, sur lesquelles ils étendent des peaux de cheval. Cette tente sert à l'habitation de toute une famille; ils y dorment sur des peaux et toujours sur le dos. S'ils y sont incommodés par le froid, ils en ferment les parties latérales par d'autres peaux disposées verticalement. Leurs mariages se font de la même manière que ceux des Charruas.

Autres usages qui leur sont propres.

Habitations.

Ces Indiens ne connaissent point l'usage de l'arc et de la flèche, et semblent même à Azara ne l'avoir jamais connu. Cet écrivain est d'avis que dans les anciennes relations où on leur donne des flèches, on a confondu ce peuple avec les Guarany, qui étaient ses alliés dans la guerre contre l'Espagne. Les sauvages, semblables aux quadrupèdes de leurs contrées, tiennent opiniâtrement à leurs coutumes; ceux qui fesaient usage de flèches n'y ont point renoncé, même depuis l'arrivée des Espagnols; seulement ils ont ajouté à leurs anciennes armes celles de ces derniers. La seule dont les Pampas se servaient anciennement était un dard ou espèce de bâton armé d'une pointe, avec lequel ils frappaient l'ennemi lorsqu'il était à leur portée, ou qu'ils lançaient contre lui lorsqu'ils en étaient à quelque distance. Ils ont depuis transformé cette arme en une longue pique, qui leur est presque inutile lorsqu'ils combattent à cheval. Ils conservent encore leurs anciennes boules qui sont de

Armes.

deux sortes; l'une composée de trois pierres rondes de la grosseur du poing, lesquelles sont recouvertes en peau de bœuf ou de cheval, et ont une courroie grosse comme le doigt et de trois pieds de long, qui les traverse par le milieu. Ils prennent dans la main la plus petite de ces boules; et après avoir imprimé aux autres un mouvement rapide de rotation au dessus de leur tête, au moyen de la courroie au bout de laquelle elles sont attachées, ils les lancent avec force jusqu'à cent pas de distance. Ces boules ainsi lancées, la courroie s'entortille autour des jambes ou du cou de l'animal qui en est atteint, de manière à ce qu'il ne peut pas s'en débarrasser facilement. L'autre arme de cette nature consiste en une seule pierre appelée *boule perdue*. Elle est de la grosseur des deux autres, et plus petite seulement lorsque la matière dont elle est faite est de cuivre ou de plomb. Elle est recouverte en cuir, et attachée au bout d'une courroie d'environ trois pieds de long. Les Pampas s'en servent comme d'une fronde, et la lancent en courant à cheval à toute bride, avec une violence qui la porte à la distance de 150 pas et plus. De près ils en frappent l'ennemi sans la lâcher. Ils sont extrêmement adroits dans l'usage qu'ils font de ces deux sortes d'armes, et s'en servent avec le plus grand succès à la chasse des chevaux sauvages et autres animaux, dont ils ont soin de faire d'abondantes provisions pour la guerre. Ce fut avec ces mêmes armes qu'ils se défendirent, à l'époque de la conquête, contre Don Diego de Mendoza, frère du fondateur de Buenos-Ayres, suivi de neuf autres capitaines et d'un grand nombre d'Espagnols à cheval, qui furent tous tués dans cette rencontre. Ils attachaient à leurs *boules perdues* des brandons de paille enflammée, et parvinrent, en les lançant avec cet appareil, à incendier plusieurs maisons de Buenos-Ayres et même des vaisseaux. Leur manière de faire la guerre est la même que celle des Charruas, excepté cependant que la nature de leur pays, qui est tout-à-fait plat, et où il n'y a ni bois ni rivières, ne leur permet pas de tendre aussi facilement des embuscades; mais la rare intelligence et le courage extraordinaire dont ils sont doués, ainsi que la supériorité de leurs chevaux et leur habileté à les monter, compensent bien ce désavantage.

Camarca desierta.

Plus au sud des plaines des Pampas, les cartes Espagnoles placent la *Comarca desierta*, ou province déserte, qui s'étend du 40.e au 45.e degré de latitude. On n'a visité en détail jusqu'à présent

que la côte de ce pays. Les baies Anegada, Camarones, San-Giorgio et autres sont commodes, mais elles sont sans habitans, et manquent d'eau et de bois: les oiseaux aquatiques et les loups marins règnent sans rivaux sur ces plages désolées.

La tribu des Arguels ou des Césars.

Près du *Cap Blanc* la terre se couvre de quelques buissons, et l'on trouve d'immenses plaines couvertes de sel. Vers les sources du Camarones, et probablement à peu de distance de celles du Gallego, entre le 43.e et le 44.e degrés de latitude, on doit rencontrer la nation des Arguels ou des Césars. « Ce pays, dit le Père Feuillée (1), est extrêmement fertile et riant; il est borné à l'ouest par une rivière large et rapide, qui parait le séparer des Araucans. Les Cordillières qui l'entourent en rendent également l'accès difficile. Les Césars sont, au moins en grande partie, des descendans des équipages de trois vaisseaux Espagnols, qui, fatigués des souffrances d'une longue navigation, se révoltèrent probablement et se réfugièrent dans cette vallée isolée. Ils ne permettent à personne d'entrer dans leur pays ». Ce serait un spectacle fort curieux sans doute (2), que celui du mélange de toutes choses qui dut résulter de la réunion de femmes sauvages à ces grossiers marins, qui devaient avoir conservé quelques restes de civilisation; de voir comment après avoir perdu toute espèce de relation avec leur patrie, et consommé le peu de provisions qu'ils avaient apportées avec eux, ils purent se soutenir dans leur nouvel état; et de considérer les effets bizarres qu'a dû produire la confusion des faibles idées de religion et de morale de ces marins avec l'ignorance barbare de ces femmes, ainsi que la corruption des premiers avec les mœurs simples et innocentes des secondes: impressions qui ont dû toutes se faire sentir immédiatement dans leurs enfans. A ces impressions il faut peut-être encore ajouter l'influence qu'auront exercée, d'un côté la communication que cette nouvelle population aura pu s'ouvrir avec quelque horde sauvage, et de l'autre le souvenir de ses premiers usages et des traditions de ses pères. Ce fait méritait bien d'être remarqué: car à le bien examiner dans toutes ces circonstances, on peut le regarder comme unique et vraiment extraordi-

(1) D'aprés les relations que lui en ont faites des Espagnols du Chili. *Observations*, tom. I. pag. 295.

(2) C'est ainsi que s'exprime l'auteur de l'histoire d'Amérique publiée à Milan en 1821, pour faire suite à l'Histoire Universelle de Ségur, tom. XII. chap. IV.

naire. Et s'il arrive jamais qu'on pénètre chez cette nation, les relations qu'on en donnera n'apporteront pas beaucoup de variété dans l'idée que nous nous sommes formés du résultat des élémens dont se compose son existence.

Les Téhuels. Les Téhuels se trouvent dans l'intérieur entre la Comarca déserte et les Andes. Ces Indiens sont, dit-on, d'un naturel pacifique; ils ont la taille élevée des Puelches, et sont regardés par quelques uns comme une horde de cette nation: motif pour lequel peut-être ce nom se voit marqué sur quelques cartes, entre le Rio-Colorado et le Rio-Negro vers le 40.e degré de latitude. Les Téhuels n'ont aucune notion de religion ni d'agriculture, et ne tirent que de la chasse leur nourriture et leur vêtement. Ils font avec les peaux des animaux qu'ils tuent des manteaux carrés, qu'ils vendent aux Pampas contre de l'eau de vie, de l'herbe du Paraguay, des couteaux et autres choses que les Pampas vont chercher à Buenos-Ayres. Depuis qu'ils ont des chevaux ils ont ajouté, à ce qu'il parait, aux circonstances de leur funérailles quelques particularités qu'ils n'avaient pas auparavant: car on sait que quand ils croient que les chairs des cadavres de leurs morts sont consumées, ils en exhument le squelette qu'ils nétoient soigneusement, après quoi ils le transportent dans une petite butte qui est au bord de la mer ou dans le désert, et l'y placent au milieu des squelettes de leurs chevaux. La haute stature des Téhuels et la vie errante qu'ils mènent, ont donné motif à Falkner de les confondre avec les Patagons, et de dire qu'ils étaient de cette race d'hommes particulière que les navigateurs ont vue sur les côtes du détroit de Magellan, ne doutant pas qu'ils ne poussent jusques là leurs excursions, comme ils le font d'un autre côté avec d'autres hordes dans les steeps de Buenos-Ayres. Mais les Téhuels ne pourraient certainement pas être pris pour une ramification des Patagons, s'il fallait prêter foi à ce que dit Hawkins de la perfidie et de la cruauté de ces derniers. On conçoit d'ailleurs aisément comment ils peuvent faire partie des hordes qui parcourent les steeps de Buenos-Ayres, attendu que le territoire où l'on place leur séjour n'en est pas éloigné de plus de deux degrés; mais on ne conçoit guères qu'ils puissent s'éloigner de leur demeure jusqu'au détroit, qui en est à douze ou quinze degrés de distance. Il est peut-être plus raisonnable de dire que, dans la vaste étendue de pays que nous venons d'indiquer, il existe des hordes sauvages, les unes habituées à l'usage du cheval, et les autres d'une taille extraordi-

naire, qui s'étendent quelquefois jusques vers les côtes du détroit, quelle que soit la route plus ou moins longue qu'elles fassent pour y arriver, et l'objet qui les y conduise: ensorte que les navigateurs peuvent bien les avoir prises l'une pour l'autre quoique de races différentes: incertitude qui durera jusqu'à ce qu'on ait pu examiner chacune d'elles de plus près, et observer les particularités qui peuvent démontrer l'identité ou la diversité qui règnent entr'elles. Azara ne nous a pas plus fourni de lumières à cet égard que nous n'en avions avant lui (1).

TERRES MAGELLANIQUES.

LA PATAGONIE.

Nous voici arrivés à l'extrémité de l'Amérique méridionale appelée Patagonie, pays dont l'intérieur est probablement occupé par cette race de géans, qui a exercé si long tems la curiosité des voyageurs, des géographes et des naturalistes. Les relations multipliées qu'on a aujourd'hui sur ce peuple, dépouillées de toute exagération, ne permettent plus de douter qu'il ne forme en effet une race particulière, malgré les traits de similitude qui ont pu la faire confondre avec quelques autres peuplades qui fréquentent les côtes sur lesquelles des individus de la première ont été vus. Ces mêmes relations fournissent à présent assez de matériaux, pour joindre à l'histoire de l'Amérique tout ce qu'on sait de positif (2) sur la Patagonie, ainsi que sur les mœurs et le caractère de la nation qui l'habite.

(1) Azara, voyage de l'Amérique méridionale, chap. X.

(2) Voici les principales relations sur les Terres Magellaniques.

Bernhardi Jansz vera et accurata Descriptio cladium omnium, quae acciderunt quinque navibus anno 1598, Amstaelodamo expeditis, et per fretum Magellanium ad Moluccanas perrecturis etc. V. la IX.e partie de la collection des Grands Voyages de Théodore de Bry, pag. 56.

Reyse gedaen in de Jahren 1615-16-17, door de straet Magellanes, door Vill. Corn. Schouten. *Amsterd.*, 1617, in 4.°

Situation de la Patagonie.

Mentelle et Malte-Brun bornent la Patagonie aux pays qui sont au sud du 46 ou 47.e degré de latitude. Cette partie reculée de l'Amérique, qui est la région continentale la plus avancée vers le pôle austral qu'on connaisse sur le globe, mérite sans contredit d'être qualifiée de terre froide, stérile et sauvage. Cependant, les vents impétueux et les changemens subits de température ne sont pas des inconvéniens propres à ce pays, mais des caractères inhérens au climat des promontoires ou des extrémités d'un continent quelconque. Il faut convenir pourtant que toutes les circonstances qui peuvent y contribuer se trouvent réunies ici au plus haut

Climat

Découverte du détroit de Lemaire (en Hollandais). *Amsterd.*, 1618, in 4.° en Français, ibid., 1618, in 4.° en Allemand, ibid., 1618, in 4.° Le même en Latin avec le titre suivant: Novi freti in parte meridionali freti Magellani in magnum mare Australe detectio facta a Guill. Corn. Schouten etc. *Amsterd.*, 1618, in 4.° Le même encore en Latin orné de 7 planches. *Amsterd.*, 1620, ibid., 1621, in 4.° Le même encore en Latin intitulé: Diarium, vel Descriptio laboriosissimi ac molestissimi itineris etc. *Amsterd.*, 1648, in 4.° en Français, *Paris*, 1619 et 1630, in 4.°

La navigation de Lemaire sans celle de Schouten, a été publiée la première fois en Latin avec le titre suivant:

Speculum orientalis occidentalisque navigationis quarum una Georgii a Spilbergen, altera Jacobi Lemaire auspiciis imperioque directa. *Leida*, 1619, in 4.° obl. Trad. en Français: Miroir Oest et West-Indical, auquel sont descriptes les deux dernières navigations etc. *Amsterd.*, 1621, in 4.° obl. fig.°

Novus Orbis sive Descriptio Indiae Orientalis, autore Antonio de Herrera. Metaphrasti Barlaei accesserunt Navigationis nuper australis Jacobi Lemaire Historiae. *Amsterd.*, 1623, in f.°

Relation de deux caravelles que le Roi d'Espagne envoya de Lisbonne, l'an 1618 sous la conduite du capitaine don Jean de More, pour visiter le passage de Lemaire etc. On trouve dans les catalogues la note de cette relation sans date.

Recueil et Abrégé de tous les voyages qui ont été faits devers le détroit de Magellan. V. Bibliothéque des Voyages de de-la-Richarderies, Part. V. sect. 1.

Relacion del Viage que por orden de Su Majestad hisieron los capitanes Bartholomeo Garcias y Gonzales de Nodal, descubrimiento del estrecho nuevo de San-Vincente y reconocimiento del de Magellanes. *Madrid*, 1621, in 4.°

Descripcion geografica de la Region Austral y Magellanica, por Seyxas de Louero. *Madrid*, 1690, in 4.°

degré. Trois vastes océans séparent cette terre de tout l'univers: des vents et des courans opposés s'y heurtent dans presque toutes les saisons: une haute et large chaîne de montagnes la parcourt et la remplit à moitié, et elle n'a à sa proximité aucune autre terre cultivée ou tempérée. On a remarqué depuis peu que la plaine ou la partie orientale différait essentiellement des montagnes qui forment la partie occidentale. La première aride, nue, sablonneuse et tout à fait sans arbres jouit d'un air sec et serein: la chaleur y est en été de 5 à 9 degrés de Réaumur. La seconde, composée de roches primitives, entrecoupées de torrens et de cascades et revêtue de forêts, est sujette à des pluies presque continuelles; et la chaleur n'y est que de trois à sept degrés. Parmi les arbres communs qu'on

Plaines et montagnes

John Narborough's Voyage to the streights of Magellan, account of Several late voyages to the south and north. *London*, 1694, in 8.° ibid., 1711, in 8.° Trad. en Français. *Paris*, 1722, in 12.°

Voyages aux Terres Magellaniques, par Cowley. Trad. de l'Anglais. *Rouen*, 1711, in 12.°

Voyage aux Terres Magellaniques, par Jean Wood. Trad. de l'Anglais. *Amsterd.*, 1712, in 12.°

Essai sur les Patagons, par l'Abbé Coyer. *Paris*, 1767, in 8.°

Viage à l'estrecho de Magellanes, por el cap. Pedro Sarmiento de Gamboa, en los annos 1599 y 1600 etc. *Madrid*, 1768, in 4.°

Journal historique d'un voyage aux îles Malouines, fait en 1763 et 1764; et de deux voyages au détroit de Magellan etc. par Antoine-Joseph Pernetty. *Berlin*, 1769, 2 vol. in 8.° Le même, *Paris*, 1770, 2 vol. in 8.° fig.° Trad. en Anglais. *Londres*, 1770, in 4.° et ibid., 1794, in 4.°

Description of Patagonia and the adjoining parts of South-America, and some particulars relating to Falkland islands, by Thomas Falkner. *London*, 1774, in 4.° Trad. en Français. *Genève*, 1787, 2 vol. in 24.°

Bernard Penrose's Account of the last expedition to port Egmond in Falkland islands, in the year 1772 etc. *London*, 1775, in 8.°

The Narrative of the honourable John Byron containing an account of the great distresses sufferend by himself and his companions on the coast of Patagonia, from the years 1740 etc. *London*, 1780, in 12.° Trad. en Français. *Paris*, 1765, in 8.°

Relacion del ultimo Viage al estrecho de Magellanes de la fregata de S. M. *Santa Maria de la Cabeza*, en los annos de 1785 y 1786 etc. *Madrid*, 1788, in 4.° fig.°

W. Clayton's Account of Falkland islands. V. les Transactions philosophiques, vol. 66, part. II.

Végétaux. voit sur les points les plus élevés de la côte on trouve une espèce de bouleau, *betula antartica*, qui acquiert quelquefois 35 pieds de tour, et fournit d'excellent bois. On rencontre jusqu'au détroit de Magellan une espèce de palmier ou de fongère arborescente. Les *Animaux.* guanacas, une sorte de perroquet vert, le lièvre-pampas, le vizcace et plusieurs autres animaux du Pérou et de Buenos-Ayres, se sont multipliés dans la Patagonie. Autour du Port-Désiré, qui est une baie sûre et profonde, les roches sont composées de marbres veinés de noir, de blanc et de vert, de pierres à feu, et d'une espèce de talc aussi brillant que le cristal. On y trouve peu de végétaux : Narboroug a vu néanmoins dans l'intérieur des troupeaux de taureaux sauvages. Les coquillages fossiles forment de grands bancs sur ces côtes, et sont d'une rare beauté. Des animaux semblables au tigre, qui seront des yaguars, des coguars ou des armadillos, se sont montrés près le port Saint-Julien. Il y a aussi de grandes lagunes salées.

Détroit de Magellan. Le détroit de Magellan a perdu de son importance nautique, depuis que la decouverte du cap Horn a ouvert aux navigateurs une entrée plus facile dans la mer Pacifique (1). Le célèbre Magalhaens traversa le premier ce détroit en 1519, et après lui la plupart des voyageurs autour du globe ont eu à y exercer leur patience et leur courage. Un grand nombre de courans et de sinuosités en rendent la navigation difficile; il a cent quatre-vingt lieues de longueur, sur une largeur qui est tantôt de plus de quinze, et tantôt moins de deux lieues. Au levant le canal se trouve resserré entre deux gorges étroites, formées par des rochers escarpés et qui paraissent calcaires. Au centre on trouve un vaste bassin avec le *Port de la Famine*, où les Espagnols avaient fondé une colonie sous le nom de *Ciudad real de Felipe*, dont les habitans périrent misérablement par l'imprévoyance de ses fondateurs. Cependant le pays qui entoure ce port mériterait de porter un nom moins terrible. On y voit une quantité de perroquets, de piviers, de bécassines, d'oies et de canards, et l'on y trouve le poivrier, l'écorce de winter et le groseiller. A quelque distance dans le *Freshwater-baye*, Narboroug rencontra des hêtres et des bouleaux d'une grosseur extraor-

(1) Ou tout au moins M.r de Fleurieu regarde cette route comme toujours préférable, à l'exception du tems des équinoxes. *Voyage de Marchand*, tom I. pag. 17. Il prouve en outre que long-tems avant les Anglais, les Espagnols avaient traversé ce détroit de l'ouest à l'est. Ibid. tom. III. pag. 261.

dinaire. Les Andes, à leur extrémité près le Cap-Froward, sont couvertes de neiges, mais de belles forêts ombragent leurs flancs. Le *Rio-Gallego* et autres rivières transportent de gros arbres à la mer ou vers le détroit.

La côte qui borde au nord-est la sortie occidentale du détroit a été depuis peu reconnue par les Espagnols, et l'on a vu qu'au lieu de faire partie du continent elle forme un archipel considérable. Plus au nord on trouve l'archipel de Tolède ou de la Sainte-Trinité, auquel appartient la grande île de la *Madre de Dios.* Les Espagnols ont un port dans l'île de S.t Martin, et des factoreries sur plusieurs points de la côte occidentale.

De cette description rapide de la Patagonie, nous allons passer à celle de ses fameux habitans, en rapportant les témoignages des écrivains qui ont parlé pour et contre cette race d'hommes extraordinaires, dont il ne nous est pas permis de traiter superficiellement d'après tout ce qui en a été dit jusqu'à présent.

Relation de Garcilas.

Une ancienne tradition des Péruviens place dans le sud de l'Amérique un peuple de géans. Les exagérations manifestes qui se trouvent à cet égard dans la relation de Garcilas (1) pourraient mériter quelqu'excuse; mais le motif principal qui peut rendre son témoignage suspect, c'est le doute bien fondé où l'on est de savoir, s'il a rapporté les traditions réelles de sa nation, ou bien s'il a embelli, comme il y a lieu de le présumer, des fragmens de la mythologie classique et de l'histoire Greco-Romaine.

de Magellan,

Magellan, le prémier marin qui ait navigué sur les côtes de la Patagonie, vit de ses propres yeux quelques-uns de ces géans formidables du nouveau continent, et jugea qu'ils pouvaient avoir dix palmes de hauteur, ou six pieds et demi de France. Un d'eux était plus grand que les autres; et les Espagnols ne lui arrivaient qu'à la ceinture. Six de ces Patagons mangeaient autant que vingt des premiers; à cette époque ils n'avaient pas encore de chevaux, et montaient des animaux semblables à des ânes, qui sont probablement les *guemules* de Molina; ils étaient alors errans et pasteurs. « Ils n'ont point, dit Pigafetta, de demeure stable, et leurs habitations sont des huttes de peaux, qu'ils transportent à leur gré d'un lieu à l'autre. Ils vivent de viande crue, et d'une racine appelée *capus* dans leur langue. Ils ont les cheveux coupés en rond

de Pigafetta,

(1) Histoire des Incas, liv. 9 chap. 9.

comme les moines, et la tête ceinte d'un cordon de coton dans lequel ils plantent leurs flèches.

Relation de Cavendisch.

Vers l'an 1592, Cavendish traversa le détroit de Magellan, et assura d'avoir vu sur la côte de l'Amérique deux cadavres de Patagons qui avaient quatorze palmes de longueur. Il mesura sur le rivage l'empreinte du pied d'un de ces sauvages, et la trouva quatre fois plus longue que celle des siens: enfin il s'en fallut peu que trois de ses marins ne fussent tués en mer par les morceaux de roc, qu'un de ces géans lançait contre eux (1). Voilà le Polyphème de l'Odyssée, et la fable qui vient défigurer les faits historiques.

de Sarmiento.

Les voyageurs qui ont parcouru dans le XVI.[e] siècle la mer du sud, ont tous parlé de l'existence de géans dans l'hémisphère antarctique, comme d'une vérité déjà connue. Sarmiento (2), corsaire Espagnol, qui vivait dans le siècle de la chevalerie, a mis cependant moins d'exagération que Cavendish dans la relation qu'il a donnée des Patagons. « L'indigène que prirent les nôtres était un géant parmi les autres géans, et ressemblait à un Ciclope. Ses compagnons avaient trois *vares* (3) de hauteur, et étaient gros et forts en proportion. . . . . On fit quelques jours après un antre débarquement; mais les géans furent épouvantés de notre artillerie, et s'enfuirent avec la vitesse d'une balle de fusil „. Hawkins, Anglais, en parle également avec beaucoup de modération. « Il faut se défier des habitans de la côte de Magellan, qui s'appellent Patagons: car ils sont perfides, cruels, et d'une si haute taille, que plusieurs voyageurs leur donnent le *nom de géans* (4) „.

de Hawkins.

d'Olivier de Noort etc.

Olivier de Noort, amiral Hollandais, ne les a pas vus, et a seulement oui dire qu'il y a dans l'intérieur de la Patagonie une nation appelée *Tiremenen*, dont les individus ont dix et jusqu'à douze pieds de hauteur, et qu'ils vont faire la guerre aux peuples voisins, parce qu'ils sont mangeurs d'autruches (5). « Le vice-Amiral Sebaldt de Vert prétend en avoir vu près de la baie Verte, qui avaient dix à onze pieds „; mais comme 70 pieds d'Amsterdam n'en

(1) V. la relation d'Antoine Knivet, dans la collection de Purchass, tom. IV. liv. VI.

(2) Histoire de la conquête des Moluques, d'Argensola, livre III.

(3) *Vara.* Cette mesure varie aujourd'hui considérablement en Espagne; les trois *vares* peuvent se réduire à moins de sept pieds et demi.

(4) Purchass, Collection etc. tom. IV. liv. VII. chap. 5.

(5) Purchass, tom. I. liv. II. chap. 5.

font que 61 de France, ces dix à onze pieds se réduisent par conséquent à huit ou neuf; du reste cette mesure ne parait établie que sur un calcul vague (1).

Doutes sur leur existence.

Quelques navigateurs du dix-septième siécle n'ont vu au détroit de Magellan que des hommes d'une petite taille. Vood et Narboroug sont particulièrement cités en opposition aux assertions des anciens navigateurs. Mais ces voyageurs peuvent bien dire aussi la vérité, sans qu'on puisse taxer pour cela Pigafetta, Hawkins et Knivet d'imposture : car aucun de ces derniers n'a prétendu que tous les peuples de la pointe de l'Amérique méridionale fussent d'une stature colossale. Que dirait-on d'un historien, qui ne voyant en Laponie que des Suédois, des Norvégiens et des Russes, traiterait de visionnaires les voyageurs qui représentent les Lapons comme les pigmées de l'espèce humaine ? L'argument est réciproque.

Nouvelles relations.

Le dix-huitième siècle a vu produire de nouveaux témoignages sur la stature colossale des Patagons. En 1704, Harington et Carman, capitaines de deux vaisseaux Français, virent une fois sept géans dans une baie du détroit de Magellan, une seconde fois six, et une troisième une troupe de deux cents individus composée de géans et autres personnes d'une taille ordinaire, avec lesquels les Français s'entretinrent en toute sécurité (2). Le judicieux Frézier, qui fit en 1712 le voyage de la mer du sud, rapporte, à l'appui de ce fait, le témoignage d'une foule d'anciens navigateurs, et termine ses citations par cette réflexion aussi simple que naturelle. « On peut croire sans légèreté qu'il existe dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une taille bien plus haute que la nôtre. Les particularités des tems et des lieux, et toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en a dit, semblent avoir un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire. La rareté du spectacle a peut-être produit quelqu'exagération dans l'évaluation de la stature de ces géans ; mais si l'on réfléchit que cette évaluation n'a jamais guère été faite que par approximation, on trouvera qu'elle ne s'écarte pas beaucoup de la mesure véritable (3).

Relation de Frézier.

(1) Recueil des voyages de la Compagnie des Indes, tom. II.

(2) V. Histoire des Navigations aux Terres Australes du président de Brosses, tom. II. pag 329.

(3) Voyage de Frézier, édit. de 1732, pag. 76 et suiv.

de Byron.

Sans parler de Shelvock et de quelques autres capitaines moins connus, nous dirons que l'ammiral Byron a vu aussi les Patagons. « Ce navigateur célèbre, était, disent Mentelle et Malte-Brun, d'un naturel grave, et tout autre que crédule; c'est le portrait que nous en a fait un vieil officier de la marine Danoise, qui a servi sous cet amiral dans une autre campagne: c'est pourquoi nous citons avec confiance son témoignage, comme portant le caractère de la sincérité „. Néanmoins ce n'est pas lui qui a écrit la relation de son voyage.

« En approchant de la côte, des signes sensibles d'épouvante se manifestèrent sur le visage de ceux qui étaient dans le canot, à la vue de quelques hommes d'une taille prodigieuse. Quelques-uns des nôtres, pour encourager sans doute leurs compagnons, observèrent que ces géans semblaient effrayés eux-mêmes à l'aspect de nos mousquets, comme nous l'étions de leur stature. Le comodore descendit à terre avec intrépidité, fit asseoir ces sauvages et leur distribua quelques bagatelles. Ils étaient d'une taille si extraordinaire, qu'étant assis ils étaient encore presqu'aussi grands que l'amiral debout. . . . . . Leur taille moyenne parut être de *huit pieds*, et la plus haute de *neuf pieds* et plus (1). . . . . Mais immédiatement après on nous dit que leurs chevaux n'avaient que seize palmes de hauteur (2): ce qui est évidemment hors de toute proportion avec les hommes qui devaient les monter „. La relation la plus précise, la plus circonstanciée et la plus digne de foi sur ce peuple, est celle qui se trouve à la suite du voyage aux îles Malouines. Le lieutenant de frégate Duclos Guyot, et le commandant d'un bâtiment de transport la *Giraudais*, non seulement revirent en 1766 ces géans, mais encore ils séjournèrent assez parmi eux pour pouvoir nous rapporter les particularités les plus curieuses sur leur manière de vivre et sur leurs mœurs.

Autre relation plus digne de foi.

Ces Patagons reçurent les Français avec des chants ou des discours solennels, comme le font les insulaires de la mer du sud: après avoir manifesté cet esprit d'hospitalité qui est propre à l'hom-

(1) Il s'agit ici du pied Anglais, qui, selon l'Académie des Sciences, n'a que 135 lignes et 16 cent.; mais selon les Métrologies de Kruse, de Gerhard etc., le pied Anglais qui avait servi dans les chantiers royaux avait seulement 131 lignes; de sorte que huit pieds Anglais n'en feraient que sept et demi de France.

(2) Quatre palmes sur un pied Anglais.


G. Gallina

me de la nature, ils conduisirent les étrangers près de leur feu (1). Les Français ayant examiné leurs hôtes tout à leur aise les trouvèrent d'une taille extraordinaire : le plus petit d'entr'eux n'avait pas moins de cinq pieds et sept pouces, et la largeur de leurs épaules était dans des proportions encore plus colossales, ce qui fesait paraître leur taille moins gigantesque. Ils ont les membres gros et nerveux, le visage large, le teint très-brun, le front saillant, le nez aplati, les joues larges, la bouche grande, les dents blanches et bien rangées, les cheveux noirs, et sont plus robustes que les Européens de même taille. Ils s'habillent de peau de guanacas, de vigogne et autres animaux cousues ensemble en forme de cape, qui leur descend jusqu'à la cheville du pied. Ils peignent sur le côté de ces manteaux opposé à la laine des figures bleues et rouges, qui ont quelque ressemblance avec les caractères Chinois, mais presque toutes semblables entr'elles, et séparées les unes des autres par des lignes droites formant des carrés et des rhombes. Ils portent en outre des espèces de guêtres ou brodequins des mêmes peaux avec le poil en dedans (2), ainsi que de grands bonnets de cuir ornés de plumes qui imitent nos panaches : voy. la planche 38. Ces sauvages prononcèrent quelques mots Espagnols, ou qui approchaient de cette langue. En indiquant celui qui paraissait être leur chef ils l'appelèrent capitaine.

Constitution physique des Patagons.

Leur habillement, leur nourriture etc.

Plusieurs Français qui étaient allés un peu au loin à la chasse, tuèrent quelques perdrix, et virent des carcasses de vigognes dans un pays inculte, stérile et couvert de bruyères. Les Patagons ont des chevaux qui paraissent très-faibles, mais qu'ils manient avec beaucoup d'adresse. Ils firent quelques présens aux marins qui avaient été à la chasse : ces présens consistaient en pierres rondes de la grosseur d'un boulet de canon du poids de deux livres, recouvertes d'un cuir auquel est attachée une corde de boyau à plusieurs brins

(1) Voyage de *Pernetty*, tom. II. pag. 124.

(2) M.r de la Giraudais reçut en présent de ces Patagons, lorsqu'il les visita à son retour des Malouines, plusieurs de ces manteaux, quelques-unes de leurs massues, quelques arcs armés de pierres, et des colliers de coquillages à l'usage de leurs femmes. « Il porta ces objets à Paris, où, dit Pernetty, je les ai examinés à mon loisir ; et quoique je sois de la taille de cinq pieds et sept pouces, un de ces manteaux placé sur mes épaules comme le portent les Patagons, traînait au moins d'un pied et demi à terre ».

comme un cordon de pendule: c'est une espèce de fronde dont ils se servent pour tuer les animaux à la chasse. A l'autre bout de cette corde est également fixée une autre pierre la moitié plus petite que l'autre, enveloppée dans une espèce de vessie. Ils tiennent cette petite pierre en main, la corde passée entre leurs doigts; et après avoir fait tourner l'autre pierre comme on fait avec la fronde, ils lancent l'une et l'autre, et tuent l'animal qu'ils ont visé à une distance de quatre cents pas.

Les femmes de cette nation sont beaucoup moins brunes que les hommes, et d'une taille proportionnée à celle de ces derniers. Elles portent également une cape, des brodequins ainsi qu'une espèce de tablier qui ne leur arrive qu'à la moitié des cuisses. Il faut croire qu'elles s'arrachent le poil des sourcils; car elles n'en ont nullement. Leurs cheveux sont arrangés avec art sur leur visage, et elles vont sans bonnet.

Ces sauvages ne connaissent pas la jalousie: car ils excitaient au contraire les Français à toucher le sein de leurs femmes et de leurs filles, et les fesaient coucher pêle-mêle avec eux et avec elles (1). Souvent ils se mettaient au nombre de trois ou quatre sur leurs hôtes pour les préserver du froid: attention qui parut d'abord suspecte à ces derniers, et fit naître en eux et pourtant à tort un sentiment de défiance.

Ces voyageurs trouvèrent néanmoins beaucoup plus de modestie chez les femmes d'une tribu ou d'une famille voisine: à la vérité qu'elles y étaient contraintes par la présence des hommes, qui paraissaient jaloux à l'excès. M.r Duclos interrogea comme il put le chef de cette tribu sur sa religion. Ce sauvage lui donna à entendre qu'il n'adorait ni le Soleil, ni la Lune, ni les hommes, ni les animaux, mais seulement le ciel et l'univers entier: ce qu'il lui manifesta à plusieurs reprises, en levant toujours les mains jointes au dessus de sa tête.

Ce chef se distingue des autres Patagons par un bonnet de peaux d'oiseaux avec leurs plumes, qu'il met sur sa tête quand il reçoit des visites, pour marquer sans doute la dignité de son rang. M.r Girandais voulut donner à ses hôtes quelques bonnets de laine rouge, mais ils étaient trop petits, et aucun d'eux ne put y faire entrer sa tête. On leur fit aussi présent de quelques couvertures de lit, de hâches, de chaudières et autres ustensiles, et ils donnèrent

(1) Pernetty, pag. 109.

en échange des arcs, des flèches peu dangereuses et des colliers de coquillages.

Les Espagnols ont récemment fait au détroit de Magellan un voyage, qui confirme ces particularités. Ils ont trouvé que les plus grands des Patagons ont sept pieds et un pouce, et plus de quatre pied de tour sous les aisselles. Leur taille moyenne est de six pieds et demi. Leurs pieds et leurs mains sont néanmoins trop petits en proportion des autres parties de leurs corps. La forme de leur visage et leur peu de barbe attestent qu'ils sont d'origine Américaine (1).

On trouve dans les Annales des Voyages (2) des notions encore plus récentes sur la Patagonie. Un vaisseau de Liverpool qui trafiquait le long de la côte des Patagons y fit naufrage il n'y a pas long-tems. C'était le seul bâtiment Anglais qu'on y eût encore vu, quoique pourtant il y en arrive tous les ans une vingtaine, qui sont pour la plupart Américains. L'équipage du vaisseau Anglais et surtout un lieutenant sont rentrés, et ils ont donné sur cette race d'Indiens des relations qui confirment les précédentes.

Relation des Espagnols.

Autres notions plus récentes sur les Patagons

Selon ces relations, cette nation se compose de deux tribus bien distinctes; l'une dont les individus ont la taille gigantesque que leur donnent tous les voyageurs, et s'étend depuis la côte de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Le même lieutenant vit deux chefs ou Caciques, qui n'avaient pas moins de huit pieds Anglais; ils étaient quelquefois accompagnés d'un jeune homme de quinze ans, qui avait au moins six pieds et deux pouces Anglais. La taille des femmes est dans les mêmes proportions. Les individus de cette tribu ont de fort beaux traits, sont bien faits et vivent de chasse. Si les Européens établissaient un marché central dans cette contrée, ils en tireraient une grande quantité de peaux rares, surtout de guanacas, dont la laine serait d'un grand prix pour la fabrication des schals et des draps fins. Le lieutenant apporta un peu de cette laine en Angleterre, et elle y fut estimée de 15 à 16 schellins la livre. Les Patagons recevraient volontiers en échange des liqueurs spiritueuses, du tabac du Brésil, de gros draps rouges et bleus, de grands éperons de fer, de grands couteaux, des lances,

(1) *Viage al estrecho de Magalhaens. Madrid*, 1788. — Le pied Espagnol est d'un pouce et demi plus long que celui de Paris.

(2) Nouvelles Annales des Voyages etc. par Eyriès et Malte-Brun. *Paris*, 1819, tom. III. pag. 445.

de la verroterie et autres objets. Ils ne connaissent point l'argent monnoyé ni les armes à feu. La conduite de ces Indiens fut très-pacifique envers l'équipage du vaisseau Anglais. Lorsqu'on entre dans l'établissement de Rio-Negro, ils déposent tous leurs armes, et ne les reprennent qu'au moment de leur départ.

L'autre tribu est composée d'Indiens Pampsa, petite race d'hommes qui a des habitudes sédentaires, et habite au loin à l'ouest du Rio-Negro. Ces Indiens sont agriculteurs et pasteurs, et s'occupent en outre de quelques manufactures. Ils viennent à la côte avec du bétail, de gros draps, de la viande sèche etc., qu'ils échangent contre des liqueurs spiritueuses et du tabac; les voyageurs en parlent comme d'une tribu nombreuse et tranquille.

Les Espagnols ont abandonné tout le pays du Rio de la Plata jusqu'au détroit de Magellan à l'exception de Rio Negro, où l'on voit encore les restes d'un établissement dont la population diminue tous les ans. Le gouvernement de Buenos-Ayres n'a pris possession que d'une partie de cette contrée, et a mis simplement un commandant à Rio-Negro sans un seul soldat sous ses ordres. Les Nègres qu'on y avait envoyés dans les commencemens exerçaient envers les habitans toutes sortes de vexations, et tuaient leur bétail, qui était trés-nombreux avant la révolution.

Conclusion. Il semble donc prouvé, d'après les relations de trois siècles, que les Patagons sont d'une taille beaucoup plus haute que celle du reste de l'espèce humaine. Si le plus petit d'entr'eux a plus de cinq pieds et demi, leur taille moyenne doit être de près de sept pieds, ou au moins de six pieds et demi; et il n'y a rien d'invraisemblable dans l'assertion de certains voyageurs, qui disent en avoir vu quelques-uns de huit pieds. Peut-être a-t-il anciennement existé dans d'autres parties du monde une race d'hommes d'une stature non moins élevée, que les habitudes de la civilisation et du luxe auront fait dégénérer, tandis que les Patagons, isolés dans le pays le plus isolé de la terre, et maintenus par la nature dans leur genre de vie simple et grossier, conservent encore leur forme primitive et leur taille gigantesque.

TERRE DE FEU.

ILES MALOUINES.

Arrivés à l'extrémité du continent, nous ferons une petite excursion maritime pour prendre une idée des iles voisines, dont quelques-unes, il est vrai, n'ont jamais eu de communication avec l'Amérique, mais qui pourtant en sont moins éloignées que des autres continens.

Immédiatement au sud de la Patagonie, on rencontre un amas d'îles montueuses, froides et stériles, où les flammes de plusieurs volcans n'éclairent que des neiges éternelles. La mer pénètre entre ces îles par une multitude de canaux; mais les passes en sont si étroites, les courans y sont si violens et les vents si impétueux, que les navigateurs n'osent point s'aventurer dans ce labyrinthe de désolation, où rien d'ailleurs ne les attire, et où l'on ne trouve que des laves, des granits, des basaltes confusément entassés les uns sur les autres, qui y forment d'énormes rochers suspendus sur les flottes mugissans. Quelquefois le bruit d'une cascade magnifique interrompt le silence de ces déserts. Des phoques de toutes les formes se jouent dans les baies, ou reposent leurs corps pesans sur les rivages: le pengouin, le diomède et autres oiseaux de l'Océan Antarctique y poursuivent leur proie, et le navigateur y trouve l'ache, le cresson et autres plantes antiscorbutiques.

Port de Christmass.

Telle est la côte méridionale et occidentale de l'archipel appelé Terre de Feu. Le capitaine Cook y a découvert le port de Christmass, lequel est d'une grande ressource pour les navigateurs qui doublent le cap Horn. Ce cap fut aperçu et doublé la première fois par Lemaire navigateur Hollandais, à sa sortie du détroit qui a pris son nom. De-Fleurieu croit néanmoins que l'Anglais Drake est le premier qui l'ait découvert en venant de l'ouest. Les îles de la Reine Elisabeth, vers lesquelles ce dernier navigateur fut poussé par une tempête après avoir passé le détroit de Magellan, ne sont, selon le premier, que la partie occidentale et méridionale de la Terre de Feu (1).

Cap-Horn.

Terre des Etats

La terre des Etats découverte par Lemaire est une île détachée, qui doit être regardée comme fesant partie de l'archipel de

(1) Voyage de Marchand, tom. III. pag. 245 et 266.

la Terre de Feu. On devrait donner à toutes ces îles le nom d'*Archipel Magellanique*.

La nature s'est montrée moins rigide envers les côtes septentrionales et orientales de ce pays: les montagnes y ont une pente plus douce vers l'Océan Atlantique: les vallées y sont tapissées d'une belle verdure, et l'on y trouve des bois, des paturages, des lièvres, des renards et même des chevaux. Les *Péchéré*, qui sont les habitans indigènes de cet archipel, et dont le vrai nom semble être celui d'*Yacanacus* sont d'une taille moyenne, et ont le visage large, les pommettes des joues saillantes et le nez aplati. Ils sont si sales qu'on ne distingue pas la couleur de leur peau, et font leur vêtement de peaux de veaux marins. Ils vivent de poisson et de coquillages; et leurs misérables huttes, qui ont la forme de cône, sont toujours pleines d'exhalaisons fétides et suffocantes.

Les Péchéré.

Comment ils sont décrits dans les voyages de Cook.

Voilà ce qu'on trouve de plus précis dans l'histoire des voyages du capitaine Cook relativement aux Indiens, que Bougainville appelle sauvages *Péchéré*, d'un mot qu'ils ont sans cesse à la bouche. Ils sont petits, laids, et extrêmement maigres: leurs yeux sont sans expression, leurs cheveux noirs, lisses, ébouriffés et frottés d'huile fétide. Ils n'ont que quelques brins de barbe sur le menton, et il coule continuellement de leur nez dans leur bouche, qui est toujours ouverte, une muscosité dégoûtante: rien enfin de plus misérable et de plus rebutant que leur aspect. Un de ces sauvages fut dessiné avec beaucoup de vérité par le peintre ordinaire de Cook, et son portrait se trouve dans le recueil des gravures qui accompagnent les diverses éditions des Voyages de ce navigateur; nous en avons donné une copie à la planche 39. Ces Indiens ont l'estomac large et osseux; mais le reste de leur corps est si fluet et si grêle, qu'en voyant ces diverses parties séparément, on ne croirait pas qu'elles appartiennent à la même personne. Ils avaient tous les jambes torses et les genoux d'une largeur démesurée: un seul d'entr'eux était d'une grande taille. Leur teint semble être d'un brun olivâtre et a le luisant du cuivre; plusieurs avaient en outre le visage rayé de rouge, et quelques-uns de blanc. Ils étaient presque tous nus: cependant on en voyait qui portaient pour vêtement une peau de veau marin: quelques-uns s'étaient fait de deux ou trois de ces peaux cousues ensemble une espèce de manteau qui leur arrivait jusqu'au genou; mais la plupart n'en avaient qu'une seule, qui suffisait à peine

Leurs qualités physiques.

Habillement.


G. Gallina f.

pour leur couvrir les épaules, et leur laissait à nu tout le bas du corps. Il a été dit à cette occasion que les femmes s'enveloppent les reins d'une de ces peaux, n'ayant du reste rien qui les distingue des hommes; mais il ne fut pas possible de les observer d'assez près, attendu qu'elles restèrent dans les pirogues avec les enfans. Forster a néanmoins pu remarquer qu'elles portaient au cou un grand nombre de coquillages suspendus à une bande de cuir, et qu'elles avaient pour coiffure une espèce de bonnet composé de grosses plumes d'oie blanches, placées toutes sur le derrière de la tête. Parmi ces sauvages on n'en vit qu'un seul, qui avait eu l'habileté de coudre à sa peau de veau marin un lambeau de peau de *guanacas*, pour alonger cette espèce de vêtement. On vit aussi peu de tems après deux enfans à la mamelle qui étaient tout-à-fait nus: d'après cela, le genre de vie dur et misérable que mènent ces Indiens n'a pas tant de quoi nous surprendre, s'ils sont accoutumés dès l'enfance à braver la rigidité de cet affreux climat. Les enfans ne proféraient d'autre mot que celui de *Péchéré*, que les Anglais ont pris tantôt pour une expression de tendresse, et tantôt pour l'accent de l'affliction et de la douleur.

Ces Indiens avaient des armes de diverses sortes, telles que des arcs, des flèches et des dards ou plutôt des espèces de harpons d'os montés au bout d'un bâton; on croit que c'est avec ces armes qu'ils tuent les veaux marins et autres poissons. Ces harpons ont un manche d'environ six pieds de long et partout de la même grosseur, mais qui au lieu d'être rond est angulaire, et auquel l'os aigu, qui est dentelé d'un côté, ne s'adapte qu'en cas de besoin. *Armes.*

Cook ayant voulu donner à ces sauvages un peu de biscuit, ils ne lui parurent pas l'aimer autant qu'on l'avait assuré, et semblaient même en faire moins de cas que du veau marin gâté dont ils se nourrissaient. Ils montraient au contraire beaucoup de goût pour les médailles, les couteaux et autres bagatelles semblables. *Nourriture.*

Il y avait dans chacune de leurs pirogues du feu, autour duquel les femmes et les enfans se pressaient pour se chauffer. Il ne parait pas cependant que ce soit là l'unique objet pour lequel ils ont du feu avec eux, mais que c'est plutôt pour être toujours prêts à s'en faire partout où ils peuvent débarquer: car, quelle que soit leur manière de l'allumer, ils ne sont pas toujours sûrs de trouver du bois qui s'enflamme à la première étincelle. Ils ont en outre dans ces pirogues de grandes peaux de veau marin, dont ils se servent sans doute pour *Pirogues.*

s'abriter quand ils sont en mer, et pour couvrir leurs cabanes lorsqu'ils sont à terre; ils les emploient aussi quelquefois en guise de voile. Ces pirogues sont d'un travail grossier et faites d'écorces d'arbre, dont quelques bâtons maintiennent la courbure. Ils n'ont que de mauvaises rames qu'ils manœuvrent avec beaucoup de lenteur; et pourtant il n'y avait pas moins de huit personnes, y compris les enfans, dans chaque pirogue. On a remarqué, comme une singularité, qu'à la différence des insulaires de la mer australe, ces Indiens s'approchaient du vaisseau Européen dans le plus profond silence. Ceux d'entr'eux qui montèrent à bord ne montraient pas la moindre curiosité, ni la moindre surprise; ils acceptaient les présens de verroterie qu'on leur fesait, sans paraître en faire aucun cas ni en marquer la moindre reconnaissance. Ils abandonnaient avec la même indifférence leurs armes et leurs peaux de veau marin en lambeaux; et tout étonnans que dussent leur paraître le vaisseau et les autres objets qui se présentaient à eux pour la première fois, ils ne témoignèrent ni admiration ni surprise dans leurs regards ni dans leurs gestes, et semblaient même n'avoir aucune idée de la supériorité des Européens sur eux, tant l'indolence et la stupidité leur sont naturelles.

Stupidité et indolence des Pecheré.

Les Indiens que vit Cook près de la baie du *Bon-Succès* sont un peu moins disgraciés de la nature; ils sont d'une taille un peu plus haute, et ont pour chaussure des espèces de brodequins; ils sont plus communicatifs, et ont même quelqu'idée de civilisation.

Îles Malouines.

Les îles Malouines, appelées par les Anglais îles de *Falkland* et *Hawkin's-Maidenland*, se trouvent à soixante-seize lieues au nord-est de la Terre des Etats, et à 110 lieues à l'est du détroit de Magellan. Ces îles forment un archipel, dans lequel on remarque deux grandes îles qui sont séparées par un large canal, auquel les Espagnols, maîtres de ces parages, ont donné le nom de *Stretto di San-Carlos*.

Quand elles furent découvertes.

La première découverte des Malouines, dit Bougainville dans sa relation sur l'établissement fondé par lui dans ces îles, me semble pouvoir être attribuée au célèbre Améric Vespuce, qui, dans le troisième voyage qu'il entreprit en 1502 pour la découverte de l'Amérique, parcourut la côte septentrionale de ce continent. Ce navigateur ignorait, à la vérité, si cette côte appartenait à une île, ou si elle fesait partie du continent; mais il est aisé de voir, d'après la route qu'il tint, d'après la latitude où il arriva et la description

Améric Vespuce en fait la découverte.

qu'il donne du pays, que cette côte était celle des Malouines. Ce n'est pas avec moins de fondement encore, que le même Bougainville assure que Beauchêsne Gouin, à son retour de la mer du sud en 1700, relâcha dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux *Sebaldes*.

Elles sont reconnues depuis par des navigateurs Anglais et Français.

Les Anglais prétendent que ce fut Hawkin leur compatriote qui, en 1593, découvrit ces îles auxquelles il donna le nom de *Maidenland*, ou Terre de la Vierge, en l'honneur de la fameuse Reine Elisabeth, dont la virginité peu respectée de l'histoire a été néanmoins consacrée par la géographie. Mais ce *Maidenland* de Hawkin est vaguement indiqué à l'est de la *côte deserte* (de la Patagonie), et au 50.ᵉ degré de latitude, tandis que les îles Malouines sont entre le 51.ᵉ et le 52.ᵉ degrés de latitude: ainsi il est très-probable que la terre vue par Hawkin n'est pas la même que ces îles. Il y a un cap de *Terres australes*, qui est indiqué sur toutes les anciennes cartes sous le 49.ᵉ degré 50 minutes de latitude.

Les Anglais ajoutent qu'en 1639, le capitaine Straghan découvrit le canal qui sépare les deux grandes îles, et qu'il l'appela *canal de Falkland*, nom qui depuis est passé aux îles mêmes. Mais le voyage de cet officier est enveloppé de ténèbres.

Pernetty est d'avis que la découverte de ces îles n'a été faite qu'entre 1700 et 1708 par des bâtimens de S.ᵗ Malo (1). Cependant M.ʳ Frezier, dans la relation de son voyage à la mer du sud, et Fleurieu dans un voyage où il réfute victorieusement les prétentions des Anglais, n'insistent point sur celle-ci (2).

Les Français et les Anglais ont tenté de former des établissemens dans ces îles: ces tentatives donnèrent l'alarme à la cour d'Espagne; mais cette possession n'ayant pas paru assez importante pour faire le sujet d'une contestation sérieuse, l'Espagne n'eut pas de peine à obtenir des deux autres puissances la cession de leurs droits; les Français et les Anglais abandonnèrent donc ces îles aux Espagnols, qui n'y ont cependant qu'un petit établissement.

Tableau physique.

Les montagnes de ces îles sont peu élevées. Le sol sur les éminences voisines de la mer présente un terreau noir formé de débris de végetaux: on rencontre dans plusieurs autres lieux d'excellente tourbe. En creusant un peu la terre on trouve du quartz, des pyrites cuivrées, et de l'ocre jaune et rouge. Pernetty nous a donné

(1) Voyage aux îles Malouines, tom. I. pag. 9-14.
(2) Voyage de Marchand, tom. III. pag. 281.

la description d'une espèce d'amphitéâtre naturel composé d'une pierre *bise porphyrique*, disposée en filons réguliers. On n'y voit pas d'arbres : les Espagnols y ont cependant fait des plantations, et même transporté de la terre de Buenos-Ayres ; mais leurs soins ont été sans succés, et les jeunes plants ont péri dès la première

Végétation.

année. De toutes parts on voit des glayeuls, qui présentent l'image trompeuse de bosquets verdoyans. Chaque plant forme un groupe d'environ deux pieds et demi de hauteur, d'où s'élève une touffe de feuilles vertes, qui est presque de la même hauteur. L'herbe abonde dans ces îles, et y devient très-haute. On y trouve de l'ache, du cresson et deux ou trois plantes de l'Europe. Les autres végétaux ont quelque ressemblance avec ceux du Canada. Mais les *epipacti*, les *azederach*, et les *thitymali* résineux, qui forment des groupes très-élevés et des arbustes semblables au romarin, appro-

Animaux.

chent de la végétation du Chili (1). On n'y a rencontré qu'une seule espèce de quadrupède, qui est un animal semblable au chien sauvage : on n'y a point vu de reptiles, et fort peu d'insectes. Parmi les oiseaux le *québranta-huessos* ou l'oiseau mouton, est un des plus grands, et sa tête ressemble un peu à celle de cet animal. Les oies, les outardes, et les canards y sont en telle abondance, que la colonie Française ne vécut presque que de la chasse de ces volatiles. Les phoques de toute espèce auxquels on donne les noms de lion, de veau et de loup marin, vont se reposer entre les glayeuls qui couvrent ces îles. Le pingouin folâtre au milieu de ces amphibies corpulens et nullement malfaisans. Les Espagnols, selon Azara, transportèrent en 1780 aux Malouines 800 têtes de bétail, bœufs et vaches : ces animaux s'y sont tellement multipliés qu'en 1795 leur nombre était de plus de huit mille ; on ne leur y donne aucun abri ni aucune nourriture : l'hiver y est assez doux pour qu'ils puissent le passer à ciel découvert, et ils ont appris à chercher sous la neige les herbes dont ils se nourrissent.

Ile de Saint Pierre appelée Géorgie.

Quoique l'île S.[t] Pierre, apelée Géorgie par les Anglais, n'appartienne à personne, nous ne laisserons pas d'en faire mention à cause de son voisinage des îles Malouines. Elle fut découverte par la Roche en 1765 : le capitaine Cook ne fit que la visiter une seconde fois en 1775, et il aurait pu se dispenser de lui donner un nom Anglais. Cette île, qui est à 420 lieues au levant du cap Horn, n'est qu'un amas de rochers couverts de glace, et composés, selon

(1) Pernetty, tom. II. pag. 62.

Forster, d'une ardoise noire disposée en couches horizontales. On y aperçoit à peine quelques touffes d'une herbe dure, de la pimprenelle et des lichens. Les pingouins et les phoques ou veaux marins se partagent paisiblement l'empire de ce triste désert.

Les terres ensevelies sous des masses de glace, et qui ont été découvertes par le capitaine Cook à 150 lieues au sud-est de l'île S.t Pierre, sous le 59.e degré de latitude, semblent former un archipel. Il leur donna le nom de Terres Sandwich ou Thule Australe. Mais il y a peut-être encore d'autres chaînes qui s'étendent vers le pôle austral, et donnent naissance à cette multitude de courans et de glaces flottantes, parmi lesquels court souvent risque de se perdre l'audacieux navigateur qui ose s'aventurer dans ces mers redoutables.

Terre Sandwich ou Thule Australe.

LE BRÉSIL

OU

L'AMÉRIQUE PORTUGAISE.

Le nom de Brésil (1) n'a été donné sur les anciennes cartes qu'aux côtes maritimes du Para, jusqu'au grand fleuve S. Pedro. Les pays situés sur les fleuves l'Amazone, le Madera et le Xingu, portaient dans les premières relations le nom de *pays des Amazones*, et sont compris maintenant pour la plupart dans le gouvernement de Para. La dénomination de Paraguay, même dans les cartes de la fin du dernier siècle, s'étend à la plus grande partie du gouvernement de Matogrosso, et à la partie occidentale de celui de S.t Paul : l'usage moderne et une disposition souveraine ont enfin consacré le nom de royaume du Brésil pour toutes les pos-

Nom, situation, étendue du Brésil.

(1) A son retour du second voyage qu'il avait entrepris pour la reconnaissance de cette contrée, Vespucci chargea ses vaisseaux d'une quantité de bois rouge propre à la teinture, auquel il donna le nom de *verzin*. Ce bois devint le principal objet du commerce : le nom de *brasil*, *brésil* ou *breselje* qu'il reçut en Europe, et qui dérive de mot *brasa* braise, à cause de la vivacité de sa couleur rouge, fut ensuite donné au pays même qui le produit.

sessions Portugaises dans l'Amérique méridionale. Cette vaste contrée, qui s'étend depuis le 2.e parallèle de latitude nord jusqu'au 32.e et demi de latitude sud, et depuis le 37.e jusqu'au 71.e degré de longitude ouest de Paris, comprend à peu de chose près les deux cinquièmes de la surface de l'Amérique méridionale, ou plus de dix fois l'étendue de la France. Mais sa population, qui n'est un peu concentrée que sur les côtes et dans les districts des mines, n'arrive guères qu'à quatre millions d'habitans, dont à peine le quart est de sang Européen.

Découverte du Brésil. La cour d'Espagne attribuait à Améric Vespucci, et surtout à Vincent Pinson, la découverte du Brésil. Et en effet, il y a tout lieu de croire que Pinson avait visité en 1499 les pays voisins de l'embouchure de l'Amazone, ou tout au moins les côtes de l'île Maranjo. Quels que soient du reste les auteurs de cette découverte, il est hors de doute que Pierre Alvarez Cabral est le premier Européen qui ait reconnu la côte orientale du Brésil dans toute son étendue. *Pinson.* Les richesses, que Pinson et autres aventuriers rapportèrent de cette contrée, déterminèrent le Roi de Portugal à équiper en 1500 une flotte considérable, qui pût non seulement y faire le commerce, mais encore en entreprendre la conquête. Il donna le commandement de cette flotte à Cabral, *Cabral.* qui s'étant dirigé sur l'ouest, fut tout étonné de se voir aborder sur les rivages d'une terre inconnue à dix degrés au delà de la ligne. Ce navigateur crut d'abord que c'était une île de l'Océan Atlantique; mais après s'être avancé pendant quelques jours le long des côtes, il supposa qu'un pays aussi vaste ne pouvait être qu'une partie du continent, et ne se trompa point dans cette conjecture. Le lieu où il débarqua se trouve précisément dans la partie méridionale de l'Amérique connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Ayant conçu l'idée la plus avantageuse de la fertilité du sol et de la salubrité du climat, il en prit possession au nom de la couronne du Portugal, et expédia un bâtiment à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cette découverte, non moins heureuse qu'inatendue.

Nous verrons dans la suite, en parlant des établissemens Européens au Brésil, les vaines tentatives que firent les Français sous la conduite de Villegagnon (1), et postérieurement les Hollandais, pour s'en emparer (2). Ce fut sans contredit un trait de politique des

(1) V. Voyage de Jean de Lery.

(2) Voyages et établissement des Hollandois au Brésil. V. Hist. Générale des Voyages, *Amsterd.*, 1773, tom. XX. pag. 461.

plus signalés de la maison de Bragance, qui était monté sur le trône des Emmanuel et des Sebastiani, que d'avoir sauvé le Brésil de toutes ces entreprises. Depuis lors le Portugal a presque toujours été tranquille possesseur de cette vaste et riche contrée.

Il existe, comme on le verra par la note ci-jointe (1), un grand *Relations.*

(1) Descriptions du Brésil.

Staden's (Hans) Wahrhaftige Historia und Beschreibung einer Landschaft der Wilden, nacketen, grimmigen, Menschenfresser in der neuen Welt, America, gelegen (Brasilien), durch eigene Erfahrung erkannt. *Francfurt*, 1556, in 4.° Traduit en Latin avec le titre — Stadii Navigatio in Brasiliam. *Francf.* De Bry, 1592, in f.°

Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, contenant les navigations et choses remarquables vues sur mer etc., les mœurs et façons de vivre étranges des Sauvages Américains, la description de plusieurs animaux, arbres etc. par Jean de Léry, 1578, in 8.° fig.° La même, 1580, in 8.° fig.° La même, *Genève*, 1580; ibid., 1585; ibid., 1594, in 8.° La même trad. en latin., *Genève*, 1594, in 4.°

Copie de quelques lettres sur la navigation du chevalier de Villegagnon ès terres de l'Amérique, oultre l'Æquinoxial jusque soulz le tropique du Capricorne (le Bresil) etc. *Paris*, 1557, in 12.°

Histoire de la mission des Pères Capucins en l'île de Maragnan (au Brésil), et terres circonvoisines etc. par le R. P. Claude d'Abbeville. *Paris*, 1614, in 8.°

Jornada dos vassalos de coroa de Portugal, per a se recuperar a cidade de S. Salvador a bahyra de Todos os Santos etc. feita pollo Padre Bartolomeo Guerreiro. *Lisboné*, 1625, in 4.°

Restauracion de la ciudad del Salvator en la baya de Todos Santos, por D. Thomas de Vargas. *Madrid*, 1626, in 4.°

Joh. Greg. Aldenburg's Westindianische Reise und Beschreibung der Eroberung von S. Salvador in Brasilien, an 1613 bis 1626. *Coburg*, 1627, in 4.°

Casparis Barlaei Rerum per octennium in Brasilia et alibi nuper gestarum Historia. *Amsterdam*, 1648, in f.° fig.° La même en Allemand, 1659, in 8.° Autre édition en Latin. *Clèves*, 1660, in 8.°

Historia naturalis Brasiliae, in qua non solum plantae et animalia sed et indigenarum morbi, ingenia et mores describuntur et iconibus supra quingenta illustrantur (auctore Guill. Pisone). *Leide*, 1648, in f.° La même réimprimée dans l'ouvrage intitulé: De Indiae utriusque re Naturali et Medica. *Amsterd.*, 1651, in f.°

Historia Brasiliae (autore C. Margraff de Liebstad.) *Leida*, 1648, in f.°

Cronica da Companía de Jesu do estado do Brasil, por lo Padre Simao de Vasconcellos. *Lisbone*, 1648; ibid., 1662; ibid., 1668, in 4.°

nombre de relations sur cette vaste partie du continent. Mais on ne doit pas perdre de vue que l'exactitude des notions qu'elles renferment, est toujours relative aux tems où elles ont été écrites. Les Portugais ont en général publié peu de choses sur les pays qu'ils occupaient hors de l'Europe: leurs historiens nous ont fait connaître les entreprises de ceux de leurs compatriotes qui se sont illustrés par leurs conquêtes: les ecclésiastiques et les moines nous ont donné la relation des travaux apostoliques des Missionnaires; mais c'est envain qu'on chercherait dans leurs ouvrages une description exacte de ces contrées: les notions qu'ils renferment ne s'étendent guères qu'aux mœurs des indigènes; et tout intéressantes qu'elles peuvent être, elles ne suffisent pas pour notre instruction. Ajoutons à cela que les livres Portugais ne sont point connus hors de leur pays; et c'est

Relaçao da viage que fez a estado do Brasilo a armeda, da Campanhia no anno 1655, a cargo do general de Britto-Freyre. *Lisbone*, 1657, in 12.°

Nova Lusitania o Historia da guerra Brasilica, desde 1624 hato 1638, por Fr. Britto-Freyre. *Lisbone*, 1675, in f.°

Brasilianische und Indische Reise-Beschreibung, von Amb. Richshoffer. *Strasbourg*, 1677, in 8.°

Gedenkweerdige Brasiliensche zee en land-Reise, door Joh. Nieuhof. *Amsterd*, 1682, in f.° fig °

Descriptio totius Brasiliae, in qua agitur de natura et indole regionis et incolarum etc. *Clèves*, 1698, in f.°

On peut se procurer sur les mêmes objets beaucoup d'autres notions qui se trouvent dans les relations suivantes, dont Hackluyt a enrichi sa collection, vol. II., première partie.

Voyage de Guillaume Hawkins au Brésil, en 1530 et 32. — Voyage de Robert Reniger et Thomas Forét au Brésil, en 1540. — Voyage de Pudsey dans la baie du Brésil, en 1542. — Voyage de Hare au Brésil, en 1580. — Voyage de Jean Lancaster au-dessous et dans les environs de Pernanbuc au Brésil, en 1594. — Enfin Le-Routier, expositif des côtes du Brésil, de l'isle Sainte-Catherine et de la rivière de-la-Plata.

Istoria delle guerre del regno del Brasile accadute tra la corona di Portogallo e la repubblica di Olanda, con le carte e piani, del Padre Gio. Giuseppe di Santa Teresa, 1700, in f.°

Relation de la mission du P. Martin (de Nantes) dans le Brésil, parmi les Indiens appelés *Carivis*. *Quimper*, 1706, in 12.°

Historia da America Portuguesa, de anno 1500 de su descobrimento are o de 1724 por Rocha-Pitta. *Lisbone*, 1730, in f.°

d'après toutes ces considérations que nous croyons pouvoir dire avec assurance, que ce n'est point à cette nation que nous sommes redevables des renseignemens les plus importans que nous ayons sur le Brésil.

OEuvres de Vasconcellos et de Rocha-Pitta.

Simon de Vasconcellos et Sébastien de Rocha Pitta, qui ont publié à Lisbonne des relations sur le Brésil, le premier en 1668 et le second en 1730, sont les deux écrivains les plus connus hors du Portugal. Ces relations sont néanmoins bien loin encore de pouvoir satisfaire notre curiosité, et la seconde est écrite en outre dans un style ampoulé, qui a quelque chose de rebutant (1). Il ne faut pas s'étonner du peu de notions qu'elles renferment : car il est bien difficile de pouvoir jamais rien pénétrer des choses que le gouver-

Beschreibung des Portugiesischen Amerika, spanisch und teutsch, mit Anmerkungen von Chr. Leiste. *Brunswick*, 1780, in 8.° Trad. en Français par Thomas Lindley. *Paris*, 1806, in 8.°

Cette description du Brésil sur une étendue de 1038 mille, découverte par Maragnon etc., a été écrite en Espagnol en 1634 par Pierre Cudena, et le manuscrit en a été découvert par Lessing dans la Bibliothèque de Wolfenbuttel en 1780.

On trouvera encore des notions intéressantes sur l'état actuel du Brésil dans la relation de l'ambassade de Lord Macartney en Chine, et dans l'excellent Mémoire sur le Brésil de M.r Malte-Brun, lequel se trouve inséré dans sa traduction du voyage de M.r Barrow à la Cochinchine. Mais c'est dans les ouvrages suivans que se trouvent les notions les plus exactes et les plus récentes.

The History of Brazil by Robert Southey, vol. 2, in 4.°

Travels in Brazil by Henry Koster. *London*, 1816, in 4.° fig.° Trad. en Français. *Paris*, 1818, 2 vol. in 8.° fig.°

Mawe Jean, Voyages dans l'intérieur du Brésil faits en 1809 et 1810 Traduits de l'Anglais par J. B-B. Eyriès. *Paris*, 1816, vol. 2 in 8.° fig°

Reise nach Brasilien in den Jahren 1815, bis 1817 von Maximilian Prinz zu Wied-Neuwied. *Frankfurt*, 1820-1821, 2 vol. in 4.° avec Atl. in f.°

Brasilien in seiner Etwickelung seit der Entdeckung bis auf unsere zeit von Joh. V. Spix. München, 1821.

(1) « Cet ouvrage, dit un savant du Brésil et membre de l'académie royale d'histoire à Lisbonne, contient beaucoup d'éclaircissement sur la fondation de la colonie, sur les gouvernemens qui s'y sont succédés et sur ses établissemens ecclésiastiques; mais il manque de tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, au commerce, et en général à toutes les connaissances utiles ; il a en outre le défaut d'être écrit dans un style très-ampoulé ». Tel est le jugement qu'en porte Lindley dans la préface de son voyage au Brésil.

nement croit de son intérêt de cacher (1). C'est là le motif pour lequel les autres peuples de l'Europe ont été pendant si long-tems dans une profonde ignorance sur tout ce qui a rapport aux possessions Espagnoles et Portugaises, tandis que l'Angleterre, la France et les autres puissances ne se sont jamais opposées à la publication de tout ce qu'on a voulu écrire sur leurs colonies. Lessing, auteur Allemand, a par conséquent bien eu raison de dire, que le monde ne devrait être possédé que par les nations qui le font connaître; et cette réflexion lui est venue à l'occasion de la découverte qu'il fit dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, d'un ancien livre, qui y était oublié depuis long tems. Ce livre, originairement écrit en Espagnol; avait été traduit en Allemand, et portait pour titre: *Description du Brésil, dans une étendue de* 1038 *milles, découverte par Maragnon etc.* L'auteur est Pierre *Cudena*

Relation de Pierre Cudena.

voyageur Espagnol, qui le publia en 1634 à son retour du Brésil. Cet écrivain semble avoir entrepris cet ouvrage pour le Duc d'Olivarez auquel il est dédié, et dans la vue de faire connaître à ce ministre le préjudice qu'aurait occasionné à l'Espagne la perte du Brésil, dont les Hollandais avaient déjà envhai une partie. Ce petit livre, qui a été trouvé en 1780, contient des notions succinctes mais précieuses sur le Brésil; et Lessing a rendu un service essentiel à la géographie en engageant Leiste son compatriote à publier une nouvelle édition de la traduction Allemande avec le texte Espagnol; mais il est presqu'inconnu en France, et il perdra toujours plus de son mérite, à mesure qu'on acquerra plus de lumières sur ce pays. Le gouvernement Portugais ayant enfin renoncé à la politique étroite qu'il a suivie si long-tems, a permis la publication des ouvrages concernant ses colonies; et nous en avons à présent un excellent, intitulé: *Essai sur le commerce du Portugal et de ses colonies*, de Joseph d'Acunha évêque de Pernambuc, ainsi que plusieurs relations instructives dans les *Mémoires économiques de l'académie de Lisbonne.*

De Joseph d'Acunha etc.

Les tentatives faites par les Français et les Hollandais pour s'établir au Brésil, ont donné naissance à une foule de livres, qui nous

(1) En continuant à parler au même endroit de l'histoire de Rocha-Pitta Lindley ajoute; que quelques années aprés la publication de cet ouvrage, le gouvernement Portugais en défendit publiquement la lecture sous des peines très-sévéres, et que de son tems il ne se trouvait plus que dans les cabinets des curieux, où il était soigneusement caché.

ont procuré beaucoup de notions sur cette vaste contrée. Jean de Léry, qui fut au Brésil en 1556 et en revint en 1558, nous en a donné d'intéressantes sur le climat et sur diverses productions de ce pays, ainsi que sur les mœurs de quelques nations indigènes. Mais à peine pourrait-on reconnaître aujourd'hui les lieux qu'il a décrits, tant la présence des Européens y a opéré de changemens. *de Jan de-Léry.*

Le Père Claude d'Abbeville capucin, qui se rendit en 1612 en qualité de chef d'une mission à S.t Louis de Maragnan, a voulu nous instruire des efforts qu'il a faits pour établir la foi dans ces contrées lointaines, et en a publié la relation à son retour en France. Malgré la crédulité qu'il y montre, on ne laisse pas de reconnaître en lui un homme de mérite; il a consacré une grande partie de son ouvrage à la description de l'île de Maragnan et des lieux circonvoisins, des animaux qui y habitent, des productions qu'on y trouve, ainsi que de la constitution physique et des mœurs des indigènes, auxquels il donne le nom de *Topinambas*. *du P. Claude d'Abbeville.*

Le comte de Nassau a favorisé dans le Brésil les arts de la paix, durant le tems de son administration, sous laquelle les naturalistes Piso et Margraf ont visité cette contrée et examiné les richesses de son sol. Leurs observations nous ont fourni des notions importantes sur son histoire naturelle et sa géographie physique. Le climat du Brésil en particulier a été décrit par Piso avec une précision philosophique, qu'il serait à souhaiter, dit Robertson, de retrouver dans les relations des autres contrées de l'Amérique. Gaspard Baerle, plus connu sous le nom latin de *Barlœus*, a écrit l'histoire de ce que les Hollandais ses compatriotes ont fait au Brésil sous la conduite du comte de Nassau. Son livre, qui est orné d'un grand nombre de gravures, contient beaucoup de particularités sur la géographie, l'histoire naturelle et les mœurs des indigènes; et les expéditions que ce gouverneur envoyait de tems en tems dans l'intérieur du pays pour en avoir une connaissance plus parfaite, ont mis l'auteur à portée d'en parler avec plus d'exactitude qu'aucun autre. On doit néanmoins faire une mention particulière de la relation du voyage d'Elie Herkmann, de celle de Nieuhoff et de l'histoire des Indes de Laet, ouvrages qui contiennent toutes les notions que les Hollandais avaient acquises jusqu'alors sur le Brésil. On trouve dans le recueil de Debry les aventures de Jean Stade, qui a passé plusieurs années parmi les indigènes; et dans la collection de Hackluyt plusieurs autres *de Piso et Margraf.* *de Gaspard Baerle* *d'Hermann, Nieuhoff etc.*

relations de voyageurs Anglais dans ces contrées. Enfin Morisot nous a donné l'histoire de la guerre du Brésil entre les Portugais et les Hollandais, et le voyage de Roulox Baro chez les Tapuyas.

Tous ces livres ne nous offrent, comme nous venons de le dire, que des renseignemens relatifs à l'ancien état de ce pays. Au commencement du dix-huitième siècle, plusieurs navigateurs, à leur retour de la mer des Indes ou du grand Océan, abordèrent en divers endroits du Brésil, et particulièrement à Rio-Janeiro et à San-Salvador. Leurs relations donnent la description des lieux qu'ils ont vus, et l'on trouve en outre dans quelques-unes des notions générales sur tout le pays. On peut consulter aussi celles de La-Condamine, Froger, Frézier, Bougainville, Cook, La-Pérouse, Staunton, Barrow, Krusenstern et autres voyageurs.

de Southey. Southey nous a donné en Anglais une histoire du Brésil, pour la compilation de laquelle il a consulté en Portugal même un grand nombre de documens qui étaient absolument ignorés avant la publication de son ouvrage. On reproche néanmoins à l'auteur une prolixité accablante. Il s'est arrêté en effet sur une foule de particularités de peu ou de nul intérêt; et dans l'usage qu'il fait des anciennes relations dont il rapporte des articles en entier, il en omet d'autres, qui sont pour le moins de la même importance. M.r De Beauchamp a aussi publié une histoire du Brésil, qu'on peut regarder comme un abrégé de celle de Southey, sauf quelques extraits qu'il y donne du voyage de Mawe. Nous n'avons trouvé rien de bien intéressant dans la relation des voyages faits de 1809 à 1815 dans la partie septentrionale du Brésil: relation qui a été publiée à Londres *de Koster.* par Henri Koster, lequel confesse à la vérité de n'avoir jamais eu l'intention, durant son séjour dans ces contrées, de faire connaître par la voie de l'impression ce qu'il y avait vu ou appris, et avoue même d'être redevable de son contenu aux connissances et à la riche bibliothèque de M.r Southey. On y trouve néanmoins des notions étendues et précises sur le commerce, sur l'agriculture, sur l'industrie et les mœurs dans la province de Pernambuc. Cet ouvrage fournit en outre des preuves multipliées de l'infamie et de la barbarie du commerce des esclaves, dans les traités d'alliance et de navigation qui y sont rapportés entre l'Angleterre et le Portugal, et qui ont été signés à Rio-Janeiro le 19 fevrier 1810, ainsi que dans deux dissertations du Doct. Arruda de Carrara, l'une sur les plantes du Brésil dont on peut tirer des substances fibreuses pro-

pres à divers usages de la société, et l'autre sur l'utilité d'établir des jardins dans les principales provinces du Brésil, pour la culture des plantes récemment découvertes.

M.r Mawe, savant minéralogiste, a obtenu du Prince régent, actuellement Roi de Portugal, la permission de visiter l'intérieur du Brésil (1), et a été ainsi dans le cas de nous en donner dans la relation de ses voyages des notions aussi exactes qu'étendues. Nous devons dire, à l'honneur de cet écrivain, qu'il ne parle que des choses qu'il a vues, ou sur lesquelles il a pu se procurer des renseignemens positifs, et qu'il n'a point voulu grossir son ouvrage de certaines particularités, que d'autres ont rapportées avant lui dans l'histoire du Brésil. On regrette néanmoins qu'il ne dise rien des productions générales des mines d'or; mais on trouve heureusement dans l'essai de M.r De-Huboldt sur la Nouvelle-Espagne, tous les éclaircissemens que le premier nous laisse à désirer sur cet objet. *de Mawe.*

Enfin la relation que vient de publier le Prince Maximilien de Wied-Neuwied de son voyage au Brésil a répandu un grand jour sur l'histoire de cette vaste et intéressante région.

(1) « Il n'y a pas long-tems néanmoins, dit le Prince Maximilien de Wied-Neuwied dans l'introduction à son voyage dans le Brésil, qu'on n'a plus autant à se plaindre des obstacles qui rendaient difficile l'entrée du Brésil. Du moment où le Monarque s'est transporté sur cette partie la plus riche de ses domaines, qu'il n'avait jamais vue, il a aussitôt levé l'espèce de blocus qui en interdisait l'entrée; sa confiance a mis fin à l'esprit de défiance, et les voyageurs étrangers ont pu enfin s'avancer dans ce vaste champ de nouvelles découvertes. Ce sage Monarque s'abandonnant sans réserve à sa magnanimité naturelle, et secondé des conseils d'un ministère éclairé, ne s'est pas contenté de permettre aux étrangers l'accès de ces contrées pour y pratiquer des recherches utiles, mais encore il les y a invités de la manière la plus généreuse. C'est par un effet de ces heureuses dispositions que Mawe a obtenu la permission de visiter les riches mines de diamant etc. Quelques autres voyageurs ont parcouru depuis lors ces contrées ..... A la recommandation de M.r Goude de Barca ministre et protecteur zélé des sciences, le Roi leur a non seulement accordé à tous la permission de parcourir tous les capitanats du Brésil, mais encore il leur a assigné une somme annuelle pour les aider dans leurs voyages etc. Combien est différente cette conduite sage et libérale du gouvernement actuel, de l'usage où l'on était auparavant de faire circonvenir et garder par des soldats les voyageurs à leur arrivée au Brésil! Qu'il me soit permis de consigner ici ce témoignage de ma reconnaissance envers le Monarque, de qui sont émanées des dispositions aussi libérales ».

Les regards des naturalistes, dit-il dans l'introduction à son ouvrage, ont été tournés pendant long-tems vers le Brésil, de préférence à tout autre pays. Mais c'est en vain que l'heureuse position de cette contrée fesait espérer d'y recueillir une abondante moisson de connaissances: une politique ombrageuse en fermait l'accès au curieux scrutateur de la nature. D'anciennes relations rédigées par quelques voyageurs obscurs, des renseigemens donnés par des navigateurs Espagnols et Portugais, et enfin les notions moins incertaines que s'étaient procurées les Jésuites, jointes aux observations de Margraf et de Piso, voilà à quoi se réduisait le peu de connaissances que nous avions sur le Brésil. Mais l'heureux changement qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'est opéré dans la politique de son gouvernement, laisse aujourd'hui le champ libre aux nombreuses découvertes qui restent à faire dans ces vastes régions. Le lieutenant colonel Eschwege, qui a séjourné plusieurs années au Brésil, a déjà publié plusieurs mémoires intéressans: d'autres voyageurs de sa nation animés du même zèle se sont avancés sur ses traces, et il n'est pas douteux que leurs recherches ne soient suivies du plus heureux succès.

Les voyages de Mawe et d'Eschwege dans le Minas-Geraes nous ont déjà fait conaître au moins en grande partie cette contrée. Aussi le Prince Maximilien, à son arrivée au Brésil, jugea-t-il plus convenable, pour l'objet qu'il se proposait, de choisir la côte orientale, qui n'avait pas encore été décrite, et qui par conséquent était entièrement inconnue. Il y existe plusieurs tribus d'indigènes qui vivent encore dans leur état naturel, et n'ont pas encore été inquiétées par les Européens, dont les établissemens s'étendent continuellement vers l'intérieur. Les chaînes nues et élevées de la partie centrale du Brésil sont séparées de la côte orientale par une large bande de forêts primitives, qui s'étend depuis Rio-de-Janeiro, jusqu'aux environs de Bahia de Todos os Santos, sur un espace d'environ onze degrés de latitude. Forcés de se retirer à mesure que les Européens s'avançaient dans les pays qu'ils habitaient les indigènes se sont refugiés dans le sein de ces forêts, où ils conservent toute la simplicité de leurs mœurs primitives. Le peu de notions qu'on a pu acquérir jusqu'à ce jour sur l'histoire naturelle de ce pays, et sur les peuples qui vivent encore dans l'état de nature, devait sans doute intéresser plus que tout autre la curiosité de notre voyageur. Il a fait une partie de son voyage en compagnie de deux Allemands instruits,

qui sont M.r Freyreiss et Sellow, et avoue d'être redevable d'un grand nombre de notions importantes à l'ouvrage que le premier a publié sous le titre de *Voyage au Brésil.* Les amateurs de l'histoire naturelle, de la géographie et de l'histoire des peuples, trouveront dans cet excellent ouvrage une foule de nouveautés utiles aux progrés de ces diverses sciences.

DESCRIPTION DU BRÉSIL.

Avant d'entreprendre la description du costume des habitans du Brésil, il est naturel que nous donnions quelqu'idée de la position et de la configuration de cette immense contrée. Au nord de Rio-Janeiro s'élève la masse principale des montagnes du Brésil, *Montagnes.* vers les sources du fleuve S.t François. De ce point part une chaîne, dont la direction est parallèle à la côte septentrionale, et qui est connue sous le nom de *Cerro das Esmeraldas*, *Cerro do Frio* et autres. Une seconde chaîne, ou plutôt la même suit une direction semblable vers le midi; elle porte entr'autres noms celui de *Parapanema*, et ne se termine qu'à l'embouchure du fleuve Parana ou de la Plata. Cette dernière chaîne est escarpée et pittoresque du côté de l'océan, mais il ne parait pas qu'elle ait en aucun endroit plus de mille toises de hauteur, et elle se termine vers l'intérieur en un grand plateau appelé par les Portugais *Campos-Geraes.* Cette partie maritime du Brésil est toute granitique, et a été observée par Mawe qui nous en a donné une exacte description (1).

La côte septentrionale entre Maranhao et Olinda renferme une chaîne particulière, appelée la chaîne d'*Itiapaba*; c'est une des plus considérables du Brésil, et elle semble être d'une nature granitique. Les bords de l'Amazone n'offrent de toutes parts que des plaines immenses, où l'on trouve des fragmens de granit.

La chaîne de *Marcella* forme la jonction des Cordillières maritimes avec celles de l'intérieur: le noyau de ces dernière semble *Chaîne de l'intérieur.* occuper la région ou le Parama, le Tocantin et l'Uraguay prennent leur source. Il parait que la *Sierra-Martha* en forme la partie la

(1) *Mawe*, travels in Brésil, pag. 149, pag. 122, pag. 89, pag. 96.

plus élevée, quoiqu'une autre branche, qui longe le Paraguay, ait pris le nom de *Grande-Cordillière*. Au centre de l'Amérique méridionale s'étend le vaste *plateau des Parexis*, qui se forme d'une longue suite de collines composées de sable et d'une terre légère, lesquelles offrent de loin l'image de grosses vagues semblables à celles d'une mer agitée. De ce plateau se détachent vers l'ouest les collines escarpées du même nom, qui se prolongent à deux cents lieues vers le nord-ouest, et se terminent à 15 ou 20 de Guapure. Une autre chaîne de montagnes, qui en sort également vers le midi, s'étend le long de la rivière orientale du Paraguay. Des flancs de ce plateau aride descendent dans diverses directions le Madeira, le Topayos, le Xingu (Scingu) qui se jettent dans l'Amazone, ainsi que le Paraguay, le Jaura, le Sypotuba et le Cuïaba, qui s'y joignent également, mais à des points plus éloignés. Ces affluens sont pour la plupart aurifères, et le Paraguay baigne à sa source un sol riche en diamans. On rencontre sur le Xacurutina un lac qui donne tous les ans une grande quantité de sel, et qui est un sujet de guerres continuelles entre les indigènes. Il y a près de *Salina-de-Almeida* des puits salés, qui fournissent du sel à la colonie de Mato-Grosso, depuis le moment de sa fondation.

Plateau central.

Affluens de l'Amazone.

Lac de Xacurutina.

Petites montagnes du plateau.

La chaîne de montagnes qui longe la rive orientale du Paraguay depuis sa source, se termine à sept lieus au dessous de l'embouchure du Jaura, vers le *Morro Excavado*. Au levant de ce point tout est marais jusqu'à *Rio-Novo*, torrent profond, couvert de plantes aquatiques, et qui se jette dans le Paraguay à neuf lieues plus bas. Sous le 17.e degré 25′ de latitude, la rive occidentale du fleuve devient montueuse vers le commencement de *Serra-da-Insua*. Au dessus de l'embouchure du *Porrudo*, ces montagnes prennent le nom de *Serra-das-Pedras-de-Amolar*, à cause du schiste *novaculaire* qui en constitue la masse. Cette petite chaîne est terminée par celle des *Durados*, au dessous de laquelle on trouve un canal, qui communique avec le lac de *Mendiuri*, lequel a six lieues de long, et est le plus grand de tous ceux qui avoisinent le Paraguay. Plus bas ce fleuve arrose les *Serras d'Albuquerque*, qui forment un carré de dix lieues, où il y a une quantité de pierres calcaires. Au bout de six lieues commence le *Serra-do-Rabicho*, et le fleuve reprend son cours vers le midi, jusqu'à l'embouchure du Taquari, autre beau fleuve fréquenté tous les ans par les *flotilles* qui viennent de San Paolo, pour aller à Cuiaba. A l'endroit où

le *Mbotetey*, appelé maintenant *Mondego*, se jette dans le Paraguay, ce dernier fleuve passe entre deux collines élevées et parfaitement isolées, qui se trouvent vis-à-vis l'une de l'autre. Le poste de *Nuova-Coimbra* occupe l'extrémité méridionale d'une hauteur qui cotoie le fleuve au couchant. A onze lieues au midi de Coimbra vers l'ouest, on trouve l'embouchure du *Bahia-Negro*, qui est un grand espace d'eau de six lieues d'étendue, où se réunissent les eaux de toutes les terres submergées au midi et à l'ouest des monts d'Albuquerque. Cette baie forme la limite des possessions Portugaises actuelles sur les deux rives du fleuve. Depuis l'embouchure du Jaura jusqu'au 21.e degré 22′, où de hautes montagnes s'étendent au couchant et plus encore au levant, le pays est régulièrement inondé tous les ans par les débordemens du fleuve, qui, sur un espace de cent lieues de long et de quarante de large, forment un lac immense que les géographes appellent *Lago di Xarayes*. Durant cette inondation, les montagnes et les terres élevées offrent à l'œil enchanté autant d'îles séparées les unes des autres par une infinité de canaux, et entrecoupées de baies, de criques et de bassins, dont plusieurs subsistent encore après que les eaux ont diminué. A cette époque les vents de l'ouest deviennet malsains au Brésil.

Lac temporaire de Xarayés.

Entre le Paraguay et le Parana s'étend du nord au sud une chaîne considérable de montagnes appelée *Amarbay*, qui se termine vers le sud au fleuve *Igoatimy* en une ramification, dont la direction est du levant au couchant, et qui s'appelle *Maracayer*. C'est dans ces montagnes qu'ont leur source toutes les rivières qui se jettent dans le Paraguay au sud du Taquario, ainsi que beaucoup d'autres qui prenant une direction opposée se déchargent dans le Parana, et dont la plus méridionale est l'*Igoatimy*, qui a sa source un peu au dessus des *sept cascades*. Cette magnifique cataracte présente un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir, c'est l'image brillante de sept arcs en-ciel qui se dessinent les uns au dessus des autres dans l'épaisse vapeur, dont la chute de l'eau obscurcit tout l'horison.

Les sept cascades.

Les côtes septentrionales du Brésil sont bordées de roches, contre lesquelles viennent se briser avec fracas les vagues de la mer. Ces roches sont de la substance du corail, et les habitans d'Olinda et de Parayba s'en servent pour la construction de leurs maisons. Les côtes voisines de l'Amazone et du Tocantin sont toutes des terres basses et fangeuses, formées par les alluvions de la

Roches.

Terres submergées.

mer et des fleuves. Rien ne s'y oppose à la violence des marées et des tempêtes : cependant les embouchures des fleuves y sont resserrées entre des bancs de sable et des îles basses ou à moitié submergées. Le concours de tant de grands fleuves, qui coulent dans une direction contraire à celle que tiennent généralement les courans et les marées, qui est de l'est à l'ouest, produit dans ces parages une espèce de marée extraordinaire, dont on trouve peu d'exemples dans aucune autre partie du monde. C'est une chose digne de remarque, que depuis Para jusqu'à Pernambuc, la côte ne présente aucun fleuve de long cours. On y trouve bien le *Maranhao*, le *Rio-Grande* et le *Parayba* qui ont de larges embouchures dans un terrein mouvant ; mais dans le tems des pluies ce ne sont que des torrens qui inondent tout le pays, et où dans la saison sèche, il reste à peine un faible ruisseau: on dirait qu'alors toute l'eau en est absorbée par les montagnes de l'intérieur, et souvent même leur lit, demeuré tout-à-fait à sec, sert de sentier aux indigènes. Depuis le Cap-Frio jusqu'au trentième parallèle de latitude sud, la côte, qui est très-élevée, ne verse aucun fleuve remarquable dans l'Océan. Toutes les eaux prennent leur cours vers l'intérieur et vont se jeter dans le Parana où dans l'Uraguay, qui ont l'un et l'autre leurs sources dans ces montagnes. Le *Rio-Grande de San-Pedro* n'est pas d'un long cours, mais il a une large embouchure sur une côte basse et flanquée de dunes.

Torrens.

Climat.

La vaste étendue du Brésil fait que le climat et les saisons n'y sont pas partout les mêmes. L'humidité continuelle qui règne sur les rives marécageuses de l'Amazone, y diminue l'intensité de la chaleur: les bourrasques dont ce fleuve est quelquefois agité ne sont pas moins dangereuses que sur mer. En remontant la Madera, le Xingu, le Tocantin et le Saint François, on rencontre des plateaux élevés et des montagnes où l'air est plus tempéré. Le climat des environs de San-Paolo permet d'y cultiver avec succès certains arbres fruitiers de l'Europe, entr'autres le cerisier qui y abonde. Cette contrée parait être la plus salubre de tout le Brésil. Piso dit que si les vents de l'ouest sont malsains dans l'intérieur du Brésil, c'est parce qu'ils passent sur de vastes pays couverts de bois marécageux (1). La côte maritime, depuis Para jusqu'à Olinda, parait jouir d'un climat semblable à celui de la Guianne, mais un peu moins humide. A Olinda de Pernambuc la saison

(1) *Piso*, Med. Bras. lib. I. pag. 1.

pluvieuse commence en mars, quelquefois même en février, et finit dans le mois d'août. Les vents du sud-est, selon Margraf, y dominent, non seulement pendant toute cette saison, mais encore un peu avant et un peu après (1). Les vents du nord soufflent, sauf quelques intermittences, pendant la saison sèche : alors les collines ne présentent plus qu'un terrein brûlé, où tous les végétaux meurent, ou pour le moins sont languissans. Les nuits dans cette saison sont très-froides. Tout le reste de l'année l'extrême chaleur du climat est tempérée par des brises de mer, et la nature y est dans une activité continuelle. Tous les matins il souffle au lever du soleil un petit vent frais, qui dure une partie de la nuit; mais un peu avant le matin, les effets de la rosée ne sont pas moins incommodes qu'aux Antilles et à la Guianne. Quant au climat de Rio-Janeiro, on peut voir les observations de M.r Dorta, membre de l'académie de Lisbonne, lesquelles sont parfaitement d'accord avec celles de Pernetty sur l'île de Sainte Catherine, où il fut incommodé d'épais brouillards.

Productions du Brésil.

Minéraux.

Diamans.

Une des productions les plus précieuses du Brésil c'est le diamant. L'enveloppe ou *cascalchao* de cette pierre si recherchée est une terre ferrugineuse mêlée de cailloux liés ensemble. On trouve généralement les diamants à découvert dans le lit et sur le bord des rivières. Les roches qui les accompagnent et qui en indiquent la présence, sont le plus souvent des minéraux ferrugineux resplendissans et sous la forme de pois, des ardoises d'un grain très-fin qui approchent de la pierre lydienne, du fer oxidulé et noir en grande quantité, des fragmens roulés de quartz avec du cristal jaune et autres matières qui diffèrent entièrement de toutes les parties constitutives et connues des montagnes adjacentes. Les diamans ne se rencontrent pas seulement dans la fange des fleuves ou des torrens, on en trouve aussi en creusant la terre, et dans des courans d'eau sur les sommets des plus hautes montagnes.

Territoire des Diamans.

Le *Cerro-do-Frio* est un assemblage de montagnes escarpées dans la direction sud et nord, qu'on croit les plus hautes du Brésil. Le territoire des diamans proprement dit, est de l'étendue d'environ seize lieues du nord au sud, et de huit du levant au couchant. Les premiers à le fouiller furent quelques mineurs entreprenans de Villa-do-Principe, qui ne s'occupant que de la recher-

(1) *Margraf*, Hist. Natur. Bras. liv. VII. chap. 2.

che de l'or dédaignèrent pendant long-tems les diamans comme des cristaux de nulle valeur. Il en fut présenté une quantité au Gouverneur de Villa-do-Principe, qui ne les connaissant pas davantage s'en servit comme de dez à jouer. Quelques-uns ayant été apportés à Lisbonne, on les remit à l'ambassadeur de Hollande pour les faire examiner dans son pays, qui était alors le principal marché des pierres précieuses. Les lapidaires d'Amsterdam jugèrent que c'étaient de beaux diamans. En donnant avis au gouvernement Portugais de cette découverte, l'ambassadeur conclut un traité pour le commerce de ces pierres, et Cerro-do-Frio devint un district à part. L'immense quantité de diamans qui en furent exportés dans les vingt premières années, et qu'on dit avoir été de plus de mille onces, en fit aussitôt tomber le prix en Europe, et on les envoya ensuite aux Indes, où ils avaient plus de valeur, et d'où on les tirait exclusivement auparavant.

Produit annuel.

Les mines de *Cerro-do-Frio* rappotent au gouvernement de vingt à vingt-cinq mille carats par an. De 1801 à 1806 les dépenses pour la recherche des diamans ont monté à 204,000 livres sterling, non compris 17,000 livres sterling provenant de l'or trouvé durant le même période de tems. Les diamans envoyés au trésor de Rio-Janeiro pèsent 115,675 karats, de manière qu'ils coûtent au gouvernement 33 schellings 8 deniers, qui font environ 42 francs le karat; mais ces années ont été des années d'abondance. On peut compter en outre qu'il y en a toujours beaucoup de soustraits par la fraude, malgré toutes les précautions de la plus active vigilance, et la sévérité des peines contre les contrebandiers. La difficulté de l'exportation fait qu'ils restent dans le district, où l'on s'en sert comme de numéraire (1). On trouve encore des mines, ou pour mieux dire des lavoirs de diamans sur la rivière Tibigi, qui arrose les plaines de Corritiva; il y en a également dans les plaines de Coyaba, et en plusieurs autres lieux inconnus au gouvernement.

Lavage des diamans à Madanga au Brésil.

Voici la description que fait Mawe de la manière dont on procède au lavage des diamans à Madanga. On élève un hangar (voyez la planche 40) de 120 pieds de long sur 45 de large: ce hangar forme un toit composé de longues herbes, qui repose sur des pieux enfoncés en terre. On fait passer au milieu de cette construction un canal d'eau recouvert de fortes planches, sur lesquelles

(1) Maw, travels, pag. 258, pag. 249, pag. 255.

40



Bonati fe.

on étend un lit de cascalhao de deux ou trois pieds d'épaisseur. De chaque côté et au dessous de ce canal règne un plancher de 12 à 15 pieds de long, et bien assuré dans l'argile, qui s'étend dans toute la longueur du hangar, et a une inclinaison d'un pouce par pied. Ce plancher est divisé dans sa longueur en vingt cases, dont chacune a trois pieds de largeur. La partie supérieure de ces cases communique avec le canal, et est disposée de manière que l'eau s'y introduit entre deux planches parallèles entre elles et l'horison, et qui sont à environ un pouce de distance l'une de l'autre. L'eau tombe de cette ouverture dans la case qui est à peu-près à six pouces au dessous, et où l'on peut la diriger à volonté, où même la retenir avec un peu d'argile. Cette eau s'écoule par un petit conduit pratiqué à la partie inférieure de la case. Les inspecteurs ont leur place au dessus du lit de cascalhao. Dès qu'ils s'y sont assis (1), les Nègres entrent dans les cases, tenant chacun un rateau à manche court, avec lequel ils font tomber dans leur case une quantité de cascalhao du poids d'environ 50 à 80 livres; puis ils y introduisent l'eau, en ayant soin de la mêler continuellement avec cette substance, qu'ils repoussent sans cesse vers le haut de la case. Cette opération dure environ un quart d'heure, au bout duquel l'eau qui tombe dans le conduit inférieur commence à devenir claire. A mesure que le cascalhao se dégage de ses parties terreuses, on rejette vers le haut de la case le gravier qui reste; et lorsque l'eau est parfaitement limpide, on jete d'abord la partie la plus grossière de ce gravier, puis celle qui l'est moins, après quoi on cherche les diamans dans ce qui reste. Le nègre qui en a trouvé un se leve, frappe des mains et les ouvre, en tenant la pierre contre l'index et le pouce. Un inspecteur la prend et la met dans une espèce de gamelle qui est suspendue au milieu du hangar, et dans laquelle on dépose tous les diamans à mesure qu'on les trouve. Le soir on emporte cette gamelle, et on la remet au premier officier qui pèse les pierres, et en donne la description sur un registre destiné à cet effet.

Volume et autres qualités des diamans du Brésil.

La grosseur de ces diamans est extrêmement variée; il y en a de si petits qu'il en faut quatre ou cinq pour peser un grain, et par conséquent seize ou vingt pour faire le poids d'un karat. Il

(1) Les siéges n'ont ni bras ni dossier pour rendre ces inspecteurs plus vigilans.

est bien rare d'en trouver dans tous le cours de l'année plus de deux ou trois de dix sept à vingt karats ; et il peut se passer deux ans sans en rencontrer un qui aille jusqu'à trente karats. Le nègre qui a trouvé dans le lavage un diamant de dix-sept karats et demi est couronné de fleurs, et conduit en procession chez l'administrateur qui l'habille à neuf, et lui fait avoir sa liberté.

Sir Staunton, en parlant des mines de diamant du Brésil, rapporte qu'on a trouvé dernièrement dans une d'elles un diamant plus gros et plus précieux que ceux qui ont été achetés par l'Impératratrice de Russie, et même qu'aucun autre qui ait été découvert jusqu'à ce jour. Le Roi de Portugal en possède un qui pèse 1680 karats (1).

Diamant du Roi de Portugal.

On a prétendu que les diamans du Brésil étaient d'une moindre durée que ceux des Indes orientales : on a cru également que ces derniers tendaient plus à la forme d'octaèdre, et les premiers à celle de dodécaèdre. Mais le célèbre Haüy ne regarde pas cette différence comme bien prouvée. L'opinion générale des lapidaires est que les diamans du Brésil sont d'une eau moins belle que ceux de l'orient.

Topazes.

Les topazes semblent être de diverses qualités ; mais peut-être les a-t-on confondues sous ce nom avec des pierres de différentes espèces. Leur couleur ordinaire est le jaune. On trouve dans les ruisseaux de *Minas-Novas* au nord-est de Tejuco, des topazes blanches, bleues et des eaux marines. Parmi les topazes bleues on en rencontre quelquefois d'une espèce particulière, qui ont un des côtés bleu, et l'utre d'un clair limpide. Les topazes de Capor n'ont jamais qu'une seule pyramide, encore faut-il qu'elles soient incrustées dans des cristaux de quartz, qui semblent également fracturés et changés de place. Mawe a refusé de croire à l'existence des topazes vertes qui lui fut attestée ; mais pourquoi ne pourrait-il pas y en avoir de vertes, s'il en existe d'un bleu verdâtre ? Ce minéralogiste a laissé cette question indécise. On a prétendu que la plupart des pierres qui se vendent pour rubis du Brésil n'étaient que des topazes du même pays, qui avaient été soumises à l'action du feu, pour remplacer par une couleur plus agréable le jaune rougeâtre qui est leur teinte naturelle. Il est certain qu'une topaze du Brésil mise au creuset, et exposée à un feu capable de faire rougir ce même creuset, prend

(1) Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris, et de Minéralogie de M. Haüy.

une belle couleur de rose (1). Le *crysoberille* qui prend un si beau brillant entre les mains des lapidaires, est très-estimé au Brésil; mais il n'a pu encore se répandre en Europe.

Le plateau central, depuis les environs de San-Paolo et de Villarica jusqu'au bord de la rivière Iteue, semble renfermer partout des mines d'or; mais on n'en exploite aucune, ensorte qu'elles sont encore intactes, et tout l'or qui passe du Brésil en Europe provient des lavoirs établis le long des rivières qui sortent de ces montagnes. A cinq lieues environ au sud-ouest de San-Paolo on rencontre les anciens lavoirs de Jaragua, qui étaient renommés et vantés il y a deux siècles comme le Pérou du Brésil. L'or s'y trouve le plus souvent immédiatement au dessus du roc dans un lit de cailloux et de gros gravier appelé *cascalhao*. Les trous d'où on le tire ont de cinquante à cent pieds de largeur, et de dix-huit à vingt de profondeur: souvent même le métal est contigu à la racine des herbes. L'or s'y présente en grains de volumes bien différens, et souvent en parcelles si minces qu'elles nagent dans l'eau lorsqu'on l'agite. Le produit des mines d'or au Brésil monte, selon quelques-uns, à cinq millions et demi de piastres, mais Humboldt le réduit d'un cinquième. *Mines d'or.*

Le fer abonde également au Brésil, mais l'exploitation en est prohibée. Link a vu dans le cabinet d'Ajuda à Lisbonne un morceau de mine de cuivre vierge, qui a été trouvé dans une vallée à deux lieues Portugaises de Cachoeira, et à quatorze de Baja. Toutes les richesses en or et en diamans de cette contrée n'y compensent point la privation du sel dont elle manque: car les habitans sont obligés d'abandonner aux bêtes féroces la plupart des animaux qu'ils tuent pour en avoir la peau, attendu que le sel nécessaire à en saler la viande leur coûterait trois fois plus qu'elle ne vaut. Ce n'est pas que la nature ait refusé au Brésil du sel marin et même en quantité; mais le commerce en est prohibé aux particuliers, et affermé pour quarante-huit millions de *rey* (2). Le fermier en retire plus de quatre-vingt-seize, ensorte qu'après avoir payé les quarante-huit qui reviennent au gouvernement, il se trouve maître d'une fortune immense acquise ainsi aux dépens des malheureux habitans du Brésil. Le sel n'est pas la seule chose *Mines de fer etc.* *Sel.*

(1) Enciclopedie méthod., arts et métiers, tom. II. et art. I. pag. 46.
(2) Un *rey* vaut environ 1.f. 36.c.

qui soit rare en ce pays (1): un auteur indigène assure qu'il ne s'y trouve point de pierres calcaires, et que toute la chaux qu'on y fait avec des coquillages est de mauvaise qualité. Mais cette assertion paraît un peu trop générale: car Mawe (2) dit avoir trouvé dans le territoire de Gorosnara de belles pierres calcaires, et d'en avoir même rencontré d'assez grosses au nord de Rio-Janeiro et autres lieux.

Pierres calcaires.

Végétation.

Les côtes maritimes sont couvertes de paletuviers rouges, et à peu de distance commencent les nombreuses espèces de palmiers, parmi lesquelles on distingue le cocotier du Brésil, qui est plus gros et plus haut que celui des Indes (3). Le fruit de cet arbre fournit un beurre excellent, mais on ne peut l'obtenir qu'à une température au dessous de 20 degrés du thermomètre de Réaumur, car à 23 il forme une huile tres-liquide. Les bois-taillis dont sont revêtues les montagnes pittoresques qui entourent la baie de Rio-Janeiro sont presqu'entièrement composés de *crotons*. Le myrte du Brésil se fait remarquer par l'éclat de son écorce argentée. La *bigonia leucoxylon*, appelée dans le pays *guirapariba*, fleurit plusieurs fois par an, et sa floraison est le plus souvent l'avant coureur des pluies: cet arbre ne présente alors qu'un amas de belles fleurs jaunes, et se voit à une grande distance. L'*icica heptaphylla*, la *copayfera officinalis* et diverses autres donnent des résines précieuses. Mais les fruits des arbres indigènes, tels que les *jacas*, les *jaboticaba*, les *gormichama*, quoique les habitans de Rio-Janeiro les mangent, ont un goût désagréable, un peu amer et résineux. Ces arbres appartiennent tous à la famille des myrtées (4).

Arbres principaux des forêts.

(1) *Da Acunha de Coutinho*, IX., 7.

(2) *Maw*, travels, pag. 92, 126, 224.

(3) *Cocos butiracea*, Linn. *Pindova* est le nom qu'on lui donne au Brésil selon Pison, tom. II. chap. 10. V. Castiglioni histoire des plantes étrangères etc. tom. II. « On trouve au Brésil et dans d'autres parties de l'Amérique méridionale un beau cocotier, qui diffère de l'espèce commune, et que Linnée le fils appelle *cocos butiracea* à cause de l'huile dense qu'en tirent les habitans en écrasant son enveloppe cartilagineuse avec l'amande qu'elle renferme, et en mettant le tout dans l'eau: de cette manière les parties pesantes se précipitent au fond, et l'huile qui surnage se recueille sans qu'il soit besoin de recourir à l'action du feu ni à la pression. Au moyen du même procédé, et après un triple lavage, on obtient de ce fruit tout le beurre possible, pourvu que le thermomètre de Réaumur ne marque pas plus de 23 degrés au dessus de la congélation etc. ».

(4) Lettre de *M. Auguste de Saint-Hilaire*.

Le curupito de la Guianne, qu'on appelle *pékia* au Brésil, produit un fruit qui a la forme et la grandeur d'un boulet d'une pièce de 36, dont la chute peut blesser grièvement. Lorsque cet arbre est en fleur il est couvert d'énormes calices et de longues pétales, qui s'élèvent sous la forme de hautes pyramide et brillent des plus vives couleurs. Les forêts du Brésil sont remplies de buissons et d'arbustes, parmi lesquels on distingue une espèce d'aloès épineux; mais ils y sont comme étouffés par les plantes sarmenteuses et les lianes qui grimpent jusqu'à la cime des arbres les plus élevés. Quelques-unes de ces lianes, telles que la *passiflora-laurifolia*, font pompe de fleurs magnifiques.

Acunha (1), Portugais, aussure qu'il n'est point de pays qui produise des bois de construction plus précieux, que le Brésil. « Nos ingénieurs connaissent tous, dit-il, la qualité supérieure du tapinhoam, de la péroba, du pin du Brésil, du cerisier, du cèdre, du cannelier sauvage, de la guerrama, de la jequetiba etc.: de ces différens bois les uns résistent mieux à l'action de l'eau, les autres à celle de l'air. L'olivier et le pin sont particulièrement propres à la mâture „. On trouve encore dans le même pays des arbres gigantesques, qui ont quelquefois plus de cent palmes d'élévation (2); mais ils sont exposés à de fréquens accidens: car leurs racines, quoique très-longues, ne s'étendant qu'à la surface de la terre, le moindre coup de vent les renverse; et pour comble de disgrâce, ils en entraînent d'autres dans leur chute.

Tout le monde connait les bois de teinture du Brésil, surtout celui qui dans certains pays de l'Europe porte ce nom, et dans d'autres celui de Pernambuc. Cet arbre *caesalpina echinata*, est de la hauteur de notre chêne, et croît entre les rochers et dans les terreins arides; il n'est pas d'une belle apparence, car quoi- *Bois de teinture*

(1) *Da Acunha de Coutinho.* Essai sur le commerce du Portugal pag. 1, chap. 8.

(2) La Condamine (Voyages à la rivière des Amazones, pag. 91) en parlant des canots dont se servaient les Carmes envoyés par les Portugais comme Missionnaires sur le fleuve des Amazones, dit en avoir monté un, fait d'un seul arbre, qui avait 90 palmes de longueur, et dix et demi de largeur et de hauteur. Roccha-Pitta (America Portugueza, liv. I. N.° 8 et 59) parle de ces canots faits d'un seul tronc, de seize à vingt-quatre rameurs de chaque côté, et portant cinq à six cents tonneaux de sucre du poids de 40 arobes chacun.

que chargé de rameaux, son tronc est généralement noueux et tortu; ses fleurs ont la forme de celles du muguet et sont d'une belle couleur rouge: sa feuille ressemble à celle du buis, et son écorce est très-épaisse.

Plantes nutritives.

Le manioc est dans cette contrée, comme dans toute l'Amérique, la principale nourriture de l'homme: on y soigne aussi la culture des ignames, du ris, du maïs, et même celle du froment qui y a été introduite depuis 1770. La pistache de terre (1) semble y être indigène, et l'on en tire entr'autres choses une huile excellente. Le melon, la courge et la banane abondent dans toutes les terres basses. Le citronnier, le pampelmousse, l'oranger et le goyavier, sont communs sur la côte. Le figuier de Surinam, *cecropia peltata*, croît particulièrement entre les ronces dans les terres en friche. L'arbre mangaba ne se trouve qu'aux environs de Bahia, et l'on extrait de son fruit une espèce de vin. Les *pinæ* abondent particulièrement sur les côtes de la province de S.' Vincent et dans l'intérieur vers les frontières du Paraguay. L'ibipitanga (2) donne un fruit semblable à nos cerises. La province de Rio-Grande produit tous les fruits de l'Europe, qui y sont de bonne qualité et en abondance. On prétend que nos légumes ont dégénéré dans les environs de Rio-Janeiro, excepté les haricots dont il y a de plusieurs sortes.

Cultures coloniales.

La culture du sucre, du café, du coton et de l'indigo s'est considérablement étendue au Brésil. Le fameux tabac connu sous ce nom n'est cultivé que dans le vaste district de Cachoeira à quinze lieues de Bahia: cette production est très-lucrative, mais celle du coton l'est encore davantage (3). Le cacaoyer forme des bois immenses dans le gouvernement de Para, et sur les rives de la Madera, du Xingu et du Tocantin, et le vanilier y grimpe sur les arbres. Le Brésil produit en outre plusieurs espèces de poivre, et entr'autres le *capsicum frutescens* L., le cannelier sauvage et le cassier. Le *caopia* des Brésiliens est l'*hypericum guyanense*, qui donne par incision une résine semblable à la gomme-goutte. Parmi les plantes médicinales on distingue le caaccica ou herbe serpentine,

Plantes aromatiques.

(1) Les Brésiliens l'appellent *mundabib*. *Margraf*, Hist. nat. I. c. 17.

(2) C'est une *plinia* selon Jussien et Correa de Serra; dans l'Encyclopédie méthod. on la regarde comme une *eugenia*.

(3) Notes de *Corréa*. Voyage de Koster. *Londres*, 1816.


3


4


2


1

qui est l'*euphorbia capitata*, L., l'arapabaca, ou *spigelia anthelmiae*, L., le salutaire *ipécacuanha*, le jalap, le gayac, et l'espèce d'*amyris* qui produit la gomme élémi. Le conami sert aux pêcheurs pour endormir le poisson.

La plupart des animaux du Pérou, de la Guyanne et du Paraguay se trouvent aussi au Brésil, tels que le jaguar, le cuguar le tapir, le pecar et le coat. Mais ce pays a aussi ses particularités. Les bœufs et les chevaux ne prospèrent pas dans la plus grande partie du Brésil, et y restent généralement faibles. La peau des bœufs sauvages est employée à la construction des bateaux (1). Les animaux particuliers au Brésil appartiennent pour la plupart à la classe des singes, ou aux espèces qui en approchent. Tel est le singe marikina de Buffon, *simia rosalia* de Linnée, que Walckenaer croit avoir été confondu par Azara avec son miriquoina ou *simia pithecia*, qui est une espèce bien différente. Ce singe est appelé par les voyageurs, singe lion, à cause des longs poils qui forment autour de son cou une espèce de crinière: unique point de ressemblance qu'il y ait entre le lion et ce petit animal. Le n.° 1 de la planche 41 en offre une image parfaite. Le titi ou ouistiti de Buffon, *simia jacchus* de Linnée, est encore particulier au Brésil, et Azara ne l'a jamais rencontré au Paraguay (2). L'ouistiti est le plus beau des sagouins: voyez le n.° 2 de la planche ci-dessus. Tous ces singes vivent en société sur les arbres: les fruits font leur principale nourriture, et les petits se tiennent accrochés sur le dos de leurs mères. Les autres singes sont le sajou de Buffon, *simia apella* de Linnée, et le pinche du premier, qui est le *simia aedipus* du second, encore plus petit que le titi. Les sajou sont de tous les singes de l'Amérique ceux dont il se transporte un plus grand nombre en Europe, où leur gentillesse et leur docilité les fait rechercher: ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'ils peuvent supporter la rigueur de nos climats; néanmoins, à force de précautions et de soins pour les tenir au chaud, on parvient à les conserver, et quelquefois même à les faire multiplier: Buffon en cite quelques exemples: voyez le n.° 3 de la même planche. Le pinche est un bel animal, qui se trouve rarement dans les collections: il parait même que l'espèce n'en est pas nombreuse dans l'Amérique méridionale: on ignore ses

Animaux.

(1) *Langsledl*, voyage au Brésil et aux Indes orientales, pag. 64.
(2) *Azara*, quadrupédes du Paraguay, tom. II. pag. 200.

mœurs; et le silence des voyageurs à cet égard est une preuve, ou que les occasions de l'observer sont rares, ou que sa manière de vivre ne diffère pas de celle des autres singes de son espèce. Audebert nous en a donné l'image (Fam. VI. sect. II. fig. I.). On trouve encore au Brésil un autre espèce de singe bien plus rare que le pinche, c'est le mico de Buffon, ou singe argenté de Linnée. On n'en a vu qu'un seul en Europe, qui y fut apporté par M.r de la Condamine: voyez le n.° 4 de la même planche; il parait même être rare dans les forêts voisines du Para sur les bords de l'Amazone: car, au rapport de M.r de la Condamine, c'est le seul de son espèce qu'on avait vu dans le pays. Ce bel animal est particulièrement remarquable par la couleur de sa face et de ses oreilles, qui sont d'un rouge extrêmement vif, et d'autant plus brillant que tout le reste de son poil est blanc.

Il y a au Brésil une quantité de chauves-souris, dont la grosseur est d'un aspect désagréable aux yeux d'un Européen: on y remarque aussi le vampire et la chauve-souris mussaraigne, appelée *vespertilio soricinus*. On y voit également deux espèces de paresseux qui se traînent sur les arbres, l'*aï* et l'*unau*, *brandypus tridactylus et didactylus*. Linnée s'est probablement trompé, en attribuant aussi cette dernière espèce aux Indes où à Ceylan; et Buffon a eu raison de croire que ces animaux sont particuliers au Mexique et à l'Amérique méridionale (1). On trouve en outre au Brésil des fourmilliers et des tatous, comme dans les autres parties de l'Amérique. Le *tatou-bolla* semble être une espèce de hérisson (2); mais si l'historien Beauchamp visitait un jour le Brésil, ce serait à tort qu'il craindrait « que les hérissons ne dressent leurs pointes contre lui. La marmose, *didelphis murina*, la *cavia paca* et *aperea*, appartiennent au Brésil et à la Guyanne, ainsi que le *sucirus aestuans*, qui porte le nom distinctif d'écureuil du Brésil. Le tapeti ou lièvre du Brésil n'a point de queue.

Oiseaux. Les oiseaux du Brésil sont peut-être ceux de toute la terre, que la nature a revêtus du plus beau plumage. Les perroquets s'y font admirer plus que partout ailleurs par la variété et la vivacité de leurs couleurs. Pernetty assure néanmoins que, dans quelques-uns, la couleur rouge est artificielle. Le *toucan*, *anser americanus*, est très-recherché à cause de la beauté de son plumage, qui est par par-

Le Toucan.

(1) *Buffon*, édit. in 12.° tom. II. pag. 89.
(2) *Lindley*, voyage au Brésil: pag. 175 trad. Française.



ties jaune de citron, couleur de chair, et noir à raies transversales d'une aile à l'autre. Nous avons représenté au n.° 1 de la planche 42 un toucan, dont l'image est prise de l'histoire naturelle de ces volatiles (1), qui renferme plusieurs variétés de cette espèce. L'auteur a suivi dans cet ouvrage l'ordre établi par la nature même, en divisant l'espèce entière en deux familles distinctes; la première qui est celle des toucans proprement dits, et la seconde des aracars qui appartiennent bien également à l'espèce des toucans, mais dans lesquels pourtant on remarque des attributs particuliers qui les distinguent des premiers. Parmi les toucans représentés avec la plus grande vérité dans le même ouvrage, on admire surtout le toucan avec le collier jaune n.° 4, le toucan avec la gorge orange n.° 5, et le petit toucan avec le ventre rouge n.° 8 de la planche ci-dessus. On distingue particulièrement dans le nombre des aracars le koulik mâle qu'on voit encore dans cet ouvrage sous le n.° 15. Un des plus beaux oiseaux du Brésil est celui qu'on y appelle *guranthé engera*, ou fleur ailée, et qui se nomme en outre *teitei*; il est de la grosseur d'un canari, et a les ailes, le dos, le cou et la queue bleue, avec quelques taches blanches au milieu des grandes plumes de ses ailes et de sa queue: ce qui lui donne un peu de ressemblance avec le chardonneret: les plumes de sa poitrine, depuis le bec jusque sous sa queue, sont d'un beau jaune doré, et il imite le chant des autres oiseaux. Le joli colibri dont le plumage brille des couleurs de l'iris, se cache souvent dans le calice des fleurs comme pour en sucer le nectar plus à son aise. Ce serait le plus rare des oiseaux de cette région, s'il n'était encore surpassé par l'oiseau-mouche, dont les naturels ne pourraient mieux exprimer la beauté qu'en l'appelant, comme ils ont fait, *rayon du soleil*. On en compte de vingt-quatre sortes différentes; son plumage a tout l'éclat des pierres précieuses: le plus petit de ces oiseaux n'a pas quinze lignes de longueur, et les autres n'en diffèrent que de peu. Dans le nombre des colibris nous avons choisi le *jeune colibri aux pieds vêtus*, qu'on voit sous le n.° 1 de la même planche, et qui est le colibri du Brésil de Brisson, et le *brin-blanc* ou *trochilus thaumantias* de Linnée qui est représenté sous le n.° 2, lequel a la partie supérieure du corps d'un vert-olive doré, la queue de même couleur à l'exception de deux plumes blanches qui dépassent les autres à son extrémité, toute la partie inférieure du corps d'un jaune gris, et les pieds

Le guranthé engera ou teitei.

Le colibri.

(1) Histoire naturelle des toucans, in f.° fig.°

blancs. Parmi les oiseaux-mouches nous avons donné sous le n.° 3 le grand rubis, *trochilus rubineus major* de Linnée, qui est répandu à la Guyanne comme au Brésil, et a la gorge et la queue rouges, le ventre bleu foncé et les pieds noirs. On trouve encore dans les mêmes contrées, l'oiseau-mouche brun-gris (*trochilus obscurus*, n.° 4), qu'Audebert place immédiatement après le précédent, pour lui avoir paru se rapprocher beaucoup de son espèce; le *rubis-topaze* mâle (*trochilus moschitus* Gmelin, n.° 5), qui est un des plus beaux oiseaux-mouches, dont l'espèce est très-nombreuse et la femelle peu connue, les auteurs n'étant pas d'accord entr'eux sur la couleur de son plumage; et l'oiseau-mouche violet à queue fourchue (*trochilus furcatus* Gmelin, n.° 6), espèce commune dans les collections, et qui est répandue dans une grande partie de l'Amérique méridionale, mais dont on ne connait pas assez les habitudes ni les deux sexes. Ceux qui voudraient avoir des notions sur les autres espèces d'oiseaux qui peuplent le Brésil, pourront consulter le bel ouvrage d'Audebert (1). On compte dans les forêts plus de dix espèces d'abeilles, dont les unes habitent sous terre, et les autres dans le creux des arbres; la plupart sont sauvages, et plusieurs composent un miel aromatique (2).

Après avoir reconnu toute l'étendue du Brésil, examiné sa forme, et observé ce qu'il y a de plus remarquable dans la variété de ses productions, la chose qui intéresse le plus est de connaître l'espèce et les mœurs des habitans qui occupaient cette vaste contrée lorsque les Européens y pénétrèrent.

Tribus indigènes.

Des hordes sauvages, d'un caractère féroce et intrépide, d'origine et de langages différens, parcouraient alors ou se disputaient les pays immenses, qui s'étendent depuis le fleuve des Amazones jusqu'au Rio-de-la-Plata. Quelques-unes de ces hordes ont peut-être entièrement disparu, d'autres auront changé de nom, et plusieurs se seront retirées dans des contrées plus éloignées. Il n'est resté des unes et des autres que quelques traditions, qui ne sont pas inutiles pour l'histoire. Il en existe néanmoins encore d'autres, qui ont des droits à notre considération, attendu que ce sont les vrais et légi-

(1) Histoire naturelle et générale des colibris, oiseaux-mouches etc. etc. par J. B. Audebert et L. V. Vieillot. *Paris, Desray*, 1802, 2 vol. in f.° fig.°

(2) *Coelho de Seabra*, mémoire de l'académie de Lisbonne, II. pag. 59.

times propriétaires du Brésil, si toutefois la nature donne à l'homme ce droit sur le pays où elle l'a fait naître.

On prétend que, peu de tems avant l'arrivée des Portugais au Brésil, toute la côte, ou l'espace parallèle à cette côte, depuis la rivière San-Francisco jusqu'au cap Frio, était habitée par les Tupuyas, lesquels en furent chassés par les Tupy. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Tupy possédaient la côtè maritime lorsque Cabral y aborda. Il faut croire que cette nation avait éprouvé de grandes révolutions, car elle était divisée en seize hordes, dont chacune voulut se distinguer par un nom particulier: voici celles avec lesquelles les Portugais ont été le plus souvent en relations amicales ou en guerre. Les Cario habitaient au midi de Saint-Vincent et possédaient l'île S.te Catherine. Les Temois s'étendaient dans les environs de Rio-Janeiro jusqu'à Saint-Vincent, et ne connaissaient d'autres alliés que les Toupinambi leurs voisins, dont plusieurs usages leur étaient communs. Les Toupinichins occupaient le territoire où est maintenant Porto-Séguro et la côte dite d'Os-Ilhéos, depuis la rivière Camaum jusqu'au Circaru, dans une étendue d'environ cinq degrés: ces sauvages étaient d'un caractère plus traitable, plus fidèles à leur parole et plus courageux. Les Tupinais étaient voisins de ces derniers, et avaient avec eux quelque conformité de manières et de mœurs. Les Toupinambis, peuplade la plus nombreuse et la plus guerrière de la nation des Tupy, était en possession du pays connu sous le nom de Bahia et de tout le littoral voisin. La côte de Pernambuc était en grande partie habitée par les Cahètes, tribu qui surpassait toutes les autres en férocité: le reste de cette côte appartenait aux Tabajars, sauvages de la race des Cahètes, mais plus enclins à l'humanité. Enfin, dans le Paraïba septentrional jusqu'au Rio-Grande se rencontraient les Pitagoars, qui, de tous les Tupy, étaient les plus cruels. Toutes ces hordes avaient l'horrible coutume de dévorer en grande pompe leurs prisonniers de guerre.

Diverses hordes sauvages.

Les Tupy vont nus; ils s'arrachent tous les poils, s'emplâtrent tout le corps, excepté le visage, d'une couleur rougeâtre, sur laquelle ils tracent des raies d'une autre couleur, et portent le barbot (1), dans lequel ils incrustent un morceau de jaspe vert. Un autre genre de beauté pour eux c'est d'avoir le nez aplati; aussi les mères

Usages des Tupy.

(1) Voy. la pag. 220 et la planche 31.

ne manquent-elles pas de le procurer à leurs enfans par des moyens artificiels. *Leur parure.* Lorsque ces sauvages vont à la guerre, ou qu'ils célèbrent quelque fête, ils se collent sur les joues et sur les bras avec une espèce de gomme ou du miel sauvage, des plumes de diverses couleurs et en recouvrent aussi leurs massues. Leurs chefs portent pour décoration un grand collier de coquillages. Les femmes n'ont pas de barbot; mais elles se défigurent d'une autre manière en se fesant aux oreilles de grands trous, auxquels elles suspendent de longues files de petits os blancs et de pierres de couleur, qui leur tombent jusques sur les épaules. *Mariage.* L'homme prend autant de femmes qu'il le veut, et les renvoie quand elles ne lui plaisent plus. Une condition absolument essentielle au mariage, c'est pour la femme d'avoir eu les signes qui indiquent qu'elle est arrivée à l'âge nubile, et pour l'homme d'avoir pris ou tué quelqu'ennemi. Avant de se marier, les premières se livrent sans contrainte à tout homme qui est encore sans femme, et les pères mêmes les offrent au premier venu; mais dès qu'elles sont mariées, il n'y a plus à craindre qu'elles soient infidèles, l'adultère étant en horreur chez ce peuple. Leur condition y est néanmoins très-misérable, car elles sont esclaves du mari, et lui servent à la guerre de bête de somme pour porter son bagage. Hors ce tems là elles filent le coton dont on fait des rets, ou espèce de hamacs qui leur servent de lit; elles font en outre des cordes et des vases de terre. *Nourriture.* Ces Indiens font leur principale nourriture de manioc et autres racines, qu'ils réduisent en farine, et se procurent par la chasse et la pêche d'autres moyens de subsistance. *Maladies.* La diète est le remède général auquel ils ont recours dans leurs maladies; ils cherchent néanmoins aussi leur guérison dans l'emploi de quelques simples, dont l'expérience leur a prouvé l'efficacité. Si le mal parait incurable, ils assomment le malade, attendu qu'il vaut mieux, selon eux, mourir que de souffrir longtems. *Funérailles.* Ils pleurent leurs morts et chantent leurs louanges: le chef de famille est enseveli avec ses armes, ses plumes et ses colliers. Ils placent les cadavres debout dans la fosse, et élèvent dessus un monceau de pierres, avec un arbre sec au milieu qui se conserve long-tems; et ils ne passent pas à côté de ces tombeaux sans verser des larmes.

Guerres. Ces sauvages ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leurs vieillards, dont la principale sollicitude est d'exciter par leurs discours les jeunes gens à prendre les armes lorsqu'il s'agit de faire

la guerre: résolution à laquelle ils ne se portent que pour satisfaire quelque vengeance, et qui les met dans le cas de déployer toute l'ardeur et la férocité dont ils sont capables. Leur arme principale est une massue d'un bois très-dur et très-pesant, de six pieds de longueur sur un de largeur, qui forme un tranchant aigu de chaque côté. Ils ont un arc aussi en bois, dont la corde est en coton, avec des flèches en jonc, armées de longues épines ou de dents de poisson. L'usage de leur massue exige de la force, et ils se servent de leur arc avec beaucoup d'adresse. Ils font avec les os des cuisses et des jambes de leurs ennemis des fifres, qui sont les principaux instrumens de leur musique guerrière, dans laquelle ils emploient aussi le cor. Ils n'attaquent pas ordinairement leurs ennemis à découvert, et attendent la nuit pour pénétrer dans les bourgades auxquelles ils mettent le feu. Dans les premiers instans de confusion qui accompagnent leur irruption, ils commettent toutes sortes de cruautés; mais leur principal soin est de faire des prisonniers. Si les circonstances les obligent à combattre en plein champ, ils se serrent en bataillon et marchent en cadence, en s'arrêtant par intervalles pour entendre des harangues violentes, qui portent leur fureur à l'excès. Avant d'en venir aux mains ils font retentir leurs cors, étendent les bras, agitent leurs armes et se provoquent entr'eux par des cris et des hurlemens épouvantables, en se montrant les os des prisonniers qu'ils ont dévorés. Après le combat les vainqueurs garottent leurs prisonniers, et leur annoncent par les mouvemens qu'ils font avec leurs massues et en leur montrant les dents la fin qui les attend. Leur retour à la bourgade est un triomphe, auquel les femmes prennent également part. Les prisonniers y sont bien nourris, et ne souffrent d'autre gène que ce qu'il en faut pour empêcher leur fuite: on leur accorde même la compagnie des femmes (1). Lorsqu'ils sont engraissés, on fixe le jour de leur mort. Alors les femmes préparent les vases de terre qui doivent servir à la cuisine et au repas; elles font aussi la liqueur qui doit se boire ce jour-là, et tressent la corde de coton dont on lie la victime. Les chefs se couvrent tout le corps de petites plumes de diverses couleurs, et en ornent la terrible massue qui doit être l'instrument du sacrifice. Les deux jours qui précèdent se passent à danser et à boire avec le prisonnier, qui se pique de montrer plus de gaieté

Ils dévorent leurs prisonniers.

(1) Hist. Gén. des Voyages, tom. XX pag. 532 édit. d'*Amst.* 1773.

qu'aucun des assistans. Les femmes apportent enfin la funeste corde, qu'elles jettent au pied du prisonnier: ensuite la plus âgée entonne le chant de mort. Les hommes lui passent cette corde autour du cou et des reins, et le conduisent en triomphe par toute la bourgade. Le prisonnier regarde avec fierté les personnes qui l'environnent, et leur raconte comment il a assommé le père de l'une, et dévoré le fils de l'autre. L'heure fatale arrivée, une femme apporte en chantant la massue et la remet à l'exécuteur, qui est accompagné de quinze de ses amis, comme lui couverts de plumes. Celui-ci la présente au premier personnage de la fête, lequel se la fait passer plusieurs fois entre les jambes, puis la rend à l'exécuteur, qui d'un seul coup fracasse la tête du prisonnier. Les femmes se jettent aussitôt sur le cadavre, le mettent en pièces avec leurs couteaux de pierre bien aiguisés, et arrosent leurs enfans de son sang. Les plus âgées nettoient les entrailles, qui, dans un clin-d'œil, sont, ainsi que les chairs, rôties et dévorées. Pendant cet horrible banquet, les vieillards exhortent les jeunes gens à se procurer souvent par leurs exploits des repas de ce genre. La passion de ce peuple pour la chair humaine ne s'étend cependant qu'aux prisonniers de guerre, et il ne touche point aux ennemis qui sont tombés sur le champ de bataille. Les têtes de prisonniers qui ont été mangés sont mises en tas comme un monument de vengeance satisfaite, et l'on conserve les plus gros de leurs os pour en fabriquer des fifres, et leurs dents pour en faire des colliers.

Telles sont en général les mœurs de ces sauvages féroces, dont le nombre se réduit maintenant à quelques hordes errantes sur les confins des provinces Espagnoles du Paraguay. Ils parlent un dialecte de la langue des Guarani, qui est répandue dans toutes les parties intérieures et méridionales du Brésil.

Carigai, Petivars, Mologagos etc.

Les Carigai, qui sont les plus pacifiques des indigènes, demeurent au sud des Tupy. Quelques voyageurs donnent le nom de Topinambous à certaines tribus errantes et extrêmement féroces, qui habitent le long du fleuve Tocantin. Les Petivars au nord-est du Brésil sont hospitaliers et cultivateurs. Les Mologagos sur le fleuve Parayba du nord ressemblent aux Allemands par leur haute taille. Les Guainazi et les Guaizacari, qui, lors de la découverte, possédaient les plaines de Piratininga et les environs de Saint Vincent, n'étaient pas anthropophages. Les Marrachs, peuplade reléguée dans l'intérieur des terres à environ huit ou dix lieues de Bahia, différaient également des Tupy: il est bien vrai que les hommes y allaient nus;

mais les femmes se couvraient les hanches avec une espèce de tablier. Ils se fesaient en outre avec les filamens d'une écorce très-souple des filets d'une construction fort ingénieuse pour la pêche, et ils savaient aussi cultiver la terre. Les *Barbados* établis sur les bords du Siputuba, premier affluent occidental du Paraguay, se distinguent des autres Indiens par leur longue barbe, d'où les Espagnols et les Portugais ont emprunté la dénomination qu'ils leur ont donnée. Les Tapuyas, qui étaient les anciens maîtres du Brésil, se sont retirés dans la partie la plus septentrionale de cette contrée. Il se distinguent des autres indigènes par leur haute stature, par leurs cheveux longs et noirs, par leur teint qui est d'un brun foncé, par leur force prodigieuse et par leur courage (1). *Les Barbados.* *Les Tapuyas.*

Il en est qui prétendent (2) que ces sauvages sont les moins

(1) Un peuple intraitable et féroce (V. J. *Stadius*, Hist. Brésil, p. I. chap. 19 et 42) allait errant sous le soleil ardent du Brésil. Jamais ce peuple belliqueux ne recula, malgré l'extrême inégalité de ses armes, ni ne se laissa vaincre per un ennemi faible et sans courage. L'usage qu'on fit envers lui de moyens militaires qu'il ne connaissait pas, et les discordes qu'on eut soin de faire naître dans son sein purent seuls en faciliter la soumission. « Nous sommes redevables, disent les Portugais, au fameaux Tebireza de la conquête de la province de S.t Vincent, au vaillant Taebira de celle de Bahia (*Vasconcellos*, histoire du Brésil, liv. III.), et de celle de Pernambuc à l'intrépide Stagibua, dont le nom, en langue du pays, signifie *bras de fer*. La conquête de Para et de Maranhao est due au fameux Tomagia (*Berrid.* ann. hist. do Estado do Maranhao, liv. VI. N.° 534), et à d'autres Indiens qui servaient dans l'armée Portugaise contre les Hollandais, ainsi qu'à l'invincible Camarao qui s'est immortalisé dans l'expédition de Pernambuc pendant la guerre contre les Hollandais ». *Raphael de Jesus*, dans son *Castriot. Lusitan.*, p. I. liv. III.). Les naturels du Brésil estiment par dessus tout la force du corps et la fierté. Au moment d'être égorgés et dévorés par leurs ennemis, ils les insultent et les accablent d'injures, comme pour leur dire qu'ils peuvent bien les priver de la vie, mais non triompher de leur courage. (*Stadius*, p. II. chap. 29) Il est bon d'observer aussi qu'une des principales causes de la férocité de ces Indiens, c'est l'oppression et la dureté avec laquelle ils étaient traités auparavant par les Européens, qui voulaient à peine voir en eux des hommes, et qui au nom de *caboclos* ou *tapuyas* qu'ils leur donnaient, alliaient l'idée de créatures destinées à être tirannisées et maltraitées par eux.

(2) V. *Storia dell'America in continuazione della Storia universale di Segur. Milan* 1821, tom. XIV. pag. 49.

cruels du Brésil, parce qu'ils ne tuent point leurs prisonniers, et sont moins avides de chair humaine. Cette assertion est néanmoins démentie par des relations contraires (1): ce qui ne nous permet pas de prêter beaucoup de foi à ce qu'on nous dit d'un de leurs usages trop contraire aux nôtres, quoique suggéré par un sentiment de tendresse. Cet usage est que quand il meurt un enfant, son père et sa mère le mangent, dans l'opinion où ils sont qu'ils ne peuvent lui donner une sépulture plus convenable que dans leurs entrailles; et si c'est un adulte, toute la famille se rassemble pour en faire un festin. Les Tapuyas changent de séjour à chaque saison, sans cependant sortir des confins de leur pays, qu'ils regardent comme leur propriété. Ils ont des chefs qu'on reconnait à la forme de leur chevelure qui est coupée en rond, et à l'ongle de leur pouce qui est extrêmement long. Ils portent en outre un manteau de coton fait en réseau, et brodé en plumes de diverses espèces, auquel tient un capuchon dont ils se couvrent la tête; mais ils ne le mettent que les jours de fête.

Hordes appartenant aux Tapuyas. Les Tapuyas sont divisés aujourd'hui en un grand nombre de hordes, qui portent divers noms, et s'étendent vers le Paraïba septentrional, vers la Serra et le Rio-Grande; nous allons en indiquer les plus remarquables. A cette nation appartiennent, les Tucanucos, qui habitent les plaines de Caatinga vers Rio-Grande; les Oquigtaiuba et les Pahis, qui ont pour vêtement une camisole de chanvre sans manches; les Mandèves, les Macutuos et les Naporas, qui s'occupent d'agriculture; les Anhélimé, les Aracuitos et les Caiviaré, qui habitent dans des cavernes; et enfin les Canucuiaré, dont les femmes ont les mamelles qui leur tombent jusqu'aux cuisses. On dit que ces sauvages sont tous anthropophages: on trouve néanmoins au milieu d'eux les Cumpehas, qui se contentent de couper la tête de leur ennemi pour la porter attachée à leur ceinture, et presque les seuls qui s'abstiennent de manger de la chair humaine. *Petivaré.* Les Petivaré, qui, selon la relation de Knivet (2), habitent un vaste territoire dans la partie septentrionale du Brésil, sont, dit cet écrivain, moins barbares que les autres sauvages de ces contrées; ils traitent les étrangers avec beaucoup d'hospitalité, sont braves à la guerre, et d'une taille médiocre. Dans

(1) V. Hist. Gén. des Voyages, tom. XX. pag. 519, même édit.
(2) Hist. Gén. des Voyages, tom. cit. pag. 521.

l'enfance on leur perce les lèvres avec la pointe d'une corne de chèvre; et lorsqu'ils sont adultes, on introduit dans l'ouverture une petite pierre verte; ornement bizare dont ils se glorifient tellement, qu'ils ne regardent qu'avec mépris les peuples qui ne l'ont pas. Ils prennent autant de femmes qu'il peuvent en entretenir; mais la femme ne peut avoir qu'un seul homme. Le même voyageur place sur la côte entre Pernambuc et la baie de tous les Saints les Moroquité, qui habitent les forêts, et qui ne font la guerre que par embuscades et par surprise. Leurs femmes sont d'une figure avenante, et non moins guerrières que les hommes. Knivet dit qu'il existe dans la Capitainerie du Sant-Esprit une nation féroce, qu'il désigne sous le nom de Tomomymi, contre laquelle il a fait à plusieurs reprises la guerre étant au service des Portugais. On trouve dans le voisinage de Capo-Frio les Ovetaguasé, appelés par les indigènes *Jocox*. Ces sauvages sont grands et se laissent croître les cheveux; ils ne dorment pas comme les autres dans des hamacs, mais couchés à terre sur un peu de mousse devant leurs foyers; ils ont habitué leurs femmes à faire la guerre, et sont ennemis mortels de tous leurs voisins. L'île-Grande, située à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio-Janeiro, est habitée par les Ueyanassé, gens de petite taille, avec un gros ventre, et qui au milieu de tant de nations robustes et guerrières, sont sans force et sans courage. Leurs femmes ont les traits du visage bien faits; mais le reste de leur corps est extrêmement laid, malgré le soin qu'elles prennent de l'embellir en le teignant d'une couleur rouge. Les individus des deux sexes sont très-jaloux de leur chevelure, qu'ils portent longue avec une tonsure sur la tête en forme de couronne. Les Porié, qui sont éloignés de la mer, ne diffèrent point des précédens pour la taille ni les usages. Les hommes ont une espèce de vêtement, mais les femmes vont nues, et se peignent le corps de diverses couleurs. Ces sauvages n'ont point d'habitations; ils suspendent leurs hamacs aux branches des arbres, et construisent au dessus un petit toit avec des branchages et des feuilles, pour y être à l'abri des injures de l'air. Ce genre de vie parait leur avoir été conseillé par la nécessité de se garantir des bêtes féroces, dont leur pays abonde. Au delà de la Paraïba australe habitent les Molopagui, nation qui parait avoir des mœurs un peu plus douces, quoiqu'elle soit aussi dans l'usage de manger ses prisonniers de guerre. Ils vivent dans de grosses bourgades, et occupent un territoire vaste et

Les Moroquité.

Ovetaguasé.

Ueyanassé.

Porié.

Malopagui.

riche en mines d'or qu'ils n'exploitent point. Leur industrie à cet égard se borne à ramasser dans les torrens et les ruisseaux des paillettes de ce métal, qui se trouvent particulièrement au pied des montagnes après les pluies. Ils sont du petit nombre de ceux qui se laissent croître la barbe, se couvrent avec beaucoup de décence, et ne sont point polygames, quoique leurs femmes soient belles et vives. Leur chef, qu'ils appellent *Moroshova*, a seul le privilège d'en avoir plusieurs. Les Motayé, malgré leur voisinage des Molopagui, ne laissent pas d'avoir toute la barbarie des autres sauvages; ils sont de petite taille et vont nus; ils se coupent les cheveux jusqu'aux oreilles, et s'arrachent tous les poils du corps sans en excepter les cils. Knivet continue à rapporter les noms de plusieurs autres peuplades indigènes, dont il est parlé aussi dans l'histoire générale des Voyages.

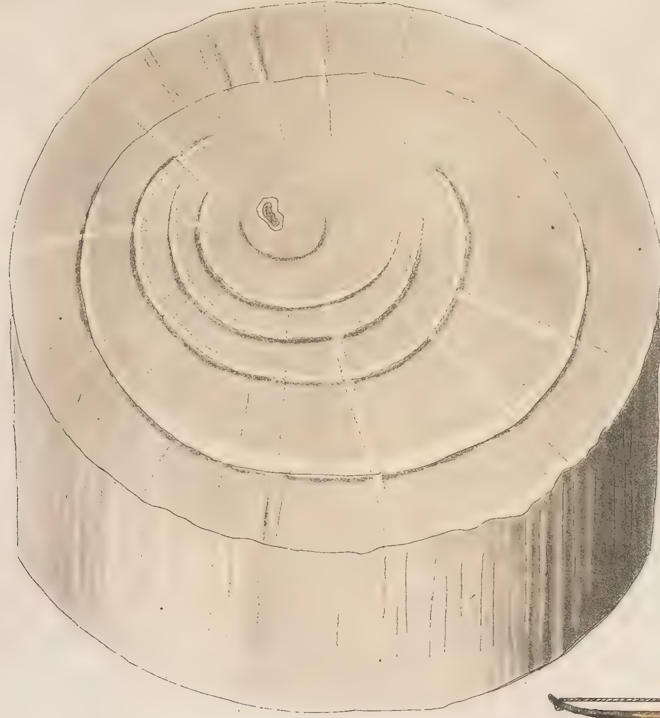
Motayé.

Les notions que nous avons données jusqu'à présent sur les nombreuses tribus Brésiliennes, sont prises des relations des Jésuites et de plusieurs autres voyageurs, que le Prince Maximilien de Wied-Neuwied regarde comme très-imparfaites et mêlées de fables (1). Les découvertes intéressantes qu'a faites dans ces derniers tems cet illustre voyageur, nous fournissent aujourd'hui des connaissances plus positives et plus complètes sur les mœurs des diverses hordes qui vivent encore dans leur état primitif, et habitent les antiques forêts de la côte orientale du Brésil; et quoique la relation qu'il a déjà publiée de ces découvertes, ne soit encore, comme il le dit lui même, que le prélude de notions plus étendues qu'il attend des recherches entreprises postérieurement par M.r Freyreis, pour remplir la lacune qui se trouve dans son ouvrage, nous allons mettre sous les yeux des lecteurs les observations importantes qu'elle renferme.

Goaytacas.

Dans son voyage de Rio-Janeiro à Capo-Frio, le Prince Maximilien donne la description de San-Pedro dos Indios, village

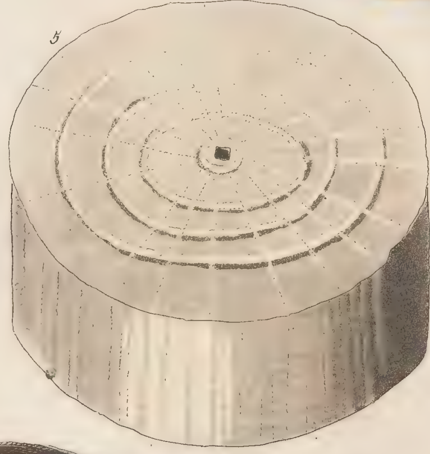
(1) *Reise nach Brasilien etc.*, tom. I. Einleitung, pag. 5. On ignore en Europe, excepté en Portugal, jusqu'aux noms des tribus indigènes qui peuplent ces solitudes. Les Jésuites, et parmi eux Vasconcellos dans ses *Noticias curiosas do Brazil*, ont divisé en deux classes toutes les tribus de sauvages qui habitent la côte et cette longue lisière de forêts primitives dont elle est bordée. Ils appelaient Indios Mansos ceux de la côte, qui avaient reçu des Portugais, et surtout des Jésuites, quelques idées de civilisation Européenne, et Tapuyas les autres Indiens qui retirés auparavant dans des forêts impénétrables, vivent encore à présent dans l'état sauvage, et qui méritent d'être connus de plus près.



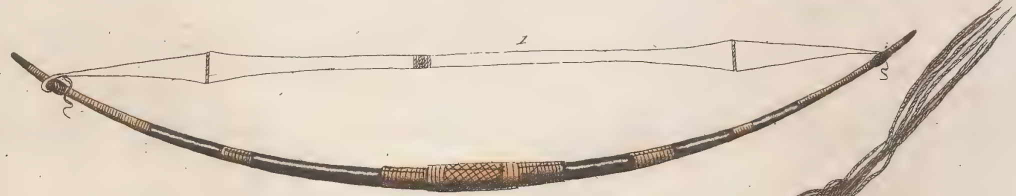


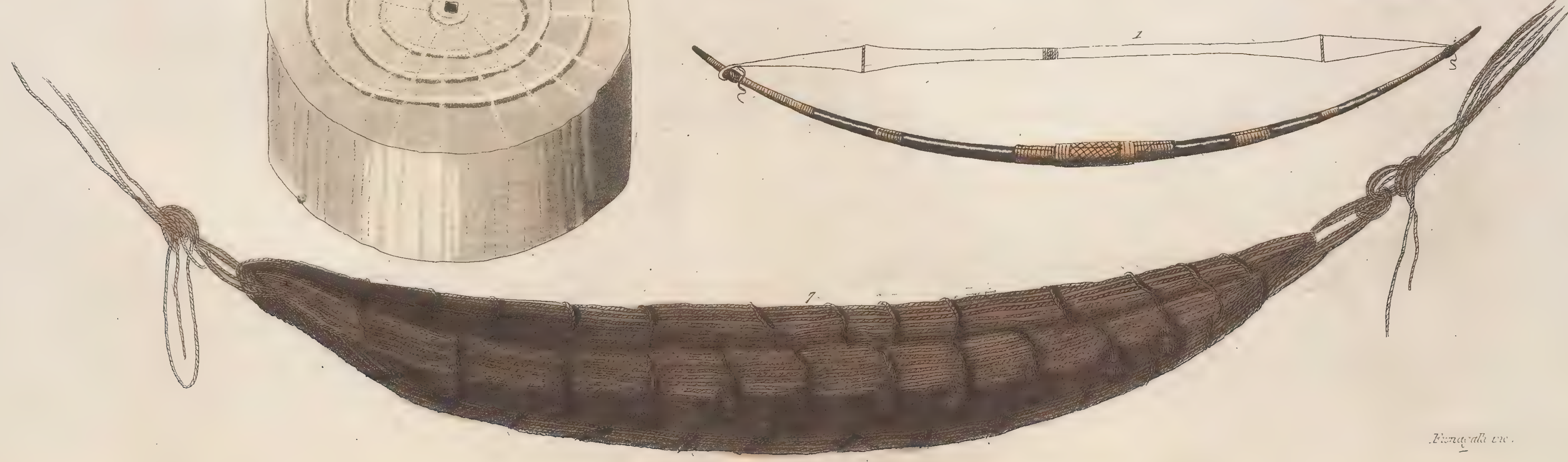












Fumagalli inc.

d'indigénes (*Aldée*), qui doit avoir été originairement composé de naturels Goaytacas (1) par les Jésuites. On y trouve, il est vrai, une église assez grande, et plusieurs chemins qui partagent le pays; mais les maisons ne sont que des huttes de terre, occupées comme la plupart des habitations coloniales des environs, par des indigènes, qui conservent encore en grande partie leur physionomie Américaine. Leur habillement et leur langage sont ceux des gens de la dernière classe parmi les Portugais, et peu d'entr'eux ont conservé l'usage de leur langue naturelle. Ces Indiens ont la vanité de vouloir paraître Portugais; et ils ne regardent qu'avec mépris ceux de leurs frères qui vivent encore dans les forêts, et auxquels ils donnent le nom de *Caboclos* ou *Tapuyas*. Leurs femmes se lient leur longue et noire chevelure sur le haut de la tête comme les Portugaises. Ils ont dans les coins de leurs huttes des hamacs suspendus où couche toute la famille. Les hommes sont pour la plupart bons chasseurs, et se servent habilement des armes à feu: les enfans sont également très-adroits dans l'usage qu'ils font d'un petit arc de bois aïri appelé *bodoc*. Cet arc a deux cordes, qui sont tenues à une certaine distance l'une de l'autre par deux petits morceaux de bois. Au milieu il y a un point où ces deux cordes sont jointes ensemble par une espèce de réseau, où se met la *pelotta*, qui est une petite boule d'argile, ou une pierre ronde. On tire en même tems avec les doigts de la main droite la corde, et en la lâchant la boule part avec une extrême vitesse. Le conseiller Aulique Langsdorf dit avoir vu à Sainte Catherine un arc semblable: c'est de toutes les armes de ce genre la plus usitée sur cette côte; et à défaut d'armes à feu, les hommes mêmes de *Rio Doce* s'en servent pour leur défense contre les Botocudos. Ces Indiens sont tellement habiles à tirer de cet arc, qu'ils tuent à une distance considérable un petit oiseau, et même, selon M.r Langsdorf, le papillon sur les fleurs. Azara dit, dans sa description du Paraguay, qu'ils lancent aussi plusieurs pierres à la fois avec cette espèce d'arc. Voy. le n.o 1 de la planche 43.

(1). On trouve dans la chorographie du Brésil, tom II. pag. 45, la note suivante sur l'origine de ce village d'Américains. Au mois d'avril 1629, Salvador Correa de Sà, les trois frères Correas Gonsalo, Manuele Duarte, le capitaine Miguel Ayres Maldonado et plusieurs autres, furent mis en possession dans ces contrées d'un grand territoire qu'on avait retiré des mains des Goaytacases, auxquels il avait été donné en août 1553.

Coroados et Coropados. Il existe aussi à San-Fidelis sur les belles rives du Paraïba, une mission ou un village de Coroados et de Coropos, qui a été fondé il y a environ 30 ans par des Capucins Italiens. Minos Géraës est proprement le siège de ces deux tribus, qui s'étendent jusqu'au Paraïba et au rivage de la mer. Sur la rive droite ou septentrionale du fleuve habitent les Coroados, et l'on trouve aussi à San-Fidelis quelques Coropos qui sont tous civilisés, ou pour mieux dire établis dans cette bourgade. Leur territoire s'étend le long de la rive septentrionale du Paraïba jusqu'à Rio-Pomba ; mais sur la rive gauche de ce dernier fleuve, ils sont à dire vrai, dans un état encore entièrement sauvage : cependant ils se construisent de plus belles cabanes que les Puris, avec lesquels ils vivent en guerre, et dont ils doivent être craints (1). Ils commencent à peine maintenant à perdre leurs habitudes sauvages, et à cultiver le manioc, le maïs, les patates, les courges et autres productions semblables. Ils sont nés chasseurs, et se servent avec habileté de leurs arcs pesans et de leurs flèches.

Leurs cabanes. Dès la pointe du jour, notre voyageur s'avança à travers les cabanes des Coroados et des Coropos, qu'il dit avoir des mœurs originales, le teint brun, une physionomie tout à fait nationale, des traits bien prononcés et les cheveux très-noirs. Leurs habitations, qui ont été construites par les Missionnaires, sont solides et spacieuses, bâties en bois et en terre, et convertes en jonc et en feuilles de cocotier comme celles des Portugais. On y voit leurs hamacs suspendus, et dans un coin leurs arcs et leurs flèches. Le reste de leurs meubles consiste en vases qu'ils font eux-mêmes ; ils ont aussi des espèces de plats ou coupes de *cuia's*, qui sont des courges ou calebasses (*crescentia cuiete*, Linn.) ; des corbeilles appelées *panacum* faites avec des feuilles de cocotier entrelacées, et quelques autres ustensiles. *Habillement.* Leur habillement se compose d'une chemise blanche, et d'un pantalon d'étoffe de coton : le dimanche ils sont mieux vêtus, et ne se distinguent pas des gens de la basse classe des Portugais. Néanmoins ces jours-là même, les hommes vont encore nu-tête et nu pieds : les femmes au contraire sont mises avec élégance ; elles portent souvent un voile et aiment la parure. Ils savent tous le Purtugais, mais ils parlent entr'eux leur langue naturelle. *Langue.* Les langues des Coroados et des Coropos ont beaucoup de rap-

(1) Nous parlerons ensuite de ces indigénes.



Fumagalli inc.

ports entr'elles, et ces deux peuples comprennent même le Puris. Les premiers font encore un grand usage de l'arc et de la flèche, qui ne diffère qu'en fort peu de chose de celle des Puris dont nous allons parler. Les plumes dont ces flèches sont armées sont pour la plupart de celles du bel *araros* rouge, *psittacus macao* de Linn., qui se trouve sur le haut Paraïba près *Aldea da Pedra*. Ces Indiens sont adroits, comme tous ceux des tribus voisines, dans l'usage qu'ils font de ces armes, et vont souvent à la chasse dans les vastes forêts qui avoisinent leurs cabanes. Il est dit dans la *Chorographie Brésilienne* (1), que plusieurs familles de Coroados habitent la même cabane; mais Wied-Neuwied réduit ce nombre à deux seules. Les enfans ensevelissaient autrefois leurs pères dans un grand vase de terre ovale, qu'ils appelaient *Camucis*, où ils les plaçaient assis; mais cet usage, comme celui de se baigner à la pointe du jour et plusieurs autres, sont aujourd'hui oubliés. *Armes.* *Manière d'ensevelir leurs morts.*

Le Prince s'empressa le lendemain de visiter le cloître, l'église de la mission de San-Fidelis, et la charmante vallée où il est situé, et dont il nous a donné une belle vue, que nous avons copiée à la planche 44.

Mais ce qui l'intéressait le plus était de faire connaissance avec les Puris, peuple qui vit encore dans l'état sauvage au milieu de ses forêts (2). Il passa donc sur l'autre bord du Paraïba, et se rendit dans la *Fazenda* de certain M.r Furriel ou Furier, dont il reçut l'accueil le plus flatteur. Le maître de la maison envoya son frère dire aux Puris, qu'il était arrivé des étrangers qui désiraient les voir. Un moment après nous vîmes ces sauvages sortir de la forêt et venir à nous. C'étaient les premiers hommes de cette espèce que nous voyions, et notre joie ne pouvait se comparer qu'à notre curiosité. Nous allâmes à leur rencontre; et nous étant approchés d'eux, nous nous arrêtâmes à les regarder pendant quelque tems, émerveillés de la nouveauté de ce spectacle. Leur taille en général n'est guères que de cinq pieds et cinq pouces, et la plupart d'entr'eux, même les femmes, sont gros et larges. A l'exception de quelques-uns qui portaient des espèces de ceinture autour des reins et des caleçons courts qu'ils avaient eus des Portugais, les autres étaient absolument nus. Les uns avaient la tête entière- *Puris.* *Leurs usages.*

(1) Tom II. pag. 54.
(2) Reise nach Brasilien etc. vol. I. chap. V.

ment rasée, les autres laissaient flotter sur leur dos leur chevelure naturellement noire et épaisse, qui n'était coupée qu'au dessus des yeux. Quelques-uns avaient aussi la barbe et les sourcils rasés; mais en général cette barbe est fort rare, et ne forme autour de leur bouche qu'une couronne légèrement marquée, et elle ne leur descend guères qu'à trois pouces au dessous du menton : ce qui prouve, dit le Prince dont nous rapportons les paroles, combien se sont trompés les écrivains qui ont prétendu que les Américains étaient tous sans barbe, parce qu'ils n'en ont ordinairement qu'en très-petite quantité, et qu'elle ressemble à un léger duvet. Quelques-uns de nos Puris, continue notre voyageur, s'étaient faits autour du front et du dos des taches rouges avec de l'urucu (*bixa orellana* de Linn.); et tous avaient sur la poitrine ainsi que sur les bras des raies de couleur bleu foncé, faites avec le suc du fruit du genipaba, *genipa Americana* de Linn.) : deux couleurs dont l'usage est commun à tous les Tapuyas. Ils portaient autour du cou, sur la poitrine ou sur une épaule, des colliers composés de certaines baies dures et noires, et garnis sur le devant de dents de singe, de panthère, de chat, et autres animaux de proie : voyez le n.° 5 de la planche 45 : quelques-uns cependant n'avaient que ces colliers sans dents : voy. le n.° 6 de la même planche. D'autres s'étaient fait un espèce d'ornement semblable avec des écorce de surgeons, probablement avec les épines de quelqu'arbuste. Cet ornement consistait en petits corps ovales, évidés, de couleur brune, et semblables pour la forme à un *dentalium* : ressemblance d'après laquelle on est fondé à supposer que ce sont des objets d'origine animale, jusqu'à ce qu'on puisse s'assurer, par un examen plus attentif, qu'ils sont d'écorce, et sûrement l'enveloppe d'une épine d'une espèce particulière.

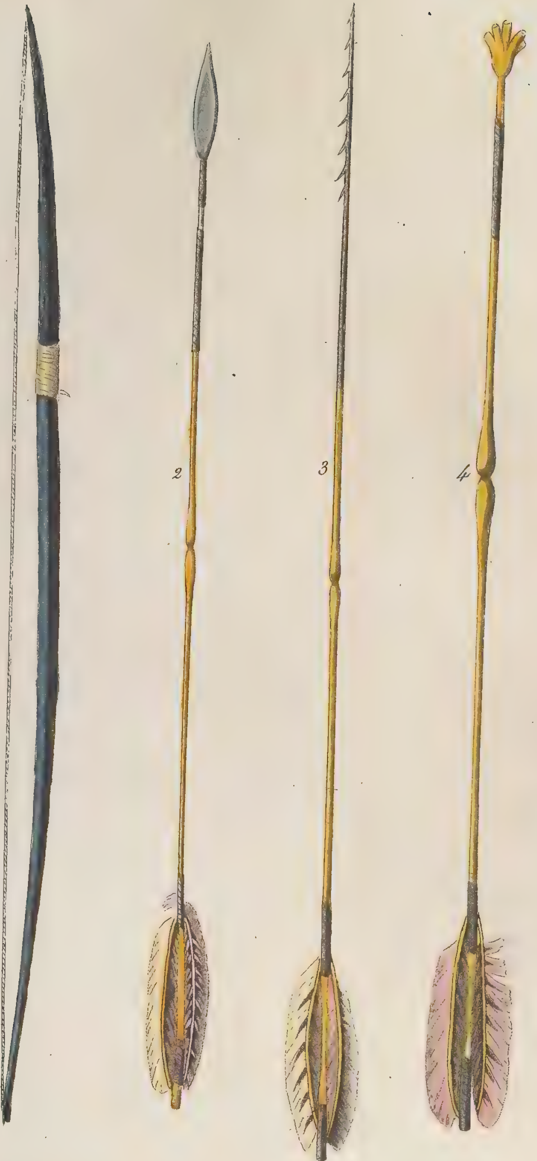
Barbe.

Parure.

Accueil amical.

Les hommes tenaient en main leurs longs arcs et leurs flèches, qu'ils nous donnèrent aussitôt avec tout ce qu'ils avaient, pour quelques bagatelles que nous leur offrîmes. Il est vrai aussi que nous leur fîmes l'accueil le plus amical. Deux d'entr'eux avaient été élevés dans leur enfance parmi les Portugais, et en parlaient un peu la langue. Nous leur fîmes de petits présens en couteaux, rasoirs, miroirs et autres objets semblables, et nous vidâmes avec eux quelques flacons d'eau de vie, qui ne contribuèrent pas peu à nous concilier entièrement leur confiance et leur amitié. Nous leur dîmes ensuite que le lendemain nous irions les visiter dans leurs fo-









Fumagalli inc.

40.



Fumagalli inv.

rêts. A peine étions-nous sortis le matin, que nous les vîmes venir de leurs vallées qui sont dans les bois : voy. la planche 46. Au delà de la fabrique de sucre de la *Fazenda*, nous trouvâmes la horde entière des Puris assise sur l'herbe. Cette troupe brunâtre présentait un intéressant spectacle. Les hommes, les femmes et les enfans étaient tous pêle-mêle et pressés les uns contre les autres; ils nous regardaient avec curiosité, mais en même tems avec une certaine retenue. Ils s'étaient tous parés de leur mieux : quelques femmes seulement avaient un morceau d'étoffe autour de leurs reins ou devant leur poitrine, les autres étaient entièrement nues. Quelques hommes avaient un morceau de peau de singe appelé *momo* (ateles) attaché au front, et nous vîmes deux hommes dont les cheveux étaient presqu'entièrement rasés. Les mères portaient leurs enfans, les unes dans une espèce de tissu d'écorce suspendu à leur épaule droite, les autres au moyen d'un large bandeau passé autour de leur front, qui les retenait sur leurs épaules : c'est de cette dernière manière qu'elles portent en voyage les paniers où sont leurs provisions. Il y avait des hommes et des filles, dont le front et le dos étaient marquetés de points rouges, et d'autres qui avaient en outre des raies rouges sur le visage, et le corps également rayé de noir en long et en travers : quelques enfans étaient couverts de petits points noirs, qui les fesaient paraître tout tigrés. Cette manière de se peindre le corps semble tout-à-fait arbitraire et de pure fantaisie chez ces Indiens. Quelques jeunes filles avaient le front ceint d'un bandeau; mais la plupart portaient autour du poignet et au bas de la jambe des liens d'écorce ou d'autre substance, avec lesquels elles se croient plus élégantes et mieux parées. Les hommes sont en général forts, petits, et souvent charnus. Ils ont la tête grosse et ronde, le visage large, les pommettes des joues saillantes, les yeux petits, noirs et souvent obliques, le nez court et épaté, et les dents extrêmement blanches. On en remarquait néanmoins quelque-uns qui avaient le nez petit et arqué, le regard vif et quelquefois caressant : exception rare, car ils ont en général les yeux sombres et enfoncés sous le front qui est très-saillant. Un de ces Indiens différait totalement des autres par le caractète de sa physionomie qui l'aurait fait prendre pour un Calmouk; il avait la tête grosse et ronde avec des cheveux coupés à la longueur d'un pouce, le corps musculeux et comme aplati, le cou court et large, le visage gros et plat, les yeux inclinés, noirs et sévères, mais un

Leurs qualités physiques.

peu plus gros que ne les ont les Calmouks, les sourcils épais, noirs et très-arqués, le nez petit, les narines larges et la bouche proéminente. Cet individu, que nos guides nous dirent voir alors pour la première fois, nous parut si terrible, que nous n'aurions pas voulu nous trouver seuls et sans armes avec lui dans quelqu'endroit écarté. M.r d'Eschwege indique pour caractère distinctif des Puris la petitesse des parties génitales dans les hommes : pour moi j'avoue n'avoir trouvé à cet égard aucune différence entr'eux et les autres Indiens. Les Puris sont en général très-petits, et tous les naturels du Brésil sont d'une taille inférieure à celle des Européens, et plus encore à celle des Nègres.

Armes. Tous les hommes qui se trouvaient là avaient leurs armes, c'est-à-dire de grands arcs et des flèches. Quelques peuples de l'Amérique méridionale, particulièrement ceux qui sont sur le Maranham, portent de courtes lances d'un bois dur ornées de plumes; d'autres, tels que ceux du Paraguay, de Matogrosso, de Cuyaba et de Guyana, ainsi que les tribus des Tupis sur la côte orientale, ont des massues courtes d'un bois dur, dont ils font encore usage. Mais l'arme principale de tous les indigènes de l'Amérique est un arc pesant et une longue flèche. Les seuls qui aient un arc et des flèches courtes (1), comme les naturels de l'Afrique, sont les tribus errantes dans les plaines de l'Amérique septentrionale, dans les Pampas de Buenos-Ayres et dans quelques contrées du Paraguay, parce qu'elles vont pour la plupart à cheval, et ont pour arme principale une longue lance. Il n'en est pas ainsi des Tapuyas de la côte orientale, qui n'ont pour toute arme qu'un arc colossal, avec des flèches qu'ils ne portent point dans un carquois, mais dans leur main, comme les Payaguas du Paraguay, à cause de leur extrême longueur (2). L'arc des Puris et des Coroados a six pieds de long, et quelquefois plus. Voy. le n.° 1 de la planche 45: cet arc est fait d'un bois dur de palmier appelé aïri, lisse et de couleur brune, et la corde est de *grawatha* (*bromelia*). Les flèches sont souvent de la même longueur, et faites d'un jonc fort et noueux appelé *taquara*; elles sont armées à leur extrémité de belles plumes rouges ou bleues, de plumes de *mutum*, *crax alector* de Linn., ou de *jacutinga*, *penelope leucoptera*: celles des Coroados sont d'un autre jonc qui est sans nœuds. Les flèches usitées

(1) *Azara*, voyages etc. vol. II.
(2) *Ibid. pag.* 145.



G. Gallina

dans toutes ces tribus sont de trois sortes, et se distinguent à la qualité de leur pointe. La première, n.° 2 de la planche ci-dessus, est la flèche proprement de guerre: la pointe en est large, découpée sur les côtés, et très-aiguë vers le bout du jonc appelé *taquarussu*, qui est peut-être la *bambusa*. La seconde, n.° 3 de la même planche, a une longue pointe en bois *aïri*, avec plusieurs petits crochets ou espèce de barbes sur les côtés. La troisième, n.° 4 *idem*, qui a une pointe obtuse, et est parsemée de quelques nœuds, ne se lance que contre de petits animaux; elle est d'un usage général chez les Tapuyas de la côte orientale. Aucune des tribus qu'a visitées le Prince Maximilien sur cette côte ne sait ce que c'est que d'empoisonner les flèches.

Cuari *ou huttes des Puris*.

Après avoir ainsi satisfait les premiers mouvemens de leur curiosité, nos voyageurs prièrent ces sauvages de les conduire à leurs huttes, ce qu'ils obtinrent sans difficulté. Ces huttes, auxquelles les Puris donnent le nom de *cuari*, sont des plus simples qu'on puissse trouver: voy. la planche 47. Leur hamac, qui est fait avec l'*embira* (écorce d'une espèce de *cecropia*) est suspendu à deux troncs d'arbre, et surmonté d'une perche placée en travers, qu'ils assurent au moyen d'un arbuste rampant (*cipo*), et contre laquelle ils étendent de grandes feuilles de cocotier dans une direction oblique et du côté d'où vient le vent: ces feuilles sont garnies en dessous de feuilles d'*eliconia* ou de *pattioba*, et, dans le voisinage des plantations, de feuilles de bananier. Il y avait à terre et autour d'un petit feu des espèces de flacons faits avec le fruit de la *crescientia cajete*, ou des calebasses, un peu de cire, divers objets de parure, des joncs pour flèches, et pour pointe de flèches, quelques plumes, et quelques bananes ou autre fruits bons à manger. L'arc et les flèches du père de famille sont attachés à un des deux troncs, et des chiens maigres aboient de toutes leurs forces l'étranger qui approche de cette solitude. Les huttes sont petites et tellement exposées aux intempéries da l'air, que dans les tems d'orage, on voit leurs habitans basanés pressés et accroupis sur la cendre du foyer pour se mettre à l'abri: autrement l'homme reste indolemment étendu dans son hamac, tandis que la femme a soin du feu et s'occupe à faire griller quelque morceau de viande enfilé sur une broche de bois. Le feu, appelé *poté* en langue Puris, est un objet de première nécessité chez tous les Indiens du Brésil; et comme ils sont sans vêtemens, ils ne le laissent jamais

éteindre pour ne pas mourir de froid : c'est d'ailleurs un moyen pour eux d'éloigner de leurs habitations les bêtes féroces. Lorsque le pays où ils se trouvent ne leur fournit plus de quoi subsister, ils le quittent sans peine et s'en vont dans un autre qui leur présente de nouvelles ressources en singes, en cochons, en chevreuils, en pacas, en agutis, et autres animaux. Les Puris avaient tué beaucoup de singes mugissans ou barbados, *Mycetes illigeri*, dans le lieu qu'ils occupaient alors, et ils nous invitèrent à acheter divers morceaux de viande rôtie de cet animal ; mais la vue seule en était hideuse et rebutante, à cause de l'usage où ils sont de faire rôtir les animaux avec leur peau, qui devient par conséquent noire et dégoûtante. Ces viandes dures et sanglantes sont pour eux un mets exquis. Quelques anciens écrivains ont rapporté que les Tapuyas de la côte orientale dévoraient leurs morts pour leur donner une sépulture plus honorable ; mais il n'existe plus chez eux aucune trace de cette coutume. Les Portugais des environs de Paraïba prétendent généralement que les Puris mangent les ennemis qu'ils ont tués ; et cela semble vrai en partie, comme nous le verrons dans la suite : cependant sur les questions que nous leur fîmes à ce sujet, ils répondirent que les Botocudos n'avaient jamais eu cet usage.

Dès l'instant de leur arrivée aux habitations des Indiens, nos voyageurs établirent avec eux un marché d'échanges. Ils firent présent de rosaires aux femmes qui les aiment beaucoup ; mais elles en arrachèrent aussitôt la croix avec dérision. Ce qui plaisait le plus à ces sauvages étaient des bonnets rouges de laine, des couteaux et des mouchoirs, pour lesquels ils donnaient volontiers leur arc et leurs flèches : les femmes préféraient les miroirs qui les amusaient beaucoup. Les Européens retirèrent de ces échanges une quantité d'arcs et de flèches, et des espèces de paniers faits avec des feuillles vertes de cocotier, qui ont un rebord de même tissu sur les côtés. Ces paniers sont presque tous ouverts par le haut, et ont des cordons de fil ou d'écorce tendus sur leur ouverture. Ces Indiens les portent, comme les femmes portent leurs enfans, à l'aide d'un bandeau qui leur ceint le front : voy. le n.° 7 de la planche 45. Ils vendent aussi au Portugais des chandelles qui brûlent parfaitement, et qu'ils font avec la cire que leur fournissent les abeilles sauvages de leurs forêts. Ils attachent un grand prix à leurs couteaux, qu'ils portent suspendus à un cordon der-

rière leurs épaules : ces couteaux ne sont souvent qu'un morceau de fer qu'ils parviennent à rendre très-tranchant à force de l'aiguiser. Si on leur fait présent d'un de nos couteaux, ils en ôtent ordinairement le manche pour lui en substituer un, dans lequel la lame est placée entre deux morceaux de bois, qu'ils serrent fortement avec une ficelle.

Les échanges finis, le Prince Maximilien s'avança plus loin dans la forêt, et trouva d'autres huttes où il y avait beaucoup de sauvages et de chiens maigres. Les Puris doivent avoir reçu des Européens cet animal domestique, qu'ils nomment *joare* : le même voyageur l'a trouvé chez toutes les tribus d'indigènes de la côte orientale. Le plus grand nombre d'individus que renfermaient les huttes étaient des femmes et des enfans : on y voyait aussi plusieurs hamacs, quoique cependant il n'y en eût qu'un seul dans la plupart. Voy. le n.° 7 de la planche 43. Un de ces Indiens détacha aussitôt son hamac qu'il donna pour un couteau : d'autres en firent autant de leurs bandeaux en peau de singe, de leurs colliers et autres objets.

L'idiome des Puris diffère de celui de la plupart des autres tribus ; mais il a néanmoins quelqu'affinité avec celui des Coroados et des Coropos. Quelques écrivains, et entr'autres Azara, ont voulu refuser toute idée de religion à ces tribus : cette opinion parait d'autant moins fondée, que le même écrivain rapporte certaines notions qu'ils ont à cet égard, et qu'il a retrouvées chez quelques Indiens du Paraguay, lesquelles ne peuvent tirer leur origine que de quelques idées confuses de religion. Valkenaer, qui a traduit la relation de cet écrivain, fait en plusieurs endroits la même observation ; et le prince Maximilien dit avoir également trouvé des preuves non équivoques de quelque croyance religieuse dans toutes les tribus des Tapuyas : d'où il conclut qu'il n'y a point de peuple sur la terre qui n'ait quelqu'idée de religion. Les sauvages du Brésil croient tous à l'existence de divers êtres puissans, dont ils revèrent le plus fort dans le tonnerre sous le nom de *Tupa* ou *Tupan*. Le même nom lui est encore donné par diverses tribus, et par quelques Tapuyas, comme chez les Tupis et les indigènes de la langue *geral*. Les Puris l'appellent *Tupan* : nom qu'Azara fait dériver de la langue des Guarani, ce qui est une nouvelle preuve d'affinité entre cette nation et les tribus de la côte orientale. On ne voit point chez les Tapuyas, ni chez les *Maracas* les idoles ou préservatifs magiques des Tupinambas. Ce n'est que sur le

Idiome.

Religion.

fleuve des Amazones, dit-on, qu'on a trouvé certaines images, qui ont paru être relatives à la croyance religieuse des habitans de cette contrée. Les naturels de l'Amérique méridionale ont aussi pour la plupart une idée confuse d'un déluge universel, ainsi que quelques traditions qu'on trouve rapportées surtout dans les *noticies curiosas do Brasil* de Simiam de Vasconcellos.

Les Botocudos.

Les Botocudos (1) vivent errans dans les forêts sur les rives du Rio-Doce, et s'étendent jusqu'à la source de ce fleuve dans la Capitainerie de Minas Geraës. Ils se distinguent par leur esprit militaire, par l'usage où ils sont de manger de la chair humaine, et par leur résistance opiniâtre aux Portugais. Si ces sauvages se présentent en quelqu'endroit avec des sentimens pacifiques, ils exercent dans un autre les plus cruelles hostilités, et l'on ne peut jamais se flatter de pouvoir entretenir avec eux une amitié durable. Dans les commencemens, on avait placé à l'endroit où l'on a construit le *Provoaçao di Linharès*, un détachement de sept soldats avec un canon pour leur en imposer; mais en se familiarisant avec nos armes ils cessèrent bientôt de les craindre. Un jour ils attaquèrent le poste et tuèrent un soldat: les autres auraient été de même massacrés par eux, s'ils n'étaient point parvenus à se jeter à la nage dans le fleuve, et à rejoindre un bateau monté par d'autres soldats qui allaient relever la garde. N'ayant pu les rattraper, ils bouchèrent la gueule du canon avec des pierres, et se retirèrent ensuite dans leurs forêts. Le ministre d'état comte de Linharès, qui est mort il n'y a pas long-tems, leur déclara formellement la guerre, et fit renforcer les postes militaires sur Rio-Doce pour protéger les habitations des Européens, et le commerce avec Minas sur le fleuve. Depuis lors les Botocudos ont été poursuivis à outrance, et massacrés partout sans distinction d'âge ni de sexe, à l'exception de quelques-uns de leurs enfans qu'on a sauvés dans certains cas particuliers, et qu'on a fait élever. Cette guerre se fesait avec d'autant plus d'acharnement, qu'on savait que tous les Portugais qui tombaient au pouvoir de ces sauvages étaient massacrés et mangés.

Guerres des Botocudos de Rio-Doce avec les Portugais.

(1) Ce nom leur a été donné par les Européens, à cause des petits tubes de bois qu'ils portent aux oreilles et dans la lèvre inférieure, le mot *Botoque* en Portugais, signifiant bouchon. Ces sauvages s'appellent entr'eux *Engerackmung*, et n'aiment pas qu'on les nomme *Botocudos.*

Les Botocudos de Rio Grande de Belmonte.

Ces guerres continuelles ne permettaient pas d'étudier de près les mœurs de cette nation intraitable. Le Prince trouva cependant moins de difficulté à observer celles des Botocudos au nord de Rio-Grande de Belmonte, dans le *Quartel dos Arcos*, parce que vivant en paix avec eux, il pouvait les examiner sans aucun danger : voici la description qu'il en donne. Les Botocudos vont nus et ont le teint brun ; ils portent de petits tubes ou planchettes de bois blanc aux oreilles et à la lèvre inférieure, et ont toujours en main leur arc et leurs flèches. J'en rencontrai quelques-uns, qui, s'ils eussent eu de mauvaises intentions, pouvaient me percer d'une flèche avant que je fusse arrivé près d'eux. Je m'en approchai sans crainte et leur dis ce que je savais dans leur langue. Ils me pressèrent contre leur sein, à la manière des Portugais, et me frappèrent sur les épaules en accompagnant cet acte de quelques sons rauques tirés du fond de leur gosier ; lorsqu'ils virent mon fusil à deux coups ils s'écrièrent à plusieurs reprises : *Pun Uruhu*, ce qui signifie, beaucoup de fusils. Quelques femmes portant des sacs pesans s'approchèrent de moi, et me regardaient avec curiosité en se communiquant leurs observations. Tous ces sauvages, tant hommes que femmes, étaient entièrement nus : les premiers étaient d'une taille moyenne, forts, musculeux, bien faits et dispos (1); mais les

(1) Le prince Maximilien nous donne une description plus détaillée de la constitution physique des Botocudos dans le second tome de son voyage au Brésil, qui vient d'être publié. La nature, dit-il, a donné de belles formes à ces sauvages; ils sont pour la plupart d'une taille médiocre, mais robustes et bien proportionnés. Ils ont la poitrine et les épaules larges, les muscles bien marqués, les mains et les pieds bien faits. Les traits de leur visage sont bien distincts comme dans les autres naturels; ils ont les joues ordinairement grandes et quelquefois un peu aplaties, les yeux noirs et vifs, la bouche un peu saillante, le nez gros, mais le plus souvent droit et légèrement arqué, quoique court et un peu déformé dans quelques-uns par de larges narines. Leur teint est d'un brun rougeâtre plus ou moins foncé : quelques-uns se teignent entièrement les joues de blanc et de rouge. Le Prince n'a jamais trouvé à ces sauvages une couleur aussi rembrunie que quelques écrivains ont voulu le faire croire ; il en a même vu plusieurs qui étaient d'un jaune brun. Leurs cheveux sont durs, épais, et noirs comme le charbon, et les poils sur le reste de leur corps sont au contraire fins et droits. Plusieurs s'arrachent les cils et la barbe : d'autres se la laissent croître, ou prennent soin de la couper. Les femmes ne souffrent pas un poil sur leur corps, et elles

tubes qu'ils se mettent aux oreilles et à la lèvre inférieure les rendent affreux. Ils portaient sous le bras des paquets d'arcs et de flèches, et quelques vases pour l'eau faits avec du *Taquarassu*. Voyez la planche 48 où est représenté Kerengnatnuck chef de cette peuplade avec sa famille. Leurs cheveux étaient coupés en forme de couronne sur le haut de la tête (1); et il en était de même de ceux des enfans, que les mères portaient sur leurs épaules ou conduisaient par la main. Le chef de ces Botocudos était un certain *Capitam June*, qui, malgré son air féroce, ne laissait pas d'avoir de bonnes manières. Il me salua avec affabilité; mais son aspect me fit plus d'impression que celui de tous les autres sauvages, à cause de la dimension extraordinaire des tubes passés dans ses oreilles et sa lèvre

ont les dents blanches et bien rangées. Les individus des deux sexes ont les oreilles et la lèvre inférieure percées, et ils en élargissent les ouvertures avec des morceaux de bois, qui ont la forme de petits cylindres. Cette opération se fait à l'âge de sept et huit ans, et c'est le père de l'enfant qui en fixe le jour. On tire à cet effet le lobe de l'oreille et la lèvre inférieure, et l'on y fait avec un morceau de bois dur et pointu une ouverture, dans laquelle on introduit d'abord un petit morceau de bois, et successivement un plus gros pour élargir le trou de plus en plus. Le n.° 4 de la planche 43, où la grandeur de ce bizarre ornement est représentée au naturel, et surtout les divers portraits de Botocudos qu'on voit à la planche 50, peuvent donner une idée de l'affreuse difformité que cet usage imprime à leur physionomie. Cet ornement, qui s'ôte à volonté, se fait avec le bois d'un arbre appelé *Barrigudo*, qui a la blancheur et la légèreté du liége. Cependant les trous s'élargissent tellement avec le tems, que la peau se rompt quelquefois, et alors on la recoud avec le *cipo*. Cette déchirure est même générale dans les personnes avancées en âge. Le choc continuel du tube passé dans la lèvre contre les dents de la machoire inférieure, fait aussi que toutes celles du milieu sont rejetées en dedans, se déforment ou tombent avant l'âge de 20 ou 30 ans. Le *botoque* que portent les femmes est un peu plus petit et moins hideux, comme on peut le voir au n.° 5 de la planche 43.

(1) Les Botocudos se servaient autrefois pour couper leurs cheveux d'un morceau de jonc fendu, qu'ils rendaient très-tranchant des deux côtés; mais à présent ils ont des couteaux de fer. Il est faux, dit notre voyageur, que les Américains soient sans barbe: car il y en a au contraire qui l'ont très-épaisse, quoique la plupart n'aient reçu de la nature qu'une espèce de couronne de poils fins autour de la bouche. On trouve même chez ce peuple des enfans qui ont du poil sur les bras, mais ils ont soin de se l'arracher.



D.K. Bonatti inc.

inférieure, lesquels n'avaient pas moins de quatre pouces et quatre lignes (pied Anglais) de diamètre.

Leur avidité pour le manger.

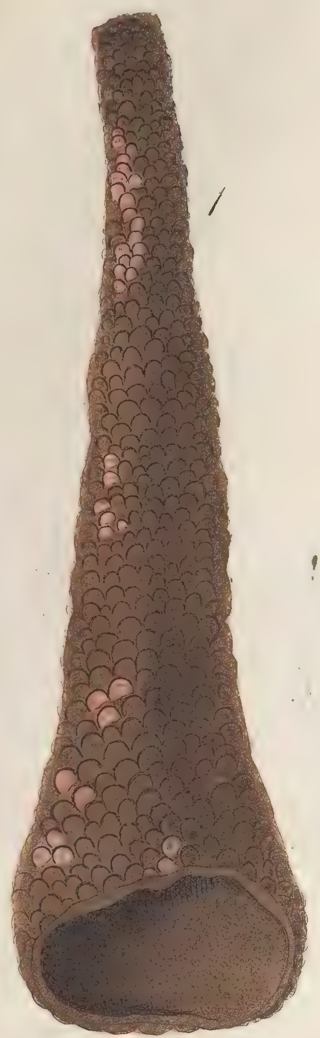
Lorsque je revins au *Quartel*, je trouvai une quantité de Botocudos qui s'occupaient à diverses choses; les uns étaient accroupis autour du feu, et fesaient cuire des fruits de *Mammao* qui étaient encore verts; les autres mangeaient de la farine qu'ils avaient reçue du commandant. Ils regardaient avec des yeux tout étonnés la peau blanche, les cheveux blonds et les yeux bleus des gens de ma suite. Ils cherchèrent dans tous les coins de la maison, dans la vue d'y trouver quelques comestibles; et l'envie de manger se manifestait dans toutes leurs actions. Etant grimpés ensuite sur tous les arbres *mammao*, ils se mirent à en cueillir les fruits qui commençaient à peine à mûrir; ils en mangeaient aussi qui étaient encore tout verts, et fesaient cuire les autres sur les charbons ou dans l'eau. Je fis avec eux quelques échanges de couteaux, de mouchoirs rouges, de verroterie et autres bagatelles, pour des armes, des sacs et autres ustensiles; ils aimaient surtout les objets en fer, et attachaient aussitôt à un cordon, qu'ils portent à leur cou comme tous les Tapuyas, les couteaux qu'ils avaient eus de moi. Quelques voyageurs, et entr'autres Sellow, prétendent que, pour se saluer, les Botocudos se flairent aux articulations des mains, mais je n'ai jamais vu aucun exemple de cet usage. Les hâches et les couteaux sont les choses dont ils font le plus de cas; ils se servent des premières pour fendre une espèce de bois tenace appelé *bigonia*, dont ils font leurs arcs; mais, malgré le prix qu'ils attachent à cette arme, leur avidité pour le manger est telle, qu'il la donnent aussitôt pour un peu de farine. Ces sauvages sont aussi dans l'usage de se peindre le corps d'un étrange manière; les uns se teignent le visage jusqu'à la bouche d'une couleur rouge extrêmement vive, et laissent au reste du corps sa couleur naturelle; les autres se le barbouillent entièrement de noir, excepté les mains, les pieds et le visage.

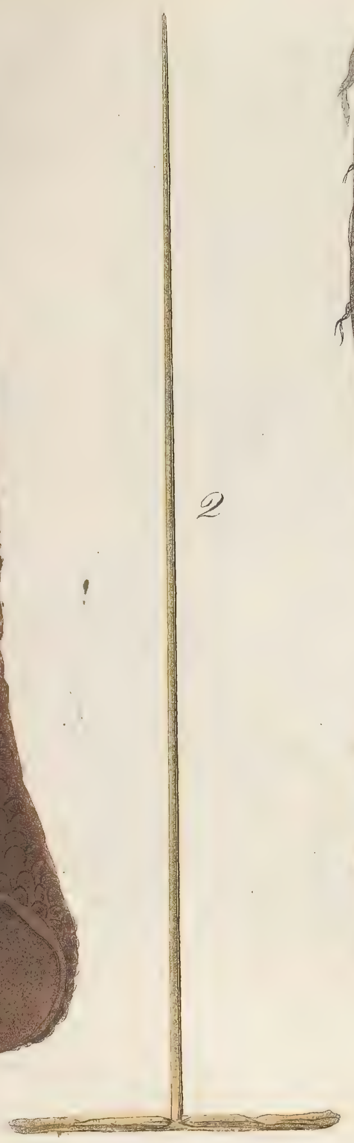
Diverses manières de se peindre le corps.

Ils tirent, dit ailleurs le Prince Maximilien, de l'arbre appelé *urucu* et du fruit de *genipaba* les couleurs qu'ils emploient à cet usage: le premier donne un rouge jaunâtre extrêmement vif, qu'ils expriment de l'enveloppe de sa semence; et ils obtiennent du second un noir azuré, qui ne reste pas moins de quatorze jours imprimé sur la peau. Ils font usage de l'*urucu*, dont la couleur s'efface aisément au lavage, pour se teindre le visage et la bouche: ce qui

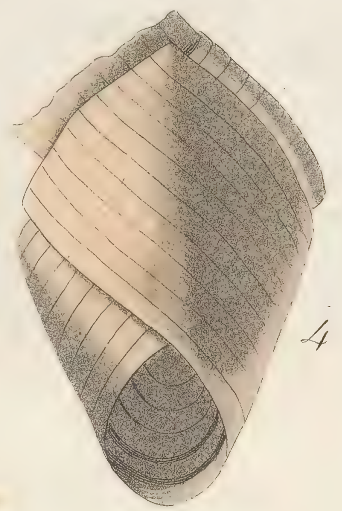
leur donne un air enflammé et sauvage ; et ils emploient le fruit du *genipaba* à se barbouiller le corps, les coudes, les pieds et les jambes depuis le mollet jusqu'en bas, en ayant soin de tracer une raie rouge entre la partie teinte et celle qui ne l'est pas. Quelques-uns se teignent la moitié du corps en noir du haut en bas, laissant à l'autre moitié sa couleur naturelle, et ressemblent ainsi à l'espèce de masques qu'on appelle *jour et nuit*. D'autres enfin se colorent le visage seulement d'un rouge extrêmement vif, ou se font simplement une raie noire sous le nez comme une moustache, qui va d'une oreille à l'autre. Malgré tout cela le Botocudos ne se croit pas encore assez
Ornemens. beau, s'il ne se pare d'un collier composé de noyaux de fruits, ou de baies noires montées sur un fil, et entremêlées de dents de singe ou de bêtes féroces : genre d'ornement commun aux Puris et autres peuplades du Brésil, qui s'en font aussi une espèce de bandeau dont ils se ceignent la tête. Ces colliers sont usités surtout des femmes et des enfans. Le Botocudos cache ses parties génitales dans une espèce de gaîne faite avec des feuilles d'issara ; cette enveloppe s'appelle en langue du pays *giucann*, et en Portugais *tacanhoba* ou *tacanioba* : voyez le n.° 4 de la planche 49. Mais l'objet le plus précieux pour lui est un couteau, qui consiste ordinairement en une lame de fer très-tranchante, et qui, à force d'usage, se trouve souvent réduite à une très-petite dimension. On voit sous le n.° 6 de la même planche, une image de ce couteau, qui est toujours bien aiguisé. Les chefs se distinguent pour la plupart par des plumes d'oiseaux, qu'ils portent sur leur tête ou sur quelqu'autre partie de leur corps. Ils avaient autrefois une espèce de coiffure en forme d'éventail, et composée de 12 ou 15 plumes jaunes de la queue du *tapou*, *cassicus cristatus*, lesquelles étaient collées ensemble avec de la cire, et qu'ils s'attachaient sur le haut de la tête. Cet éventail, qu'ils appellent dans leur langue *nucancann o takeràïunn-iokä* est représenté sous le n.° 6 de la planche 43; mais la mode en est passée depuis longtems, et l'on n'en voit plus que dans quelques cabanes. Quelques-uns de ces chefs sont en outre dans l'usage de s'attacher au front avec un cordon une couple de plumes, qui sont ordinairement de perroquet ; mais en général il est rare qu'ils portent des plumes d'oiseaux, parce qu'ils vont aussi pour la plupart nus, et qu'ils se peignent le corps. Les femmes aiment beaucoup les ornemens, et surtout les chapelets, les mouchoirs rouges et les petits miroirs ; les hommes préfèrent les hâches, les couteaux et autres outils en fer,

49



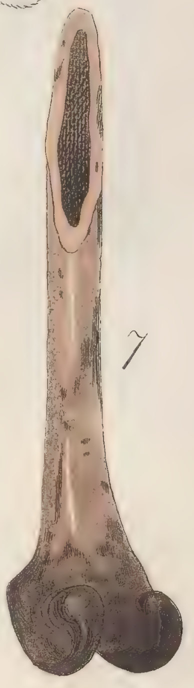














S. Gallina inc.

La paresse est un des principaux caractères de ces sauvages. Indifférent sur tout, le Botocudos demeure en repos dans sa cabane, tant que le besoin de pourvoir à sa nourriture ne le force pas d'en sortir; et même alors il ne laisse pas de faire usage du droit du plus fort, en obligeant sa femme et ses enfans au travail. Les femmes obéissent en esclaves aux maris, et les cicatrices dont elles sont couvertes sont une preuve de la brutalité de ces derniers à leur égard. *Paresse.*

Les Botocudos se procurent du feu par le moyen que voici. Ils prennent un morceau de bois long, qui ait un trou, dans lequel ils introduisent par le bout un autre morceau de bois, à l'autre bout duquel est adapté une espèce de manche en jonc, pour pouvoir le tenir ferme, et le faire tourner avec rapidité. Ils mettent ensuite dans le trou du premier un peu de *bast* (*estopa*) des plantes appelées en Portugais *pao d'estopa* (*lecythis*): les petites écailles de bois qui se détachent par le frottement prennent feu et allument les fils du *bast*. Cette espèce de briquet, appelé en langue Botocudos *nom-nan*, et qu'on voit sous le n.° 2 de la planche 49, est d'un effet sûr; mais l'usage en est long et pénible; il exige deux espèces de bois qui sont, l'une le *gamelera* (*ficus*), et l'autre l'*imbabüa baum* (*cecropia*). *Moyen de se procurer du feu.*

Les cabanes des Botocudos sont construites simplement avec des palmes de cocotier plantées en terre, et dont les pointes en se repliant les unes sur les autres forment une espèce de voûte. On ne trouve dans ces cabanes aucun outil, excepté quelques pierres, avec lesquelles ces Indiens cassent les noix d'une espèce de cocotier sauvage qu'ils nomment *ororo*. Cependant notre voyageur dit ailleurs y avoir vu épars çà et là divers ustensiles, et entr'autres certaines marmittes en terre grise cuite au feu, des vases pour boire et pour conserver l'eau, qui étaient pour la plupart des courges évidées, et des tuyaux de jonc de trois ou quatre pieds de long, dont ces sauvage font usage pour tenir de l'eau surtout quand ils sont dans les bois: cet ustensile, qu'ils appellent dans leur langue *käkrock*, est représenté sous le n.° 8 de la planche 49 : il se fend aisément, mais on en bouche les fentes avec de la cire. *Leurs cabanes.*

Ces sauvages ont un autre instrument qu'on voit sous le n.° 7 de la planche ci-dessus, et duquel ils se servent pour enlever l'amande du coco; ils le font avec des os d'once ou de gros chats, qu'ils coupent obliquement, et auquel ils donnent la forme d'un ciseau concave. Il n'est aucune de leurs hordes maintenant qui

n'ait sa hâche de fer; cependant ils ne laissent pas de faire encore usage, pour couper les arbres et autres objets, d'une certaine pierre *nephrit* dure, grise ou verte, appelée *caratu* dans leur langue, et qu'ils savent rendre assez tranchante.

Lorsqu'une troupe de Botocudos se met en voyage, les femmes renferment tous leurs colifichets dans de petits sacs de ficelle, (voy. le n.° 3 de la planche ci-dessus), qu'elles portent sur leurs épaules à l'aide d'une corde passée autour de leur front. Les divers objets contenus dans ces sacs sont le plus souvent des morceaux de *taquara* pour faire des pointes de flèches, de l'écorce de *tatou*, de l'*urucu* pour la teinture, une pierre dure pour casser les cocos, des cordes de *grawatha* ou *tucum*, de grosses boules de cire, des colliers, et du bois pour faire les petits tubes qui se portent aux oreilles et dans la lèvre inférieure.

Mariages.

Un Botocudos prend autant de femmes qu'il en peut entretenir, et ce nombre est ordinairement de douze. Le Prince Maximilien dit néanmoins n'en avoir jamais trouvé aucun qui en eût plus de deux ou trois. Leurs mariages ne sont accompagnés d'aucune cérémonie; le consentement des deux époux et de leurs parens suffit, et leur dissolution n'éprouve pas plus de difficulté.

Sépultures.

A peu de distance de ces cabanes, je vis, dit le Prince, la sépulture d'un homme que je voulus examiner; elle était dans un lieu ouvert, et seulement entourée de quelques troncs d'arbres élevés. J'écartai quelques morceaux de bois dont elle était couverte, et je trouvai des ossemens parmi la terre dont elle était remplie. Mais m'étant aperçu que le jeune Botocudos nommé *Burnetta*, qui m'avait accompagné, était fâché de me voir toucher à ces ossemens, je cessai de creuser, et m'en revins à l'habitation.

Défi de quelques Botocudos.

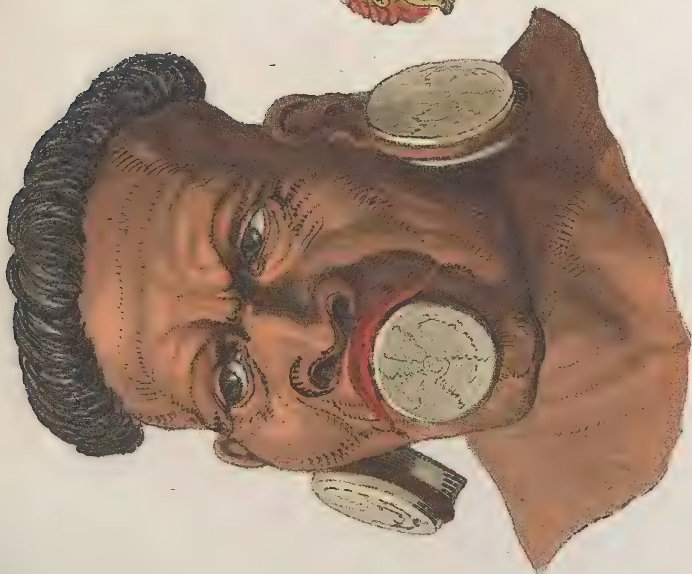
Le même voyageur nous donne dans un autre endroit la description d'un singulier défi, dont il a été témoin chez cette nation (1). « Chemin fesant, dit-il, je rencontrai une troupe de Botocudos assis autour du feu: c'étaient des gens du *Capitam Gipakein* qui avaient passé le fleuve à la nage. Plusieurs jeunes gens sautèrent dans nos canots, pour venir avec nous jusqu'au lieu où était le détachement. Y étant arrivés nous trouvâmes une autre troupe de sauvages, qui était celle du *Capitam Jeparak*. C'était une chose curieuse à voir que tous ces hommes bruns à la nage, tenant en l'air leurs arcs et leurs flèches, avec des paquets de bâtons de six à huit pieds de long, qu'ils

(1) Tom. I. chap. XI.

portaient sur leurs épaules pour se battre avec les *Capitam June* et *Gipakein*. Mais le dernier s'était déjà bien avancé dans le bois, et *June* était encore absent du *Quartel* avec son corps. Les sauvages parcoururent avec empressement toutes les habitations pour chercher leurs adversaires; et ne les y ayant pas trouvés, ils y laissèrent leurs bâtons en signe de défi, et se retirèrent vers le soir. Arriva enfin le *Capitam Jeparak* avec les siens qui portaient aussi leurs bâtons de guerre, lequel demanda des nouvelles du *Capitam Gipakein*. Comme les deux troupes n'étaient pas encore bien loin l'une de l'autre, elles ne tardèrent pas à satisfaire l'ardeur qu'elles avaient de se battre. Le *Capitam June* avec ses trois fils et sa suite avait accepté le défi, et tenait le parti du *Capitam Gipakein*. Le lendemain on vit tous les Botocudos du *Quartel*, dont les uns avaient le visage teint en noir, et les autres en rouge, s'avancer vers le fleuve et le passer à la nage, portant leurs paquets de bâtons sur le dos. Peu de tems après, le *Capitam June* avec son monde, sortit du bois où s'étaient retirées beaucoup de femmes et d'enfans dans des cabanes. Le bruit s'étant répandu au *Quartel* que le combat allait commencer, je me hâtai de me rendre sur le lieu avec la foule des curieux, parmi lesquels il y avait encore d'autres étrangers. Chacun de nous se munit par précaution d'un pistolet et d'un couteau, pour repousser au besoin tout acte d'hostilité de la part de ces sauvages. A peine arrivés nous les trouvâmes tous attroupés, et l'action allait commencer. Les guerriers des deux partis poussèrent tout-à-coup un cri de défi, et se mirent à préparer leurs bâtons en tournant les uns autour des autres comme des chiens qui se menacent. Parut alors le *Capitam Jeparak*, qui, après s'être mêlé parmi les guerriers, et les avoir regardés avec des yeux farouches les uns après les autres, entonna d'une voix tremblotante une longue chanson, dont le sujet roulait sans doute sur l'offense qui lui avait été faite. Excités par cette espèce d'appel à la vengeance, deux de ces guerriers, le bras appuyé sur la poitrine, se heurtèrent avec tant de violence, qu'ils faillirent se renverser l'un et l'autre. Ayant ensuite empoigné leurs bâtons, un des deux se mit à en frapper l'autre de toute sa force, sans faire attention où il portait les coups. Après avoir soutenu cette attaque avec une fermeté inébranlable, l'adversaire commença à bâtonner l'autre à son tour; et les deux champions continuèrent ainsi à se battre alternativement avec une

telle fureur, qu'ils en avaient le corps tout meurtri et ensanglanté en plusieurs endroits. Lorsque deux combattans avaient ainsi mis leur courage à l'epreuve, il en paraissait deux autres qui en fesaient autant, et l'on en voyait même quelquefois plusieurs couples aux prises, mais sans jamais se frapper avec les mains. Le duel fini, les combattans recommençaient à tourner tout pensifs pendant quelque tems, en poussant toujours des cris de défi, jusqu'à ce qu'une nouvelle inspiration héroïque vint s'emparer d'eux et mettre en mouvement leurs bâtons. Les femmes, de leur côté, donnaient aussi des preuves de leur courage dans cette espèce de combat. Elles se saisissaient par les cheveux en poussant des cris et des hurlemens, s'égratignaient avec les ongles, se frappaient à coups de poing et s'arrachaient les tubes de bois qu'elles portaient aux oreilles et à la lèvre inférieure : le champ de bataille était semé de ces trophées de leur valeur. S'il arrivait à l'une de renverser son ennemie, il s'en trouvait aussitôt derrière elle une troisième qui la saisissait par les pieds, et lui fesait faire la culbute. Les hommes ne s'abaissaient point à battre les femmes du parti opposé ; ils se contentaient de les repousser avec le bout de leurs bâtons, et les fesaient rouler en les heurtant du pied dans les flancs. A la singularité de ce spectacle, qui dura peut-être une heure, se joignaient les gémissemens et les cris des femmes et des enfans qui étaient restés dans les cabanes voisines. Le *Capitam Jeparack*, dont on voit le portrait au n.° 1 de la planche 50, et qui était le principal offensé, résista jusqu'à la fin. Ses guerriers paraissaient tous fatigués ; lui seul se montrait encore peu disposé à faire la paix ; il continuait toujours son chant sur le même ton de voix, et animait ses gens à un nouveau combat. Nous étant approchés de lui, dit le Prince Maximilien, nous lui mîmes la main sur l'épaule en lui fesant entendre qu'il était un brave guerrier, mais qu'il était tems de faire la paix. Aussitôt il quitta le champ de bataille, et s'en alla vers le *Quartel*. Le *Capitam June*, qui était âgé, se tint toujour derrière et ne prit point part au combat. L'endroit où cette scène s'était passée était couvert de petits tubes et de bâtons cassés. Etant retournés au *Quartel* nous y trouvâmes *Jukeräcke*, *Medcann*, *Aho* et autres, qui avaient le corps couvert de meurtrissures, et qui, sans avoir même l'air d'y penser, s'assirent comme de coutume, et mangèrent avec appétit la farine que le commandant leur avait fait distribuer. Pendant tout le tems que dura le






Fumagalli inc.

combat, les arcs et les flèches de tous ces sauvages restèrent appuyés contre les arbres, sans qu'il leur vint la pensée d'en faire usage. On croit néanmoins qu'il leur est arrivé plus d'une fois en pareil cas de passer de l'usage de leurs bâtons à celui de ces armes: car les Portugais n'aiment pas à voir de près ces sortes de défis.

Voici ce qui occasionna le combat dont nous venons de donner la description. Le *Capitam June* avec les siens avait tué, sur la rive méridionale du fleuve, quelques sangliers dans des lieux que *Jeparack* s'était réservés pour sa chasse. *Jeparack* regarda cette action comme une insulte faite à sa personne: car les Botocudos sont dans l'usage de ne jamais outrepasser les limites fixées pour leurs chasses. Telles sont ordinairement les causes de leurs guerres. Il n'y avait encore eu qu'un seul combat de ce genre dans le voisinage du *Distacaments dos-Argos*; c'est pourquoi les voyageurs n'ont pu encore être assez souvent témoins de ces scènes aussi singulières qu'importantes, pour avoir une connaissance plus parfaite des Botocudos et de leur caractère original. Le Prince Maximilien nous a donné une image de ce spectacle, qu'on voit représenté ici à la planche 51.

Leurs flèches, qui étaient restées suspendues aux branches des arbres pendant le combat, étaient de trois sortes, dont chacune a son nom particulier selon la nature de sa pointe. La flèche de guerre, appelée *uagicke komm*, a une pointe longue et aiguë faite de jonc *taquarussù*, qu'on a la précaution de faire griller pour le rendre plus fort: cette espèce de flèche est pointue comme un aiguille et a le tranchant d'un couteau; elle fait des blessures graves, et c'est pour cela qu'on s'en sert à la guerre et à la chasse des bêtes féroces. La flèche dentelée, *uagicke nigmeran*, a une pointe d'environ un pied et demi long, et est faite, ainsi que l'arc, de bois *aïri* ou de *pao d'arco*; elle est mince et très-aiguë, et a d'un côté huit ou dix entailles, qui forment autant de petits crochets: on en fait usage aussi à la guerre et à la chasse des grands et des petits animaux. La troisième flèche, *uagicke bacannumock*, au lieu d'être aiguë, se termine par un groupe de cinq à six nœuds, et ne s'emploie qu'à la chasse des petits animaux. On voit représentées sous les n.os 2, 3, 4 de la planche 45 ces trois sortes de flèches, dont l'usage, comme nous l'avons déjà remarqué, est commun aux Puris et aux Botocudos, avec cette différence pourtant, que le bois de celles de ces derniers est sans nœuds.

Leurs flèches.

Les Patachos.

Le Prince Maximilien avait presque perdu tout espoir de connaître les Patachos, lorsqu'il rencontra une troupe de ces sauvages, qui s'en allaient nus et avec leurs armes vendre de grosses boules de cire noire; il leur donna des couteaux et des mouchoirs rouges pour une quantité d'arcs et de flèches qu'ils lui remirent en échange. Leur aspect n'avait rien de particulier; ils n'étaient ni peints ni défigurés: il y en avait parmi eux de petits et d'une stature moyenne; mais ils étaient tous d'une taille svelte et dégagée, et avaient le visage grand avec de gros traits. Leur chef, appelé *Capitam* par les Portugais, portait un bonnet de laine rouge et des caleçons bleus, dont on lui avait fait présent. On leur donna de la farine et des cocos qu'ils fendirent avec une hâche, et dont ils dévorèrent l'amande avec une extrême avidité. On voit à la planche 52 le *Capitam* occupé à ouvrir un de ces fruits.

Desirant voir cette nation de plus près, le Prince se rendit par la rivière Prado sur les bords du Soucouroucou, où il trouva un nombre assez considérable de Patachos et de Machacans. Ces derniers ont toujours montré envers les Européens des sentimens plus pacifiques que les premiers, avec lesquels on n'a pu établir que depuis trois ans quelques relations amicales. Les Patachos ont plusieurs traits de ressemblance avec les Puris; ils sont néanmoins un peu plus grands, et ne se barbouillent pas plus qu'eux le visage ni le corps; ils portent leurs cheveux pendans et coupés seulement au dessus des yeux. Il en est cependant qui se les rasent entièrement, à l'exception de deux petites tresses qu'ils laissent tomber l'une par devant et l'autre par derrière. Ils sont aussi dans l'usage de se percer les oreilles et la lèvre inférieure, et de passer dans les ouvertures un morceau de jonc mince et court. Les hommes, comme dans toutes les autres tribus de la côte orientale, portent un couteau suspendu à leur cou avec un cordon, ainsi que les chapelets dont on leur a fait présent. Ils ont un autre usage encore plus bizarre et qui leur est particulier, c'est de se lier le prépuce avec de la viorne, et de lui donner par l'effet de cette opération une forme singulière. Leurs armes ne diffèrent guères de celles des autres sauvages. Le bois *aïri* ou *pao d'arco* (*bignonia*) sert à la fabrication de leurs arcs, qui sont un peu plus grands que ceux des Tapuyas: leurs flèches pour la chasse sont ordinairement courtes, et longues pour la guerre. On ne trouve dans aucune de ces tribus la corde de l'arc faite de boyau ou avec le nerf de quelqu'animal,



Bramati inc

comme l'a assuré Lindley. Ces sauvages portent tous sur leurs épaules un petit sac d'*embira* (écorce), lequel est attaché au cou: ce sac n'est quelquefois qu'un tissu de cordes, dans lequel ils mettent diverses bagatelles. Leurs femmes vont nues, et ne se peignent point le corps. Leurs huttes, dont la construction est extrêmement simple, diffèrent de celle des Puris; elles se composent de quelques branchages plantés en terre, qu'ils recourbent et attachent par le haut, et sur lesquels ils étendent des feuilles de *pattioba* ou de cocotier: voy. la planche ci-dessus. A côté de ces huttes il y a une espèce de gril formé par quatre pieux fourchus fichés en terre, qui supportent quatre autres morceaux de bois, sur lesquels d'autres sont inclinés, pour soutenir les animaux qu'on veut faire rôtir. Les Patachos et les Machacaris ou Machacalis, dont les langages ont entr'eux quelque ressemblance, font cause commune contre les Botocudos. Ils semblent traiter en esclaves leurs prisonniers de guerre: car il n'y a pas encore long-tems qu'ils offrirent de vendre un jeune Botocudos aux habitans de la Villa-de-Prado; mais rien n'indique qu'ils mangent ces prisonniers. Plus défians et plus retenus que les autres sauvages ils vivent errans dans les forêts, et se montrent tantôt à Alcobaba, tantôt à Prado, et tantôt à Comechatiba et à Trancozo. Lorsqu'ils se présentent on leur donne quelque chose à manger et quelques bagatelles, en échange de la cire et autres productions qu'ils apportent avec eux.

Les Camacans

Leurs qualités physiques.

Les Camacans ne diffèrent que peu ou point, pour la conformation physique, des autres Indiens de la côte orientale. Ils sont bien faits, grands, forts, larges d'épaules, et ont les traits bien marqués: on les reconnait de loin à leur longue chevelure qu'ils laissent, ainsi que les femmes, flotter sur leurs épaules. Ils ont le teint brun, et quelquefois jaunâtre ou même rougeâtre, et vont presque nus. Les hommes portent la *tacanhoba*, que nous avons représentée sous le n.° 4 de la planche 49 en parlant des Botocudos, et que les Camacans appellent *kyranayka*. Ils s'arrachent ou se coupent les poils des cils et des autres parties du corps, et se font quelquefois dans les oreilles une ouverture de la grandeur d'un pois. Ils se teignent la peau avec le suc de l'urucu, du genipaba ou avec une autre couleur rougeâtre appelée *catua*.

Les Camacans étaient autrefois une nation inquiète, guerrière et amie de sa liberté. Ils ne viennent pas volontiers dans les envi-

rons des habitations Européennes ; et quand ils s'en approchent, c'est pour s'en retourner promptement dans leurs épaisses forêts, où ils ont des huttes de bois, couvertes d'écorces d'arbres. Ils vivent de chasse, et ne laissent pas cependant de donner aussi quelques soins à l'agriculture : voyez la planche 53. Ils plantent autour de leurs huttes des bananiers, du blé turc, des patates et du manioc dont ils mangent la racine grillée. Ils cultivent aussi, mais en petite quantité, le coton dont ils se font des cordons : les femmes l'emploient principalement à leur habillement et à leur parure. Le n.° 4 de la planche 54 représente une espèce de tablier, qu'elles s'attachent autour des reins, et qui consiste en une corde avec un gland, au bout de laquelle pendent plusieurs petits cordons ronds, dont les uns sont blancs, et les autres teints en rouge avec le *catua* : c'est le seul vêtement qu'elles portent, et autrefois elles étaient entièrement nues. Elles font en outre avec ces cordons de coton des sacs, qu'elles se mettent sur le dos toutes les fois qu'elles sortent de leurs cabanes, et qui sont teints en jaune ou en rouge. Les hommes portent aussi de ces sacs sur leurs épaules quand ils vont à la chasse, et font usage pour cela d'une courroie à nœuds : voyez le n.° 5 de la planche 54.

Huttes.

Ustensiles.

Armes.

Les armes des Camacans annoncent que ces sauvages ont plus d'industrie que les Tapuyas. Leur arc, qui est en bois de *braüna*, est fort, lisse, très-elastique, bien fait et plus haut qu'un homme. Leurs flèches sont également d'un beau travail : il y en a de trois sortes, et on ne les distingue de celle des autres Indiens qu'à une espèce d'ornement qu'elles ont à leur pointe : voy. les n.os 1, 2 et 3 de la même planche.

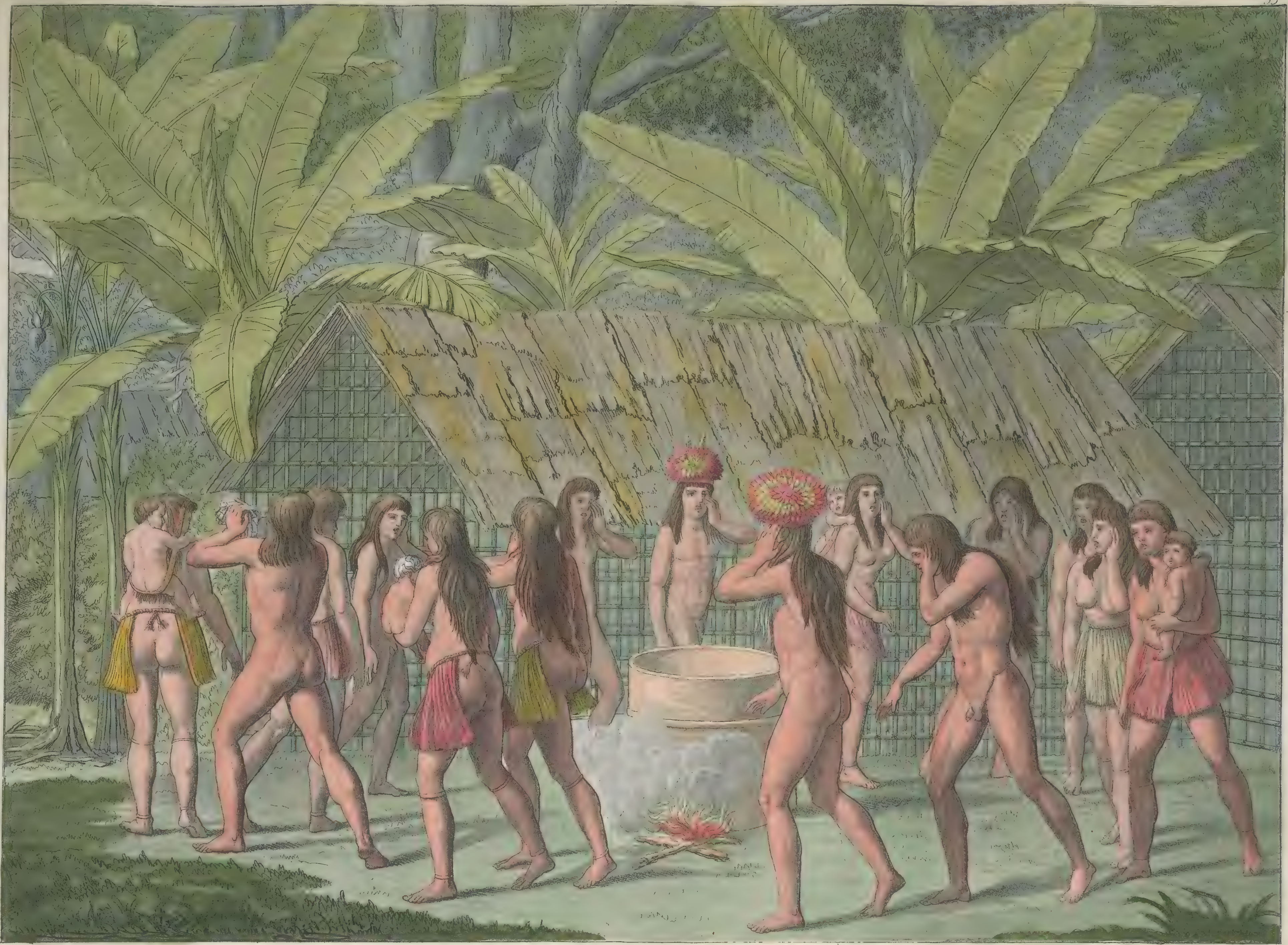
Danses.

Les Camacans portent dans leurs fêtes, et surtout dans leurs danses, un bonnet de plumes de perroquet, qu'ils appellent *scharo*. Ce bonnet se compose d'une espèce de réseau en fils de laine, auxquels ils attachent ces plumes, dont les unes sont vertes et les autres rouges, et en forment ainsi une couronne du haut de laquelle sortent deux plumes de queue de *juru*. Le n.° 6 de la planche 54 nous offre une image précise de cet ornement, qu'on voit encore aux Camacans dans la danse représentée à la planche 55. Lorsque ces Indiens ont fait une bonne chasse, ou qu'ils ont quelque motif de réjouissance, ils le célèbrent par des chants et des danses, et voici comment. Ils prennent un gros tronc de *barrigudo*, arbre qui renferme une moelle tendre, le vident en lui laissant



P. k. Bonatti inc.


3
2
1
4
7
5
6
8
S. Gallina


D.K.Bonatti

un fond, et en forment de cette manière une espèce de seau de deux ou trois pieds de haut, qu'ils placent dans un lieu plane près de leurs huttes. Pendant ce tems, les femmes font le *caüi* avec du blé turc et du manioc. Douze heures auparavant elles se mettent à mâcher de ce grain et même des patates, qu'elles crachent ensuite dans un autre seau rempli d'eau chaude, où cette matière commence à fermenter; elles la transvasent ensuite dans le premier, sous lequel elles allument du feu pour achever la fermentation. En attendant, les danseurs s'occupent de leur parure: les hommes se font sur le corps des raies de couleur: les femmes se tracent autour du sein des demi-cercles concentriques, et quelques lignes sur le visage. Quelques-uns de ces sauvages portent des plumes en forme de bonnet; d'autres s'en mettent dans les oreilles. Un d'eux tient en main une espèce d'instrument composé d'ongles d'*anta*, et formant deux paquets attachés à des cordons. Cet instrument, appelé dans leur langue *herenehedioca*, leur sert à battre la mesure par le bruit râle qu'il rend lorsqu'on l'agite: voyez le n.° 8 de la planche 54. Ils se servent quelquefois d'un autre plus petit appelé *kechiceh*. (Voyez le n.° 7 de la même planche), lequel consiste en une courge fixée à un manche de bois, et dans laquelle ils mettent de petites pierres, dont le mouvement produit un bruit sourd et confus. La danse commence par quatre hommes, qui s'avancent en cadence un peu courbés et en rond à la suite l'un de l'autre, en chantant presque toujours sur le même ton, *hoy*! *hoy*, *he*! *he*! *he*!, tandis qu'un autre joue de l'instrument ci-dessus, tantôt fort et tantôt doucement comme il lui plait. Les femmes se mêlent ensuite avec les hommes, et se prennent deux à deux en se mettant la main gauche sur la joue: puis ils s'en vont tous ensemble au son de ces instrumens autour du seau favori. Cette danse commence vers le midi et dans la saison la plus chaude de l'année; ils s'y mettent tout en nage, et vont tour à tour boire le *caüi*. Les femmes accompagnent leur chant de cris aigus sans aucune modulation, et l'on ne cesse point de danser tant qu'il reste une goutte de *caüi* dans le seau: voy. la planche 55 où cette espèce de danse est représentée. Les danseurs se rangent quelquefois sur deux lignes, dont l'une tente toujours de pousser l'autre en arrière.

Autre amusement.

Ces danses, qui durent souvent tout le jour et toute la nuit, sont aussi quelquefois suivies d'un autre genre de divertissement, dans lequel les jeunes gens chercent à faire pompe de leur force. Pour

cela ils courent à la forêt et y coupent un gros rondin de l'arbre *barrigudo*, dans le milieu duquel ils fixent un bâton pour pouvoir le porter plus facilement. Un des champions s'empare du fardeau, le charge sur ses épaules et se met à courir vers les habitations : les autres le poursuivent en cherchant à lui enlever son morceau de bois ; et ils continuent ainsi à se le disputer entr'eux, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'endroit où se trouvent leurs belles, qui témoignent leur satisfaction au champion à qui la victoire est restée. Après cela ils vont tout couverts de sueur se jeter dans le fleuve pour se rafraîchir, et y trouvent souvent la mort.

Autre usage.

Lorsqu'un Camacan est malade il reste en repos, et s'il peut se tenir en pied, il pourvoit lui-même à sa subsistance : dans le cas contraire il demeure sans secours : l'indifférence de ces Indiens pour leurs malades est attestée par plusieurs écrivains. On sait pourtant qu'un de leurs remèdes dans les maladies graves, et qu'ils regardent comme très-efficace, est de souffler de la fumée de tabac sur le malade, lequel souffre patiemment cette opération, pendant que le médecin marmotte quelques mots. S'il meurt, les parens et les amis se réunissent autour de lui, et, la tête inclinée sur le cadavre, ils se mettent à crier de toutes leurs forces : cette cérémonie dure plusieurs jours, pendant lesquels ils se relèvent pour prendre quelque repos. Le mort demeure quelquesfois longtems sans sépulture : car quand on croit que cette cérémonie est terminée, elle recommence tout-à-coup de plus belle. Ces sauvages regardent les âmes des trépassés comme autant de divinités qu'ils adorent, et auxquelles ils attribuent un pouvoir absolu sur la foudre et les orages ; ils croient même que si les morts ont été maltraités pendant leur vie, ils reviennent sous la figure de panthères pour se venger de ceux qui les ont offensés. Ils les ensevelissent nus et assis, et mettent dans leur sépulture une *cüia* un pot, un peu de *caüi*, un arc avec quelques flèches ; et après avoir comblé la fosse de terre, ils allument un grand feu dessus.

Traitement des malades.

Cérémonies funèbres

ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS AU BRÉSIL.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des peuples indigènes du Brésil, sans faire mention des établissemens que les Portugais ont dans cette vaste contrée. Mais ces notions préliminaires étaient indispensables pour bien entendre la suite des faits que nous allons rapporter, et auxquels cette nation a eu tant de part.

Premiers établissemens Portugais.

Malgré la persuasion où était le gouvernement Portugais qu'il n'y avait rien d'exagéré dans la description que lui avait faite Cabral de l'aménité et de la fertilité du sol de cette contrée, il n'attacha dans les commencemens que peu d'intérêt à la possession d'un pays, où l'on n'avait pas trouvé tout-à-coup et en abondance l'or, qui fesait l'objet unique de toutes les expéditions des Européens en Amérique; c'est pourquoi la cour de Lisbonne le tenait comme un lieu d'exil, où elle reléguait les criminels auxquels on voulait sauver la vie : mesure d'indulgence qui les exposait au contraire à la perdre à chaque instant, en les mettant à la merci de nations sauvages et cruelles, qui ne voulaient point souffrir l'établissement d'étrangers sur leurs terres, et qui leur fesaient par conséquent une guerre, dans laquelle il n'y avait point de salut à espérer pour le malheureux qui était pris ou vaincu.

Difficulté de les former.

Grandes concessions de terres aux colons.

Dans cet état de choses, la cour ne se fesait pas prier beaucoup pour accorder des terres immenses à tous ceux qui lui proposaient de former des établissemens au Brésil; et elle alla même jusqu'à donner à quelques seigneurs des provinces entières, dans l'espoir de les intéresser à les peupler. Malgré toutes ces concessions, ces nouvelles colonies ne fesaient pas beaucoup de progrès sous le rapport de la population ni de l'agriculture, à cause du besoin où étaient les habitans de se défendre sans cesse, et de chercher des moyens de subsistance dans la culture d'un sol, qui, tout fertile qu'il était, ne laissait pas d'exiger de leur part des soins assidus. Cependant, on envoyait en Portugal des singes, des perroquets et des bois de teinture: objets qui ne coûtaient que la peine de les prendre, et qui se vendaient fort-cher en Europe.

La nécessité ayant excité l'industrie des colons, ils ne tardèrent point à en recueillir des avantages, qui engagèrent d'autres Européens à marcher sur leurs traces. L'agriculture fit des

progrès rapides; et comme la colonie devait se tenir toujours sur le pied de guerre avec les indigènes, elle prit le parti de se former en Capitaineries: division qui a été le commencement de son organisation politique. Dans l'espace de cinquante ans on vit s'élever le long de la côte plusieurs bourgades, dont les plus remarquables étaient: Tamaraca, Pernambuc, Ilheos, Porto-Seguro et Saint-Vincent. La prospérité de cette colonie fit enfin ouvrir les yeux à la cour de Portugal, qui voyant le désavantage pour elle de ces concessions illimitées, songea aussitôt à y remédier. Le Roi commença donc par révoquer tous les privilèges qui avaient été accordés aux chefs des Capitaineries, et en 1549 il envoya Thomas de Souza au Brésil avec le titre de Gouverneur général. Souza avait reçu l'ordre, non seulement d'établir une nouvelle administration, dont il portait le plan, mais encore de bâtir une ville dans la baie de Tous les Saints. Il arriva au Brésil avec des troupes et des Missionnaires, et fonda la ville de San-Salvador, qui, jusques vers le milieu du dixième siècle, fut la capitale du pays. Ce gouverneur eut à soutenir de longues et sanglantes guerres contre les naturels; mais cela n'empêcha point que les villes ne se multipliassent. Les premières n'eurent que de simples fortifications, qui suffisaient pour les mettre à l'abri de toute surprise de la part des sauvages; mais l'apparition de diverses nations Européennes dans les mers voisines fit penser à des moyens de défense plus solides.

Commencement de l'organisation politique.

De-Souza Gouverneur du Brésil en 1549.

Il y avait à peine cinq ans que Souza avait le gouvernement de ce pays, lorsque les Français entreprirent d'y former des établissemens. En 1555 Villegagnon, Chevalier de Malte, qui avait embrassé la réforme de Calvin, conçut le projet de former en Amérique une colonie de Protestans. L'ayant présenté à la cour sous le simple point de vue de faire un établissement Français dans le Nouveau-Monde, à l'exemple des Portugais et des Espagnols, il obtint de Henri II trois vaisseaux avec lesquels il aborda au Brésil, et il s'établit dans un lieu appelé Guanabara aux environs de Rio-Janeiro. La discorde se mit parmi les colons: les Catholiques et les Protestans oubliant la charité chrétienne se mirent à disputer sur le dogme, au lieu de vivre en paix pour consolider leur établissement. Les attaques des Portugais, la disette, les incursions des indigènes achevèrent de ruiner la colonie, et il fallut l'abandonner en 1558.

Etablissement Français au Brésil en 1555.

Abandonné en 1558.

Les Portugais au contraire s'avançaient de plus en plus dans le pays, et les Missionnaires étendaient chaque jour leurs conquêtes

pacifiques parmi les nations indigènes. S'étant enfoncés, au loin dans les terres ils trouvèrent enfin de l'or, qui était l'objet de tous leur vœux : les premières mines furent découvertes en 1577.

Découverte de mines d'or en 1557.

La catastrophe qui fit passer en 1581 le Portugal sous la domination de Philippe II Roi d'Espagne entraîna la perte de tous ses établissemens dans les Indes orientales, et faillit lui enlever aussi le Brésil. Les Hollandais ayant secoué le joug de cette dernière puissance, cherchèrent à lui nuire dans tous les pays soumis à sa domination. Leurs vaisseaux ne firent d'abord que des incursions sur les côtes de cette vaste contrée, dont ils connaissaient la fertilité et la richesse ; les grandes familles Portugaises y possédaient pour la plupart des terres, où elles avaient introduit la canne à sucre qui avait été transportée de Madère, et qu'elles y fesaient cultiver par des Nègres tirés de la côte d'Angola. On commençait à sentir toute l'importance du Brésil ; et dans la paix profonde dont il jouissait, malgré les troubles qui agitaient l'Europe, ses Gouverneurs ne s'occupaient que de commerce, et les soldats eux-mêmes étaient devenus négocians. A cette époque les naturels occupaient encore une partie des côtes ; ils firent un bon accueil aux négocians Hollandais, qui y étaient venus pour trafiquer avec eux, et leur donnèrent dans ce commerce clandestin la préférence sur les Portugais, qui leur vendaient leurs marchandises à un plus haut prix.

Les Hollandais sur les côtes du Brésil.

Telle était la situation des choses, lorsque la flotte Hollandaise commandée par Wilkens se montra devant San-Salvador en 1625. Les Portugais pensèrent moins à se défendre qu'à sauver leurs richesses. L'amiral s'empara de la capitale. Le gouverneur n'eut pas le courage de se défendre, ni la prudence de s'évader. L'archevêque Don Michel de Texeira se montra plus jaloux de l'honneur de sa nation ; il se fortifia dans un bourg voisin, et ne donna pas peu d'embarras dans la suite aux conquérans ; mais cela ne les empêcha pas de faire un immense butin, et de s'emparer en peu de jours de la plus grande partie de la Capitainerie.

Wilkens, Amiral Hollandais, s'empare de la capitale.

Cette nouvelle jeta tout le Portugal dans une consternation, qu'augmentait encore l'opinion où l'on était généralement, que le gouvernement Espagnol voyait avec indifférence la perte d'un si beau pays, dans l'espoir qu'elle rendrait les Portugais plus dociles et plus soumis ; mais le Roi d'Espagne, qui pensait bien autrement, écrivit de sa propre main aux Grands de cette nation, pour les engager à recouvrer par tous les moyens possibles le territoire qu'elle

avait perdu; et dans le même tems il expédia une flotte de vingt vaisseaux, qui, à peine arrivée au Brésil, obligea les Hollandais à capituler. Ces derniers ne perdirent pas néanmoins l'espérance d'un plus heureux succès dans une autre tentative qu'ils se proposèrent de faire, pour reprendre cette riche contrée, dont ils brûlaient d'avoir la possession. Ils y revinrent en effet en 1630, s'emparèrent de Pernambuc et des pays circonvoisins, et parvinrent enfin en 1636, malgré les efforts des troupes Espagnoles, à se rendre maîtres de trois Capitaineries. Ils firent ensuite toutes les tentatives possibles pour achever la conquête de tout le Brésil: le comte de Nassau, qu'ils nommèrent général de cette expédition, arriva à la tête d'un corps de troupes, qui, réunies à celles qu'on avait tirées des possessions Hollandaises, formèrent une armée considérable. Ce général remporta plusieurs victoires, et recula les limites du Brésil Hollandais jusqu'à Sergipe vers le sud, et à Scara vers le nord; mais la compagnie des Indes occidentales ne sut point apprécier le mérite de ce vaillant capitaine: car après lui avoir causé mille désagremens, elle cessa de lui envoyer des secours suffisans, et finit par lui substituer dans le commandement des hommes, qui ne s'étant occupés jusqu'alors que du commerce, soulevèrent par leurs concussions les colons Portugais ainsi que les indigènes, et facilitèrent ainsi à la cour de Lisbonne les moyens de reconquérir cette importante possession. La révolution qui avait enlevé le Portugal à l'Espagne, avait aussi rendu aux Portugais toute leur énergie; mais le comte de Nassau n'en continuait pas moins à se maintenir dans le Brésil. Un traité signé le 23 juin 1641 conserva à chacune de ces deux puissances la possession des pays qu'elle occuperait le jour de sa publication, et leurs ministres devaient ensuite se réunir à La-Haye pour conclure une paix générale. Quelques difficultés empêchèrent l'exécution de ces conditions préliminaires, et la mauvaise administration des Gouverneurs Hollandais occasionna enfin en 1654 la ruine totale de la domination de leur nation au Brésil (1).

Les Hollandais abandonnent le Brésil, s'en emparent de nouveau, et le perdent une autre fois.

(1) En 1612, les Français firent de nouveaux efforts pour former un établissement dans ce pays. Ils choisirent la partie septentrionale pour y établir une nouvelle colonie, et bâtirent la ville de S.t Louis dans l'île de Maragnan; mais ce projet fut mal conçu La France, peu traquille dans l'intérieur, ne pouvait s'occuper de possessions lointaines, et les nouveaux colons furent contraints d'abandonner le pays au bout de trois ans. Les Anglais voulurent aussi y former un établissement: Hawkins y aborda dans cette intention en 1530; mais cette expédition n'eut aucune suite.

Après l'expulsion des Hollandais, le Portugal demeura paisiblement en possession de cette contrée. Duguay-Trouin s'empara néanmoins de Rio-Janeiro en 1711; mais cette expédition ne fut que d'un préjudice passager pour la colonie, et n'eut d'autre suite que de rendre les Portugais un peu plus défians envers les bâtimens des autres nations Européennes qui venaient dans leurs ports.

Le Portugal tranquille possesseur du Brésil.

La découverte de plusieurs mines d'or dans la province de Minas-Geraës vers la fin du dix-septième siècle, et celle des mines de diamans dans les premières années du dix-huitième, sont les deux évènemens les plus importans de l'histoire du Brésil, qui ne présente guères que des relations de divisions intestines et de guerres contre les indigènes. En 1777, il s'éleva entre les cours de Lisbonne et de Madrid une contestation, qui faillit rendre les frontières du Brésil le théâtre de scènes sanglantes; mais heureusement il n'y eut que quelques hostilités, qui furent d'une courte durée.

On sait que vers la fin de 1807, la maison de Bragance, pour se soustraire, au moins momentanément, au danger d'être effacée du nombre des dinasties régnantes en Europe, dut abandonner Lisbonne pour aller s'établir à Rio-Janeiro. En transportant le siège du gouvernement Portugais au Brésil, cet évènement doit faire changer entièrement ce pays de face: ce n'est plus une colonie soumise à une métropole, et qui, quoique rendue florissante par la bonne administration de ses agens, se trouve néanmoins toujours dans une dépendance fâcheuse. Le Brésil forme aujourd'hui un vaste empire, où réside son propre Monarque, et qui, gouverné immédiatement par lui, ne peut qu'arriver au plus haut degré de prospérité.

La maison de Bragance s'établit à Rio-Janeiro en 1807.

GOUVERNEMENT PORTUGAIS AU BRÉSIL.

Le Brésil est divisé en neuf grands gouvernemens indépendans les uns des autres: celui de Rio-Janeiro était néanmoins réputé le premier, et portait le titre de vice-royaume, qui a été supprimé depuis que la cour de Lisbonne est allée s'établir à Rio-Janeiro. L'accroissement de la population et les progrès de l'agriculture dans cette contrée y ont donné lieu à la création de dix gouvernemens de second ordre, dont chacun est subordonné à un des pre-

Divisions politiques.

miers: on a même récemment rendu indépendans quelques-uns des gouvernemens subalternes, dont la population se trouvait trop considérable. Voici l'énumération de ces gouvernemens. Ceux du premier ordre sont: Rio-Janeiro, Para sur l'Amazone, Maranhao, Pernambuc, Bahia sur la côte orientale, San-Paolo, Matogrosso, Goyaz, et Minas-Geraës dans l'intérieur. Les gouvernemens du second ordre sont: Rio-Grande et Sainte Catherine, qui sont subordonnés à Rio-Janeiro; Espiritu-Santo et Sergipe qui le sont à Bahia; Saara et Paraïba à Pernambuc, dont ils sont néanmoins indépendans pour le civil; Piauhi qui est soumis à Maranhao; et Rio-Negro, Macapa et Rio-Grande do Nort qui relèvent de Para, excepté pour le militaire quant au premier. Ces gouvernemens portent en Portugais le nom de Capitaineries ou Capitanats.

Divisions ecclesiastiques.

Il y a au Brésil un Archevêque primat, dont le siège est à Bahia, et six évêchés qui sont; Belem dans le Para; Maranhao, Olinda dans le Pernambuc; Rio-Janeiro, San-Paulo, et Mariana dans le Minas-Geraës. Il s'y trouve en outre deux diocèses sans chapitre appelés *Prelacias*, qui sont Goyazes et Cuyaba, lesquels sont administrés par des Evêques *in partibus.* Le nombre des paroisses n'est pas considérable; mais on y a supplé par l'établissement d'une multitude de succursales, qui sont entretenues aux frais des particuliers.

Judicature.

La justice a deux cours souveraines, *Relaçoès*, dont l'une est à Bahia, et l'autre à Rio-Janeiro. Para, Maranhao, Pernambuc, Goyazès et Bahia dépendent de la première; Rio-Janeiro, Minas-Geraës, Matogrosso et San-Paolo de la seconde. Les Gouverneurs de Bahia et de Rio-Janeiro sont présidens nés de ces deux cours.

Comarcas.

Le Brésil est en outre partagé, comme le Portugal, en *Comarcas*, dans chacune desquelles il y a un *ouvidor*, ou juge en seconde instance, dont on appelle aux cours souveraines. Ces *Comarcas*, sont au nombre de vingt-quatre, savoir; Alagoas, Bahia, Ceara, Espiritu-Santo, Goyazès, Jacobina, Ilhéos, Maranhao, Matogrosso, Para, Paraïba, Pernagua, Pernambuc, Piauhy, Porto-Seguro, Rio dos Mortes, Rio-Janeiro, Rio-Negro, Sabara, Santa-Catharina, San-Paolo, Serro do Frio, Sergipe del Rey, et Villarica.

Capitainerie de Rio-Janeiro.

Nous commencerons notre description par le gouvernement de Rio-Janeiro, où se trouve la capitale du même nom. Cette ville a un fort bâti sur une langue de terre, auquel on a donné le nom de S.t Sébastien, que plusieurs auteurs rendent commun à toute la

ville (1). Les collines et même les rochers des environs sont couverts à une grande distance d'habitations, de couvens et d'églises. Son port, qui est spacieux et excellent, est protégé par le château de Santa-Cruz, construit sur un énorme rocher de granit. L'entrée du golfe qui forme le port, est fermée par plusieurs petites îles et par des écueils qui produisent un très-bel effet : on a établi des magasins et des chantiers sur ces îles. Il est peu d'endroits au monde qui présentent un coup-d'œil aussi magnifique que ce vaste bassin, dont les eaux tranquilles réfléchissent de toutes parts un agréable mélange de rocs aigus, de bois épais, de temples et de maisons (2).

Description de la capitale d'après la relation de Barrow.

Parmi les écrivains qui nous ont laissé des descriptions de cette capitale, nous suivrons particulièrement celle de Barrow, qui nous en donne une idée très-distincte. Cette ville est, dit-il, dans une situation charmante ; elle s'élève sur un promontoire carré d'une surface irrégulière, dont trois côtés regardent le port, lequel se trouve abrité des rafales de l'ouest par le quatrième côté, qui est entouré de hautes montagnes couvertes de forêts. Le premier endroit qui fixe l'attention, quand on débarque, est une belle place carrée, dont trois côtés sont formés par des maisons, et le quatrième par le rivage. On voit le long de ce dernier côté une superbe rue pavée en pierre, avec de grands escaliers aux deux extrémités, et un au milieu où l'on débarque ordinairement. A peu de distance de ce dernier s'élève un obélisque quadrangulaire, qui jette des quatre côtés une quantité d'eau très-limpide, dont on se sert pour les besoins de la ville basse et des vaisseaux du port. La partie la plus haute de la place en face du port est occupée par le palais royal, qui est un édifice de la plus grande simplicité, sans ornemens d'architecture et sans régularité de proportions. Ce palais, ainsi que l'obélisque et la digue, est construit en granit bien travaillé ; et comme ce granit contient une quantité de sable brillant, l'aspect en blesse fortement la vue, lorsque les rayons du soleil se réfléchissent de l'un ou de l'autre des côtés de cette grande place.

Le gouvernement a montré une sollicitude digne des plus grands éloges, en facilitant aux habitans de tous les quartiers de la ville l'usage de l'eau, qui est de la plus grande nécessité dans un cli-

(1) La ville de Rio (dit Barrow, Voyage à la Cochinchine, tom. I. pag. 97, traduction Française), ou pour parler avec la dignité qui convient à la capitale du Brésil, la ville de S.t Sébastien etc.

(2) *Mawe*, travels, pag. 97 et suiv.

mat aussi chaud ; et c'est à bien juste titre que le nom du vice-Roi Vasconcellos, sous l'administration duquel les travaux qu'exigeait l'exécution de ce plan ont été entrepris et achevés, est placé dans l'inscription latine gravée à cet effet sur un des côtés de l'obélisque, qui sert d'ornement à la grande place. Toutes les fontaines tirent leurs eaux d'un grand réservoir qu'on a creusé sur le sommet d'une montagne à peu de distance de la ville : ce réservoir est alimenté par un aqueduc établi sur une suite d'arcades qui traversent une profonde vallée, et il reçoit d'un autre côté ses eaux par le moyen de canaux en pierre voûtés en briques, qui se prolongent jusqu'aux premières sources dans les montagnes. La partie de ce grand édifice qui traverse la ville, pour communiquer immédiatement avec le réservoir, est un ouvrage qui a coûté des sommes considérables : car elle se compose de deux rangées d'arcades élevées l'une sur l'autre, dont chacune ne comprend pas moins de quarante de ces arcades. Cette construction ne contribue pas peu à l'embellissement de la ville, comme on le voit à la planche 56.

Aqueducs.

Jardin public.

Un autre établissement créé pour l'agrément de la population est le *passao publico* ou jardin public, qui se compose de bosquets, d'allées et de parterres. La partie basse de ce jardin a une grande terrasse qui domine le port, dont les rives ombragées de beaux arbres s'élèvent en amphitéâtre, et offrent un coup-d'œil magnifique. Les deux côtés de cette terrasse se terminent par un pavillon carré bien bâti, dont les murs intérieurs sont ornés de peintures représentant les vues des mines d'or et de diamans, des productions de diverses genres et autres objets importans.

Les maisons de Rio-Janeiro, dont plusieurs sont bien bâties, ont pour la plupart deux étages ; mais elles sont défigurées par des balcons de bois, qui s'étendent tout le long de la façade aux étages supérieurs, et sont garnis de treillages : voyez la planche 57. Les rues principales sont larges, et ont des marche-pieds pavés en granit. La ville est grande, et renferme, dit-on, une population de soixante mille individus, y compris les esclaves. Ses principaux édifices sont le palais du Roi, la monnaie, le théâtre, les prisons, les écuries royales : on peut aussi comprendre dans ce nombre quelques vastes couvens qui sont dans des positions magnifiques, et des églises où brillent de toutes parts l'or, l'argent et les diamans.

Usages.

Les femmes d'un rang distingué portent un manteau rouge (1) ;

(1) Reise nach Sud-Amerika etc. von F. L. Langstedt etc.



37



Fumagalli f.

celles de couleur ou les Négresses ne peuvent l'avoir qu'en noir, avec une simple jupe bleue par dessous. Elles s'ornent en outre la tête et les bras de diamans, de perles, de coraux et quelquefois d'amulettes précieux, qui font partie de leur parure.

Les gens d'un état médiocre sortent en demi-chaisse, que traînent des mulets: ceux d'un rang plus élevé se font porter par leurs Nègres dans un lit de toile de coton, suspendu à un bâton de 12 à 14 pieds de long. Ces lits sont ornés de franges et de broderies, et entourés de rideaux, au moyen desquels on peut passer si l'on veut sans être vu de personne: dans le cas contraire on a la faculté de saluer ses amis de ce lit de repos, et même de s'entretenir quelque tems avec eux. L'usage est venu ensuite de se faire porter en litière comme à Bahia (1): voyez la planche ci-dessus.

Les Portugais, dit Langstedt, ont été calomniés (2), quand on nous les a représentés commes des gens corrompus, indolens, lâches, vendicatifs, hypocrites et barbares: il n'est rien de tout cela. Leurs vices sont ceux de tous les peuples méridionaux: le bas-peuple est extrême dans ses passions, dont la principale est le goût des fêtes et du luxe, et l'amour de l'oisiveté. On trouve de l'honnêteté dans les classes supérieures comme partout ailleurs. Quand un Portugais a pris quelqu'un en affection, il n'hésite même pas à se sacrifier pour lui. Le clergé est très-tolérant: il lui est défendu de faire des prosélites, et même de parler avec chaleur contre les autres sectes religieuses. L'inquisition n'a plus aucune influence. Les fêtes religieuses forment une partie essentielle des amusemens publics.

Vivacité des femmes de Rio-Janeiro.

La familiarité que les dames de Rio-Janeiro montrent envers les étrangers, ne s'accorde peut-être pas entièrement avec les idées que nous avons sur la modestie du sexe. Cependant Barrow est bien loin de penser qu'elle soit aussi indécente, que l'a voulu faire croire le capitaine Cook dans la relation de ses voyages, où il dit: que le moyen dont elles se servent pour donner un rendez-vous aux étrangers, est de leur jeter des fleurs sur la tête, lorsqu'ils passent dans la rue. On ne peut nier en effet que toutes

(1) Lindley, voyage au Brésil, pag. 192.

(2) Et surtout par les Anglais qui se disent leurs alliés. On sait que les Anglais divisent le genre humain en deux classes, l'une composée des gens qu'ils haïssent, et l'autre de ceux qu'ils méprisent. Les peuples de l'Europe n'ont que le choix.

les dames de Rio-Janeiro ne prennent cette liberté. Barrow n'est pourtant pas de l'avis de Cook sur ce point ; et après avoir montré que cet usage vient moins d'un penchant à la débauche que d'une habitude contractée dans les couvens, il assure que, malgré les fortes préventions qu'on a contr'elles, il n'a jamais pu découvrir dans leur conduite rien qui pût lui faire croire qu'elles soient plus galantes que les femmes des autres pays. Au premier abord, continue-t-il, on pourrait concevoir une idée défavorable de l'enjouement et de la liberté de leurs manières, qu'elles accompagnent de sourires, de signes de tête, et qu'elles manifestent encore plus en jetant de leurs balcons des fleurs sur les passans ; mais après les avoir vues cent fois faire la même chose à côté de leurs pères et de leurs maris, peut-on raisonnablement supposer que ces signes veuillent indiquer quelque rendez-vous de galanterie ? Néanmoins après avoir allégué ces raisons et plusieurs autres, pour justifier les dames de Rio-Janeiro des imputations de Cook, Barrow termine son chapitre par avouer qu'elles ont beaucoup de vivacité, et même peu de décence.

L'aspect de cette ville est maintenant changé.

L'aspect de cette capitale, dit le Prince Wied-Neuwied (1), est maintenant tout-à-fait changé, et elle s'est même élevée au rang d'une des premières villes du nouveau continent. Depuis qu'il y est passé 20,000 Portugais avec le Roi, les usages Européens ont dû y succéder à ceux de ses anciens habitans. Il y a été fait des établissemens de tout genre, qui ont un peu altéré son caractère primitif, et lui ont donné beaucoup de ressemblance avec les villes de l'Europe. Le voyageur ne peut néanmoins se défendre d'abord d'un sentiment de surprise, à la vue du grand nombre de personnes de couleur noire ou d'un jaune brun mèleés parmi la foule qui se pressent dans les rues. Il y a dans la population de Rio-Janeiro plus de noirs et de gens de couleur que de blancs. Le commerce y rassemble des individus de toutes les nations, et de leur réunion se sont toujours formées de nouvelles espèces de bâtards. La classe la plus distinguée de toutes les villes du Brésil comprend les Portugais natifs d'Europe, qu'on désigne sous le nom de *Portuguezes o Filhos do Reino.* Le reste de la population se compose, de *Brasileiros* ou Brasiliens, qui sont des Portugais nés au Brésil, d'une origine plus ou moins pure ; de *Mulatos* ou Mulâtres, nés d'un Blanc et d'une Négresse ; de *Mama-*

Grande variété des habitans d'après la relation de Wied-Neuwied.

(1) Reise nach Brasilien etc. Tom. I. chap. II.

tuccos ou Mameloucs, appelés Métis, nés d'un Blanc et d'une Américaine Indigène ; de *Negras* ou vrais Noirs d'Afrique, nommés aussi *Muleccos* ; de *Creolos* ou Créoles, nés de Nègres au Brésil ; de *Caribocos*, nés de Négres et d'Américains indigènes ; enfin d'*Indios* ou purs Américains, c'est-à-dire indigènes primitifs du Brésil, parmi lesquels où distingue les *Cobolcos* civilisés, et ceux qui vivent encore dans l'état sauvage, lesquels sont connus sous les noms de *Gentios Tapuyas o Bugres*.

Outre la multitude d'individus de ces diverses espèces qui composent la population de Rio-Janeiro, où ils exercent différentes professions, on voit encore dans cette ville des gens de toutes les nations de l'Europe. Les Anglais surtout y sont en grand nombre. Il s'y fait à présent de grandes émigrations d'Espagnols, d'Italiens et de Français : les Allemands, les Hollandais, les Danois et les Suédois y sont les moins nombreux. Les Nègres à demi-nus font le métier de porte-faix, surtout pour le transport des marchandises du port à la ville ; ils se servent pour cela de gros leviers, et se mettent dix ou douze pour les fardeaux pesans, qu'ils emportent ainsi en chantant, ou plutôt en criant en cadence. On n'emploie point de chars à cet usage, quoiqu'on rencontre cependant beaucoup de voitures attelées de mulets. Les rues sont en général mal pavées, mais garnies de marche-pieds, et se coupent presque toutes à angle droit : la plupart des maisons sont basses, et n'ont pas plus de deux étages. Il y a néanmoins dans quelques quartiers de la ville des édifices assez remarquables, surtout aux environs du port *a Rua di reita*, et près du palais royal. Rio-Janeiro a aussi un opera d'une certaine importance, avec des danseurs Français.

Améliorations depuis la résidence du Roi.

Parmi les améliorations dont cette ville est redevable à la présence du Roi dans ses murs, on doit compter spécialement celles qui tendent à favoriser le commerce, sur lequel cependant l'Angleterre exerce une influence préjudiciable aux nationaux : car ses vaisseaux payent moins de droits que ceux des Portugais mêmes. La circulation du numéraire a augmenté de beaucoup l'aisance de la population ; et, d'un autre côté, le service de la cour est une source d'avantages pour un grand nombre de personnes. Outre cela, les envoyés des diverses cours de l'Europe et autres étrangers qu'attire la résidence du Monarque, ont répandu le goût du luxe dans toutes les classes. Le genre de vie et les modes sont absolument les mêmes à Rio-Janeiro que dans les villes d'Europe ; et il s'y trouve

tant d'ouvriers et d'artistes en tout genre, que bientôt il n'y manquera rien de ce qui a rapport aux agrémens de la vie. Il faut mettre encore au rang de tous ces avantages la quantité de fruits et autres productions, dont le pays abonde, et desquels une culture mieux entendue et une industrie plus éclairée savent tirer aujourd'hui un meilleur parti. La milice devenue plus nombreuse offre aussi des ressources à beaucoup de gens. On remarque une grande différence entre les troupes transportées du Portugal au Brésil, qui ont servi en Espagne sous Vellington, et celles qui ont été formées dans le pays même. Les premières se reconnaissent à leur air martial; mais les secondes montrent dans leur maintien toute l'indolence et la mollesse propre au climat, et après avoir fait l'exercice sur la place les soldats de ces dernières se font porter chez eux leur fusil par des Nègres.

Nous avons puisé dans la relation de Wied-Neuwied, ainsi que nous l'avons déjà observé, toutes ces notions sur les heureux changemens qui se sont opérés à Rio-Janeiro depuis que le Roi y fait sa résidence; mais on ne peut pas attendre d'un voyageur qui ne s'y est arrêté que peu de tems, une description exacte de ses habitans ni de tout ce qui la concerne. Le séjour qu'y font maintenant beaucoup d'Européens qui s'y sont établis, doit nous faire espérer d'en recevoir bientôt des nouvelles plus intéressantes.

Rio-Grande. Notions historiques.

Les indigènes donnent le nom de *Poteingi* au fleuve que les Portugais appellent Rio-Grande. Les Français avaient entrepris de former un établissement sur ses rives après avoir abandonné Rio-Janeiro, et ils s'y étaient même fortifiés en s'alliant avec les Pétivaré; mais le Roi d'Espagne, qui possédait alors le Portugal, ne souffrit pas long-tems un voisinage aussi dangereux. Feliciano Cuello de Cervallio, Gouverneur de Paraiba, reçut l'ordre de les expulser. Ce gouverneur se vantait dans une lettre écrite en 1597 d'avoir repoussé ceux qui tentaient de surprendre le fort de Capo-Delo, et demandait en même tems des secours pour les chasser de Rio-Grande. Knivet rapporte qu'il partit en 1601 de Rio-Janeiro pour se rendre à Pernambuc, d'où le Gouverneur Mascarenhas amena quatre cents Portugais et trois mille indigènes au secours de Feliciano Cuello, qui se trouvait pressé par une multitude de barbares alliés des Français; qu'ayant défait par ce moyen les ennemis du Portugal, il les obligea à faire la paix sous certaines conditions; qu'ensuite il fit bâtir un fort sur la rive du fleuve, et que ce pays

devint un nouveau gouvernement Portugais, qui porte aujourd'hui le nom de Capitainerie de Rio-Grande.

Description de la Capitainerie de Rio-Grande.

Ce gouvernement, qui est le plus méridional de tous, est arrosé par plusieurs rivières, dont les rives sont bien boisées, et sur lesquelles on a récemment entrepris d'etablir des lavages d'or. A peu de distance du chef-lieu on tire du charbon de terre, et l'on y a même trouvé du manganèse, qui semble annoncer de l'étain. L'autruche, d'une espèce brune, parcourt les plaines en troupes nombreuses, et les forêts abondent en oiseaux et en quadrupèdes. Le sol, sous ce climat tempéré, est d'une fertilité qui pourrait faire appeler Rio-Grande le grenier du Brésil : on en exporte sur tous les points de la côte du froment, qui s'emballe dans des peaux, où souvent il fermente avant d'arriver à sa destination. La culture du chanvre y a été tentée avec succès par ordre du gouvernement ; mais on l'a abandonnée comme trop pénible. La vigne y produit d'excellent fruit, et depuis l'abolition des lois exclusives en faveur de la métropole, on emploiera le raisin à faire du vin. Le gros bétail, dont la race est fort-belle, fait la principale occupation des habitans : les chevaux surtout sont excellens. La vente du suif, de la viande salée et des peaux dont ils se fait une exportation d'environ 300,000, par an, est une grande source de richesses pour le pays.

Ville du même nom.

La capitale, qui porte le même nom, est défendue par des forts, dont quelques-uns sont construits sur de petites îles. Des écueils et des bancs de sable, que la violence des courans transporte souvent d'un endroit à l'autre, rendent l'entrée du port dangereuse aux vaisseaux qui tirent plus de dix pieds d'eau ; mais dans l'intérieur de la baie, ils trouvent une mer profonde et tranquille.

Les bords du Rio-Grande sont extrêmement peuplés, et l'on n'y compte pas moins de cent mille habitans dans une circonférence de vingt lieues; mais les environs de la capitale n'ont rien d'attrayant. Le sol n'y est composé que de collines de sables amoncelés par les vents, qui souvent les déplacent et les emportent au dessus de la ville en poussière, qui pénètre dans tous les coins des maisons.

Ile de Sainte Catherine.

L'île de Sainte-Cathérine a été décrite exactement par Mawe, que des circonstances imprévues ont obligé de s'y arrêter plus longtems qu'il ne l'aurait voulu. Le 29 septembre 1807, il aperçut les rochers de l'île qui semblent s'élever brusquement en forme de cô-

nes du fond de la mer, et qui offrent un point de vue pittoresque avec les hautes montagnes du continent voisin, dont les sommets couronnés de bois se confondent avec l'azur des cieux. Cette île, située sous le 27.e degré 19' de latitude australe, est séparée du continent par un détroit, qui, dans certains endroits, n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur. En entrant dans le port du côté du nord, on passe devant plusieurs îles, sur l'une desquelles est bâti le fort Santa-Cruz; et après avoir fait quelques milles, on trouve une passe étroite dominée par deux forts, qui forme le port. La ville se présente sous un point de vue pittoresque, dont la cathédrale semble être le couronnement. Les maisons sont à deux étages, bien bâties, et ont chacune un joli jardin: sa population est d'environ six mille âmes: c'est le séjour où vont se retirer les négocians et les officiers de la marine marchande qui ont fait fortune, pour y passer dans un honorable repos le reste de leurs jours. Les habitans sont généralement polis et affables envers les étrangers. Les femmes sont belles et vives; et leur principale occupation est de faire de la dentelle: genre de travail dans lequel elles montrent beaucoup d'habileté et de goût.

Port, ville.

Climat, productions etc.

L'extrême chaleur dès solstices dans ce climat, est sans cesse tempérée par des brises qui soufflent du sud-ouest et du nord-est: ces dernières règnent depuis le mois de septembre jusqu'en mars, et les autres depuis avril jusqu'en août. Les limites des forêts qui couvraient autrefois une grande partie de ce pays, ont été considérablement reculées dans l'intérieur depuis ces dernières années. Les rochers de la côte et de l'intérieur sont tous de granit primitif. Près du port on voit une veine de grunstein dans divers états de décomposition, et qui passe ensuite dans une espèce d'argile, avec laquelle on fait de la bonne vaisselle. L'humidité naturelle de ce sol entretient dans l'intérieur de l'île une riche végétation de palmiers, de myrtes, de fleurs de posséon, de rosiers, de girofliers, de jasmins, de romarins et d'une quantité de plantes aromatiques, dont l'odeur embaumée se fait sentir à trois ou quatre lieues en mer lorsque souffle le vent de terre (1). Les principales productions de l'île sont le riz, le maïz, le manioc, du café d'excellente qualité, des oranges, qui sont peut-être les meilleures du monde, et

(1) Cette circonstance, qui est contraire aux observations de Saint-Hilaire sur la Flore de Rio-Janeiro, nous a fait croire que la végétation du Brésil méridional a un caractère qui lui est propre.

une grande variété d'autres fruits: on y recueille aussi du sucre et de l'indigo, mais en petite quantité.

En face de la ville sur le continent, de hautes montagnes couvertes d'arbres de toutes sortes forment une barrière presqu'impénétrable. L'œil se repose avec délice sur le petit port de *Peripi* qui abonde en poisson, et sur l'agréable vallée de Picada, qui est toute parsemée de maisonnettes blanches à demi cachées dans des bosquets d'orangers et de plantations de cafiers. Plus à l'occident habitent certains sauvages appelés *Buguères*, qui inquiètent quelquefois les possessions les plus écartées. En suivant toujours la côte vers le nord-est, au milieu d'habitations entourées d'arbres et de plantations, on arrive au port de S.t François, qui est situé dans une baie du même nom défendue par des forts. La construction des navires forme la principale industrie des habitans. Les bâtimens qui sortent de ce chantier sont préférés par les Espagnols et les Portugais à ceux d'Europe: car le bois dont ils sont faits a surtout la propriété de retenir fortement les clous, et de ne point corroder le fer comme notre chêne. Il en est de même des bois de Bahia. Le sol n'offre presque qu'une plaine aux environs de S.t François qui est à quelque distance de la côte: les rivières qui le traversent sont navigables pour des canots jusqu'au pied de la grande chaîne de montagnes, dont les sommets s'élèvent à plus de quatre mille pieds au dessus du niveau de la mer: on y a pratiqué une route qui a coûté des travaux extraordinaires, et qui deviendra certainement un des plus beaux monumens du Brésil. On monte l'espace de vingt lieues par un plan régulièrement incliné à la superbe plaine de *Corritiva*, où se trouve une quantité de bétail, qui sert à l'approvisionnement de Rio-Janeiro, de S. Paul et autres places; et l'on y élève aussi une quantité de mulets. Les chevaux de *Corritiva* sont généralement plus beaux que ceux de l'Amérique Espagnole.

Côte voisine.

Construction de navires.

Plaine de Corritiva.

Le port de *Santos*, qui est fermé par l'île de S.t Vincent, est extrêmement sûr; il a une bonne entrée et une excellente plage. Cependant les marées et les courans y occasionnent quelquefois des inconvéniens, et la grande élévation de la côte produit dans les vents une variation, qui ne donne pas peu d'embarras aux marins. La partie la plus étroite est défendue par deux forts, passés lesquels on entre dans une espèce de lagune, d'environ quatre lieues de long, qui est presqu'entièrement couverte de mangliers. A l'extrémité se trouve la ville de *Santos*, un des plus anciens établissemens Eu-

Ville et district de Santos.

ropéens au Brésil, lequel doit son origine, comme la ville de S.t Paul, au premier vaisseau qui fit naufrage sur l'île de S.t Vincent. *Santos* a une population de sept mille âmes : c'est une place d'un grand commerce, et le dépôt de toutes les productions de la Capitainerie de S.t Paul. Sa situation dans un terrein bas et souvent inondé la rend malsaine. Le pays est coupé dans tous les sens par une quantité de ruisseaux, qui descendent des montagnes voisines, et dont la réunion forme une grande rivière un peu au dessous de la ville de *Santos*. Le riz de ce district, qui en fournit abondamment, passe pour le meilleur du Brésil. Les possessions Espagnoles et Rio-Grande tirent de son port du sucre, du café, du rhum, du riz, du manioc et de l'indigo. Une route pavée s'élève en serpentant sur la montagne, et conduit à la ville de S.t Paul (1); creusée quelquefois dans le roc vif, elle passe sur le flanc de mongnes perpendiculaires, sur des roches coniques et le long de précipices affreux, dont on est défendu par des parapets. Des veines d'eau qui tombent en cascades pittoresques s'ouvrent un passage autour des roches, et facilitent ainsi le moyen d'observer la nature de la montagne, qui semble composée de granit, et en partie d'une pierre grise ferrugineuse. Tout le reste est couvert de bois si épais, que les branches d'un arbre s'y entrelacent souvent avec celles d'un autre, et forment des espèces d'arcs au dessus de la tête du voyageur. A moitié chemin on trouve une halte où l'on est déjà au dessus de la région des nuées; et après trois autres heures de chemin, on arrive au sommet qui est pour le moins à six mille pieds de hauteur. C'est un plateau d'une certaine étendue, qui est particulièrement composé de quartz couvert de sable. De cette élévation la mer semble ramper au pied de la montagne, quoiqu'elle en soit éloignée de sept lieues: on n'aperçoit de là ni le port de *Santos*, ni la côte. A une demi-lieue plus loin, on voit se diriger vers l'ouest divers courans d'eau, dont la réunion forme la grande rivière de *Corrientes*, qui va se jeter dans la Plata: d'où l'on doit inférer que la pente du flanc intérieur de la chaîne des montagnes qui règnent le long de toute la côte du Brésil, est moins élevée et plus douce.

Route de Saint Paul.

La ville de S.t Paul est située sur une colline riante (2), entourée de trois côtés de prairies basses, et arrosée de ruisseaux

Ville de Saint Paul.

(1) *Mawe*, Tom. I. pag. 104. Traduction Française.
(2) *Mawe*, Tom. I. chap. V. pag. 112. Traduction Française.

limpides, qui en forment presqu'une île dans la saison des pluies, et vont se joindre ensuite à la belle rivière *Tietis*. Cette ville a été fondée par les Jésuites, que l'appât des mines qui se trouvent dans son voisinage a séduits, plutôt que l'aménité de son climat, qui est le plus sain de toute l'Amérique méridionale, et où les maladies endémiques sont inconnues. La température moyenne s'y maintient de 50 à 80 degrés de Farenh. Les maisons élevées y ont en général deux étages, et sont ornées de peintures à fresque. Les rues sont bien entretenues et pavées en schiste réduit en lames, liées ensemble avec un ciment d'oxide de fer, où sont mêlés de gros cailloux de quartz rond : ces cailloux sont des pierres d'alluvion qui contiennent de l'or, qu'on trouve par parcelles dans les trous et les fentes des montagnes, où les gens pauvres vont le chercher après les grandes pluies. La population de S.t Paul est de 15,000, et arrive peut-être à 20,000 âmes. Ce district, il y a un siècle, abondait en or; et ce n'est qu'après l'en avoir entièrement dépouillé par leurs fameux lavages, que les habitans se sont adonnés à l'agriculture; mais comme cette occupation est en eux l'effet de la nécessité plutôt que de l'inclination, ils n'ont jamais suivi que de loin les progrès qu'ont fait les autres peuples dans cet art important. Leurs jardins sont arrangés avec beaucoup de goût, et souvent avec une élégance particulière. Il règne beaucoup de luxe et de mollesse dans cette ville : la civilisation y est plus avancée que dans les autres villes, et les dames en sont renommées dans tout le Brésil pour leur beauté, leur amabilité et la noblesse de leurs manières. Lorsqu'elles sortent de chez elles, dit Mawe, et surtout pour se rendre à l'église, elles portent un habillement de soie noire avec un voile de même étoffe, garni d'une large dentelle : cet habillement en hiver est de casimir noir. Elles ne paraissent presque jamais dans les rues sans être couvertes d'un voile, dont l'usage a été néanmoins en partie remplacé par une longue jupe de grosse laine bordée en velours, d'un galon d'or, de futaine ou de peluche selon la condition de la personne. Cette jupe est une espèce de vêtement court qu'elles ne portent qu'à la maison, à la promenade du soir et en voyage, et avec lequel elles mettent toujours un chapeau rond. Leur exercice favori est la danse, dans laquelle elles montrent beaucoup de grâce et de vivacité. Lorsqu'elles vont au bal ou à quelqu'amusement public, elles s'habillent ordinairement en blanc et avec beaucoup

Usages.

d'élégance: le soin de leur parure se manifeste surtout dans la quantité de chaînes d'or qu'elles portent au cou, et dans le goût avec lequel elles arrangent leurs cheveux. Leur conversation est toujours gaie, et semble acquérir encore plus de vivacité dans la musique. Les hommes, et surtout ceux d'un rang distingué, vont richement vêtus. Dans la société ils sont polis, attentifs et officieux; ils sont grands parleurs, et amis des plaisirs de la table. Les gens de la basse classe sont beaucoup plus civilisés que dans les autres villes de l'Amérique. Il y a à S. Paul beaucoup de boutiques et d'ateliers, mais peu de manufactures de quelqu'importance. On y file à la main du gros coton. Il y a aussi des fabriques de toile pour l'habillement, et l'on y fait de beaux réseaux pour les hamacs, qui sont bordés d'une dentelle élégante faite par des femmes, qui montrent un talent particulier dans cette sorte d'ouvrage. La population se compose en grande partie de fermiers, de cultivateurs, de jardiniers, ou de gens qui font métier d'engraisser du bétail, et surtout de la volaille et des cochons. On trouve dans cette ville une espèce particulière de coq, qui ressemble à celui d'Europe par sa conformation et son plumage, mais qui s'en distingue per un cri aigu, dont la dernière note se prolonge une ou deux minutes: lorsqu'il a une belle voix, on en fait beaucoup de cas, et il est recherché comme un objet de curiosité dans tout le Brésil.

La position isolée de Saint Paul, et les entraves que le gouvernement a mises pendant long-tems aux voyages dans l'intérieur, sont les causes pour lesquelles cette ville est peu fréquentée par les étrangers, dont l'apparition y est regardée comme un évènement extraordinaire. Mes compagnons, et moi, dit Mawe, nous fûmes obligés, avant d'arriver à Saint Paul, de montrer trois fois la permission que nous avions eue du Gouverneur de *Santos*. Notre présence excita dans toutes les classes une curiosité extraordinaire, comme si l'on n'avait jamais vu un Anglais etc. C'est là sans doute ce qui a donné lieu aux relations fabuleuses, dans lesquelles les Paolistes sont représentés comme une société d'hommes d'une origine ignoble et d'un caractère sauvage, et qui ont même été publiées par quelques géographes modernes: ces contes absurdes, qui ont été débités par les Jésuites du Paraguay, ont été démentis par les meilleurs écrivains Portugais, et tout récemment encore par Fr. Gaspar de Madre de Dios, membre de l'Académie des sciences de Lisbonne. Après avoir fait voir le peu de foi que mérite la

Origine des Paolistes.

relation de Vaissette et de Charlevoix sur la fondation de Saint-Paul, qu'ils attribuent l'un et l'autre à une bande d'aventuriers Espagnols, Portugais, Métis, Mulâtres et autres fugitifs de diverses parties du Brésil, dans l'intention d'en faire le centre d'une république de brigands, ce même écrivain démontre de la manière la plus évidente, que cette ville doit son origine à quelques indigènes de Piratiniga et à quelques Jésuites qui s'y établirent les premiers, et que dès lors elle ne reconnaissait d'autre souverain que le Roi de Portugal. Une observation qui vient à l'appui de ce fait, ce sont les sentimens élevés et délicats, qui distinguent les Paolistes, le point d'honneur auquel ils tiennent singulièrement, leur probité, leur industrie, et surtout l'esprit public dont ils sont animés : qualités qui ne peuvent leur avoir été transmises par une troupe de vagabonds (1).

Leurs entreprises.

Les Paolistes, continue Mawe, sont, de tous les colons du Brésil, ceux en qui se manifeste le plus ce caractère entreprenant, hardi, infatigable, cette passion pour les découvertes qui a distingué autrefois les Portugais parmi tous les peuples de l'Europe. Au lieu de cultiver paisiblement leur beau territoire, ils ont parcouru le Brésil dans tous les sens, et se sont ouvert de nouvelles routes à travers des forêts impénétrables, portant des vivres avec eux, sans être arrêtés par les fleuves, par les déserts, ni par la crainte des indigènes antropophages qui leur disputaient le terrein de tous côtés. C'est à eux particulièrement qu'on est redevable de la découverte des mines d'or les plus riches, qu'ils n'ont cédées qu'à regret au gouvernement, et non sans lui opposer souvent quelque résistance. Leur caractère énergique fait encore aujourd'hui la sûreté de la partie orientale du Brésil ; et il est notoire que, dans la guerre des colonies de 1770, les troupes Portugaises auraient joué un triste rôle, si elles n'eussent pas été secondées par la cavalerie des Paolistes, qui porta la terreur de son nom depuis le Paraguay jusqu'au Pérou.

(1) *Mawe*, endr. cité pag. 149, rapporte un exemple de la noble fierté qu'ils montrent à l'occasion d'injures faites à quelqu'un d'entr'eux, et de la chaleur avec laquelle ils prennent tous la défense des opprimés. Il y a environ soixante ans, dit-il, qu'un de leurs Gouverneurs, noble de naissance, eut une aventure avec la fille d'un artisan La ville entière se souleva en faveur de la jeune fille, et obligea le Gouverneur à l'épouser sous peine d'être massacré.

Ville de Porto-Seguro.

Les trois petits gouvernemens d'*Espirito-Santo*, de *Porto-Seguro* et d'*Ilheos* n'offrent rien de remarquable. Le premier est vanté comme un des plus fertiles du Brésil. Porto-Seguro conserve encore le nom que lui donna Cabral, lorsqu'il aborda le premier sur cette côte. La ville est bâtie sur le sommet d'un roc à l'embouchure d'une rivière : ce nom lui vient de l'excellence de son port, que défendent des bancs de corail qui s'élèvent perpendiculairement du fond de la mer (1). A peu de distance de cette côte commencent les fameux écueils appelés *Abrolkos*, qui s'étendent au loin dans l'océan, et dont on n'a pu encore déterminer les limites; ils font l'effroi des pilotes, surtout dans les navigations aux Indes orientales. On y a cependant découvert quelques passes, mais qui sont toujours périlleuses, et qui par conséquent exigent beaucoup de précautions. *Ilheos* a été ainsi appelé à cause d'un grand nombre d'îles, qui obstruent l'entrée de la baie où est située sa ville principale. Wied-Neuwied nous en a donné la vue, qui est représentée à la planche 58.

Gouvernement de Minas-Geraës.

Les voyages de Mawe dans l'intérieur du Brésil (2) nous ont récemment procuré une exacte relation de la Capitainerie de Minas Geraës, dont nous avons déjà fait connaître les richesses métalliques; c'est pourquoi nous prendrons ce voyageur pour guide dans la description que nous allons en donner. On croit, dit-il, que cette importante province ne renferme pas moins de 360,000 habitans, dont deux cent mille sont Nègres, ou immédiatement issus de cette race d'hommes. On ne comprend pas les indigènes dans cette évaluation; mais leur nombre ne doit pas être bien considérable, car ils ne font jamais de résistance à une force armée, quelle que faible qu'elle puisse être. La milice de la Capitainerie se compose de 1400 hommes de cavalerie, nombre fixé par la loi et qui ne peut être augmenté. Le poste principal est à Villa-Rica où réside le Général, qui donne conjointement avec le Gouverneur les ordres relatifs au service. Indépendamment de cette troupe il y a la milice, dont font partie tous les individus mâles de la Capitainerie, lesquels sont obligés d'aller partout où le besoin l'exige. La politique du ministère tend à exciter dans les Créoles le goût d'une vie active, en les obligeant à la culture de leurs terres

Population. *Milice.*

(1) *Lindley*, pag. 135, 150. Traduction Française. Wied-Neuwied nous en a donné la vue à la planche 16 de son ouvrage.

(2) Tom. II, chap. V, pag. 125. Traduction Française.


Fumagalli f.

et à s'enrôler dans les troupes. La Capitainerie est divisée en quatre districts qui sont, San-Jaao-del-Rey, Villa-Rica, Sabara et Cerro-do-Frio.

Tableau physique. L'agriculture et l'industrie n'ont cependant jamais fait beaucoup de progrès dans ce pays. A une lieue de l'endroit où se trouve la terre la plus fine pour faire de la porcelaine, il n'y a qu'une mauvaise fabrique de poterie. Le sol produit tous les fruits et les grains de l'Europe, ainsi que du lin et du chanvre, mais la culture en est négligée. La vigne y donne de l'excellent raisin; et pourtant l'on préfère boire de l'eau dans le voisinage des mines d'or, plutôt que de donner à cette utile production tous les soins qu'il faudrait. Les bêtes à cornes, obligées de chercher leur nourriture dans les campagnes, y meurent souvent de faim ou de chaleur: à peine y sait-on traire les vaches. On fait usage de l'écorce de certains arbres pour la teinture en jaune, en rouge et en noir, et pour la préparation des cuirs; mais les habitans n'aiment point ce genre de travail. On obtient une belle couleur cramoisi d'une espèce de lichen, qui croît sur les vieux troncs d'arbre. La gomme adragant s'y trouve en abondance et d'excellente qualité. La canne à sucre s'y élève souvent jusqu'à la hauteur de 30 pieds, et forme des arcades sur les routes. Le district de San-Jaao-del-Rey est le mieux cultivé, et s'appelle le grenier du pays. L'état actuel de Villa-Rica, capitale de la province, dément son nom fastueux par l'inculture de ses environs. Cette ville est bâtie sur le flanc d'une haute montagne; et ses rues, quoique escarpées et mal pavées, ne laissent pas d'avoir quelqu'agrément à cause des beaux jardins et des terrasses qu'on y voit, et des fontaines dont elles sont ornées et qui fournissent de l'eau à presque toutes les habitations. La hauteur de sa position fait que le climat y est très-doux. On y compte environ 2,000 maisons et 20,000 habitans, parmi lesquels il y a plus de blancs que de noirs. L'orfévrerie y est prohibée, à l'effet de prévenir la fraude, et d'obliger les ouvriers des mines à porter leur or à la monnaie, pour que le gouvernement puisse en retirer son cinquième. A trois lieues de distance de Villa-Rica, sur le bord de *Rio-del-Carmen*, on trouve *Mariana*, petite et jolie ville avec un évêché et une population d'environ sept mille habitans, dont la plupart travaillent aux mines. La *Villa-do-Principe* sur les confins de *Cerro-do-Frio*, ou district des diamans, a aussi une monnaie ou fonderie royale pour l'or, et compte cinq mille âmes. On ne peut

y passer sans être soumis à une perquisition rigoureuse, dont Mawe rapporte un exemple dans le fait suivant. Un muletier expédié avec des marchandises pour Rio-Janeiro est arrêté par deux hommes à cheval, qui lui demandent son fusil de chasse. Après le leur avoir remis, ils enfoncent un tire-bourre dans le canon; l'ayant trouvé vide, ils le démontent, et trouvent dans la culasse trois cents carats de diamans. Le pauvre muletier proteste envain de son innocence; il est arrêté et conduit en prison pour y être enfermé le reste de ses jours, ou déporté dans un fort sur la côte d'Afrique: il avait été vendu par un de ses amis. Les extrêmes se touchent à Tejuco, qui est la résidence de l'intendant général des mines de diamans. Cette ville, située dans un sol aride, est obligée de tirer de loin ses subsistances. La plupart de ses habitans languissent dans une honteuse misère, et vivent d'aumônes. On voit au contraire dans les boutiques les plus belles marchandises Anglaises. L'or et les diamans trouvés dans les mines du district, s'accumulent tous les mois dans le trésor de l'Intendance, et les employés du gouvernement, grassement payés, forment la société la plus brillante du Brésil (1).

Rigueur pour la contrebande.

Habitans de Tejuco.

Gouvernement de Goyazès.

Au couchant de Minas-Geraës est le gouvernement de Goyazès, qui est le plus central de tout le Brésil; il confine au nord avec celui de Para, et à l'ouest avec celui de Matogrosso. Ce beau pays est arrosé par un grand nombre de rivières abondantes en poisson, qui coulent à travers des bois remplis de charmans oiseaux; mais il est mal connu et mal peuplé. On y trouve plusieurs mines d'or, et de gros diamans d'un beau brillant, mais qui ne sont pas toujours d'une eau bien pure. Il y a près des frontières quelques plantations de coton, qu'on exporte à Rio-Janeiro avec d'autres denrées d'une moindre importance. Cette Capitainerie a des communications avec S.t Paul, Matogrosso et Para par le moyen de rivières navigables, malgré les fréquentes cascades qui en interrompent le cours. Villa-Boa, chef-lieu et siège du gouvernement, a un officier d'essai pour tout l'or de la province.

Gouvernement de Bahia.

La Capitainerie de Bahia, située au nord de Minas-Geraës, occupe une grande étendue de côtes; elle a pour limite au nord le grand fleuve San-Francisco, qui se jette dans la mer sous le 11.e degré de latitude australe, et au sud la rivière de Contas, qui, sous le 14.e degré, la sépare du district d'Ilheos. Cette province a pris son nom de la vaste baie *de-todos-os-Santos*, sur laquelle est

(1) *Mawe*, Tom. II, pag. 33, 52, 56, 93, etc.

située la ville de San-Salvador appelée aussi *Ciudade-de-Bahia*, qui en est la capitale, et qui était anciennement le siège du gouvernement général du Brésil (1).

Climat, productions etc.

Le climat, qui est naturellement chaud, est tempéré par des brises de mer régulières, et par la fraicheur des nuits, qui y sont d'une longueur presque toujours égale pendant toute l'année; il est plus ardent, et passe néanmoins pour être plus sain que celui de Rio-Janeiro, parce que l'air y est plus vif, et l'eau plus commune. Le sol, qui se compose d'une terre végétale est entrecoupé de courans d'eau, et particulièrement propre à la culture de la canne à sucre. Et en effet, le port de Bahia envoie plus de sucre à l'étranger que tout le Brésil; et il y est en général d'une excellente qualité. Une autre production particulière à cette province c'est son tabac, qui est recherché non seulement en Portugal, mais encore en Espagne et dans toute la Barbarie; il forme une partie considérable du chargement des bâtimens qui veulent faire le commerce de l'or, de l'ivoire, de la gomme et de l'huile sur diverses places de Guinée et de l'Afrique en général. Le coton de Bahia, dont la culture s'accroit chaque jour, entre déjà en concurrence avec celui de Pernambuc. Les autres productions sont le café, qui est moins estimé que celui de Rio-Janeiro: le riz y est d'excellente qualité, mais on a de la peine à le dépouiller de son enveloppe, et le bois de teinture, connu dans le commerce sous le nom de Brésil ne le cède point à celui de Pernambuc. L'indigo de cette province ne soutient pas le parallèle avec celui de l'Inde: l'arbre qui le produit semble même avoir des qualités vénéneuses, car les Nègres qui en préparent la feuille sont sujets à tomber malades.

Ville de San-Salvador ou de Bahia.

La ville de San-Salvador, connue généralement sous le nom de Bahia, est divisée en deux parties; l'une construite sur un terrein bas le long du rivage, est habitée par des négocians, des ouvriers et des marins; et l'autre située sur une éminence à six cents pieds au dessus du niveau de la mer, est la demeure de tous les gens aisés, et passe pour être la partie la plus saine. Sa population

(1) Pendant le séjour que le Prince régent fit à Bahia avant de se rendre à Rio-Janeiro, les habitans lui manifestèrent leur attachement par les plus grandes démonstrations de joie et de magnificence; et pour lui en donner un témoignage encore plus réel, ils convinrent entr'eux de faire un fond de douze millions de francs pour la construction d'un palais, s'il voulait fixer sa résidence dans leur ville.

est évaluée par Mawe à 70,000 âmes. Ses maisons ne diffèrent point de celles de Rio-Janeiro; mais ses églises et ses édifices publics se font remarquer par un style d'architecture, qui a quelque chose d'imposant. Son port est bien défendu : il y a un arsenal et de nombreux magasins le long du rivage (1); et les vaisseaux qui sortent de ses chantiers sont d'une belle construction, et d'un bois plus solide que notre chêne. La ville a un vice-Roi ou Gouverneur qui est nommé par la Cour pour trois ans. On appelle en certains cas des jugemens rendus par les magistrats à la Cour suprême de Rio-Janeiro.

Mœurs. Les mœurs des habitans de Bahia sont à-peu-près les mêmes qu'à Rio-Janeiro : on prétend néanmoins qu'il règne dans la population de cette première ville plus de politesse et d'enjouement, et que les personnes d'une classe distinguée y ont plus de sociabilité. La musique y est généralement cultivée. Les dames suivent les modes Anglaises pour leur vêtement; elles portent une quantité de chaînes d'or, mais peu de diamans et préfèrent les chrysolites. Chez elles une robe simple et moelleuse forme tout leur habillement, et elles se jettent un voile autour du corps lorsqu'il entre un étranger : on les croit moins laborieuses que les femmes des provinces plus méridionales. Les hommes portent dans l'intérieur de leurs maisons une camisole et des pantalons d'une toile de coton moelleuse et imprimée.

Sergippe. La ville de Sergippe, chef-lieu d'une province, dont la population est de neuf mille âmes, portait originairement le nom de Serijé. Oliveira l'honora du titre de Capitainerie, et l'appela *Sergippe-del-Rey*.

Gouvernement de Pernambuc. Personne n'a donné des notions plus précises que Koster, sur les mœurs, le commerce, l'agriculture et l'industrie des habitans du Pernambuc (Fernambuc); et ceux qui désireraient en connaître quelques particularités pourront consulter surtout le premier volume de ses voyages, où l'on trouve en outre un plan exact du port de cette ville. Nous nous bornerons à remarquer ici ce qui le distingue principalement des autres provinces du Brésil. Le Pernambuc produit d'excellent bois de teinture, de la vanille, du cacao, du riz et une quantité considérable de sucre; mais le coton forme

(1) La vue et le plan de cette ville se trouvent représentés dans une planche du XX.e vol. *Hist. Générale des Voyages* de M.r Prévost Edit. *d'Amst.* 1773.

l'objet le plus important de son commerce, quoiqu'il ait perdu récemment une partie de sa réputation, par la négligence que mettent les cultivateurs à le nétoyer: autrefois il passait pour le meilleur du monde (1). La capitale présente en quelque sorte l'aspect d'une ville double : le port et la ville basse, situés dans une île, portent en particulier le nom de *Récif* ou de Peruambuc. A trois milles Anglais de distance s'élève sur d'agréables collines la ville proprement dite, à laquelle seule appartient le doux nom d'*Olinda*, qui en Portugais signifie *Oh bella* ! La ville d'Olinde, dit Koster, est sur une colline: vue de la mer elle se montre sous l'aspect le plus avantageux. Les couvens qui s'élèvent sur le sommet et les flancs de la colline, ses églises, ses jardins et les bouquets d'arbres entre-mêlés avec ses maisons donnent la plus haute idée de sa grandeur et de sa beauté. Cependant lorsqu'on y est entré, on trouve que ses rues sont mal entretenues, que la pluplart de ses maisons sont petites, basses et en mauvais état, et que ses jardins sont mal cultivés (2). Les habitans des deux villes sont au nombre de 60,000; et il s'y trouve, en proportion de sa population, plus de négocians riches qu'en aucune autre partie du Brésil. *La ville d'Olinda.*

Parayba, chef-lieu d'un gouvernement du second ordre, a reçu des Hollandais la dénomination de *Frédéricstad*. L'entrée de la baie qui y sert de rade est difficile. La ville, selon Koster, renferme environ trois mille habitans : il est aisé de voir qu'elle a été autrefois beaucoup plus importante qu'elle ne l'est à présent. On cherche néanmoins aujourd'hui à y faire quelques embellissemens aux frais du gouvernement; ou, pour mieux dire, c'est le Gouverneur lui-même qui désire en cela laisser quelque souvenir de son administration. La rue principale est large et pavée en grosses pierres: les maisons n'ont en général qu'un seul étage: le couvent des Jésuites sert de palais au Gouverneur, et les fontaines publiques sont les seuls ouvrages de ce genre qu'il ait vus le long de cette côte (3). Le pays abonde en bois de teinture, et l'on dit qu'il y a des mines d'argent dans un endroit appelé *Tayciba*. On trouve du cristal de roche aux environs de *Céara*, dont le nom propre est *San-José de Ribamar*. Derrière la province de ce nom s'étend le pays montueux de *Piauhi*, où les Hollandais ont fait une expédi- *Parayba.*

(1) *Mawe*, édit. cit. Tom. II. pag. 157.
(2) *Koster*, Tom. I. pag. 3 et 25. Traduction Française.
(3) *Koster*, Tom. I. pag. 85 et 86. Trad. cit.

tion sous les ordres d'Elias Herkmann, dont la relation, au rapport de Mawe, n'est connue que par extrait.

Gouvernement de Maranham. L'île de Maranham forme la côte sud-est de la baie de San-Marcos, et par conséquent cette baie se trouve à l'occident de l'île; à l'orient est la baie de San-Jozé. *Ville de Saint Louis.* La ville de Saint Louis fondée par les Français en 1612, est la capitale de l'*Estado do Maranham*; c'est la résidence d'un capitaine général, et le siège d'un Evêché. Elle est située sur un terrein très-inégal, et s'étend du rivage de la mer jusqu'à environ un mille et demi dans la direction du nord-est. L'espace qu'occupe cette ville pourrait contenir un plus grand nombre d'habitans, mais ses maisons sont très-éloignées les unes des autres: ses rues sont larges et ses places très-vastes. Malte-Brun lui donne une population de vingt mille âmes, et Koster de douze mille seulement, y compris les Nègres qui y sont en proportion plus nombreux qu'à Pernambuc. L'air n'y est point malsain malgré son voisinage de l'équateur, et la chaleur y est tempérée par l'ombrage des forêts et par des vents de mer. Le peu d'étendue du gouvernement de Maranham n'a pas empêché qu'il ne se rendît important dans ces derniers tems par ses productions, et surtout par la quantité et la bonté de son coton, dont il se fait tous les ans plusieurs chargemens: on y recueille aussi beaucoup de riz. L'arbre qui produit l'*annatto* y est très-commun. Le capsicum, le poivrier, le gingembre et autres arbres fruitiers y croissent en abondance. Plusieurs rivières, dont les bords sont bien peuplés, et qui ont leur embouchure dans la baie, donnent des facilités au commerce.

Capitainerie de Gran-Para. La Capitainerie de Gran-Para, est la plus grande du Brésil, en y comprenant celle de Rio-Negro, qui doit en dépendre militairement; mais les cartes récentes d'Arrowsmith la divisent en provinces. Le Gran-Para comprend la partie inférieure du bassin de l'Amazone sur la droite, qui est un pays marécageux, couvert d'impénétrables forêts, où les habitations de l'homme sont éparses comme des ilots au milieu de l'Océan. Parmi les postes établis par les Portugais le long de ce grand fleuve, il en est plusieurs qui s'élèvent au rang de villes; mais on ne connait pas bien encore la *Ville de Para.* capitale qui est appelée Gran-Para, et mise sous la protection de la *Madonna di Belem.* Ces deux noms, dont l'un est civil et l'autre ecclésiastique, ont induit Mawe (1) dans une singulière erreur,

(1) *Mawe*, Tom. II. pag. 158 e 159, édit. cit.

qui a été de distinguer la ville de Para de celle de Belem. Cette ville est située dans un terrein bas et malsain. L'embouchure du Tocantin ou Para, qui en forme le port, est embarrassée d'écueils, de bas-fonds et de courans contraires: la côte est dangereuse, et la mer continuellement agitée. La ville renferme dix mille habitans, qui vivent dans la gêne faute de commerce. On n'en exporte qu'un peu de riz et de cacao, avec quelques drogues médicinales pour Maranham, où ces denrées sont ensuite embarquées pour l'Europe. Le climat y est ardent; mais après midi il y fait ordinairement des orages suivis de pluies, qui rafraichissent l'air.

Gouvernement de Rio-Negro.

Le gouvernement de Rio-Negro, qui confine avec la Guyanne Française et Espagnole, avec la Nouvelle-Grenade, avec Quito et le Pérou, présente une solitude encore plus sauvage que celle du Gran-Para. Aucun des postes qui s'y trouvent n'a l'apparence d'une ville régulière.

Gouvernement de Matogrosso.

C'est dans la province de Matogrosso (1) que se trouvent les principales rivières qui versent leurs eaux, d'un côté dans le Parana et de l'autre dans l'Amazone. Nous avons donné la description physique de cette province, en parlant de la conformation générale du Brésil. Les bords des rivières s'y couvrent naturellement de bois de cacaotiers et autres arbres communs à la région basse du Brésil, tandis que les éminences composées de sable ne présentent qu'une herbe dure et sauvage. L'or se trouve en paillettes dans le lit des fleuves, et abonde également dans plusieurs vallées dont on redoute l'insalubrité. On rencontre aussi des mines de diamans. La ville de Cuiaba située sur la rive orientale de la rivière du même nom, à 96 lieues de sa jonction avec le Paraguay, et autant de l'Etat de la Villabella, renferme avec ses dépendances une population d'environ trente mille âmes. Elle abonde en viande, en poisson, en fruits et en végétaux de toute espèce. Le pays voisin est propre à la culture, et possède de riches mines d'or qui ont été découvertes en 1718, et dont le produit annuel est évalué à plus de vingt arrobes du poids d'environ 32 livres chacune. L'établissement de San-Pedro del Rey compte déjà deux mille habitans.

Etat politique de l'empire du Brésil.

Nous aurions souhaité de pouvoir terminer cette description rapide et imparfaite d'un pays qui n'est pas encore bien connu, par des notions plus certaines sur les forces politiques du nouvel em-

(1) Mawe nous a donné au chap. VII. de son second volume des notions très-étendues sur cette grande partie du Brésil.

pire ou le Roi a maintenant établi sa résidence; mais nous manquons encore pour cela de matériaux authentiques. Le gouvernement Portugais, qui est presque despotique en Europe, l'est totalement au Brésil: l'autorité des ministres qui y commandent au nom du Roi n'est contrebalancée par aucune autorité, et les opérations de ce gouvernement n'ont par conséquent aucune publicité. On croit généralement que la population de cette vaste contrée est de 3.800,000 habitans, dont un million sont Portugais; mais l'influence d'une noblesse féodale et d'un clergé peu éclairé met des obstacles à son accroissement. Les négocians, qui sont en relation avec les étrangers, participent néanmoins des lumières du siècle, et jouissent de la protection d'un gouvernement, qui est encore assez adroit pour ne pas opprimer une classe d'hommes qui l'enrichit. Privée des avantages d'une antique civilisation, des agrémens d'habitations somptueuses, du charme des grandes représentations théatrales, et réléguée pour ainsi dire dans des couvens ou dans des maisons de campagne, la cour regrette sans cesse les rives enchantées du Tage, et ne se sent point flattée des grandes idées d'un nouvel empire à fonder, et d'un hémisphère à civiliser ou à dominer. Le gouvernement veut la prospérité du Brésil pour l'augmentation de ses revenus; et cette vue d'intérêt est ce qui l'a déterminé à proclamer l'intolérance religieuse, et à promettre des avantages aux étrangers qui iraient s'établir au Brésil. Mais les Européens instruits n'y ont pas encore trouvé cet esprit de civilisation, d'où naissent tous les avantages et toutes les douceurs de la vie sociale en Europe. Les sciences, les lettres et les beaux arts ne peuvent pas avoir beaucoup d'amis dans un pays, où le commerce et l'agriculture sont les seules voies qui conduisent à la fortune. La législation civile et criminelle, qui est encore très-imparfaite et très-compliquée, cède souvent au pouvoir des Grands. La noblesse jouit de beaucoup de privilèges sous le rapport de l'impôt territorial.

Revenus. Les revenus de la monarchie Brésilienne montent à près de quarante-cinq millions de francs, qui se composent principalement du cinquième sur l'or, de la dixme sur les productions territoriales, et du droit du 15 pour cent sur les entrées.

Mulâtres ou Nègres. Les Mulâtres jouissent de beaucoup de faveur, et parviennent aux emplois civils et ecclésiastiques: le nombre et l'influence de cette race d'hommes s'accroissent tous les jours. L'esclavage des Nègres est considérablement mitigé; mais le nombre des esclaves se multiplie à l'excès sans aug-

menter la force de la monarchie, et peut occasionner de grands dangers. La marine marchande qui est nombreuse, et dans laquelle il règne beaucoup d'activité, est protégée par une flotte de dix ou douze vaisseaux de ligne, et par une trentaine de frégates et de brigantins : les immenses frontières terrestres et maritimes du Brésil sont gardées à de grandes distances par environ trente mille hommes de troupes. Cette monarchie naissante est néanmoins de la plus haute importance, tant par l'avantage de sa position qui domine les points par où il faut passer pour se rendre dans l'Océan Indien, dans le Grand Océan Pacifique, et en partie la mer Atlantique, que par la vaste étendue et l'excellente qualité de son territoire, dont la population peut être doublée en peu d'années. *Marine et armée.*

LA GUYANNE

FRANÇAISE, HOLLANDAISE ET ANGLAISE.

Le nom de *Guiana* ou *Guaiana* semble dériver de la petite rivière *Guiare*, qui est tributaire de l'Orénoque, et avoir été donné par ampliation à cette partie de la terre ferme de l'Amérique méridionale, ou, pour parler plus exactement, à cette espèce d'île, entourée au sud, à l'ouest et au nord des eaux de l'Amazone, du Rio-Negro, du Casiquiari et de l'Orénoque, et baignée au nord et au nord-ouest par l'Océan Atlantique : ce qui lui donne une étendue de côtes de plus de 200 lieues, et une largeur égale à celle de la France. Cette contrée a aussi été appelée *Nouvelle-Andalousie*. *Nom, étendue etc. de la Guyanne.*

Christophe Colomb s'étant avancé en 1494 vers le midi des Antilles, découvrit le 10 août l'île de la Trinité ; et le lendemain il vit le continent voisin, auquel il donna le nom de *Terra di Paria*, qui était celui sous lequel les Indiens de la côte lui avaient désigné cette partie de l'Amérique. Il reconnut dans ce voyage une des embouchures de l'Orénoque, qu'il appela gueule du *Dragon*, à cause des dangers qu'y courut son vaisseau ; mais s'étant dirigé à l'ouest il ne vit ni l'Orénoque ni la Guyanne. *Epoque de sa découverte. Christophe Colomb.*

Le premier (1) qui toucha ces rivages fut Alphonse Ojeda, Espa- *Alphonse Ojeda,*

(1) La découverte de la Guyanne (Hedman chap. II.), appelée par quelques-uns la *Côte sauvage*, fut pendant long-tems, quoique avec peu

Améric Vespucci etc.

gnol, accompagné d'Améric Vespucci et de Jean de la Cosa le plus habile pilote qu'eût alors l'Espagne : ces navigateurs ayant abordé au continent de l'Amérique à environ deux cents lieues au levant de l'Orénoque, ils en parcoururent toute la côte en se dirigeant vers l'ouest. Il faut avouer cependant que ce voyage ne procura que de faibles connaissances sur la Guyanne, et qu'il ne fit en quelque sorte qu'en ouvrir l'entrée à d'autres voyageurs. Ce ne fut qu'en

Diego d'Ordaz etc.

1535 que Diego d'Ordaz, Espagnol ainsi que Jean de la Cosa et Alphonse Ojeda, tenta de pénétrer dans l'Orénoque, et parvint en effet à remonter ce fleuve jusqu'à plus de 400 lieues de son embouchure ; mais cette expédition, qui lui coûta plusieurs vaisseaux, beaucoup de monde et des peines incroyables, ne servit qu'à lui faire connaître jusqu'où l'on pouvait s'avancer dans les terres. C'est peut-être là ce qui donna principalement lieu au bruit répandu alors, qu'il existait dans l'intérieur de ce vaste pays une

El-Dorado.

contrée appelée *El-Dorado*, où il y avait d'immenses richesses en or et en pierres précieuses. On parlait surtout d'un lac aussi grand qu'une mer, appelé le *Lac de Parima*, dont les bords

Gonzales Pizzarre etc.

étaient couverts de poudre et de grains d'or. Trois Espagnols, Gonzales Pizarre, frère de celui qui fit la conquête du Pérou, Pierre d'Ordaz, et Gonzales Ximenés de Quezeda, enflammés du désir de s'emparer de tant de trésors entreprirent d'aller à leur recherche.

Cet *El-Dorado* n'est pourtant qu'une chimère, et ne se trouve que dans les romans de Voltaire (1). Mais les tentatives que l'on

de certitude, attribuée à Vasco Nunez, Espagnol, qui, après avoir reconnu en 1504, que Cuba était une île, aborda au continent de l'Amérique méridionale, pénétra jusqu'à l'Orénoque et au fleuve de l'Amazone, et comprit cette région dans l'immense espace de terre, auquel, par opposition aux îles adjacentes et à celle de Cuba, il donna le nom de *Terre-Ferme*.

(1) Selon les relations des aventuriers Espagnols et Anglais, ce pays situé dans l'intérieur de la Guyanne, où l'or était si abondant, et qu'on nommait *El-Dorado*, avait pour capitale une ville appelée *Manoe*, qui renfermait des temples et des palais couverts de ce précieux métal. Ce but unique de tant d'expéditions a presque été atteint, d'après ce qu'on lit dans des relations authentiques. Philippe de Hutten, Allemand, dont le nom a été défiguré en Urre, conduisit de 1541 à 1545 une petite troupe d'Espagnols, depuis Coro sur la côte de Caracas, jusqu'à la vue d'une ville habitée par les *Omegas*, et composée d'habitations, dont les toits brillaient comme s'ils eussent été d'or : le sol des environs était mal cultivé. Ce voyageur entreprenant ayant

fit pour le découvrir eurent au moins l'avantage de faire connaître plus exactement le cours de l'Orénoque, sur la rive orientale duquel on fonda une ville qui fut appelée S.t Thomas de la Guyanne. Les Français s'établirent depuis dans la petite île de Cayenne, qui est en face de la Guyanne, et ne manquèrent pas non plus de débiter des merveilles sur un pays qui était encore si peu connu. Toutes ces préventions engagèrent également les Anglais à prendre part dans une si heureuse découverte; et Raleigh, un de leurs navigateurs les plus renommés, fut le premier qui, en 1595, mit à la voile pour ces *riches contrées*: nom brillant, sous lequel on désignait alors en Europe les pays de l'Orénoque et de la Guyanne. Raleigh était tellement persuadé de l'existence de ces richesses, qu'il n'hésita point à dire dans sa relation, que « celui qui ferait la conquête de la Guyanne, posséderait plus d'or et régnerait sur un plus grand nombre de peuples, que le Roi d'Espagne et l'Empereur des Turcs ».

Les Français à Cayenne.

Raleig, Anglais, à la Guyanne.

Cependant, malgré toutes ces relations et tout ce qui avait été dit de la Guyanne, qui fut ensuite divisée entre les Hollandais, les Français, les Portugais et les Espagnols, on n'avait, avant le voyage de Stedman, que de faibles notions sur son agriculture, sur son administration et sur sa topographie (1). Il y aurait néanmoins de

Relations.

été repoussé par les *Omegas*, se proposait de revenir avec des forces plus considérables, lorsqu'un assassinat termina ses jours. (*Oviedo* et les comm. d'*Ehrmann* et de *Meusel.* dans les Ephémérides géographiques de Bertuch. vol. XXV. pag. 136 et 486). Les toits d'or peuvent n'être qu'une fable, ou une illusion d'optique, produite par des roches de talc. Le nom d'*Omegas* semble le même que celui des *Omaguas*, nation un peu civilisée, vaillante et répandue sur les deux rives de l'Amazone. Une petite ville appelée Manoa a été visitée par des Missionnaires du Pérou sur les bords de l'Ucayal. Mais Philippe d'Utten a-t-il réelement vu une ville d'Omagua? On peut donner encore une explication de la chose indépendamment de l'histoire de cette expédition. Les Indiens de la Guyanne pouvaient avoir eu une idée obscure de l'empire des Incas, des temples et des palais de Cuzco qui étaient en partie couverts d'or, ainsi que du grand lac Titicaca. Leurs récits ne seraient alors qu'un peu exagérés, et les Espagnols auraient ainsi cherché ce qu'ils avaient déjà. Dans tous les cas, l'*El-Dorado* semble ne pouvoir se trouver que sur les plateaux de granit et peu métalliques de la Guyanne.

(1) En voici les principales relations.

Brevis et admiranda Descriptio regni Gujanae, auri abundantissimi, in America, Seu Novo Orbe, sub linea aequinoctialia siti, quod nuper

l'ingratitude de notre part à ne pas nous reconnaître redevables à Biet de beaucoup de renseignemens intéressans sur les indigènes de la Guyanne. Cet écrivain nous offre une peinture naïve de leur simplicité primitive dans la relation de son voyage, dont le titre annonce qu'on donna d'abord à l'établissement Français, dans la petite île de Cayenne, le nom pompeux et ridicule de *France équinoxiale*. De même nous avons obligation à Barrère, non seulement de ses observations sur l'histoire naturelle de la Guyanne, mais encore des descriptions exactes qu'il nous a données des opinions

Relation de Biet.

admodum, annis nimirum 1594, 1595 et 1596 per Waltherum Ralegh equitem Anglum detectum est etc. *Norimbergae*, 1599, in 4.° En Anglais, *Londres*, 1599; ibid., 1602, in 4.° Trad. en Français dans le second volume des voyages de Corréal. V.e Part.

Robert Harcourt's Relation of voyage to Guyana, with a description of the country. *London*, 1613, in 4.° Trad. en Hollandais, *Leyda*, 1707, in 8.°

Relation d'un voyage des Français au Cap-Nord de l'Amérique (dans la Guyane) par Jean de Léon. *Paris*, 1654, in 8.°

Voyage de la France équinoxiale, en l'île de Cayenne, entrepris par les Français en 1652 etc. par Antoine Biet. *Paris*, 1664, in 4.°

Nouvelle Relation de la France équinoxiale, appelée Guyane, et par les Espagnoles, El-Dorado, nouvellement mise sous l'obéissance du Roi, par Fèvre de la Barre. *Paris*, 1666, in 4.°

Description de la France équinoxiale par le Févre de la Barre. *Paris*, 1666, in 4.°

Relation de ce qui s'est passé dans les îles et terre ferme de l'Amérique; pendant la dernière guerre avec l'Angleterre etc. avec un Journal du dernier voyage du Sieur de la Barre, en la terre ferme et côte de Cayenne etc. *Paris*, 1671, 2 vol. in 8.°

Journal du voyage des P. P. Jean Grillet et François Bechemel à la Guyane, en 1674. (Voyez le troisième vol. du voyage de Wood Roger).

Beschryving van Guyana, geleegend an het vaste kust van Amerika. *Amsterdam*, 1676, in 4.°

Beschryving van de rivier end colonie van Berbice. *Amsterdam*, in 4.°

Le Voyage du capitaine Leig dans la Guyane (en Hollandais). *Leyde*, 1706, in 8.°

Beschryving van de volk ptantinge Zurinam, vertoonende het opkomst, derselven Colonie etc. door J. D. H. L. Leuwarden, 1717. *La-Haye*, 1727, in 4.°

Reise-Beschryving naar Gujana, door Jan-Staden. *Amsterdam*, 1724, in 4.°

Dissertation sur la génération et les transformations des insectes de Surinam par Sibille Mérian. *A La-Haye*, 1 vol. in f.°

religieuses, des mœurs, des armes et autres instrumens de ses habitans. L'histoire naturelle de la Hollande équinoxiale a été traitée aussi très en détail et avec intelligence par Firmin, quoique pourtant cet auteur montre dans son ouvrage, d'ailleurs trop restreint, une réserve excessive dans tout ce qui regarde le gouvernement civil et politique de la colonie. Il annonce du reste bien peu de philosophie dans ses réflexions sur l'esclavage des Nègres, dont il s'efforce de prouver la légitimité à l'aide de divers passages de l'écriture sainte. Cette erreur de son jugement est néanmoins plus

Relation de Firmin.

Nouveau voyage de Guyane, îles voisines et Cayenne. *Amsterdam*, 1731, 2 vol. in 8.°

Nouvelle description de la France équinoxiale, contenant la description de la côte de la Guyane etc. par Pierre Barrère. *Paris*, 1743, in 12. fig.°

Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale, par Pierre Barrère. *Paris*, 1749, 2 vol. in 8.°

Description de Surinam, par Thomas Pistorius (en Hollandais). *Amsterdam*, 1763, in 8.°

Description géographique de la Guyane, contenante les possessions et les établissemens des Français, des Espagnols, des Portugais et des Hollandois dans ces vastes pays etc. par le sieur Bellin. *Paris*, 1763, in 4.°

Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale par Philippe Fermin. *Amsterdam*, 1765, in 8.°

Description générale historique, géographique et physique de la colonie de Surinam etc. par Philippe Fermin. *Amsterdam*, 1769, 2 vol. in 8.°

Ed. Brankroft. Essay of the Natural History of Guyana in South-America etc. *London*, 1769, in 8.°

Beschryving van Gujana, of de Wildekust in Zuid America etc. van Jan. Jac. Hartsink. *Amsterdam*, 1770, in 4.°

Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la Colonie de Surinam etc. par Philippe Fermin, 1778, in 8.°

An historical and political View of the present state of Surinam in South-America. *London*, 1781, in 8.°

Beschryvinge van Guyana gelegen aan het vaste kust van America. *Amsterdam*, 1781, in 8.°

Brieven over het bestaand der Colonien Essequebo end Demerary. *Amsterdam*, 1788, in 8.°

Neueste Nachrichten von Surinam, von J. F. Ludwig, herausgegeben mit Ammerkungen von Ph. F. Binder. *Jena*, 1788, in 8.°

Eine besonders merkwürdige Reise von Amsterdam nach Surinam, und zurück nack Bremen in den Jahren 1783 und 1784, von B. M. Peters. *Brema*, 1788, in 8.°

digne d'excuse que sa dissimulation sur la conduite tyrannique des Hollandais envers leurs esclaves; mais Stedman, dans sa relation, a bien vengé l'humanité de ce silence coupable. L'abolition de la *traite des Nègres*, que la cupidité Européenne avait substitué aux indigènes détruits par elle, est sans contredit l'acte le plus remarquable qui soit consigné dans les transactions politiques du XIX.e siècle, par la suppression de l'abus le plus barbare, dont l'avarice et la violence eussent jamais donné l'exemple au monde. Or l'ouvrage de Stedman démontre, par une longue suite de faits, combien cet acte est juste, et combien il intéresse l'humanité. L'histoire ancienne ne nous offre, en

Relation de Stedman.

Voyage à la Guyane et à Cayenne, fait en 1789 etc. par L. M. B. Armateur, avec des cartes et des figures. *Paris*, 1789, in 8.°

Beschreibung seiner Reise nach Rio de Berbice und Surinam. *Memmingen*, 1789, in 8.°

Beschryvinge van de rivier en colonie van Berbice. *Amsterdam*, in 4.°

Neue Reise nach Cayenne etc. von G. *Leipzic*, 1795, in 8.°

Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane etc. avec des détails sur les Indiens de la Guyane et sur les Nègres, par le capitaine J. G. Stedman, traduit de l'Anglais par P. F. Henri etc. *Paris*, 1799, 3 vol. in 8.°

Collection de 44 planches gravées en taille-douce par Tardieu l'aîné, contenant des vues, des marines, des cartes géographiques, des plans, des portraits, des costumes etc. dessinées sur les lieux par l'auteur. Ibid. gr. in 4.° Trad. en Italien par le Chevalier Borghi etc. *Milan*, 1818, 4 vol. in 12.

Description abrégée de la Guyane Française, par M. Leblond, correspondant de l'Institut avec une carte dressée par M. Poirson.

Tableau de Cayenne ou de la Guyane Française, contenant des renseignemens et acts sur son climat, ses productions; les naturels du pays, les différentes ressources que l'on y trouve etc. *Paris*, 1799, in 8.°

La France équinoxiale, ou Exposé sommaire des possessions de la République Française sous l'équateur, par Mongrolle. *Paris*, 1800, in 8.°

Voyage des Missionnaires à Surinam et à Berbice, chez une nation de Nègres libres sur les bords du Surinam, par J. M. Riæner (en Allemand). *Zittau*, 1803, in 8.°

Voyage dans les forêts et les rivières de la Guyane, par Mons. Malouet. (Inséré dans les mémoires sur les Colonies publiés par le même auteur). *Paris*, 1803, Tom. III., in 8.°

Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les anthropophages, contenant la liste générale des déportés etc. etc. par Louis-Ange Pitou etc. *Paris*, 1805. 2 vol. in 8.°

fait d'esclavage, aucun exemple des atrocités, que des peuples modernes vantés pour leur civilisation, se sont permis pendant trois siècles contre une foule innombrable d'innocens, auxquels on fesait un crime de se rappeler qu'ils étaient hommes. Le tableau que fait ce voyageur de tant d'atrocités, portera l'homme doué de quelque sensibilité à bénir cette heureuse détermination, qui formera une des plus grandes époques dans les annales du genre humain. Parmi les écrivains qui, à diverses époques ont élevé la voix contre l'iniquité de la *traite des Nègres,* le capitaine Stedman doit être regardé comme un de ceux qui ont acquis le plus de droits à la reconnaissance des amis de l'humanité, rien n'étant plus propre à persuader que les faits qu'il expose. Nous rapporterons ce qu'il dit lui même de ses intentions dans l'exposé qu'il fait de la condition des Nègres à la Guyanne, comme dans la description qu'il donne de cette grande région, en annonçant son voyage. « J'ai tâché, dit-il, de disposer les diverses parties de cet ouvrage, de manière à ce que l'agrément s'y trouvât réuni avec l'instruction. Je n'y ai rien ajouté du mien: la vérité suffit à mon objet. En traçant les différens caractères d'un *Inspecteur*, d'un *Nègre marron*, d'un *planteur* et d'un *esclave*, j'ai voulu montrer, d'un côté la douceur et l'humanité, et de l'autre la tyrannie. L'historien, le naturaliste, le guerrier et le négociant aimeront peut-être à lire mon ouvrage. Je n'offre au lecteur qu'un simple récit, rédigé par un officier, qui a fait sur les lieux mêmes dont il parle l'emploi de son épée, de sa plume et de son crayon: circonstance qui n'est peut-être pas des plus communes. Quant aux cruautés inouies dont je présente en divers endroits le tableau déplorable, je me bornerai à dire qu'en les publiant, je n'ai eu d'autre motif que d'empêcher autant qu'il est en moi qu'elles ne se renouvellassent à l'avenir etc. „. M.r le Chevalier Borghi, dans la traduction qu'il a faite du voyage de Stedman en Italien, observe que, par les devoirs de son emploi, son auteur n'a pu voir qu'une petite partie de la Guyanne, qui est la colonie de Surinam. Ce jeune voyageur montre beaucoup de critique dans ses observations, et de fidélité dans ses descriptions, et il a parlé de tout, ainsi que de lui-même, avec des principes et des intentions qui supposent un rare assemblage de sensibilité, d'instruction et de franchise de caractère. Sa relation est de nature à satisfaire le physicien, le naturaliste et l'homme d'état. Le seul désir qui pourrait rester au lecteur, non sans quelque raison, serait qu'après s'être

arrêté long-tems sur un point seul d'une aussi vaste contrée, on lui donnât un aperçu rapide des autres parties. Cette considération est sans doute ce qui a déterminé le même traducteur à donner un excellent supplément sur les autres parties de la Guyanne dont Stedman ne parle point. Ce supplément traite, 1.° des autres possessions Hollandaises à la Guyanne; 2.° de deux autres parties moins connues et moins fréquentées, qui sont la Guyanne Espagnole et Portugaise; 3.° de la Guyanne Française; 4.° enfin de la littérature et de l'industrie des Nègres. Les matériaux qui ont servi à ce travail sont d'une authenticité reconnue, et disposés avec cet esprit d'ordre et de critique, qui distingue les bons écrivains.

Supplément au voyage de Stedman par le Chevalier Borghi.

Relation anonyme intitulée Le Tableau de Cayenne etc.

Après le voyage de Stedman nous citerons avec éloge l'ouvrage anonyme intitulé : *Le Tableau de Cayenne ou de la Guyanne Française*, dans lequel l'auteur donne d'abord une idée générale de la Guyanne, et traite ensuite de la Guyanne en particulier, dont il fait connaître le climat, les productions et l'histoire naturelle. Sa plume s'est en outre exercée à décrire les usages particuliers des colons, la condition des Nègres qui y ont été transportés, et les mœurs des indigènes. Le tableau qu'il fait de l'île de Cayenne est d'autant plus intéressant, qu'il a su rajeunir en quelque sorte, par des observations neuves et importantes, un sujet pour ainsi dire usé à force d'avoir été traité. Le voyage de M.r Malouet dans les forêts et sur les fleuves de la Guyanne, forme un petit volume, où l'on trouve sur la Guyanne, et particulièrement sur les *Galibi*, peuple indigène de cette contrée, des notions bien plus satisfesantes que ce qu'on en lit dans d'autres relations plus étendues. C'est, pour ainsi dire, le coup-d'œuil rapide et pénétrant d'un administrateur éclairé, d'un observateur diligent et d'un philosophe impartial. Cette relation est écrite dans un style, où la concision et la profondeur sont toujours alliées à une grande sensibilité. Celle de Pitou n'offre presque rien de neuf; et le peu de notions utiles qu'on y trouve est confondu dans une foule d'aventures, qui n'ont presque aucune importance. Elle contient néanmoins quelques anecdotes curieuses sur les déportés, qui peuvent être de quelqu'intérêt dans l'histoire de la révolution Française.

Voyage de Malouet.

Voyage de Pitou.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE LA GUYANNE.

La Guyanne, dit Stedman chap. II, a environ 1220 milles géographiques de longueur sur 680 de largeur. Elle est située entre le 8.e degré 20 minutes de longitude nord, et le 3.e degré de latitude sud, et entre le 50.e et 70.e degrés de longitude ouest du méridien de Londres, dans la partie nord-est du sud de l'Amérique. Ses limites sont le Viapary ou l'Orénoque au nord-ouest, et le Maranon ou fleuve des Amazones au sud-est : l'Océan Atlantique baigne ses côtes au nord-est, et le Negro ou fleuve noir la borne au sud-ouest. Sa configuration topographique lui donne la forme d'une île, qui sépare la Guyanne de la Nouvelle-Grénade, du Pérou et du Brésil. *Situation et confins de la Guyanne.*

Ses côtes sont partout peu élevées, et même pour la plupart si basses, que le flux de la mer les recouvre l'espace de plusieurs lieues. On n'aperçoit qu'à peu de distance ses caps ou promontoires : néanmoins les navigateurs s'en approchent sans danger, à cause de la facilité qu'ils ont d'en reconnaître le voisinage par l'élévation progressive du fond de la mer. La quantité de limon que les fleuves entraînent dans l'Océan en rend les eaux troubles à la distance de dix à douze lieues des rivages. *Côtes.*

Parmi *les terres basses*, celles où les eaux de la mer restent stagnantes se couvrent de palétuviers : les autres qui disparaissent sous les eaux douces produisent des joncs et servent de retraite aux caïmans, aux poissons et aux oiseaux de marais. Ces dernières se désignent sous le nom de savanes submergées : les savanes sèches offrent d'excellens paturages (1). Ce sol, composé de sable, de fange et de coquillages, semble être une création de la mer, qui, à chaque inondation, y laisse un dépôt, et, à l'aide des sables qu'elle amoncelle çà-et-là, élève lentement la barrière qui doit arrêter un jour ses ravages (2). Terres basses.

(1) *Bajon*, Mémoires sur Cayenne, II., pag. 7. *Pikard*, Notes on West-India, Tom. III. pag. 388 etc. *Leblond*, Description abrégée de la Guyane Française, pag. 18.

(2) *Laborde*, Journal de Physique, 1773, Tom. I. pag. 464 etc.

Terres élevées. Le sol des terres basses présente de distance en distance des hauteurs, qui semblent avoir été anciennement des îles, que les alluvions des fleuves auront insensiblement réunies au continent. Mais à quatre, et plus encore, à dix lieues de la mer, on trouve des montagnes primitives, qui sont presque toutes granitcuses, quartzeuses et schisteuses: les roches calcaires sont inconnues à la Guyanne. Les petites montagnes, qu'on rencontre ordinairement à la distance d'une ou de deux lieues de la côte, ont généralement leur direction parallèle à celle de la côte même, tandis que dans l'intérieur on ne trouve que des montagnes isolées, qui ont généralement l'aspect de pyramides ou de cônes (1). Les premières interceptent le cours des fleuves, et y donnent lieu à une infinité de cascades, dont l'élévation varie de vingt à cinquante pieds. Les plus hauts sommets des montagnes de l'intérieur ne sont pas à plus de trois cents toises au dessus du niveau de la mer (2).

Rivières. Les rivières principales, telles que l'Oyapok, le Maroni, le Surinam et l'Essequibo, ont l'embouchure large et peu profonde, comme il arrive ordinairement dans les terreins bas et mobiles. Leurs cataractes présentent rarement un aspect majestueux. On en trouve huit sur l'Oyapok dans l'espace de vingt lieues; celles du Maroni sont moins nombreuses et plus grandes, et l'Essequibo n'en a pas moins de trente-neuf dans un très-petit espace. Les mêmes accidens se rencontrent sur les autres rivières, qui sont; le Demerari, le Berbice, le large Corentin, le Sinamari, l'Apruague et l'Aruari, qui a servi de limites pendant quelques années entre les Français et les Portugais. Stedman rapporte qu'on trouve souvent dans le Maroni une petite pierre curieuse, à laquelle on a donné le nom de *Diamant du Maroni*, et qui, lorsqu'elle est polie, a beaucoup de ressemblance avec le vrai diamant: on en fait des anneaux et autres ornemens.

Climat. Quoique la Guyanne soit située sous la zône torride comme la Guinée, la chaleur y est plus supportable que sur cette partie de la côte d'Afrique, en ce qu'elle y est tempérée par des brises, tandis que les vents de terre qui soufflent continuellement en Guinée, où ils arrivent après avoir traversé des déserts de sables brûlans, y augmentent au contraire son intensité. Les vents d'est ou alizés, qui règnent généralement entre les tropiques, sont très-frais sur la côte de la Guyanne depuis les huit ou dix heures du

(1) *Bajon*, Mémoires, Tom. I. pag. 11.
(2) *Leblond*, Description abrégée, pag. 55 etc.

matin jusqu'à six heures du soir où ils cessent, après quoi on ne sent plus que le souffle d'un léger zéphir. Ces vents sont suivis d'épais brouillards et de vapeurs qui s'exhalent de la terre : ce qui rend les nuits non seulement froides, mais encore humides et malsaines dans cette contrée (1). A la Guyanne le jour ne varie jamais de plus de 40 minutes : le soleil s'y lève toujours vers 6 heures, et se couche à-peu-près à la même heure.

Saisons. L'année y est partagée en saisons du beau tems et des pluies, qu'on peut appeler l'été et l'hiver, comme celles du froid et du chaud en Europe. Il y a néanmoins à cet égard une différence bien remarquable, qui est que la Guyanne a tous les ans deux étés et deux hivers distingués l'un de l'autre par la dénomination de grand et de petit, non parce que la chaleur y soit moins sensible, ou que les pluies soient moins violentes dans ces derniers, mais parce qu'on suppose que leur durée n'est que de la moitié. Toutefois cette distinction semble plus imaginaire que réelle quant à la saison des pluies, attendu que leur retour étant subordonné à celui du soleil au zénith, où les habitans du voisinage de la ligne voient cet astre deux fois par an, et pendant le même espace de tems, il est probable que leur durée doit être identique dans les deux saisons. La différence de l'une à l'autre consiste en ce que la grande commence à Surinam souvent en octobre, au moment où le soleil traverse l'équateur pour passer dans le tropique du capricorne, et alors il règne une chaleur accablante accompagnée d'une sécheresse continuelle, jusqu'au retour de cet astre en mars. Viennent ensuite des pluies abondantes, qui tombent sans interruption jusqu'au mois de juin, où le soleil s'avance vers le tropique du cancer. A ces pluies succède une courte saison de chaleur, qui dure jusqu'au mois de juillet, où recommencent les pluies jusqu'en octobre : ce qui complète la révolution annuelle des saisons. Nous avons indiqué quelques époques dans le changement des saisons à la Guyanne ; nous observerons cependant que leur retour n'est pas tout-à-fait périodique, et qu'il varie comme en Europe. Ces variations s'annon-

(1) Le thermomètre de Réaumur, selon Bajon, tom. I[er] pag. 6, monte à Cayenne à 28 degrés dans la saison seche, et à 24 dans la saison pluvieuse M[r] Cotta, (Mémoire de Météorologie, Tom II) indique pour Surinam des termes qui sont encore plus bas, savoir ; 25 degrés 8 minutes pour le minimum, et 20 pour le terme moyen de la chaleur pendant toute l'année.

cent toujours par des éclairs et de grands tonnerres qui durent plusieurs semaines, et sont souvent funestes au bétail et même aux habitans.

Maladies. Les récits qu'on a faits sur l'insalubrité de ce climat sont exagérés. Il a les deux inconvéniens particuliers à tous les pays incultes couverts de forêts ou de marais, et de tous les pays chauds et humides (1). Les maladies dont sont atteints les Européens qui y viennent pour la première fois sont des fièvres continues. Les coupes de bois qui y ont été faites dans les derniers tems sont ce qu'il y a de plus funeste à la santé des habitans, à cause des miasmes qui s'exhalent ensuite d'un terrein composé de débris de végétaux accumulés depuis des siècles; mais on n'y court ce danger que dans les premières années. Les fièvres tierces et double-tierces, qui règnent également dans le pays, sont incommodes, mais peu dangereuses. Les épidémies y sont très-rares, et l'on y a extirpé la petite vérole.

Inondation. Les inondations de la Guyanne offrent un spectacle curieux aux yeux du voyageur. L'abondance et la continuité des pluies y font déborder au loin les rivières, et alors les forêts avec leurs labyrinthes d'arbustes et leurs guirlandes des lianes semblent flotter sur la surface des eaux. La mer y confond ses ondes salées avec les courans d'eau chargés d'un limon jaunâtre. Les poissons de mer, les oiseaux acquatiques et les caïmans se répandent partout: les quadrupèdes sont obligés de se chercher d'autres retraites; et l'on voit d'énormes lézards, les aguti et les pecurs sortis de leurs tanières submergées, perchés sur la cime des arbres à côté des singes qui font mille cabrioles. L'Indien qui voyage dans son canot au milieu de ce nouveau cahos, trouve à peine quelque coin où il puisse se reposer.

Végétation.

Arbres à fruit. Le sol de la Guyanne produit des fruits toute l'année; mais les arbres qui en portent continuellement n'en donnent en abondance qu'en certains tems, qui semblent être l'époque de la récolte: tels sont les orangers, les citronniers, les poiriers, le *laurus persea* (2), la sapotille, le melon corossol et diverses autres

(1) *Leblond*, Traité de la fièvre jaune, pag. 221 etc.

(2) Le fruit du *laurus persea*, dit Stedman, Tom. II., pag. 74, traduction Italienne, est gros, et à mon avis le plus savoureux de tous ceux qu'il y ait dans la colonie, et peut-être dans le monde entier. L'intérieur

espèces d'arbres ou de plantes, qui ne fructifient que quand on les cultive. Les arbres qui croissent spontanément dans les forêts ne portent de fruit qu'une fois l'an, et pour la plupart dans les mois qui répondent au printems d'Europe, comme le palmier, *le mari-tembour*, le prunier *mombain* et autres. Parmi les arbres fruitiers transportés d'Europe il n'y en a que trois qui ont réussi, savoir; la vigne, dont le raisin moisit dans le tems des pluies, et est mangé en été par les insectes, l'oranger, et surtout le figuier. Les arbres à fruit des Indes orientales, tels que le manglier et le jambosier y réussissent beaucoup mieux. Avant l'arrivée des Européens, la Guyanne possédait trois espèces de cafiers, la *cofféa Guyanensis*, la *paniculata* et *l'occidentalis*; mais on y a introduit dans la suite le cafier d'Arabie. On y a transporté aussi le cannelier, le giroflier et le muscadier qui y prospèrent; il s'y trouve plusieurs sortes de poivriers (1), et le cacao croît spontanément au levant de l'Oyapok. L'indigo et la vanille y sont indigènes; et parmi les plantes alimentaires le manioc amer et le ca-manioc (2) tiennent le premier rang: les ignames, les patates, les tayoves et deux espèces de millet y fournissent également une nourriture abondante.

Arbres à drogues.

Plantes médicinales.

La Guyanne a donné à la médecine la *quassia* qui est la racine d'un arbuste: cette racine précieuse a la propriété de fortifier l'estomac et de rendre l'appétit; elle réunit en outre à cette qualité celle d'être un excellent fébrifuge (3). M.r le Comte Castiglioni

en est jaune, et l'amande est enveloppée d'une pellicule comme la chataigne. La chair en est si nutritive et si saine, qu'on l'appelle quelquefois *moelle végétale*, et on la mange avec du sel et du poivre. On peut la comparer à la pêche, car elle se fond comme elle dans la bouche; elle est cependant moins douce, mais aussi beaucoup plus délicate. Ce *laurus* est un arbre qui a plus de 40 pieds de hauteur, et beaucoup de ressemblance avec le noyer.

(1) *Aublet*, Plantes de la Guyanne, Tom. I. pag. 21.

(2) *Bajon*, Vol. I Mémoire XV.; mais *Aublet*, Tom. II. Mémoire III. distingue cinq sous-espèces de manioc propre ou vénéneux.

(3) Schleger, Tromsdorff, Paarmann et Murray ont parlé de l'efficacité médicinale de la *quassia*, et les trois premiers en particulier en ont fait l'analyse chimique. Toutes ses parties, telles que l'écorce, le bois, les feuilles, les fleurs sont d'un amer piquant, dont n'approche presqu'aucune des drogues connues jusqu'à présent. Mais l'écorce de la racine, les fleurs et les semences sont les parties où l'amertume des plantes réside par excellence:

nous a donné dans son *Istoria delle piante forestiere più importanti* une description exacte de cet arbuste, qui est remarquable par la multiplicité de ses fleurs, par la variété des couleurs de ses feuilles, et qui pourrait être d'un grand ornement dans les jardins (1). Stedman a eu la satisfaction de voir le fameux *Graman-Quacy*, qui découvrit en 1730 cette racine salutaire, à laquelle on donna son nom (*legno di quassia*, ou *quacy*). Cet Africain, né sur la côte de Guinée, se présenta à Stedman avec le bel habit et la médaille d'or dont le Prince d'Orange lui fit présent. Stedman l'a représenté avec sa tête chauve et son habillement écarlate et bleu, galonné en or, tel qu'on le voit ici à la planche 59, ayant à côté de lui l'arbuste dont il s'agit, qui est parfaitement conforme à l'image qu'en a donnée M.r Castiglioni dans son ouvrage. La Guyanne a encore plusieurs autres végétaux d'où l'on extrait des sucs amers et astringens, qui sont d'une grande utilité en médecine, comme le *dolichos pruriens*, la mammola ytonbu espèce d'ipécacuana, la noix d'huile de castor, le *costus* arabique, et la potalea amère : on en trouvera les noms dans le Mémoire de M.rs Bajou et Aublet. Parmi les gommes et les résines, le baume de *capahu* ou *capivi* mérite d'être cité. M.r Leblond, médecin, a cherché vainement le quinquina dans cette contrée et jusques sur les montagnes de l'intérieur. Ce végétal n'a pu traverser les plaines basses, qui entourent et isolent le plateau de la Guyanne.

Poisons. Mais les forêts de la Guyanne récèlent à côté de ces trésors les plus terribles poisons. La *duncana* est une arbuste qui tue aussitôt l'animal qui en a mangé : on prétend même que la nature n'a point appris aux animaux à s'abstenir de cette plante fatale (2). Les effets du poison végétal appelé *wurara* sont tels, selon Stedman, qu'un enfant mourut subitement pour avoir sucé le lait de sa

(1) Voy. le Tom. III. pag. 181, et la description historique et géographique de Surinam du doct. *Firmin*.

(2) La plupart des moutons (dit Stedman, Tom. II. pag. 106, traduction Italienne) furent malheureusement empoisonnés, pour avoir mangé d'une plante appelée par les Négres *duncana*. Je regrette de ne pas avoir examiné cette plante plus attentivement. Voici tout ce que j'en peux dire. C'est un arbuste qui a de larges feuilles vertes; il croît spontanément dans les lieux bas et marécageux, et cause aussitôt la mort à l'animal qui en a mangé. Aussi les esclaves ont-ils grand soin de l'arracher des pâturages, attendu que les bœufs et les moutons en sont, dit-on, très-avides, malgré sa funeste qualité etc.



Bramati f.

mère un instant après qu'elle fut blessée d'une flèche trempée dans ce poison.

Arbres des forêts.

Parmi les arbres des forêts de la Guyanne il en est de mous et de spongieux, comme le bananier et le palétuvier, dont on ne se sert que pour allumer le feu; d'autres sont extrêmement durs, incorruptibles et susceptibles de prendre le plus beau luisant, mais ils ont l'inconvénient de résister à la scie et autres instrumens tranchans: tels sont l'uatapa, le balata et l'angelin. Quelques autres, d'une espèce qui approche de celle de ces derniers, donnent plus de prise à ces instrumens: on distingue dans ce nombre le *férole* appelé aussi bois sérique; la *licaria* qui, lorsqu'elle est encore tendre, s'appelle vulgairement bois de rose, et à laquelle les colons, quand elle est vieille, donnent faussement le nom de sassafras, comme si c'était un autre arbre (1); deux espèces d'*icica*, qu'on honore du titre de cèdre noir et blanc; le bagassier, le curi-mari et l'acajou. Les forêts de la Guyanne offrent un aspect imposant et varié: le majestueux *panax monototoni*, la *bigonia copaia* et le norant s'élèvent jusqu'à quatre-vingt et cent pieds de hauteur: le faramier, l'urrata et le mayepo exhalent au loin une odeur balsamique. Les lianes et les arbustes rampans forment l'embellissement des forêts, et les rendent souvent impénétrables. Le murucu ou le malani enlacent de leurs fibres sarmenteuses les troncs et les branches des arbres: l'urupari et le ruhamon, l'un avec ses épines crochues, et l'autre avec ses vrilles, grimpent jusqu'à la cime des arbres les plus élevés. Certains arbres sont chargés de bouquets de fleurs qui pendent en grappes, et cachent presqu'entièrement les feuilles sous ces ornemens étrangers (2). On pourrait citer encore un grand nombre d'autres arbres utiles et curieux, tels que la simira, qui donne une belle teinture rouge; le cotonnier sauvage, qui a quelquefois douze pieds de circonférence, et dont on fait de grands canots; le patavua, qui forme un grand parasol, et peut servir de toit à une cabane contenant vingt-cinq personnes; et le vuay, dont les grandes feuilles sont employées à couvrir les habitations, et résistent plusieurs années aux injures du tems.

Lianes.

Quadrupèdes. Jaguar.

Les quadrupèdes de la Guyanne ne diffèrent point de ceux du Paraguay et du Brésil. Le jaguar, dit Stedman (3), que quelques

(1) *Aublet*, Tom. II., à l'article *licaria*.
(2) *Aublet*, Tom. I. pag. 172.
(3) Tom. II. pag. 263, traduction Italienne.

auteurs représentent comme un animal faible, nullement à craindre et de la grosseur d'un levrier, est au contraire très-fort, dangereux et féroce: sa longueur depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue est quelquefois de six pieds: il est de couleur orange-foncé, et a le ventre blanc et le dos rayé de bandes noires longitudinales; il ressemble pour la forme à un tigre d'Afrique, et dévore un mouton ou une chèvre aussi facilement qu'un chat mange une souris. Les chevaux mêmes et les vaches ne sont point à l'abri de sa fureur: souvent il les attaque dans les plantations; et leur poids ne lui permettant pas de les traîner dans sa retraite, il les déchire et les met en pièces, dans la seule vue de boire leur sang dont il est toujours altéré. Le second animal du même genre est le cuguar, appelé à Surinam le *tigre-roux*; il est moins gros que le jaguar, n'est pas plus agile, et a la même férocité. Sa peau est d'un roux brun: sa poitrine et son ventre sont d'un blanc pâle; il a le poil long et non tacheté, la tête petite avec les yeux saillans et étincelans, les dents larges, le corps fluet, les jambes longues, et les pieds armés de griffes terribles et blanchâtres. Un troisième animal du même genre et de la plus grande beauté c'est le chat-tigre, qui est de la taille d'un gros chat; son poil, qui est très-fin, est d'un beau jaune marqueté de petites taches noires à leur contour, et l'on fait beaucoup de cas de sa peau: du reste il n'est pas moins féroce et altéré de sang que les deux précédens. Selon Stedman le petit jaguar, qui est d'une couleur noirâtre avec des taches encore plus noires, serait un quatrième animal de la même espèce; mais cette opinion est contraire à celle où sont aujourd'hui tous les naturalistes, que le grand et le petit jaguar ne sont qu'un même animal. Les ours fourmiquiers passent pour être les plus grands quadrupèdes après le tapir: les deux espèces les plus connues sont le *tamuanda* et le *tamanoir*: ce dernier a quelquefois huit pieds de long depuis la tête jusqu'à la queue; il se défend contre le jaguar, et s'il parvient à le serrer dans ses griffes il ne le quitte que mort. Le chien grachivore ne vit que le long des rivages de la mer, et se sert de ses pattes presqu'aussi adroitement que l'homme de ses mains pour tirer les crabes de leurs trous. Parmi les nombreuses familles de singes, on distingue le cujata, qui s'accroche aux branches des arbres avec sa longue queue; le joli petit *sakiwinscki*, appelé *tamarin* par quelques Français; le doux et aimable *kisi-kisi*, et plusieurs autres dont il serait trop long de faire l'énumération.

Cuguar. *Chat-tigre.* *Singes etc.*

Quelques naturalistes prétendent que l'*orang-outang* se trouve à la Guyanne, mais on n'en a pas la certitude. Des trois espèces de cerfs qu'on y voit le cariacu est celui qui, par sa taille et sa forme, approche le plus du chevreuil d'Europe. L'agouti est, de tous les animaux qu'on prend à la chasse, le plus commun, et celui dont la chair est la meilleure, quoiqu'on lui préfère pourtantcelle du paca. Le cabiai (1) habite au bord des fleuves et des lacs, et a des soies et des défenses comme le cochon; mais il est, ainsi que l'agouti et le paca, de l'espèce du cavia. Le tajasou ou cochon des bois, animal qui diffère considérablement de notre cochon, va par troupes nombreuses. Il passe, sans crainte, à travers les cours et les jardins, et passerait de même à travers les rangs d'une armée.

Ecureuils.

Les écureuils, d'après ce qu'en a dit Brancroft, ne diffèrent pas sensiblement de ceux d'Europe. Les *viverres* sont en grand nombre et très-incommodes. Le coati, qui a quelquefois deux pieds de long, emporte sans peine les oies et les dindes. Le grison, *viverra vittata*, appelé *crabbodago* à Surinam, est d'un naturel si féroce, que, sans y être excité par la faim, il met à mort tous les animaux qu'il rencontre et qu'il peut attraper. La Guyanne possède plusieurs espèces de tatous et de didelphes. Stedman nie l'existence du fameux *didelphus aeneas*, qui, lorsqu'il est menacé, emporte, dit-on, ses petits sur son dos. Parmi les chauves-souris on redoute le vampire de la Guyanne, qui a quelquefois deux à trois pieds d'envergure. Le *vespertilio lepturus*, dont Schré ber a donné la description et l'image, ne s'est point trouvé jusqu'à présent aux environs de Surinam.

Reptiles. Le boa ou aboma.

Le serpent *boa* de Linné, appelé *aboma* à Surinam (2), parvient jusqu'à quarante pieds de long, et en a plus de quatre de tour lorsqu'il a pris tout son accroissement; il est entièrement couvert d'écailles, dont quelques-unes ont la forme d'un schelling. Il a sous le ventre des espèces d'ergots très-aigus, semblables aux éperons d'un coq, et s'en sert pour étreindre sa proie. Il est amphibie et aime les terres basses et marécageuses, où il se tapit roulé en cercle sous des débris de plantes, de feuilles et de lichens; il se cache ainsi pour surprendre son ennemi, qu'il ne peut poursuivre à cause de sa grosseur énorme. Lorsqu'il est affamé il dévore tous les animaux qu'il peut saisir, sangliers, cerfs ou tigres. Pour cela il en-

(1) *Stedman*, Tom. III. pag. 97, traduction Italienne.
(2) Idem. Vol. I. pag. 202, édit. cit.

veloppe sa proie de manière à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper; il lui brise les os avec une force irrésistible, et la couvre d'une bave ou espèce de mucus, pour la rendre plus glissante et l'avaler plus facilement. L'animal introduit de cette manière dans son corps en grossit le volume, au point de lui empêcher ensuite de se mouvoir. Quelques Nègres en ont été dévorés: on dit néanmoins que sa morsure n'est pas venimeuse; et l'on croit même qu'il ne mord que quand il est pressé par la faim. Stedman accompagné de quelques Nègres blessa mortellement un jeune *aboma*, qui avait environ 22 pieds de long. Tandis que le serpent s'agitait et se repliait de mille manières, un des Nègres prit une corde, et y ayant fait un nœud coulant il la lui jeta adroitement autour du cou; puis ayant pris l'autre bout de cette corde, il grimpa sur un arbre, la passa entre deux branches et la jeta aux autres Nègres, qui dressèrent le serpent en l'air. Alors le premier, tenant un couteau pointu entre les dents, s'élança d'un saut sur le monstre qui ne cessait pas de se débattre. Il commença par lui détacher la peau autour du cou, et la lui enleva ainsi successivement en descendant jusqu'à l'autre extrémité du corps. Voyez la planche ci-dessus. Outre la peau, on retira du corps de l'animal plus de seize pintes d'une graisse, ou plutôt d'une huile très-limpide et très-fine, dont il s'était perdu une quantité peut-être encore plus considérable. Stedman fit présent de cette huile aux chirurgiens de *Dévils-Harwar* qui lui en firent leurs remercimens, attendu qu'elle est un remède efficace pour les blessures et surtout pour les contusions. Le serpent se démenait encore après avoir été écorché et vidé: les Nègres le coupèrent en morceaux pour s'en régaler; l'ayant accommodé à leur manière ils trouvèrent ce mets exquis, et regrettèrent de n'avoir pu déterminer Stedman à en goûter.

Le crotale et le grage.

Les serpens venimeux les plus connus à la Guyanne sont le crotale ou serpent à sonnettes, et celui qu'on appelle grage. Le crotale a huit à neuf pieds de long; il est très-gros vers le milieu du corps, et va en diminuant vers le cou et la queue; sa tête large et plate est d'une affreuse difformité. On lui voit près de la gueule deux narines très-ouvertes, et au dessus des yeux une protubérance d'un noir extrêmement luisant. De l'extrémité de sa queue ressortent plusieurs écailles d'une espèce de corne mince, qui sont extrêmement dures et adhérentes les unes aux autres, que l'animal agite lorsqu'il est irrité, et qui rendent un son semblable à celui

60



Fumagalli F.

d'une sonnette, d'où il a pris sa dénomination. Il est de couleur orange foncé mêlé d'un brun obscur avec des raies noires, qui sont très-visibles sur la tête: son ventre est cendré et couvert d'écailles transversales, et son poison est regardé comme mortel, ou au moins comme très-dangereux dans toute l'Amérique. Le serpent appelé *grage* se trouve dans les forêts de l'intérieur et est encore plus à craindre: son poison n'est pas aussi actif, mais la courbure et la disposition particulière de ses dents incisives font redouter sa morsure (1).

Oiseaux.

On trouve à la Guyanne la plupart des oiseaux indigènes et particuliers au nouveau continent. Il y en a trois qui ressemblent extérieurement au faisan, dont l'un, appelé le *paraqua*, a le cri très-fort. Ce pays fourmille de crapauds, de lézards et de caïmans. Parmi les poissons d'eau douce le *pacou* et l'*aymara* fournissent au voyageur un met exquis (2). Le *warapper* se prend entre les arbres où il va s'engraisser pendant l'inondation; on l'y trouve embarrassé dans les branchages lorsque les eaux ont baissé (3).

Aborigènes.

Stedman divise en castes ou en tribus les peuplades de naturels les plus connues de la Guyanne, qui sont; les Caraïbes, les Accawaus, les Worrows, les Arrowaks, les Taiiras et les Pinnacotans. Ces Indiens ont la couleur du bronze: Voyez la planche 60. Ils ne sont ni grands, ni vigoureux; mais ils ont le corps droit, et jouissent généralement d'une bonne santé. Leur physionomie annonce la bonté et le contentement. Ils ont les traits réguliers et bien faits, les lèvres minces, les dents blanches, et les yeux noirs mais petits. Ils aiment beaucoup la propreté, et se baignent deux ou trois fois par jour dans les rivières ou dans la mer. Les individus des deux sexes se rasent entièrement, excepté la tête. Leur chevelure est épaisse, d'un noir luisant, et ne blanchit jamais. Les hommes ne deviennent jamais chauves et portent les cheveux courts; mais les femmes se les laissent croître jusqu'à moitié du dos.

Leurs qualités physiques.

Ils se peignent le corps.

Ils sont néanmoins dans l'usage les uns et les autres de se barbouiller avec l'*arnotta* ou le *roucou*, auquel ils donnent le nom de *cossowy*, et les Hollandais celui d'*Orléans*. La semence de l'*arnotta*, bien macérée dans le suc de limon, et mêlée avec de l'eau et de la gom-

(1) *Bajon*, Mémoires, Tom. I. pag. 345.
(2) *Leblond*, Description abrégée, pag. 56.
(3) *Albert de Sack*, Narrative of a voyage to Surinam. *London*, 1808.

me de l'arbre *mawna* ou avec de l'huile de castor, forme une teinture de couleur écarlate, avec laquelle les Indiens se peignent tout le corps, (les hommes s'en teignent aussi les cheveux): ce qui donne à leur peau la couleur d'une écrevisse cuite. Ils se frottent en outre avec du *caraba*, ou huile d'écrevisse de mer; et il faut convenir que cette opération ne peut être que très-salutaire pour des hommes qui sont presque toujours nus sous un climat ardent, par l'avantage qu'elle a de ramollir la peau, d'empêcher une transpiration trop abondante, et de les préserver en partie de la morsure des insectes qui les tourmentent. Ces Indiens emploient encore au même usage un bleu purpurin trés-foncé, qu'ils appellent *tapowripa*, mais uniquement lorsqu'ils veulent se peindre le corps avec élégance: la couleur de cette substance reste imprimée neuf jours sur leur peau. Ils l'expriment du suc d'un petit fruit semblable à une pomme de l'arbre appelé par eux *tawna*, qu'ils font macérer dans l'eau. Ils en font usage pour se tracer sur tout leur corps, sans en excepter le visage, des espèces d'hiéroglyphes, comme on le voit à la même planche; et cette teinture est tellement mordante, qu'elle ne s'efface qu'au bout de huit jours.

Habillement. L'habillement de ces sauvages consiste uniquement en une bande de toile de coton noire ou céleste, dont les hommes s'enveloppent les reins, après l'avoir fait passer entre leurs cuisses; et comme elle est très-longue, ils en rejettent le bout sur leurs épaules, ou le laissent traîner à terre. Au lieu de cette bande, les femmes portent une espèce de tablier de toile aussi de coton, orné de grains de verre qu'elles appellent *queiou*. Ce tablier, qui a un pied de large et huit pouces de long, est garni de franges, et attaché avec de cordons de coton: la petitesse de ces dimensoins empêche qu'il ne remplisse parfaitement l'objet auquel il est destiné. Plusieurs femmes portent en outre une ceinture de cheveux, à laquelle elles attachent par devant et par derrière une large bande carrée de toile noire de coton, mais plus légère et sans queue. Dans l'intérieur du pays, beaucoup d'Indiens vont absolument nus. La seule

Parure des femmes. parure que recherchent les femmes est de se faire passer dans de petits trous, qu'elles se pratiquent à la lèvre inférieure, des épines, ou des épingles, quand elles peuvent en avoir, dont la pointe leur tombe sur le menton. Elles se font également aux oreilles des trous, dans lesquels elles introduisent des morceaux de liège, ou d'un autre bois léger. Quelques autres se percent les joues ou le

cartilage du nez, et font passer des plumes dans les trous. Un autre ornement extrêmement bizarre est celui qu'on met aux jeunes filles de l'âge de 10 à 12 ans, qui consiste en une espèce de jarretière de coton, dont on leur serre la jambe au dessous du genou et à la cheville du pied, et qui ne se levant jamais leur fait goufler prodigieusement le mollet lorsqu'elles ont atteint l'âge de puberté, et leur donne un air grotesque. Elles ont ordinairement des ceintures et des bracelets, composés de baies de diverses couleurs, de côquillages et de dents de poisson, qu'elles portent au cou, aux bras, sur les épaules, et souvent même au dessous du coude. Les ornemens dont se parent les hommes consistent en guirlandes de plumes de diverses couleurs, ou en une espèce de bandoulière faite de dents de tigre ou de sanglier, qu'ils portent comme un trophée de leur valeur et de leur intrépidité. Les chefs de famille se font quelquefois une espèce de vêtement de la peau du premier de ces animaux, qui s'agraffe avec une plaque d'argent en forme de croissant. On voit plusieurs de ces Indiens qui se sont enchassé dans le cartilage du nez des morceaux de ce même métal, et quelquefois une pierre de couleur verte ou jaune. *Parure des hommes.*

Ces tribus vivent toutes dans les forêts, le long des fleuves ou sur les rivages de la mer, et habitent dans des huttes éparses ou qui forment de petits villages. Ces huttes, qui s'appellent *carbets*, sont couvertes en feuilles de *rattans*, ou en osier, qu'on nomme *tas* dans la colonie, et dont les jets croissent par touffes dans les lieux marécageux. On emploie plus communément encore à cet usage des *troulies*, espèce de feuilles, qui prennent une direction divergente dès la racine de l'arbre, et n'ont pas moins de 20 à 24 pieds de long sur deux ou trois de large; cette couverture garantit à merveille des intempéries de l'air, et dure plusieurs années. Ces sauvages n'ont que des ustensiles fort simples, mais qui suffisent à leurs besoins: ce sont diverses pièces de poterie en terre noire, qu'ils fabriquent eux-mêmes, quelques paniers, une pierre à moudre qu'ils appellent *matta*, un autre semblable pour la cuisson de leur pain de *cassave*, une sorte d'éventail pour souffler leur feu, un siège en bois, un van, une espèce de pressoir pour extraire la partie aqueuse de la *cassave*, et enfin un lit suspendu ou hamac dans lequel ils couchent. Voyez les planches 67, 68 et 69. Ils achètent maintenant des Européens des hâches et des couteaux, qu'ils portent à leur ceinture. Chaque famille a son canot, dans lequel elle transporte tout ce qu'elle a lorsqu'elle voyage par eau. *Habitations.* *Ustensiles.*

Culture. Les seuls végétaux que cultivent ces peuples sont la *dioscorea sativa*, le petit palmier, le *figuier d'Adam* et surtout le manioc dont ils extraient la cassave. Ce dernier végétal est un arbuste noueux d'une couleur tirant sur le gris foncé, qui croît à la hauteur d'environ trois pieds. Cet arbuste est de deux espèces, qui se distinguent par l'épithète de *douce* et d'*amère*. La racine en est farineuse, d'une saveur douce, et est la seule bonne à manger: du reste il ressemble beaucoup pour la couleur, la forme et la grosseur au panais d'Europe. Le manioc doux, cuit sous la cendre chaude comme les herbages, et mangé avec du beure, est un aliment sain, agréable, et qui a le goût de la chataigne. Mais le manioc amer, lorsqu'il est cru, est un poison dangereux pour l'homme comme pour les animaux; et pourtant, chose qui paraitra bien étrange, lorsqu'il a subi l'action du feu, il devient une nourriture salutaire, et sert de pain aux Européens comme aux indigènes et aux Nègres.

Manioc.

Manière de preparer la cassave. Voici comment se prépare la cassave. On commence par racler ou broyer la racine de la *matta*, ensuite l'on met cette raclure sous une presse pour en séparer le suc de la substance farineuse. Cette presse est une espèce de tube fait de *warrimbo* ou d'osier. Après l'avoir rempli de cassave on le suspend à un arbre, et l'on attache au bas un gros morceau de bois, dont le poids l'alonge et comprime de cette manière la substance renfermée dans le tissu de jonc, d'où s'échappe la partie liquide. Voyez la planche 69. Cette opération finie, on donne à la partie farineuse la forme d'un gâteau, qu'on fait cuire sur une pierre chaude jusqu'à ce qu'elle devienne noire et forme une croute: cet aliment quoiqu'un peu insipide, a un goût excellent et peut se conserver six mois. Les esclaves, dans les plantations, ont la précaution de jeter l'eau extraite de cette racine: car si les bestiaux ou la volaille venaient à la boire, elles les ferait enfler aussitôt, et ils périraient dans des convulsions cruelles. Cependant la même eau bouillie avec de la viande et du poivre sert à faire une bonne soupe.

Autres alimens. Ces Indiens font encore leur nourriture de noix d'*acajou*, dont l'amande semblable à un rognon d'agneau, est extrêmement délicate. Ils mangent aussi des tortues de terre et de mer, ainsi que des écrevisses de mer qu'ils trouvent en quantité dans la fange pendant le reflux. Mais la substance dont ils sont le plus avides est l'*iguana*, ou le lezard *wayamaca*. Tous leurs mets sont tellement assaisonnés de poivre de Cayenne, qu'un Européen ne pourrait en

goûter. Ils consument peu de sel, et font sécher leurs viandes à la fumée, pour empêcher qu'elles ne se gâtent.

Boissons.

Ces Indiens ont plusieurs boissons et entr'autres une qu'ils font avec le suc du fruit qu'ils appellent *comu*: ce fruit est la production d'un petit palmier, dont la semence est renfermée dans des baies d'un bleu pourpré, qui ressemblent à des grappes de raisin, et dont la chair est légèrement adhérente à un noyau dur et rond. On fait macérer et fondre ces baies dans l'eau bouillante, où les personnes aisées mettent du sucre et de la cannelle, et l'on a une boisson qui a tout le goût du chocolat. Le *pivarry* est une autre boisson, qui se fait avec du pain de cassave mâché par les femmes, et fermenté dans l'eau; elle a le goût de la bierre douce et peut enivrer. On fait encore une boisson appelée *chiaccar* avec le pain de blé turc dont on ôte la mie, et qu'on fait ensuite macérer dans l'eau, jusqu'à ce que ce mélange fermente comme le précédent. Le *cassiryy* est une autre boisson dont l'usage est très-commun, et qui se fait avec des ignames, de la cassave, des oranges acides et du sucre, le tout bien macéré et fermenté dans l'eau. Il est à observer que toutes ces boissons sont enivrantes lorsqu'on en fait un usage immodéré.

Occupations des hommes.

Chasse.

Les hommes font leur principale occupation de la chasse et de la pêche, et y sont extrêmement habiles. Ils se servent pour la chasse d'arcs et de flèches qu'ils font eux-mêmes, et ils en ont de diverses sortes, selon les différentes espèces de gibier. Leur arc, qui est d'un bois compact et fort dur, a cinq à six pieds de long, et ils lui donnent un beau poli à l'aide d'une pierre. Cet arc est tendu avec une corde composée des fibres d'une plante soyeuse, et la poignée en est recouverte en coton. Leurs flèches en général sont faites d'une espèce de jonc fort et droit, au bout duquel ils fixent une espèce de petit balancier, de la longueur d'un pied, pour le tenir en équilibre. Ces flèches sont armées d'une pointe d'acier ou d'un os de poisson, toujours dentelé, et ont ordinairement quatre pieds de long. Il en est plusieurs qui, au lieu de pointe, se terminent par un bouton de la grosseur d'une chataigne. Ces dernières s'emploient contre les perroquets et les petits singes qu'on ne veut qu'étourdir, pour les avoir vivans et les envoyer à Parmaribo. Quelques-unes de ces flèches ont la forme d'un trident, et sont armées de trois ou de cinq pointes: on s'en sert pour tuer le poisson. Ces Indiens en tiennent aussi un petit nombre, qu'ils trempent dans

Leurs flèches.

le poison appelé *wurara* (1), dont l'effet est aussi prompt que terrible. Lorsqu'ils ne sont pas surs de leur coup, ils se servent d'une autre espèce de flèche, très-mince, qui n'a pas plus de 10 à 12 pouces de long, et est faite d'une écorce de palmier extrêmement dure. Au lieu d'être garnie de plumes, ils y adaptent un petit flocon de coton, capable de remplir un tube de jonc de six pieds de long. Lorsqu'ils ont introduit cette flèche dans le tube, ils y soufflent par l'autre bout, et lancent ainsi cet instrument de mort à la distance de 40 pas, et d'une manière à ne jamais manquer leur coup.

Massues. Outre ces armes les Indiens ont encore une massue appelée *aputu*, qui est faite d'un bois très-pesant; elle a dix-huit pouces de longueur; elle est plate et carrée aux deux bouts, mais beaucoup plus pesante à l'un qu'à l'autre. Le milieu en est plus mince, et garni de fils de coton qui la rendent plus maniable; elle a une espèce de garde qui en recouvre la poignée. Un seul coup de cette massue, dans laquelle est encastrée une pierre aiguë, brise le crâne d'un homme. Souvent l'Indien grave dessus des figures emblématiques et le nombre des ennemis qu'il a tués. Pour fixer cette pierre d'une manière plus solide, il l'encastre dans l'arbre tandis qu'il est encore sur pied; elle s'identifie pour ainsi dire avec lui à mesure qu'il croît, au point qu'il ne serait plus possible de l'en arracher.

Pêche. La manière dont pêchent ces Indiens est de former des batardeaux à l'entrée des criques, et aux endroits où les eaux de la mer sont basses. Ils tuent le poisson avec leurs flèches à trois pointes, ou jetent dans l'eau des racines d'*hiary* appelé à Surinam *tringy-ouao* ou *konamy*: cette racine engourdit le poisson, et le fait flotter sur l'eau, où on le prend ensuite à la main.

Guerres. Ces sauvages, quoique paisibles, ne laissent pas que de se faire la guerre, et uniquement pour avoir des prisonniers. Mais le plus souvent ils y sont provoqués par les Européens, qui cherchent ainsi à se procurer des esclaves, dont le secours leur est néanmoins de peu d'utilité et de durée, car on ne peut les accoutumer au travail, et s'ils sont maltraités ils refusent toute espèce de nourriture, et finissent par mourir de langueur et de désespoir. Ces Indiens font leurs

(1) Voyez, au sujet de ce poison, ce que disent *La-Condamine*, le docteur Brancfort, et surtout Felix Fontana dans leurs ouvrages.

attaques de nuit; ils entourent les villages pendant que les habitans sont endormis, font prisonniers les femmes et les enfans des deux sexes, tuent les hommes à coups de flèches, et leur brisent le crâne avec leur massue. Ils leur enlèvent ensuite leur chevelure, qu'ils emportent chez eux en triomphe. Leur principale arme offensive est la flèche dentelée; ils atteignent et tuent un homme à plus de 60 pas de distance. Lorsqu'ils entrent en guerre, ils élisent un général auquel ils donnent le nom d'*ouill*.

L'occupation des femmes est de planter du manioc, des bananes, des igoames et autres racines. Ce sont encore elles qui font le manger, et qui fabriquent leur poterie, leurs hamacs, leurs bracelets et leurs paniers: ce dernier ustensile est d'une construction très-ingénieuse; il est composé d'un double tissu d'osier de diverses couleurs, et doublé de manière que l'humidité ne peut point y pénétrer. Leurs hamacs sont également tissés; et ce travail, qui ne diffère pas de celui d'un bas fait au métier, exige beaucoup de tems et de peine; ils donnent ensuite à ces lits, lorsqu'ils sont faits, la couleur qui leur plait le plus. *Occupations des femmes.*

« Qu'il me soit permis, dit Stedman (1), de dire heureux les Indiens de la Guyanne, dont la morale et la tranquillité n'ont pas été altérées par les vices des Européens, et dont les erreurs sont simplement celles de l'ignorance primitive, et ne dérivent point de l'état d'une prétendue civilisation, ou d'une religion qui s'est étrangement écartée de ses vrais principes. Sans doute ce serait une entreprise fort louable, que de chercher à enseigner des maximes émanées de la divinité même à des hommes d'une âme aussi pure et aussi digne d'être éclairée; mais je doute, et non sans raison, que l'apôtre le plus zélé pût obtenir en cela beaucoup de succès, tant que la conduite des Missionnaires et des frères *Moraves* établis chez les Indiens des rives de la Sarameca, où ils travaillent à la conversion de ces mêmes Indiens et des Nègres, sera en opposition directe avec leurs préceptes (2) ». *Religion et gouvernement.*

(1) Tom. II. chap. XVI. pag. 176 etc. édition Italienne.

(2) Ces réflexions ont rappelé à Stedman la réponse d'un Indien au sermon prononcé par un prédicateur Suédois, à l'occasion de la conclusion d'un traité de paix à Covestogue, dont voici la substance. « Eh quoi! croyez-vous sérieuseusement que nos ancêtres et nous, sommes tous, comme vous l'assurez, condamnés à souffrir éternellement dans un autre monde, parce que nous n'avons pas eu connaissance de votre nouvelle

Leur Dieu. Tous les Indiens de la Guyanne croient en un Dieu, qu'ils regardent comme l'auteur suprême de tout bien, et auquel ils ne supposent point l'intention de leur faire le moindre mal. Ils adorent néanmoins un Dieu malfesant, dans la vue d'écarter d'eux les peines dont il peut les affliger; ils l'appellent *yawahu*, et croient que la douleur, les infirmités, les blessures et la mort viennent de lui. Partout où meurt un Indien, toute sa famille change aussitôt de séjour, pour se soustraire à l'influence de la fatalité.

Gouvernement des vieillards. Ces Indiens sont des peuples parfaitement libres, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent point de partage de terres, et qu'ils n'ont d'autre gouvernement que celui de leurs vieillards, qui sont à la fois leurs capitaines, leurs prêtres et leurs médecins. Ces vieillards, pour lesquels ils ont la plus grande vénération, sont appelés *peii* ou *pagayers*, et ils jouissent, comme chez plusieurs nations policées, de divers avantages dans leur tribu.

Mariages etc. La polygamie est en usage chez ces peuples, et l'homme y a le droit de prendre autant de femmes qu'il peut en entretenir. La plupart cependant n'en ont qu'une seule, dont le mari est tellement jaloux, qu'il la tue irrémissiblement à la première preuve qu'il a de son infidélité. Les Indiennes entrent en puberté avant l'âge de douze ans, et quelquefois encore elles sont plus précoces. Elles se marient à cette époque. Toutes les obligations de l'époux se bornent à faire présent à la jeune fille d'une certaine quantité de gibier et de poisson, qui soit le fruit de sa chasse et de sa pêche : en cas qu'elle l'accepte, il lui demande si elle veut être son épouse. Si elle répond affirmativement, on fait aussitôt les dispositions nécessaires, et lorsque le ménage est monté, on célèbre les noces dans un banquet où tous les convives finissent par s'enivrer. Les femmes enceintes accouchent d'elles-mêmes sans le secours de personne, et le même jour elles vaquent aux soins domestiques, et servent leurs maris comme à l'ordinaire. Dans cette circonstance, chose qui paraîtra invraisemblable et même risible, et qui est pourtant un fait

et mystérieuse doctrine? Nous ne sommes donc pas l'ouvrage de Dieu? Et ce Dieu suprême ne peut-il nos révéler ses volontés sans le secours d'un livre? S'il le peut, et s'il est juste, comment supposer, sans faire un outrage à sa justice, qu'il nous ait mis ici bas, sans notre consentement, pour nous condanner ensuite à des peines éternelles, parce que nous ne pensons pas comme vous? Non, non, cela ne peut être. Nous croirons plutôt que les Européens ont une morale plus dépravée que celle des Indiens, si nous voulons juger de leur doctrine par leur conduite.

positif, le mari se met au lit pour un mois, et se plaint comme si c'était lui qui fût accouché. Pendant ce tems sa femme le soigne avec le plus grand empressement, et lui fait faire la meilleure chère; c'est ce que les Indiens appellent jouir de soi-même, et se remettre de ses fatigues. Chez plusieurs de ces peuples, c'est un trait de beauté que d'avoir le front aplati: aussi les mères ne manquent-elles pas de procurer cet agrément à leurs enfans, comme nous avons vu que cela se fait chez d'autres sauvages de l'Amérique septentrionale.

Lorsque quelqu'un de ces Indiens touche aux derniers momens de sa vie par suite de maladie ou de vieillesse, le *peii* ou prêtre exorcise le *wawahon* ou esprit malfesant à l'heure de minuit, en agitant un vase dans lequel il y a des cailloux, des légumes et des grains de verre, et pendant cette opération il débite un long sermon. Cette fonction est héréditaire: celui qui l'exerce a les prémices sur toutes les espèces d'alimens et de boissons, et il mène une vie plus aisée. Lorsque le malade est mort, on le lave, et on le frotte avec de l'huile, puis on le met dans un sac de coton neuf, assis les coudes appuyés sur les genoux, et les deux mains sur le visage. On place à côté de lui tout son attirail de guerre et de chasse. Pendant cette cérémonie, ses parens, ses amis et ses voisins font retentir l'air de cris lugubres, puis ils s'enivrent, et laissent là leur deuil jusqu'à l'année suivante. Au bout de l'an ils exhument le cadavre et s'en partagent entr'eux les ossemens, en renouvellant les premières cérémonies. Certaines tribus ont un autre usage, qui est, lorsque le cadavre est placé dans la position qu'on vient de voir, de le descendre dans l'eau, et de l'y laisser plusieurs jours. Après que les poissons en ont mangé les chairs, et qu'il n'en reste plus rien, on retire le squelette, qu'on fait ensuite sécher au soleil, puis on le suspend au toit des cabanes: ce qui est, pour ces Indiens, la plus grande preuve d'estime et de tendresse qu'ils puissent donner à leurs morts. *Funérailles.*

De toutes ces peuplades d'Indiens les Caraïbes sont les plus nombreux, les plus actifs et les plus braves. Ils habitent pour la plupart vers les établissemens Espagnols, qu'ils inquiètent souvent par esprit de vengeance, pour les cruautés que cette nation Européenne a commises sur les peuples du Mexique et du Pérou, qu'ils regardent comme leurs ancêtres. Ils ont un chef pour les conduire à la guerre; ils se rassemblent au son d'une conque marine, et mangent leurs prisonniers. Les Accawaus sont en petit nombre, et plus loin que les premiers des bords de la mer. Ils vivent en bonne in- *Caraïbes.* *Accawaus.*

telligence avec les Européens; mais ils sont traitres, et savent préparer un poison lent qu'ils cachent sous leurs ongles. Leurs huttes sont entourées de pieux, dont les pointes sont empoisonnées. Les Worrowos, s'ils ne sont pas les plus cruels, peuvent être au moins regardés comme les sauvages les plus chétifs de la Guyanne. Ils sont répandus sur les bords de l'Orénoque jusqu'à la colonie de Surinam. Leur teint est sombre et désagréable. Quoique robustes, ils sont pusillanimes. Ils sont naturellement si indolens, qu'ils ne cherchent pas même à se procurer de quoi se couvrir. Ils vivent la plupart du tems de fruits sauvages, et n'ont que de l'eau pour boisson. Les Taiiras habitent aussi sur les rivages de la mer entre la colonie de Surinam et le fleuve des Amazones. Leur nombre est considérable, et on le fait monter à près de 20.000 dans ce seul établissement. Ces Indiens sont pacifiques, mais extrêmement indolens, et ne different guères des Worrowos. Les Pinnacotaus sont reculés dans l'intérieur, et ennemis déclarés des Européens, avec lesquels ils refusent d'avoir la moindre relation; ils massacreraient tous les Chrétiens de la Guyanne, s'ils en avaient le moyen. Les Arrowukas diffèrent notablement des autres nations Indiennes; non seulement ils vivent en paix avec la plupart d'entr'elles, mais encore ils montrent beaucoup d'affection pour les Européens, qui de leur côté ne laissent pas de les estimer. Ils font néanmoins la guerre lorsqu'ils y sont provoqués: leurs armes sont l'arc, la flèche, et une massue qu'ils appellent *abowtu*, mais ils ne dévorent point leurs prisonniers. Stedman eut le plaisir de voir les formes d'une jeune Arrowukas, qui sortait d'une rivière où elle était entrée pour se rafraichir. « Je remarquai, dit-il, que la peau de cette jeune fille, après avoir perdu dans l'eau la couleur des sémis de l'oriana dont elle était peinte, paraissait beaucoup plus belle que celle des Indiennes des autres peuplades qui ont le teint cuivré. Ses membres n'avaient pas été défigurés par la compression d'anneaux ou de bandeaux de coton. Sa chevelure, au lieu d'être négligée, était relevée en tresses et fixée sur le haut de la tête par une plaque d'argent. Elle n'avait gardé dans le bain qu'un petit tablier, de sorte que le reste de son corps était entièrement nu. Elle était d'une beauté ravissante: l'élégance de sa taille, sa vigueur, sa jeunesse, sa vivacité, enfin tous les signes d'une santé heureuse me convainquirent de cette vérité, que quand le physique d'une personne se découvre entièrement à nos yeux dans l'état de nudité, qui sans doute nous était prescrit par la nature, on regarde peu à la beauté du visage. Sa physionomie annonçait cette aimable

Worrows. *Taiiras.* *Pinnacotaus.* *Arrowukas.*

simplicité, cette innocence naïve, qui exclut même la pensée d'un outrage à la pudeur, et qui ne peut être le partage que d'une conscience sans reproche. Le charme de la beauté n'est point incompatible avec un teint couleur d'olive : voyez la planche 60. Cette jolie personne avait l'air d'être parfaitement heureuse. Le bonheur en effet se rencontre plus souvent dans le pur état de nature, que dans celui d'une civilisation trop avancée. Il est certain qu'une Européenne rougirait de la tête aux pieds, à la seule idée de se montrer nue ; mais tout dérive de l'éducation et des préjugés, car c'est un axiome incontestable, qu'il ne peut y avoir de honte là où il n'y a pas sujet de remords. Elle tenait un perroquet vivant, qu'elle avait fait tomber d'un arbre avec une flèche à bouton, et que je me fis donner pour un couteau à deux lames. Les Arrowukas sont si adroits à cette chasse, qu'il n'est pas rare de leur voir tuer un macaw au vol „.

Les Galibi forment la tribu principale et la plus nombreuse de la Guyanne Française ; ceux qui habitent près de Cayenne sont entassés comme le bétail dans leurs huttes, dont quelques-unes renferment jusqu'à vingt et trente familles. Ces sauvages ont un langage doux, gracieux, riche en mots et en synonimes, et régulier dans sa syntaxe. Il se distinguent en outre par diverses qualités estimables. Ils ont une espèce de gouvernement patriarchal, et sont fidèles observateurs des usages de leurs ancêtres. Ils sont hospitaliers et respectueux envers les Missionnaires Européens. N'ayant rien en propre, il ne peut y avoir de contestations entr'eux, et par conséquent ils n'ont pas besoin de lois. La paix ou la guerre, une alliance, un changement de station, voilà quels sont à-peu-près les sujets de toutes les délibérations de leur conseil, que leur chef fait ensuite exécuter. Les Kiricotso et les Parabuyani, sur le haut Marony, sont des tribus puissantes par elles mêmes. On distingue aussi les Palicures, et dix ou douze autres tribus qui occupaient les terreins submergés et les riches paturages entre l'Oyapok et l'Aruary ; mais nous savons que les Portugais, auxquels ce territoire a été cédé par le traité de Vienne, en ont emmené tous les habitans pour faire un désert qui couvrît la frontière septentrionale de leur empire dans le Brésil (1). *Autres tribus.*

(1) Ceux qui voudraient avoir d'autres notions sur les indigènes de la Guyanne, pourront consulter le *supplement* du traducteur Italien de Stedman, dont nous avons parlé plus haut.

Nous passerons maintenant à la description particulière des colonies Européennes.

Colonies Européennes. Guyanne Hollandaise maintenant Anglaise. Essequibo.

Les colonies, autrefois Hollandaises, d'Essequibo, Demerary et Berbice, forment aujourd'hui la Guyanne Anglaise, dont la population est de 9,000 Blancs et 80,000 Nègres. L'établissement d'Essequibo a pris ce nom d'une rivière qui est à 20 lieues du Berbice. Aveuglés par l'espoir d'y trouver de l'or, les Hollandais, à l'exemple des autres nations Européennes, furent les premiers à s'y fixer. On n'est pas bien sûr de l'époque à laquelle ils s'en emparèrent, mais on sait positivement qu'ils en furent chassés en 1595 par les Espagnols. En 1666 les Hollandais reprirent Essequibo pour en être expulsés à leur tour par les Anglais, qui ne le conservèrent pas un an, et après eux il retourna à ses premiers possesseurs. Mais la colonie qui avait toujours été de peu d'importance, se réduisit à rien après que ces derniers y furent rentrés. En 1740 toutes ses productions n'arrivaient pas à faire la charge d'un bâtiment.

Le bourg et le port d'Essequibo, malgré l'avantage de sa position sur le confluent de deux grandes rivières, la *Curna* et l'*Essequibo*, n'a jamais été regardé comme important. Ses habitans, qui sont en petit nombre, séjournent pour la plupart dans leurs plantations le long de ces deux rivières. Les coupes de bois qu'on y a faites ont rendu la circulation de l'air plus libre, et le climat plus tempéré et plus sain qu'à Surinam. On a cru par le passé qu'on avait découvert quelques mines d'or vers les sources de l'Essequibo: les cartes géographiques les plus estimées y marquent ordinairement une mine de cristal; mais ç'a toujours été envain que le Batave infatigable s'est mis à la recherche de ces trésors. Les chétifs établissemens de Middelbourg et de Zélande, qui sont sur le Pumarone, dépendent d'Essequibo.

Bancroft, dans son histoire naturelle de la Guyanne, et Robertson observent que, sur les bords de l'Essequibo, les Hollandais ont fait trente récoltes de sucre immédiatement l'une après l'autre, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux successivement aux Antilles.

Demerary.

Quelques colons d'Essequibo ayant jeté les yeux sur le Demerary, rivière voisine, furent frappés de la fertilité de ses rives et y fondèrent un établissement, qui a eu le plus heureux succès: car Demerary est la plus florissante de toutes ces colonies. Stabroek, qui en est la capitale, a une population d'environ dix mille habitans, chez lesquels on voit aujourd'hui le luxe Anglais allié

aux mœurs Hollandaises (1). La grande richesse des colons y a fait monter les denrées étrangères à des prix exorbitans : il n'y a pas long-tems qu'une livre de thé y coûtait une guinée. Dès 1769 on y comptait 130 habitations, et la culture du sucre, du café et du coton y était dans l'état le plus prospère. On ne voit point à Essequibo ni à Demerary de ces bancs de coquillages, qui sont si fréquens sur toute la côte de Guinée : ce n'est qu'à Berbice que commencent ces amas de dépouilles marines. Le sol des deux premiers pays n'offre qu'un limon tantôt azuré et tantôt gris, qui souvent n'a pas plus de consistance que la fange.

La colonie de Berbice, est bornée au levant par la rivière Corentin, et au couchant par le territoire de Demerary, et comprend dix lieues de côtes maritimes. Elle a emprunté son nom de celui d'une rivière, qui est navigable l'espace de 36 lieues de mer, point jusqu'où s'étendent les plantations les plus éloignées. L'année 1756 fut une époque de prospérité pour cette colonie ; mais les Blancs y furent attaqués d'une épidémie qui dura sept ans. L'état de faiblesse où elle fut réduite par l'effet de cette calamité, encouragea les Nègres à se révolter en 1763. On lui porta des secours, qui furent trop tardifs et insuffisans. Les colons purent retourner à leurs plantations, et faire rentrer les Nègres dans l'obéissance, mais ce ne fut que pour régner sur des cadavres et sur des ruines. En 1774 la colonie comprenait à peine 104 plantations, la plupart de peu d'importance, et dispersées au loin les unes des autres sur les bords du Berbice et du Canjé, qui se joint au premier à trois lieues de la mer. On y comptait sept mille esclaves de tout âge et de tout sexe, et 250 Blancs, non compris la garnison. La récolte annuelle du café, du sucre et du coton formait le chargement de quatre à cinq bâtimens de la métropole, qui pouvait être évalué d'un million à douze cent mille francs. Le principal lieu de cette colonie est la Nouvelle-Amsterdam, qui est située sur le Berbice : cette rivière n'a point de cascades, comme en ont presque toutes les autres de la Guyanne. Les terres basses s'y étendent sans interruption jusqu'à deux, trois et quatre lieues dans l'intérieur. La culture du cacao et du café y est plus considérable que celle du sucre. Le fort Nassau protège la colonie du côté de la mer. D'après un dénombrement fait en 1815, la population de Deme- *Berbice.*

(1) *H. Bolingbrok*, a voyage to Demerary.

rary et de Berbice se compose de 3,421 Blancs, de 3,220 gens de couleur, et de 96,349 esclaves.

Guyanne Hollandaise. Surinam.

La belle colonie de Surinam, qui est restée aux Hollandais, est peut-être en ce genre le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Aucune des Antilles ne présente une culture aussi étendue et aussi avantageuse. Les Hollandais donnent à cette riche et florissante colonie tout le territoire qui est à l'ouest de la rivière Kuruk, à environ 40 milles du Corentin, autre rivière à l'est du Sinamari; mais ces limites leur sont contestées par les Français, qui les restreignent aux rives du Maroni, sur lequel ils ont un poste militaire.

Limites.

Rivières.

Les principales rivières de cet établissement sont; le Surinam qui a donné son nom à la colonie; le Corentin, le Copenama, le Saramaca et le Maroni. La première seule est navigable; les autres, sans en excepter le Maroni, quoiqu'assez grandes et d'un cours assez long, sont si basses et si encombrées d'écueils et de petites îles, qu'elles sont de peu d'utilité pour les Européens; et il n'y a même que peu de naturels qui habitent leurs bords.

Forts pour la défense des deux rivières.

A l'est de l'embouchure de Surinam il y a un petit promontoire appelé *Punta-Braam*, qui portait peut-être originairement le nom de *Punta-Pram* ou *Parham*, par dérivation de celui du Lord Villagh by de Parham, auquel cet établissement fut donné en 1662 par Charles II. On suppose que c'est là qu'aborda ce Lord pour la première fois dix ans auparavant. Cette partie du territoire n'est point fortifiée; mais au dessus, à environ huit milles de distance, il y a sur les deux rives deux redoutes, l'une appelée Leyde, et l'autre Pomerent. Un peu plus haut on trouve la nouvelle forteresse d'Amsterdam, bâtie sur une langue de terre, qui sépare les deux rivières de Surinam et de Comewina. Dans le voisinage de Paramaribo, à 6 ou 7 milles du fort d'Amsterdam, on rencontre un autre fort, qui porte le nom de fort Zélande, et qui protège la ville ainsi que tous les vaisseaux qui sont en rade. A 16 milles environ du premier, on trouve une autre fort, appelé Somalsdyk qui domine les deux rives opposées, c'est-à-dire celle du Comewina et du Cottica. Il y a en outre plusieurs postes militaires sur le Corentin, sur le Sarameca et sur le Maroni. Après ces postes on rencontre un corps de garde considérable à l'embouchure du Motta-Cricca, à la distance d'environ 50 milles de la rivière Surinam. On y a élevé un phare pour avertir les vaisseaux qui veulent en-

61



Fumagalli F.

trer dans le port, qu'ils ont dépassé l'embouchure dangereuse du Maroni. On a établi sur les bords supérieurs du Surinam, du Comewina et du Cottica quelques gardes avancées, pour protéger les habitans contre les invasions des Indiens ou des Nègres fugitifs de l'intérieur. Toutes ces fortifications composent en grande partie le système de défense de la colonie de Surinam. Ceux qui voudraient connaître les principales révolutions qu'a subies cette puissante colonie, pourront consulter le voyage de Stedman.

Ville de Paramaribo.

La principale, ou, pour mieux dire, la seule ville du Surinam est Paramaribo, dont ce voyageur nous a donné une intéressante description. Cette jolie ville est située au bord de la majestueuse rivière Surinam, à dix-huit milles de son embouchure. Voyez la planche 61. Elle est bâtie sur une espèce de morceau de roc, qui est au niveau du sol environnant, et forme un carré d'un mille et demi de longueur sur au moins un demi de largeur. Toutes ses rues sont droites et bordées d'orangers, de palmiers, de tamarins et de citronniers toujours en fleur. Le pavé est composé de petits cailloux semblables à ceux dont sont garnies les allées des plus beaux jardins de l'Europe, et qui sont entremêlés de coquillages marins, dont l'éclat brillant produit le plus bel effet. Les maisons, qui sont pour la plupart à deux et quelquefois à quatre étages, sont construites en bois de la plus belle espèce. Les fondemens en sont presque tout en briques, et le toit est composé en partie de tuiles ou d'ardoises disposées en long, et en partie de petites planches. On y met rarement des vîtres aux fenêtres, à cause des effets de la réverbération de la chaleur sur le verre, et l'on y substitue des treillages. Il n'y a pas une seule cheminée dans toute la colonie, et l'on n'y fait du feu que dans la cuisine, qui est toujours à quelque distance du principal corps de logis; il s'allume à terre, et la fumée sort par une ouverture pratiquée au milieu du toit. Il n'existe point de fontaines dans la ville: chaque maison a un puits creusé dans le roc, d'où l'on ne tire qu'une eau saumâtre, qui ne sert que pour les Nègres et le bétail. Les Européens ont quelques citernes, où ils conservent de l'eau pluviale pour leur usage. Les habitans n'ont pour lit que des hamacs, excepté les Nègres, qui, pour la plupart dorment à terre. Les hamacs des seigneurs sont en toile de coton garnie de franges riches, faites par les Indiens qui les vendent fort cher. On n'y a pas besoin de couvertures, et de simples rideaux suffisent pour s'y garantir des cousins. Ces rideaux sont quelquefois d'une gaze

fine à travers laquelle ne peuvent passer les plus petits insectes, et qui n'empêche nullement la circulation de l'air. Les maisons de Paramaribo offrent généralement dans l'intérieur des peintures élégantes, des glaces, des dorures, des lustres et des vases de porcelaine. Les murs, au lieu d'être faits à stuc ou tapissés en papier, en sont revêtus d'ouvrages de marqueterie en bois précieux et d'un beau travail. La principale maison est celle du Gouverneur, qui communique au fort Zélande par le jardin. Cette maison et celle du commandant du fort, qui ont été brûlées il n'y a pas long-tems, étaient les seuls édifices en brique qu'il y eût dans la colonie. La maison de ville est un édifice élégant et neuf, couvert en tuile. C'est là que s'assemblent les tribunaux, et que se trouvent les prisons pour les Européens. L'office se fait en Hollandais et en Français dans le temple des Protestans; les Luthériens ont aussi le leur, et les Juifs ont deux synagogues, l'une Portugaise et l'autre Allemande.

Fort Zélande.

La ville de Paramaribo a une vaste rade, où sont ancrés quelquefois plus de cent bâtimens marchands à une portée de pistolet. Le fort Zélande n'est séparé de la ville que par une grande esplanade, où les troupes vont de tems en tems faire la parade. Il forme un pentagone régulier, et n'a qu'une seule porte qui est du côté de la ville: deux de ses bastions dominent la rivière. Ce fort est très-petit, mais sa construction en pierre, et le large fossé rempli d'eau dont il est entouré, le rendent susceptible d'une bonne défense.

La ville est très-peuplée, et l'on rencontre dans toutes les rues une foule de planteurs, de marins, de soldats, de Juifs, d'Indiens et des Nègres. La rivière est toujours couverte de barques, qui portent souvent des troupes de musiciens. Les bâtimens en rade avec leurs flammes, et des groupes d'enfans et de jeunes garçons folâtrant dans l'eau embellissent ce point de vue et le rendent encore plus animé. Le nombre des Européens ou des Blancs s'élève, selon Stedman, à cinq mille individus dans toute la colonie, non compris la garnison; ils habitent principalement la capitale; mais celui des Nègres esclaves y est d'environ 75,000. La population de Surinam, d'après le tableau publié par ordre du gouvernement en 1815, monte à 2,029 Blancs, à 3,075 Mulâtres et Nègres libres, et à 51,937 esclaves. Le vaisseau commandant fait deux fois le jour à six heures, une décharge de son artillerie dans le port. A ce

Habitans leurs usages.

signal du soir, les cloches sonnent et les tambours accompagnés des fifres parcourent la ville. Aucun esclave de l'un ni de l'autre sexe ne peut plus se trouver dans les rues ou sur le port sans la permission de son maître. Le délinquant est arrêté et infailliblement fustigé le lendemain matin. Les colons font pompe de luxe particulièrement dans le nombre des esclaves, qui s'élève jusqu'à vingt ou trente Nègres dans certains familles. Il est rare de trouver des domestiques Blancs dans toute la colonie. Les principaux habitans mettent de la magnificence dans leurs équipages et dans leur vêtement: chaque jour on les voit habillés en velours de Gênes, et dans une parure où brillent les galons d'or et d'argent et les diamans: il n'y a pas jusqu'aux patrons de bâtimens marchands, qui ne portent des boucles et des boutons en or massif. Leur table n'est pas moins somptueuse, et le service s'y fait en vaisselle d'argent et en porcelaine de la plus belle qualité. Les dames font servir dans les conversations des glaces et du *sangary*, qui est un mélange d'eau, de vin de Madère, de muscade et de sucre; elles y tiennent les propos les moins équivoques sur le compte de leurs maris et sur elles-mêmes, et souvent elles ont avec elles leurs jeunes esclaves, qu'elles proposent aux hommes par une honteuse spéculation et pour une semaine. Chaque pays a ses usages, et partout il y a des exceptions. On a vu à Surinam des dames, qui, par leur amabilité, auraient fait les délices des meilleures sociétés de l'Europe. Outre les plaisirs de la table, les promenades en voiture, la danse et le jeu, on a encore à Paramaribo un petit théâtre particulier où l'où joue la comédie. Telle est la capitale des établissemens Hollandais dans les Indes Occidentales, et telles sont les mœurs de ses habitans, qui sont aussi celles de tous les colons de ces mêmes établissemens.

Plantations de Surinam.

Nos lecteurs verront sans doute avec plaisir que nous leur donnions ici un aperçu rapide du genre de vie des *planteurs*, dont Stedman rapporte divers traits en plusieurs endroits de son voyage. Un planteur, dit-il, lorsqu'il vît dans sa plantation, (ce qui est une chose rare, car il préfère ordinairement habiter Paramaribo), se lève à six heures du matin. Il se rend ensuite sous le portique en face de son habitation, où il trouve son café et sa pipe. Une demi douzaine d'esclaves des deux sexes l'y attendent pour le servir. Son intendant s'approche de lui, après lui avoir fait de loin plusieurs saluts respectueux, et lui rend un compte sommaire du nombre des Nègres qui se sont enfuis, des malades, des morts, des

convalescens, de ceux achetés, des nouveaux nés, mais particulièrement de ceux qui ont été négligens dans leurs devoirs, qui ont feint quelqu'indisposition, et qui se sont enivrés ou éloignés de l'habitation. Les prisonniers accusés sont ordinairement présens à ce rapport, et déjà entre les mains des bourreaux Nègres, qui, au premier signal, les attachent à un arbre ou à l'un des piliers du portique, sans que le maître daigne seulement écouter leur justification. A peine attachés, les coups de fouet pleuvent sur eux sans distinction d'âge ni de sexe: voy. la planche 62. Ces instrumens de peine sont de longues cordes de chanvre qui, à chaque coup, entament les chairs: pendant ce châtiment cruel les malheureux crient : *danky massera*, grâce seigneur „, et le planteur se promène en avant et en arrière avec son inspecteur, sans faire attention à leurs cris. Après cela on les délie, et on les envoie aussitôt au travail.

Leur cruauté envers leurs esclaves.

Leur habillement.

Le planteur va ensuite faire sa promenade en habit du matin, c'est-à-dire en pentalons de toile d'Hollande la plus fine, en bas de soie blancs, et en pantoufles de maroquin jaune ou rouge; il tient ouvert le col de sa chemise, par dessus laquelle il n'a qu'un léger surtout de belle toile des Indes. Il a pour coiffure un bonnet d'une extrême finesse surmonté d'un énorme chapeau de castor, qui préserve son visage rembruni des rayons du soleil. On le voit représenté à la planche ci-dessus dans le moment où il reçoit des mains d'une *Quarteronne* un verre de vin de Madère, qu'il boit pour se restaurer durant sa promenade. Après qu'il a erré lentement autour de son habitation, ou qu'il a parcouru à cheval ses domaines, il rentre chez lui pour s'habiller s'il est dans le dessein de faire quelque visite: autrement il reste tel qu'il est. Dans le premier cas, il substitue à ses pentalons une paire de culottes de toile fine ou de soie: ensuite il s'assied, et se fait chausser par un jeune Nègre, tandis qu'un autre le peigne et lui fait barbe, et qu'un troisième chasse les cousins d'autour de lui. Cette toilette finie, il change de chemise, met un gilet et un habit qui est toujours de toile blanche. Il sort alors accompagné d'un autre jeune Nègre, qui porte un large parasol au dessus de sa tête, et va à sa barque, où son inspecteur a eu soin de faire porter des fruits, du vin, de l'eau et du tabac. S'il ne sort pas il déjeune à dix heures. Il passe pour cela dans une grande salle à manger, où il trouve une table couverte de mets tels que jambons, langues fumées, poulets, pigeons, herbages,



C. Bromati ... inv.　　　　D.K. Bonatti l'A.T.

cassave douce, pain, beurre, fromage etc. Il boit de la bierre, ou des vins de Madère, de Champagne ou de la Moselle. Son inspecteur lui fait compagnie, mais en se tenant toujours à une certaine distance de lui, et ils sont servis l'un et l'autre pas les esclaves les mieux faits et de la figure la plus avenante. Après le déjeuné, il prend un livre ou bien il fait une partie d'échecs, ou de billard, ou joue de quelqu'instrument, jusqu'à ce que la chaleur l'oblige à se remettre dans son hamac : pendant son repos deux Nègres lui font du vent pour le rafraichir. Il se reveille vers les trois heures, et trouve son diné servi, qu'il termine par une grande tasse de café et quelques verres de liqueur. A six heures revient l'inspecteur avec le cortège des délinquens et de ses argousins : les châtimens infligés comme le matin, le maître donne ses ordres pour les travaux du landemain : après avoir congédié son monde, il passe la soirée à boire du *punch* et du *sangary*, à jouer aux cartes et à fumer. Lorsqu'il lui vient sommeil, il se fait déshabiller par ses esclaves, jette le mouchoir à l'une ou à l'autre de ses favorites, et va se coucher. C'est en un mot un petit despote, et tout aussi hautain et aussi méprisable qu'un autre. Nous remarquerons encore qu'en ceci comme en tout autre chose, il y a des exceptions. On trouve dans la colonie de Surinam des planteurs vraiment respectables par leurs qualités : nous dirons même qu'il n'est pas de pays au monde où l'hospitalité soit exercée plus noblement et avec plus de politesse que dans celui-ci. Un étranger s'y trouve partout comme chez lui : partout on se fait un plaisir de lui offrir la table et le logement : avantage d'autant plus grand, qu'on ne sait pas ce que c'est qu'auberge dans tous les environs des rivières de cette colonie.

Plusieurs propriétaires obligent leurs esclaves à embrasser quelque profession, sur le produit de laquelle ils se font faire ensuite par eux la remise d'un tant par semaine. Si ces esclaves sont actifs ils améliorent leur conditition, et finissent quelquefois par s'enrichir. Dans le cas contraire ils sont sévèrement punis. Il y a au Surinam des esclaves, qui sont parvenus ainsi à en acheter d'autres pour leur propre compte. Plusieurs se sont rachetés de leurs maîtres : ceux qui appartiennent à des maîtres justes et humains préfèrent conserver leur argent, attendu que dans cette condition ils sont exempts des charges publiques, auxquelles ils deviennent sujets dès qu'ils sont affranchis. Il faut avouer cependant que ces exemples sont rares : car s'il y a quelques esclaves de bien traités à Parama- *Esclaves.*

ribo, cela n'empêche pas que la plupart n'y mènent une vie très-misérable, et surtout ceux qui dépendent de femmes, plus jalouses de faire pompe d'une vaine opulence que d'humanité.

Quarterons.

La classe la plus considérée des esclaves est celle des *Quarterons*, à cause de leur affinité avec les Européens. On sait qu'ils proviennent d'un Blanc et d'une Mulâtre: le nombre en est considérable dans cette colonie. Les enfans de cette couleur embrassent ordinairement la profession d'ébéniste, d'orfèvre et de bijoutier. Les filles sont destinées à faire les femmes de chambre. On leur enseigne à coudre, à tricoter et à broder, et elles deviennent très-adroites dans ces sortes d'ouvrages. Elles sont en général jolies, et s'habillent avec autant d'élégance que de décence. La plupart sont d'une taille svelte, dégagée et régulière; elles sont plus alertes que les *Mulâtres*, et ne se montrent jamais nues comme elles au dessus de la ceinture: voyez la planche ci-dessus. Leur habillement ordinaire consiste en une jupe de râs avec un falbala en gaze à fleurs, et en un corset court et étroit de toile des Indes ou de soie, lacé par devant, et qui laisse voir au dessus de la jupe une chemise de mousseline très-fine. Les esclaves ne portent ni bas ni souliers. Ces jeunes filles ont de beaux cheveux noirs, qui frisent naturellement. Lorsqu'elles sortent de la maison elles mettent un chapeau de feutre noir ou blanc, qui a une ganse avec un bouton d'or; et elles portent au cou, aux bras et au bas de la jambe des chaînes, des anneaux et autres ornemens. Les Européens ne voient pas avec indifférence ces jolies Quarteronnes, ce qui ne blesse pas peu l'amour propre des femmes Créoles. Toutefois si l'on venait à savoir qu'une Européenne a eu commerce avec un esclave quelconque, elle serait détestée des Blancs, et l'amant serait inéxorablement condanné à mort, tant est absolu le despotime des hommes sur le beau sexe dans la Guyanne Hollandaise. La Mulâtre qu'on voit représentée à la planche 62 est la jeune personne, nommé Jeanne, tant vantée par Stedman dans la relation de son voyage. Cette fille aimable, dit-il, ne pouvait pas avoir plus de quinze ans. Elle était plutôt d'une taille élevée, et ses traits avaient toute la grâce et toute la perfection qu'il est possible d'imaginer. Ses grands yeux noirs et pleins d'expression annonçaient la bonté de son cœur. Malgré la teinte brune de sa peau, ses joues se couvraient d'une aimable rougeur quand on la regardait avec attention. Ses cheveux presque noirs formaient une infinité de petites boucles

Mulâtres.

Leur habillement.

naturelles, entremêlées dépingles d'or et de fleurs. Elle portait au cou, aux poignets et au bas de la jambe des anneaux d'or avec des pendans du même métal. Un schal de mousseline des Indes négligemment jeté sur ses épaules recouvrait élégamment une partie de son beau sein, et le reste de son habillement consistait en une jupe de toile fine peinte des plus vives couleurs. Elle avait la tête et les pieds nus, et paraissait encore plus belle lorsqu'elle portait en main son chapeau de feutre orné d'une ganse en argent.

Nègres

Nous avons parlé au long des qualités physiques et morales des Nègres à la partie de cet ouvrge qui traite du costume des Africains: nous ne les considérerons donc ici que dans l'état d'esclavage. Ces malheureux arrivent de la côte de Guinée exténués de misère, mais ils ne tardent point à reprendre leurs forces, et sont ensuite confiés à un vieil esclave pour apprendre la langue de la colonie. Lorsqu'ils la savent, on les envoie au travail, et ils s'y soumettent de bon gré; quoique pourtant on en ait vu quelques-uns s'y refuser obstinément malgré les promesses, les prières, les menaces et même les coups; mais ces Nègres étaient des Princes ou des personnages d'un rang distingué dans leur pays, que les vicissitudes de la guerre avaient réduits à l'esclavage, et qui préféraient la mort à l'abjection de cet état.

Comment ils sont traités sous un maître barbare.

Au moindre signe de relâchement que ces infortunés laissent apercevoir dans leur travail, des coups de fouet, de nerf de bœuf, de bambou, de corde et des fers sont les châtimens qui les attendent: tout enfin est mis en œuvre pour les y contraindre. Il est des maîtres qui les tiennent au travail jour et nuit, sans en excepter le dimanche. Stedman rapporte qu'un Nègre jeune et robuste, nommé *Marquis*, qui avait femme et enfans, travaillait avec tant d'ardeur, qu'à quatre heures après midi il avait fait un fossé de cinq cents pieds de long, et cela pour avoir le tems de cultiver son petit jardin, ou d'aller à la chasse ou à la pêche pour subvenir aux besoins de sa famille qu'il adorait. Instruit de cela son maître lui prouva, que s'il pouvait creuser un fossé de 500 pieds avant quatre heures, il pourrait en creuser un de 600 avant le cocher du soleil, et depuis lors ce malheureux fut obligé à remplir cette tâche tous les jours.

Au Surinam les esclaves vont presque nus, et leur nourriture ordinaire se compose d'igoames et de quelques herbages. On leur donne à peu-près deux fois l'an un peu de poisson salé, et quelques

feuilles de tabac qu'on appelle *sweeti-muffo* : voilà à quoi se réduit toute leur subsistance. Mais ce qu'il a de plus cruel pour eux, c'est que, malgré la tendresse que le Nègre et sa femme peuvent avoir l'un pour l'autre, pour peu que celle-ci soit avenante, elle doit s'attendre à devoir se prêter aux caprices de son impudent inspecteur, ou en cas de refus à voir son mari massacré. Ces sortes d'insultes ont souvent poussé les Nègres aux actes les plus désespérés, et ont été la cause d'une infinité de meurtres.

Le concours de tant de disgrâces rend le suicide extrêmement commun parmi eux, et les détermine à s'enfuir dans les forêts, pour s'y réunir à leurs compatriotes rebelles, dont nous parlerons bientôt, ou bien ils tombent dens une sombre mélancolie, et deviennent victimes d'infirmités, qui sont la suite des mauvais traitemens qu'ils ont soufferts. De là aussi l'inhabilité d'un grand nombre d'autres au travail, les uns par épuisement, et les autres par l'effet d'une vieillesse anticipée ; mais le despote d'une plantation trouve bientôt un remède à tous leurs maux, qui est de les faire mourir sans bruit, et avec d'autant plus de sécurité, qu'aucun Nègre ne peut déposer en justice contre lui. Que s'il arrivait cependant à un Européen de pouvoir prouver l'homicide d'un Nègre, le coupable en serait quitte pour une amende de trente livres sterling, ou pour un dédommagement envers le propriétaire en cas qu'il l'exigeât. Au moyen de ce tariffe de sang humain, le colon peut sacrifier impunément tout esclave soumis à son inspection, et qui a eu le malheur de lui déplaire. Avec une pareille conduite faut-il s'étonner s'il se rassemble dans les forêts des armées de Nègres, qui ne cherchent que l'occasion d'assouvir leur vengeance ?

Nous terminerons ce récit pénible par une considération générale, qui prouvera jusqu'à quel point tant de cruautés influent sur la population de ce pays. On compte au Surinam, comme nous l'avons dit plus haut, environ 75,000 esclaves Nègres. Déduisant de ce nombre celui des vieillards et des enfans des deux sexes, il n'en restera que 50.000 propres au travail. On évalue de six à douze la quantité de vaisseaux, qui y amènent des Nègres, et dont chacun n'en porte pas moins de 250 à 300 par an. On peut donc en porter la totalité à 2,500 dans une année, quantité nécessaire en effet pour tenir toujours au complet les 50.000. Le nombre des morts excède par conséquent chaque année de 2.500 celui des naissances, malgré la faculté accordée au Nègre de se marier, et même



G.Bramati dis. D.K.Bonatti l'A.T.

d'avoir deux femmes s'il lui plait : ce qui donne précisément le 5 pour 100 de perte sur la totalité, d'où il résulte qu'une génération entière est éteinte au bout de vingt ans. Il faut pourtant convenir, par respect pour la vérité, que les cruautés qui produisent un pareil résultat ne sont pas générales : car il est des plantations, ainsi que nous l'avons observé, où les esclaves sont traités en hommes. Cette conduite serait même plus générale, si les lois n'accordaient pas sur eux un pouvoir absolu, dont il est impossible d'empêcher l'abus.

Nègres sous un bon maître.

Nous commencerons par offrir le tableau d'une famille de Nègres dans l'état de paix ou de bonheur, dont ils jouissent sous un bon maître. On voit à la planche 63 quelques Nègres, qu'on reconnait pour être de la nation ou de la tribu de Loango aux signes dont l'homme a le corps marqué (1), et à une espèce de chiffre composé des lettres I, G, S qu'il porte sur la poitrine, au moyen duquel le maître peut prouver que l'esclave lui appartient. Ce Nègre a sur sa tête un filet et un panier rempli de poisson, qui est le fruit de sa pêche. Sa femme porte des fruits de diverses sortes en filant du coton et en fumant sa pipe; elle a en outre un enfant derrière ses épaules, et un autre qui court après elle. Sous un maître humain le travail d'un Nègre n'est qu'un exercice salutaire, qui finit au coucher du Soleil, et qui lui permet d'employer le reste de son tems à la chasse, à la pêche, à la culture de son petit jardin, ou à faire des paniers et des nasses qu'il va vendre au marché. Avec l'argent qu'il en retire il achète un cochon, des canards et autres volatiles dont l'entretien ne lui coute rien, attendu que le sol fournit abondamment à leur nourriture. Exempt, dans cet état, d'inquiétudes et de taxes, il regarde son maître comme son protecteur. Le climat qu'il habite est analogue à celui de son pays natal, et le dispense de l'usage des vètemens : manière d'être qu'il trouve plus commode et plus salubre. Il peut bâtir son habitation

(1) Les Nègres sont partagés en tribus qui se distinguent par des signes qu'ils se font sur le corps. Par exemple les Nègres du Coromantyn, dont on fait le plus de cas, ont trois ou quatre cicatrices sur chaque joue : voyez le Nègre armé, en caleçons et en bonnet rouge, à la planche 65. Les Nègres de Loango, qui sont les moins estimés, se reconnaissent à des empreintes de forme carrée et assez semblables à un dé, qu'ils portent sur les bras, sur les flancs et sur les cuisses. Ils affilent leurs dents de devant, ce qui leur donne un air féroce. Leurs enfans sont circoncis à peu-près de la même manière que les Israélites.

comme il lui plait, et trouve dans la forêt tous les matériaux nécessaires. Son lit est un hamac ou espèce de natte appelé *papaya*. Il fabrique lui-même tous ses ustensiles de ménage, et les courges qui lui servent de vases croissent dans son jardin. Il ne se condanne jamais à vivre avec une femme qu'il n'aime pas; et lorsque deux époux sont las d'être ensemble, ils se quittent d'un commun accord. Outre la nourriture que lui passe son maître chaque semaine, sa compagne lui apprête divers autres mets, tels que du *braf*, qui est un ragout composé d'herbages et d'ignames bouillis avec de la viande salée, du poisson fumé et du poivre de Cayenne; du *tom-tom*, espèce de *pudding* fait avec de la farine de blé-turc, des poulets, du poisson, du poivre de Cayenne, des gousses tendres d'*altea* etc. La boisson ordinaire du Nègre est de l'eau pure, dans laquelle il mêle quelquefois un peu de rhum. S'il tombe malade, ou s'il se blesse, il est soigné gratuitement; et la connaissance qu'il a ordinairement des plantes médicinales, le met dans le cas de n'avoir recours que bien rarement au chirurgien: d'ailleurs il se fait lui-même des scarifications qui suppléent à la saignée. Il a soin de tenir sa tête propre, au moyen d'un espèce d'emplâtre d'argile humide qu'il applique sur ses cheveux, et qu'il enlève ensuite avec de l'eau et du savon. Il frotte ses dents, qui ont toujours la blancheur de l'ivoire, avec un petit morceau de bois d'orange, dont les fibres sont amincies vers le bout, et il n'est pas d'homme ni de femme qui ne soit muni de cet instrument, lequel a de plus la propriété de rendre l'haleine douce.

Leurs amusemens. Natation.

L'amusement favori des Nègres est la natation; ils en font aussi un exercice auquel ils se livrent deux ou trois fois par jour, et où les garçons et les jeunes filles, pêle-mêle comme les Indiens, disputent de courage, de force et d'adresse. Ils ont une danse appélée *soesa*, qui consiste à sauter devant son danseur ou sa danseuse en se battant les mains sur les flancs pour aller en mesure. Ils sont tellement passionnés pour cet exercice, qu'on voit souvent jusqu'à sept ou huit groupes dansans à la fois, et avec une véhémence capable de causer la mort: ce qui a fait proscrire ce genre de danse par les autorités de Paramaribo. Ils ne viennent jamais à leurs bals qu'en grande parure, savoir; les femmes en belle jupe de toile des Indes, et les hommes en pantalon de toile d'Hollande. Leur goût pour cet amusement est tel, qu'on entend quelquefois leurs tambourins depuis le samedi soir jusqu'à six heures du

Danse.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
Raineri f.

lundi matin, de sorte qu'ils ont ainsi passé 36 heures à danser, à chanter, à crier et à battre des mains. Les Nègres dansent toujours deux à deux : les hommes font les figures et marquent les pas; les femmes ne font que tourner en tenant leur jupe déployée en forme de parasol : cette sorte de danse s'appelle *wacy-cotto*. Ceux des jeunes gens qui se reposent versent à boire, et les jeunes filles encouragent les danseurs, et essuient le front des musiciens qui sont tout en nage.

Tous les samedi soir les esclaves qui sont bien traités par leur maître terminent leur semaine par une récréation de ce genre, et ordinairement tous les trois mois on leur donne une fête, à laquelle sont invités tous leurs camarades des environs. Souvent le maître même honore la fête de sa présence, ou tout au moins il envoye du rhum aux danseurs.

Leurs instrumens de musique sont d'une construction ingénieuse et fabriqués par eux même : on en compte 18 principaux, (voyez le planche 64) qui sont les suivans. 1.° le *qua-qua*, lequel consiste en une planche d'un bois dur et sonore, qui se bat comme le tambour avec deux baguettes de fer ou d'os. 2.° le *kiemba-toetoe*, qui est un tuyau de jonc, dans lequel on soufle avec le nez, comme font les insulaires de Taïti. 3.° l'*ansoko-baina*, qui est une espèce de grande tymbale. 4.° le grand tambour Créole, qui est fait avec le tronc vide d'un arbre, et recouvert d'une peau de mouton. 5. le grand tambour de Loango, qui est recouvert de la même manière à ses deux bouts, lequel produit l'effet de la tymbale. 6.° le petit tambour appelé *papa-drum*. 7.° le petit tambour de Loango. 8.° le petit tambour Créole. 9.° le *coeroema*, qui est un vase d'un joli travail et couvert d'une peau d'agneau, lequel se bat de la même manière que le *qua-qua*. 10.° le *Loango-bonia*. 11.° une grande courge vide, qui sert à enfler ce même Loango, dont les tuyaux se lèvent avec les doigts à-peu-près comme les touches d'un clavecin, et rendent des sons doux et agréables. 12.° le *saka-saka* qui est une courge percée avec un bâton, et ne diffère point de la conque magique des Indiens. 13.° la conque marine, instrument d'agrément, dont on se sert aussi pour sonner l'alarme, mais jamais pour faire danser. 14.° le *benta*, qui est une baguette à laquelle on a donné la forme d'un archet, que le musicien tient entre ses dents, et qui poussée à à droite et à gauche, et frappée avec un bâton court, rend un son presque semblable à celui de la trompette. 15.° le *creole-bania*,

Leurs instrumens de musique.

qui est une espèce de guitarre. 16.° la trompette guerrière appelée *tou-tou* par les Nègres, aux sons de laquelle leurs troupes se portent en avant ou en arrière. 17.° le cor dont on se sert pour appeler les esclaves de leurs habitations au travail. 18.° enfin le Loango *tou-tou*, ou flûte qui se joue comme la nôtre. Tels sont les instrumens de musique des Nègres, qui dansent à leurs sons bruyans avec beaucoup plus de gaieté qu'on ne le fait en Europe avec les meilleurs orchestres. Il faut avouer cependant que leur musique est très-monotone, et il est à remarquer en outre que les Nègres ne marquent qu'un tems, et jamais trois.

Funérailles.

Lorsqu'un Nègre est mort, ses parens et ses amis le portent dans un bosquet d'orangers où ils lui donnent la sépulture, ce qui ne laisse pas d'être pour eux d'une certaine dépense, car le cercueil est ordinairement d'un beau bois artistement travaillé; et au moment où il est mis en terre, ils font retentir l'air de chants funèbres, de cris et de gémissemens. La fosse comblée, ils la recouvrent d'un tapis de gazon, et placent à côté deux grands vases, dont l'un contient de l'eau, et l'autre des viandes bouillies de diverses sortes et de la *cassave*, non parce qu'ils croient que le défunt puisse avoir besoin de nourriture, mais comme une espèce d'hommage rendu à sa mémoire: quelquefois même ils portent et brisent sur sa fosse le peu de meubles qu'il peut avoir laissés. Cela fait tous les assistans lui font leurs adieux; ils lui parlent comme s'il devait les entendre, lui expriment combien ils sont affligés de cette séparation, et lui disent, pour dernier adieu, qu'ils espèrent le revoir dans le séjour du bonheur, où il jouit déjà de la présence de ses ancêtres, de ses parens et de ses amis. D'autres cris terminent la cérémonie, après quoi chacun se retire chez soi. Le lendemain la famille du défunt tue un gros cochon avec des canards et autre volaille, et donne aux autres Nègres une fête, qui dure jusqu'au jour suivant. Les individus des deux sexes se rasent la tête en signe de deuil, et se l'enveloppent d'un mouchoir bleu pendant un an. Ce terme expiré, ils retournent à la sépulture, où ils déposent leurs dernières offrandes, et disent au défunt un nouvel adieu: ensuite la famille donne une autre fête, qui se termine par des danses et des chants en l'honneur de celui qui les a laissés.

Nègres rebelles et indépendans.

Les Nègres qui se sont soustraits à la dépendance ont fondé de petites républiques dans l'intérieur; ils vont nus et vivent dans l'abondance. Ils font d'excellent beurre avec la graisse clarifiée



des *vers-palmistes* et tirent de la bonne huile des pistaches de terre. Ils prennent au piège du gibier, et après le reflux du poisson, qu'ils font sécher à la fumée pour le conserver. Leurs campagnes sont couvertes de riz, de manioc et d'ignames; ils extraient du sel des cendres du palmier, comme font les Indous, et y suppléent souvent avec du poivre rouge. Ils ont en abondance du vin de palmier, qu'ils se procurent au moyen d'une incision d'un pied carré, qu'ils font dans le tronc de l'arbre, et de laquelle le suc découle dans un vase. Le latanier leur fournit les matériaux nécessaires pour la construction de leurs habitations. Ils font avec leurs calebasses des vases de diverses sortes, et avec les filamens de la *mauricia* leurs hamacs. Le palmier leur offre une espèce de bonnet d'un tissu naturel, comme le *custillo* du Pérou. Les lianes leur tiennent lieu de cordes; ils se procurent du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois qu'ils appellent *by-by*, et font avec ce même bois, qui est très-élastique, d'excellens bouchons. La graisse et l'huile qu'ils ont en abondance leur servent à faire des chandelles, ou bien ils les brûlent dans des lampes; et les abeilles sauvages leur fournissent de la cire et du bon miel.

On voit à la planche 65 un de ces Nègres rebelles, avec lesquels le capitaine Stedman était près d'en venir aux mains: ce voyageur nous a représenté un d'eux, qui est en sentinelle et paraît effrayé du bruit qu'il entend. Des volontaires d'un corps de chasseurs Nègres affranchis sont en embuscade pour le surprendre. Ce Nègre est armé d'un fusil et d'une hâche. Ses cheveux, quoique laineux, sont tressés près de la tête; c'est une marque à laquelle les rebelles se distinguent des chasseurs. Sa barbe est coupée en pointe, comme la portent tous les Nègres, quand ils n'ont pas le moyen de se raser. Son principal vêtement consiste en une bande de coton, négligemment jetée derrière ses épaules, qui le garantit des intempéries de l'air, et qui, étendue à terre, lui sert de lit, le Nègre étant dans l'usage de chercher toujours un lieu couvert ou bien abrité pour se coucher lorsqu'il est séparé de ses camarades. Le même Nègre porte une chemise attachée autour de son corps en forme de mouchoir. Sa carnassière est en peau, et à son cou est suspendu un amulette dans lequel il met toute sa confiance. Les chasseurs qui vont pour le prendre appartiennent à un corps d'esclaves Nègres affranchis, qui, du tems de Stedman, montait à 300 hommes, et qui a rendu plus de services qu'aucun au-

Chasseurs Nègres affranchis à la poursuite des rebelles.

tre à la colonie. Ces Nègres étaient tous volontaires, et la plupart jeunes et robustes. On les avait pris dans plusieurs plantations, et leurs maîtres en avaient reçu le prix en argent comptant. On n'y admettait que des individus dont on été sûr. Stedman a été témoin oculaire de preuves étonnantes de fidélité de la part de ces Nègres envers les Européens, et de leur bravoure contre les Nègres rebelles. Ils ont pour principaux chefs trois ou quatre Blancs, appelés conducteurs, auxquels ils obéissent aveuglement. Ces affranchis sont toujours accompagnés d'un ou de deux de ces Blancs, lorsqu'ils vont à quelqu'expédition importante. Chaque compagnie est composée de 10 volontaires seulement, et commandée par un capitaine, qui donne ses ordres dans la forêt au son du cor, comme on le fait avec la trompette dans notre cavalerie. Ces volontaires se règlent sur ces sons pour leurs mouvemens d'attaque et de retraite. Leurs armes sont le fusil et le sabre, qu'ils manient avec autant de force que d'adresse. Ils préfèrent marcher nus dans les bois, et ne portent qu'un simple pentalon avec un bonnet écarlate, emblême de leur liberté, sur lequel est indiqué leur numero, et qui, avec le mot *Orange* qui est leur cri de ralliement, les distingue des Nègres rebelles, et prévient toute équivoque dans la mêlée. On leur a donné dans ces derniers tems un uniforme vert. Il est arrivé plus d'une fois, que les rebelles s'étant emparés de ces signes distinctifs, s'en sont servis heureusement dans l'action pour sauver leur vie, ou pour immoler avec plus de sécurité leurs ennemis. Souvent encore ils ont eu recours à un autre stratagême, qui était de montrer dans leurs rangs des hommes armés d'un morceau de bois ayant la forme d'un fusil. Cette ruse a empêché plusieurs fois les Nègres de défendre les plantations de leurs maîtres lorsque les rebelles se présentaient pour les ravager, et souvent leur en a imposé au point de laisser mettre le feu à leurs anciens établissemens, après en avoir emmené leurs familles.

Gayanne Française. Cayenne.

La colonie Française est toujours restée dans un état languissant. Cayenne, qui en est le chef-lieu, est bien fortifiée du côté de la mer, et presque inaccessible du côté de terre, à cause des bois et des marais qui couvrent l'île où elle est située (1). La ville et la forteresse de Cayenne se trouvent à la pointe septentrionale

(1) *Rapport official* dans le *Moniteur* 1809, N.° 356.

de l'île, qui est formée à l'ouest par la rivière du même nom, à l'est par le Mahury, au sud par un bras de la rivière où vont se réunir les deux précédentes, et au nord par la mer. La ville forme une espèce d'hexagone irrégulier, entouré d'un mur avec cinq bastions, quelques demi-lunes et un fossé. C'est dans cette enceinte, et sur une hauteur au bord de la mer, qu'est la forteresse appelée autrefois *Fort-Louis de Cayenne*, qui domine la ville et le port. La plupart des maisons y sont en bois, et les autres en terre qu'on blanchit après. Elles étaient autrefois couvertes en feuilles de palmier, mais la fréquence des incendies a déterminé les habitans à y substituer des planches. On n'en compte pas plus de deux cent, dont quelques-unes ont deux étages. La population de Cayenne est d'environ trois mille âmes, et celle de toute la colonie, non compris les naturels, de 18,000, dont deux mille seulement sont Blancs (1). Les limites actuelles de ce pays son l'Oyapok (2) au levant, et le Marony au couchant; mais les habitations Européennes dans la partie occidentale ne s'étendent que jusqu'aux rives du Curon. On y a recueilli jusqu'a cent-dix millions pesant de girofle. L'oriana et l'indigo y réussissent parfaitement. La valeur des exportations, qui ne s'élevait guères à plus d'un demi-million (3) en 1789, y est pour

(1) Selon l'énumération faite en 1788: il y avait alors dans la colonie 1,307 Blancs, 394 Mulâtres ou Nègres affranchis, et 10,748 Nègres esclaves: en tout 12,449 habitans.

(2) La rivière Oyapok est une des plus considérables de ce continent; elle a son embouchure au milieu d'une espèce de baie qui a quatre lieues de largeur, et où se jettent deux autres rivières, le Curipi à l'est et l'Uanari à l'ouest. L'Oyapok a deux lieues de largeur à son embouchure. Aprés l'avoir remonté environ six lieues, on trouve un beau port, où l'on bâtit en 1726 un nouveau fort et un bourg. Plusieurs peuplades Indiennes se sont établies aux environs; et en 1735 on a fondé à peu de distance de ce fort la *Mission de S.t Paul.*

(3) Voici la note des exportations qui s'y fesaient en 1788.

Sucre	20 Quintaux. Prix	1000 francs.
Cafè	159	21,000
Cacao	210	13,000
Coton	925	185,000
Indigo	50	45,000
Divers articles	0	274,000
	Valeur totale	539,000

V. Géographie Universelle publiée par Mentelle etc. Tom. XV. pag. 350.

le moins triplée depuis cette époque. La nature n'a pas traité Cayenne avec moins de faveur que Surinam; mais l'ignorance si commune parmi les hommes d'Etat en France, la présomption qui en est la compagne, la force de l'habitude et l'intrigue ont toujours entravé les efforts des hommes éclairés et entreprenans, qui ont proposé des moyens pour faire sortir cette colonie de l'état d'enfance où elle a toujours été. M.r Leblond, habile médecin, qui a demeuré long-tems à Cayenne, a proposé dernièrement de civiliser les deux tribus indigènes des Rucujènes et des Purpuruis, qui n'ont besoin que d'instruction pour se livrer à l'agriculture. Outre l'indigo, le coton, et le café que ces Nègres pourraient cultiver, leur sol fournirait encore des vivres à une grande population de Nègres. Si, pour l'exécution de ce projet, on prenait le parti de faire passer à Cayenne les industrieux colons de la partie Française de S.t Domingue, qui ont été chassés par les Nègres indépendans, et si l'on y transportait en même tems quelques milliers d'Africains en les y mettant sous la surveillance de l'autorité publique, on verrait en peu de tems s'élever une nouvelle Surinam, qui, grâce à la sagesse des vues de M.r Leblond, n'aurait pas à craindre la fuite des Nègres.

DESCRIPTION

DE

L'ARCHIPEL DE COLOMB

OU DES

GRANDES ET DES PETITES ANTILLES.

Entre les deux continens de l'Amérique, dont nous venons d'achever la description s'étend en forme d'arc une chaîne d'îles, à laquelle on a donné la dénomination insignifiante d'Antilles (1), et celle non moins impropre d'Indes Occidentales qu'on a étendue ensuite à toute l'Amérique (2). La découverte de cet archipel fut faite par Colomb depuis 1492 jusqu'en 1498; cet illustre navigateur s'étant avancé dans cette dernière année jusque sur les côtes de la Terre-Ferme et à l'embouchure de l'Orénoque, reconnut le nouveau continent, auquel la raison et la reconnaissance voulaient qu'il donnât son nom. L'extrémité méridionale de cet Archipel correspond au cap Paria dans l'Amérique méridionale, tandis que son extrémité septentrionale se rattache à la Floride par les îles Bahama et la pointe occidentale de Cuba, qui répond en quelque sorte à la partie la plus saillante de l'Yucatan. Ainsi les Antilles tiennent doublement au continent septentrional de l'Amérique.

Description générale des Antilles

Parmi les nombreuses relations que nous avons de ces îles, les unes sont générales, et les autres particulières aux grandes et

(1) Selon l'opinion la plus commune, le nom d'*Antilles* a été donné à ces îles par les premiers navigateurs, pour indiquer qu'elles étaient en avant du nouveau continent, *ante-insulae*. Quelques-uns croient que ce nom est celui de l'île imaginaire *Antilia*, qui aura été ensuite donné aux découvertes de Colomb. Les Anglais, les Français et les Espagnols les distinguent en *îles du Vent*, ou plus proprement encore *au dessus du vent*, et en îles *sous le vent*. Mais comme le sens de cette expression dépend de la position du vaisseau, et de la route qu'il fait, il parait absurde d'employer en géographie une dénomination aussi vague.

(2) Bryan Edwards a indiqué dans son histoire des Indes Occidentales l'origine de cette expression abusive.

aux petites Antilles, selon la distinction qu'en font les géographes. Ci-joint le catalogue de ces relations (1) dont nous aurons soin de faire remarquer les plus importantes.

(1) Descriptions générales et particulières des Antilles

Henri May's Navigation to East-Indias, 1591 and 1592, in his return with M. Lancaster by the isles of Trinidad, Mona, Hispaniola etc. (Voyez le tom. III. de la Collection de Hakluit).

Christ. Newport's Voyage to Dominica, Portorico, Hispaniola and to the bay of Honduras, 1593 (*ibid.*).

Robert Dudley's Voyage to the isle of Trinidad etc. (*ibid.*).

Histoire naturelle et morale des Antilles etc. par Rochefort. *Rotterdam*, 1660, in 4.° fig.° La même accrue etc. *Ibid.*, 1665, in 4.° fig.° Traduite en Anglais. *Londres*, 1666, in f.°, en Hollandais, 1662, in 4.°

Histoire générale des Antilles, habitées par les Français etc. par le P. Du-Tertre. *Paris*, 1667-1671, 4 vol. in 4.° fig.°

Histoire de la compagnie des îles d'Amérique par G. D. T. (Gonnelier du Tronchin) etc. *Troyes*, 1709, in 12.

Voyages et aventures du Chevalier de ***, en 1728 et 1734 contenant les voyages de l'auteur dans les îles Antilles Françaises de l'Amérique septentrionale, y compris les îles Caraïbes de Saint-Vincent etc. *Paris*, 1749, in 12.

Geschichte und Handlung der Europaeischen Pflanzstäde auf den Antillischen Inseln. *Stutgard*, 1760, in 8.°

Histoire et commerce des Antilles Anglaises etc. 1758, in 12. Trad. en Allemand. *Leipsic*, 1786, in 8.°

Voyages d'un Suisse dans différentes colonies de l'Amérique, pendant la dernière guerre, avec une table d'observations minéralogiques faites à Saint-Dominigue. *Neufchâtel*, 1783, in 8.°

Geographische, Historische, Statistische Belustigungen (von den Amerikanischen Inseln) von Bonne. *Leipsic*, 1783, in 8.°

Versuch Beschreibung und Geschichte der Antillischen Inseln. (Insérées dans les petits voyages de Bernoulli, Tom. I., II., III. et VIII.

History civil and commercial of the West-Indies, by Bryan Edwards. *London*, 1801, 3 vol. in 4.° Trad. en Français par extrait sous le titre suivant:

Histoire civile et commerciale des Indes Occidentales, depuis leur découverte par Christophe Colomb jusqu'à nos jours; suivie d'un tableau historique et politique de l'île Saint-Dominigue etc. *Paris*, 1802, in 8.° La même, *Ibid.*, 1804, in 8.°

Histoire de l'isle-Espagnole ou de Saint-Dominigue, écrite particulièrement sur les Mémoires MSS. du P. J. B. Pers, et sur les pièces originales qui se conservent au dépôt de la marine, par le P. Char-

De tous les ouvrages qui traitent des Antilles en général, celui du P. Du-Tertre, quant à la partie historique, est le plus estimé à cause de sa précision, qui cependant dégénère en prolixité. Cet écrivain a mis tant de sagacité dans ses recherches sur diffé- *Histoire du P. Du-Tertre.*

levoix etc. *Paris*, 1722, 2 vol. in 4.° fig.° La même. *Amsterdam*, 1733, 4 vol. in 12.

Essai sur l'Histoire naturelle de Saint-Dominigue (par le P. Nicolson). *Paris*, 1776, in 8.°

Loix et constitutions des Colonies Françaises Sous-le-Vent etc. *Paris*, 1784-1785, 4 vol. in 4.°

Voyage à Saint-Dominigue, dans les années 1788-89-90, par le Baron de Wimpffen. *Paris*, 1793, 2 vol. in 8.° Trad. en Anglais. *London*, 1794, in 8.°

Description topographique et politique de la partie Espagnole de l'île de Saint-Dominigue, par M. Moreau de Saint-Méry, en Anglais et en Français. *Philadelphie*, 1797, 2 vol. in 4.°

— Description de la partie Française de l'île de Saint-Dominigue, en Anglais et en Français. *Philadelphie*, 1797, 2 vol. in 8.°

Historical Survey of the Franch Colony of Saint-Domingo, by Bryan Edwards. *London*, 1797, in 4.°

Histoire de l'île de Saint-Dominigue, extraite de l'Histoire civile et commerciale des Antilles, de M. Bryan Edwards, et continuée par J. B. J. Breton. *Paris*, 1803, in 12.

Histoire des aventuriers Flibustiers par Alexandre Olivier Oexmelin, 1700, Trad. en Anglais par le Cap. Thomson.

Storia dei Flibustieri de M.r d'Archenholtz Traduc. de J. B. Margaroli etc. *Milan*, 1820, in 12.

Description of the island of Jamaïca. *London*, 1672, 2 vol. in 8.°

Discourse upon the modern state of Jamaïca, by Thom. Tropham. *London*, 1679, in 8.°

Jamaïca Wieved, with all the ports and Settlements thereunto belenging, etc. *London*, 1705, in f.° Troisième édit.

Some modern observations upon Jamaïca, and to its natural history, improvement, in tonde, manner of living. *London*, 1727, in 8.°

History of Jamaïca. *London*, 1750, in 4.° Trad. en Français sous le titre suivant:

Histoire de la Jamaïque, traduite de l'Anglais par M. ***. *Londres*, 1751, in 12. fig.°

P. Brown the civil and Natural History of Jamaïca. *London*, 1756, in f.°

The History of Jamaïca, or general Survey of the ancient and modern state of that island etc. *London*, 1774, 2 vol. in 8.°

An Inquiry concerning the trade and policy of Jamaïca. *London*, 1777, in 4.°

rentes branches de l'histoire naturelle, que tout ce qu'il en a dit fait autorité. Non content d'avoir donné une description exacte des animaux et des végétaux de ces îles, il présente encore un tableau fidèle du petit nombre de naturels qu y restent, des Européens qui s'y sont établis et qui y ont pris le nom de Créoles,

Description de l'île de la Jamaïque, traduite de l'Anglais par Pingeron. *Paris*, 1782, in 12.
Picturesque Views of Jamaïca, by Beckfort. *London*, 1790, in 8.° Trad. en Français. *Lausanne*, 1793, 2 vol. in 12.
Histoire des Négres marrons à la Jamaïque, par Dallas (en Anglais). *Londres*, in 8.° On trouve la traduction en Allemand dans le 22.e vol. de la Bibliothèque des Voyages modernes de Sprengel et d'Ehrmann.
Relation de l'établissement des Français, depuis l'an 1635, en l'île de la Martinique, l'une des Antilles de l'Amérique etc. par le P. Jacque Bouton. *Paris*, 1640, in 8.°
Relation de l'établissement d'une Colonie Française dans la Guadeloupe etc. par François Dupuis. *Caen*, 1652, in 8.°
Histoire générale des îles de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique etc. par le R. P. Jean-Baptiste Du-Tertre. *Paris*, 1654, in 4.°
Relation de l'île de Tabago ou de la Nouvelle-Ovalcre etc. par Rochefort. *Paris*, 1666, in 18.
The History of the Caraby-Islands, viz Barbades etc. to John Daviez. *London*, 1666, in f.°
The present State of the island of Tabago. *London*, 1683, in 4.°
History of Barbadoes, by Richard Ligon. *London*, 1695, in 8.°
Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les moeurs, la religion (par le P. Labat) etc. *Paris*, 1722, 6 vol. in 12 fig.° Le même, *La-Haye*, 1724, 2 vol. in 4.° et 6 vol. in 12 fig.° Le même, *Paris*, 1742, 8 vol. in 12 fig.°
Relation of the late intended Settlement of the islands of Ste.-Lucia and St.-Vincent in America, in the year 1722. *London*, 1725, in 12.
The Natural History of the island of Barbadoes, by Griffith Hugues. *London*, 1758; *Ibid.*, 1793, in f.°
Beskrivelse over Eyland af Ste.-Croix i Amerika i West-Indien. *Kiob*, 1758, in 4.°
Historisch Geographische Beschreibung der von den Engländern eroberten Französischen Antillischen Inseln, besonders Guadeloupe und Martinique. *Stutgard*, 1762, in 8.°
An Account of the expedition to the West-Indies, against Martinico etc. by capitain Gardiner. *Birmingham*, 1762, in 4.°
Voyage à la Martinique etc. par Chanvalon. *Paris*, 1763, in 4.°

ainsi que des Africains qui y ont été successivement transportés, et y ont formé une nouvelle et nombreuse population.

Le titre d'Histoire *des Indes Occidentales* etc., sous lequel Bryan Edwards a publié son ouvrage, devait faire présumer qu'il présenterait l'histoire de toute l'Amérique connue sous la dénomination

Histoire de Bryan Edwards.

Short History of Barbados. *London*, 1768, in 12.
The present State of the island of Tabago. *London*, 1768, in 8.°
Description of the island Nevis etc. by James Rymer. *London*, 1776, in 8.°
Etat des îsles Danoises aux Indes Occidentales par Oxholm (en Danois). *Copenhague*, 1772, in 8.° et trad. en Français, *Paris*, 1799, in 8.°
Geschichte der Mission der Evangelischen Brüder auf den Caraibischen Inseln etc. von C. G. A. Oldendorp. *Barby*, 1777, 2 vol. in 8.°
Beschryvinge van het Eyland Curaçao end de aronder jerende Eylande. *Amsterdam*, 1781, in 8.°
Historical Account of the Virgin-Islands, by George Stuklins. *London*, 1782, in 8.°
Beskrifning om S. Barthelemi etc. författad af S. Dahlmen. *Stockholm*, 1786, in 8.°
History of the island of Dominiga etc. by Atwood. *London*, 1791, in 8.° Trad. en Allemand, *Gottingue*, 1795, in 8.°
Efterretningerr om den a S.t Thomas etc. ved G. Hoest. *Copenhague*, 1791, in 8.°
Beretning om det Danske eiland S. Croix etc. af H. West. *Inséré dans le Journal Iris*, 1791.
Voyage à Saint-Barthelemi, fait aux frais de l'Académie des sciences de Stockholm, par Euphrasen. Trad. du Suédois en Allemand, 1798, in 8.°
Bidrag til Beskrivelse over Ste.-Croix etc. af H. West. *Copenhague*, 1801, in 8.°
Voyage à la Martinique etc. par J. R. ***, Général de brigade *Paris*, 1804, in 8.°
Travels in Trinitad etc. by F. M. Cullum. *London*, 1805, in 8.°
Nachrichten aus den Bahamischen Insel, von Franz. Joh. Märter. (Inséré dans la collection physique des Amis de la Concorde à Vienne, deuxième année, premier trimestre).
Reise . . . . . nach Ost-Florida und den Bahama Inseln etc. von J. D. Schop, 1788, 2 vol. in 8.°
A Tour through the British West-Indies etc. by Daniel Mackinnen. *London*, 1804, in 8.° Trad. en Allemand dans le 22 vol. des Voyages modernes de Sprengel et d'Ehrman.
Voyage aux Antilles et dans l'Amérique Méridionale, par M. Leblond, Médecin naturaliste etc. *V. Annales des Voyages*, 1812, Tom. XVIII.

impropre d'*Indes Occidentales* : car en l'adoptant aussi, il devait intituler cet ouvrage *Histoire des îles situées dans les Indes Occidentales*, puisqu'il ne comprend que la description de quelques-unes des Antilles. Cet écrivain s'étend d'abord en recherches sur l'origine des Caribes, nation répandue dans les petites Antilles, et qui tant au physique qu'au moral n'a, comme il le démontre, rien de commun avec les habitans des grandes Antilles. Après avoir donné quelques notions sur les anciens habitans de ces îles, l'auteur fait l'histoire de la découverte de la Jamaïque et des établissemens que les Espagnols et les Anglais y ont formés successivement; puis il présente le tableau des îles de la Grénade, de la Barbade, de S.t Vincent, de la Dominique, de S.t Christophe et de Nevis, sur l'état desquelles nous n'avons pas encore eu de notions plus exactes que celles qu'il nous en a données. Après cela il dépeint le caractère des Européens établis dans les Antilles Anglaises, ainsi que celui des Créoles, des Nègres et des Mulâtres, et fait quelques observations sur les effets que le climat produit sur eux. Dans le cinquième livre il offre le tableau de la culture des Antilles; et dans le sixième il traite du gouvernement des établissemens Anglais et des divers genres de commerce de ces îles, avec une sagacité et une profondeur, qui annoncent beaucoup de connaissances dans cette partie. L'auteur termine son histoire par un aperçu rapide sur l'état politique de la colonie de S.t Domingue avant 1786, et par la relation des malheureux évènemens dont elle a été le théâtre jusqu'à la fin de 1794. Le traducteur Français l'a continuée jusqu'à la mort du capitaine-général Le-Clerc.

Description des grandes Antilles.

Nous n'avons pas de description particulière de l'île de Cuba, qui est la plus considérable des Grandes Antilles, sinon par la culture, au moins par son étendue; mais comme elle est un lieu de relâche pour les flottes Espagnoles et pour les vaisseaux des autres nations qui vont aux Indes Occidentales ou qui en reviennent, on en trouve des relations dans les écrits de divers voyageurs, et surtout dans les Mémoires de Fischer. On en peut dire autant de l'île de Porto-Rico, qui est aussi une des grandes Antilles, et sur laquelle on ne trouve de notions que dans des relations communes à d'autres pays. Il n'en est pas ainsi des îles de S.t Domingue et de la Jamaïque. Charlevoix nous a donné une histoire de la première, rédigée en grande partie sur les mémoires du Missionnaire Pers, de laquelle il a retranché judicieusement tout ce

Charlevoix.

qui a rapport aux travaux des Missionnaires, pour traiter plus en détail de l'histoire politique, militaire et morale de cette île. Cet ouvrage, qui est peut-être le meilleur qu'ait fait cet écrivain, est divisé en douze livres, dont le dernier contient la description des deux parties de l'île soumises à la domination de la France et de l'Espagne. La partie Espagnole surtout ne nous était connue que par sa relation, avant la publication de celle de Moreau de Saint-Méry, qui est beaucoup plus circonstanciée. Charlevoix a donné en outre une description rapide des animaux et des végétaux, et du caractère des colons, et il termine son tableau par des observations critiques sur le caractère des Nègres. Le P. Nicolson a suppléé, dans son histoire naturelle de S.t Domingue, à ce que l'ouvrage de Charlevoix laissait à désirer sur cette matière. L'ouvrage de Moreau de S.t Méry sur la situation topographique et politique de S.t Domingue, nous donne des notions positives sur le dernier état de la colonie Française avant la funeste rebellion qui a couvert cette île de sang et de ruines. Mais la description de cette colonie telle qu'elle existait avant 1789 n'appartient plus qu'à l'histoire. La partie de l'ouvrage de Bryan Edwards, qui regarde la colonie Française de S.t Domingue, a été publiée séparément et continuée par I. B. J. Breton, qui a rapporté très-en détail les derniers évènemens arrivés pendant la révolution dans cette importante colonie. *Moreau de Saint-Méry etc.*

L'histoire de la Jamaïque publiée à Londres en 1750, et écrite par un anonyme Anglais, est le fruit d'un long séjour que l'auteur a fait dans cette île. Après avoir donné la description de l'île, l'auteur fait l'histoire de son invasion par les Espagnols, de la conquête qui en a été faite ensuite par les Anglais, et des établissemens qu'ils y ont formés. Cette relation contient des notions importantes sur la forme du gouvernement de la Jamaïque, lequel a beaucoup d'analogie avec celui des colonies Anglaises de l'Amérique septentrionale, avant leur séparation de la métropole. Mais on en trouve de bien plus détaillées encore dans l'histoire naturelle et civile de la Jamaïque de P. Brown, qui est un ouvrage précieux surtout pour les naturalistes. Celui de Beckfort ne l'est pas moins, en ce qu'il réunit aux notions les plus intéressantes sur les productions, la culture et les mœurs des colons, des descriptions vives et animées des plus belles vues de la Jamaïque. *La Jamaïque. Brown. Beckfort.*

Descriptions des petites Antilles. Relation de Bouton. La relation de l'établissement des Français à la Martinique du P. Bouton Jésuite, est particulièrement estimée pour les connaissances qu'on y trouve sur les Caribes avant que leurs mœurs fussent altérées par suite de leurs fréquentes communications avec les Européens, et que le funeste usage des liqueurs fortes eût affaibli leur constitution physique. Il serait à désirer que le P. Bouton n'eût pas montré autant de crédulité en matière de religion. Le tableau qu'il fait de la nation Caribe ne diffère guères de celui qu'on en trouve dans l'ouvrage de Bryan Edwards: ce dernier semble même en avoir emprunté les principaux traits dont il la caractérise. *de Du-Tertre.* Du-Tertre nous a donné aussi des notions tout-à-fait neuves sur ces indigènes: son ouvrage, qui est devenu fort-rare, mérite aussi d'ére consulté pour ce qui tient à l'histoire naturelle, qui y est traitée en détail, et même avec beaucoup d'intelligence, eu égard au tems où l'auteur écrivait. On ne lit la relation de l'île de Tabago par Ro- *de Rochefort.* chefort, que pour les renseignemens qu'elle offre sur les mœurs des *de Labat.* indigènes. Le nouveau voyage du P. Labat aux îles de l'Amérique est le plus estimé de tous ses ouvrages. La sagacité avec laquelle y sont décrits les divers procédés propres à chaque manufacture, ainsi que les animaux et les végétaux, prouve que l'auteur avait beaucoup de connaissances dans les arts mécaniques et en histoire naturelle. On est fâché seulement qu'il ait grossi sa relation d'une foule de petites anecdotes, la plupart malignes, sur les familles du pays, et qui ont perdu aujourd'hui le peu d'intérêt qu'elles avaient *de Chanvalon.* alors. On fait beaucoup de cas du Voyage de Chanvalon à la Martinique: dans la première partie l'auteur rapporte les observations météorologiques faites par lui en 1751 dans cette île; dans la seconde il traite de l'histoire naturelle, et dans la troisième il décrit avec beaucoup d'impartialité, et avec un esprit vraiment philosophique les mœurs et les usages des colons. Mais la partie la plus intéressante de cette relation est celle qui concerne les Nègres et les Caribes, dont il existait encore quelques familles à l'époque où ce voyageur visita la Martinique. Les îles de Sainte-Croix, de S.t-Tho- *de West.* mas, de S.t-Jean, de Tortola etc. ont été décrites par West, Danois, dans quelques-uns de ses Mémoires, dont le rédacteur du Journal de la littérature étrangère nous a donné un extrait (1). L'ouvrage est divisé en trois sections, dont la première traite du climat, des habitans Blancs et Noirs; la seconde de la manière de

(1) Seconde année, sixième cahier, pag. 237.

vivre et de l'économie publique, et la troisième de l'histoire, de la position et des productions de Sainte-Croix etc. Il serait à souhaiter, dit l'auteur de cet extrait, que nous eussions des notions aussi intéressantes et aussi authentiques sur les autres îles des Indes Occidentales, et recueillies de même par des témoins oculaires. Le voyage à la Martinique d'un Général de brigade anonyme, serait tout-à-fait inutile après celui de Chanvalon, qui ne laissait rien à désirer sur l'état de cette île avant la révolution. L'auteur ne pouvait donc se flatter de donner quelqu'importance à une nouvelle relation de la Martinique, qu'en présentant le tableau de son état présent; et c'est ce qu'il a fait avec beaucoup de sagacité durant son séjour à la Martinique, où il a été envoyé pour objet de service militaire. Enfin l'île de la Trinité, la plus considérable des petites Antilles, au moins par son étendue, a été trop négligée par les Espagnols, qui en furent long-tems les maîtres. Les Anglais auxquels elle a été cédée par le traité d'Amiens, l'ont regardée comme d'une grande importance, et comme propre par sa position et par sa rade à protéger leurs établissemens aux Antilles. C'est ce qu'a fait observer Callum dans son voyage à la Trinité en 1803. Celui de Daniel Mackinnen fait en 1802 et en 1803, peut servir de supplément à l'ouvrage de Bryan Edwards, surtout en ce qui concerne les îles de Bahama.

DESCRIPTION DES ANTILLES.

Ces îles se divisent, comme nous l'avons dit plus haut, en grandes et en petites Antilles. Les grandes sont: Cuba, la Jamaïque, Saint-Domingue et Porto-Rico. La mer qui se trouve entre les Antilles, l'Amérique méridionale et les côtes de Mosquitos, de Costarica et de Darien, s'appelle aujourd'hui mer des Caribes, du nom des naturels qui formaient la population de plusieurs de ces îles. Cette mer, l'une des plus fréquentées du globe, nous offre divers phénomènes, dont Malte-Brun donne une exacte description (1), et qui intéressent particulièrement les voyageurs. *Mer des Caribes*

Les îles un peu considérables de cet Archipel renferment toutes de hautes montagnes, dont les plus élevées se trouvent dans la par- *Montagnes et rochers*

(1) V. Précis de la Géographie Universelle, Tom. V. pag. 724.

tie occidentale de S.t Domingue, au levant de Cuba et au nord de la Jamaïque, précisément dans les lieux où ces grandes îles sont plus rapprochées entr'elles. Ces montagnes, considérées en masse, semblent avoir leur direction du nord-ouest au sud-est; mais en examinant attentivement les meilleures cartes de chacune de ces îles, on aperçoit dans la plupart un point central d'où descendent les rivières, et auquel les diverses ramifications de ces montagnes semblent se rattacher comme à un noyau commun. Dans quelques-unes, comme à la Guadeloupe, ce noyau renferme des volcans, et parait être généralement composé de granit dans les petites îles, et de roches calcaires dans les grandes. Mais la géologie des Antilles n'a point encore été examinée dans la vue d'en reconnaître l'ensemble. On a observé que, dans les petites Antilles, les plaines les plus étendues se trouvent sur la côte orientale (1); mais ce fait cesse d'avoir lieu dans les îles Vierges et aux grandes Antilles. On trouve seulement quelqu'uniformité dans les monticules escarpés, qui, dans la plupart des îles, séparent les terres hautes des basses, et qui se font remarquer particulièrement à Saint-Domingue, où on les appelle *Morne*.

Bancs de corail.

Les bancs de corail ou de madrépores y sont aussi communs que les pierres ponces; et à l'aide de recherches plus exactes, on parviendra peut-être à reconnaître que cette substance n'a pas moins eu de part à la formation de cet Archipel, qu'à celle des Archipels du Grand-Océan. Les îles de Cuba et de Bahama sont entourées d'immenses labyrinthes de récifs à fleur d'eau, qui sont couverts de palmiers, et ressemble parfaitement aux îles basses de l'Océan Oriental.

Climat et saisons.

Le climat est devenu peu à peu le même dans toutes les Antilles. Pendant la sécheresse, qui dure ordinairement depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin de mai, la chaleur serait insupportable dans le jour, s'il ne s'élevait des vents de mer, qui croissent à mesure que le soleil acquiert de la force. Les pluies qui caractérisent la saison de l'été, et qui, de la mi-juillet à la mi-octobre, tombent à torrens, sont de vrais déluges: les rivières se gouflent dans un instant et inondent toute la plaine. L'air imprégné d'humidité devient un principe inévitable de corruption, particulièrement pour tout ce qui sert à la nourriture, et couvre de rouille

(1) *Leblond*, Voyage aux Antilles, I. 141-320.

tous les métaux sujets à s'oxider. L'humidité se perpétue sous ce ciel enflammé, et forme en quelque sorte un bain à vapeur, dans lequel sont comme plongés les habitans : ce qui ne contribue pas peu à rendre le séjour du pays désagréable, malsain et même dangereux pour un Européen (1). Le relâchement des fibres qui s'ensuit trouble et interrompt l'activité des fonctions vitales, et produit à la longue une atonie générale. Le défaut habituel d'électricité semble contribuer à effacer ces teintes animées qui distinguent les Européens. Les miasmes qui se dégagent des eaux stagnantes de la mer, et de la fange en putréfaction, deviennent surtout pour les personnes nées dans les pays froids le germe de la terrible fièvre jaune. La nature a néanmoins indiqué un moyen de salut à l'étranger qui est appelé à vivre dans ces contrées pestilentielles, c'est d'aller respirer un air plus frais sur les montagnes. *Maladies endémiques.*

Mais si l'homme a pu parvenir à se garantir de quelques-uns des accidens funestes occasionnés par les pluies propres au climat des Antilles, il n'en est pas ainsi des tremblemens de terre qui y sont très-fréquens et quelquefois terribles, et qui se font sentir durant la saison des pluies, ou un peu avant, ou vers la fin, et dans le tems des grandes marées. Le plus redoutable est celui qu'on appelle *raz de mer*, et qui arrive infailliblement une ou deux, et quelquefois même trois fois entre juillet et octobre. Sa violence, dont l'action suit la direction des vents du sud et de l'ouest, s'exerce sur les côtes occidentales. On voit alors les vagues venir de loin, et d'un mouvement si paisible qu'on ne saurait y attacher l'idée du moindre danger ; mais arrivées à la distance d'environ 500 pas du rivage, elles s'élèvent tout-à-coup et roulent avec une telle impétuosité, que les vaisseaux qui sont à la côte ou dans les rades extérieures ne pouvant gagner le large, ni se maintenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre sans espoir de salut pour les équipages. *Tremblemens de terre.* *Raz de mer.*

Mais quel effroi soudain trouble cette multitude d'oiseaux et de quadrupèdes, qui cherchent un asile avec une inquiétude qui se manifeste dans tous leurs mouvemens ? Ce signe est le sinistre avant-coureur d'un ouragan. Aussitôt l'atmosphère devient extrêmement pesante : le thermomètre monte prodigieusement : l'obscurité s'augmente de plus *Ouragans.*

(1) Mémoire du Doct. *Cassan*, inséré dans les *Mémoires de la Société Médicale d'émulation*, Tom. IV. Mémoires de M.r Moreau de Jonnes.

en plus, le vent cesse, et un silence effrayant règne dans toute la nature. Bientôt ce silence est interrompu par le bruit sourd du tonnerre, et la scène s'ouvre par des éclairs qui vont toujours croissant: les vents déchaînés soufflent avec fureur, la mer leur répond par le mugissement de ses flots, et les arbres dans les forêts par le craquement de leurs troncs antiques et le bruissement lugubre de leurs feuillages. Un déluge d'eau s'échappe des cataractes du ciel : les torrens se précipitent avec fracas du haut des montagnes: les rivières débordent, et l'inondation s'étend dans la plaine. Ce ne sont plus les vents irrités qui se choquent entr'eux, ni la mer qui ébranle et semble vouloir engloutir la terre; c'est la désordre de tous les élémens qui se confondent et se détruisent tour à tour. Le feu se mêle avec l'eau, et l'équilibre de l'atmosphère, qui est le lieu général de la nature, n'existe plus. Tout semble près de rentrer dans le sein du cahos. Quelles scènes d'horreur vont se déployer aux premiers rayons du jour! La terre est jonchée de troncs d'arbres déracinés, de branchages et de débris d'habitations. Le colon erre au milieu de ses plantations qu'il ne reconnait plus. Des cadavres d'hommes, d'animaux domestiques et sauvages gissent pêle-mêle sous des monceaux de sable, de pierres et de décombres, et d'enormes poissons que la mer a vomis sur la terre épouvantent les passans qui les voient se débattre encore parmi les ruines (1).

Une matinée des Antilles.

Hatons-nous de détourner les yeux du spectacle affligeant de tant de désastres, pour les porter sur les scènes riantes que va nous offrir la nature. Représentons nous une des matinées des Antilles dans la saison des fortes rosées (2); et pour en jouir pleinement saisissons l'instant où le soleil se montre dans tout son éclat sous un ciel pur et tranquille, et dore la cime des montagnes de ses premiers rayons. Les feuilles, sous le réseau de lumière qui les enveloppe comme d'un voile imperceptible, ont l'apparence d'un tissu de soie d'une transparence extrême: les gouttes de rosée y paraissent comme autant de perles que le soleil teint de mille couleurs, et du centre de chaque groupe de feuilles brille l'insecte qui nage dans ces perles liquides. Les prairies se présentent sous un aspect non moins enchanteur, et la surface de la terre n'offre à l'œil ébloui

(1) Voyez la description des ouragans dans le premier volume de la Géographie Universelle de Mentelle etc. § 534.

(2) Voyez Malte-Brun. Précis de la Geographie etc. Tom. V. pag. 769.

qu'une plaine de cristal et de diamant. Lorsque le soleil a dissipé les nuages qui couvraient la vaste étendue de l'Océan, on est souvent abusé par une illusion optique, qui fait paraître doubles ses vagues et ses rivages. Tantôt on croit apercevoir une immense plaine de sable là où l'on voyait la mer auparavant, tantôt ce sont des barques qui semblent perdues au loin dans une vapeur enflammée, et flotter dans un océan d'air, d'où leur image se réfléchit fidèlement dans les eaux. Ces illusions, qui sont l'effet du phénomène appelé le *mirage*, sont fréquens sous l'équateur. La douce température du matin permet à l'observateur de la nature d'admirer les riches paysages de cet Archipel. Quelques montagnes nues et renversées les unes sur les autres dominent toute la la scène inférieure. A leur base s'étendent des montagnes moins élevées et couvertes d'épais taillis : les collines forment le troisième gradin de ce majestueux amphitéâtre, et sont revêtues depuis leur sommet jusqu'au rivage de la mer d'arbres et d'arbustes d'une structure aussi belle que variée. A chaque pas on rencontre des moulins, des plantations, des habitations et des cabanes, qui sont en tout ou en partie cachés par l'ombre de la forêt. Les plaines offrent un tableau non moins riant et varié ; et pour s'en former une idée exacte, il faut se représenter un heureux assemblage de tous les arbres et arbustes, dont la magnifique végétation fait l'ornement de nos jardins botaniques. L'Océan même présente, au matin, un aspect qui est bien rare ailleurs : pas un souffle qui en ride la surface ; et la transparence de ses eaux permet d'en voir le fond à plus de soixante brasses de profondeur, et d'y distinguer les moindres objets sur un lit de sable blanc, qu'on croirait pouvoir toucher avec la main. Les vaisseaux y semblent comme suspendus en l'air, et l'on se sent tourner la tête en regardant à travers ce fluide cristallin, au fond duquel on aperçoit des jardins parsemés de coraux et de coquillages des plus brillantes couleurs, et des poissons dorés qui se promènent au milieu de touffes de fucus et de bosquets d'algue. Nous donnerons maintenant une description plus particulière des animaux et des végétaux de ces îles.

Lorsque les Européens abordèrent aux Antilles, il les trouvèrent couvertes de grands arbres entrelacés de plantes qui s'attachent comme le lierre au tronc et aux branches, et qui redescendant à terre s'élèvent de nouveau et s'accrochent à tous les arbres qu'elles rencontrent. Ces plantes parasites sont ce qu'on appelle les *Végétaux.*

lianes, et leurs ramifications s'étaient tellement étendues dans ces antiques forêts, qu'elles les rendaient impénétrables.

Arbres des forêts.

Le règne végétal offre aussi aux Antilles des arbres d'une infinité de sortes; et l'on pourrait même dire que, sous ce rapport, la nature à traité ces îles avec une bienveillance particulière, car on ne trouve en aucune autre partie de l'Amérique des arbres aussi gros, aussi droits, aussi élevés ni en aussi grand nombre. Là le bananier, qui, d'abord faible, cherche l'appui d'un arbre voisin, forme seul avec le tems un bosquet. On fait avec le tronc du cotonnier sauvage, *bombax ceibe*, un canot capable de contenir une centaine d'hommes. Une feuille du palmier à éventail suffit pour mettre huit personnes à l'abri du soleil ou de la pluie. Le chou-palmiste balance sa cime verdoyante sur une colonne, qui a quelquefois deux cent trente pieds de hauteur. Les plantations sont entourées d'arbres de campêche et de brésil. Le carougier joint au présent de ses fruits l'avantage d'une ombre épaisse. L'écorce fibreuse du grand *cecropia* sert à faire de bonnes cordes. L'élégant tamarin, le bois de fer, le cèdre, et une espèce de *cordia* appelée *orme d'Espagne* dans les îles Anglaises, sont recherchés pour les constructions solides et durables. L'arbre à roues, *laurus chloroxylon*, est d'une utilité incalculable pour la construction des moulins.

Arbres à fruit.

L'oranger, le citronnier, le figuier, le grenadier exhalent autour des habitations leurs parfums délicieux, et donnent des fruits exquis. Le pommier, le pêcher et la vigne ne portent leur fruit à l'état de maturité que dans les parties montueuses, tandis que les plaines, où rien ne tempère les ardeurs du soleil, offrent tout le luxe des productions indigènes, telles que l'*anacardium occidentale*, l'*achras mammosa*, l'*achras sapotilla*, le *laurus persea*, la *mammaea Americana*, ainsi que divers fruits des Indes Orientales, comme la pomme rose ou *eugenia jambos*, la goyave ou *psidium pyriferum*, la *mangou* ou *volkameria aculeata*, et quelques espèces de spondias et d'annona.

Arbustes à fleurs.

Parmi les fleurs dont les vastes savanes sont émaillées on distingue le *serpidium* de Virginie, l'*ocymum Americanum*, le *cléomène* à cinq feuilles et la *turnera pumicea*. De tous les végétaux les plus curieux sont les fougères arborescentes, plantes vivaces qui acquièrent dans ce climat comme dans toute la zône torride un grand accroissement. Le *polypodium arboreum* en particulier élève à la hauteur de plus de 20 pieds sa tête couronnée de larges feuilles dentelées, qui lui donnent l'aspect d'un palmier.

La plupart des productions qui forment maintenant la richesse commerciale des Antilles proviennent de végétaux qu'on y a transportés, et qui s'y maintiennent par la culture. On trouve cependant la vanille sauvage dans les bois de la Jamaïque et de Saint-Domingue. L'aloès, qui est cultivé à la Barbade, croît spontanément sur le sol pierreux de Cuba, des Lucayes et de plusieurs autres îles. La *bixa orellana*, d'où l'on extrait l'oriana, n'est pas moins commune aux Antilles que dans tous les autres pays chauds de l'Amérique. Le poivre long y est non seulement indigène, mais encore il refuse de multiplier par la culture. Le *myrtus pimenta* croît particulièrement sur le flanc des montagnes qui regardent la mer. L'igname et la patate, également indigènes, forment la principale nourriture des Nègres. L'Afrique a donné aux Indes Occidentales le manioc et l'arbuste à pois d'Angola. Mais les cultures qui fournissent au luxe et aux fabriques d'Europe absorbent toute l'attention d'un colon des Antilles; et sans l'immense quantité de grains qu'on y transporte du Canada et des Etats-Unis d'Amérique, la famine désolerait souvent ces magnifiques contrées.

Végétaux connus dans le commerce.

Indigènes.

Plantes alimentaires

Le principal objet d'exportation des Indes Occidentales est le sucre. On a peine à ne pas regarder la canne à sucre comme naturelle à l'Amérique; et pourtant l'opinion est que l'espèce cultivée y a été apportée des Indes Orientales ou de la côte d'Afrique. On prétend qu'elle fut transportée en 1606 des Canaries à S.t Domingue par un certain Aguillar habitant de la Conception de la-Vega, et que le premier moulin à sucre fut construit par un chirurgien de S.t Domingue nommé Vellosa. Mais ce fait ne servirait qu'à prouver une introduction locale, sans décider le fond de la question. Depuis vingt ans on cultive aux Antilles la canne à sucre d'Otaïti, qui donne plus de matière sucrée que la canne ordinaire ou créole. Un champ consacré à cette culture présente au mois de novembre, qui est le tems de la floraison, un coup d'œil des plus enchanteurs qu'il soit possible de décrire avec la plume, ou de représenter avec le pinceau. On juge particulièrement de la qualité de la plante et de celle du sol qui lui est propre à la hauteur de sa tige, qui est ordinairement de trois à huit pieds et plus. Les champs de canne à sucre offrent, au tems de la maturité, l'aspect d'un vaste tapis d'or entrecoupé de larges bandes purpurines, qui sont un effet de la réfraction des rayons solaires. Les tiges sont d'un vert foncé à leur sommité; mais à mesure qu'elles sèchent elles

Canne à sucre

Aspect d'un champ de cannes à sucre.

changent de couleur et prennent celle d'un jaune-rouge. Des feuilles longues et étroites pendent de cette sommité, et semblent se partager pour faire place à une baguette argentine, dont la longueur varie de deux à six pieds, et sur le haut de laquelle se balance mollement un panache blanc, qui se termine par une frange délicate lilas-clair de la plus belle couleur.

Cotonnier et cafier.

L'arbuste qui donne le coton, trouve souvent dans ces îles le terrein sec et pierreux qui lui convient; mais la récolte ne pouvant s'en faire que par le beau tems, est par cette raison toujours incertaine. Le café fut pendant long-tems une production particulière à l'Arabie Heureuse. Il ne fut jamais possible de faire germer ailleurs la semence de l'arbre qui le produit: on transporta donc l'arbre même d'abord à Batavia, puis à Amsterdam et à Surinam, à Paris et à la Martinique. Tantôt il porte du fruit au bout de la troisième année, tantôt ce n'est qu'à la cinquième ou à la sixième qu'on en retire le prix de ses soins: quelquefois il ne donne qu'une livre de café, d'autres fois il en rend jusqu'à trois et quatre: ici sa durée n'est que de douze à quinze ans, là elle est de vingt-cinq ou trente.

Animaux.

On ne trouve aux Antilles de quadrupèdes sauvages que de la plus petite espèce, tels que la chauve-souris-fer-de-lance, le *vespertilio molussus*, le kinkajou ou *viverra caudivolvula*, et le *mus pilorides*. Le lézard, le scorpion et le serpent y sont très-communs; mais, de toutes les petites Antilles, la Martinique et Sainte-Lucie sont les seules îles où l'on rencontre la vraie vipère et le scorpion venimeux. Ce dernier animal se rencontre à Porto-Rico, et probablement dans toutes les grandes Antilles. Le caïman vorace habite les eaux stagnantes, et il arrive assez souvent aux Nègres même de ne pouvoir se soustraire à sa dent meurtière. Les meilleures tortues se prennent sur les plages voisines de la Jamaïque. Les perroquets et les colibri font l'ornement des forêts; et des troupes innombrables d'oiseaux aquatiques animent les bords solitaires de la mer et des rivières. On y admire l'oiseau mouche, qu'on nomme

Oiseau mouche, ou oiseau-bourdonnant.

aussi *oiseau-bourdonnant*, à cause du bourdonnement que produit l'agitation continuelle de ses ailes. Il darde son bec affilé dans le calice des fleurs de l'oranger et du citronnier, pour en exprimer le suc et l'essence. Quelquefois en le voyant se balancer en l'air sur les campêches en fleur, on le dirait ivre des parfums qui s'en exhalent: il en disparait ensuite avec la rapidité de l'éclair,

et revient quelques momens après comme pour savourer de nouveau ces odeurs suaves, en déployant son magnifique plumage teint des plus belles couleurs, où dominent les nuances les plus brillantes de la pourpre et de l'or, du bleu et de l'émeraude. *Son beau plumage.*

A ce tableau général des Antilles, il nous reste maintenant à ajouter tout ce qui peut être propre à nous faire connaître les naturels de ces îles, que les Européens ont presque tous détruits. Nous avons vu précédemment que leur nation s'étend encore aujourd'hui dans les contrées de la Guyanne. Outre les pays soumis à sa puissance dans l'intérieur des terres au nord de l'Orénoque, elle occupait encore plusieurs des Antilles lors de l'apparition des premiers Européens dans ces îles. Comment devint-elle aussi nombreuse? Pourquoi se trouve-t-elle aussi éparse? Quelques voyageurs croient même en avoir rencontré des hordes au delà des Apalaches. Grossiers et farouches comme tous les peuples sauvages, les Caribes offrent, dans l'extension même des pays sur lesquels ils sont dispersés, la preuve d'avoir formé une grande nation dans des tems qui nous sont inconnus; et l'on est autorisé à conjecturer de la douceur, de l'harmonie et de la richesse de leur langue, que cette nation fut anciennement civilisée. Et en effet, comment, dans l'état d'isolement et de misère de la vie sauvage, des hommes qui ne connaissaient, et encore imparfaitement, que les arts de première nécessité, ont-ils pu porter leur langage à un aussi haut degré de perfection? *Les Caribes, nation très-étendue.*

Les Caribes des Antilles ont en substance les mœurs, les usages et le caractère de ceux de la Guyanne; mais ce serait s'abuser que de ne pas vouloir reconnaître entr'eux des différences notables. Et quoique, par les particularités de son climat, de son sol, des eaux et des météores, la Guyanne soit de tous les pays continentaux celui qui ressemble le plus aux terres entourées de la mer, raison pour laquelle elle a imprimé dans ses habitans primitifs certains signes qui les rapprochent des insulaires, on ne peut disconvenir que les Caribes des Antilles ne ressentent d'une manière plus manifeste l'influence des grands mouvemens de l'atmosphère et de l'Océan au milieu duquel ils vivent, ainsi que l'action de cette force irrésistible qu'exercent à certaines reprises ces deux élémens, par l'effet des soudaines et violentes commotions auxquelles ils sont sujets, tandis que partout ailleurs ces mêmes Indiens retracent dans toute leur personne l'image de ce calme général de la nature, qui rend si agréables le climat et le sol des Antilles.

Leur nom etc.

Quelques écrivains prétendent que le nom de Caribe signifie dans l'ancienne langue de ces peuples, brave guerrier, et que cette dénomination les flatte plus que toute autre. Plusieurs voyageurs, les font descendre des Galibes, peuples de la Guyanne, et rapportent d'après d'anciennes traditions, que leurs ancêtres s'étant révoltés contre leurs chefs, ils furent contraints d'aller se réfugier aux Antilles. Du-Tertre est de l'avis du P. Raimond, un des premiers Missionnaires, qui avait vecu chez ces peuples, lequel croyait que le nom de Galibes ou de Caribes leur avait été faussement donné par les Européens; que leur dénomination primitive était celle de Gallinague, et qu'on les distinguait en *Ubaolennum* et *Baluebanum*, c'est-à-dire en habitans des îles ou du continent. Ce docte Missionnaire ajoute que les insulaires étaient des Gallinagues du continent, qu'ils abandonnèrent en grand nombre pour aller à la conquête des îles sous la conduite d'un capitaine, homme de petite taille, mais d'un grand courage, qui mangeait peu et buvait encore moins, qui extermina les anciens habitans de ces îles, à l'exception des femmes, lesquelles ont toujours conservé quelque chose de leur ancien langage, et qui, pour perpétuer le souvenir de ses conquêtes, avait fait réunir toutes les têtes des ennemis dans les antres des rochers qui entourent la mer.

Malgré la différence des opinions sur l'origine des Caribes, tous les écrivains s'accordent à leur en assigner une commune, de quelque partie ou de quelque nation que ce soit de l'Amérique qu'ils puissent la tirer; et leur opinion à cet égard repose sur la ressemblance de figure et de mœurs qui existe entre tous les Caribes habitans de ces îles. Et en effet, ils sont généralement grands et bien faits, et l'on n'en trouve pas un de difforme. Ils ont les cheveux noirs, et les tiennent toujours avec beaucoup de propreté. Ils s'arrachent la barbe à mesure qu'elle croît; et, même depuis leurs relations avec les Européens, les deux sexes vont entièrement nus; ils se teignent le corps en rouge, et portent pour coiffure une espèce de bonnet, (voyez la planche 66), ou quelquefois une simple couronne de plumes. Il se font aux lèvres des trous dans lesquels ils passent des esquilles d'os; leurs narines sont percées de même, et comme incrustées de grains de verre ou de petites pierres de couleur. Les hommes ont des bracelets à la partie la plus charnue du bras, et les femmes au poignet et au dessus du coude. Ces dernières portent en outre des colliers de grains de verre de diverses couleurs,

Leurs qualités physiques.

Parure.



Bottigella dis. Fumagalli F.A.T

au cou et au dessous du mollet, où ils font plusieurs tours en forme de brodequin. Elles se couvrent la partie antérieure du corps avec un petit morceau d'étoffe attaché à une ceinture. Ceux d'entre ces Indiens qui n'ont aucun commerce avec les Européens, portent suspendues autour de leur cou des flûtes, qu'on croit faites avec des os de leurs ennemis. Mais ce qu'il y a de plus riche dans leur parure, ce sont de larges plaques de cuivre bien fines et bien polies, qui ont la forme de croissant, et sont enchâssées dans un bois précieux. Cet ornement, appelé *caracoli*, est une espèce de décoration, qui distingue les capitaines et leurs enfans des gens de la classe ordinaire.

Nous avons extrait des relations des voyageurs Anglais cette description des Caribes, qui, quoique moins étendue que celle que nous allons en donner, ne laisse pas de lui ressembler en beaucoup de points; et en effet, malgré la différence des îles, on y reconnait partout la même nation. L'auteur dont nous allons suivre la relation est Labat (1), qui, durant son séjour à la Martinique, eut occasion de s'entretenir souvent avec des Caribes de S.t Domingue. Les Caribes, dit-il, sont d'une taille au dessus de la médiocre; ils sont tous bien faits: les traits de leur visage sont réguliers et le paraîtraient encore bien davantage, si les mères n'étaient point dans l'usage de comprimer de bonne heure la tête de leurs enfans. Le moyen qu'elles emploient pour cela est de leur lier fortement derrière la tête une petite planche, et de l'y laisser jusqu'à ce que le front ait acquis de la consistance et soit aplati, au point que l'individu puisse voir les objets placés presque perpendiculairement au dessus de sa tête sans la lever. Les Caribes ont les yeux noirs et petits, les dents blanches et bien rangées, les cheveux également noirs, longs et luisans pour être toujours frottés d'huile. On prétend que leur teint naturel est moins foncé que celui d'un grand nombre d'autres races Américaines, qui habitent sous les tropiques; mais il n'est pas facile d'en juger, à cause de l'usage où ils sont de s'emplâtrer le corps d'une composition d'oriana détrempée avec de l'huile de carapat, ou de *palma Christi*, qui leur donne la couleur d'écrevisses cuites. Voyez les figures des deux planches 67 et 68. L'emploi qu'ils font également de cette composition sur le corps des enfans, prouve qu'ils n'ont en cela pour objet que de se garantir de la piqure des insec-

Qualités physiques des Caribes selon Labat.

(1) Tom. II. pag. 72 et suiv.

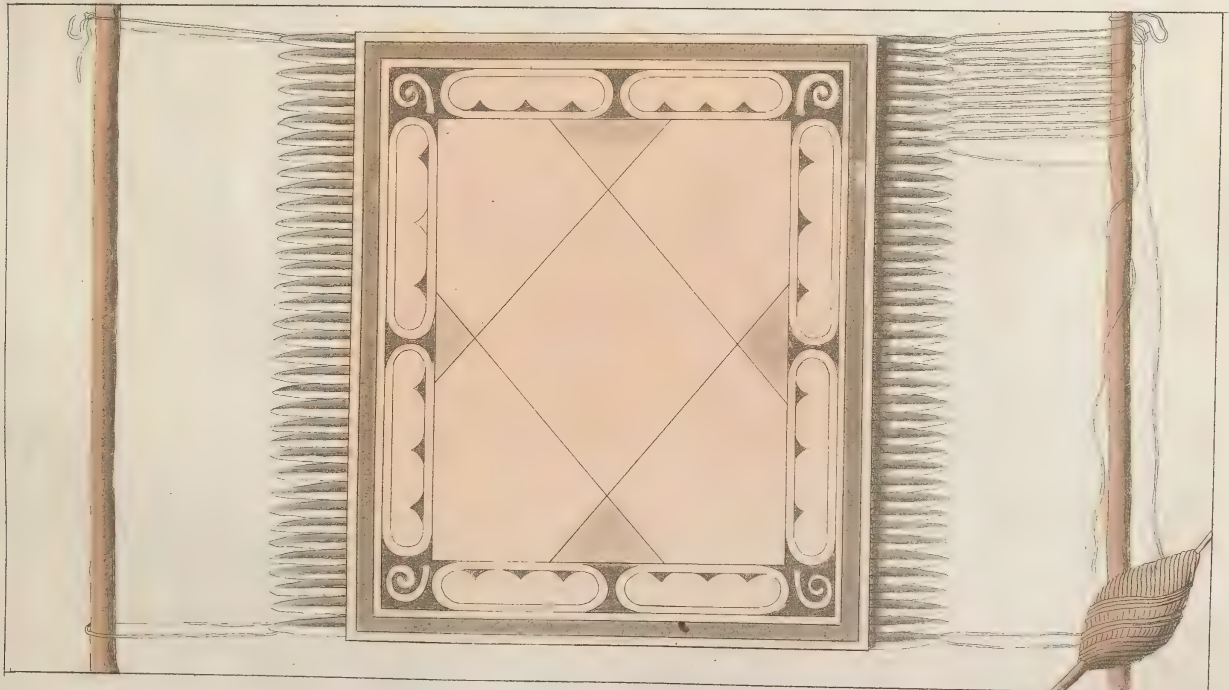
tes, dont fourmillent leurs forêts presque toujours humides, ou des ardeurs brûlantes du soleil, plutôt que de s'en faire une espèce de vêtement ou de vaine parure, quoique pourtant ils aient aussi ces deux choses en vue. Lorsqu'ils vont à la guerre, ou qu'il veulent faire pompe de leur personne, les femmes leur font avec du suc de *genipa* des moustaches, et leur tracent sur le visage et sur le corps des lignes noires, auxquelles ils attachent une idée de distinction, et dont l'empreinte dure environ neuf jours. Les hommes vus par Labat avaient les reins ceints d'un cordon, qui contenait sur leur cuisse un couteau sans gaîne, et auquel était suspendu un morceau de toile de cinq à six pouces de largeur, qui servait à couvrir une partie de leur nudité.

Caractère moral.

Leur physionomie annonce la mélancolie, mais ils sont naturellement francs, obligeans et généreux. Les époux s'aiment tellement entr'eux, que le malheur de l'un fait souvent mourir l'autre de chagrin. Ces Indiens ne manquent jamais à leurs engagemens, même avec les étrangers, et ils détestent l'avarice. Ils ont l'esclavage en horreur : la moindre injure non méritée les fait courir à la vengeance avec la précipitation des vents et des flots déchaînés contre leurs îles dans les grandes tempêtes, et ils regardent leurs ennemis avec un haîne qu'ils ont sucée avec le lait. Les premiers navigateurs aux Antilles rapportèrent que les Caribes mangeaient leurs ennemis, et cela est vrai ; ils n'ont même aucune difficulté d'en convenir, et répondent tout naïvement à ceux qui leur en font un reproche, qu'il n'y a point de honte à se venger. Avec cette opinion, il ne faut pas s'étonner s'ils s'offensent d'être appelés cannibales et sauvages, parce qu'ils attachent à ces mots un sens de lâcheté qu'ils ne croient point leur convenir.

Formes, habillement et parure des femmes.

Les femmes, quoique plus petites que les hommes, sont bien faites, mais un peu trop grasses : voyez la planche 67. Elles ont comme eux les yeux et les cheveux noirs, le visage rond, la bouche petite, les dents blanches, la physionomie plus ouverte et plus gaie, sans cependant que cela leur fasse rien perdre de leur modestie. Elles se teignent aussi de rouge, mais ne se font ni moustaches ni raies noires, et leurs cheveux sont liés derrière la tête avec un cordon. Leur tablier est ondé de petits grains de verre de diverses couleurs; il est garni en bas d'une frange également composée de verroteries, et couvre leur nudité. Ce tablier, qu'elles appellent *camisa*, n'a pas plus de huit à dix pouces de



V. Raineri inc.



Raineri inc.

largeur, ni plus de quatre à cinq de longueur, non compris la hauteur de la frange, et il s'attache autour des reins avec un cordon de coton. Ces Indiens portent géneralement plusieurs colliers de grains de verre de diverses grosseurs, qui leur tombent sur le sein, ainsi que des bracelets de la même matière au poignet et au dessus du coude, et des pendans d'oreille composés de files de petites pierres bleues ou de grains de verre. Les enfans de l'un et de l'autre sexe, depuis le berceau jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, portent aussi des bracelets, et une ceinture de grains de verre autour des reins. Les femmes ont un ornement qui leur est propre, c'est un brodequin de coton qui leur serre la jambe un peu au dessus de la cheville du pied, et qui a quatre ou cinq pouces de hauteur: voyez la planche 68. On donne aux filles, agées de douze ans, le *camisa* au lieu de la ceinture de grains de verre qu'elles ont portée jusqu'alors; et la mère ou quelque parente leur chausse les brodequins qu'elles ne quittent plus, jusqu'à ce qu'ils soient usés ou déchirés: il leur serait même impossible de les ôter, attendu qu'ils sont travaillés sur la jambe même, et si serrés qu'ils ne peuvent ni monter ni descendre. Pressée de bonne heure dans cette étroite chaussure, la jambe ne peut plus prendre d'accroîssement, et la cheville du pied devient plus grosse et plus dure qu'elle ne l'aurait été naturellement. Outre qu'ils sont d'un tissu grossier, ces brodequins ont un bord d'un demi-pouce de largeur par le bas, et du double par le haut: cet ornement n'est pas sans grâce à la jambe des femmes, mais il faut qu'elles le gardent toute leur vie, et même qu'elles l'emportent au tombeau.

Mariage.

Après qu'une jeune fille a reçu le *camisa* et les brodequins, elle ne peut plus fréquenter les enfans; alors elle se retire près de sa mère et ne s'en éloigne plus. Il est cependant rare qu'à cet âge même elle n'ait pas déjà été demandée en mariage par quelque jeune homme, qui la regarde dès lors comme sa femme, en attendant quelle puisse le devenir réellement. Ce choix se fait même quelquefois dès l'âge de quatre à cinq ans, et presque toujours dans la famille. Quant aux degrés de parenté et à la pluralité des femmes, il est libre à chacun, à l'exception des frères et des sœurs, de prendre trois ou quatre sœurs, encore qu'elles soient ses nièces ou ses plus proches cousines. Ils ont pour principe que des jeunes filles élevées ensemble, s'aimeront davantage, vivront en meilleure intelligence, s'obligeront plus volontiers entr'elles, et serviront mieux leur parent et leur ami.

Parure des hommes.

Si les femmes portent des colliers, des bracelets, le *camisa* et des brodequins, les hommes ont aussi leurs ornemens particuliers qui se composent de *caracoli* et de plumes. On croit que le caracoli est un alliage d'argent, de cuivre et d'or : ce qu'il y a de certain, c'est que sa couleur ne se ternit jamais en terre ni à l'eau. Des orfèvres en France et en Angleterre ont fait plusieurs essais pour l'imiter; mais la composition qui en est résultée était bien moins belle que le caracoli des Caribes, qui a l'air d'argent doré, et dont l'éclat a quelque chose de flamboyant. Ils s'en servent pour faire des croissans de diverses grandeurs, selon l'usage auquel ils les destinent, voyez la planche 68. Ils portent de ces croissans à chaque oreille en forme de pendans, qui tiennent à une petite chaîne, et qui présentent une ouverture d'environ un pouce et demi d'une pointe à l'autre. A défaut de chaîne ils les attachent à un fil de coton, qui passe dans le centre du croissant. Ils ont un autre caracoli de la même grandeur suspendu au cartilage qui sépare les deux narines, et qui leur tombe sur la bouche. Un quatrième ornement semblable, d'un tiers plus grand que les précedens, leur traverse la lèvre inférieure vers le milieu du menton. Enfin ils en ont un cinquième, qui a environ six pouces d'ouverture, lequel est attaché au cou avec un cordon, et leur tombe sur la poitrine. Quand ils ne portent point de caracoli, ils se bouchent les trous des oreilles, du nez et de la lèvre pour qu'ils ne se ferment point d'eux-mêmes. Quelquefois ils se mettent de petites pierres vertes aux oreilles et à la lèvre; et à défaut de pierres et de caracoli, ils introduisent dans les ouvertures des plumes de perroquet. Les enfans portent dans leurs cheveux une quantité de plumes de diverses couleurs, et attachées de manière à rester droites sur leur tête.

Habitations.

Leurs habitations, qu'ils appellent *carbet*, sont d'une forme singulière. Labat, qui a eu occasion d'en voir une des plus belles, joint à la description qu'il en donne, une peinture agréable et fidèle de quelques usages de la nation. Nous trouvâmes, dit-il, grande compagnie dans ce *carbet*: on y comptait environ trente Caribes qui s'étaient reunis là pour une cérémonie, que nous ne pouvions pas prévoir, et dont nous parlerons tout-à-l'heure. Le *carbet* avait à-peu-près soixante pieds de long, sur environ quatre-vingt-cinq de large. Les petits pieux dont il était entouré s'élevaient à neuf pieds hors de terre, et les grands dans la même proportion.

Les chevrons qui en formaient le toit touchaient la terre de chaque côté : les lattes étaient en jonc, et la couverture qui arrivait jusqu'en bas était en feuilles de palmier. Un des bras de l'édifice était entièrement fermé avec des joncs et couvert de feuilles, à l'exception d'une ouverture qui conduisait à la cuisine : l'autre côté était presqu'entièrement ouvert. A dix pas de cet édifice il y en avait un autre, la moitié moins grand, et qui était divisé en deux par une palissade en jonc. Nous y entrâmes : il y avait dans la première chambre, qui servait de cuisine, quelques femmes occupées à faire la *cassave*. La seconde pièce était la chambre à coucher pour toutes ces femmes, et pour les enfans qui n'étaient pas encore admis dans le grand édifice : on n'y voyait d'autres meubles que des paniers et des hamacs ; il n'y en avait pas d'autres non plus dans le grand *carbet*. Ce dernier renfermait les hamacs du maître et de ses quatre fils, avec un coffre, un fusil, un pistolet, un sabre et une carnassière à côté de chaque lit. Quelques Caribes y travaillaient à faire des corbeilles, et deux femmes à faire un hamac. Une quantité d'arcs, de flèches et de massues étaient suspendus aux chevrons. Le pavé était de terre battue, dont la superficie était très-unie et fort propre. Au milieu du *carbet* était un feu allumé, autour duquel neuf Caribes assis sur les talons fumaient du tabac, en attendant que fût cuit le poisson qu'ils avaient mis sur la braise.

Quelques notions sur leurs cérémonies funèbres.

L'heure du diné étant venue aussi pour nous, continue Labat, j'ordonnai à nos Nègres de déployer une nappe ; et voyant une belle natte étendue dans un coin du *carbet*, je pensai que nous pourrions nous en servir. J'y fis donc porter du pain, du sel et de la viande froide, et je m'assis avec mes deux compagnons de voyage ; mais comme nous commencions à manger, je vis les Caribes nous regarder de travers, et parler au maître avec quelqu'altération ; lui en ayant demandé la raison, il me répondit froidement que sous la natte autour de laquelle nous étions assis, il y avait un Caribe mort, ce qui était la cause de la mauvais humeur que nous montraient ses parens. Nous nous levâmes aussitôt, et fîmes transporter ailleurs nos provisions. Pendant que nous continuions notre diné, le maître nous apprit que tous ces Caribes étaient rassemblés chez lui pour rendre les honneurs de la sépulture à un de leurs parens, et qu'ils en attendaient encore quelques autres pour cette cérémonie. Lorsqu'un Caribe est décédé l'usage veut que tous ses parens puissent le voir, pour s'assurer que sa mort a été naturelle. Si un seul d'entre eux manquait

d'y venir, il n'en croirait pas le témoignage de tous les autres; et persuadé au contraire qu'ils ont pu contribuer à sa mort, il se ferait un devoir d'en tuer quelqu'un pour le venger. Nous remarquâmes que notre hôte aurait été bien aise que ce Caribe ne lui eût pas fait l'honneur de choisir son *carbet* pour mourir. Je lui demandai si, comme étant l'ami de ces Indiens, il ne pouvait pas nous procurer la faveur de voir le défunt; ils nous dit qu'ils nous l'accorderaient volontiers, pourvu que je leur fisse donner à boire. Aussitôt ils ôtèrent la natte et les planches qui couvraient la fosse, qui était une espèce de puits d'environ quatre pieds de diamètre, et de six à sept de profondeur. Le cadavre y était accroupi, les coudes appuyés sur les genoux, et les mains appliquées sur les deux joues. Il était teint en rouge, et avait des moustaches avec des raies noires sur le visage. Ses cheveux étaient liés derrière sa tête, et il avait à côté de lui son arc, ses flèches, sa massue et son couteau. Je demandai à le toucher, ce qui me fut accordé: je le trouvai sec partout, et quoiqu'on n'en eût pris d'autre soin que de le teindre d'oriana aussitôt après le trépas, il n'avait aucune mauvaise odeur. Les parens qui se trouvaient présens le visitèrent avec beaucoup d'attention, et l'on en attendait encore quelques autres pour la même cérémonie, après laquelle la fosse devait être remplie de sable et fermée pour la dernière fois.

Alimens, manière de les préparer et de les manger

Dès que le poisson fut cuit, les femmes apportèrent trois corbeilles carrées sans couvercle, et qui avaient quatre pieds: ces corbeilles, qu'ils appellent *matatou*, leur servaient de table et de plat, voyez la planche 69, et étaient remplies de *cassave* fraîche. Elles servirent en même tems deux grands *couï*, tout pleins, l'un de *Taumali* d'écrevisses de mer (1), et l'autre de *Pimentada* (2), accompagnés d'un grand panier d'écrevisses bouillies, et de poisson cuit sur les charbons. Les Caribes ne mangent jamais rien de bouilli à l'eau, excepté les écrevisses; ils ne font point usage de sel, et y suppléent par des sauces. Leurs viandes sont toutes rôties ou fumées. Pour les faire rôtir ils les coupent en petits morceaux, et les enfilent sur une espèce de broche de bois, qu'ils plantent en terre

(1) C'est la substance verdâtre des écrevisses de mer, qui, assaisonnée avec de la graisse, de l'eau, du jus de citron, du sel et du piment, forme une sauce propre à aiguiser l'appétit.

(2) La Pimentada se compose du suc de manioc bouilli avec du jus de citron, où l'on met beaucoup de piment broyé.





Rainieri inc.

devant le feu, et quand ils sont cuits d'un côté ils les retournent de l'autre. S'il s'agit d'une volaille unpeu grosse, ils la jettent au feu sans l'éventrer ni la plumer, et dès que les plumes sont grillées, ils la couvrent de cendre et de charbons pour la laisser cuire dans cet état. Lorsqu'ils l'en retirent, ils enlèvent sans peine la croûte que les plumes et la peau ont formée sur la viande, et après en avoir ôté les intestins ils mangent le reste sans autre préparation. Leur exemple, dit Labat, m'a engagé à manger plusieurs fois de ce rôti, et je l'ai toujours trouvé succulent, tendre et d'une admirable délicatesse.

C'était un spectacle des plus curieux que de voir cette troupe de gens accroupis sur les talons comme des singes, manger avidement sans proférer un seul mot, et éplucher avec autant de propreté que de prestesse jusqu'aux plus petites pattes des écrevisses. Leur repas fini, quelques-uns allèrent boire de l'eau, d'autres se mirent à fumer, ou se jetèrent dans leurs hamacs, et le reste commença à causer. Les femmes emportèrent les *matatou* et les *couï*; les filles nétoyèrent l'endroit où l'on avait mangé, et toutes s'en allèrent ensuite avec les enfans à la cuisine, où elles mangèrent de bon appétit dans la même posture que le hommes, l'usage ne voulant pas qu'elles mangent avec eux.

Les hamacs des Caribes surpassent ceux de tous les autres Indiens pour la forme et la beauté du travail. Ils consistent en un morceau de grosse toile de coton, d'environ sept pieds de long sur quatorze de large, partagé à ses deux bouts en 50 ou 55 parties, dans lesquelles passe un cordon appelé *ruban* : (voyez la planche 67). Ces cordons, qui sont pour la plupart de coton bien filé et bien tors, ont environ trois pieds de longueur, et se réunissent à leur extrémité pour former un anneau dans lequel passe une corde plus grosse, qui sert à suspendre le hamac à deux poteaux ou à deux murs. Indépendamment de l'usage où sont les Caribes de teindre leurs hamacs d'oriana avant de s'en servir, ils y impriment encore cette couleur quand ils sont couchés par le frottement de leur corps qui en est toujours barbouillé. Ils tracent en outre dessus avec du noir une quantité de compartimens, qui sont distribués avec tant de précision qu'on les dirait faits au compas. Tous ces ouvrages sont exécutés par les femmes, car ce serait pour un Caribe un déshonneur que d'employer son tems à filer ou à tisser du coton et à teindre un hamac; et cependant il ne faut pas moins de peine que d'industrie pour faire une toile aussi large. *Hamacs.*

Manière de s'en servir.

Lorsque les Caribes veulent étendre un hamac, ils en écartent l'une de l'autre les deux extrémités, de manière à ce qu'il fasse avec ses cordes un demi-cercle, dont la distance d'un bout à l'autre soit le diamètre. Il est assez élevé de terre pour qu'on puisse s'en servir comme de siège. Il faut avoir la précaution, en se couchant, d'étendre la main pour l'ouvrir, autrement on ferait la culbute. La manière de s'y coucher n'est pas de s'étendre dans le sens de la longueur: ce qui serait une position incommode pour les reins, mais de s'y placer diagonalement, c'est-à-dire les pieds tournés d'un côté, et la tête vers le côté opposé. Le hamac tient ainsi lieu d'un bon matelas, sur lequel on peut se mouvoir et s'étendre à son gré, et dont on peut même employer la moitié à se couvrir. Si l'on veut y changer de position, il faut toujours commencer par mettre les pieds de l'autre côté, puis porter le corps sur l'autre diagonale. La commodité de ces lits est de pouvoir les transporter aisément avec soi, d'y être plus au frais, de n'y avoir pas besoin de draps, d'oreillers ni de couverture, et de n'être d'aucun embarras dans une chambre, par la facilité qu'on a de les plier et de les suspendre à deux crochets de fer lorsqu'on n'en a plus besoin. Labat en a eu d'un Caribe un, qui au bout de dix ans de service non interrompu, et après avoir été mis nombre de fois à la lessive, paraissait encore neuf. Ce voyageur s'étonne même que l'usage ne s'en soit pas introduit dans les armées.

Paniers.

Les hommes, chez cette nation, font des paniers que les Européens ont rendus célèbres sous la dénomination de *paniers Caribes*. Labat en a étudié la fabrication pour l'utilité de nos artisans. Ces paniers sont de figures et de dimensions différentes; il y en a de trois pieds de long sur environ vingt pouces de large; d'autres qui n'ont que huit ou dix pouces dans le premier sens, et sont d'une largeur proportionnée. Les plus grands n'ont pas ordinairement plus de dix pouces de hauteur, ce qui depend d'ailleurs de l'usage auquel ils sont destinés. Le fonds en est plat, et les côtés sont perpendiculaires au fond: le couvercle est de la même forme que le reste, mais d'une hauteur moindre d'un tiers. Les Caribes en font usage pour y renfermer leurs objets de parure et leurs ustensiles. Ils se servent de jonc ou d'écorce de latanier pour faire leurs corbeilles appelées *matatou*, leurs hottes qu'ils nomment *catoli*, et autres ustensiles semblables. Le *catoli*, qu'on voit à la planche 69, est une espèce de hotte dont se servent les femmes pour porter au *car-*

bet le manioc, les bananes, le poisson etc. Il y en a de deux sortes, les unes faites à jour, et les autres parfaitement unies, mais toutes sont sans dossier: le fond en est également plat et la forme pyramidale à plusieurs côtés : ils sont légers, propres et enjolivés. Les joncs ou l'écorce de latanier dont ils sont faits sont teints en diverses couleurs, tressés en compartimens et à jour. Le *catoli* est entièrement uni, et il peut tenir de l'eau dedans sans qu'il s'en perde une seule goutte : il se porte aux épaules à l'aide de deux bretelles de coton de deux pouces de largeur et d'un tissu très-serré. Il n'y a que les femmes qui s'en servent, un Caribe qui le porterait serait regardé comme infâme. Ces Indiens font beaucoup de ces ouvrages, non seulement pour leur propre usage, mais encore pour les vendre en échange de couteaux, de hâches, de grains de verre, de toile d'Europe, et particulièrement d'eau de vie.

Religion des Caribes.

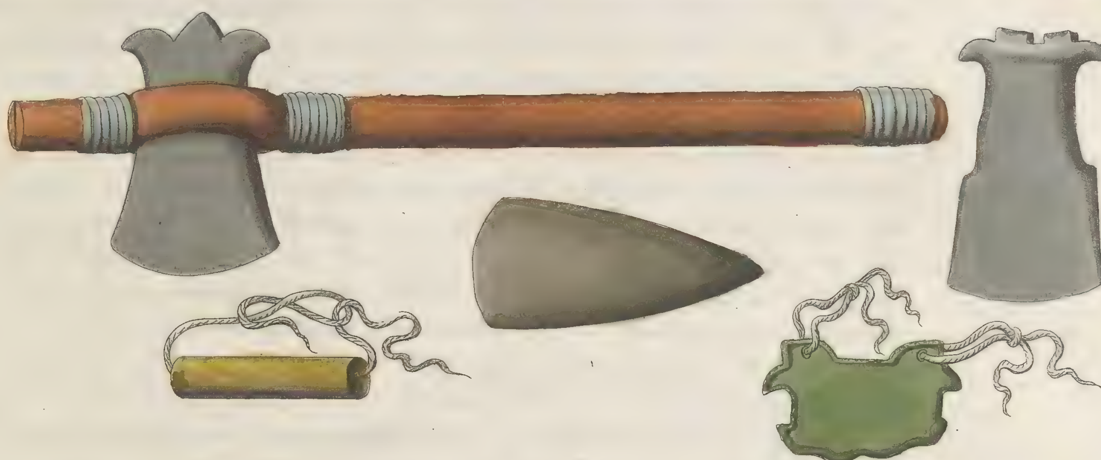
Les Missionnaires se sont donnés beaucoup de peine pour en faire des Chrétiens, et toujours envain. Ce n'est pas que plusieurs Caribes ne se soient fait baptiser, et ils se prètaient même sans difficulté à cette cérémonie; mais ils étaient trop attachés à leur manière de vivre, et n'entendaient rien à la doctrine religieuse qu'on leur prêchait. Aussi se fesaient-ils baptiser avec la plus grande indifférence, soit par complaisance ou pour quelque verre d'eau de vie, et n'y pensaient plus un moment après. Qu'on ne croie pas cependant que cette indifférence soit en eux l'effet d'un attachement à quelqu'autre religion. Ils ont bien une sorte de vénération pour le soleil et la lune, mais ils ne leur rendent aucun culte, et ils n'ont ni temples ni autels. S'ils ont quelqu'idée d'un Etre Suprême, ils le croient entièrement absorbé dans le sentiment de son propre bonheur, et si peu attentif aux actions des hommes, qu'il ne pense pas même à se venger de ceux qui l'offensent. Ils reconnaissent néanmoins, dit Labat, deux sortes d'esprits; les uns bienfesans qui sont dans le ciel, et dont chaque homme a le sien qui lui sert d'ange gardien; les autres d'une mauvaise nature qui rodent dans l'air pendant la nuit, sans demeure fixe, et qui ne pensent qu'à faire du mal. Mais ce sentiment d'un pouvoir suprême s'allie en eux à une foule d'extravagances qui déshonorent la raison. Ils font aux esprits bienfesans des offrandes de *cassave* et de fumée de tabac, et les invoquent pour en obtenir leur guérison dans les maladies, pour le succès de leurs entreprises, et pour la réussite de leurs projets de vengeance. Leurs prêtres, ou, pour mieux dire, leurs médecins et leurs devins, qu'ils appellent *Boye*,

ont leurs divinités particulières, dont ils vantent la puissance et promettent l'assistance, surtout contre la malignité des *Maboya*, qui sont les esprits malfesans (1). Les Caribes donnent aux *Maboya* une origine, qui exprime sensiblement leur opinion sur la nature de l'âme. Chaque homme, disent-ils, a dans le corps autant d'âmes qu'il y a d'endroits où se font sentir les battemens de ses artères. La principale est dans le cœur, d'où après la mort elle s'envole au ciel sous la conduite du génie bienfesant, qui lui a servi de guide pendant la vie, et y jouit d'une félicité, qu'ils comparent à la vie la plus heureuse qu'on puisse mener sur la terre. Les autres âmes qui ne résident pas dans le cœur se répandent dans l'air, les unes sur la mer où elles occasionnent les tempêtes et les naufrages, et les autres sur la terre et les forêts où elles font tout le mal possible. D'après ce peu d'idées qu'ont les Caribes en matière de religion, il parait qu'ils regardent l'âme du cœur comme le principe de tout le bien que fait l'homme, et les autres âmes comme le principe de tous les vices et de tous les crimes.

Gouvernement. Le gouvernement des Caribes n'est pas moins barbare que leur religion et leurs mœurs. Ils ont dans chaque île plusieurs capitaines, qui sont les chefs des plus nombreuses familles, et dont l'autorité n'est reconnue qu'en tems de guerre. Le nom de Cacique, que les premiers Espagnols ont emprunté des Caribes, et qu'ils ont transporté dans toutes leurs colonies, n'est plus qu'un vain titre, auquel n'est attaché aucun pouvoir ni aucun privilège. Il y en a néanmoins quelques-uns dans chaque île, mais rarement

(1) Ils ont, dit Du-Tertre, certaines petites figures grotesques de coton, par la bouche desquelles ils prétendent que leur parlent les Maboya. Le même Du-Tertre ajoute: « M.r de Parquet, Lieutenant-général de S. M. à la Martinique, m'assura que les Caribes de cette île avaient trouvé dans des cavernes certaines idoles en coton, et de forme humaine (voy. la planche 70), qu'ils disaient être les Dieux des Ignères, anciens habitans du pays, et qu'aucun des Caribes n'osait entrer dans ces cavernes etc. M.r de Parquet emporta avec lui ces idoles, qui furent ensuite la cause d'un évènement fâcheux arrivé à un capitaine de S.t Malo, auquel il les avait données dans une caisse pour les porter au Duc d'Orléans. Ce capitaine ayant été pris par une frégate de S.t Sébastien et conduit en Espagne, fut mis dans les prisons de l'inquisition à cause de ces figures qu'on prit pour des idoles, et il aurait été rigoureusement puni comme magicien, sans les lettres du Gouverneur au Duc qui firent connaître son innocence.







Raineri inc.

plus de deux. Ce n'est qu'à la veille d'une guerre qu'on élit un capitaine général. En tems de paix le Cacique ne se distingue des autres capitaines que par son titre, et par une certaine considération qui naît de l'idée du mérite qu'on lui suppose. Il faut, pour devenir Cacique, s'être distingué plusieurs fois à la guerre, avoir vaincu tous ses rivaux à la course et à la nage, avoir porté les plus pesans fardeaux, et surtout avoir montré le plus de patience en souffrances de tout genre. Le Cacique qui, à l'occasion de guerre, devient capitaine général, en ordonne les préparatifs, rassemble le conseil, et occupe toujours le premier poste. Mais chez une nation sans lois et sans un certain pouvoir pour le maintien des usages, tout est sujet à changer selon les tems et les circonstances.

Les armes des Caribes sont l'arc, la flèche qu'ils appellent *buton* (1) et le couteau qu'ils portent à la ceinture, et plus souvent en main : voyez les planches 67 et 70. Leur joie est extrême quand ils peuvent se procurer un fusil. Leurs arcs ont environ six pieds de long : aux deux bouts qui sont parfaitement ronds il y a une entaille où est fixée la corde. Leur grosseur va toujours en augmentant des extrémités au centre, où ils sont arrondis en dehors et plats en dedans, de manière que l'endroit où se pose la flèche a un pouce et demi de diamètre. Ces arcs sont faits d'un bois compact et pesant, qu'ils façonnent avec beaucoup d'art, surtout depuis que leur commerce avec les Européens leur procure les outils en fer dont ils se servent pour le travailler au lieu des pierres tranchantes qu'ils avaient auparavant. La corde, qu'ils laissent toujours tendue le long de l'arc, a deux ou trois lignes de diamètre. Ils font avec le jonc près de fleurir leurs flèches, dont la longueur est d'environ trois pieds et demi, y compris la pointe qui n'en fait pas partie, et qui y est seulement attachée fortement avec un fil de coton. Cette terrible pointe, qui est d'un bois vert, a environ huit pouces de longueur, et est de la grosseur du jonc à l'endroit où elle est attachée; de là elle va toujours en diminuant jusqu'à son extrémité qui est très-aiguë et garnie de petites entailles, dont la forme ne l'empêche point de pénétrer dans un corps, et ne permet pas de l'en retirer sans élargir considérablement la blessure. Ces Indiens ont encore la précaution d'augmenter la dureté naturelle de ce bois, en le

Armes.

(1) Selon Du-Tertre, *Butu*, mot dont les Européens ont fait *Buton*.

mettant dans la cendre chaude qui en absorbe peu à peu toute l'humidité, et finit par en fermer les pores. Il est rare que leurs flèches soient ornées de plumes, mais celles dont ils se servent à la guerre sont toujours empoisonnées. Leurs flèches pour la chasse des gros oiseaux ne le sont jamais, et ont la pointe lisse: celles dont ils font usage contre les petits oiseaux ont le bout arrondi, et tuent l'animal sans le blesser ni gâter son plumage.

Leur massue, a environ trois pieds et demi de long; elle est plate et a deux pouces dépaisseur dans toute sa longueur, excepté le manche qui va un peu en diminuant: sa largeur est de deux pouces à la poignée, et de cinq environ à l'autre bout, et elle est faite d'un bois très-pesant: les côtés les plus larges en sont ornés de sculptures, et les entailles peintes de diverses couleurs, voyez les planches 69 et 70. Les Caribes manient cette arme avec autant de force que d'adresse, et d'un seul coup ils fracassent un bras, une jambe, et partagent le crâne en deux. Leurs enfans ont un arc et une massue proportionnés à leur taille et à leurs forces; ils s'exercent dès leur bas-âge à tirer de l'arc, et vont de bonne heure à la chasse des oiseaux qu'ils atteignent sans presque jamais manquer leur coup.

Leur adresse à la nage.

Les Caribes sont adroits en tout et surtout à la nage, ils semblent nés dans l'eau et faits pour vivre dans cet élément. Le combat qu'ils livrent à un des poissons les plus gros et les plus voraces de leur mer pour le prendre (1), peut seul donner une idée de leur habileté et de leur courage. Ce poisson, qu'ils appellent *zigena*, a quelquefois vingt pieds de long, et est de la grosseur d'un cheval; il ressemble depuis le cou jusqu'à la queue au requin; mais il a la tête beaucoup plus grosse, plus large et presqu'en forme de marteau, avec deux yeux ronds et saillans à l'extrémité, dont l'effrayante mobilité annonce une extrême férocité. Sa gueule large est armée de deux rangées de dents longues et très-aiguës. Il est en outre très-prompt dans tous ses mouvemens, et n'est pas moins fort que furieux. Le Caribe tenant une bayonnette dans chaque main, ose néanmoins affronter ce monstre à la nage; et dès qu'il le voit s'élancer contre lui, il plonge et va le blesser sous le ventre. Devenu encore plus terrible par la douleur qu'il ressent, le monstre s'agite et fait bouillonner l'eau autour de

(1) V. Prévost, Hist. des Voyages, Tom. XXIII. pag. 144, édit. *d'Amsterdam*, 1777.

lui ; il cherche son ennemi et ouvre sa large gueule pour le dévorer. Le nageur à son approche plonge de nouveau, et le blesse partout où il peut le frapper. Le sang ruisselle et rougit les ondes, qui forment autant de tournans que le poisson fait de tours pour atteindre son ennemi. Mais au bout d'une demi-heure ses forces s'épuisent, et on le voit venir à la surface de l'eau le ventre en l'air et traîné par le nageur avec une corde qu'il lui a attachée à la queue. Les autres Caribes qui sont demeurés spectateurs du combat accourent dans leurs canots pour féliciter le vainqueur.

Description des pirogues et des bacassa.

Les navires dont les Caribes se servent à la mer sont les pirogues et les *bacassa*, que Labat a pris soin de nous décrire très-au long et avec beaucoup de précision. Les pirogues, selon lui, sont moins grandes que les *bacassa* : celles qu'il vit avaient 29 pieds de long et environ cinq de large à leur milieu : les deux extrémités se terminaient en pointe, et étaient de 15 à 20 pouces plus élevées que le centre. L'intérieur de ces pirogues était divisé en neuf compartimens formés par des bancs ou planches, derrière chacune desquelles, et à la distance d'environ huit pouces, il y avait un peu plus haut que ces planches de gros bâtons de la grosseur du bras, dont les extrémités fixées dans les flancs de la pirogue étayaient et tenaient toujours à la même distance ces espèces de traverses, en même tems qu'elles servaient d'appui à ceux qui y étaient assis : les bords étaient percés par le haut d'une quantité de trous garnis de cordages, sur lesquels on mettait les bagages. Les *bacassa* ont environ 42 pieds de long et sept de large. La partie antérieure en est relevée et aiguë à peu près comme dans les pirogues ; celle de derrière est plate et taillée en poupe, et présente une tête d'homme en relief, le plus souvent mal exécutée, et peinte en blanc, en noir ou en rouge. Les bancs y sont les mêmes que dans les pirogues ; mais les bords en sont surmontés d'un ouvrage en planches d'environ 15 pouces de hauteur, qui augmente considérablement la grandeur de la *bacassa*. Ces navires sont tous sans timon : celui qui les dirige est assis ou debout à la poupe, et il se sert pour cela d'une rame appelés *pagal* (1), qui est d'un tiers plus grande que celles dont ils font usage pour ramer. Les pirogues ont ordinairement deux mats et deux voiles carrées ; les *bacassa* ont trois mats, et

(1) Sorte de rame courte et large, dont se servent les Américains pour leurs pirogues.

portent souvent une petite voile de hune. Les Caribes sont d'excellens marins, et Labat rapporte plusieurs exemples de leur habileté dans la navigation.

Les mariages, les funérailles, les fêtes et les danses n'offrent rien chez les Caribes, qui diffère essentiellement des mêmes usages chez les autres Indiens. Nous dirons cependant en l'honneur de leur nation, qu'ils ne mangent leurs ennemis en tems de guerre, que dans l'enthousiasme de la victoire et sur le champ de bataille (1); qu'ils traitent avec humanité, non seulement les étrangers qui abordent dans leurs îles, mais encore les prisonniers qui n'ont point fait de résistance; et qu'ils montrent même beaucoup de compassion pour les femmes et les enfans. La crainte qu'ils ont d'être surpris par les Européens et chassés des îles qui leur restent, leur a fait prendre la précaution de tenir sur leurs côtes des corps de garde pour observer les bâtimens étrangers qui s'en approchent. S'ils les croient ennemis ils se rassemblent pour les empêcher d'aborder, mais au lieu de les attaquer à force ouverte ou avec des troupes régulières, ils les attendent en embuscade, font pleuvoir à l'improviste sur eux une grêle de flèches, puis tombent dessus à grands coups de *buton.* S'ils trouvent une résistance qui les mette en doute du succès, ils s'enfuient dans leurs forêts et dans leurs rochers, où ils épient l'occasion d'une attaque plus heureuse pour chasser les usurpateurs.

Après cet exposé rapide des notions qu'il nous a été possible de recueillir sur l'origine, le caractère et les mœurs des Caribes, nous allons donner la description topographique des Antilles, en commençant par la plus grande et la plus occidentale de ces îles.

L'île de Cuba. Cuba, qui est la plus considérable des grandes Antilles, s'étend du couchant au levant; elle a la Floride et les Lucayes au nord, l'Hispaniola au couchant, la Jamaïque et le continent méridional au midi, et le golfe du Mexique au levant. Elle est située entre le 19.e degré 30′ et le 23.e degré de latitude septentrionale, et entre le 70.e degré 20′ et le 87.e degré de longitude occidentale. Herrera dit qu'elle a 230 lieues de longueur, 40 dans sa plus grande largeur

(1) Ils se seront bien gardés en outre de manger des moines, si l'anecdote rapportée par le P. Du-Tertre est vraie. « Les Caribes, dit-il, firent une descente à Portorico, où ils tuèrent un religieux de mon ordre; ceux qui en avaient mangé moururent pour la plupart, et le petit nombre de ceux qui survécurent, furent frappés de maladies dangereuses ».

et 12 dans sa partie la plus étroite. Malte-Brun, qui la dit aussi étendue que la Grande-Brétagne, lui donne 280 lieues de long, et de 20 à 40 de large. Cette île fut découverte par l'illustre Colomb qui ne l'examina que superficiellement; mais le séjour qu'il y fit, quoique de peu de durée, fut fatal aux indigènes, car ayant envoyé en Espagne quelques morceaux d'or qui lui furent présentés, le gouvernement résolut aussitôt d'y former un établissement: ce qui fut exécuté en 1511 par Jean Velasquez, qui y débarqua avec 500 hommes d'infanterie et 80 de cavalerie. Cet officier était un homme altier, cruel et inexorable. Le digne Evêque de Chiapa qui fut témoin oculaire de ses iniquités, a dévoilé au monde entier les cruautés des Espagnols, et fait l'énumération du grand nombre d'innocens qu'ils ont sacrifiés à leur avide empressement de s'emparer de l'île et de toutes les richesses qu'elle renfermait, ou qu'ils supposaient s'y trouver.

La population actuelle de Cuba, selon les évaluations les moins modérées, ne sélève pas à plus de sept cent vingt-deuxmille habitans, dont deux cent cinquante-sept mille Blancs et personnes de couleur libres, et quatre cent soixante-cinq mille esclaves (1). Si cette évaluation, faite en 1794, était juste, le grand nombre de colons et d'esclaves que cette île a reçus depuis cette époque, doit y avoir porté aujourd'hui la population à un million d'individus. Une chaîne de montagnes traverse l'île du levant au couchant; mais les terres près de la mer sont généralement basses et inondées dans la saison des pluies. Cette superbe île passe pour être la plus fertile de toutes les Antilles: le climat en est chaud et sec, mais plus tempéré que celui de S.t Domingue, en ce qu'il est rafraîchi par des pluies, et par des vents du nord et de l'est. Il faut en excepter quelques vallées exposées au midi et brûlées par la réverbération des rochers. Les anciens écrivains vantent la finesse de l'or de cette île; et la tradition porte que les canons du fort *El-Morro* étaient faits de cuivre indigène (2). Il a été découvert de nos jours dans les environs de San-Yago de Cuba, une mine, d'où l'on tire de l'argent gris, de l'aimant, des malachites sériques, et du cristal de roche de la couleur du topaze (3). On a également découvert depuis peu *Minéraux.*

(1) *Communications concerning Cuba etc.* London.
(2) *D. Ferrer*, dans le Viajero universal, XX. pag. 90.
(3) *Descourtils*, Voyage d'un naturaliste, I. pag. 339.

dans la juridiction d'Amérique une mine de fer d'excellente qualité. On y trouve aussi des eaux chaudes minérales et des salines abondantes. Mais les richesses actuelles de l'île sont ses excellentes et nombreuses sucreries, qui donnent de deux à trois millions d'*arrobas* de sucre très-fin. Elle abonde encore en manioc, en maïs, en anis, en coton, en cacao, en café, et en tabac qui est le plus recherché de toute l'Amérique. On y rencontre tous les arbres et tous les végétaux des Antilles, surtout le beau palmier royal. On en tire de magnifiques bois de construction pour les chantiers de l'Espagne. Des émigrés de la Floride y ont introduit les abeilles depuis un demi-siècle, et l'on en exporte aujourd'hui la plus belle cire blanche. De tous les fruits qu'on y recueille l'ananas est le plus renommé (1). Il ne se trouve pas un seul animal féroce ni venimeux dans toute l'île. Ses premiers habitans étaient d'une humeur pacifique, timides et ne connaissent pas l'usage de manger de la chair humaine; ils avaient en horreur le vol et la luxure: Herrera dit que c'était une race de gens excellente et portée au bien. Ils avaient, continue-t-il, leurs Princes et des villes de deux ou trois cents maisons, dans chacune desquelles il y avait plusieurs familles. Ils n'avaient ni temples ni idoles, mais seulement des médecins ou des prêtres exorcistes, qu'ils croyaient en relation avec l'esprit malfesant, lequel répondait à leurs demandes. Ces exorcistes, appelés *Behiques*, entretenaient le peuple dans la superstition, et lui fesaient croire toutes sortes d'absurdités; les traitemens dont ils fesaient usage envers les Mulâtres étaient de souffler sur eux en marmottant quelques mots entre leurs dents, et de leur faire d'autres opérations extérieures (2). Les colons de Cuba sont aujourd'hui les habitans les plus industrieux et les plus actifs de toutes les îles Espagnoles. Les femmes y sont vives et affables; celles des classes inférieures sont peu couvertes, et les dames elles-mêmes ne portent qu'un voile très-leger dans l'intérieur de leurs maisons. Dans les campagnes, l'hospitalité des habitans oblige le voyageur à s'asseoir à leur table, et il y a toujours place pour les passans.

Végétaux.

Premiers habitans.

Habitans modernes.

Villes principales.

La ville de la Havanne a une population de 70,000 âmes; elle est la résidence du Gouverneur, et le siège d'une université et d'un département de la marine. Son port, qui est le meilleur de l'Amérique, peut contenir mille vaisseaux, et domine la route de la Nouvelle-

(1) Viajero universal, pag. 98 et 100.

(2) V. le Gazetier Américain. Art. *Cuba.*

Espagne par mer au levant, précisément dans les parages où il n'y a aucun établissement maritime. L'entrée en est étroite, difficile, et garnie de petits forts, dont le principal est celui de Morro. *Puerto-del-Principe*, vers la moitié de la côte septentrionale, renfermait il y a vingt ans trente mille habitans, et promet de s'accroître tous les jours. *San-Yago-de-Cuba*, capitale ecclésiastique de l'île, est bâtie sur la côte méridionale au fond d'une belle baie, dans un hâvre commode et sûr. Sa population est d'environ vingt mille âmes, et elle fournit au commerce du sucre et du tabac renommés. La ville de *Bayamo*, qui est la quatrième de l'île, compte douze mille habitans. *Matanzas*, *la Vega*, *Trinidad* et quatre ou cinq autres villes ont chacune la moitié de cette population.

L'île de la Jamaïque est, par son étendue, la troisième de l'Archipel des Antilles. Elle fut découverte et 1494 par Colomb, qui, à son second voyage d'Espagne en Amérique, changea son nom de *Jamaïque* en celui de S.t Jago, qu'elle a conservé tant qu'elle est restée entre les mains des Espagnols, c'est-à-dire pendant cent-cinquante ans. Mais après qu'ils en eurent été dépouillés en 1656 durant l'usurpation de Cromwel, par une flotte Anglaise envoyée sous les ordres de Penn et Venables pour soumettre Hispaniola, elle reprit son ancienne dénomination (1). La cour d'Espagne l'ayant cédée dès lors à la Grande Brétagne, l'industrie Anglaise en a fait une des plus florissantes des Antilles, mais sans pouvoir l'élever à l'état de prospérité de Saint-Domingue. Cette île est située entre le 78.e degré 20′ et le 80.e degré 48′ de longitude occidentale, et entre le 17.e degré 19′ de latitude septentrionale du levant au couchant: sa longueur est d'environ 46 lieues, et de vingt vers son milieu, d'où elle va en se rétrécissant comme un œuf vers les extrémités. Elle est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes escarpées, et composées de rochers renversés les uns sur les autres par les tremblemens de terre qui y sont fréquens. Du milieu des rocs nus qui sont à sa surface s'élèvent des arbres magnifiques, qui

La Jamaïque. Nom.

Situation, étendue.

Montagnes.

(1). Les Anglais observent, (dans l'Histoire Générale des Voyages tom. XXIII. édit cit.), que c'est un erreur commune à la plupart des Géographes de prendre le nom de *Jamaïque* pour celui que les Indiens donnaient anciennement à cette île. Tout le monde sait, disent ils, qu'elle fut appelée par Colomb *Sant-Jago*, c'est-à-dire S.t Jacques; et du mot *James* qui signifie Jacques ou Jago dans leur langue, ils ont formé le nom de *Jamaïque*, qui a été adopté ensuite par toutes les nations.

offrent l'aspect d'un printems perpétuel; et de leur base s'échappent des ruisseaux limpides, dont les nombreuses cascades, en se jouant à travers des touffes de verdure, forment avec les éminences qui les environnent le plus beau paysage qu'on puisse imaginer. La grande chaîne de montagnes est adossée à d'autres qui diminuent par gradation: les collines inférieures sont couvertes de belles plantations de café, et plus bas s'étendent à perte de vue dans la plaine celles de sucre qui sont de la plus grande richesse. Les *savanes*, dont le fond se compose d'une terre argilleuse, produisent une herbe épaisse et forte, qui, selon Beckfort, rappelle les prairies d'Angleterre. Ce qu'on appelle terre à pierre cuite est un mélange d'argile et de sable grisâtre, qui est particulièrement propre à la culture de la canne à sucre (1). Il y a dans les montagnes voisines de Spanish-Town, des eaux thermales renommées, et l'on trouve dans les prairies des mines de sel. Le plomb est jusqu'à présent le seul métal qu'on y ait découvert.

Climat. Le climat de la Jamaïque est plus tempéré que dans les autres îles Caribes, et il n'y a point de pays entre les tropiques où l'on soit moins incommodé de la chaleur, attendu que l'air y est continuellement rafraîchi par des vents d'est, par des pluies fréquentes et par les rosées. On a observé, il y a déjà long-tems, que les parties orientales et occidentales de l'île sont plus sujettes aux vents et aux pluies. L'air est beaucoup plus frais dans les parties montueuses, et souvent les matinées n'y sont point exemptes de gelées blanches. Quoiqu'il pleuve fréquemment en janvier on donne le nom d'hiver aux mois de mai, d'octobre et de novembre, parce que les pluies et les tonnerres y sont plus violens dans une saison que dans l'autre. Pendant toute l'année il fait une chaleur excessive vers les huit heures du matin où commencent à souffler les vents d'est: ces vents croissent jusque vers le midi, et durent jusque vers les deux ou trois heures: ensuite il commencent à diminuer vers les cinq, puis cessent totalement jusqu'au matin suivant (2). Le vent du nord qui est assez vif, est toujours accompagné de grosse grêle. Presque toutes les nuits il fait des éclairs, mais sans tonnerre, et quand ce dernier se fait entendre c'est avec un bruit terrible. Les trem-

(1) *Bryan Edwards*, History of the West-Indias, II., 205.

(2) Voyez sur le climat de cette île les observations curieuses du Doct. Stubbs, qui ont été communiquées à la société royale de Londres. On en trouve un extrait dans le XXXIII.e tom. cité ci-dessus de l'Histoire Générale des Voyages,

blemens de terre ne sont pas aussi fréquens dans cette île qu'à Hispaniola, mais quand il y en arrive ils font d'affreux ravages, comme fit particulièrement celui de 1692. Un événement aussi singulier mérite d'être rapporté avec une partie de ses circonstances (1).

Un terrible ouragan accompagné d'un violent tremblement de terre, occasionna dans cette île un bouleversement dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire. Non seulement la mer franchit les côtes, et ensevelit sous ses vagues les campagnes, les habitations et les plantations; mais des montagnes même s'écroulèrent ou s'engloutirent dans les entrailles de la terre, et d'autres qui étaient auparavant éloignées les unes des autres se trouvèrent réunies. Des rivières restèrent à sec ou eurent leur lit comblé, et leurs eaux, obligées de prendre un autre cours, occasionnèrent des inondations non moins désastreuses. La terre s'entrouvrit en plusieurs endroits, et vomit des colonnes d'eau qui exhalaient au loin une odeur infecte. Des plantations de dix mille acres et plus disparurent tout-à-coup en plusieurs endroits, et l'on vit des lacs et des abîmes là où il n'y en avait point auparavant. Les tremblemens de terre se succédèrent pendant plus de deux mois. Treize mille personnes furent victimes de cette terrible catastrophe, outre plusieurs autres milliers d'individus qui moururent des maladies contagieuses qui s'ensuivirent, ou du chagrin de leurs disgrâces. Tandis que les villes s'écroulaient sur terre, les vaisseaux qui étaient à l'ancre dans les ports furent brisés, et quelques-uns lancés sur les habitations qu'ils écrasèrent de leurs poids: d'autres moins malheureux furent ramenés en haute mer, et trouvèrent leur salut dans la convulsion même qui agitait cet élément, à la surface duquel on vit flotter ensuite tout autour de l'île des millions d'arbres, qui y furent lancés par les vents, ou par les tremblemens de terre. *Ouragan du 1692.*

L'industrie a su néanmoins réparer les effets de ce désastre, et l'île est aujourd'hui plus belle et plus riche qu'elle ne l'était auparavant. Le sucre, qui en est la production la plus avantageuse, est plus fin et plus brillant que celui de la Barbade. Nous avons déjà fait mention en plusieurs endroits de cette substance si recherchée, sans parler de la culture de la plante qui la fournit, ni des opérations qu'elle exige pour en extraire le suc et le convertir en sucre: or nous ne pouvons placer plus à propos qu'ici l'ex- *Végétaux.*

(1) Les particularités de cet évènement se trouvent dans les Transactions Philosophiques, tom. II, pag. 411 et 412.

posé que nous allons donner de cette importante fabrication, d'après la description qu'on en trouve dans l'ouvrage de M.r le Comte Castiglioni.

Une espèce de jonc, peu différent de celui de nos marais, est la plante qui fournit le vrai sucre, que Linné désigne sous le nom de *saccharum officinarum* (1). On n'est pas bien sûr que cette substance, d'un usage si commun parmi nous, fût connue des anciens. L'époque de sa première introduction est absolument incertaine. Quelques-uns croient cependant que la découverte en a été faite aux Canaries, où la canne à sucre croît spontanément, lors des premières navigations des Espagnols et des Portugais le long des côtes d'Afrique, et qu'elle fut transportée par eux d'abord dans leur propre pays. La culture en fut très-limitée jusqu'à la découverte de l'Amérique; mais depuis cette époque elle s'est prodigieusement étendue. Cette plante utile est indigène en Afrique, aux Indes Orientales, dans l'Arabie Heureuse, et, selon quelques botanistes, dans les parties méridionales de l'Amérique. La culture en est aujourd'hui très-répandue dans la Nouvelle-Espagne, dans le Brésil et dans les Antilles, et forme la plus riche production de ces contrées.

Epoque de l'introduction de la canne à sucre.

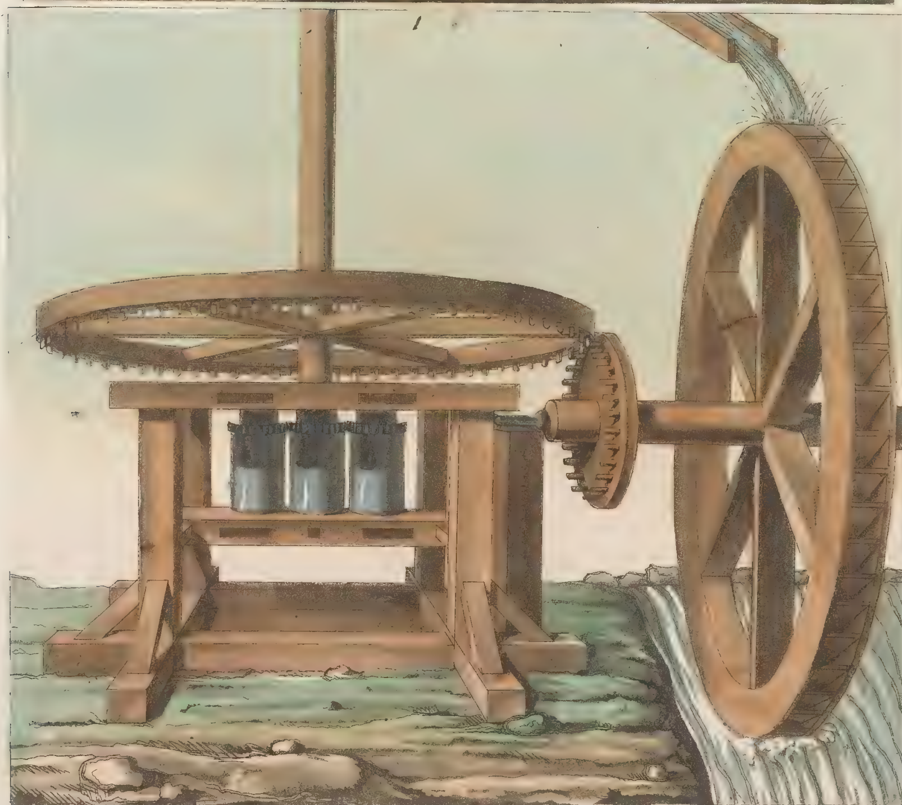
Description de cette plante etc.

La canne à sucre pousse de son pied plusieurs tiges de sept à dix pieds de hauteur, qui sont lisses, luisantes et remplies d'une moelle succulente, blanchâtre, et d'une saveur douce. Ses feuilles sont longues et étroites comme celles du jonc des marais, et disposées alternativement par nœuds, avec la pointe longue et aiguë: voyez la planche 71. Lorsqu'elle est en fleur, ce qui arrive au bout d'onze mois ou un an, elle pousse à son sommet une touffe de fleurs couleur d'argent. On prend, pour la propager, la tige qu'on dépouille de ses feuilles, et on la coupe en morceaux de quinze à dix-huit pouces de longueur, qu'on plante à quelques pieds de distance les uns des autres, et à six à sept pouces de profondeur. Le sol où se fait cette plantation doit être meuble, léger et humide: on y trace des sillons, et l'on plante la canne obliquement, pour faciliter la pousse des nouveaux jets. Au bout de 14 à 18 mois, ces jets prennent une couleur jaune, qui est le signe de leur maturité, et alors on les coupe, car en les laissant plus long-tems sur pied ils se durciraient, et ne donneraient plus qu'un suc d'une qualité infé-

(1) Voyez l'Histoire des plantes étrangères de M.r le Comte D. Louis Castiglioni, Président de l'Académie des Beaux Arts à Milan.


Fumagalli f.





Raineri inc.





Fumagalli F.

rieure. On a grand soin d'empêcher qu'il ne s'introduise dans les plantations à sucre aucun des insectes qui en attaquent la plante, et d'en hâter la destruction (1).

Les champs destinés à ce genre de culture ont ordinairement cent pas en carré, et on laisse entre l'un et l'autre un sentier commode pour le passage des charettes qui doivent transporter les cannes au moulin. La maison du maître est ordinairement située sur une hauteur (voyez la même planche) qui domine la campagne, et l'on choisit pour son emplacement un endroit voisin de quelques rivière ou d'un gros ruisseau, pour y établir le moulin et autres constructions nécessaires à la fabrication. Les cabanes des Nègres sont rangées en ligne, et à une certaine distance les unes des autres, pour empêcher autant qu'il est possible les incendies. La culture d'une plantation moyenne, c'est-à-dire de 140 à 150 campagnes de cannes, exige le travail de cent à cent-vingt Nègres, qui se divisent en trois classes, dont la première comprend les fabricateurs et les rafineurs de sucre, la seconde les ouvriers, et la troisième les cultivateurs qui sont distribués en troupes, à la tête de chacune desquelles est un Nègre ayant le titre de *Commandant*. La qualité du sol, la saison et les maladies des Nègres, sont autant de circonstances qui influent sur le produit de cette culture. On calcule néanmoins qu'une plantation de 150 campagnes avec cinq chaudières pour purifier le sucre, et 120 esclaves, peut rendre l'un portant l'autre de quarante-cinq à cinquante mille francs par an. *Culture.*

Après qu'on a coupé les cannes tout près de la racine, on les dépouille de leurs feuilles et de leur cime, et on les lie en paquets pour les transporter au moulin, en ayant soin de ne leur donner que deux pieds et demi ou trois pieds et demi environ de longueur, et de n'en couper que ce qu'il faut pour occuper le moulin pendant 24 heures, autrement celles qui resteraient au delà de ce terme fermenteraient et deviendraient acides. Ces moulins sont à eau (voyez le n.° 1 de la planche 72), ou à vent, n.° 2 de la même planche, ou se meuvent par le moyen de chevaux et de bœufs, comme à la planche 73; ils sont composés de trois cilindres en bois recouverts de grosses plaques de fer, lesquels sont pla- *Manière d'extraire le suc de la canne à sucre.* *Moulins.*

(1) La fourmi, entr'autres insectes, appelée par Linné *Sacchari-vora*, fait beaucoup de ravages dans les plantations à sucre, en ce qu'elle passe d'un champ à l'autre, et fait ses nids dans les cannes même dont elle ronge la moelle, et qui moisissent ensuite.

cés verticalement, et mis en mouvement par une roue, qui en fesant tourner le cilindre du milieu, le plus élevé et le plus gros des trois, fait en même tems tourner les deux autres en sens contraire. Un Nègre placé sur le devant du moulin introduit les cannes entre le cilindre du milieu et un des latéraux où elles sont écrasées; et elles sont reçues par un autre Nègre qui les plie et les fait repasser encore entre le cilindre du milieu et celui du côté opposé. Par cette opération, on extrait de la canne tout le suc qu'elle contient, et cette canne, à laquelle on donne ensuite le nom de *bagassa*, se met dans un lieu couvert pour y sécher, et sert à allumer les fourneaux. Le suc qui en sort au moment de la pression descend par un petit canal dans un récipient ou chaudière, d'où on le retire après pour le purifier au feu. Ce suc s'appelle *vin de palmier*, et plus communément *vesou*: c'est une liqueur très-agréable au goût, et qui passe pour être saine. La qualité du *vesou* dépend de la maturité des cannes et du terrein, qui le rendent par conséquent susceptible d'être plus ou moins clarifié et dégraissé par le moyen de la cuisson, pour que le sel essentiel puisse se séparer du sirop et se cristalliser. Les cilindres ont besoin d'être lavés de tems en tems; et comme le *vesou* est sujet à fermenter et à s'aigrir, on ne doit pas le laisser reposer long-tems sans le faire cuire. Cette opération se fait de la manière suivante. On place sur six fourneaux autant de chaudières, dont la première est la plus grande, et les autres vont en diminuant par gradation. La grande chaudière sert à la première purification du *vesou* qu'on y met à sa sortie du moulin, en y mêlant la quantité de chaux et de cendre convenable. On fait bouillir le tout légèrement, on écume la liqueur, et après l'avoir passée dans un linge on la transvase dans la seconde chaudière appelée la *propre*, où on lui donne un nouveau degré de purification. La troisième chaudière s'appelle *lessive*, parce qu'on y fait subir au *vesou* cette opération qui produit une plus grande quantité d'écume, et rend la liqueur plus pure. La quatrième se nomme *flambeau*, parce qu'elle est soumise à un plus violent degré de chaleur, qui produit à la surface du liquide des bulles claires et transparentes avec peu d'écume. La cinquième porte le nom de *sirop*, parce que le *vesou* y prend la consistance du sirop; et la dernière, qui s'appelle la *batterie*, sert à perfectionner la cuisson, et à purger le *vesou* par le moyen de la lessive et de l'eau de chaux qu'on y jette, de toutes les impuretés qui pourraient y être res-

Manière de le purifier.

tées. La chaleur dans cette dernière est très-violente, et l'ébullition s'y élève considérablement, ensorte que pour empêcher que le sirop ne se perde on y jette de tems à autre de petits morceaux de beurre ou autre matière grasse. Cette opération répétée fait baisser la liqueur, et laisse le tems d'en enlever l'écume. Si le *vesou* est bien cuit et bien purifié, il forme à sa surface une croute épaisse de sucre, qui se rompt, et qu'on transporte avec le sirop encore chaud dans des récipients d'une seule pièce appelés *canots*, où on le laisse refroidir. Lorsqu'il l'est assez pour qu'on puisse y tenir un doigt, on le verse dans des barils placés perpendiculairement sur une citerne, où l'on recueille le liquide qui en découle. Ces barils sont ouverts à la partie supérieure, et ont au fond deux ou trois trous, dans lesquels on introduit de petits tuyaux de canne, pour que le sirop puisse couler sans entraîner avec lui les grains de sucre. Le sirop ainsi dépuré, il reste dans les barils un sel essentiel d'un couleur plus ou moins brune, qu'on appelle *sucre brut* ou *moscovade*. A ce dépôt on ajoute de l'autre suc brut pour remplacer le sirop qui s'est écoulé, et l'on ferme les barils. Le sucre brut de meilleure qualité doit être composé de gros grains, blanchâtres, bien dégagés de sirop, et sans aucune odeur empyreumatique. Le sucre de cette qualité donne deux tiers de sucre blanc. *Sucre moscovade.*

On distingue le sucre purgé des Antilles en *sucre passé* ou *cassonade grise*, et en *sucre terré* ou *cassonade blanche*. Le premier s'obtient de la *moscovade* nouvellement purifiée et filtrée à travers un morceau d'étoffe, ce qui lui fait prendre une couleur grise. On a la *cassonade blanche* en fesant passer le sucre bien purgé, du récipient où il se refroidit, dans des formes d'argile à ce destinées. On range ces formes dans une chambre fermée, en ayant soin de les placer chacune sur un vase. On fait à l'extrémité de la forme un trou qu'on remplit de sucre, et l'on recouvre l'autre extrémité d'une sorte d'argile blanche, maigre et imbibée d'eau. L'humidité que renferme cette argile filtre peu-à-peu à travers la masse du sucre, et entraîne avec elle le reste du sirop et les parties impures. La même opération se répète avec de l'autre argile lorsque la première est sèche, et finit par précipiter le reste de la substance colorante, dont la pointe du pain de sucre pourrait encore être imprégnée. Cet effet obtenu, on tire le sucre des formes, et on le porte dans l'étuve pour le faire sécher, après quoi on le réduit en poudre blanche qu'on met dans des barils. Le sucre en poudre dont *Cassonade grise et blanche.*

nous nous servons est de cette espèce, et a pris en Amérique le nom de *cassonade*, de l'usage où étaient les Espagnols et les Portugais, qui ont été les premiers à en faire commerce, de l'expédier dans des caisses.

Sucre en pain.

Le sucre se rafine en Amérique comme en Europe, en le fesant cuire de nouveau dans de l'eau de chaux, et en le clarifiant avec du sang de bœuf. Lorsqu'il est parfaitement cuit, on le verse dans des formes d'argile, qu'on revêt comme on vient de le dire d'une espèce d'enveloppe de cette même substance mouillée, sous laquelle il acquiert son dernier degré de pureté: c'est ce qu'on appelle le sucre en pain, qui se vend enveloppé d'un papier bleu. S'il est du plus pur, on l'appelle aussi sucre royal ou sucre des Canaries, ce qui est à peu près la même chose.

Mélasse avec laquelle on fait le rhum etc.

Le sirop qui sort des barils et se recueille dans les citernes quand on fait la *moscovade* ou la *cassonade*, est, ainsi que l'écume qu'on enlève des chaudières, de couleur brune, et ils ont l'un et l'autre presque la consistance et la douceur du miel: ce qui leur a fait donner le nom de *mélasse*. Il se fait de l'une et de l'autre un grand commerce avec les Etats-Unis et avec le Canada, où l'on s'en sert pour certains ragoûts, et surtout pour la composition d'une espèce de bierre, dans laquelle on fait entrer une décoction de branches et de feuilles d'une espèce de pin connu des Anglais sous le nom de *spruce*. La mélasse distillée donne en outre une eau de vie très-forte, que les Français des Antilles appellent *taffia*, et les Anglais *rhum*; mais pour cela il faut la faire fermenter dans l'eau, et ensuite on la destille. Le meilleur rhum est celui de la Jamaïque: les Anglais en font un grand usage pour la composition de leur *punch*, qu'ils aiment beaucoup. Le sucre est d'un usage si commun dans l'économie domestique, qu'il serait inutile d'en parler.

La Jamaïque donnait autrefois beaucoup de cacao; mais les plantations de café s'y sont tellement accrues depuis dix ans, qu'elle fournit à l'Angleterre plus des trois quarts du café, et plus de la moitié du sucre que cet état retire de ses colonies. Les récoltes sont plus sûres et plus égales dans cette île que dans celles du vent et sous le vent, qui sont plus sujettes à la sécheresse et aux ouragans. Par exemple Antigoa donne en certaines années près de vingt mille *oxhofts* de sucre, et n'en rend pas mille dans d'autres (1). On recueille aussi à la Jamaïque du gingembre et du poivre long. L'*aca-*

(1) *Edward Young*, West-India commonplace-book.

jou, dont on fait un si grand usage pour les meubles, y est de la meilleure qualité, mais à présent il commence à y manquer. Parmi les autres bois dont cette île abonde, nous citerons, le savonnier dont la semence a toute la propriété du savon; le mangrove et l'olivier, dont les écorces sont si utiles pour la tannerie; le fustic et le bois rouge dont on se sert pour la teinture, et enfin le bois de campêche. L'indigotier y était autrefois cultivé, comme l'est encore à présent le cotonnier. L'arbre à pain y a été transporté d'Otaïti par Banks fameux botaniste. Toutes les espèces de fruits connues aux Antilles s'y trouvent en abondance (1). La Jamaïque fournit également à la pharmacie le gaïac, la salsepareille, le quinquina, la casse et le tamarin.

Animaux.

Selon Blome (2) il y a à la Jamaïque une quantité de chevaux, d'ânes et de mulets; et quand les Anglais y abordèrent, il n'y avait peut-être pas d'île ou de colonie qui eut autant de bétail. Les bœufs et les vaches y sont d'une grande taille, mais leur race est négligée. Le cochon y est meilleur qu'en Europe, et le mouton excellent, mais sa laine est de mauvaise qualité. On y trouve quantité de chèvres et de lapins, et point de cerfs ni de lièvres. Il y a toutes sortes de volatiles domestiques et sauvages, et surtout des oies, des canards, des dindes, des pigeons, des poules de Guinée, des bécassines, des perroquets et des pélicans. L'*humming bird* est une espèce de cantharide ou mouche luisante qui se trouve dans les forêts, comme la tortue de mer dans les cales, sur les plages et dans les rivières. A l'époque où Blome écrivait, les vaisseaux venaient des Caribes même y faire provision de ces tortues. Le crocodile infeste les rivières et les étangs de la Jamaïque: la forte odeur de musc qu'il exhale avertit de sa présence les hommes et les animaux, et les met ainsi dans le cas de l'éviter. Les Nègres parviennent néanmoins à le tuer; et pour cela, ils l'attaquent sur le côté avec des bâtons, ou lui enfoncent un fer dans la gueule pour l'empêcher de mordre. Parmi les insectes, il en est un extrêmement incommode pour les Nègres et quelquefois même pour les Blancs, c'est le *ciron*, appelé *chegos* qui pénètre souvent jusque dans la chair; il entre dans toutes les parties du corps, et particulièrement dans les pieds et les jambes, où il se renferme

(1) *Bryan Edwards*, I., 214.
(2) *Blome*, chap. I. pag. 21.

dans une espèce de coque et multiplie à l'infini. Dès qu'on le sent, ce qui n'arrive guère que huit jours après qu'il a pénétré dans la chair, il faut se hâter de l'en tirer avec la pointe d'une aiguille ou d'un canif, et détruire entièrement sa coquille pour qu'il n'y reste point de ses œufs. Il s'introduit quelquefois dans le gros orteil, et finit par le ronger jusqu'à l'os.

Etat politique. L'île est divisée en trois Comtés, et régie par un gouvernement représentatif. Le pouvoir législatif est composé d'un Gouverneur ou capitaine général, d'un conseil de douze personnes nommées par le Roi, et d'une chambre de quarante-trois représentans élus par les francs tenanciers. Les trois principales villes, qui sont Kingston, Santiago et Port-Royal y envoient trois membres, et les simples paroisses chacune deux.

Villes. *Port-Royal*, autrefois capitale de la Jamaïque, était situé à la pointe d'une langue de terre aride et sablonneuse, qui, du côté de la mer formait partie de la jetée d'un superbe port, capable de contenir mille gros vaisseaux, et si profond qu'on peut les charger et y décharger avec la plus grande facilité. Mais les tremblemens de terre ont fait abandonner cette position. *Kingston*, qui est actuellement la capitale de l'île, comprend deux mille maisons, dont plusieurs sont d'une construction élégante, et à un seul étage avec des portiques. On y compte 30,000 habitans. A quelque distance de Kingston on trouve *San-Yago-de-la-Vega*, ancienne capitale du tems des Espagnols, et qui est encore le siège du gouvernement et des cours de justice: sa population est de six mille âmes.

Population. En 1787 on comptait à la Jamaïque 23,000 blancs, 4,093 personnes de couleur libres, et 256,000 esclaves, de manière qu'il y avait onze Nègres pour un Européen, et à-peu-près neuf esclaves et demi pour un homme libre. En 1805 il y avait 28,000 Blancs, 9,000 personnes de couleur et 280,000 esclaves: ce qui donnait dix Nègres pour un Blanc, et environ sept esclaves et demi pour chaque personne libre. Depuis lors, le nombre des Européens s'y est bien moins accru que celui des gens de couleur, qui y est plus que doublé. Mais au total la population augmente plus dans la classe libre que dans celle des esclaves. D'après les registres présentés à l'assemblée coloniale, le nombre des esclaves qui, en 1811 s'élévait à 326,000 personnes, n'était plus en 1815 que de 315,000 (1),

(1) Colonial Journal, I., pag. 245. *London* 1816.

par l'effet de l'abolition de la traite des Nègres. La population des Blancs est de 30,000 âmes, et celle des Mulâtres de 15,000 : ce qui forme un total de 360,000 habitans. L'exportation et la culture ont diminué dans cette île depuis 1806 : néanmoins elle avait encore en 1815, exporté 119,000 *hogsheads* de sucre, 53,000 *puncheons* de rhum, et 27,560,000 de livres de café.

La plus grande des Antilles après Cuba est Saint-Domingue, la Reine des colonies, mais c'est une Reine en deuil, dont le sein déchiré est inondé du sang de ses propres enfans. Les indigènes ne désignaient sous aucune dénomination générale les petits états qui s'y étaient formés. Haïti et Eyana ne sont que des noms de districts particuliers. Lors de sa découverte par Christophe Colomb en 1492, les Espagnols lui donnèrent le nom d'*Hispaniola* ou petite Espagne. Barthelemy Colomb, frère de ce célèbre navigateur, ayant fondé en 1494 sur la rive orientale de l'Ozama une ville à laquelle il donna le nom de San-Domingo en l'honneur de son père, ce nom s'étendit d'abord à la partie de l'île où elle était située, et dans la suite à l'île entière, qui l'a retenu jusqu'à nos jours. Elle s'étend depuis le 71.e jusqu'au 77.e degré de longitude ouest de Paris, et depuis le 18.e jusqu'au 20.e de latitude. Selon la dernière carte qui a été publiée en l'an XI., 1803, par le ministère de la marine de France, et dressée d'après les observations les plus authentiques et les plus exactes, cette île a 160 lieues de longueur du levant au couchant, et trente dans sa moyenne largeur. Sa circonférence est de 600 lieues en fesant le tour de ses golfes.

Saint-Domingue. *Dénominations.* *Situation, étendue.*

Du centre de l'île s'élève le *Cibao*, qui est un groupe de montagnes, lequel se divise en trois principales chaînes, dont la plus longue s'étend vers le levant. Les rivières principales sont au midi. L'Ozama, dont l'embouchure forme le port de Saint-Domingue, et la Neyva, la Jaga, ou rivière de Monte-Christo sont au nord ; au levant est la Juna, qui se jette dans la baie du Samoca, et l'Artibonite au couchant. Les autres ne sont que des torrens et des ruisseaux ; et de toutes celles que nous venons de nommer, il n'en est pas une seule qui soit navigable à plus de quatre lieues au dessus de son embouchure. Les montagnes sont en grande partie propres à la culture jusqu'à leur sommet, et offrent une variété de positions et de climats souvent diamétralement opposés, quoiqu'à une très-petite distance l'un de l'autre. Le climat qui est très-sain sur les hauteurs, énerve en peu de tems les Européens dans la plaine, et leur cause

Montagnes. *Rivières.* *Climat.*

des maladies mortelles (1). Au levant et au midi de l'île on ne connait ni printems ni autonne. La saison des pluies, qu'on appelle hiver, y dure depuis avril jusqu'en novembre. Au septentrion, l'hiver commence dans le mois d'août et finit en avril. Il souffle alors des vents du nord, accompagnés d'un tems sombre et pluvieux, qui durent trois ou quatre jours de suite: ce qui se répète deux ou trois fois par mois. Alors les nuits et les matinées sont fraîches, et même un peu froides. La végétation fait peu de progrès quoiqu'au milieu des pluies. Vient le printems, qui dure jusqu'à la fin de mai, les arbres se couvrent de fleurs et de fruits, et l'air est embaumé. Le mois de juin amène un air enflammé avec une grande sécheresse et un vent du midi qui suffoque. Cette saison est l'été de la zône torride qui dure jusqu'en octobre, pendant laquelle règnent les orages, et forme l'autonne qui se termine en novembre. C'est le tems des maladies et surtout des fièvres. *Sol.* Le sol, généralement peu profond, et qui n'est en partie composé que d'une légère couche de terre végétale sur un lit d'argile, de tuf et de sable, présente néanmoins de grandes modifications qui le rendent propre à toute espèce de culture.

Minéraux. On a voulu mettre au rang des fables ce que d'anciens écrivains nous ont rapporté des richesses métalliques qu'ils ont prétendu se trouver dans cette île, en mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer, d'aimant, même de cristal de roche, de soufre, de charbon de terre, et en carrières de marbre, de jaspe et de porphire de la plus grande beauté. Mais il a été reconnu de nos jours par un minéralogiste Espagnol, non seulement que ces mines existent, mais encore que l'exploitation pourrait en être avantageuse (2). On lit dans Herrera, que les mines de la Vega et de Buonaventura rendaient 460,000 marcs d'or par an. On a trouvé dans la dernière un morceau d'or du poids de 200 onces. Les Nègres marrons de Juba exportent encore aujourd'hui une certaine quantité d'or en poudre (3).

Végétaux, animaux. Saint-Domingue passe pour être la plus riche et la plus belle île des Indes Occidentales (4). On y trouve des forêts entières de

(1) *Moreau de Saint-Méry*, Description de la partie Française de Saint-Domingue, I., pag. 529.

(2) *D. Nieto*, relation au Roi d'Espagne, insérée dans le *Dorvo-Soulastre*, voyage au cap Français, pag. 90.

(3) *Walton*, state of the Spanish colonies, I., pag. 117.

(4) V. Gazetier Américain. Art. *Saint-Domingue*.

palmistes (1), de palmiers, d'ormes, de chênes, de pins, de genipa, d'acajou et autres arbres encore plus gros et plus élevés. Elle produit en outre des fruits en quantité, plus beaux à la vue, et d'une saveur beaucoup plus agréable que dans les autres îles, surtout les ananas, les bananes, les oranges, les citrons, les limons, les dattes etc. On y admire aussi tous les oiseaux communs aux Indes Occidentales. Les prairies sont couvertes d'immenses troupeaux de bétail; et la partie Française de l'île, nourrit assez de chevaux pour en fournir à toutes les colonies voisines, non compris les chevaux sauvages, et les cochons également sauvages provenant de la race qui y fut apportée par les premiers navigateurs Espagnols.

Décadence de la colonie Espagnole de Saint-Domingue après avoir jeté un éclat de peu de durée.

L'île de S.t Domingue s'éleva en peu de tems à un haut degré de splendeur; et dès l'an 1528 sa capitale avait pris un air de magnificence et de grandeur, que peu de villes en Espagne auraient pu éclipser. Mais cet état de prospérité ne fut pas de longue durée. Plusieurs villes de l'île furent renversées par un grand tremblement de terre. Ensuite Elisabeth, reine d'Angleterre, encore plus ennemie de la puissance Espagnole que du mauvais Roi qui en était dépositaire, envoya aux Indes Occidentales le fameux Drake, qui, après avoir enlevé aux Espagnols leurs plus riches convois, détruit leurs forces navales, et ravaga San-Jago et Carthagène ainsi que d'autres places, s'empara de Saint-Domingue où il régna en exterminateur pendant un mois, au bout duquel ayant déjà ruiné un tiers de la ville, il se fit payer une somme énorme pour ne pas la démolir entièrement. Mais ces dégâts, tous graves qu'ils étaient, auraient été facilement réparés, sans d'autres évènemens qui ajoutèrent encore aux désastres de cette superbe colonie. La race des anciens habitans avait disparu (2), et l'on ne pouvait en réparer la perte qu'en

(1) Cet arbre, appelé par les Anglais *Cabbage Tree*, et par les Français *Palmiste*, n'a de ressemblance avec le chou-fleur, que par le goût et la délicatesse de quelques-unes de ses feuilles, non encore développées, qui se trouvent dans le cœur de l'arbre après qu'on l'a dépouillé de son feuillage. Cet arbre est très-gros et d'une grande hauteur, et n'a de feuilles qu'à son sommet. Après qu'il est coupé, il s'engendre dans son intérieur des vers d'une couleur blanchâtre, de la grosseur du doigt, et de deux pouces de long, qui furent présentés au P. Labat comme un mets exquis: ce religieux assure qu'on les trouve tels en effet, si l'on peut parvenir à surmonter le dégoût qu'on éprouve à leur première vue.

(2) Après avoir envahi peu-à-peu leur pays les Espagnols ne détrui-

se procurant à grands frais des bras pour l'exploitation des mines et la culture des plantations. Les capitaux amassés par les premiers aventuriers avaient été dissipés en peu de tems par leurs enfans trop avides de jouir de leur fortune. Le Mexique, le Pérou, le nouveau royaume de Grenade offraient aux spéculateurs l'appât d'une fortune plus brillante et plus rapide. Les habitans restés dans l'île, gens de toutes couleurs, et livrés à tous les vices, après avoir abandonné les travaux des mines et de l'agriculture, s'étaient mis à faire les corsaires et la contrebande. Ils furent particulièrement entraînés à cette extremité par l'effet des fausses mesures adoptées envers eux par le gouvernement, et entr'autres de celle qui leur interdisait tout commerce avec les étrangers. Au lieu de remédier à ces inconvéniens par de bonnes institutions, le gouvernement n'écoutant que le transport d'un ressentiment peu réfléchi, fit ruiner les meilleurs ports de l'île; et ce fut alors qu'on vit les villes de Salvaterra, de Savane, de Puerto-Reale et autres, jadis si florissantes, abandonnées de leurs habitans, qui se retirèrent dans l'intérieur du pays, où ils ne formèrent plus qu'une troupe de misérables et de mendians. Au commencement du XVII.e siècle l'île ne renfermait pas plus de 14,000 Européens ou Créoles de toute condition; et douze cents Nègres fugitifs s'étaient retranchés sur une montagne inaccessible, d'où ils fesaient trembler leurs maîtres désormais incapables de les soumettre.

Les Français et les Anglais ennemis des Espagnols s'établissent à Saint Christophe.

Tel était l'état du plus ancien établissement Espagnol aux Indes occidentales, lorsqu'en 1625, deux vaisseaux, l'un Anglais et l'autre Français, parmi le grand nombre de ceux de ces deux nations, également ennemies des Espagnols, qui parcouraient la mer des Antilles pour y faire des prises, ou former quelqu'établissement dans ces îles, abordèrent le même jour, et par un côté opposé à l'île de Saint-Christophe. A l'arrivée de ces étrangers, les Caribes qui habitaient cette île s'en retirèrent en leur disant, qu'ils devaient avoir bien peu de terres dans leur pays, puis qu'ils venaient en chercher si loin. Les aventuriers s'en étant partagé le sol paisiblement y formèrent des établissemens qui duraient déjà depuis cinq ans, et commençaient à

sirent pas moins de trois millions de ces malheureux, tant hommes que femmes et enfans, dans les combats ou de sang-froid. Lorsque les Indiens étaient en possession de leurs propriétés, ils cultivaient leurs terres pour les Espagnols, auxquels ils fournissaient du poisson ou une certaine quantité d'or, et alors ces derniers étaient beaucoup plus heureux qu'ils ne l'ont été depuis etc. V. le Gazetier Américain. Art. cité.

prendre la forme de colonies, lors de l'apparition dans ces mers d'une armée Espagnole sous le commandement de Don Federico di Toledo, lequel ayant été expédié par sa cour contre les Hollandais qui s'étaient emparés d'une partie du Brésil, en avait reçu l'ordre d'anéantir à son passage tous les établissemens étrangers qu'il aurait trouvés aux Antilles. Avec les forces considérables qu'il avait, Toledo n'eut pas de peine à détruire les nouveaux colons de S.t Christophe, qui n'avaient aucun moyen de lui résister. Ils furent en partie massacrés ou fait prisonniers, et le reste s'enfuit dans d'autres îles. Mais à peine l'armée de Toledo s'était retirée, que la plupart de ces fugitifs revinrent à leurs habitations. Cet événement est devenu la cause de deux autres très-importans. L'un a été la formation de cette singulière société d'hommes connus dans la suite sous le nom de Flibustiers, pirates comme il n'y en eut jamais, et qui ont acquis le plus de droits à l'admiration du monde; l'autre est le commencement de la domination Française à Saint-Domingue, à laquelle a succédé de nos jours celle des Nègres, esclaves depuis trois siécles de maîtres avides et cruels.

Origine des Flibustiers, et établissement des Français à Saint-Domingue.

Avant d'exposer l'état actuel de la colonie Espagnole, qui comprend le milieu et la partie orientale de Saint-Domingue, ainsi que celui de l'ancienne colonie Française, qui en est le partie occidentale, nous croyons a propos de faire connaître les mœurs de ces hommes singuliers, qui ont rempli l'univers de leur nom.

Français réfugiés à la Tortue et sur la côte septentrionale de Saint-Domingue.

En cherchant à se soustraire à la poursuite de Toledo, comme nous venons de le dire, les nouveaux habitans de Saint-Christophe se réfugièrent dans une petite île déserte au nord de Saint-Domingue, à la distance de peu de lieues, et qui s'appelle la Tortue. La beauté du site et la fertilité du sol les ayant déterminé à s'y établir, les uns s'y livrèrent à la culture et surtout à celle du tabac qui y vient d'une excellente qualité; les autres se mirent à exercer la piraterie contre les Espagnols: plusieurs passèrent sur la côte voisine de Saint-Domingue, dont les Espagnols n'avaient jusqu'alors fait aucun cas, et qui par conséquent était sauvage et déserte, et trouvèrent dans les bois des troupeaux de bœufs et de cochons sauvages qui s'y étaient considérablement multipliés, et dont la chasse pouvait leur procurer une subsistance facile et abondante. La petite île de la Tortue devint bientôt le marché de tout ce que ce ramas de désespérés pouvait se procurer par la culture, par la piraterie et par la chasse qui lui fournissait une quantité de viande et de peaux

et il paraît que les Hollandais furent les premiers à entrer en relations de commerce avec eux. La Tortue commença dès lors à s'élever à un degré de prospérité, qui alla toujours croissant, depuis que d'autres aventuriers Français et Anglais vinrent, d'abord de Saint-Christophe, et ensuite de diverses autres points s'y réunir aux premiers.

Les Boucaniers deviennent fameux.

La proximité de cet établissement de Saint-Domingue, et plus encore le voisinage de celui que les autres aventuriers, connus depuis sous le nom de Boucaniers, pouvaient former dans l'île même, ne tardèrent point à alarmer la jalousie des Espagnols, qui résolurent aussitôt d'exterminer tout ce qu'il y avait d'étrangers dans ces deux îles. Ayant épié le moment où la plupart des habitans de la Tortue étaient absens de leur petite île, ils y débarquèrent avec des forces considérables, massacrèrent le petit nombre de ceux qui voulurent résister, et pendirent ceux qui s'étaient rendus volontairement. Ils se divisèrent ensuite en compagnies de cinquante hommes, et allèrent à la chasse des Boucaniers de la côte, comme à celle des bêtes féroces.

A la nouvelle de la conduite barbare que les Espagnols avaient tenue à la Tortue, il se réunit au peu d'habitans qui y étaient restés, outre ceux qui en étaient absens au moment de l'invasion, un grand nombre d'autres aventuriers qui cherchaient fortune ou quelqu'asile. Toutes ces forces dirigées par des hommes habiles et entreprenans reconquirent l'île, qui fut mise dans un bon état de défense, et reçut en peu de tems un tel accroissement de population, qu'on pensa à envoyer une partie de ses habitans à Saint-Domingue pour y former un nouvel établissement, qui fut le commencement de ceux qu'avaient les Français dans la partie occidentale de cette île. Les Espagnols ne manquèrent pas d'attaquer les nouveaux colons; mais les Boucaniers qui étaient toujours en guerre avec eux, soutenus des corsaires de la Tortue, firent échouer toutes leurs entreprises. Irrités de cet obstacle, les Espagnols imaginèrent de faire une nouvelle expédition contre cette île, qu'ils regardaient comme le repaire de cette multitude toujours croissante de corsaires, qui, de là, épiaient leurs mouvemens sur tous les points, et allaient les attaquer ouvertement autour de Saint-Domingue et dans toutes les mers voisines. Ces pirateries offraient l'appât d'un gain si considérable, que la plupart des habitans abandonaient la culture des terres pour aller chercher en mer une fortune plus

rapide, et laissaient ainsi l'île presque déserte. Les Espagnols saisirent un de ces momens favorables, et prirent si bien leurs mesures, qu'ils surprirent le petit fort qui était la seule défense de l'île, et obligèrent la garnison à se rendre. Mais il est tems que nous disions quelque chose des mœurs et des usages des Flibustiers.

Mœurs des Boucaniers et des Flibustiers.

Il y avait déjà plusieurs années que les noms de Boucaniers et de Flibustiers étaient connus en Europe ; mais on n'entendait sous ces dénominations qu'une association d'hommes sauvages, qu'un ramas de brigands de diverses nations. Leurs entreprises souillées de sang et de rapines, n'offrirent pendant long-tems rien de remarquable, et les plus puissans d'entr'eux n'avaient d'autre cri de ralliement que le massacre. On ne les regardait que comme des pirates ordinaires, qui ne méritaient pas de fixer l'attention de l'Europe ; mais lorsqu'on sut qu'ils s'étaient donnés une espèce de constitution, et que l'on connut leur organisation bizarre et les singularités de leurs institutions, l'indignation générale éclata contr'eux, et devint d'autant plus violente, que les faits qu'on racontait d'eux sortaient davantage de l'ordre ordinaire des choses. Les relations que nous en avons nous présentent des hommes, qui, avec des moyens très-limités, ont déployé des forces incroyables et fait des choses extraordinaires ; des hommes qui, par leurs talens, leur courage indomptable, leur patience, leur activité, leur mépris pour les privations, les dangers et la mort même la plus certaine, ont su s'attirer notre admiration, en même tems que leurs cruautés, et les crimes de tout genre qu'ils ont commis nous font frémir d'horreur.

Boucaniers

La carrière de ces pirateries d'une nouvelle espèce fut ouverte par des chasseurs de taureaux sauvages des îles Espagnoles. On les désignait sous le nom de *Boucaniers*, qui s'étendit aux chasseurs des ours et des sangliers, avec lesquels ils firent ensuite cause commune. Ces chasseurs passaient des mois entiers loin de leurs habitations, et toujours dans les forêts. A leur retour ils partageaient entr'eux le fruit de leur chasse, et passaient aussitôt dans l'île de la Tortue, où se tenait leur marché, pour y vendre aux colons leurs peaux et leurs viandes salées et fumées. Ils en rapportaient de nouvelles armes, de la poudre, du plomb et autres choses nécessaires à l'exercice de leur profession. Nous allons donner une description succincte de leur genre de vie, de leurs usages et de leurs principaux faits.

Les Boucaniers qui s'étaient retirés aux Antilles et surtout à Saint-Domingue, prirent leur nom des lieux où ils avaient établi leurs baraques et leur station, et où ils fumaient et salaient leurs *Pourquoi ainsi appelés.* viandes. Ces lieux s'appelaient dans leur langage, ou dans celui de leur profession, *boucans*. Ces baraques, qui n'étaient que de grandes cabanes, avec un toit seulement, et ouvertes de tous côtés, en les mettant à l'abri du soleil et de la pluie, les laissaient exposés à tous les vents. Cette association se composait de colons venus de la France et autres pays, que le caprice de la fortune avait fait *La plupart étaient Normands.* expatrier; néanmoins, la plupart étaient des Français de la Normandie, et leur nombre s'augmentait encore de celui des descendans des colons, qui étaient déjà Boucaniers. Sans femmes ni enfans, tant qu'ils restaient dans cet état, il existait une certaine com- *Leurs usages.* munauté de biens entr'eux. Ils se mettaient deux ensemble pour s'entraider dans leurs besoins, et pour se rendre tous les services qu'on peut recevoir en famille, et partageaient de moitié le travail *Communauté de biens.* et le gain. Celui des deux qui survivait à l'autre en était l'héritier nécessaire; et ils donnaient à cette association le nom de *matelotage*. Outre ces communautés partielles, il y avait la générale d'après les lois de laquelle chaque Boucanier devait fournir à son confrère tout ce dont il avait besoin. Il n'y avait par conséquent point de secrets ni de serrures: ces moyens de précaution auraient été regardés et punis comme délit de leze-société. Le *mien* et le *tien* étaient deux mots vides de sens dans cette espèce de république: aussi les contestations y étaient-elles très-rares. Lorsqu'il s'en élevait quelqu'une, elle était aussitôt conciliée par l'entremise d'amis communs. En cas de refus d'accommodement de la part des parties, le différend se décidait à coups de fusil. L'atteinte de la balle par derrière ou dans les flancs était considérée comme une preuve de perfidie, et le traître avait la tête écrasée.

Code. Le code de cette société bizarre se réduisait à fort peu de choses, et ne consistait qu'en quelques conventions passées entre ses membres: lorsqu'un d'eux proposait quelques changemens on lui répondait, *que cela n'était pas en usage sur la côte*. Par un effet de leurs anciennes idées de soumission et de religion, ils reconnaissaient le Gouverneur de la Tortue comme leur chef, et se disaient Chrétiens, sans se conformer en rien aux préceptes du Christianisme. Pour être reçu Boucanier il fallait renoncer à tous les usages de la société, et jusqu'à son nom de famille. Les membres de la so-

ciété se distinguaient par un nom ou surnom qu'on leur imposait, et qu'ils transmettaient souvent à leurs descendans; ils ne déclaraient leur ancien nom de famille que quand ils se mariaient, et c'est de là qu'est venu le proverbe encore usité aux Antilles: « qu'on ne connaît les gens que lorsqu'ils se marient ». Leur genre de vie cessait par l'effet même du mariage; ils cessaient d'être Boucaniers, devenaient colons, et n'avaient plus rien de commun avec la société. Dès lors ils passaient formellement, en qualité d'habitans, sous l'empire de la loi et sous la juridiction du Gouverneur de la Tortue.

L'habillement des Boucaniers consistait en une longue chemise de grosse toile, teinte dans le sang des animaux qu'ils avaient tués, et en un pentalon semblable, mais dont un très-petit nombre d'entr'eux fesait usage. Leur chaussure était faite de peau de cochon, et sans soulier. Ils portaient une ceinture de peau non préparée, à laquelle était suspendu un sabre très-court avec quelques couteaux. Leur équipage se composait d'une seule tente de toile mince, qu'ils portaient en bandoulière. Ils n'avaient pour toute arme qu'un fusil simple, au moins de quatre pieds de long, autrement monté que les fusils ordinaires, et qui portait deux balles de calibre, voyez la planche 74. Chaque Boucanier avait un ou plusieurs esclaves, et de vingt à trente chiens qui le suivaient à la chasse. Celle des taureaux fesait leur principale occupation: la chasse du sanglier ne leur servait que de passe-tems et de délassement, quoiqu'il y eût pourtant des Boucaniers qui se livrassent exclusivement à cette dernière. La chair de ces animaux suffisait à leur subsistance, et la moelle des os était pour eux un mets des plus exquis: le pain ne fesait point partie de leur nourriture. Ils vivaient dans la plus dégoutante malpropreté; ils n'avaient ni bancs ni table, et couchaient sur la terre nue: un tronc d'arbre ou quelques racines tout au plus leur servaient de table ou d'oreiller. Ce genre de vie était de leur goût; ils se portaient bien, et vivaient long-tems au milieu des plus rudes fatigues.

Habillement. *Armes.* *Chasse.*

Ils avaient leur retraite ou *boucans* dans la presqu'île de la Savane sur la côte septentrionale de Saint-Domingue, dans une petite île de la baie de Bayaha (ou du fort Dauphin), dans d'autres endroits du nord de Saint-Domingue, au port Margot, à la Tortue, à la Savane Brûlée, dans le Mirbalois, et dans l'île du sud de Saint-Domingue, appelée par les Français l'Avache. Les Boucaniers menaient dans ces divers lieux une vie paisible et libre. Les Es-

Leurs retraites ou boucans.

pagnols virent dans la suite ces étrangers d'un œil de jalousie dans leur voisinage; et sans réfléchir aux avantages que leur nation retirait de leur industrie, ils résolurent de les chasser de Saint-Domingue, et même de les détruire entièrement. Après plusieurs combats sanglans d'un succès varié, et sentant l'impossibilité de les exterminer tous, et moins encore de les chasser de Saint-Domingue par la force, les Espagnols imaginèrent, pour couper le mal dans sa racine, de leur enlever le seul moyen de subsistance qu'ils avaient. Pour cela ils donnèrent dans toute l'île la chasse aux bœufs sauvages, et la continuèrent avec tant d'ardeur et de persévérance, qu'en peu de tems la race de ces animaux y fut complètement détruite.

Les Espagnols conspirent à leur entière destruction.

Réduits ainsi à manquer de subsistance et d'occupation, les Boucaniers furent contraints d'embrasser un autre genre de vie. Quelques-uns allèrent s'établir comme colons à Bayaha, à la Tortue et dans d'autres îles. Mais la plupart accoutumés aux dangers et à une vie indépendante, dédaignant une existence paisible et sujette aux lois, et regardant la culture des champs comme une condition déshonorante, ne furent sensibles qu'au desir que les derniers évènemens avaient allumé en eux de se venger des Espagnols leurs éternels ennemis. Pour parvenir à son accomplissement, ils s'associèrent avec les Flibustiers, qui commençaient déjà à se faire un nom, mais qui ne devinrent réelement formidables qu'après leur réunion aux premiers.

Les Boucaniers s'associent aux Flibustiers.

L'île de Saint-Domingue fut le principal lieu du ressemblement de ces pirates, qui se donnaient le nom de *Frères de la cote*, et n'étaient en quelque sorte que des hommes sauvages, qui aspiraient à une parfaite indépendance. Rapprochés les uns des autres par les mêmes besoins, ils se regardaient comme amis, et leur animosité commune contre les Espagnols en avait fait de vrais alliés. Ainsi ce fut la nécessité, qui, dès le commencement jeta les fondemens de cette société. Plusieurs des objets nécessaires à leur profession et à leur subsistance n'arrivant pas jusqu'à leur retraite, ou ne pouvant y être apportés qu'avec beaucoup de difficultés, les Boucaniers qui ne se sentaient pas de goût pour la chasse, tournèrent leur industrie vers la navigation, et parvinrent ainsi à se procurer eux-mêmes tout ce dont ils avaient besoin. D'abord ils le firent par la voie des échanges; mais comme ils n'avaient souvent rien à échanger, et moins encore à acheter, et ne trouvant point d'ailleurs à vendre leurs peaux, ils furent obligés de recou-

rir à la force, dont la première impulsion fut de les entraîner à une piraterie, qui, des plus faibles essais, ne tarda pas à se porter aux plus grandes entreprises, et à s'organiser pour ainsi dire en système régulier, qui fit de ses nombreux partisans une association redoutable.

Ces *frères de la côte* vivaient dans la plus grande union, et se divisaient en trois classes, savoir; les *Boucaniers* qui allaient à la chasse des bœufs sauvages; les *habitans* qui s'occupaient d'agriculture, et les *Flibustiers* qui exerçaient uniquement la piraterie. Le mot de Flibustier, qui vient de l'Anglais *Free Booter* (1), quoiqu'il rappelât à la mémoire de ces derniers leur métier de pirates ou de brigands de mer, n'en flattait pas moins leur amour-propre, et ils le préféraient à celui de Boucanier, qui retraçait l'idée d'une profession peu honorable; mais le titre dont ils se glorifiaient le plus était celui de *Frères de la côte*.

Etymologie du mot Flibustier.

Les richesses considérables que les Flibustiers rapportaient de leurs pirateries étaient une amorce flatteuse pour tous les gens sans fortune, et qui aimaient la mer: aussi leur nombre s'accrut-il rapidement. Une foule de marins, tant de vaisseaux de guerre que de vaisseaux marchands, de colons ruinés et autres aventuriers, sans distinction de nation, de religion ni de langage, se réunirent aux Flibustiers, et formèrent une espèce d'association composée de Français, d'Anglais, de Hollandais, de Portugais et autres peuples de l'Europe, liés par un seul et même intérêt, qui était la rapine. Les Espagnols, dont les richesses fesaient l'objet principal de leur cupidité, furent seuls exclus de cette société armée. Et en effet, comment auraient-ils pu y être admis, si, dès son origine, elle les regarda comme ses plus mortels ennemis?

La classe des Flibustiers composée de diverses nations Européennes.

Cette distribution d'emplois parmi les Flibustiers ne commença d'abord à s'effectuer qu'à la Tortue et sur les côtes de Saint-Domingue: car lorsqu'ils étaient encore à Saint-Christophe, ils n'avaient que de petites barques pour faire leurs courses, qui ne pouvaient être jusque là que de peu d'importance, vu le peu de consistance qu'avait encore pris leur réunion. Ayant enlevé la Tortue aux Espagnols en 1632, ils en firent le lieu de leur résidence ordinaire. Ce changement de séjour leur fit acquérir une existence réelle, et leur donna beaucoup de facilités pour les grandes entreprises qui les

Ils s'établissent à la Tortue et sur les côtes de Saint-Domingue.

(1) Qui signifie proprement pirate, voleur de mer.

ont rendu depuis si célèbres. Ceux qui désireraient connaître leurs étonnantes aventures, et surtout les détails de leur audacieuse expédition dans la mer du sud, qui suffirait seule pour immortaliser leur nom, pourront consulter l'histoire qui en a été écrite par M.[r] d'Archenholtz. Obligés de nous renfermer dans les bornes de cet ouvrage, nous nous contenterons de donner un simple aperçu de leurs mœurs, de leur manière de vivre, et des principes sur lesquels reposait cette société extraordinaire.

Réglemens des Flibustiers.

Les réglemens des Flibustiers se bornaient, pour la plupart, à des traités, dont la durée était très-limitée, et qui n'avaient quelquefois pour objet que telle ou telle expédition: réglemens qui étaient souvent violés par les commandans, et religieusement observés par les soldats.

Les Flibustiers avaient une haute idée de leur indépendance. Hors du service chacun d'eux vivait à sa fantaisie, sans s'inquiéter de l'opinion d'autrui. Ils portaient cet esprit de liberté à bord de leurs bâtimens; et lorsqu'il y prenait envie à quelqu'un d'eux de chanter et de rire, il le fesait sans penser s'il troublait le sommeil de ses camarades, qui de leur côté n'auraient pas osé s'en plaindre: car l'obligation où ils étaient de supporter toutes ces contrariétés, avait encore pour objet de les habituer à la patience, aux incommodités, et d'exercer leur courage. Cet esprit de résignation formait une partie essentielle de leurs principes. Ils étaient liés entr'eux par une fidélité inaltérable. Celui qui aurait osé frustrer quelqu'un de ses camarades de la plus petite portion du butin qui lui revenait, devait s'attendre à un châtiment sévère, qui était d'être déclaré indigne du nom de Flibustier, privé de tout ce qu'il possédait, et débarqué sans vivres et sans vêtemens dans une île déserte, pour y être abandonné sans pitié à son malheureux sort. Ces hommes extraordinaires devaient porter la patience jusqu'à l'héroïsme, et supporter la faim, la soif et les plus grandes fatigues sans jamais se plaindre, et avec un visage toujours serein. Le courage de ceux qui voulaient entrer dans leur société était soumis aux plus rudes épreuves. Quelques-uns étaient même condannés à mort sur des accusations supposées, et leur contenance au moment de subir leur jugement décidait de leur admission ou de leur renvoi.

Ces mêmes hommes étaient en outre d'une fermeté inébranlable dans leurs résolutions. Lorsqu'ils avaient donné leur parole, c'était pour eux un engagement inviolable. Une fois qu'ils étaient con-

venus d'une entreprise quelconque, ils ne délibéraient pas sur la vraisemblance ou l'invraisemblance du succès, mais seulement sur les moyens d'exécution.

Dans les commencemens ils n'avaient que des navires sans pont, tels que des barques ou chaloupes, dans lesquelles ils étaient comme entassés les uns sur les autres, et exposés à toutes les intempéries de l'air et aux dangers de la mer, qui se multipliaient dans un espace aussi étroit, n'ayant en outre avec eux que fort peu de vivres. Cet état de gêne et de privation était un puissant aiguillon qui les excitait sans cesse à faire usage de toutes leurs facultés, et à chercher à faire de riches prises pour améliorer leur situation. Pressés ainsi par le besoin, ils ne calculaient point, à la vue d'un bâtiment qu'ils rencontraient en mer, le nombre de ses canons, la force de son équipage, et l'étendue des dangers qu'il leur fallait affronter pour s'en emparer. Ils voulaient la victoire, elle leur était d'une nécessite indispensable, et ils l'obtenaient toujours à l'abordage. Ils ne connaissaient pas d'autre genre d'attaque. Le vaisseau ennemi qui ne pouvait soupçonner le moindre danger a l'aspect d'une simple barque, se trouvait tout-à-coup assailli par une poignée d'hommes intrépides, qui grimpaient de tous les côtés à son bord. Dès qu'ils étaient parvenus à mettre le pied sur le pont, le bâtiment était à eux. Si l'ennemi eût eu le tems de se préparer, il est certain qu'un seul coup de canon aurait suffi pour couler à fond ce frêles navires; mais les Flibustiers savaient d'ailleurs les diriger de manière à se tenir hors d'atteinte. Pour cela ils ne se présentaient jamais sur les côtés du vaisseau, et voguaient toujours une des pointes de leur esquif en avant. Pendant ce tems, quelques-uns de leurs plus habiles chasseurs avaient leur fusil tout prêt, et ne manquaient jamais le canonnier qu'ils avaient ajusté : ce qui ne laissait pas de jeter du désordre sur le pont. D'un autre côté, la certitude où étaient les équipages d'avoir affaire à des hommes déterminés, qui ne connaissaient pas d'obstacle, et qui voulaient vaincre à quelque prix que ce fût, paralysait leurs moyens de défense. Ordinairement ils se rendaient pour ainsi dire à la première attaque, sûrs d'être jetés à la mer en cas d'une résistance un peu soutenue.

Leurs barques, esquifs etc.

Qui croirait que des brigands, dont la vie n'était qu'un mélange de vices et de crimes, se montreraient pourtant attachés aux pratiques extérieures de religion ? Avant d'aller au combat ils s'acquit-

Leur religion.

taient de certains actes de dévotion, priaient avec ferveur et se frappaient rudement la poitrine. Ensuite ils se reconciliaient entr'eux, se demandaient pardon de leurs offenses, et s'embrassaient en signe de reconciliation. Ils ne commençaient jamais leur repas sans faire leur prière. Les Catholiques récitaient le *Magnificat* ou le *Miserere*, et les Protestans lisaient un chapitre de la Bible ou un pseaume.

Accoutumés à vivre dans les bois, et moins adonnés au brigandage, les Boucaniers étaient moins mauvais que les Flibustiers. Ils différaient néanmoins de ces derniers, qui étaient extrêmement dévots, tandis qu'eux, quoique moins vicieux, ne tenaient aucun compte de dogmes ni de préceptes de religion. L'habitude de vivre ensemble fit disparaître dans la suite cette distinction. Les écrivains contemporains, qui ont vécu avec eux, s'accordent à dépeindre cette classe d'hommes comme plus mauvaise que les hordes les plus sauvages et les plus barbares de l'Amérique; mais tous conviennent également qu'ils se piquaient entr'eux de la fidélité la plus scrupuleuse, et qu'ils s'abstenaient de chair humaine: du reste rien ne les distinguait des cannibales les plus féroces. Ce tableau est néanmoins un peu exagéré, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire des Flibustiers.

Code.

La piraterie offrait trop d'avantages et était trop conforme aux mœurs de ces hommes à demi-sauvages, pour qu'ils ne s'y livrassent pas avec passion. Ils n'en virent pas moins cependant que, pour consolider leur société, pour mieux assurer le fruit de leurs rapines, et pour jouir de la vie comme ils le voulaient, ils ne pouvaient se dispenser d'établir un certain ordre parmi eux. Telle fut l'origine du réglement et de l'espèce de code qu'ils juraient d'observer en entrant dans la société. La plupart ne sachant point écrire énonçaient leur serment par une croix. Ce réglement, qui était composé de diverses lois très-concises, fut admis dans toutes ces petites républiques flottantes avec de légères modifications; nous allons en citer quelques articles qui méritent d'être rapportés. Il commençait par établir, comme dogme fondamental, une parfaite égalité de droits qui résultaient de la société elle-même. Il prescrivait que, dans les circonstances importantes, chaque frère de la côte dût émettre son vœu. Chacun d'eux avait droit à une égale distribution de vivres frais et de boissons fortes dans les prises qui se fesaient, et il lui était libre de faire de sa portion l'usage qu'il

Serment.

Distribution des prises de vivres.

voulait, à moins que le manque de subsistances et l'intérêt de la communauté n'en exigeassent le sacrifice, ce qui, dans ce cas, devait se décider à la pluralité des suffrages. Pour prévenir tout sujet de jalousie et de discorde, aucune femme n'était tolérée à bord des bâtimens. Celui qui aurait osé y en introduire une était puni de mort. La même peine était infligée au déserteur et à celui qui abandonnait son poste dans le combat. Le vol était également puni avec la plus grande sévérité. La rigueur de ces lois avait été un peu mitigée dans quelques-unes de ces petites républiques; mais dans d'autres, et surtout dans celles des Français, il en avait été fait d'autres encore plus sévères. Chez ces derniers, celui qui volait un de ses camarades avait le nez et les oreilles coupées, et était transporté ensuite sur quelque plage, où sa destinée ne pouvait être que déplorable. Pour le vol d'un objet, même de peu de valeur, appartenant à la société, le coupable, selon l'expression usitée dans leur langage, était *maronné*, c'est-à-dire qu'il était abandonné sur quelque côte déserte avec un fusil, un peu de plomb et de poudre, et une bouteille d'eau pour toutes provisions.

Réglement relatif aux femmes.

Vol, comment il est puni.

Chaque Flibustier devait entretenir son fusil, ses pistolets et toutes ses armes dans le meilleur état possible: ces armes étaient un véritable objet de luxe et de rivalité. Il donnat jusqu'à trente et quarante livres sterling pour une paire de pistolets, qu'il portait suspendus à une bandoulière de soie de diverses couleurs. D'après les règlemens, il ne pouvait plus y avoir de feu ni de lumière à bord des bâtimens à huit heures du soir; et passé cette heure, ceux qui buvaient devaient avoir vidé leurs flacons. Une autre loi défendait de jouer de l'argent aux cartes ni aux dès; mais cette loi, qui n'avait pour objet que le maintien du bon ordre, était néanmoins souvent violée.

Leurs armes etc.

Chacune de ces sociétés partielles avait ses règles particulières pour le partage du butin. Chaque Flibustier fesait avec son chef un accord, par lequel il lui promettait obéissance sous peine d'être privé de sa portion de butin à la fin de la croisière, et il devait ratifier son engagement par un serment solennel: espèce de garantie dont ces pirates en général n'étaient point avares. A la fin de l'expédition, les chefs fesaient jurer à chaque homme de l'équipage qu'il n'avait rien distrait du butin à son profit. Les conventions qui devaient être signées par quiconque savait écrire étaient obligatoires pour tous les membres. On fixait le traitement

Règle dans le partage des prises

du commandant, qui fesait ordinairement les avances de l'expédition, et il en était payé sur le produit des prises. Il y en avait un aussi pour le chirurgien et autres employés à bord. Les blessés avaient droit à une indemnité pour la perte de quelque membre: cette indemnité était, de six cents piastres ou six esclaves pour le bras droit; de cinq cents piastres ou cinq esclaves pour le bras ou la jambe gauche; de quatre cents piastres pour cette dernière seulement, et de cent piastres ou un esclave pour un œil et un doigt. Toutes ces indemnités étaient prélevées sur le total de la prise avant d'en faire le partage. Le capitaine avait six parts, les autres officiers en avaient trois, quelques-uns deux, et les simples marins une seule. Les novices dans l'équipage, outre un salaire médiocre, recevaient une demi-part.

Récompenses pour les traits de bravoure.

Indépendamment de ces avantages, il y avait des récompenses pour les traits de bravoure. Il était accordé un prix de cinquante piastres à celui qui enlevait le pavillon d'un bâtiment, et qui y substituait celui des Flibustiers, ou celui de France ou d'Angleterre, sous l'un ou l'autre desquels ils naviguaient, selon que le plus grand nombre de l'équipage appartenait à l'une ou l'autre nation. Ce prix était de cent piastres pour quiconque, dans les circonstances critiques, lorsqu'on n'avait aucune nouvelle de l'ennemi, parvenait à amener un prisonnier, et de cinq piastres par chaque grenade qui se jetait dans un fort assiégé.

Munitions.

Lorsqu'on équipait un bâtiment, tous ceux qui devaient prendre part à l'expédition étaient obligés de porter à bord une quantité déterminée de poudre et de plomb. Leurs approvisionnemens consitaient en viande salée de cochon et de tortue de mer, qu'ils se procuraient d'une manière expéditive, en prenant ce dont ils avaient besoin partout où ils le trouvaient; ils se permettaient cette licence dans l'île même où ils étaient reçus, et se dispensaient aisément de payer les denrées qu'on leur y avait fournies. Ils allaient de nuit dans les lieux où ils savaient qu'il y avait des troupeaux de cochons, et obligeaient le gardien à leur en donner un certain nombre. La moindre résistance de sa part était suivie d'une mort aussi prompte qu'inévitable. La terreur qu'inspiraient ces brigands étouffait toute plainte, et leur assurait l'impunité.

Dispositions testamentaires.

Avant de mettre à la voile, ils fesaient ordinairement leur testament. Chaque Flibustier se choisissait un compagnon, avec lequel il partageait sa portion de butin et tout ce qu'il possédait: les pei-

nes, les fatigues et les dangers étaient communs entr'eux. Celui qui avait femme et enfans ne disposait en faveur de son camarade que d'une partie de son avoir : le reste appartenait à sa famille.

Comment étaient traitées les femmes qui tombaient en leur pouvoir.

Les femmes jeunes et d'une figure avenante, qui avaient le malheur de tomber entre les mains de ces hommes pervers, étaient traitées comme des bêtes de somme. Ce n'était qu'en se donnant la mort, qu'elles pouvaient espérer de se soustraire à leur infortune. Rarement l'innocence et la modestie trouvaient grâce auprès de ces monstres. Lorsque plusieurs d'entr'eux s'étaient emparés de quelque femme, ils la tiraient au sort pour éviter toute contestation. Le vainqueur la prenait avec lui et l'appelait sa femme ; mais elle ne cessait pas pour cela d'appartenir à tous pour l'assouvissement de leur passion brutale, sans que la jalousie fût un sujet de discorde parmi eux : cette espèce de fraternité s'appelait en langage Boucanier, *matelotage* à la marine.

Leur manière de s'habiller et de vivre.

Les Flibustiers n'avaient rien de plus pressé, à leur retour de leurs courses de mer, que de consumer le produit qu'il en avaient retiré. A peine débarqués, ils se livraient aux goûts les plus extravagans. Les magazins de la Tortue et de la Jamaïque, quoique pourvus des plus belles étoffes, ne leur offraient rien d'assez riche pour leur habillement et leur parure, et ils aimaient à étaler un luxe barbare dans des vêtemens chamarrés d'or et d'argent. Ils se plaisaient également, dans leurs orgies, à casser les bouteilles, les verres et toute la vaisselle qui leur passait par les mains. Quand on leur reprochait leur manie insensée de dissiper en peu de tems les richesses qu'ils avaient acquises au prix de tant de fatigues et de dangers, ils répondaient : « Notre sort, au milieu des périls que nous courons à chaque instant, est bien différent de celui des autres hommes ; nous vivons aujourd'hui, demain nous serons morts : or à quoi nous servirait d'épargner ? Nous ne comptons notre existence que par les jours que nous passons dans la joie, et nous ne pensons jamais à un avenir, qui n'est rien moins que certain pour nous. Nous aimons mieux jouir de la vie présente, que de chercher à la prolonger par des économies et des privations ».

On doit bien penser qu'avec de tels principes, il n'y avait point d'excès dont ces hommes singuliers ne fussent capables. Leur sensualité brutale se satisfesait en tout, et l'ivresse n'était pas le dernier de leurs plaisirs. Leur mets favori, lorsqu'ils étaient à terre, était la viande de tortue, qui est d'un goût agréable, et nourrissante.

Ils lui attribuaient en outre la propriéte de dissiper les humeurs, d'exciter l'appétit, et la regardaient comme un remède salutaire dans les maladies. On prétend même que plusieurs d'entr'eux se sont guéris ainsi de maladies vénériennes, à la suite d'une expulsion sur la peau.

Tel était le genre de vie des Flibustiers. Voici encore une autre observation relativement à l'origine et à la durée de cette société.

Observations sur l'origine et la durée de cette société.

Les Espagnols s'étaient attirés la jalousie et la haine de toutes les autres nations. On enviait les mines d'or et d'argent de leurs colonies. Les cruautés qu'ils avaient exercées en Amérique contre des peuples paisibles et sans défense, avaient inspiré contre eux une horreur, qui ne s'était pas encore affaiblie en Europe. Leur orgueil révoltant, le souvenir de leurs guerres dévastatrices, et surtout de celle qu'ils avaient entreprise dans les Pays-Bas sous le manteau de la religion, étaient autant de motifs qui contribuaient à les rendre l'objet de l'exécration universelle. Ceux qui s'armaient contr'eux, étaient regardés comme les défenseurs d'une cause commune à toutes les nations, comme les vengeurs de l'humanité outragée, et comme les destructeurs d'une aveugle superstition toujours armée. Aussi vit-on, non seulement des jeunes gens, mais même des hommes d'un âge mûr, qui ne sentaient point l'aiguillon du libertinage ni de la pauvreté, que l'amour du pillage ne pouvait dominer, et cédant uniquement à la violence de leur ressentiment contre les Espagnols, se réunir aux Flibustiers pour leur faire la guerre. C'est ce qui arriva particulièrement d'un jeune homme d'une famille noble du Languedoc nommé Monbar, lequel étant encore écolier s'était enflammé d'une indignation extrême au récit des atrocités que les Espagnols avaient commises en Amérique, et leur avait juré une haine implacable. Il avait résolu dès lors de leur faire expier, aussitôt qu'il serait libre, tout le sang innocent que leur insatiable soif des richesses et leur superstition grossière leur avaient fait verser dans le nouveau monde. Et en effet, à peine fut-il en âge de disposer de sa fortune, qu'il l'employa à l'armement d'un vaisseau, avec lequel il se réunit aux Flibustiers. Son courage intrépide le fit distinguer, tant sur terre que sur mer, parmi les chefs les plus entreprenans et les plus habiles. La licence ni la rapine n'avaient aucun attrait pour lui. Il fesait grâce à l'ennemi désarmé; mais l'Espagnol qui se présentait à lui en armes, pouvait difficilement échapper aux coups de son épée, dont la terreur l'avait fait surnommer l'exterminateur.

74



C. Bottigelli dis. D.K. Bonatti f. A.T.

Beaucoup de Flibustiers professaient les mêmes principes, et ne voulaient pas convenir que l'appât du butin fût le mobile de leurs entreprises contre les Espagnols. Ils fondaient leur droit de guerre contre cette nation, sur le refus qu'elle leur fesait de les laisser chasser dans ses îles, ni pêcher le long des côtes de ses immenses possessions : refus qui, selon eux, suffisait pour légitimer toutes leurs hostilités contre elle. Leur goût pour la piraterie se masquait sous ce pretexte spécieux ; et les autres nations, qui voyaient d'un œil de jalousie la fortune des Espagnols, ne laissaient pas d'un autre côté d'animer ces pirates et de les favoriser ouvertement ou en secret dans toutes leurs entreprises contr'eux.

Les Espagnols parvinrent enfin à chasser de la mer Pacifique ces ennemis redoutables, et à les exterminer entièrement. La race de ces hommes extraordinaires fut éteinte, et il n'y eut plus de société de *Frères de la côte*, ni de Flibustiers, quoique pourtant les mers d'Amérique fussent encore infestées, quelques années après, de pirates qui les rivalisèrent quelquefois en audace et en usurpaient le nom. Ces derniers s'étaient choisi un refuge dans l'île de la Providence, qui est une des Bermudes, et deux femmes d'entr'eux se rendirent célèbres en partageant tous leurs travaux et leurs dangers par l'appât seul du butin. Elles étaient toutes les deux Anglaises. Elles portaient l'habillement de leur sexe, avec des pentalons de marin, les cheveux longs et épars, un sabre au côté, deux pistolets sous le sein, et en main une pique semblable à celles dont les Anglais fesaient usage à la guerre dans les tems du moyen âge. Voyez les figures de la planche 74. Ces deux femmes s'appelaient Marie Read, et Anne Bonay. L'histoire, qui nous a conservé ces particularités à leur égard, nous apprend en outre, que, soit fierté de caractère ou vanité, elles ne cédèrent jamais aux desirs d'aucun homme.

Etat actuel de la partie Espagnole.

La partie Espagnole comprend maintenant cent mille habitans, sur lesquels il n'y a que trente mille esclaves. Le soin du bétail, la coupe des bois, quelques plantations de cacaotiers, et un petit nombre de sucreries font l'occupation de cette population peu industrieuse.

Production.

En 1808 on y comptait 200,000 bêtes à cornes, et l'on en exportait 40,000 pièces de bois d'acajou, qui formaient une valeur de 3,360,000 francs. Le cacao indigène de cette île, selon Valverde, est renommé pour la délicatesse de son goût, et dans le seizième siècle elle en fournissait à toute l'Espagne.

Villes.

Saint-Domingue a une population de 25,000 âmes. On prétend que, dans sa cathédrale, reposent, dans une double caisse de plomb, les cendres de Christophe Colomb et celles de D. Louis son frère, et que celles du premier y furent transportées de Séville, où elles avaient été déposées dans le Panthéon des Ducs d'Alcalà, après y avoir été transférées de Valladolid. Cette ville était peuplée, riche et magnifique sous Charles-Quint; mais elle a perdu aujourd'hui beaucoup de sa splendeur. Elle sera néanmoins toujours célèbre, pour avoir été le lieu, où les conquérans du Mexique, du Pérou et du Chili, formèrent leurs vastes projets, et trouvèrent les moyens de les exécuter.

Description de la ville de Saint-Domingue.

Voici en peu de mots la description qu'Oviedo nous en donne dans son histoire de Saint-Domingue. Après le terrible ouragan qui renversa cette ville de fond en comble, Ovando, Gouverneur général, en changea l'emplacement qui était au levant de la rivière Ozama, et le transporta sur l'autre rive, par la seule raison qu'il s'y trouvait déjà quelques habitations Espagnoles. Les personnes qui ont vu la capitale de Saint-Domingue dans tout son éclat, assurent que c'était une des plus belles villes du monde. Elle est située sur un sol parfaitement plane, et s'étend du nord au midi le long de la rivière, sur les bords de laquelle il y a de charmans jardins. On y a la mer au midi et la rivière au levant, ce qui embrasse plus de la moitié de l'horison, attendu que la rivière se replie un peu vers le couchant. De ces deux côtés la campagne offre l'aspect le plus riant. L'intérieur de la ville répondait à la beauté des environs. Les rues en étaient larges et les maisons dans le goût Espagnol, et bâties pour la plupart avec une espèce de marbre qui se trouve dans le voisinage: les autres étaient en terre, mais d'une qualité extrêmement tenace, qui se durcit à l'air et devient presque aussi solide que la brique. Ovando éleva en outre un fort, qu'on voit encore aujourd'hui. Le palais qu'il fit bâtir pour lui était magnifique, et il fonda un convent pour les Pères de S.t François, et un hôpital sous le nom de S.t Nicolas, qui était le sien. Peu d'années après il s'y établit des couvens de Dominicains et de Mendians, et le trésorier Passamonte fonda un second hôpital sous le nom de S.t Michel. On y a élevé dans la suite une superbe cathédrale, plusieurs belles églises et autres édifices publics. De riches particuliers se sont fait un honneur d'y construire des rues en entier. Jamais ville ne parvint si rapidement à ce haut degré de splendeur. En un mot

Saint-Domingue devint une ville si grande et si belle, qu'Oviedo ne craignit point de dire à l'Empereur Charles-Quint, que l'Espagne n'en avait pas une seule qui pût lui être préférée, et que S. M. Impériale habitait souvent des palais, qui n'étaient point aussi vastes, aussi commodes ni aussi riches que certaines maisons particulières de la capitale des Indes Espagnoles (1). Mais cet éclat ne fut pas de longue durée: l'Espagne fit sur le nouveau continent des conquêtes plus brillantes, qui la déterminèrent à y transporter le siège de sa puissance et de sa grandeur au delà des mers (2).

San-Yago et la Vega sont les deux principales villes de l'intérieur, où le voyageur peut se promener des jours entiers dans de charmantes prairies, sans trouver d'autres traces de population que des cabanes de pâtres. Les hauteurs sont couronnées de bois de haute futaie, et l'on y rencontre souvent des laves noirâtres, et peut-être des basaltes réduits en petits fragmens (3). La baie de Samana, qui est défendue par des écueils et de petites îles, renferme le plus beau port de l'île; mais les bords de ce vaste bassin passent pour être malsains. De nouveaux colons, et entr'autres quelques Français, ont tâché d'introduire l'agriculture dans ce district (4). L'Yuna, qui se jette dans cette baie, pourrait être rendue navigable l'espace de vingt lieues. Tout indique que c'est là l'endroit où devrait être la capitale.

Partie Française.

L'ancienne partie Française, qui est la partie occidentale de l'île, est évaluée à 1,700 lieues carrées de 25 au degré, ce qui donne 5,207,524 toises carrées, ou 2,601,000 carrés de 350 pieds sur chaque côté. Il n'y avait que 771,275 de ces carrés qui fussent occupés, et les sept dixièmes de cette partie de l'île composée de montagnes étaient couverts de forêts (5). On ne peut voir sans une sorte d'admiration ou d'étonnement une espace de 186,142 carrés, égal à 121 lieues carrées et un douzième, produire à Saint-Do-

(1) *Oviedo.* Histoire de Saint-Domingue, liv. III., pag 292.

(2) Ceux qui désireraient voir le plan de Saint-Domingue, pourront consulter le XVIII.e vol. de l'Histoire Générale des voyages, édit. de la *Haye* 1762, et l'ouvrage de Charlevoix tom. I.er pag. 223, où sont en outre représentées les cérémonies religieuses des naturels de Saint-Domingue.

(3) *Dorvo-Soulastre*, Voyage au Cap-Français, pag. 50, 57 etc.

(4) *Guillermin*, Précis des événemens de S.t-Domingue, pag. 22, 407 et suiv.

(5) *Moreau de S.t-Méry*, Description de St.-Domingue, I., pag. 3.

mingue une quantité de denrées en sucre, cafè, coton, indigo et cacao, estimées, terme moyen, 169,697,000 francs à leur arrivée en France, et qui étaient le produit du travail de 452,000 Nègres, ce qui fait 398 francs par Nègre (1).

Royaume et république d'Haïti.

Le Cap-Français, qui était autrefois une ville si florissante et la capitale de cette belle colonie, a pris dans ces derniers tems le nom de Cap-Henri, de celui du Nègre Christophe, qui s'était fait proclamer Roi d'Haïti sous le nom d'Henri I.er, et s'est trouvé ainsi chef d'une armée bien disciplinée, et d'une population bien résolue de ne plus se soumettre aux Blancs. On assure que Christophe était né à la Grénade, et qu'il était esclave à Saint-Domingue en 1790. C'était un homme extrêmement humain, et qui était bon mari, bon père, hospitalier, généreux, magnifique, aisé dans ses manières, et qui avait un air de noblesse qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer dans un homme qui n'avait reçu aucune éducation. Christophe avait beaucoup de talens naturels; il s'exprimait avec énergie et même avec éloquence, et parlait l'Anglais avec une grande facilité. Tel est le portrait qu'a fait de lui quelqu'un qui l'a vu sans passion: des hommes prévenus pour des intérêts particuliers, en ont presque fait un monstre. Il refusa le titre pompeux d'Empereur, et se contenta de celui de chef du gouvernement d'Haïti; mais à peine avait-il commencé à s'occuper de la prospérité de son pays, comme l'annonce la proclamation qu'il adressa la 24 octobre 1806 aux puissances neutres, qu'il se vit menacé par un rival nommé Pétion. Ce dernier était un Mulâtre, qui avait fait ses études à l'école militaire de Paris; il était d'un caractère doux et obligeant, avait des connaissances en littérature et dans l'art militaire, et était le meilleur ingénieur qu'eussent les Nègres. Ambitieux ainsi que Christophe, ils voulurent soutenir l'un et l'autre leurs prétentions par la voie des armes; et le premier jour de l'an 1807, ils se livrèrent une bataille, dans laquelle Pétion fut défait et obligé de se réfugier au Port au Prince, où Chirtophe vint l'assiéger. Mais comme il paraissait y avoir quelque fermentation dans les provinces septentrionales, et Pétion n'étant pas en état de reparaître de si tôt en forces, Christophe abandonna ce siège et se rendit au Cap-Français. Ayant convoqué dans cette ville une assemblée composée des Généraux et des principaux citoyens, on y fit une constitution,

Caractère de Christophe proclamé Roi d'Haïti.

Il trouve un rival dans Pétion.

Constitution.

(1) *Page*, Traité du commerce des colonies.

qui déclarait libres toutes les personnes domiciliées sur le territoire d'Haïti, abolissait l'esclavage à perpétuité, et remettait le gouvernement entre les mains d'un magistrat suprême, qui avait le titre de Président et de Généralissime des forces de terre et de mer; sa dignitè n'était point héréditaire, et il avait la faculté de choisir son successeur parmi les Généraux. Le Président avait le droit de faire la guerre et la paix, et de traiter avec les puissances étrangères, ainsi que celui de nommer les membres du conseil d'état, qui était un corps délibérant: ce qui fesait que le gouvernement tenait à la fois de la monarchie et de l'oligarchie. Outre les diverses lois qui réglaient l'administration civile et judiciaire, ainsi que l'exercice de la religion et l'éducation publique, le gouvernement avait eu le bon esprit de déclarer, qu'il ne chercherait point à troubler les colonies des autres nations, ni à faire des conquêtes hors de l'île. Christophe ne laissa pas d'animer le commerce autant qu'il le pouvait; mais la guerre qui dura quelques années entre lui et Pétion, et avec un succès varié, était funeste à toute la population. En 1810 il bloqua le Môle de Saint-Nicolas qu'il prit, et après en avoir réuni la garnison à ses troupes, il licencia la plus grande partie de son monde, et s'en retourna au Cap-Français. Etant parvenu à se concilier l'amitié des Espagnols de Saint-Domingue, il conclut avec eux un traité d'alliance et de commerce, et leur fournit des armes et des munitions contre les Français, qui tenaient encore deux places dans la partie orientale de l'île. Les Anglais se firent remettre ces deux places, qui étaient Samana et Saint-Domingue. En 1811, Christophe fut couronné Roi d'Haïti en vertu d'une réforme faite dans la constititution précédente par le conseil d'état: réforme qui introduisit dans ce nouveau royaume les principales institutions des monarchies de l'Europe, et surtout de la France. L'époque de l'élévation de Christophe à la dignité royale sous le nom de Henri, fut aussi celle d'une suspension d'armes entre lui et Pétion: suspension, qui, sans convention expresse entr'eux, a néanmoins eu, durant la vie de l'un et de l'autre, tout l'effet d'une paix stipulée avec toutes les formes diplomatiques. « Nous savons, disait un écrivain d'Haïti, que les partisans de l'esclavage se réjouissent de nos dissensions, et qu'ils méditent notre destruction; et en effet nous fesons tout de notre côté pour seconder leurs projets, en nous égorgeant les uns les autres! ». Pénétrés de cette vérité, le Roi Henri et Pétion rivalisèrent de soins et de zèle pour encourager l'in-

Guerre avec Pétion.

Christophe couronné Roi en 1811.

Pétion fait président.

dustrie, les sciences et les vertus morales, et pour consolider l'indépendance de leur pays et la liberté de ses habitans par de bonnes institutions civiles et militaires.

Leur conduite à l'arrivée à Saint-Domingue des commissaires de Louis XVIII.

Les guerres presque continuelles, et la prépondérance maritime de l'Angleterre ne permirent point aux Français, durant le règne de Napoléon, de renouveller leurs tentatives contre Saint-Domingue. Mais depuis l'avènement de Louis XVIII au trône des Bourbons, les anciennes machinations, étayées des mêmes intérêts et de nouvelles passions, ont été reprises. Le résultat des premières ouvertures qui furent faites à la cour du Roi Henri fut la déclaration, qu'il était permis aux bâtimens Français, comme à ceux des autres nations, d'entrer dans les ports d'Haïti; que le Roi Henri désirait vivre en bonne intelligence avec le Roi de France, mais qu'il ne traiterait avec lui que d'égal à égal. Le pays gouverné par Pétion était animé du même esprit. Peu de tems après, le gouvernement Français envoya trois commissaires, du nombre desquels était un certain Lavaysse, lequel écrivit de la Jamaïque à Pétion, pour l'engager à reconnaître l'autotité de Louis XVIII, et adressa une invitation semblable à Christophe, en le menaçant de toutes les forces combinées de l'Europe s'il refusait de se soumettre à la France. Henri ayant convoqué une assemblée extraordinaire des représentans de la nation, y donna communication de cette lettre; et la résolution de l'assemblée fut de mettre à sa disposition la fortune et la vie de tous les citoyens pour la défense du Roi, de la patrie et de la liberté. Pétion de son côté avait invité Lavaysse à se rendre à Port-au-Prince. Mais ce commissaire voulait d'abord qu'il reconnût la souveraineté du Roi de France, et qu'il arborât le drapeau blanc. Une assemblée des principales autorités convoquée à cet effet à Port au Prince rejeta cette proposition. Informé de ces négociations, Louis XVIII déclara authentiquement, que Lavaysse n'avait été chargé que de prendre des informations sur l'état de Saint-Domingue, pour les déterminations que le gouvernement Français aurait cru à propos d'adopter à l'égard de cette île. La cour avait résolu, dit-on, à l'instigation des colons, d'armer une flotte; mais le retour inopiné de Napoléon en France fit abandonner pour le moment ce projet. Ce que l'on sait de plus certain à cet égard, c'est que trois commissaires choisis parmi les anciens colons en 1816, lesquels devaient être chargés de l'administration civile et militaire de Saint-Domingue, en côtoyant l'île sur un vaisseau Américain, expé-

dièrent à terre, à l'adresse de M.r le Général Christophe, des lettres qui furent renvoyées sans avoir été ouvertes, et que ces mêmes commissaires adressèrent ensuite sous enveloppe au commandant au port des Gonaives. Ces lettres ne firent qu'exaspérer l'esprit des habitans d'Haïti. Depuis lors on n'a rien entrepris contr'eux. La mort tragique du Roi Henri a fait abolir le gouvernement monarchique dans la partie septentrionale de Saint-Domingue; et le général Boyer, successeur de Pétion dans la présidence du gouvernement de la partie méridionale, semble être destiné à réunir sous une seule administration toute l'île, où les soins de ces deux hommes habiles ont fait faire à la civilisation des progrès auxquels l'Europe n'est indifférente, que parce que des évènemens d'une bien plus haute importance ont fixé uniquement son attention dans ces derniers tems, ou parce que tout ce qui a rapport à cette île est dissimulé ou altéré par des passions particulières.

A la mort de Christophe la monarchie est abolie à Haïti.

Ile de Porto-Rico.

L'île de Porto-Rico est située entre le 67.e degré 40′, et le 69.e degré 40′ de longitude occidentale, et sous le 18.e degré de latitude septentrionale entre Saint-Domingue et Saint-Christophe; elle a 34 lieues de long sur 14 de large. Cette île semble être une continuation de la grande chaîne des Antilles; mais ses montagnes, qui paraissent s'étendre du levant au couchant en formant une courbe vers le midi, sont moins hautes que celles de Saint-Domingue. Le *Layvonito* domine la partie orientale, et le *Lopello* la méridionale: on trouve de vastes savanes dans l'intérieur et sur la côte septentrionale. Les montagnes de l'intérieur présentent des cascades pittoresques, et renferment des vallées d'un agréable température; mais dans les plaines basses l'air est quelquefois malsain durant la saison des pluies. Le sol en général est fertile et profond, et arrosé d'un grand nombre de courans d'eau très-limpides. L'or, dont l'abondance avait engagé les Espagnols à s'y établir, y est devenu rare. Cette île fournit néanmoins de bon bois de construction, du sucre, du gingembre, du café, de l'encens, du coton, du lin et des cuirs. Les mules de Porto-Rico sont très-estimées à Saint-Domingue, à la Jamaïque et à Santa-Cruz; elle produit aussi de la casse, du tabac, du riz, du blé turc, des oranges, des limons, des melons et du bon sel.

Situation, étendue etc.

Description de la ville de Saint-Jean de Porto-Rico.

Cette île fut découverte par Colomb en 1493, mais il en coûta beaucoup aux Espagnols pour soumettre ses habitans, qui étaient un peuple fier, courageux et très-jaloux de sa liberté; ils parvinrent enfin à en faire la conquête, et en anéantirent la population.

La capitale de l'île est S.t Jean de Porto-Rico, qui est située dans une petite île de la côte septentrionale jointe à la terre par le moyen d'une digue, et qui forme un port excellent. Cette ville est grande, bien batie, et plus peuplée que la plupart des îles Espagnoles. Au sud-ouest de la ville il y a une citadelle très-forte, qui la domine et la défend en même tems: l'embouchure du port est protégée par un château bien fortifié. En 1595 le Chevalier François Drak brûla tous les bâtimens qui étaient dans le port; mais voyant l'impossibilité de conserver ce poste, il ne fit aucune tentative pour s'en emparer. Trois ans après, le Comte de Cumberland s'empara de l'île, et eut un moment l'intention de la garder; mais ayant perdu dans un seul mois 400 hommes de son équipage par l'effet d'une maladie contagieuse, il prit le parti de se retirer, et emporta avec lui 70 pièces de canon avec une immense quantité d'argent. En 1615 les Hollandais envoyèrent une grosse flotte contre Porto-Rico, mais sans beaucoup de succés: car n'ayant pu prendre le château, ils se bornèrent à saccager la ville. En 1765 la cour de Madrid tourna son attention vers S.t Jean; et ayant reconnu que les plus gros vaisseaux pouvaient rester dans son port avec la plus grande sûreté, elle fit entourer de fortifications la ville qui le domine. Les travaux furent multipliés vers une langue de terre droite et marécageuse, qui était le seul endroit par où la place pouvait être attaquée du côté de terre. Cette possession, qui n'avait jusqu'àlors reçu du fisc que 378,000 livres par an, arriva à lui en coûter 2,624,433 qu'on y fit passer du Mexique. Cette somme considérable excita à entreprendre quelques travaux. Dans le même tems il fut permis à tous les navigateurs Espagouls d'entrer dans cette île, qui avait été jusque là sous l'empire du monopole. A l'aide de ces deux moyens Porto-Rico sortit enfin de son état de nullité. La dixme qui, en 1765, ne rendait que 81,000 livres, s'éleva jusqu'à 230,418. En janvier 1778 Porto-Rico comptait 80,660 habitans, dont 6,530 seulement étaient esclaves. Nous ne connaissons pas bien parfaitement, dit Mentelle (1), les progrès de cette colonie depuis 1778, c'est-à-dire depuis que le commerce est libre entre l'Espagne et ses colonies.

Drak et Cumberland à Porto-Rico.

Son état depuis 1765 jusqu'en 1808.

On trouve néanmoins dans la Géographie Universelle de Malte-Brun (2), que la population de Porto-Rico, il y a dix ans, était

(1) Géographie Universelle, tom. XV., pag. 51 etc.
(2) Tom. V. pag. 745.

de 136,000 habitans, dont 17,000 seulement étaient Nègres. Cette île, ajoute-il, ayant eu l'avantage d'être préservée de la contagion révolutionnaire par la prudence de quelques-uns des magistrats qui composaient son gouvernement, elle est devenue l'asile de plusieurs milliers de colons fidèles. Son revenu est évalué aujourd'hui à 413,000 francs, et ses dépenses sont de 1,484,000, et quelquefois de plus de deux millions (1).

Autres lieux remarquables de l'île.

Les endroits un peu remarquables de cette île sous le rapport de la topographie sont; l'Aguadilla, qui a un port ouvert dans la partie nord-ouest, et renommé pour sa salubrité; Saint-Germain, qui est un bourg considérable où habitent les plus anciennes familles de l'île; la baie de Guanica et celle de Guayanilla, qui est située sur la côte méridionale et propre à quelque grand établissement, et Faxardo autre bourg extrêmement agréable sur la côte orientale.

Ile de Biéquen.

A cinq lieues du Cap-Pinero, qui forme la pointe orientale de l'île, on découvre les hauteurs verdoyantes et bien boisées de l'île Biéquen qui est inhabitée, mais sur laquelle l'Espagne prétend avoir des droits.

Iles Bahama ou Lucaies.

Avant de donner la description des petites Antilles, nous presenterons celle des îles Bahama ou Lucaies, qui s'étendent au sud-est de la Floride, dont elles sont séparées par un bras de mer large et rapide, qu'on appelle golfe de Floride, ou nouveau canal de Bahama. L'ancien canal de Bahama la sépare de l'île de Cuba. Ces îles sont au nombre d'environ 500, dont quelques-unes ne sont qu'un roc nu; mais il y en a douze surtout qui sont grandes et fertiles, et dont le sol est le même que celui de la Caroline.

Lucaies divisées en trois classes.

Ces îles, qui ont servi de guide à Colomb pour la découverte de l'Amérique, quoique comprises sous la dénomination de Lucaies, sont néanmoins divisées en trois classes. La première comprend celle qui s'étend au levant de l'île de Bahama, et depuis le canal dont elle a emprunté le nom; dans la seconde se trouvent celles qu'on appelle ordinairement les Orgues, les Martyrs et les Caies ou Caïques, qui ne sont toutes que des écueils extrêmement dangereux pour les navigateurs; à la troisième appartiennent les *Tortues*. Herrera et Laet nous ont appris sur ces îles diverses particularités, dont nous allons rapporter celles qui regardent les principales.

(1) *Ledru*, Voyage au Ténériffe, Porto-Rico etc. pag. 157.

Quelques particularités concernant les principales.

Abacoa, située au milieu des sables et des rochers de Bimini, a douze lieues de longueur et six de largeur. A l'est de cette île est Athacambey, dont on ne connait pas précisément l'étendue. Bahama a treize lieues de long et huit de large: le canal auquel elle a donné son nom en a seize de largeur et quarante-cinq de longueur jusqu'au cap de la Floride. Bimini a cinq lieues de long, et est entourée de sables et d'écueils, qui ont pris son nom; c'est l'île à la recherche de laquelle alla Jean Ponce, pour trouver la fameuse fontaine, dont il croyait que les eaux avaient la vertu de rajeunir les vieillards. A l'extrémité des écueils de Bimini est Mimbras, qui rend dangereux le passage du canal de Bahama. Les Caies où Caïques sont des îles rangées en cercle, et séparées les unes des autres par des canaux, et au levant par des sables très-étendus. Lucayonèque est la plus grande et la dernière des Lucaies du côté du nord. Guanahani est la première du nouveau monde découverte par Colomb, qui l'appela San-Salvador. Guanima, qui en est à sept lieues, fut nommée par le même navigateur Sainte-Marie de la Conception: les écueils et les bancs de sable qui l'entourent en rendent l'approche dangereuse, mais le sol en est beau et fertile et abonde en eaux vives.

Sous la dénomination des Martyrs on comprend un amas d'îlots ou d'écueils, qui s'étendent entre le levant et le couchant au devant de la pointe méridionale de la Floride: le nom qu'ils portent vient de l'apparence qu'ils offrent de loin d'hommes pendus à des potences. Mais ce qui a le plus contribué à leur célébrité ce sont les naufrages fréquens auxquels ils donnent lieu. Mira-porvos, qui signifie *prends-garde à toi*, est le nom donné par les Espagnols à toutes ces îles, qui forment un triangle parmi des sables et des écueils; elles sont à peu de distance d'Yamette, île qui se trouve précisément sous le tropique, d'environ 15 lieues de longueur, et qui est au midi d'Yuma. Cette dernière, qui est très-près de Guanima, a vingt lieues de longueur et huit de largeur. Saometo est la quatrième des îles qui furent découvertes par Colomb, et à laquelle il donna le nom d'Isabelle.

Les Tortues sont sept ou huit îles rangées en cercle au couchant de la dernière pointe de la Floride, et éloignées en droite ligne de 36 lieues du port de la Havane. Veïa est un amas d'îlots très-rapprochés les uns des autres, et disséminés parmi des sables et des écueils. Les Espagnols les ont appelés *Los-baixos-de-Babucca.*

A l'arrivée de Colomb dans la mer des Antilles, les Lucaies renfermaient, au moins en partie, une nombreuse population; mais leurs habitans furent massacrés ou réduit à l'esclavage par les Espagnols, qui, à mesure qu'ils dépeuplaient Haïti par leurs cruautés, allaient aux Lucaies chercher d'autres victimes pour les remplacer. Ces îles se trouvaient ainsi depuis long-tems sans habitans; et les dangers que couraient les navigateurs en voulant s'en approcher, en fermaient en quelque sorte l'accès à leur curiosité, lorsqu'un vaisseau Anglais fut jeté par une tempête sur la principale de celles qui se trouvent dans le canal de Bahama. Ce vaisseau, commandé par le capitaine Guillaume Sayle, fesait voile vers la Caroline. Après l'avoir radoubé, le Capitaine eut soin de prendre connaissance de l'île, et lui donna son nom. Il parait qu'à sa sortie il essuya un nouveau naufrage, et qu'il put encore y rentrer, motif pour lequel il l'appela île de la Providence, dénomination sous laquelle il la désigna à son retour en Angleterre. La Compagnie des Seigneurs acquit dans la suite la propriété de cette île et des autres des environs; mais les Espagnols qui, depuis trente ans, étaient furieux de voir les Anglais s'établir vers le midi, attaquèrent l'île de la Providence, y détruisirent toutes les provisions qu'ils ne purent emporter, brûlèrent les habitations, chargèrent le Gouverneur de chaînes et finirent par le massacrer. Les habitans de l'île s'étant dispersés ensuite dans les autres colonies Anglaises, elle continua à rester déserte jusqu'à l'époque de la révolution d'Angleterre, à l'occasion de laquelle plusieurs mécontens allèrent y chercher un refuge. La Compagnie qui en avait fait l'acquisition, flattée de nouvelles espérances à l'arrivée de ce commencement de population envoya aussitôt certain *Jones* pour mettre de l'ordre dans la colonie. Ce délégué y débarqua sans résistance en 1690; mais, dominé du désir de gouverner le pays selon son caprice, il s'attribua toutes les prérogatives royales, et chercha à se faire un appui des corsaires, en les invitant à se faire du port de l'île un lieu de retraite. Indignés enfin de ses violences et de ses injustices, les habitans se révoltèrent et le jetèrent dans un cachot. Mais, les corsaires et les bandits qu'il protégeait étant entrés dans l'île les armes à la main, le tirèrent de sa prison et le rétablirent dans sa place. Dans ces entrefaites arriva de Londres certain Trott, en qualité de Gouverneur, qui, à l'aide des forces dont il était accompagné, put se faire reconnaître et même craindre. Quel que fût du reste

Ile de la Providence.

le caractère de Trott, son premier acte d'autorité fut d'accorder à Jones l'impunité et la liberté de sortir de l'île.

Nassau, ville de cette île.

Malgré tous ces désordres, la colonie n'avait pas laissé de s'élever à un certain degré de prospérité, et sa principale bourgade appelée Nassau, composée de 150 maisons, avait déjà pris l'air d'une petite ville. Trott y fit bâtir un fort. Cette ville naissante vit encore s'accroître sa population en 1695, à la suite du naufrage d'un vaisseau royal revenant de la Jamaïque, qui se brisa contre les îles des Martyrs, et dont l'équipage finit par s'y établir. Mais habitués à la vie des Flibustiers, ces nouveaux habitans conservèrent leur goût pour la piraterie, comme le moyen le plus prompt de faire fortune: motif pour lequel les Français et les Espagnols regardaient l'île de la Providence comme ennemie de leur commerce. En 1713 elle fut ruinée par une escadre, qui brûla la ville de Nassau, dont le Gouverneur fut mis en prison, et transporta ailleurs une partie des Nègres qui y avaient été amenés pour donner plus d'accroissement à diverses branches d'agriculture. Mais ce ne fut pas là le seul désastre qu'elle eut à essuyer.

Lorsque le capitaine Wodes-Rogers y fut envoyé en 1719 comme Gouverneur, il commença par en chasser tous les corsaires, et en peu d'années il remit en bon état la ville de Nassau, qui ne tarda pas à être composée de 400 maisons. Depuis lors l'agriculture et le commerce fleurirent dans l'île de la Providence, et la population ainsi que l'industrie reçurent aussi un accroissement dans plusieurs autres îles. Les Lucaies ne gagnèrent pas moins à la perte que fit la Grande-Brétagne de ses colonies du continent septentrional, qu'à l'étendue considérable que prit alors le commerce maritime de cette puissance.

Population.

La population des Lucaies monte maintenant, selon Malte-Brun, à environ douze mille personnes. Les *Léalistes* des Etats-Unis s'y sont établis en grand nombre. Les Nègres y sont bien traités par leurs maîtres, qui les surveillent eux-mêmes: il n'y a pas d'inspecteurs, et par une conséquence naturelle on n'y entend pas si souvent les claquemens du fouet ensanglanté. On ne donne aux esclaves qu'une tâche proportionnée à leurs forces, et leur bonne conduite prouve qu'ils sont dignes d'un traitement aussi humain (1).

(1) *Mac-Kinnen*, Voyages aux iles du Vent et aux îles Bahama. *London*, 1804. Voyez aussi le *Tableau des positions géographiques de l'Amérique*, à la suite du même livre.

On exporte de ces îles un peu de coton, d'indigo et de tamarin, beaucoup de fruits, et surtout des citrons, des oranges, des ananas, des bananes, des œufs de tortue, de l'ambre gris, de l'acajou, du bois de campêche et de fernambuc. En tems de guerre les habitans gagnent considérablement aux prises qui y sont amenées, et toujours aux naufrages qui sont fréquens dans ce labirinthe de sirtes et d'écueils. *Productions.*

Les îles Turques ou Caïques, à la sortie de Saint-Domingue, sont occupées par les Anglais, et même fortifiées. Revenons aux Antilles proprement dites.

Anegada, Virgin-Gorda et Tortola sont les principales îles que possèdent les Anglais dans l'Archipel des Vierges, au levant de Porto-Rico. Le terrein est peu fertile, mais le commerce de contrebande avec Porto-Rico est d'une grande importance. En 1788, ces îles n'avaient que 1,200 habitans Blancs et 9,000 Noirs. *Iles des Vierges*

Les Danois ne sont entrés dans la carrière du commerce qu'après les Espagnols, les Français, les Anglais et les Hollandais. Ils trouvèrent par conséquent le Nouveau-Monde déjà partagé entre les autres puissances, et ne purent obtenir qu'une faible portion dans ce riche butin. Ils ne négligèrent rien pour donner aux petits établissemens qu'ils formèrent en Amérique toute la valeur dont ils pouvaient être susceptibles : aussi, à l'exception d'Antigoa et de la Barbade, il n'y a pas un pouce de terrein dans cette partie du monde, qui soit mieux cultivé et ne rapporte plus en proportion que l'île Danoise de Sainte-Croix. Cette île offre en outre, depuis une quinzaine d'années, le modèle d'une excellente police, et la condition des Nègres y a été améliorée avec beaucoup de sagesse. Christianstad, qui est près de la pointe orientale de l'île, en est la capitale. L'île de S.t Thomas n'est guère qu'un poste de commerce. D'après la statistique de M.r Thaarup, ces îles, avec les petites qui en dependent, n'ont qu'une surface de 36 à 40 lieues carrées : leur population est d'environ mille âmes par lieue carrée, et leur revenu net de 100,000 rixdalers, ou de 400,000 francs. Le sucre de Sainte-Croix est de la meilleure qualité, et son rhum ne le cède point à celui de la Jamaïque. Le Dannemark a acheté cette île de la France pour 160,000 rixdalers ou 720,000 francs : on y trouve aujourd'hui plusieurs plantations qui se vendent le double de ce qu'elles ont coûté. Saint-Thomas a un excellent port, qui peut contenir cent vaisseaux de ligne. Il y a de vastes magasins où l'on verse chaque jour *Antilles Danoises.* *Ile de Sainte-Croix.* *Ile de Saint-Thomas*

des marchandises de l'Europe et des Etats-Unis. La petite île de St Jean jouit d'un excellent climat, et a un sol fertile; mais l'agriculture n'y a pas fait de grands progrès jusqu'à présent : il y a une bonne rade, que quelques auteurs ont honoré du nom de port. Selon Oxholm, le sol de toutes les îles Danoises forme un total de 71,453 acres Anglais, dont 32,014 sont consacrés à la culture du sucre, et 1,358 à celle du coton, qui sont les deux principales productions de ces îles (1).

Ile Saint-Jean.

Ile de l'Anguille.

L'île de l'Anguille, qui appartient aux Anglais, est entièrement plane. Elle a pris cette dénomination de sa configuration, qui est une langue de terre longue, étroite et sinueuse. Ses habitans, peu nombreux, élèvent du bétail, et recueillent sur leur sol un excellent tabac.

Ile de Saint-Martin.

Saint-Martin offre moins d'espace cultivable que ne le promettent ses dimensions, à cause des baies et des étangs dont ses côtes sont entrecoupées. L'intérieur en est montueux, et le sol léger, pierreux et sujet à de grandes sécheresses. Il y a un marais salé, qui donne un revenu de 100,000 écus par an. Les habitans sont presque tous d'origine Anglaise; mais la France en a la moitié, et la Hollande l'autre. Quoique sans ports et sans rivières, cette île avait été mise en culture par les Espagnols à l'aide de citernes et de quelques mares d'eau saumâtre, et ils en retiraient de l'oriana, du tabac, de l'indigo, des pois et du manioc. On ne sait pas pourquoi ils jugèrent à propos de l'abandonner en 1648.

Gustave III, Roi de Suède, frappé des ressouces que le Dannemark retirait de son commerce aux îles, voulut aussi procurer à son pays l'avantage d'un établissement aux Indes Occidentales. Il obtint donc de la France en 1784 la cession de l'île S. Barthelemy, qui se trouve entre les îles Anglaises de Saint-Christophe et de l'Anguille, et l'île Hollandaise de Saint-Eustache. Cette position lui donne beaucoup de facilités pour le commerce de contrebande. Son sol est montueux et manque absolument d'eau, et le coton y réussit parfaitement. On en exporte aussi de la casse, du tamarin et du bois de sassafras. La végétation y est en général beaucoup plus riche et plus variée, que ne pourrait le permettre la grande sécheresse de son sol. Cette île est sujette à de violens coups de

Ile de Saint-Barthelemy.

(1) *Oxholm*, Etat des Antilles Danoises. *Copenhague*, 1789. *West*, Mémoires sur les îles de Saint-Croix etc. *Copenhague*, 1801.

vent. Gustavia, qui en est la seule ville, est bâtie sur le port appelé le *Carénage*, qui peut contenir cent bâtimens, et n'est accessible qu'à ceux qui ne tirent pas plus de neuf pieds d'eau (1).

Antilles Hollandaises.

Les Hollandais considèrent leurs îles comme des entrepôts de commerce, et surtout de commerce de contrebande avec les sujets des autres puissances. Ils avaient concentré à la Guyanne tous leurs établissemens de culture.

Ile de Saint-Eustache

L'île de S.t Eustache, qui n'a que deux lieues de longueur et une de largeur, est formée par deux montagnes, qui ne laissent entr'elles qu'une étroite vallée. La sommité orientale est un ancien cratère de volcan sans lave, et autour duquel on ne voit que des pierres ponces pesantes et des roches de gneiss (2). Le manque de courans d'eau et de sources dans cette île n'empêche pas qu'on n'y cultive du tabac et un peu de sucre. Sa population est, dit-on, de 5,000 Blancs, 600 hommes de couleur et 800 esclaves.

Comment elle est passée aux Hollandais

Quelques Français chassés de Saint-Christophe allèrent en 1626 s'établir dans cette île; mais ils y choisirent un emplacement si mauvais sous tous les rapports, qu'ils durent l'abandonner. En 1639 il y avait des Hollandais, qui y étaient venus on ne sait quand ni comment. On sait seulement qu'ils en furent chassés par les Anglais, et ceux-ci ensuite par Louis XIV; que lors des négociations de Breda, ce Monarque voulut la conserver comme sa conquête, malgré les instances des Hollandais ses alliés, qui en réclamaient la restitution, et qu'après la conclusion du traité de paix, il leur en fit présent, sans considérer que sa position en fesait un rempart pour la sûreté de Saint-Christophe.

Ile de Saba.

L'île de Saba est encore plus petite que Saint-Eustache dont elle est voisine, et d'où lui sont venus ses premiers colons. Au premier aspect on la prendrait pour un roc nu; elle a environ cinq lieues de circonférence, et est entourée d'une mer basse qui ne permet qu'à des chaluppes d'en approcher. Après qu'on a débarqué sur la plage, il faut grimper à travers des précipices; et lorsqu'on est arrivé en haut on trouve une belle vallée, où, à la faveur des pluies fréquentes, la végétation déploie tout son luxe. Les herbages et les fruits n'ont en aucun autre endroit des Antilles plus

(1) *Euphrasen*, Voyage à Saint-Barthélemy, fait aux frais de l'Académie de Stokholm, 1798.

(2) *Isert*, Voyage à la Guinée, pag. 320.

de saveur que dans cette petite île. On y respire un air extrêmement pur qui est favorable à la santé, et les femmes y conservent cette fraîcheur de teint qu'on cherche envain dans les autres îles de cet archipel. On y trouve des habitations simples et élégantes, qui sont autant de temples consacrés à la félicité domestique. Les habitans cultivent un peu d'indigo et de coton qu'ils filent; ils jouissent, au rapport de Labat, d'une certaine aisance, qu'ils acquièrent en faisant des souliers, dont ils font leur trafic principal.

Iles Anglaises sous le vent. Antigua ou Antigoa.

Ici les Antilles présentent une double chaîne, dont la Barbade et Antigoa forment l'anneau oriental. Antigua ou Antigoa est située sous le 64.e degré 7′ de longitude occidentale, et sous le 17.e de latitude septentrionale. Cette île est entourée d'écueils qui en rendent l'accès difficile; elle est de forme circulaire, et a près de sept lieues d'étendue dans tous les sens. Autrefois on n'en fesait aucun cas, et à présent on la regarde comme une des plus importantes de cet Archipel. La découverte en fut faite en 1623 par le chevalier Thomas Warner, presqu'en même tems que celle de Saint-Christophe; et en 1636 il s'y établit quelques familles Anglaises, qui firent le fond sur lequel compta Lord Willougby de Parham, lorsqu'après en avoir reçu l'investiture de Charle II. en 1663, il résolut, en 1666, d'y former une colonie de quelqu'importance. Antigoa s'est peuplée peu à peu, et doit son éclat au Colonel Codrington, qui devenu gouverneur général des îles sous le vent en 1680, y fixa sa résidence. Son fils ne contribua pas moins que lui à la prospérité de cette colonie; mais les désordres occasionnés par les abus d'autorité de ses successeurs faillirent la ruiner entièrement. C'est ce qui arriva particulièrement en 1710 sous le gouvernement d'un certain Park, homme violent et injuste, qui ne garda aucune mesure dans les moyens qu'il employa pour aquérir de grandes richesses et satisfaire ses passions. Séducteur de toutes les femmes de l'île, dont il fesait emprisonner les maris ou les pères lorsqu'ils osaient se plaindre, il en avait enlevé une de force, et vivait publiquement avec elle sous les yeux de son époux. L'impudence de cette conduite ayant révolté les esprits, il fut massacré en plein jour par une poignée d'habitans; et son cadavre jeté nu dans la rue, fut mis en pièces par ceux dont il avait déshonoré les filles et les épouses.

Le port d'Antigoa, appelé *English-Harbour*, est le chantier le mieux situé et le plus sûr pour l'entretien de la marine

royale dans ces mers. On dit que, depuis six ans, le nombre des esclaves qui était de 38,000, s'y est réduit à 36,000, tandis que la population des hommes libres, de 2,590 individus s'y est élevée à 3,000 (1). Saint-Jean, qui est la résidence ordinaire du Gouverneur des îles Anglaises, dites sous le vent, est le port qui fait le plus de commerce.

Le bétail a mieux réussi à Antigoa qu'en aucune autre de ces îles. On a commencé par y cultiver la canne à sucre, l'indigo, le gingembre et le tabac. La culture du sucre et du tabac y a fait négliger dans la suite celle du gingembre et de l'indigo: les soins qu'on a donnés à celle du sucre, qui était auparavant d'une qualité très-inférieure, l'ont mis aujourd'hui pour la bonté au niveau de celui de la Barbade.

La Barbade ou Barbuthas.

La Barbude, qui est à 35 milles au nord d'Antigoa, a sept lieues de long sur autant de large. C'est une île fertile et abondante en bétail, en cochons et en fruits: la noix de coco y est excellente. Elle produit aussi du coton, du poivre, du tabac, de l'anis, du gingembre et la canne à sucre. Le nombre de ses habitans est de 1,500. Cette île appartient à la famille Cadrington qui y entretient un grand nombre de Nègres.

Saint-Christophe.

L'île de Saint-Christophe, à 14 lieues d'Antigoa, a sept lieues de longueur sur deux de largeur. Les indigènes l'appelaient Liamuiga, et Christophe Colomb qui en fit la découverte pour les Espagnols lui donna son nom. Cette nation l'ayant ensuite abandonnée comme indigne de son attention, quelques aventuriers Français et Anglais s'en partagèrent la possession en 1626, et y fondèrent quelques établissemens. A la paix d'Utrecht, qui fut conclue en 1712, elle fut entièrement cédée à l'Angleterre.

Culture.

Dans les commencemens, le tabac fut le genre de culture à l'aide duquel les colons cherchèrent à se créer quelques ressources. Mais la quantité en ayant fait baisser le prix, ils y joignirent des plantations de sucre, de gingembre, d'indigo et de coton. Avec cette augmentation de culture, et l'avantage d'un sol et d'un climat favorables, cette colonie se serait élevée rapidement à une grande prospérité, sans les malheurs de la guerre qui l'ont ruinée. On prétend que la qualité particulière de l'air, des fruits et autres alimens propres à cette île, a contribué à faire prendre aux Français qui y sont établis une

(1) *Edward Young*, West-India commonplace-book.

certaine urbanité, un ton d'affabilité et de gravité qui les distingue aux Antilles, où l'on donne une acception proverbiale à la noblesse de Saint-Christophe, comme on l'a donnée aux bourgeois de la Guadeloupe, aux soldats de la Martinique et aux paysans de la Grénade. Tous les individus de sang Français et Anglais y

Habitans. sont généralement bien conformés. Les femmes y ont un teint admirable et de beaux traits: les deux sexes s'y distinguent par un esprit et une vivacité qui leur sont naturels, et par une délicatesse de goût qu'on remarque jusque dans la culture de leurs champs, et dans la disposition de leurs habitations. Mais ce beau pays est souvent ravagé par les ouragans.

Les Anglais désignent cette île sous le nom de Saint-Kitts (1). En 1788 sa population n'était que de 4,000 Blancs, 303 Mulâtres et 26,000 Nègres. On en exporta la même année une quantité de sucre, de rhum et de coton pour la valeur de douze millions de francs.

Nevis et Montserrat. Les deux petites îles de Nevis et de Montserrat, entre Saint Christophe et la Guadeloupe, ont un sol léger et sablonneux, mais très-fertile en coton, en tabac et en sucre; elles appartiennent, ainsi que les précédentes, aux Anglais. Warner, fondateur de la colonie de Saint-Christophe, le fut aussi de celle de Montserrat. Cette dernière île avait été abandonnée jusqu'en 1532, et elle resta long-tems dans la dépendance des Gouverneurs de Saint-Christophe. On a remarqué que, du moment où Antigoa fut au pouvoir du Lord Willoughby, Montserrat commença aussi à fleurir comme par émulation, et ne tarda pas à la surpasser. Elle n'avait alors que 700 habitans, mais à la fin de 1700, elle n'en comptait pas moins de 4,000 tant Anglais, qu'Irlandais et Ecossais. Les ouragans y ont souvent fait de grands ravages. Montserrat a neuf lieues de tour, et Nevis n'en a que six. Warner envoya en 1628 pour peupler cette dernière quelques Anglais, qui, au bout de vingt années qu'on les laissa en paix, parce qu'ils n'excitaient aucune jalousie, formèrent une colonie d'environ 4,000 âmes. Sous Charles II, cette colonie se composait de 10,000 hommes libres et de 20,000 Nègres: population qui, par rapport à la petitesse de son territoire, paraîtrait incroyable, si l'on ne savait pas qu'outre la culture du sucre à laquelle ils s'appliquaient, les habitans de

(1) *Malte-Brun*, Geogr Univers., tom. V., pag 750.

cette île fesaient encore le commerce des Nègres. Elle fut considérablement endommagée en 1706 par une escadre Française sous les ordres d'Iberville, et l'année suivante un ouragan des plus terribles acheva de la ruiner.

La Guadeloupe, que les indigènes appelaient *Karuvera* ou *Carriccura*, a reçu son nom actuel des Espagnols, qui, lors de sa découverte, la nommèrent ainsi, à cause d'une sorte de ressemblance qu'offrent ses montagnes avec celles de la Guadalupa en Espagne. Quelques-uns prétendent, que le nom de Guadalupa est une corruption de celui d'*Agua de Lopez*, par lequel les Espagnols ont voulu exprimer l'excellente qualité des eaux de cette île. Elle est composée de deux îles séparées l'une de l'autre par un bras de mer très-étroit. La plus orientale, appelée *Terre-Grande*, a 14 lieues de longueur sur six de largeur; l'autre, qu'on nomme *Terre-Basse*, en a 15 dans le premier sens, et 7 dans le second. On distingue la Terre-Basse proprement dite de sa partie la plus élevée, qui s'appelle *Cabesterre*. La petite île *Désirade* au levant, celle de *Marie-Galante* au sud-est, et le groupe appelé les *Saintes* au sud, dépendent de la Guadeloupe, et font partie du gouvernement de ce nom. On en évalue la surface à 204,085 hectares, et la population à 159,520 âmes (1). D'après le dénombrement de 1788, cette population se composait seulement de 13,466 Blancs, 3,044 personnes de couleur, libres, et 85,461 esclaves Noirs: ce qui fesait en tout 101,971 individus: son augmentation récente parait être un effet des émigrations de Saint-Domingue. *La Guadeloupe* *Population.*

La *Terre-Basse* offre plusieurs indices de feux souterrains, et quelques montagnes volcaniques, dont une, qui s'appelle la soufrière, jette encore de la fumée, mais sans faire d'explosion. On trouve dans l'intérieur toutes les productions ordinaires des volcans, surtout la pyrite sulfurique et la pierre ponce. Près de Coyave la mer bouillonne, et le P. Labat assure qu'on pourrait y faire cuire des œufs. Du reste la *Basse-Terre* présente presque partout un sol agréablement parsemé de collines, de bois, d'enclos, et de jardins. Celui de la *Terre-Grande* est en plusieurs endroits stérile et marécageux. Les montagnes voisines de la mer sont composées de madrépores pétrifiés, qui ont acquis la dureté de la pierre de taille. L'île *Cochon* est toute composée de substances semblables, et de frag- *Volcans.*

(1) Statistique générale de la France.

Productions. mens de coquillages (1). On trouve dans les enclos le citronnier sauvage, l'arbre qui produit le galbanum (2), le campêche, quelquefois la poinciana, l'erythrina-corallodendrum, et la volkameria épineuse (3). La canne à sucre y vient haute et vigoureuse, mais d'une substance quelquefois trop aqueuse. Le café de cette île est moins estimé que celui de la Martinique. Les abeilles y sont noires, et font un miel très-liquide et pourpré (4).

Villes. La ville de *Basse-Terre* a des rues régulières, et où l'on voit de belles maisons. Elle renferme des promenades, des haies vives, des jardins et des fontaines qui contribuent à son embellissement. Le fort qui la défend la ferait regarder comme une bonne citadelle même en Europe: ce fort domine une rade ouverte qui forme le port. *Pointe-à-Pître* est le chef-lieu de la *Terre-Grande*: c'est une ville bien bâtie et régulière, mais où l'air n'a pas toute la salubrité désirable, à cause de quelques marais qui l'avoisinent. Son port qui est spacieux est un des meilleurs de l'Amérique (5). On

(1) *Isert*, Voyage à la Guinée et aux îles Caraïbes, pag. 328.

(2) *Calophylum palaba.*

(3) *Isert* pag. 324.

(4) Voici ce qui en dit le P. Labat. « Les abeilles dans ce pays sont plus noires et plus rondes que les nôtres d'Europe, mais plus petites de moitié, et ne paraissent pas avoir d'aiguillon, ou si elles en ont un, il est trop faible pour entrer dans la peau. Elles font leurs ruches dans le creux des arbres: leur cire est noire, ou d'une couleur de pourpre très-foncée; et malgré toutes leurs tentatives, les colons n'ont pu parvenir encore à lui donner une couleur blanche ou jaune. Elle est trop tendre pour en faire des chandelles, et l'on ne s'en sert que pour recouvrir les bouchons des bouteilles, encore après qu'elle a été bien rafinée etc.

On trouve encore dans cette île, continue le P. Labat, des mouches d'une autre espèce, d'une grandeur et d'une forme tout-à-fait extraordinaires. M.r Rochefort les a confondues avec les phalanges, et le capitaine Dampier avec les araignées. Il y a réelement des araignées, dont quelques-uns sont même aussi grosses que le poing, et qui ne sont pas venimeuses. Les Français se gardent bien de les détruire, parce qu'elle mangent un insecte d'une odeur fétide, appelé *ravets*, de la grosseur et à-peu-près de la forme d'une chenille, mais un peu plus aplati et plus tendre, qui ronge le papier, les peintures et les meubles, et salit tout de ses excrémens etc.

(5) On trouve dans le II. tom. de Labat, pag. 397, le plan du fort et d'une partie du bourg de la Guadeloupe.


Fumagalli F.

reprochait encore récemment à ses habitans une certaine inclination à l'anarchie, comme un reste de leurs habitudes de corsaires.

La Désirade produit de l'excellent coton; et Marie-Galante a un sol montueux, qui donne du sucre et du café d'une bonne qualité.

Etablissemens Français à la Guadeloupe

Nous allons donner quelques détails sur l'établissement des Français à la Guadeloupe. M.r De-Olive, ou, selon le P. Labat, De-Lolive leur lieutenant à Saint-Christophe, et M.r Du-Plessis, ayant fait un contrat avec quelques marchands de Dieppe, arrivèrent dans cette île en 1635 avec une commission de la Compagnie Générale des îles d'Amérique à Paris pour fonder des colonies, et comme Gouverneurs de cette île, ou de la Dominique et de la Martinique. Ils débarquèrent à la Guadeloupe avec environ 500 Français. Il y avait à peine quelques jours que ces nouveaux colons se trouvaient dans l'île, qu'ils crurent avantageux à leurs intérêts de chasser de leurs propriétés et de leurs habitations les malheureux habitans qui les avaient accueillis si libéralement; ils réussirent dans cette barbare entreprise, mais ils en furent bien punis, car il ne leur resta qu'un sol dévasté, brûlé et inondé du sang d'un grand nombre de leurs compatriotes. Ceux qui survécurent à ce désastre furent réduits à manger des chiens, des rats et même des cadavres humains; ils expièrent ainsi la perfidie et l'ingratitude dont ils s'étaient rendus coupables, et seraient tous péris sans le secours de M.r Augert, qui parvint en 1640 à les raccommoder avec les naturels.

Premiers colons.

Hospitalité généreuse des indigènes envers les colons, et conduite perfide de ces derniers envers eux.

Cette disgrâce leur fit prendre la résolution de s'adonner à la culture des denrées de première nécessité, après laquelle ils se livrèrent aussi à celle des productions de luxe pour en faire commerce avec la métropole. Le succès de ces tentatives attira à la Guadeloupe plusieurs autres colons de Saint-Christophe, et beaucoup d'Européens jaloux de faire fortune. Un grand nombre d'Hollandais surtout s'y réfugièrent lorsqu'ils furent obligés d'évacuer le Brésil. Les Jésuites empêchèrent que Du-Parquet ne les reçût à la Martinique, parce que c'étaient des hérétiques. Howel, qui était gouverneur et en même tems propriétaire de la Guadeloupe, n'eut point ce scrupule. En peu de jours il y arriva près de mille personnes toutes chargées d'or, d'argent et de pierreries, dont elles commencèrent à se défaire pour se procurer ce qui leur était nécessaire. Avec tous ces moyens la Guadeloupe pouvait espérer une prospérité aussi prompte

Comment la population s'y est accrue.

que certaine; mais des obstacles inhérens à sa position s'y opposèrent constamment.

Causes qui se sont opposées à sa prospérité.

Trop exposée aux incursions d'avides voisins qui dominaient la mer d'alentour, elle se vit souvent dépouillée de son bétail, de ses esclaves et de ses récoltes. D'un autre côté, des discordes intestines excitées par des rivalités d'autorité, portèrent ses habitans à se massacrer entr'eux. Les aventuriers qui passaient aux îles, ne regardaient qu'avec dédain une terre qui était plus favorable à l'agriculture qu'aux armemens de mer, et se dirigeaient plus volontiers vers la Martinique, où des rades sûres et nombreuses les attiraient. Au commencement du siècle dernier, la population de la Guadeloupe se composait de 3,821 Blancs, 325 personnes entre sauvages, Nègres et Mulâtres libres, et 6,725 esclaves, la plupart Caribes. Cependant, cinquante ans après, le nombre des Blancs s'y était triplé, et l'on y comptait 41,140 esclaves. Le sucre, l'indigo, le cacao, le tabac, le coton et le café y prospéraient à merveille.

Ses vicissitudes postérieures.

Mais la guerre qui s'éleva en 1756 entre l'Angleterre et la France, et qui n'eut d'autre motif que la jalousie qu'excitaient dans cette première puissance les succès rapides des Antilles Françaises, fit tomber la Guadeloupe sous sa domination, et porta un coup sensible à la nation qui perdait un aussi bel établissement. Pendant un blocus qui dura trois mois, cette île vit détruire ses plantations, brûler ses édifices, et emmener un grand nombre de ses esclaves; et si elle eût été abandonnée alors par l'ennemi, elle ne se serait point relevée de ses désastres, attendu que la métropole n'était pas en état de lui porter des secours. Heureusement pour elle, que ses conquérans connaissant les grands avantages que la France tirait de ses colonies, s'empressèrent d'expédier à la Guadeloupe des bâtimens chargés d'une quantité prodigieuse de marchandises, qui les fit tomber à un prix très-bas, et mit ainsi les colons à portée de les acheter à des termes de payemens éloignés. A cette circonstance, qui leur fesait une nécessité de se former un grand crédit, les Anglais joignirent un autre genre de spéculation, qui fut de faire passer des Nègres dans l'île pour y multiplier les productions de son agriculture. Les Anglais avaient fondé de grandes espérances sur cette nouvelle conquête; mais à la fin ces avantages restèrent aux habitans après la restitution qui leur fut faite de leur île.

Il faut que ces colons et le sol qu'ils habitent soient d'une fécondité bien extraordinaire; car au bout de quatre années de paix,

la population s'y trouva plus nombreuse qu'en 1755; et en 1768 cette île envoya en France des denrées pour une somme de près de huit millions, sans parler des sorties par contrebande, et n'en reçut de la métropole que pour quatre millions et demi. Les effets des nouveautés introduites depuis à la Guadeloupe par le gouvernement Français, doivent s'être confondus avec les déplorables évènemens de la révolution, à l'occasion de laquelle toutes les Antilles Françaises abandonnées à elles-mêmes, tombèrent dans les horreurs de l'anarchie et des guerres civiles, ou au pouvoir de l'ennemie éternelle de leur prospérité.

La Dominique.

La Dominique, qui se trouve entre la Guadeloupe et la Martinique, a été ainsi appelée pour avoir été découverte un jour de dimanche. Elle a environ neuf lieues de long et quatre de large: le sol en est maigre et plus propre à la culture du café qu'à celle du sucre (1). Il s'y trouve néanmoins plusieurs ruisseaux de bonne eau, où l'on pêche de l'excellent poisson; et les hauteurs où ils prennent leur source offrent les plus beaux arbres des Indes Occidentales. Cette île possède aussi une mine de soufre; et quelques auteurs prétendent qu'elle est infestée de scorpions venimeux, de serpens et de couleuvres d'une énorme grandeur. On y recueille du blé turc, un peu de coton, de l'anis et du tabac, et l'on y trouve des perdrix, des pigeons, des dindes et des cochons. La baie du Prince Rupert est une des plus grandes des Antilles. Cette île Anglaise forme un gouvernement à part. La population, d'après les relations du Gouverneur Baines en 1811 se composait, savoir; de 325 Blancs, de 2,980 personnes de couleur libres, et de 21,728 esclaves: ce qui fesait en tout 25,033 individus.

Caribes de la Dominique.

Le nombre des Caribes de la Dominique, qui est le second asile qui leur reste après Saint-Vincent, ne s'élève peut-être pas à

(1) La Dominique, où la nature a prodigué tous les dons qu'elle a faits aux Antilles, semble posséder exclusivement une plante qui mériterait d'être mieux connue, par la propriété qu'a sa racine ou son suc de guérir sur le champ le mal de dents, en l'appliquant sur la partie souffrante. Les Caribes la connaissent parfaitement. Cette racine est petite, un peu noueuse, grise à l'extérieur, et brune en dedans. Lorsqu'elle est fraiche elle est remplie de suc d'une odeur aussi agréable que celle de la violette, et d'un goût semblable à celui du régisse, mais un peu plus astringeante. Le P. Labat est celui qui l'a annoncée, mais il en avait oublié le nom, et n'en a pas vu les feuilles.

plus de mille personnes. Le P. Labat assure qu'en 1700 il n'y en avait pas plus de 2,000, y compris les femmes et les enfans; mais depuis lors ce nombre a toujours diminué. Les Français, quoique mieux vus des indigènes que les Anglais pour avoir plus fréquenté l'île que ces derniers, n'ont pas osé cependant y former d'établissement pendant long-tems. En 1640 les Caribes conclurent un traité avec les Français, ce qu'ils n'ont jamais fait avec les Anglais qu'ils haïssent plus que tout autre peuple Européen, depuis que quelques marins de cette nation ayant fait venir autrefois sur leur bord un grand nombre de Caribes sous des apparences amicales, les emmenèrent avec eux comme esclaves: perfidie atroce, dont ces Indiens ont toujours cherché l'occasion de se venger. Les Anglais ont tenté plusieurs fois de s'établir à la Dominique, mais les Français s'y sont toujours opposés. Ils étaient néanmoins parvenus à y occuper un petit espace de terrein abandonné par les indigènes, et ils n'y étaient en 1772 qu'au nombre d'environ 400 avec 23 Mulâtres et 358 esclaves.

Occupation des Anglais.

Ils se mirent d'abord à y élever de la volaille et à y cultiver des comestibles qu'ils vendaient à la Martinique. Ils y avaient fait aussi quelques plantations de coton, et s'appliquèrent ensuite à la culture du café: enfin cette petite colonie fesait déjà quelques progrès lorsqu'elle fut tout à coup abandonnée par les Anglais. La facilité d'attirer à la Dominique les denrées des îles Françaises, les a portés à vouloir s'en emparer, pour faire eux-mêmes le commerce de ces denrées. Ils trouvent encore un autre avantage dans les rades de cette île, d'où leurs escadres peuvent intercepter la navigation des Français à leurs colonies et toute communication entr'elles.

La Martinique.

La Martinique, que les indigènes appelaient *Madanina*, est située au midi de la Dominique; elle a environ 20 lieues de long sur autant de large: sa surface, qui est de 127,285 hectares, est parsemée de montagnes escarpées, et très-élevées en quelques endroits. On donne à la pointe du Carbet mille toises de hauteur à partir de sa base, qui est déjà à environ trois cents toises au dessus du niveau de la mer (1). Cette montagne est calcaire et ressemble à un cône aigu; elle est souvent couronnée de nuages, et les eaux qui sillonnent ses flancs en rendent l'accès difficile. Le palmier *aziri* qui croît sur cette montagne devient plus gros et plus commun à mesure qu'on approche davantage de son sommet.

(1) *Isert*, Voyage, pag. 331.

La Martinique est mieux arrosée et moins sujette aux ouragans que la Guadeloupe, et l'on y trouve les mêmes productions. Elle avait, ainsi que les autres îles, ses habitans indigènes, que les Français ont en partie massacrés ou obligés à leur céder la place. Devenus maîtres de l'île, ces nouveaux habitans ont commencé à y cultiver le coton et le tabac, puis l'oriana et l'indigo. Ce n'est qu'en 1650 qu'on y fit des plantations de canne à sucre. Mais la production dont ils retiraient le plus d'avantages était le cacao, dont ils furent redevables à l'industrie d'un juif nommé Benjamin d'Acosta. Pendant vingt-quatre ans son exemple ne fut suivi de personne, ou seulement d'un très-petit nombre de colons; mais l'usage du chocolat étant devenu à la mode dans la métropole, la culture du cacao attira tous les soins des colons, et la consommation était si considérable, qu'ils n'avaient pas assez de capitaux pour l'établissement et l'entretien des fabriques de sucre. En 1718 la mauvaise saison fit périr tous les cacaotiers, ce qui plongea les habitans dans la désolation; mais ils furent ensuite amplement dédommagés de cette perte par leur café qui est devenu si célèbre. En 1713 on envoya à Louis XIV un cafier de cette île, dont M.r Jussieu a donné la description dans les actes de l'Académie des sciences de Paris (1). Les Hollandais furent néanmoins les premiers qui songèrent à tirer parti de cet arbre, dont ils firent des plantations au Surinam où ils en avaient transporté de la graine de Batavia en 1718. A leur exemple les Français de la Martinique en ayant reçu un petit plant, qui leur fut envoyé aux instances de Chirac médecin dans cette île, y multiplièrent tellement les cafiers, qu'on ne tarda pas à en introduire la culture à Saint-Domingue, à la Guadeloupe et autres îles adjacentes. C'est ainsi qu'elle se propagea peu à peu en Amérique, au grand avantage des colonies, et surtout de celle des Français qui y ont consacré leurs soins (2).

Productions.

Café.

(1) *Jussieu*, Mém. de l'Acad. des Sciences an 1725.

(2) Nous observerons ici que le café de la Martinique et des autres îles de l'Amérique est inférieur en bonté à celui du Levant. Le meilleur café, selon M.r Castiglioni, est sans contredit celui de Moka, dont les grains sont jaunes et d'une odeur suave. On en distingue dans le pays de trois qualités, dont la meilleure, appelée *bauri*, est réservée pour le Grand-Seigneur, et les deux autres dites *saki* et *salabi* se vendent mélangées dans le Levant et en Europe. Une autre espèce de café plus petite que

Le coton qui se cultive aussi avec succès dans presque toutes les îles de l'Amérique, est une autre production qui a beaucoup de prix à la Martinique. Cette production se tire d'un arbre nommé par les Latins *gossipium*, et par les Grecs *xylon*, lequel est de plusieurs espèces, les unes qui sont vivaces et durables, les autres qui périssent tous les ans. La plus commune et sans contredit la plus usitée est celle du coton appelé *herbacée*, qui est le *gossipium herbaceum* de Linnée. Cette espèce se trouve dans les îles de l'Archipel et sur le continent entre Jérusalem et Damas : on la cultive aussi à Malte, en Sicile et en Espagne. Le cotonnier arborescent *gossipium arboreum* de Linnée, vient en Egypte, en Arabie, dans l'Inde proprement dite, jusque dans l'île des Célèbes ou de Macassar, où il devient un arbre de sept à onze pieds de hauteur. Celui de Barbados et de Surinam présente souvent aussi l'aspect d'un arbre. On en distingue encore plusieurs autres espèces, et entr'autres le coton dit de Surinam, qui forme une laine d'un jaune foncé : c'est peut-être le même que celui de la Chine, qui sert, dit-on, à la fabrication du *nankin*.

Manière de préparer le coton.

On suit à-peu-près le même procédé pour la culture, la récolte et la préparation du coton d'arbre tant aux Indes Orientales et en Egypte, que dans l'Amérique méridionale et aux Antilles. Le cotonnier de cette espèce étant durable, il donne une autre récolte en mars, outre celle qui se fait ordinairement en septembre; mais le coton qui s'obtient de la première n'est pas d'une fort bonne qualité aux Antilles, à cause des pluies fréquentes qui le détériorent. Dans quelques-unes de ces îles on est en usage de couper l'arbre par le pied tous les deux ou trois ans, et l'on choisit pour cela la saison pluvieuse, pour faciliter la pousse des nouveaux jets. Après que le coton est recueilli on l'expose pendant deux

la précédente, et d'un jaune verdâtre, est le café que les caravanes de la Mecque transportent au Caire, lequel est égal au premier en bonté, et que quelques uns croient même avoir plus de parfum et plus facile à conserver. Celui de l'île Bourbon est blanchâtre, ovale et sans odeur; celui de Java un peu jaunâtre, et celui des îles d'Amérique de couleur tirant sur le vert, et d'un goût herbacé. Le café d'Arabie étant beaucoup plus cher que celui d'Amérique, les marchands ont la précaution frauduleuse de le mêler avec celui-ci dans l'Arabie même, où il est introduit furtivement : ce qui fait qu'il est bien difficile de l'avoir de parfaite qualité.

ou trois jours au soleil, ensuite on le passe au moulin pour en séparer les semis. Ce moulin, voy. la planche 75, est composè de deux cilindres cannelés, et disposés horizontalement, qui tournent par le moyen de cordes attachées à une petite pièce de bois qu'on fait mouvoir avec le pied. L'ouvrier assis sur le devant de la machine présente le coton aux cilindres qui l'attirent par leur mouvement, et en détachent les semis, qui ne peuvent passer entre les cannelures. Ces semis tombent aux pieds de l'ouvrier, en même tems que le coton est reçu dans un sac placé de l'autre côté de la même machine. Lorsqu'il est bien net, on le met dans de grands sacs d'une toile forte, où on le comprime de la manière suivante. Après avoir bien humecté le sac on le suspend à un arbre; ensuite on y fait entrer un Nègre qui foule avec les pieds le coton à mesure qu'on l'y jette, tandis qu'un autre Nègre continue à humecter le sac en dehors, pour que le coton s'y attache et y soit mieux comprimé. Quand ce sac est plein on le coud, en ayant soin de laisser aux quatre coins des bouts assez longs pour pouvoir le prendre et le transporter où l'on veut. Les tems humides et pluvieux sont nécessaires pour cette opération, pourvu qu'elle se fasse à couvert. Un ballot fait de cette manière peut contenir de 300 à 320 livres de coton.

Les semis dépouillés de leur laine servent, aux Antilles, à la nourriture des bêtes à cornes, qui aiment la qualité mucilaneuge et l'odeur douce de leur pepin : les habitans de Macassar en font même un mets qu'ils trouvent délicieux. Ils mettent pour cela ces pepins macérer deux ou trois jours dans l'eau tiède, jusqu'à ce qu'ils commencent à crever, et après qu'ils sont dépouillés de leur enveloppe ils les mangent en salade. Les Brasiliens les font également macérer, et font avec la farine qu'ils en tirent l'espèce de bouillie qu'ils appellent *mangauw*.

Les plus beaux fils de coton sont ceux de Damas, appelés en Français coton d'*once*, ceux de Jérusalem nommés *bazas*, et ceux des Antilles.

La Martinique a des ports commodes et des baies, parmi lesquelles on distingue particulièrement celle qu'on appelle *Cul-de-sac-Royal*, sur lequel est bâti le *Fort-Royal*, avec la ville du même nom. Mais son port, quoique bon et sûr, est moins grand que celui de *Pointe-à-Pître* à la Guadeloupe. La ville de S.t Pierre, qui a une rade, est la place la plus marchande de toutes les Antil- *Villes.*

Population. les (1). Isert lui donne 2,080 maisons et 30,000 habitans. La population de cette île a été évaluée à 110,000 personnes ; mais le dénombrement de 1815 n'en a présenté que 95,413, dont 9,206 Blancs, 8,630 de couleur et 77,577 esclaves. Nous allons donner un exposé succinct des évènemens qui ont élevé la Martinique au degré de splendeur où elle est parvenue.

Première colonie de la Martinique. En 1637, M.r d'Enanbue, fameux colon Français, transporta de Saint-Cristophe, qui était alors sous la domination de la France, à la Martinique cent soldats pourvus de tout ce qui était nécessaire pour y fonder une colonie. Il débarqua à la *Basse-Terre*, dont les insulaires, au rapport des Français, lui cédèrent toute cette côte, et y bâtit le fort *S.t Pierre* à l'embouchure d'une rivière du même nom, que d'autres ont cependant désignée sous celui de *Royal-Anne*. Les indigènes s'étant retirés à *Capesterre*, les nouveaux colons commencèrent à éprouver la qualité du sol par des plantations de manioc, de pommes de terre, de coton, de tabac et autres denrées, excepté la canne à sucre, dont la culture n'était pas encore bien connue aux Français. Ils eurent des altercations continuelles avec les indigènes, qui voulaient reprendre leurs terres, et ne leur fesaient point de quartier. Les indigènes appelèrent à leur secours les Caribes des autres îles, qui vinrent débarquer sous le fort au nombre de 1500 ; mais les Français en ayant tué la moitié, le reste prit la fuite. Cette victoire assura pendant quelque tems aux colons la jouissance paisible de leurs possessions. D'autres colons y étant venus de Saint-Christophe, augmentèrent leurs forces : ce qui obligea les naturels à demander la paix.

L'île fut alors divisée en quartiers et en paroisses. Le Gouverneur établit sa résidence dans celle de S.t Pierre où était le fort, et donna aux Jésuites quelques-unes des meilleures maisons. Les colons apprirent dans la suite à cultiver la canne à sucre, et à cette époque ils entretenaient 800 hommes sous les armes.

Troubles et vicissitudes depuis 1646 jusqu'à 1700. Vers l'an 1646 plusieurs refusèrent de payer les impots à la compagnie des Indes Occidentales, dans la patente de laquelle la Martinique était aussi comprise. Il y eut à ce sujet un soulévement dans l'île, qui ne fut appaisé que par la mort des principaux séditieux. Les déréglemens des Français excitèrent ensuite parmi les Caribes une révolte générale, qui mit tout à feu et à

(1) On trouve à la pag. 25, tom. I.er de l'ouvrage de *Labat* le plan du fort de S.t Pierre, et à la pag. 68 celui de la ville et du Fort-Royal.

sang. Du-Parquet, le Gouverneur, assiégé lui-même dans sa demeure était sur le point de périr, lorsqu'il fut sauvé par un détachement de 300 hommes, que des vaisseaux Hollandais envoyèrent, à la vue de diverses parties de l'île qui étaient en feu, lequel mit les Caribes en fuite. Délivré de leurs mains le Gouverneur vole à leur poursuite, et force ceux qui échappent au massacre à se réfugier dans les îles de la Dominique et de Saint-Vincent. Les Français demeurèrent ainsi maîtres de *Capesterre*, et enfin de toute l'île par suite de la paix qu'ils conclurent avec les Caribes des environs. En 1650 le Roi permit à l'ancienne Compagnie des Indes Occidentales de vendre à Du-Parquet la Martinique, Sainte-Lucie etc.

Sous l'administration de Du-Parquet devenu propriétaire de ces îles, les habitans de la Martinique fesaient le commerce avec les Anglais, les Hollandais et autres Européens sans beaucoup d'avantages pour la France; mais en 1664 Louis XIV retira cette île des mains des propriétaires pour la donner à une nouvelle Compagnie des Indes Occidentales. L'année suivante, cette compagnie, réunie à celle de Cayenne, acheta toutes les îles Caribes Françaises et y envoya des Gouverneurs. Ce changement de propriétaires n'en produisit aucun dans les affaires de la Martinique, où continuèrent comme auparavant les abus et le trafic illicite au grand détriment du trésor royal. Enfin le Roi de France ayant supprimé en 1674 cette nouvelle Compagnie, se mit en possession de toutes ces îles. Envain Ruyter, Amiral Hollandais, attaqua la Martinique; et non moins vaines furent les tentatives des Anglais pour s'en emparer, non cependant sans avoir été d'un grand préjudice pour la France, par l'émigration qui s'ensuivit des principaux colons pour aller s'établir ailleurs. Labat, qui s'y trouvait à cette époque, attribue toutes les calamités de l'île à une frénésie épidémique, qui fesait tomber en démence ceux qui en étaient atteints, et les portait souvent à se donner la mort.

Etat florissant en 1700

En 1700, il y avait à la Martinique 1,500 Français, outre les esclaves Nègres, et un grand nombre de Caribes reçus de nouveau dans l'île pour y travailler en qualité d'esclaves, mais dispersés de manière à ne pouvoir ourdir de nouvelles conspirations. Le 29 octobre 1727 il y eut un tremblement de terre, dont les secousses se firent sentir durant onze heures à des intervalles très-courts, et qui renversa le fort S. Pierre; il fit écrouler des églises, des couvens, des édifices publics et plus de 200 sucreries, sous les ruines desquelles il périt beaucoup de monde. Au bout de peu d'années l'île se remit de ses pertes

et fleurit de nouveau, grâce à la faveur spéciale que lui accordait la métropole, faveur qui allait jusqu'à faire passer par cette même île le sucre qu'elle tirait de la Guadeloupe. Lorsque les Anglais s'emparèrent de la Martinique en 1761, le gouverneur pouvait y lever 10,000 Blancs propres à porter les armes, et plus de 40,000 Nègres ou esclaves, outre les compagnies ordinaires de troupes réglées pour la garnison de plusieurs postes.

Gouvernement.

La Martinique, autrefois capitale de toutes les Antilles Françaises, était le lieu de la résidence du Gouverneur général, de l'intendant, et du conseil souverain, dont la juridiction s'étendait jusque sur les colonies de Saint-Domingue et de la Tortue. Ce conseil était composé du Gouverneur général, de l'intendant, du gouverneur de l'île, d'un procureur général, d'un lieutenant du gouverneur pour la couronne, et de douze conseillers. Il jugeait toutes les causes portées à l'appel. Le Gouverneur général était une personne de distinction, et il était payé, ainsi que l'intendant, et le lieutenant du gouverneur, par le trésor de France. Les Gouverneurs de la Martinique et de la Guadeloupe percevaient leur traitement en sucre; il en était de même de tous les autres foctionnaires de l'île, et il ne sortait du trésor royal que de très-petites sommes.

Etat de la Martinique depuis 1750.

Avant les guerres de 1750 et 1756 la Martinique était la principale île Française: on y voyait entassées toutes les marchandises de l'Europe et des Indes: 150 bâtimens étaient employés au commerce qui se fesait dans ses ports, et son commerce direct s'étendait jusqu'à la Louisiane et au Canada. Mais la perte de ces colonies, et la prospérité toujours croissante de Saint-Domingue, ont fait déchoir la Martinique de cet état brillant, sans qu'elle ait cessé cependant d'occuper une place éminente parmi les colonies les plus florissantes.

Cette île a vu naître dans son sein l'Impératrice qui s'asseyait à côté de Napoléon sur le trône de France.

Ile de Sainte-Lucie.

L'île de Sainte-Lucie, qui appartient aujourd'hui à l'Angleterre, a huit lieues de longueur et quatre de largeur. Le sol en est excellent, et les montagnes qui en occupent la partie orientale, appelée *Capesterre*, semblent avoir été volcaniques. La soufrière est le cratère ruiné d'un volcan éteint, près duquel s'élèvent deux pointes semblables à deux obélisques verdoyans (1). L'air y est

(1) *Leblond*, Voyage aux Antilles, vol. I. pag. 130, pl. I.

extrêmement chaud et malsain, et il y a une quantité de reptiles venimeux (1). Les effets de la guerre y ont retardé la culture du sucre et du coton. On y trouve aussi des bois de construction, et sa population ne monte pas à plus de 20,000 âmes.

Le Carénage, au sud-ouest, est un bon port, qui peut contenir trente-deux vaisseaux de ligne. Il faut un peu de vent pour en sortir, mais les vaisseaux n'y peuvent entrer qu'un à un. Cet endroit est un des plus dangereux pour la santé des Européens.

Contestations sur les premiers possesseurs de Sainte-Lucie.

Sainte-Lucie fut pendant long-tems un sujet de querelle entre l'Angleterre et la France, et il n'y a peut-être pas de lieu en Amérique sur lequel on ait autant disputé pour décider de la priorité du titre de possession, qu'on ne l'a fait pour cette île. Les Anglais et les Français ont peut-être encore plus écrit qu'il n'ont combattu pour cet objet. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la convention stipulée entre les Anglais et les Français de Saint-Christophe en 1626, elle fut comprise dans les droits qui furent reconnus à Don Enabouc. La découverte de toutes les Antilles appartient sans contredit à Colomb; et c'est à tort qu'il fut délivré au comte de Cumberland un titre de la découverte de Sainte-Lucie, attendu que dans l'investiture que Charles I.er donna de cette île au comte de Carlile en 1627, il lui attribua l'honneur d'avoir découvert les Caribes; supposition purement gratuite, qui a détruit la validité de cette investiture. On sait bien en effet, qu'avant 1638 aucun de ces deux peuples n'avait d'établissement à Sainte-Lucie, et qu'ils n'y allaient l'un et l'autre que pour y prendre des bois de construction, ou pour y ramasser des tortues qui y sont en abondance.

Ses vicissitudes.

Après avoir été ainsi alternativement possédée et abandonnée par les Anglais et les Français, il fut enfin convenu en 1772 entre les cours de ces deux nations, que Sainte-Lucie ainsi que Saint-Vincent et la Dominique seraient évacués de part et d'autre, jusqu'à ce qu'on fût d'accord sur le droit de propriété. Il fut ensuite prouvé que ces îles devaient appartenir aux Anglais. George I.er donna en conséquence la propriété de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent, au Duc de Montaigu, qui y envoya à grands frais, en qualité de gouverneur pour son compte, le capitaine Uring avec des troupes et des planteurs pour en prendre possession. Peu de tems après le Gouverneur des îles Françaises alla en chasser

(1) V. *Cassan*, Mémoire sur le climat des Antilles; et *Bertin*, Topographie médicale des îles.

ces nouveaux habitans; mais les Anglais y retournèrent bientôt, et y entreprirent un commerce de contrebande avec la Martinique. De nouveaux débats s'étant élevés entre les deux cours, il fut encore convenu que chacune d'elles rappelerait ses colons. Mais les Anglais n'en continuèrent pas moins la contrebande, qui leur procurait trop d'avantages pour y renoncer; c'est pourquoi ils finirent par y arborer leur pavillon en 1740, laissant les Franêais libres d'en faire autant, puisque chacun prétendait y maintenir ses droits. A la guerre qui suivit de près, les Français y envoyèrent une forte garnison, et l'Angleterre ne chercha point à les y inquiéter. Il ne fut pas fait mention de cette île dans le traité d'Aix la Chapelle; mais bientôt après les Anglais demandèrent qu'elle fût évacuée. Soit faiblesse ou modération, le gouvernement Français y consentit, et se borna à déclarer qu'il n'entendait pas pour cela renoncer à ses raisons. Il fut nommé ensuite des commissaires pour examiner les prétentions des deux puissances, et la paix de 1763 assura enfin le domaine de Sainte-Lucie à la France.

Toutes ces vicissitudes devaient nécessairement être d'un grand obstacle à la prospérité de cette colonie. Ce ne fut qu'après 1763 que le ministère de France chercha à y encourager l'agriculture; mais les moyens qu'il y fit passer en hommes et en argent furent perdus, et il y périt en peu de tems près de huit cent personnes qu'il y avait envoyées. Plusieurs colons de la Grenade, de S. Vincent et de la Martinique allèrent ensuite s'y établir; et en 1772 on y comptait déjà 2,018 Blancs, 663 Nègres libres, et 12,995 esclaves. Cette île rapportait plus de quatre millions en sucre, en coton, en café et en cacao; et l'industrie y fesait en tout des progrès rapides, lorsqu'en vertu de nouvelles conventions elle fut encore abandonnée aux Anglais.

Ile de Sain.-Vincent.

L'île de Saint-Vincent au midi de Sainte-Lucie a environ six lieues de long et quatre de large, et est extrêmement fertile. Son sol est un terreau noirâtre, qui repose sur une terre glaise propre à la culture de la canne à sucre et de l'indigo qui y prospère au suprême degré. La côte orientale est peuplée d'une race mélangée de Zambos descendans de Caribes et de Nègres, qui se sont enfuis de la Barbade et autres îles, et qu'on appelle Caribes-Noirs (1). Voici en peu de mots l'origine de cette race.

(1) *Goldsmith*, a Grammar of british geography, pag. 158. *London*, 1816.

Les Caribes, comme nous l'avons observé plus haut, avaient été relégués à Saint-Vincent et à la Dominique. Au commencement du dernier siècle il n'y en avait pas moins de huit à neuf mille à Saint-Vincent; mais ils ont vu se multiplier insensiblement à côté d'eux la race des Nègres, qui venaient particulièrement de la Barbade y chercher un asile. Les Caribes reconduisaient autrefois ces Nègres à leurs maîtres, au moins quand ils étaient en paix avec les Anglais des îles, ou bien ils les vendaient aux colons. Le prix qu'ils attachent à leur liberté leur fit sentir enfin l'injustice qu'il y avait de leur part à attenter à celle des Nègres. Mais ce sentiment généreux leur a coûté cher: car les Nègres les ont obligés à partager le territoire avec eux, et ils sont déjà maîtres d'une grande partie de l'île. Ce n'est pas tout: les Nègres enlèvent souvent aux premiers leurs femmes et leurs filles; et comme ils sont plus courageux et plus robustes qu'eux, loin de vouloir les leur rendre ou de pouvoir y être contraints, ils les menacent au contraire de les chasser tout-à-fait de l'île. Après s'être plaints amèrement de l'ingratitude des Nègres, les Caribes se sont adressés aux Français et aux Anglais pour être délivrés de ces tyrans odieux. Il s'en fallut peu que le chevalier de Feuquières, Gouverneur des îles Françaises, ne leur rendît ce service en 1716: le moyen qu'il voulait employer pour cela était de vendre aux Espagnols les Nègres qu'il aurait fait prisonniers dans leur île, où il envoya à cet effet 500 hommes, que les Caribes devaient soutenir en opérant une diversion. Mais ces Indiens restèrent spectateurs indolens de cette tentative: les Nègres se retirèrent dans les montagnes, et en sortaient la nuit pour attaquer les Français, dont plusieurs furent tués par eux. Quatre ans après, les Anglais voulant faire la conquête de Saint-Vincent, cherchèrent à profiter de la mauvaise humeur des Nègres, et à les gagner par de bonnes manières. Le Duc de Montaigu s'était fait donner l'investiture des îles de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent et de la Dominique; il envoya sur les lieux une force militaire suffisante, avec un bon officier qui commença à entamer des négociations avec les Caribes et avec les Nègres, pour les engager les uns et les autres, moyennant des conditions avantageuses, à reconnaître le Duc pour maître de l'île. Mais ni les Nègres ni les Caribes ne purent jamais imaginer comment un Roi d'Europe pouvait avoir donné sur eux à un autre une autorité qu'il n'avait pas: les premiers surtout disaient qu'ils avaient un traité

Caribes-Noirs.

avec les Français, ou qu'ils étaient sous leur protection, et que si l'on avait le projet d'attenter à leur liberté, ils sauraient la défendre au péril de leur vie.

Les Français s'étaient établis à Saint-Vincent, où ils cultivaient avec succès des légumes, du maïs, et du tabac, qu'ils allaient vendre à la Martinique. Ils y étaient au nombre de huit cent, et avaient trois mille Nègres, lorsque le traité de paix de 1763 fit passer cette île sous la domination de l'Angleterre. La nouvelle de cette disgrâce leur fut extrêmement sensible, mais beaucoup moins encore que celle d'une déclaration du gouvernement Anglais, portant que ce gouvernement n'ayant aucun traité avec eux ni avec les Caribes, il confisquait à son profit toutes les terres de l'île, sans en excepter celles que ces laborieux colons avaient défrichées à la sueur de leur front, et qu'à défaut de payement il en seraient immédiatement expropriés. Ils crièrent à l'iniquité, mais envain: les chefs qu'on avait envoyés pour régir la colonie n'osèrent point suspendre l'exécution d'ordres aussi positifs; et le Parlement de la Grande Brétagne, que l'égoïsme a fait tant de fois dévier du sentier de l'honneur, de la justice et de l'humanité, a encore donné au monde l'exemple de cette spoliation barbare. Cette mesure ralentit l'ardeur des colons, qui avaient élevé leurs établissemens à un état aussi florissant. Les Français, si maltraités par leur nouveau Souverain, passèrent pour la plupart dans d'autres îles, et un grand nombre alla s'établir à Sainte-Lucie, qui commençait déjà à se peupler. Avant que l'île Saint-Vincent appartint aux Anglais, elle donnait trois millions de livres de café, et elle en aurait produit encore bien davantage, s'ils n'avaient tourné toute leur industrie à la culture du sucre. Le sol de cette île était également favorable à celle de l'oriana et du cacao: le coton ne paraissait pas devoir y prospérer. Les Anglais étaient à peine établis à Saint-Vincent, qu'ils s'aperçurent d'avoir choisi la partie de l'île la moins propre à leurs vues; ils cherchèrent donc à s'étendre dans les plaines, où les Caribes, qui y avaient fixé leur demeure, leur disputèrent le terrein à main armée. Depuis lors ces nouveaux maîtres ont toujours eu à combattre entre ces deux ennemis intérieurs, les Caribes et les Nègres. Les Caribes seront peut-être les premiers à périr: ce qui est parfaitement conforme à ce que comporte la chaîne des évènemens en Amérique; mais il n'est pas hors des probabilités humaines, que tôt ou tard les Nègres n'aient à les venger.

Le gouvernement de Saint-Vincent comprend les petites îles de Béquia, de la Petite-Martinique et autres, dont quelques-unes sont habitées par un petit nombre de familles peu aisées. Le chef-lieu s'appelle Kingston: la population est de 23,493 personnes, dont les onze douzièmes sont esclaves (1).

Les Grenadilles.

Les petites îles appelées les Grenadilles sont sur la même ligne, et la principale s'appelle Cariacu. Elles sont unies par des bancs de roches calcaires composés de polypes, qui, d'après la description qu'en a faite un naturaliste instruit, semblent être exactement les mêmes que les bancs de corail de la mer du sud (2).

La Grénade.

Cette chaîne d'îles est terminée par la Grénade, petite île fertile appartenant à l'Angleterre et située au midi de Saint-Vincent, qui s'étend du nord au sud en forme de croissant, et a environ 9 lieues de long sur cinq de large. Le P. Du-Tertre assure qu'elle est deux fois plus grande que Saint-Vincent, et qu'elle a environ 24 lieues de circonférence; mais le P. Labat prétend que ceux qui en ont fait le tour, lui donnent tout au plus 22 lieues dans ce sens. Selon ces deux religieux cette île jouit d'un air excellent, et le sol en est si fertile, que tous les arbres indistinctement y viennent plus gros, plus droits et plus élevés que dans les îles voisines, à la réserve du cocotier, qui y est plus petit. Le latanier est l'arbre le plus remarquable de cette île: son fût est élevé, et au lieu de branches il porte des feuilles de la grandeur d'un éventail, qui sortent en touffes d'une longue tige, et servent pour couvrir les maisons. Il y a dans l'île quelques salines, et une quantité d'*armadillos*, dont la chair est aussi bonne que celle du mouton, et fait la principale nourriture des habitans, qui ont en outre beaucoup de tortues et de lamentins. Le sol y est très-propre à la culture du sucre, du café, du tabac, et de l'indigo, et est arrosé par un grand nombre de ruisseaux provenant d'un lac qui se trouve au sommet d'une haute montagne située au milieu de l'île, qu'ils fertilisent en même tems qu'ils l'embellissent. Elle offre plusieurs baies et des ports, dont quelques-uns sont susceptibles d'être bien fortifiés; elle a en outre l'avantage de n'être pas sujette aux ouragans.

Situation, étendue etc.

Productions etc.

Les Français s'établissent à la Grénade.

Les Français Caribes, qui l'habitèrent les premiers, furent invités par sa fertilité et son abondance en gibier et en poisson à s'y

(1) Recensement official de 1815.
(2) *Leblond*, Voyage aux Antilles, I., pag. 273.

fixer. En 1638 et 1645, les Français tentèrent mais envain de s'y établir. L'honneur d'un établissement à la Grénade, dit le P. Labat, était réservé à M.r Du-Parquet propriétaire et Gouverneur de la Martinique, qui l'entreprit à ses frais. Il arriva dans cette île en 1650, et y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie par Cajernan chef des Caribes; il acheta l'île de ces sauvages, qui se réservèrent néanmoins la propriété des habitations, et la leur paya en eau de vie et en marchandises de diverses sortes: exemple de justice qui depuis n'a été suivi que par Penn. Mais quand les Indiens virent que les Français entendaient, par cette acquisition, être devenus aussi les maîtres des habitans, ils se mirent à massacrer tous ceux qu'ils trouvaient dispersés. Trois cents hommes bien armés, envoyés de la Martinique, décidèrent du droit, après avoir tué un grand nombre des Caribes, et mis les autres en fuite. Il s'éleva ensuite entre les colons des dissensions qui retardèrent la prospérité de l'établissement, jusqu'à l'arrivée de Valminier, homme sage et prudent, qui y fut envoyé en qualité de Gouverneur, lequel calma les esprits, et les ramena aux soins de l'agriculture, qui n'auraient jamais dû être abandonnés. Outre sa fertilité en comestibles, cette île produisait encore de l'excellent tabac, qui se vendait trois fois plus cher que celui des autres îles. En 1657 Du-Parquet vendit la Grénade pour quatre-vingt mille francs au comte de Cerillac, qui envoya en prendre possession un officier, dont les manières étaient si dures, que la plupart des colons abandonnèrent l'île pour aller s'établir à la Martinique. Loin de profiter de cette leçon, il mit encore plus d'apreté dans sa conduite envers ceux qui y étaient restés, de sorte que pour se soustraire à sa tyrannie ils se virent obligés de le pendre. Cerillac n'ayant pu tirer aucun parti de cet établissement le vendit à la Compagnie qui s'était formée en 1664, laquelle le rendit au Roi dix ans après. Les choses y étaient dans un tel désordre, qu'au commencement du siècle dernier, cette île n'avait encore fait aucun pas vers l'état de prospérité auquel la fertilité de son sol et l'aménité de son climat l'appellent. Cependant l'industrie avait commencé à y faire quelques progrès vers la moitié du même siècle: on y comptait alors 1,262 Blancs, 175 Nègres libres, et 11,991 esclaves. Tout y promettait un heureux avenir, lorsque le desir impatient de se procurer des avantages qu'il faut attendre du tems, fit abattre une quantité de bois, dont l'effet fut d'occasionner des fièvres opiniâtres et des hy-

Vicissitudes.

dropisies, qui pendant trente ans affligèrent ses habitans. La paix de 1763 fit passer la Grénade sous la domination des Anglais, qui, au lieu des grands avantages qu'ils en espéraient, n'y firent que des pertes considérables. Le nombre prodigieux des individus de cette nation qui s'y rendirent y fit monter le prix des habitations à des sommes exorbitantes. On laissa partir les anciens habitans qui étaient habitués au climat, et le besoin de les remplacer occasionna des frais énormes. Les Nègres, qu'on voulut faire changer de genre de vie se révoltèrent: il fallut envoyer des troupes contr'eux et verser du sang. Les soupçons et la terreur régnèrent partout; et malgré les capitaux immenses que les Anglais versèrent dans cette île, malgré l'augmentation considérable qu'ils y firent dans le nombre des esclaves, ils n'avaient encore pu, jusques dans les dernières années du siècle passé, porter la quantité de ses productions au delà du triple de ce quelle en donnait sous l'administration des Français, toute mauvaise quelle était. En 1788, la population de la Grénade se composait de 1,000 Blancs, 1,218 Mulâtres, 23,926 Nègres: ce qui fesait en tout 26,144 personnes. Les dernières relations (1) la font monter à 31,272 habitans, dont 29,381 sont esclaves (2).

Elle passe sous la domination des Anglais.

Ici finit la chaîne des Antilles proprement dites. La Barbade, Tabago et la Trinité, qui appartiennent toutes les trois à l'Angleterre, forment une chaîne particulière.

La Barbade.

La Barbade, qui est la plus occidentale des Antilles, est située sous le 62.e degré 2′ de longitude occidentale, et sous le 13.e degré 5′ de latitude septentrionale; elle a sept lieues de long et cinq de large. Lorsque les Anglais y débarquèrent la première fois en 1625 (3), ils la trouvèrent absolument déserte, et sans avoir l'apparence d'avoir été jamais habitée même par les Indiens les plus sauvages. On n'y trouva aucune espèce d'animal, et elle n'offrait ni fruits, ni herbages, ni racines propres à la nourriture de l'homme; mais comme le climat en paraissait bon et le sol fertile, quelques

(1) Recensement officiel de 1815.

(2) *Labat* nous a donné à la pag. 140 du II.e tom. de son ouvrage le plan du fort, du port et du bourg de la Grénade.

(3) Il en est qui prétendent que les Portugais ont été les premiers à y aborder, et l'on assure que son nom, qui a été ensuite corrompu, lui est venu des Portugais, qui ont voulu l'appeler *Barbade*, parce qu'elle était couverte de bois très-épais.

gentilshommes Anglais de peu de fortune tentèrent de s'y établir pour s'en faire une. Ils ne trouvèrent cependant pas peu de difficultés à couper les bois épais et presqu'impénétrables dont elle était couverte ; mais à force de travail et de patience ils parvinrent à y faire assez de défrichemens pour en tirer de quoi pourvoir à leur subsistance. Cette nouvelle colonie ne commença à prendre une forme un peu régulière, que lors de l'investiture qui en fut faite au comte de Carlisle, un des favoris de Charles I.er L'aménité du climat et la sagesse du système qu'on adopta pour la distribution des terres y attirèrent un bon nombre d'habitans. Aucune colonie des Antiles ne fleurit aussi rapidement que la Barbade: car dès l'an 1650, on y comptait, si toutefois il n'y a pas exagération, 50,000 Blancs, et un nombre encore beaucoup plus considérable de Nègres et d'esclaves Indiens. On commença par la culture du tabac, après laquelle on y introduisit celle de l'indigo qui y prospéra, puis celle du sucre qui y réussit mieux que partout ailleurs. Les discordes civiles de l'Angleterre, qui était alors au pouvoir de Cromwel, lui procurèrent un accroissement de population; et le mouvement des affaires y fut si considérable, que plusieurs colons s'y firent en peu de tems une fortune de dix mille livres sterling de rente. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on y bâtit des forts, et surtout la belle ville de Bridge-Town où réside le Gouverneur, et qui est le port des Antilles le plus voisin du continent. Ces fortunes rapides étaient le fruit du travail d'ouvriers qu'on avait fait venir d'Angleterre, de Nègres tirés de la côte d'Afrique, et de Caribes qui avaient été enlevés sur le continent d'Amérique ou dans les îles. Les Anglais les traitaient avec une extrême dureté, et ont avoué eux-mêmes qu'ils étaient tellement en horreur à ces malheureux esclaves, que la force seule pouvait les contraindre à les servir. Aussi les Nègres, qui étaient plus nombreux que leurs maîtres, tentèrent-ils plusieurs fois de se révolter; et de leur côté les Caribes massacraient, autant qu'ils le pouvaient, tous les Anglais, qui voulaient les faire esclaves (1).

Bridge-Town capitale.

(1) La justice exige que nous publions l'infamie dont les Anglais se sont couverts aux îles, indépendamment de l'usage barbare où ils étaient d'aller à la chasse des hommes comme à celle des bêtes sauvages. Une troupe d'Anglais étant allée sur le continent pour y enlever des hommes est surprise par les indigènes, qui tombent sur les ravisseurs, en

Le commerce de la Barbade, qui avait pris beaucoup d'étendue, souffrit à diverses époques plus d'échecs que celui d'aucune autre colonie Anglaise. Cependant malgré ses pertes, malgré les dommages considérables que lui ont fait éprouver les révoltes réitérées des Nègres, et surtout le fameux ouragan qui la dévasta entièrement en 1780, la Barbade est encore un des plus riches établissemens qu'ait l'Angleterre.

Le sol de cette île offre un aspect riant et enchanteur; il est parsemé de collines d'une pente douce, où l'œil se promene avec délices sur des plantations de cannes à sucre d'un beau vert, sur des bois d'orangers et de citronniers dont les fleurs et les fruits exhalent une odeur embaumée, sur des forêts de palmiers, de tamarins, de bananiers, de cocotiers et autres arbres aussi utiles qu'agréables, et enfin sur une multitude d'habitations dispersées au loin dans la campagne.

L'île de Tabago au nord-est de celle de la Trinité, est située sous le 11.e degré 36′ de latitude septentrionale, et sous le 59.e 10′ de longitude occidentale, et a environ 52 milles de longueur sur 12 de largeur (1). Son sol est composé de montagnes schisteuses sans aucune apparence de roche granitique, et semble être une continuation des chaînes de Cumana sur le continent de l'Amérique méridionale (2). Cette chaîne diffère entièrement de celle des Antilles. La position de Tabago en face du détroit qui sépare les Antilles de l'Amérique, lui donne une grande importance en tems de guerre. Son sol riche et encore intact est très-propre à la culture du sucre, et plus encore à celle du coton: les figues et les goyaves *Ile de Tabago.*

tuent une partie, et mettent l'autre en fuite. Un de ces derniers s'enfuyant dans les bois pour se soustraire à ceux qui le poursuivaient, trouve une jeune Indienne nommée Jaric, qui, touchée de compassion, le met en lieu de sûreté, pourvoit à ses besoins pendant plusieurs jours, puis l'accompagne au bord de la mer pour le faire évader. Arrivée à l'endroit où mouillait le vaisseau de ceux qui étaient venus avec lui à la chasse des Indiens, elle confie son amour et sa personne à celui qui lui doit la vie. Qui croirait que la première chose que fit cet Anglais, à peine arrivé à la Barbade, fut de vendre comme esclave cette malheureuse Indienne? Le nom de Jaric doit-être consigné dans l'histoire, pour que la mémoire de ce monstre soit vouée à un éternel opprobre.

(1) V. Gazetier Américain. Art. *Tobago* ou *Tabago.*

(2) *Dauxion Lavaysse*, Voyage à la Trinidad, 1., pag. 46 etc.

y sont exquis, et tous les autres fruits du tropique y réussissent à merveille. On assure que le cannelier et le véritable arbre qui donne la muscade se trouvent dans cette île; mais il est encore plus certain qu'elle produit celui d'où l'on tire le copal, et qu'il y croît cinq espèces de poivriers. Elle renferme des baies et des ports, surtout sur ses côtes septentrionales et occidentales. Suivant les dernières relations, sa population est de 18,000 personnes, dont les six septièmes sont des Nègres.

Ile de la Trinité.

Situation, étendue etc.

L'île de Trinidad ou de la Trinité, située sous le 63.e degré 20′ de longitude occidentale, et sous le 10′ de latitude septentrionale, se trouve entre l'île de Tabago et le continent de l'Amérique Espagnole, dont elle est séparée par le golfe de Paria, et par les deux détroits appelés l'un la gueule du Dragon, et l'autre la gueule du Serpent. Elle a environ trente lieues de longueur du sud-ouest au nord-est, et dix-neuf de largeur. On l'avait crue malsaine; mais Raynal a, le premier, refuté cette erreur. Son sol est montueux vers le nord, et ne présente plus vers le centre et au midi que des collines et des plaines. Le palmier et le cocotier y croissent sans culture, et l'on y recueille du sucre, du café, du bon tabac, de l'indigo, du gingembre, de l'anis, de beaux fruits, des citrons, des oranges, du maïs, du coton et du bois de cèdre. Parmi beaucoup d'autres curiosités naturelles on y trouve un lac, ou plutôt un grand étang de bitume asphalte. Ce lac change souvent d'emplacement: ses bords et les petites îles qu'il présente quelquefois y sont englouties d'un jour à l'autre.

Lac de bitume asphalte.

La cour de Madrid a ouvert la Trinité à tous ceux qui voulaient s'y établir, ce qui a engagé beaucoup de Français de la Grénade à aller s'y fixer. Cette cour, par la paix de 1800 entre la France et l'Angleterre, a obtenu la cession de cette île importante par sa fertilité, par son étendue, et plus encore par sa position, qui domine l'Orénoque et la fameuse gueule du Dragon.

Villes et ports.

Saint-Joseph d'Oruna, ville principale, est au nord-ouest, et près de là le port d'Espagne, qui est la plage la plus fréquentée de l'île (1). Son meilleur port est celui de Chagacamus: la population de l'île est évaluée à 28,000 habitans (2).

(1) *Bourgoing*, Tableau de l'Espagne, seconde édition, tom. II.

(2) *Mac Cullum* donne 28,000 pour 1804, *Dauxion*, 31,000 pour 1807, et *Goldsmith*, 26,000 pour 1816.

La Trinidad, vu son étendue et l'admirable fertilité de son sol, pourrait fournir autant de sucre qu'en donnent toutes les îles du Vent ensemble, et l'on en exporte déjà 12,000 *oxhofts*. Tabago promet encore plus. Ces deux îles ont le précieux avantage de se trouver hors de la périférie ordinaire des ouragans, et de présenter par conséquent un mouillage, où les flottes ne sont point exposées à ces terribles coups de vent, qui les brisent souvent dans les ports mêmes des îles situées plus au nord (1).

Iles sous le vent.

Nous avons déjà parlé de l'île Marguerite, qui dépendait du capitanat général de Caracas; il ne nous reste donc à décrire entre les îles situées sur la côte Espagnole du continent que les trois possédées par la Hollande.

Curaçao.

Curaçao (2), qui en est la plus importante, se trouve dans cette chaîne d'îles qui entourent le continent d'Amérique, et dont la Marguerite et Cubaga font partie; elle a dix lieues de long et trois de large: son aridité et le besoin qu'elle a des pluies pour avoir un peu d'eau semblaient l'avoir condannée à une perpétuelle stérilité. Il n'y a qu'un seul puits, dont l'eau se vend au poids de l'or. L'industrie Hollandaise est néanmoins parvenue à faire produire à ce sol léger et pierreux du tabac et du sucre en quantité. Il y a aussi des salines qui donnent un revenu encore plus considérable; mais c'est au commerce de contrebande que cette île est redevable de son état florissant.

Commerce de contrebande.

Ce commerce se fait de deux manières. Les magasins de Curaçao sont toujours bien pourvus de marchandises de l'Europe et des Indes Orientales. On y trouve en quantité des toiles, des étoffes, des dentelles, des eaux de vie, et enfin toutes les denrées qui n'ont pu être vendues dans les autres places, et que les Espagnols surtout viennent y chercher. Ils y achètent aussi beaucoup de Nègres, et tout s'y paye en lingots d'or ou d'argent, ou en cacao, en vanille, en quinquina et en cochenille. Les Hollandais y vendent en outre une énorme quantité de munitions de guerre.

En tems de paix les vaisseaux de Curaçao portent toujours de ces objets sur les vastes côtes de l'Amérique Espagnole, sans qu'il soit possible aux gardes d'empêcher ce commerce illicite. L'or et

(1) *Edward Young*, West-India commonplace-book.

(2) *Curacas*, *Curassow*, et selon Dampier, *Querisao*. Gazetier Américain.

la force sont les moyens que les Hollandais emploient, suivant les circonstances, contre la fidélité des douaniers Espagnols.

Villemstadt capitale etc.

Villemstadt, capitale de l'île, est une des plus belles villes des Indes Occidentales. Les édifices publics y ont plus de magnificence, et les rues plus de propreté: la distribution des apppartemens y est plus commode, et les magasins y sont plus grands qu'en aucun autre lieu. Le port de Curaçao, qui est défendu par le fort d'Amsterdam, est spacieux et sûr, mais l'entrée en est étroite. La population de l'île se composait en 1815 de 2,781 Blancs, 2,161 personnes de couleur libres, 1,872 Nègres libres, 690 esclaves de couleur, et 5,336 esclaves Noirs. Total 12,840 individus.

Bonaix et Aruba, qui sont deux petites îles voisines, ne servent qu'à y élever du bétail.

Des richesses des Antilles.

Nous terminerons cette description des Antilles par les observations judicieuses de Malte-Brun. L'Archipel que nous venons de parcourir (1), est un des principaux théâtres de l'industrie et du commerce des Européens. Les richesses que la Hollande, la France et l'Angleterre en ont retirées, ont contribué à la prospérité des métropoles plus que tout l'or, l'argent et les diamans du continent d'Amérique. L'Angleterre est la seule qui continue à en retirer des avantages immenses. Si l'on considère toutes les îles Britanniques dans les Indes Occidentales, on trouve que le nombre des Blancs s'y est élevé de 49,762 qu'il était à 58,955; celui des Mulâtres ou personnes de couleur, de 10,569 à 21,967, et celui des esclaves, de 465,276 à 524,205. Ainsi la population Mulâtre s'y est généralement augmentée du double, soit par un effet naturel de la propagation, soit par l'arrivée des réfugiés de Saint-Domingue. En 1788, on y a importé 24,495 esclaves, et il en a été exporté 11,058. En 1803, le nombre des premiers n'y fut que de 19,960, et celui des seconds de 5,232. Les établissemens de la Grande-Brétagne fournissaient aux colonies étrangères environ 40,000 esclaves par an.

Accroissement de population.

Droits.

Les droits imposés sur le sucre ont rendu au gouvernement, savoir;

En 1773,	à raison de 6 schel.	et 6 penc,	468,947	livres sterl.
1787	 12	..... 4 ...	954,364	
1804	 27	..... 0 ...	2,422,669	

Exportation.

La valeur du sucre importé en Angleterre monte annuellement à 7,063,265 livres sterling. On fabrique dans les îles Britan-

(1) Précis de la Géographie Universelle, tom. V. pag. 756 etc.

niques environ 120,000 *puncheons* de rhum, qui entrent dans la consommation de la manière suivante :

Etats-Unis d'Amérique	37,000
Colonies Anglaises de l'Amérique septentrionale	6.250
Vaisseaux qui vont aux Antilles	10,000
Garnisons et habitans des îles	30 750
Royaumes Unis de la Grande-Bretagne	36,000

La Grande-Brétagne a retiré des Antilles :

En 1793	9,164,893	livres de coton.
1804	20,529,878.	

Toutes ces richesses ont coûté cher à l'humanité et à la morale publique, car elles ont été achetées au prix du sang et des larmes de plusieurs centaines de milliers d'hommes, réduits à un état contraire aux principes du droit naturel et à ceux de la religion Chrétienne. Malgré le caractère sensible, humain et bon des colons, malgré les réglemens sages établis par les assemblées coloniales pour mettre un frein aux caprices, et à la tyrannie des maîtres, la condition des Nègres esclaves ne laisse pas que d'être déplorable. Cette douloureuse vérité est démontrée à l'évidence par l'excessive mortalité de cette race d'hommes : mortalité qui ne peut être l'effet du climat, puisque dans leur pays natal ils résistent au même degré de chaleur accompagnée d'humidité. Les soins intéressés qu'ont pris les colons pour avoir des Nègres Créoles n'ont eu qu'un succès très-médiocre. Les déplaisirs, les souffrances et les tourmens de toutes sortes auxquels les Nègres esclaves sont exposés abrègent tellement leur existence, qu'au lieu de multiplier selon les lois de la nature, on est obligé dans plusieurs colonies d'en importer d'autres tous les ans, pour remplacer ceux qui ont succombé au malheur de leur condition. A la Martinique, il n'y eut en 1810 sur 77,500 esclaves, que 1,250 naissances, ce qui en donne une sur 66 individus. On accuse les Nègres d'être obstinés, durs et intraitables : on prétend que pour en tirer quelque chose il faut les conduire avec une *verge de fer*. Sans doute il en est d'insensibles aux bons traitemens, et qui ne méditent que des projets de révolte et de trahison : ce sont ceux qui, en Afrique, étaient médecins, prêtres ou magiciens ; mais à l'exception de ce petit nombre, les Nègres sont, il est vrai, des êtres grossiers, mais dociles et bons, et ne méritent pas qu'on les traite comme des bêtes de somme, ainsi que le font quelques-uns de leurs maîtres et

Etat des Nègres.

de leurs inspecteurs, qui sont eux-mêmes la lie des nations auxquelles ils appartiennent. Il faut avouer cependant que le climat ardent des régions sous l'équateur où vient la canne à sucre, ne comporte que des cultivateurs Nègres; d'où il suit que cette race d'hommes est nécessaire aux colonies.

Pour élever ces établissemens à l'état de prospérité dont ils sont susceptibles, il faut avant tout y augmenter la propagation des Nègres, et par conséquent y établir une police sévère, pour réprimer les excès auxquels les inspecteurs et les maîtres ne se laissent que trop souvent entraîner par l'habitude de l'exercice d'un pouvoir tyrannique. Après avoir mis à l'abri de leurs violences la vie et la santé des malheureux esclaves, il conviendra de leur accorder quelques portions de terrein, dont la propriété puisse les affectionner à un pays qu'ils arrosent de leurs sueurs. Rendre le lien conjugal plus stable et plus sacré parmi eux, pourvoir à l'éducation de leurs enfans, et réprimer le libertinage et la débauche, sont autant d'autres mesures essentielles à prendre pour améliorer leur condition. En les admettant peu à peu à la participation des lumières de la raison et des consolations de la religion Chrétienne, leur affranchissement et leur passage de l'état d'esclaves à celui de fermiers peuvent s'opérer sans secousse, sans danger, et au grand avantage des colons.

Mais c'est assez nous être entretenus des Antille. Il en est quelques-unes, quoiqu'en petit nombre, dont nous n'avons pas cru devoir faire mention, attendu qu'elles ne nous offraient rien d'intéressant pour l'histoire du costume. Ayant ainsi achevé la description de celui des habitans du Nouveau-Continent, nous passerons à l'Europe, qui est la seule partie du monde, dont il nous reste à traiter.



Fumagalli F.

SUPPLÉMENT AU COSTUME

DES HABITANS

DE BUENOS-AYRES, DE MONTE-VIDEO

ET DE LEURS ENVIRONS.

Les *Illustrations Pittoresques de Buenos-Ayres et de Monte-Video*, qui viennent d'être imprimées à Londres par E. E. Vidal (1), ne nous sont parvenues, par l'effet d'une fâcheuse combinaison de circonstances, que depuis la publication que nous avons donnée du costume des habitans du Chili et du Paraguay. N'ayant donc pu profiter alors des notions tout-à-fait neuves que contient cet ouvrage, nous avons fait ensorte d'y suppléer, en donnant ici les copies de quelques planches importantes prises dans le grand nombre de celles que présente ce même ouvrage, et en y joignant les descriptions des lieux et des personnes, dont l'auteur a exprimé très en détail le costume dans des gravures coloriées, qui forment le principal ornement de ces *Illustrations*. Nous avons cherché en même tems à en rectifier le dessin, qui nous a paru avoir été un peu négligé par le peintre Anglais, et nous avons enrichi les planches ci-après de quelques figures que nous avons prises dans quelques-unes des autres planches du même ouvrage.

I.re Planche. *Place du marché de Buenos-Ayres.*

Cette vue a été prise de l'angle septentrional du carré de la place du marché, ayant le corps de garde à droite et le fort à gauche près du fleuve. Le *Recova*, qui est en face, est une édifice en briques entremêlées de quelques pierres: sa longueur est de 150 *yards* et sa largeur de 21: derrière à gauche on voit le collège avec l'église autrefois des Jésuites. La façade méridionale est occupée par une distillerie de liqueurs, et vers l'extrémité orientale se trouve le marché aux bœufs. Entre ce marché et le fort on voit les chars

(1) Picturesque illustrations of Buenos-Ayres and Monte-Video, consisting of twenty-four views accopanied with descriptions of the scenary and of the costumes, manners etc. of the inhabitants of those cities and their environs, by E. E. Vidal, Esq. *London*, 1820, in 4.° gr. fig.°

dans lesquels on apporte le poisson et les marchands de volaille, d'œufs etc. forment une double ligne depuis l'angle septentrional jusqu'au méridional. Nous avons placé sur le devant quelques figures prises dans le même ouvrage, pour faire mieux connaître l'habillement des habitans de Buenos-Ayres.

2.e PLANCHE. *La grande Place de Buenos-Ayres.*

Cette vue a été prise sous l'arc du milieu du *Recova*, qui forme le côté oriental de la place. Au nord il y a quelques maisons particulières et la cathédrale. Le *Cabildo*, ou maison de ville, occupe le côté occidental; et au midi sont de petites boutiques avec un large marche-pied en avant, où se tiennent des revendeurs de quincailleries d'Europe. Le *Cabildo* sert aussi de prison. Il y a néanmoins au premier étage quelques chambres avec un balcon au milieu, d'où un officier municipal harangue le peuple dans les assemblées publiques : c'est sur ce balcon qu'on arbore les étendards et les trophées enlevés aux ennemis.

Au centre de la place est un petit obélisque, qui a été élevé en mémoire de la proclamation de l'indépendance de Buenos-Ayres et des provinces unies : ce monument porte le nom d'*Autel de la liberté*.

C'est sur cette place que se font les processions et les encans publics; et dans les jours de réjouissance elle sert pour les danses, les feux d'artifice et les illuminations. Dans les grandes solennités religieuses on y expose toutes sortes d'ornemens en or et en argent enrichis de pierreries, des reliques et des ustensiles précieux, dont la richesse surpasse de beaucoup tout ce qu'on pourrait faire en ce genre dans les Etats Catholiques de l'Europe.

On voit dans cette planche les *Quinteros*, ou paysans qui apportent au marché de la volaille et autres animaux attachés par les jambes et jetés en travers sur le dos de leur cheval : près delà on distingue un esclave Nègre qui vend du pain. Les boulangers de Buenos-Ayres ont ordinairement à leur service plusieurs esclaves, parce que n'y ayant pas de moulin à eau ni à vent, excepté un seul que les Anglais y ont fait construire récemment, ils sont obligés de faire moudre le grain à force de bras, ou avec des mulets. Ces boulangers sont fort riches : les corbeilles dans lesquelles ils portent leur pain sont en peau.

Enfin on voit sur un des côtés un vendeur d'oranges étalées à terre : ces oranges viennent du Paraguay, d'où on les apporte en

1.



Fumagalli F.



G. Bramati dis. *D.K. Bonatti inc.*



Brunetti dis. D. K. Bonatti inc. A. T.

autonne, mais elles ne sont pas de bonne qualité, tandis que les oranges et les citrons qu'on recueille dans les jardins de Buenos-Ayres sont excellens: ces derniers ne se vendent point au marché.

3.e PLANCHE. *Indiens Pampas.*

Les deux Indiens Pampas qu'on voit ici sont représentés sur la porte d'un magasin au marché appelé *Indien*, qui se trouve à l'extrémité sud-ouest du *Callé-de-los-Torres*, qui est une rue centrale de Buenos-Ayres, où il y a un carré tout entouré de boutiques, où ces Indiens vendent les principaux objets de leur industrie, qui sont les suivans; 1.° le *poncho* ou habit de dessus que portent tous les paysans de cette province: cet habillement se compose de deux bandes de toile de sept pieds de long et deux de large, joints ensemble dans leur longueur, de manière à ne laisser au milieu qu'un espace suffisant pour y passer la tête; 2.° toutes sortes d'ouvrages en peaux, tels que corbeilles, fouets, brides, sangles, etc. 3.° des étriers faits d'un morceau de bois ayant la forme d'un triangle et attachés à une bande de cuir, ainsi que d'autres ouvrages en bois travaillé; 4.° des *Plumeros* ou ballets faits avec des plumes d'autruche, dont on fait usage dans toutes les maisons de Buenos-Ayres; 5.° enfin des bottes à l'usage de la basse classe du peuple, lesquelles sont faites en peau de cheval.

4.e PLANCHE. *Les Gauchos de Tucuman.*

Les habitans de Buenos-Ayres désignent les paysans de Tucuman sous le nom de *Gauchos*, lequel, selon Vidal, dérive de l'ancien mot Anglais *gawk* et *gawkey*, pour exprimer l'air niais et rustique de ces Indiens.

Les deux figures de cette planche représentent les paysans de Tucuman, province centrale du Rio-de-la-Plata, dans lesquels on remarque quelques particularités de vêtement et de physionomie, qui les distinguent des autres indigènes de ces contrées. Leur habillement est d'une étoffe et d'une forme qui leur est tout-à-fait propre. Ils portent un chapeau à poil et pointu, et leurs cheveux longs et épars. Du reste ils ressemblent aux autres Indiens de la campagne, surtout pour la malpropreté.

On voit encore sur cette planche d'autres paysans qui ont débarqué sur le rivage des peaux préparées, et attendent des chars pour les transporter à la ville, qui est à environ un demi mille de

là. Quelques-uns sont rassemblés pour dîner en plein air selon leur usage. Ils ont du feu devant lequel est incliné un pieu passé à travers un morceau de viande de bœuf qui rôtit : deux ou trois autres morceaux de viande sont près de là pour le même objet.

5.e PLANCHE. *Soldats du bord oriental de la Plata.*

La guerre soutenue pendant long-tems par ces soldats contre les troupes de Buenos-Ayres réunies au Portugais, rend le sujet de cette planche extrêmement intéressant. Ce sont ces mêmes *Gauchos* dont nous venons de parler, mais habillés différemment, et armés d'un sabre et d'une carabine. Ces soldats sont presque toujours en campagne, ne mangent que de la viande de bœuf, et dorment pêle-mêle avec leurs chevaux. Leur vie militaire est d'être toujours en mouvement; ils évitent la rencontre de l'ennemi en face, et l'attaquent par surprise au moment où il s'y attend le moins. Incapables d'agir en corps serré, ils ne se présentent jamais en ordre devant l'ennemi, qu'ils tiennent sans cesse en alerte par leurs excursions et leurs attaques. Ils ont pour montures des chevaux, de la plus triste apparence, et qui ont une oreille coupée : ce qui indique que ce sont des chevaux de selle. Ils font de longs voyages en un seul jour et avec le même cheval, qui, pendant tout ce tems ne mange que de l'herbe, et quelquefois un peu d'orge, car on ne recueille point d'avoine sur le bord oriental de la Plata.

Les soldats représentés sur cette planche sont arrêtés à la porte d'une *Pulperia* à Monte-Video (1), et l'on voit un d'eux qui suce le *maté* (2).

(1) On appelle *Pulperia* une mauvaise cabane, où l'on vend un esprit extrait de la canne à sucre, du sel, des ognons et du pain.

(2) Cette boisson se fait avec les feuilles et les bourgeons d'un arbuste du Paraguay appelé maté; après les avoir fait sécher, on les réduit en poudre, dont on prend une petite dose qu'on met dans un vase, et sur laquelle on verse de l'eau chaude. Cette boisson ressemble au thé, et on l'aspire avec un petit tube. Elle est d'un usage journalier dans toutes les maisons, et l'on y offre un vase de maté aux personnes qui viennent faire visite, mais le même vase et le même tube servent pour toute la compagnie. Les gens riches mêlent à cette boisson du sucre, de la cannelle et autres drogues qui la rendent très-agréable. Ils joignent à cette marque de luxe des vases et des tubes en or ou en argent et d'un beau travail; mais ces ustensiles sont ordinairement en bois.



INDICATION DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA II.e PARTIE DE L'AMÉRIQUE.

L'AMÉRIQUE

DÉCRITE

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

DESCRIPTION PHYSIQUE GÉNÉRALE

DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE

DE CARACAS, DE LA NOUVELLE GRENADE ET DE QUITO.

LE CHILI, LE PARAGUAY,

ET LES TERRES MAGELLANIQUES.

TUCUMAN.

LE PARAGUAY OU BUENOS-AYRES.

ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS AU BRÉSIL

LA GUYANNE

FRANÇAISE, HOLLANDAISE ET ANGLAISE.

DESCRIPTION DE L'ARCHIPEL DE COLOMB

OU DES GRANDES ET DES PETITES ANTILLES

PLANCHES

CONTENUES DANS LA II.e PARTIE DE L'AMÉRIQUE.

SUPPLÉMENT AU COSTUME

DES HABITANS DE BUENOS-AYRES, DE MONTE-VIDEO etc.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE DE L'AMÉRIQUE.